



3 1761 08144646 0

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST MAY 1 1925

I

La fortune intellectuelle
de Herder en France

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

LG
H541
Yt

LA
FORTUNE INTELLECTUELLE
DE
HERDER EN FRANCE

~~~~~  
LA PRÉPARATION  
~~~~~

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

PAR

HENRI TRONCHON

*Ancien élève de la Faculté des lettres de l'Université de Paris
Professeur au Lycée Charlemagne*

194210
12.2.25.

F. RIEDER ET C^{ie}, ÉDITEURS
7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS

1920

Au souvenir de mon Père.

A ma Femme.

ERRATUM

- Page 8, n. 5, lire : *Ueber den*.
38, n. 1, l. 5, lire : *Jahrhunderts*.
40, n. 2, l. 10, lire : *Historiques*.
57, l. 10, lire : ne concevait pas.
71, l. 6, supprimer : avant.
72, l. 30, renvoi à n. 3 et non 2.
74, l. 28, lire : assez.
89, n. 4, l. 4 (de même 262, n. 4, l. 2; 273, n. 1, l. 1) lire : *Blennerhassett*.
109, l. 12, supprimer : assez.
134, fin de n. 1, séparer par un tiret la n. 2.
171, l. 3 et 22, lire : du Contant de la Molette.
202, n. 3, l. 5, lire : en littérature.
203, n. 2, l. 5, lire : 1800.
210, n. 3, l. 7 et 10, lire : *Archives ;... Grâces*.
226, n. 4, l. 5, lire : *wird seinen*.
230, l. 1 : guillemets avant : ouvrage.
232 (fin de la n. de p. 231), l. 15, lire : 34 n., 35.
236, n. 2, l. 2, lire : Baume.
239, l. 20, lire : du caractère.
246, n. 1, l. 12, lire : *Staël*.
248, l. 3, lire : *Physiognomonie*.
» , n. 5, dernière ligne, lire : ont imité les...
250, n. 1, l. 12, lire : *Winckelmann*.
263, l. 26, lire : *quoiqu'*.
268, l. 15, lire : *Brinkmann*.
282, n. 2, l. 1, supprimer la virgule finale.
324, l. 15, lire : *Esprit impitoyablement lucide*.
333, l. 15, lire : a eu pour lui.
334, n. 1, l. 5, remplacer » par , .
358, l. 10 : ajouter des guillemets (fin de citation).
401, n. 1, l. 11, lire : *judicieusement*.
410, l. 11, supprimer » après : *Gans*.
436, n. 1, l. 2, lire : *Schlegel*.
439, l. 1 : après : cœur, rétablir un renvoi à n. 1.
447, l. 19, lire : en la racontant.
454, n. 5, l. 6, lire : *scepticisme*.
478, l. 1 et 16, rétablir une virgule après : *imposante, et : infernale*.
482, dernière ligne du texte, lire : par « une main.....
490, l. 9, lire : *échappent* ».
511 (titre), lire : Chapitre II (fin). Réactions ? III, etc...
520, n. 2, l. 9, lire : p. 212).
532, n. 2, l. 2-3, lire : *Kont, Bibliographie française de la Hongrie*.
544, l. 25, lire : fort avancés.
570 (Table, 4^e partie) supprimer l'indication : chapitre III.

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

*« Un tel homme ne meurt pas ; un tel
« homme peut rappeler à la vie beaucoup de
« gens qui passent ordinairement à dormir
« le demi-siècle que leur confie la Provi-
« dence. »*

(Bibliothèque Allemande, t. II, 1826, p. 5)

*« Un ouvrage qui a vu le jour en Alle-
« magne il y a plus de cinquante ans, qui
« eut sur le développement de la nation une
« influence incroyable, et qui actuellement,
« son rôle rempli, est à peu près oublié, cet
« ouvrage maintenant est jugé digne d'avoir
« encore, et de la même manière, sur une
« nation déjà parvenue, en un certain sens,
« à un si haut degré de culture, et d'y
« exercer sur le grand public qui aspire à
« des connaissances supérieures, l'influence
« humaine la plus profonde. »*

(GOËTHE, Auswärt. Lit. u. Poesie)

3

LA FORTUNE INTELLECTUELLE

DE

HERDER EN FRANCE

INTRODUCTION

- I. — La découverte de Herder par Quinet fut-elle une découverte véritable ? Et les traductions qui suivirent la sienne, assurent-elles la continuité d'influence, ou en marquent-elles simplement des reprises ? — Herder lui-même semblait né pour devenir un être d'influence.
- II. — *La physionomie intellectuelle* : Curiosité passionnée et universelle ; surtout, curiosité des origines. Ses enquêtes le placent ainsi au carrefour de plusieurs sciences, qui toutes, plus ou moins, relèvent de lui. — Ceci bien que ses contributions spéciales à chacune d'elles n'aient pas toujours fait époque : *Philosophie* peu consistante, ennemie de l'abstraction ; moins par suite d'une faiblesse de sa nature intellectuelle, que par un effet de sa passion pour la réalité vivante et l'aspect *historique* des choses humaines. — *Exégèse* peu scientifique, mais pénétrante et émouvante. *Théologie* peu orthodoxe, mais d'inspiration très élevée. — Un maître de la *critique* comparative et du *folklore*. — *L'histoire* enrichie par lui et transfigurée. — Son idéal : éveiller des génies. *Le tempérament* à travers l'œuvre : ardent, attractif, rien d'insignifiant.
- III. — Son influence en Allemagne, en partie garante de l'influence qu'il pouvait avoir en France : longue période d'oubli, puis hommages fervents. Réserves nécessaires : une partie de son action ne pouvait guère s'exercer hors frontières, ou devait être assez tôt périmée ou dépassée.
- IV. — Mais aussi, tels éléments qui devaient nuire à son influence en Allemagne, ont pu n'avoir pas en France la même valeur : 1. L'œuvre, dans l'ensemble, paraît désordonnée ; dans le détail, incomplète et inachevée ; rien de systématique. — Mais le cas n'est pas unique, ni rédhibitoire. D'ailleurs, tout Herder est en germe dès les débuts et se retrouve un peu dans chaque œuvre. — 2. Conclusions prématurées souvent, méthode peu rigoureuse : ce dont les spécialistes allemands lui ont gardé rancune ; mais l'ère des spécialistes a commencé chez nous assez tard. — 3. Le style, peu engageant parfois ; mais il a eu plusieurs périodes ; et Herder lui-même avait dispensé le public de le lire en entier.

- V. — Même l'influence concentrée dans quelques œuvres principales, les difficultés du problème subsistent : 1. L'œuvre de Herder, incorporée de bonne heure à la vie intellectuelle d'une époque allemande très animée ; une fois l'époque connue en France, d'ensemble et par ses représentants principaux, il sera malaisé de faire à Herder sa part.— 2. Lui-même, trop mêlé à son temps pour n'avoir pas contracté de multiples dettes, en Allemagne, à l'étranger, en France : croisements possibles d'influences. Nécessité d'une étude historique avant tout. Ce qu'elle sera.

I

ET cet homme est presque inconnu parmi nous ! et son nom n'y réveille ni souvenirs, ni sympathie !

Ainsi parle Quinet, traducteur des *Idées*, un quart de siècle après la mort de Herder ¹. Le nouvel initié se fait en hâte initiateur à son tour. A l'enthousiasme qui l'anime encore, un reste de surprise se mêle, que d'autres lui aient si tard laissé la joie de révéler à son pays un noble esprit ignoré.

Cet apôtre de vingt-quatre ans ne se fait-il pas illusion ? Parmi les Français de son temps que l'Allemagne intéresse, son grand homme est-il à ce point méconnu ?

Les premières œuvres de Herder avaient paru vers le moment où l'on s'avisait tout de bon en France que l'allemand est une langue écrite et qui peut se lire au moins en traductions. Et soixante années ont passé, avant la découverte que pense faire Quinet. Sans beaucoup de clairvoyance, ni grand esprit de suite, mais de meilleure grâce et moins incomplètement qu'on n'a bien voulu le dire, les

1. *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, Paris, Levrault, 1827-28, tome I, p. 54 (Introduction). Le couplet qui suit : « Pour moi, je puis dire que depuis l'âge où l'on commence à être ému par le génie... » et se termine à : « Voilà l'homme que je voudrais pour mon ami », est en somme inspiré du premier traducteur de Herder, T.-O. Churchill, *Outlines of a philosophy of history of man* : « For myself, at least, though laborious, it has been a pleasing toil : many moments of bodily pain and mental anxiety has it sweetly beguiled ; and while it has made my breast glow with the fervour of virtuous sentiment, I have almost felt myself the inhabitant of another world... and then no one, I hope, will lay down the book, without being able to say, that he is a happier and a better man. » Ce n'est pas, tant s'en faut, nous le verrons, la seule dette qui lie Quinet à son prédécesseur anglais.

Français se sont laissé informer des choses d'Allemagne : n'ont-ils donc rien su de Herder ? Ou, de son œuvre fort complexe, qu'ont-ils pu connaître ? Si des aperçus divers leur en ont été offerts, qu'ont-ils paru goûter spécialement ? Du point de vue de l'histoire littéraire comparée, la question intéresse, sinon le début même, en tout cas une longue période des échanges intellectuels entre Allemagne et France. Si Quinet le premier nous fit connaître Herder, du moins les esprits de sa génération surent-ils deviner à leur profit tout ce qu'il pensait leur apporter, par son Herder, de notions imprévues, d'idées neuves, de sentiments généreux encore inexplorés ? Le bénéfice qu'ils en pouvaient avoir, l'ont-il reçu dès lors et en effet ? Sinon, à qui s'en prendre, de Quinet peut-être, ou d'eux et de leur époque, ou de Herder ?

Quinet trouve l'ère du cosmopolitisme inaugurée en France. Ce n'est plus telle ou telle littérature étrangère qui a la vogue un temps chez nous, l'Italie alternant d'abord avec l'Espagne bientôt oubliée ¹, puis l'Angleterre leur succédant jusqu'à ce que l'Allemagne fasse mine de la supplanter, sans y réussir tout à fait. Revenant et ajoutant à leurs admirations récentes ou passées, les Français achèvent alors leur tour du monde littéraire ². Le lyrisme personnel, où tout paraissait à rénover, sinon à créer, le théâtre où les plus grands modèles semblaient avoir fait leur œuvre, le roman, la philosophie, l'histoire, la critique d'art, ont presque simultanément leur crise d'exotisme ou de curiosité. Tout va si bien à la nouveauté, qu'on pense voir naître une religion inédite, et que les positivistes croiront réussir où les Saint-Simoniens auront échoué.

Quelle figure feront là Herder et les Herdériens de France ? S'imposeront-ils à l'attention, sollicitée en tant de sens divers, et qu'on devine hostile d'avance quand elle n'est pas déjà séduite et occupée ? Faut-il vraiment associer Herder au grand Goethe, dire des *romantiques* de tous pays et du nôtre ³ : « Anglais, Russes ou Français, tous,

1. J. Texte, *L'Espagne et la Critique française au XVIII^e siècle*, p. 605.

2. H. Tronchon (R. de Hongrie, 1912) : *La Découverte d'une Littérature : France et Hongrie* (1^{re} partie).

3. E. Denis, *L'Allemagne, 1789-1810*, p. 13.

directement ou non, sans le savoir le plus souvent, sont les disciples de Herder et de Gœthe ? » et faire de Taine un Herdérien ¹ ?

D'autres traductions de Herder ont suivi celle de Quinet, à quelque distance : une vingtaine d'années après, *l'Histoire de la Poésie des Hébreux*, puis de nouveau la *Philosophie de l'Histoire de l'Humanité* ². Espacées ainsi, ces évocations de l'âme herdérienne en France peuvent être ou survivance ou résurrection. Ces efforts renouvelés pour offrir au public français l'essentiel d'une œuvre considérable, peuvent manifester la persistance d'une action vraie qui, une fois bien assurée, se ravive périodiquement par une sorte de retour au foyer d'influence. Ou bien ce n'auront été là que tentatives isolées de quelques Herdériens fervents, l'une avouant l'insuccès relatif de celles qui l'avaient précédée.

Herder aura donc pu apporter, plus tôt ou plus tard, dès avant Quinet ou seulement à dater de lui, un appoint appréciable à la pensée française moderne. Ou, en dépit d'essais vaillants, les appels de sa voix seront demeurés chez nous sans écho profond, et l'action de son esprit, restreinte à quelques adeptes, n'aura pas eu accès jusqu'au gros des intelligences.

Mais sans aller dès maintenant trop avant, il est permis de présumer que cette action n'aura pas été vaine. Plus d'un critique de nos grands écrivains du XIX^e siècle a rencontré Herder dans ses recherches d'origines intellectuelles : soit qu'on étudiât chez Michelet la formation de sa méthode historique, chez Lamartine la naissance des principaux thèmes de sa philosophie poétique ou politique, chez Renan la genèse de ce qu'on a cru devoir nommer son égoïsme intellectuel ; et ceux à la jeunesse de qui Renan fut cher, ne sauraient oublier tels mots de lui, pénétrés d'émotion intime, au souvenir de tout ce qu'a été Herder pour sa propre jeunesse. Si l'on joint à ceux-là, bien entendu, Quinet lui-même, en qui l'on devra bien se décider un jour à retrou-

1. V. Basch, *Poétique de Schiller*, p. 171 : « Nul moderne, on le sait, n'a fait autant pour la méthode historique que l'auteur des *Idées...* ; à ce point de vue, tous les grands modernes, les romantiques, Taine, tous, sont ses disciples... »

2. Voir *Bibliogr. Critique*, 2^e : Herder, textes et traductions.

ver l'écrivain sous le politique, peut-être déjà l'étude qui suit paraît-elle justifiée ¹.

En l'état de notre monde littéraire moderne, doit-on croire que des actions intellectuelles de ce genre, même si elles devaient n'avoir qu'un temps, aient pu rester ignorées, isolées, individuelles, sans une contagion directe et avouée, ou peu consciente et oblique, des plus grands à leurs émules ou à leurs disciples les moins connus d'eux? Mais, en vérité, on admettra plus malaisément encore, avec Quinet, que la première en date de ces actions notoires — celle que lui-même proclame — ait été due à une sorte de découverte miraculeuse, que rien n'aurait préparée, appelée ou laissé pressentir.

A considérer d'ensemble, avant toute étude historique de sa notoriété en France, l'homme que fut Herder, avec les qualités maîtresses de son esprit, il se range certainement au nombre de ceux qui, sauf la trahison de circonstances hostiles, sont destinés par nature à devenir des êtres d'influence. De fait, l'action de sa pensée a été considérable en Allemagne. Elle ne semble pas d'ordre tellement spécial qu'elle ait dû être limitée à l'Allemagne. Et certaines faiblesses que l'œuvre même trahit, revers de vertus intellectuelles éminentes, ont pu en restreindre ou en dissimuler l'influence outre-Rhin, et paraître pourtant, aux esprits français, d'une moindre gravité.

II

L'essentiel de cette physionomie intellectuelle semble tout d'abord résider en une curiosité passionnée, en une

1. Nous reviendrons, par la suite, à l'étude de M. G. Lanson sur la *Formation de la méthode historique de Michelet* (Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, VII, 1905-06, p. 5-31), à l'ouvrage de M. Citoleux, *La Poésie philosophique au XIX^e siècle, Lamartine* (1906), aux dissertations de K. Mehnert, *Ueber Lamartines politische Gedichte* (Romanische Forschungen, XIV, 2, p. 166 ss), et de O. Wenderoth, *Der junge Quinet und seine Uebersetzung von Herders Ideen* (Erlangen, 1906), ainsi qu'au volume de M. Parigot, entre autres, sur Renan.

« vivacité d'imagination incroyable ¹ », toujours en éveil et en quête, qui explore ou côtoie à peu près tous les domaines littéraires ou avoisinant la littérature, et dont un Encyclopédiste même aurait été déconcerté ; en une fougueuse universalité de connaissances ou d'aspirations, les unes illustrant, pénétrant, aidant les autres. Même dans l'histoire des lettres allemandes, où « la littérature, l'art, la religion et la philosophie sont solidaires et forment un tout », où tous les grands esprits... ont été à la fois savants, philosophes, littérateurs et même théologiens ² », l'œuvre de Herder garde une place à part. Elle est, dans son entier, d'une ampleur et d'une variété à satisfaire les curiosités les plus diverses ³, mais aussi d'une généralité à n'en décourager aucune, d'une élévation à séduire toutes les âmes un peu hautes : lui-même ne donnait-il pas à la sienne, comme dominante, le « sens de la noblesse ⁴ » ?

Bien peu de grandes choses humaines sont demeurées étrangères à cet esprit, ouvert à toutes les émotions profondes.

Mais, — et c'est là peut-être sa vraie *caractéristique* — pour étudier mieux l'homme dans son essence, dans ses tendances particulières et dans la douloureuse grandeur de sa destinée, il l'a considéré aussi près qu'il a pu de ses origines : soit dans son langage, mystérieux et fidèle miroir de sa nature dépendante ou libre ; soit dans sa toute primitive poésie, qu'animent les spontanités de son âme vierge ; soit dans ses traditions religieuses premières et l'étude de ses livres sacrés, soit enfin dans le problème de son passé, et, accessoirement, de son avenir, à travers l'histoire que lui ont faite et sa propre nature, et les forces qui l'ont aidée, guidée ou combattue ⁵.

1. Lévy-Bruhl, *Les idées politiques de H.* (R. des Deux-Mondes, 1887, p. 921). Cf. du même, *L'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 155, « ubiquité intellectuelle merveilleuse ».

2. E. Grucker, *Lessing*, p. 649-650.

3. R. Wielandt, p. 11 : die geniale Fülle seiner Gedanken.

4. Ed. Suphan, t. IV, p. 438 (Reisejournal) : « Gefühl für Erhabenheit. »

5. *Ueberd en Ursprung der Sprache*. — *Volklieder et Cid* (du moins selon l'intention de Herder). — *Älteste Urkunde*. — *Vom Geist der Ebräischen Poesie, et Lieder der Liebe*. — *Auch eine Philosophie der Geschichte, Ideen, Humanitätsbriefe*.

Grandes questions dont l'intérêt collectif et universel ne connaît guère de frontières et prime toutes considérations d'époques ou de nations particulières. La linguistique et le folk-lore, la critique et l'esthétique, l'histoire des religions, la théologie et l'exégèse, la morale et la philosophie générale, l'histoire enfin et surtout, en relèvent et en vivent. Toutes disciplines à l'avancement ou à la naissance desquelles Herder a collaboré, directement ou non, et qui, même hors d'Allemagne, ont pu lui devoir des progrès.

Non que ses contributions spéciales à l'une ou l'autre des sciences qui l'occupèrent aient toujours été assez longuement méditées pour faire époque. On l'a dit fort bien : « Son esprit s'illuminait d'éclairs qui éblouissent sans toujours éclairer. » Et encore : « Constamment il écrivit une série de livres, là où un autre en eût écrit un seul ¹. » Mais guidé par lui, surtout dans les œuvres principales, plus ou moins dans chacune pourtant, l'esprit se hausse sans effort à un point de vue assez élevé pour découvrir de vastes spectacles. Et l'aide mutuelle que se prêtent ici et là les différentes recherches, leur est un secours efficace et une précieuse originalité. « Seules, dit-il lui-même, les vues d'ensemble font à la guerre le héros, dans la vie active l'homme pratique, en art l'artiste, dans les sciences le savant, dans les études théologiques le théologien ; sans elles, le premier n'est qu'un soldat, le second, un homme de peine, le troisième un manœuvre, le quatrième un érudit, si Dieu le veut, et le dernier un débitant de paroles creuses ². »

Ses productions philosophiques, sauf une peut-être ³, sont pour ou contre une doctrine, et non l'exposé d'une doctrine propre. — Herder défend Spinoza (*Gott*), sans s'inféoder plus à lui qu'à Leibnitz ou à Shaftesbury auxquels il le relie ⁴. — Herder combat le criticisme (*Métacri-*

1. E. Denis, *L'Allemagne, 1789-1810*, p. 34. — Haym, *Herder...*, t. I, p. 571.

2. « Sylbenkrämer », Suphan. t. XI, p. 10 (*Theologische Briefe*, IV, 38).

3. *Vom Erkennen und Empfinden*, que Hettner déclare encore (III, 3-1, p. 66) « durchaus spinozistisch ». — Kühnemann, *Herders Leben*, p. 286, fait grand éloge du *Gott*, abrégé de toute la pensée de Herder, « ein reifes, mildes, herrliches Werk ».

4. Wielandt, p. 65-66 ; F.-J. Schmidt, p. 6, 30, 40, 50. — Neumann cependant

tique, *Kalligone*) : duel de tempéraments bien plus encore que de conceptions métaphysiques ¹. Sans succès apparent pour l'assaillant, sans mérite même, a-t-on dit longtemps ². Jusqu'à ce qu'on se soit plu, par réaction, à reconnaître à cette tentative désespérée quelque clarté, du sérieux, un air de vie, malgré ceux qui persistent à la juger mesquine, attristante et fatale à la gloire de Herder ³. Ainsi, après avoir semblé longtemps stérile au regard de celle de Kant, tout opposée en dépit de quelques contacts ⁴, moins simplement pratique, plus logiquement cohérente et d'une terminologie plus certaine ⁵, moins étroitement respectueuse de l'unité de la nature humaine ⁶, et dédaigneuse de toute psychologie empirique et naturelle ⁷, l'esthétique de Herder — sa poétique plutôt, — voit se déclarer sur le tard, « entièrement » en sa faveur « le verdict de l'esthétique et de la psychologie moderne ⁸ ». — Mais Herder ne fonde rien qui ressemble à un *herdérisme* en forme. Ses partisans nouveaux, sans le compter au nombre des grands philosophes, assurent qu'il y a bel et bien une philosophie herdérienne, et qu'il est un des fondateurs de la philosophie moderne ⁹. A vrai dire,

(p. 19), déclare que Herder fut spinoziste toute sa vie, sauf quelques années à Bückeburg. — Siegel, p. xv ; voir *ibid.*, Herder, lien entre Leibnitz et Schelling. — Lévy-Bruhl, *l'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 146 : Herder spinoziste sur les traces de Lessing.

1. Anna Tumarkin, p. 12, 40, 49, 107 ; à opposer à Siegel, p. 176.

2. Michalsky, p. 3 : « Man hat der *Metakritik*, gleich nach ihrer Erscheinung, das Grablied gesungen. »

3. A. Neumann, p. 7, — à Kühnemann, *Herders letzter Kampf gegen Kant*, p. 152, — à Nevinson, *A Sketch of Herder and his times*, p. 313 — opposer Wielandt, p. 11, Michalsky, p. 3. — Siegel (ouvr. cité, *Vorwort*) proteste contre l'exclusivisme avec lequel Kühnemann, trop manifestement Kantien, sacrifie à la *Metakritik* le reste des œuvres philosophiques de Herder. — Michalsky déjà (*ibid.*) estime que cette même *Metakritik* a été insuffisamment appréciée, et donne toute une série de témoignages contemporains qui prouvent qu'elle n'est pas dénuée d'intérêt, et dont beaucoup sont favorables à Herder philosophe en lutte contre Kant.

4. Jacoby, p. 36, 21.

5. Chrobok, p. 14.

6. Baer, p. 5.

7. V. Basch, *Esthétique de Kant*, p. 605.

8. V. Basch, *Poétique de Schiller*, (1902), p. 172. — Cf. p. 171 : « Pour tout ce qui concerne l'esthétique, j'estime que Herder a eu pleinement, absolument raison contre les adhérents de la philosophie critique. » Et p. 273 : « la méthode historique, la seule admissible selon nous dans le domaine de l'histoire littéraire. »

9. « Mitbegründer » : Siegel, p. xiii, 125 ; Michalsky, p. 3.

on lui appliquerait volontiers le jugement de Jouffroy sur Rousseau moraliste ¹ : « On peut dire avec certitude quelle théorie Rousseau n'admettait pas.... il est impossible, si je ne me trompe, de déterminer avec précision laquelle il a professée. »

Toute théorie pure fut suspecte à Herder ; le panthéisme notamment, dont ses adversaires l'accuseront longtemps malgré ses protestations, n'a guère été pour lui qu'une tendance au « pananthéisme » ² ; seul bien apparent, un large courant continu d'idéalisme vivifie toute l'œuvre de ce « héros de l'idéalisme allemand ³ ». Son unique système fut de n'en avoir pas ⁴, et de se dérober obstinément à l'emprise d'un système particulier, et à la tentation de *systématiser* à son tour ; même en pédagogie, il sut y résister ⁵. Toute construction dans l'absolu lui parut un défi au bon sens de l'humanité, et comme la négation même de la vie humaine de l'esprit. Dans la nature, pense-t-il, tout se tient ; la morale et la physique ne font qu'un, tout comme l'esprit et le corps. Il lui semble impossible que l'âme imagine ou conçoive hors d'elle-même ⁶. Dès sa première œuvre, il a des assurances catégoriques : « Tous principes *a priori* sont bons à faire perdre la tête. La question n'est pas de savoir quelle a dû ou pu être, mais quelle a été l'origine du langage. » Combien de discussions métaphysiques, dit-il encore, sont pleines de néant ! Même en esthétique, l'allégorie et le symbole lui sont odieux : « La nature créatrice a horreur de l'abstrait ⁷ ! » Pas plus que l'Eutyphron

1. Jouffroy, *Cours de Droit Naturel*, t. II, p. 74. — Sur la difficulté de caractériser les tendances philosophiques de Herder, cf. Haym, *Herder...*, t. I, p. 297, et Irving Clifton Hatch, p. 87.

2. Hoppe, p. 15-16.

3. Wielandt, p. 7 ; cf. F.-J. Schmidt, p. 8 ; cf. Anna Tumarkin, p. 56.

4. Herder, *Vom Geist der Ebräischen Poesie*, II, 1, Supplément. Trad. Carlowitz (1845), p. 287 : « Sur ce point, comme sur tous ceux que je traite en cet ouvrage, je me bornerai à donner mon avis, sans chercher à l'ériger en système. » Cf. dans les *Idées*, VII, III (trad. Quinet, t. II, p. 24) l'esprit systématique contredit par l'expérience de l'histoire et la physiologie ; *Ibid.*, III, VI, V, III, VIII, début ; trad. Quinet, t. I, p. 156, 264, t. II, p. 57, etc. : toute métaphysique proscrite de l'histoire.

5. A. Richter, p. 3 ; Hoppe, p. 24 ; Kötze, p. 95.

6. Herder, éd. Suphan, t. XV, p. 275 (*Zerstreute Blätter*) et VIII, 192 (*Vom Erkennen und Empfinden*).

7. Herder, éd. Suphan, t. II, p. 65 (*Fragmente I*, 2^e édition) : « Man

de ses dialogues sur l'Esprit de la poésie hébraïque, il n'aime « lancer à l'azur du ciel des discours sur des choses générales ¹ ». Si on le presse, son dernier mot sera : « Spéculation pure et finesses sur les sentiments, ne servent de rien. ² » Bien avant de combattre Kant, ce *pragmatiste* résolu avait déclaré la guerre à « l'hypercritique du bon sens », à cette philosophie qui jongle avec des termes symboliques, sans idées ni faits. Selon lui, c'est pour agir et pour vivre que nous sommes ici-bas ;... c'est comme êtres vivants que nous venons au monde, non point comme fantômes spéculatifs ³.

Aussi la « psychologie physiologique ⁴ » à laquelle il s'en tient, n'a-t-elle rien d'abstrait ni de systématique, non plus que cette « Philosophie der Menschheit » qu'il professait dès Riga, et qui par delà ses *Lettres pour servir à l'avancement de l'humanité* demeure le plus clair de ses tendances philosophiques ⁵.

Doit-on ici faire intervenir comme cause, sinon comme excuse, l'« élément tragique de sa vie ⁶ », le dualisme douloureux qui se partagea son âme de croyant philosophe, et de philosophe homme d'Eglise ? La foi a-t-elle donc à ce point humilié en lui l'orgueilleuse passion de logique qui hante les grandes intelligences, qu'elle l'ait fait non seulement s'en abstenir de parti pris, mais, dès ses débuts de simple critique, la traiter comme la pire ennemie de l'esprit humain ?

wird mit allen Grundsätzen *a priori* ein Thor.... », t. VI, p. 83 (*Fragmente zu einer Archäologie des Morgenlandes*), t. VIII, p. 80 (*Plastik*) : « Die bildende Natur hasset Abstracta ».

1. *Ibid.*, t. XI, p. 383 (*Vom Geist der Ebräischen Poesie*) ; M^{me} de Carlowitz traduit (p. 175) : « Car je l'avoue, lorsqu'il s'agit de choses d'un intérêt général, je n'aime pas à rayonner en l'air. »

2. *Ibid.*, t. VIII, p. 214, cf. 207 (*Vom Erkennen und Empfinden*) : « Blosses Spekuliren und Sentimentalisiren hilft nichts ! »

3. *Ibid.*, t. XVI, p. 521, 524 (*Gott*, IV) ; t. XX, p. 72, 228 (*Christliche Schriften*).

4. *Ibid.*, t. VIII, p. 180 (*Vom Erkennen und Empfinden*).

5. *Herder's Lebensbild* (1846 ss.) t. II, p. 467, mai 1769 : *Abschiedsrede von der Gemeine zu Riga*. — Sur la faiblesse systématique de Herder philosophe, voir entre autres Barth, p. 451, 431.

6. « Tragik seines Lebens », Hettner, III, 3, 1, p. 86. — Reprenant le sous-titre du livre récent de M. Bossert, *Un Prussien libéré, Herder, sa vie, son œuvre*, M. Wilmolte déclare que ce « Prussien libéré » ne fut assurément pas un esprit libéral, étant de clergie avant tout, (p. 288).

C'est dans un élément autre de sa nature, qu'il faut chercher la raison probable de cette hostilité à l'abstraction, à la métaphysique, et au système qui est la logique mise à leur service. Et quelques faiblesses qu'implique, au jugement des esprits spéculatifs, une attitude aussi résolue, elle peut n'avoir pas d'autre origine que la tendance même à laquelle on a rattaché l'essentiel de son œuvre créatrice ¹. « A l'esprit d'abstraction qui dominait dans son siècle avant lui, il a substitué l'étude approfondie de la vie historique... » C'est à la vie historique, au « sens historique ² », qu'il sacrifie non pas seulement le rationalisme des *Aufklärer* ses prédécesseurs ³, mais aussi, avec joie, toute abstraction pure et toute métaphysique. La divination du passé, l'amour et l'intelligence de la vie frémissante, le don d'universelle *Nachempfindung* ⁴ furent en lui à un degré si éminent, qu'on peut se demander vraiment ⁵ s'il n'y a pas injustice à taxer d'impuissance philosophique et spéculative un esprit qui peut-être ne se défia de l'abstrait que par peur d'y laisser émousser un sens très aigu de la vie innombrable des peuples et des individus, de l'âme et des faits, de l'histoire et des littératures, par peur de ne pas assez garder toute sa liberté pour suivre partout cette

1. Julian Schmidt, Introduction, fin : « der Kern von H's Schaffen... ein concreteres Ideal auf den Altar der Menschheit gestellt,... etc... »

2. Max Koch, p. 104.

3. Barth, p. 431.

4. Waag, p. 2.

5. Cf. à ce sujet Karl Müller, p. 353 : « tiefste Einsicht in das Wesen wahrer Dichtung sowohl in das Wesen der Sprache ». — Barth, p. 445 : « tiefe Erkenntnis der Gesellschaft... die vitale Bedeutung des sozialen Lebens hatte er erkannt, wie kein Denker des 18. Jahrhunderts ». — Plantiko, p. 25 : H. très supérieur, en ce qui concerne l'avenir idéal de l'histoire humaine, à son maître Rousseau, qui manqua du sens historique. — Voegelin, p. V : « diser dem wesen aller zeiten und völker geöffnete dichtergeist. » — Stemplinger (p. 705-712) : « H. lebt ganz in den Ideen der Alten... » — Anna Tumarkin, p. 14 : « der Gedanken des ewigen Werdens wie ein roter Faden... zieht sich durch die ganze literarische Tätigkeit H's ;... dynamische Weltanschauung (cf. p. 47) ;... Herder (opposé à Kant), p. 95 « der vielseitigste Vertreter des Lebens ». — Posadzy, p. 90, le compare à Nietzsche : « Er war wie Nietzsche ein Kämpfer gegen seine Zeit ; beide messen Alles an der Kategorie des Lebens. » Et Jean Blum à Hamann, (p. 274) : « Le génie de Herder est le génie du relatif et de l'histoire, au contraire de la nature de Hamann, tout orientée vers l'absolu. »

vie et la retrouver sous toutes ses formes, dans ses manifestations les plus lointaines et les moins prévues.

« Sans plus de discussions métaphysiques, disait-il en étudiant l'influence de la poésie sur les mœurs... ouvrons le livre de l'histoire : elle seule doit prouver, instruire, avertir et décider ¹. »

Il ne veut rien voir que d'un point de vue historique ² et réel, qu'il s'agisse d'art, de littérature ou d'histoire, d'antiquité orientale ou classique, du Moyen Age ou des temps modernes. Chez les anciens, disait Lessing, la beauté fut la plus haute loi des arts plastiques. Mais chez quels anciens, reprend Herder à ses débuts ? depuis quelle époque ? pendant combien de temps ? en s'accompagnant de quelles lois secondaires ? et pourquoi chez les Grecs si spécialement, avant tous autres peuples ³ ? S'agit-il du langage hébreu ? il ne relèverait même pas, s'il ne le fallait en raison d'erreurs fréquentes, qu'on ne doit juger, louer ou blâmer les images et les sensations poétiques d'aucun peuple et d'aucune époque d'après le patron d'un autre peuple ou d'un autre temps ⁴. Telle est pour Herder la loi de toute saine critique : et l'herméneutique chrétienne même, à l'en croire, n'en aura pas d'autre ⁵...

Si les idées pures sont toute la philosophie, il se soucia peu de frayer avec elles et fut donc un pauvre philosophe ⁶.

1. Herder, éd. Suphan, t. VIII, p. 343 (*Ueber die Wirkung der Dichtkunst auf die Sitten der Völker*).

2. M. Basch, *Esthétique de Kant*, p. 51, cf. 145, a très nettement marqué ce caractère de l'esthétique de Herder, opposée à celle de Lessing, par exemple.

3. Herder, éd. Suphan, t. III, p. 54 (*Kritische Wälder*, I, 6).

4. *Ibid.*, t. XII, p. 8 (*Vom Geist der Ebräischen Poesie*, II ; cf. II, 4, trad. Carlowitz, p. 348 : « ces espèces de philosophes aveugles au point de nier qu'il y ait des intentions dans la nature... réduite à une abstraction muette... »

5. *Ibid.*, t. VI, p. 35 (*Fragment zu einer Archäologie des Morgenlandes*).

6. M. Herr a été sévère à Herder philosophe : « ... Des idées philosophiques ne font pas une philosophie. Si Herder eut des tendances, des prédilections et des effusions plus ou moins philosophiques, il avait en revanche une tête ainsi faite qu'il lui fut toujours impossible de concevoir nettement une pensée, et de la suivre, si peu que ce fût, dans ses développements... Son naturalisme mystique, son panthéisme confus, sa perpétuelle et fastidieuse Schwärmerei, même le sentimentalisme impuissant et embrouillé qui l'empêcha d'être jamais autre chose qu'un écho... » M. V. Delbos parle de H. avec plus d'indulgence ou de sympathie (*Le Pro-*

N'est-on *philosophe* qu'au prix d'un système ? Ou ce titre appartient-il « à quiconque provoque un grand mouvement des esprits dans une direction nouvelle ¹ » ? En tout cas la part de gloire intellectuelle qui, de ce fait, a pu lui échapper, lui revient d'ailleurs assez ample pour qu'on n'ait pas à lui reprocher d'avoir préféré l'étude du développement réel de l'esprit humain, et de sa vie historique, infiniment diverse, aux combinaisons ambitieuses de la raison dominante.

Plus ami de l'esprit d'abstraction et de système, eût-il su, à sa date, « se transporter, autant que possible, dans chaque époque, chez chaque peuple, et non emmener avec lui les quatre murs de sa chambre, tel l'escargot sa coquille ² » ? Comme critique ou comme exégète, comme théologien même, et surtout comme historien, aurait-il été alors ce qu'il fut, non pas irréprochable toujours, mais nulle part indifférent ; éclairant toute discipline de son intuition d'autodidacte, indisciplinée mais rénovatrice ; nouveau là même

blème Moral dans la Philosophie de Spinoza, p. 273), bien qu'il le range parmi « les écrivains qui ne réfléchissent que par occasion sur les problèmes spéculatifs et moraux, et qui encore ne réfléchissent sur ces problèmes que pour mieux se comprendre eux-mêmes en imposant un ordre systématique aux vues spontanées de leur intelligence et aux dispositions essentielles de leur caractère » : entre eux, H. lui semble « particulièrement intéressant », non pas il est vrai pour la vigueur ou l'originalité philosophique : « il s'abandonne aux inspirations de sa pensée plutôt qu'il ne les domine et ne les dirige », — mais pour la force avec laquelle il adopte, adapte et agrandit la pensée spinoziste, en morale et surtout en histoire (cf. p. 281, 282, 290). Faut-il dire avec M. Jean Blum (*Hamann*, p. 298) : « Les plus belles conceptions philosophiques sont des imaginations de poète sur lesquelles les philosophes se sont jetés et ont travaillé. Herder l'était tout juste assez (poète)... »

1. Ch. Adam, *La Philosophie en France*, p. 11. Cf. Quinet, qui parle, il est vrai, pro domo sua : *Ultramontanisme* (Œ. t. II), p. 337 : « Parce que l'on ne trouvait pas dans J.-J. Rousseau un attirail de formules d'école, j'ai vu le temps où on lui refusait le titre de philosophe ; sans réfléchir que l'on peut toute sa vie manier, étaler des formules, et n'avoir pas le moins du monde l'esprit philosophique, qui est véritablement l'esprit de création... La vérité est que les classificateurs d'écoles ne savent que faire de ces grandes figures ; il leur faut, comme aux herboristes, des systèmes bien morts, qu'ils puissent mettre à la suite les uns des autres dans leurs casiers ; mais des hommes qui sont tout ensemble parole, mouvement, réalité, systèmes vivants, quel embarras ! Ce n'est pas l'abstraction de la vie, c'est la vie elle-même. »

2. Herder, éd. Suphan, t. VIII, p. 338 (*Ueber die Wirkung der Dichtkunst auf die Sitten der Völker*).

où il venait après bien d'autres, et presque en tout d'une hardiesse heureuse et féconde ?

Ses études de pure exégèse, tour à tour indépendantes et respectueuses ¹, sont trop fragmentaires et de conclusions trop aisément assurées ², pour avoir toujours une valeur scientifique indiscutable. Mais nul peut-être n'a mieux que lui su lire la Bible avec la pieuse ferveur du cœur, avec la pénétration et la largeur d'esprit d'un penseur prompt à substituer l'interprétation poétique ou morale à la glose étroite, avec l'admiration attentive d'un hébraïsant expert et d'un linguiste pour qui ce langage proche des origines humaines est une révélation et une joie, avec la sensibilité affinée d'un critique polyglotte et sans partis pris littéraires, et d'une âme que toute poésie vraie sut émouvoir ³.

De même, la théologie générale et pratique de ce « virtuose de la psychologie religieuse ⁴ » suspect aux orthodoxes et peu ami de l'orthodoxie ⁵ — dans son indécision, dans son hésitation entre l'empirisme et le « panenthéisme », entre la religion et la morale, le pur christianisme et l'âme classique ⁶, — est comme imbue de sagesse critique et philosophique, libérale, tolérante, et accueillante à toute idée élevée ⁷. Et les juges les moins indulgents à la faiblesse

1. Hoppe, p. 7-8.

2. Ci quelques adverbos : « Sonnenklar », VII, 532 (*Briefe zweener Brüder Jesu*), VII, 349 et 407 (*Erläuterungen zum Neuen Testament*), XI, 375 (*Vom Geist der Ebräischen Poesie*). — « Wie Sonnenlicht », VI, 335, ou « Federleicht », VI, 340 (*Älteste Urkunde*). — De même (*ibid.*), VI, 398 : « Meine Eine kleine Fackel zeigt den ganzen Weg » ; VI, 435 : « alle bisherigen Kopfverwirrungen an Sanchoniathon sinken ins Meer ». — Ailleurs (*Fragment zu einer Archäologie des Morgenlandes*, VI, 31) : « in diesem ganzen Ocean von Erklärungen noch nichts, durchaus nichts Vollständiges gefunden... »

3. Ceci non seulement de son grand ouvrage *Vom Geist der Ebräischen Poesie*, mais tout aussi bien des *Lieder der Liebe*, dont Hettner (III, 3. 1, p. 34) fait un éloge senti ; sur son « mérite insigne », cf. Réville, cité par Dibbits, *Herder beschouwd als Theoloog*, p. 295.

4. Wielandt, p. 2, cf. 77 et 109. — Burckhardt, p. 1-3, lui reconnaît une heureuse pénétration, l'élan, mais s'irrite de son manque de discipline et de méthode. — Ernest Combes, p. 182 : « le théologien-philosophe porta un habit d'Arlequin » ; cf. 184.

5. Posadzy, p. 33. — Dibbits, p. 277.

6. Baumgarten, p. 6, 40, 98, 99. — Posadzy, p. 36, 42. — Wielandt, p. 24. — Cf. Vollrath, p. 50. — Ernest Combes, p. 186 : que voulut Herder ? « la quadrature du cercle ».

7. *Briefe, das Studium der Theologie betreffend*. — *Provinzialblät-*

constitutive de Herder théologien ont loué sa vigoureuse ampleur d'esprit, puissante en dehors de toute école par l'énergie de sa personnalité, et recommandé la lecture de Herder à tous les apprentis théologiens ¹.

Libre d'entraves, sa critique, appuyée d'abord à celle de Winckelmann et Lessing, les dépasse bientôt, « à la fois œuvre d'intelligence et de sympathie ² ». De proprement littéraire et polémique dans les premiers essais (*Fragments, Sylves Critiques*), elle devient nationale (*Sur la Manière et l'Art allemands*), puis humaine, à la fois comparative et philosophique (*Causes de la Décadence du Goût, etc.*) ³. Et chacune de ces formes dominantes, représentée plus ou moins dans chaque œuvre, n'est que l'épanouissement graduel de tendances encloses dans les conceptions premières de Herder. En cet homme qui regardait « toute l'humanité comme une harpe dans la main d'un grand maître ⁴ », en cet esprit cosmopolite ⁵, les folkloristes reconnaissent leur ancêtre ⁶, et la notion de littérature comparée date en somme de lui ⁷.

Surtout, ses ouvrages historiques, et les *Idées* au premier chef, donnent à l'histoire, élargie à l'infini ⁸ et où tous

ter. — Herder n'a guère ce que Voltaire appelait (*Essai sur les Mœurs*, chap. CXXXIII) « l'ardeur de se signaler et d'obtenir cette domination sur les esprits, qui flatte tant l'amour-propre, et qui d'un théologien fait une espèce de conquérant ».

1. Dibbits, p. 278, 285, 289, et p. VII (d'après Hagenbach, 1854). — Baumgarten, p. 10-11, p. 101.

2. Lévy-Bruhl, *Les Idées politiques de H.*, p. 929.

3. A ces œuvres, pour lesquelles nous adoptons, dans le texte, les titres français donnés par les revues qui les ont annoncées, ou par Quinet, dans son *Etude* sur Herder (fin du 3^e tome de sa traduction des *Idées*), on peut ajouter, entre autres, *Ueber den Einfluss der schönen in die höhere Wissenschaft*.

4. Heine, *De l'Allemagne*, t. I, p. 258.

5. Ch. Joret, *Herder*, p. 356.

6. Lévy-Bruhl, *l'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 155.

7. J. Texte, *Les études de littérature comparée*, p. 258 : « le véritable fondateur des études de litt. comparée » corrigé (*Etudes de Litt. Europ.*, p. 10) : « H., qui pourrait bien être... »

8. Posadzy, p. 64, 91, 101 ; p. 104 : « unter Humanität versteht er nichts anders als die Summe der tatsächlich in dem Menschen wirkenden geistigen Anlagen. » Etc... Genthe, p. 4 : « ... der den Menschen nicht bloss nach einer Seite, sondern in seiner Totalität, als Objekt der Kultur fasst... eine Weite, die er weder vorher noch nachher gehabt hat » ; *ibid.*, p. 20 : « die ganze Kultur... gewissermassen als eine weiter geführte und höhere

les modes d'activité de l'intelligence humaine viennent coopérer, une variété d'information, une richesse de con-texture, une puissance de vie générale, qui aujourd'hui encore semblent instaurer une manière inédite de la science. Poème, que ses *Idées*, a-t-on déclaré avec quelque dédain et quelque raison ; poème religieux ¹, sans fondement scientifique véritable, ni sérieuse préparation érudite ² ; œuvre qui n'est nullement organisée selon une théorie ou un système ³ — sans doute ! — ni en vue de résultats précis, certains, et qui montre le but, mais n'y mène point ⁴. Les grandes idées de l'*évolution historique* et de l'*Humanität*, si chères à Herder, dérivent moins chez lui d'une conception philosophique, qu'elles ne répondent à un besoin du cœur, à une sorte d'idéal quiétiste ⁵ entrevu par une instinctive divination ⁶, qui, nécessairement, devait être déconcertée par la complexité des choses contemporaines et méconnaître l'importance de l'élément social dans l'histoire. Ni l'une, ni l'autre de ces idées ne lui appartient en propre, quoi qu'on en ait cru et bien qu'il les étende toutes les deux ⁷. Non plus que la notion de *climat* ou de *milieu* dont il sut tirer si grand parti ⁸. L'œuvre devait, nous dit-

Natur » ; *ibid.*, p. 21, abolition de toute différence *qualitative* entre nature et esprit, nature et civilisation.

1. Posadzy, p. 88 : « eines religiös begeisterten Poeten » ; p. 91 : « eine kühn entworfene Gedankendichtung... mit der Wärme seines religiösen Gemüts ». — Cf. Burckhardt, *Geschichte der Zoologie*, p. 83, cité par Sauter, p. 89 : « ein von höchster Poesie getragener Ausblick auf den Reichtum der Tierwelt zu Land und Meer. »

2. Posadzy, p. 89-91 (« falsche Allwissenheit »).

3. Posadzy, p. 32, 58 (« unklar und verschwommen »), 79, 89 (« Kein ausgeklügeltes System »), 92 (d'après Kühnemann), 66.

4. Posadzy, p. 49, 56, 58.

5. Anna Tumarkin, p. 95.

6. Posadzy, p. 102, 103 (d'après Kühnemann), 80, 82. — Cf. Bruntsch, p. 57.

7. Genthe, p. 31 (l'origine de cette *Humanität* chère à Herder remonte à la Renaissance ?) Toute l'œuvre de Herder relève de cette idée : Vesterling, p. 5, 21. — Pour l'idée d'Evolution, chez Herder, cf. Posadzy, p. 105, 73, et Bruntsch, p. 17, 23, 31, 36, 79. Pour M. Karppe, Herder a « posé dans l'ensemble et le détail les thèses capitales du Darwinisme » (p. 189) : affirmation suivie d'assez nombreux extraits, mais que contredit en somme, le seul rapprochement des conséquences tirées, d'un point de vue analogue, par Herder et par Darwin.

8. Posadzy, p. 65, 79. — Voir dans Grundmann, p. 5 et suiv., un relevé bien fait des autorités sur lesquelles se fonde la géographie historique de Herder.

on, perdre de sa valeur à mesure que croissait l'importance donnée par la vie moderne à l'élément intellectuel ¹. Telle quelle, et même au jugement des Kantiens les plus attentifs à en signaler les faiblesses, elle garde une importance considérable; ne fût-ce que comme évocation de l'âme des nations disparues, elle a encore beaucoup à dire à notre temps présent ². Après avoir dressé le compte de « tout ce qu'ont fait ou inspiré les chefs illustres de la moderne philosophie allemande », un critique très averti de la *science* que les *Idées* ont contribué à fonder, estime qu'« il faut encore revenir à Herder et qu'on peut encore trouver chez lui certaines choses meilleures et plus larges ³ ».

Au temps de sa jeunesse, Herder avait indiqué lui-même quel genre d'influence il souhaitait exercer sur les esprits. « Je veux, s'écriait-il superbement, je veux susciter des génies, faire l'éducation de mes lecteurs, et non plaire aux critiques ⁴ ». L'un des premiers qui aient jugé son œuvre entière, des rangs de la postérité, l'a donc jugée à la fois selon la vérité et selon le cœur de l'auteur ⁵: « L'immortalité de son nom est moins fondée sur les résultats de ses recherches particulières et sur la valeur purement scientifique de ses idées, que sur l'empreinte dont son génie personnel a marqué chacun de ses ouvrages. »

Diverse, complexe, multiforme et sans nul effort à l'impassibilité, l'œuvre de ce « Naturweise » ⁶ reflète avec une énergie singulièrement fidèle le tempérament de l'écrivain, ardent, émotif, attractif si l'on peut dire et qui, lui aussi, a sa vertu d'influence ⁷. Nature éminemment lyrique, assure-

1. Vesterling, p. 53 (« starke Ueberschätzung des Intellekts »).

2. Posadzy, p. 104, 105; p. 64, « liebevolle Versenkung in das eigenartige Leben des wildesten wie kultivirtesten Volkes »; p. 100, « die nationalen Seelenausserungen eines Volkes... »

3. Flint, *La Philosophie de l'Histoire en Allemagne*, p. 69; cf. p. 78, sur la nature sympathique de son cœur, sans rien d'étroit ni d'exclusif.

4. Herder, éd. Suphan, t. II, p. 280 (*Torso*, III).

5. G. Zimmermann, p. 1.

6. Herder, éd. Suphan, t. XVI, p. 490 (*Gott*).

7. Sur la valeur de ses œuvres comme « confessions », voir Baumgarten, p. 5. — Kühnemann (*Herders Leben*, 1895, p. 259) voit dans les *Idées*, à tout le moins (« ein so labyrinthisch vielfaches Werk, p. 261), un fidèle reflet de l'âme de Herder avec toute sa richesse. — Cf. Posadzy, p. 90 (toujours à propos des *Idées*).

t-on, en tout cas lyrico-oratoire, et fort impressionnable ¹ ; toute flexible et mobile, toute sensible ², non pas seulement à la façon de « l'homme simple et sensible » dont il parle quelque part avec sympathie ³, non pas d'une sensibilité qu'émeuvent aisément les séductions de la nature physique, mais un peu à la mode du sensible et malheureux Jean-Jacques ⁴. Nature intimement nerveuse, agitable comme les flots de la mer ou comme un cœur de femme ⁵. Nature prophétique et symbolique, et comme telle, déclare-t-on, spécifiquement germanique ; d'autres parlent de son « sanguinisme », voire de son « sanguinisme idéologique », ou de l'élasticité de sa *Gefühlsenergie* ⁶... Nature surtout inquiète, à en croire Herder, portée vers toutes les jouissances idéales de l'imagination, et qui n'en jouit guère ; rarement heureuse et satisfaite du présent ⁷, mais, par là-même, éprise infatigablement de l'avenir, et résolument active.

L'homme lui-même, spontané s'il en fut, ne laissa indifférent nul de ceux qui l'ont connu ; et par tout ce qui transparait de lui dans son œuvre, il est difficile de n'être

1. Zehender, p. 6-7 et 32. — Haym, *Herder...*, t. I, p. 79, 81, 133, 166, 244, 265, 350, 744, etc... — On est pourtant assez généralement d'accord, que Herder fut médiocre comme poète original : Posadzy, p. 27 ; Wielandt, p. 9. — L'éloge très vif que fait de ses poèmes lyriques Henry Nevinson (p. 329-330) surprend un peu ; il se mitige d'ailleurs p. 334 et 372 : « It may be said, that I have written these three chapters on purpose to prove that H. was neither a priest, nor a poet, nor a philosopher... »

2. Haym, *Herder...*, t. I, p. 341, 11, 36. — Julian Schmidt, *Introduction* citée, p. v : « reizbar und empfindlich ». — Cf. Haym encore, t. I, p. 342 : « sein reiches und hochgesteigertes Empfindungsleben » ; p. 433 : « seinem immer so stark vom Gefühle geleiteten Urtheile » ; p. 610 : « hochgradige Empfindlichkeit. »

3. Herder, éd. Suphan, t. V, p. 656 (*Wie die Alten den Tod gebildet*) : « des tiefühlenden gemeinen Mannes. »

4. Haym, *Herder...*, t. I, p. 353. — Cf. H. Düntzer, *Introduction à Herder, Reise nach Italien*, p. xvii, et Bürkner, *Herder*, p. 227 et 219, à propos du voyage d'Italie.

5. Haym, *Herder...*, t. I, p. 456 « feinnerviges Empfinden » ; I, 551, II, 49 ; cf. I. 353 « weiblich reizbaren Mann. » Cf. Ludw. Keller, p. 264, — et Wielandt, p. 9.

6. Ehrenberg, p. 19 ; Haym, *Herder...*, t. I, p. 332, 335, 628, 640 ; t. II, p. 159, 374, 380, etc., 559.

7. Herder, éd. Suphan, t. IV, p. 446-447 (*Reisejournal*) : « ich sehe, empfinde in der Ferne, hindere mir selbst den Genuss durch unzeitige Präsumption... überall also eine aufgeschwellte Einbildungskraft zum Voraus, die vom Wahren abirrt und den Genuss tödtet... » Cf. Haym, *Herder...*, t. I, p. 324.

pas, sinon séduit, au moins intéressé. Il a gardé, au long de sa vie, de Hamann à Knebel, du bon éditeur Hartknoch à Jean-Paul, des enthousiastes fidèles¹. Des jeunes gens surtout, et quelques femmes d'élite, lui ont donné cette joie plus qu'humaine, de lui livrer leur âme. Ceux-là même qu'ont rebutés les « brusques changements de température² » auxquels son amitié était soumise, ou ses vivacités d'humeur de jeune homme confiant en son démon intérieur³, puis de vieillard délaissé et chagrin, ou ses rancœurs de plébéien dont les premières années avaient été un esclavage⁴ et qui se défendait mal des petites vanités douces si tard au cœur des gens d'abord humiliés par la vie, ou enfin l'intransigeance de sa morale et son amour constant de la contradiction — même Goethe très grand et très bon, lorsque Herder et sa femme l'eurent dégouté de leur être utile, — n'ont jamais omis de rendre hommage à la noblesse désintéressée et à la sincère droiture de son cœur⁵.

« Herder avait, dit-on, une conversation admirable⁶. » Sans effort pour plaire, sa parole gagnait et retenait les auditoires⁷. Ses écrits, où il ne prend aucun soin de rien déguiser de lui-même, où il se livre tel qu'il est, où tout d'abord, en face de quelques grandes âmes de la littérature allemande, sa personnalité est de beaucoup celle qui laisse l'impression la moins agréable⁸, pouvaient-ils ne rien garder de cette « puissance prophétique », de l'« attrait irrésistible » et de la « force de fascination » qui, tout autour de lui, inspirait du « penchant à l'aimer »⁹ ?

1. Jean Paul à Herder, Berlin, 6 novembre 1800 : « Ewig Geliebtester ! (Herders Nachlass, 1856-57, t. I, p. 314).

2. Haym, *Herder*, t. II, p. 39.

3. *Herders Lebensbild*, Erlangen 1846 ss., t. III, p. 348.

4. Julian Schmidt, *Introduction* citée, p. V : « Knechtendienst ».

5. H. Düntzer, *Introduction*, p. xxxi : « überall als ein grosser, edler, reiner, männlich fester Charakter sich zeigt. » Sur les rapports de Goethe avec Herder, à Strasbourg, puis à Weimar, les interruptions et altérations que subit leur amitié, dès Wetzlar, voir II. Loiseau, *L'Évolution morale de Goethe* (I), p. 152 ss (cf. 769), p. 200 ss, 403 ss, 618 ss (cf. 341, 343) ; en partie d'après Haym ; cf. note 3 de la p. 157.

6. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, II, xxx. Elle ne fait que reproduire les témoignages contemporains.

7. Haym, *Herder...*, t. II, p. 299 : « ein Virtuos der Rede. »

8. Julian Schmidt, *Introduction* citée, *ibid.*

9. Julian Schmidt, *ibid.* — Haym, *Herder...*, t. I, p. 83 : « unwiders-

J'ai cité ailleurs, pour son étrange accent de ferveur, l'hommage que lui rendait Henri Heine à l'époque où l'Allemagne oubliait un peu ce bienfaisant précurseur : « L'histoire littéraire est la grande morgue où chacun vient chercher ses morts, ceux qu'on a connus, ou avec qui on a des liens de parenté. Quand je vois là, parmi tant de cadavres insignifiants, Lessing et Herder avec leurs nobles et grandes figures, le cœur me bat avec violence ; il me serait impossible de passer outre, sans déposer un baiser respectueux sur leurs lèvres livides ¹. »

Ce n'est plus un contemporain qui parle, et c'est déjà comme un Français. L'œuvre de Lessing, critique presque exclusivement ², semble se désigner moins aux sympathies étrangères ; mais Herder, lui, se sera-t-il attiré parmi les Français qui l'auront connu, avant ou après Quinet, des témoignages aussi probants d'admiration émue ?

III

Toutes les espérances *comparatistes* sont permises, si l'influence qu'on lui reconnaît sur les lettres allemandes doit laisser présumer de celle qu'il a pu exercer chez nous. Le personnage est un de ceux qu'ont le plus grandis, en leur patrie, le recul du temps écoulé, et une longue période de demi-oubli.

Ignorée d'abord et longtemps peu certaine, son action sur la pensée nationale apparaît maintenant considérable et presque universelle.

A vrai dire, cinquante ans passés après sa mort, il se trouvait un critique allemand pour interdire de douter que même alors, après tant de progrès accomplis en tout ordre de sciences, Herder eût encore sur les esprits, en art, en religion, en philosophie, en histoire, la puissance d'un stimulant magique ³. Mais Julian Schmidt constatait, vers

tehliche Liebenswürdigkeit. » — E. Denis, *l'Allemagne, 1789-1810*, p. 35. — M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, *ibid.*

1. Henri Heine (*Europe Littéraire*, 1833, t. I, p. 3-4), repris dans : *De l'Allemagne*, t. I, p. 205.

2. Ch. Joret, *Herder*, p. 135.

3. « Eine magisch erweckende Kraft ! » Zimmermann, p. 1.

1870, que sauf le *Cid* — une simple traduction — ses œuvres restaient ignorées du grand public — et Herder n'avait pas encore trouvé de biographe en Allemagne¹. Le projet d'une édition complète y fut accueilli d'abord sans grande sympathie dans le monde littéraire ; et c'est du travail français de Charles Joret que vint à l'éditeur l'un des principaux encouragements à persévérer. Le retour de popularité ne commence guère qu'une génération avant le centenaire de la mort de Herder².

Alors quelques historiens de la littérature allemande saluent en Herder, l'un de ses plus grands « héros intellectuels » et font dater de lui une époque nouvelle³. Comme un autre Mélanchthon, il est appelé *præceptor Germaniæ* et en même temps *præceptor humanitatis*. C'est à lui qu'on reporte l'honneur d'avoir agi plus qu'aucun autre sur la puissante transformation que la vie intellectuelle a subie dans la seconde moitié du xviii^e siècle allemand, et plus que personne ouvert des perspectives, frayé des chemins, montré des buts nouveaux, et partout découvert des sentiers ignorés⁴.

1. Jul. Schmidt, *Introduction* citée, p. v-viii. — Zehender, introduction. — Au sujet de ce long oubli, cf. Hänssel, p. 2.

2. Suphan, *Meine H's Ausgabe*, R. Germanique, 1907, p. 238. — Suphan, *H.s 100 jähriger Todestag, Ansprache...*, p. 221.

3. Hettner, III, 1, 3, p. 91-92. — Ed. Grisebach, p. 81. — Cf. Jul. Schmidt, *Introduction* citée, p. VI.

4. Suphan, *Meine H.s Ausgabe*, p. 236. — Suphan, discours cité, p. 242. — (Cf. *ibid.*, p. 179, *Aufruf zur Erinnerungsfeier*). — Max Koch, p. 98. — Haym, *Herder...*, t. I, p. 324 « ein Bahnbrecher und Zielzeiger wie Wenige... » — Jaro Pawel, p. 179-181 « ein Pfadfinder auf nahezu allen Gebieten unseres Lebens. » — Reinke, p. 5 : « der, wie kaum ein zweiter, bestimmenden Einfluss auf die Entwicklung unserer Lit. ausgeübt hat... dessen Lehren fortwirken bis auf den heutigen Tag.. ». — Kötze, p. 5 : « In seiner Zeit gross und unvergleichbar... auf den festen Boden einer reinen und edlen Persönlichkeit sicher gegründet, steht H. da... » Cf. Wielandt, p. 2. — Hänssel, p. 1, lui applique son propre mot sur Rousseau : « ein Koloss unter den Schriftstellern ». — Michalsky, p. 1 : « H., den ersten Mahner und Hüter der deutschen Nation, der auf der Wacht stand immerdar für deutsche Ehre, für deutsche Art und Sitte, ... dem in Wahrheit « Deutschland über Alles » galt... — Il y a là, semblera-t-il, quelque exagération. Exagérations partout, pour le kantien Kühnemann, selon qui le nom de Lessing dit tout de suite quelque chose à un Allemand, et non celui de Herder (*H.s Leben*, p. III) ; il rend pourtant hommage lui aussi (p. vi) à la puissance d'action de Herder : « wohin man bei ihm blickt, hat er gefördert und angeregt » ; cf. p. x « ... ein sprühendes... flackerndes Feuer »... il ne lui a manqué que la « siegende

En son honneur toute une « Jahresfeierliteratur » à germé ¹, apportant, à effacer les torts passés, l'empressement enthousiaste qu'ont souvent les réparations tardives.

Non seulement on a loué les services par lui rendus à la critique littéraire, dès les *Fragments*, rappelé tout ce que lui doivent le folklore et par là le lyrisme allemand, et célébré ses mérites de traducteur, mais on a voulu aussi qu'il ait eu sur le théâtre national une action réelle ².

Non seulement on a exalté son influence comme historien philosophe, dès *Encore une Philosophie de l'Histoire*, mais on a fait valoir tout ce qu'ont pu produire, à quelques années de distance, les germes philosophiques semés par lui à profusion, et souligné jusqu'aux précisions qu'il a pu apporter à l'étude de l'esthétique ³.

S'il a paru difficile de reconnaître une portée immédiate à la théologie courageuse de ce théologien du classicisme et de ce classique de la théologie ⁴, autrement que comme

Klarheit ». — M. Lévy-Bruhl (*L'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 156) dit fort bien : « l'Allemagne scientifique et littéraire doit à H. beaucoup de cette puissance de sympathie désintéressée qui a donné à sa pensée tant de force et de largeur, qui lui a permis de faire le tour des idées dont d'autres peuples ne voyaient qu'un aspect, et d'être enfin, pour un temps, la nation philosophique par excellence. »

1. Otto Lyon, p. 73-74 : « *H's ragende Gestalt... unserem Volke nachdrücklich wieder vor die Seele geführt worden...* » — Jaro Pawel, p. 164-165 : « Es bedurfte erst dieses äusseren Anlasses, um zu ermessen und zu erwägen, um aus dem Dunkel der Vergessenheit in die helle Gegenwart zurückzuführen. »

2. Haym, *Herder...*, *passim*. — Suphan, *H's Werke, Introduction*, p. xxiv-xxv. — Waag, p. 45, 47. — Hettner, III, 1, 3, p. 38 fin, ss. — Hans Günther, p. 71-72, 76 : profonde action de Herder sur l'orientation populaire de la littérature allemande (le *lied*). — A propos de Herder traducteur, Reinke le montre insuffisamment instruit parfois de la langue de ses modèles, plus libre dans la pratique de son art que ne l'y autorisaient ses propres règles (p. 58), et l'idéal inaccessible (p. 13) qu'il s'était tracé, — mais rappelle (p. 6) les grands éloges de quelques critiques allemands distingués. — Cf. sur un point spécial (l'Anthologie grecque), Lauchert, p. 15, 17, 106, 125 (suppression de tout ornement superflu).

3. Haym, *Herder...*, *passim*, et surtout t. I, p. 676. — R. Bürkner, p. 198-199. — David Bloch, p. 48. — V. Basch, *Poétique de Schiller*, 1902, p. 471. — L'« *anthropogéographie* » allemande reconnaît en H. un de ses fondateurs : Posadzy, p. 65, 79, 105. — Grundmann, p. 1-2. — Alors qu'il était encore dans l'oubli, on croyait pouvoir assurer que, malgré faiblesses et incertitudes, son traité de *l'Origine du Langage*, très supérieur à tout ce qui a précédé, reste un livre utile à lire, même après Humboldt : voir Steinthal, p. 28 ; cf. 38, 60, 73.

4. Cornill, p. 110, 122. — Seb. Brunner, parle sans bienveillance (p. 70)

à une sorte de « mythologie comparée ¹ », on n'a pas manqué de relever l'influence profonde qu'eut son commentaire de la Bible sur le développement des sciences théologiques en Allemagne, et la connaissance littéraire des textes sacrés ².

On a indiqué, encore, comment il a enseigné à faire collaborer les disciplines diverses, par exemple à tirer parti de l'archéologie pour les lettres, et des sciences naturelles pour l'histoire générale ³; et, aussi bien que la dette qui fait de toute la philologie haut-allemande son obligée, on a pensé à montrer l'« influence incommensurable » de Herder sur le développement de la science juridique moderne, et l'action spéciale mais « incontestable » qu'il a exercée, grâce à la profondeur de ses études nordiques, sur bon nombre de ses contemporains ⁴.

Poètes et philosophes, critiques, érudits, savants, c'est toute une longue théorie de grands hommes ou de noms connus qu'on range désormais sous la bannière multicolore de Herder. Avec Gœthe et Schiller même, un peu en retrait, ce sont Bürger et Lenz et Rückert, Uhland, Arnim et Brentano, Rosegger même et Gottfried Keller, et un peu toute l'école romantique allemande. Après les amis de la première heure ou de la vieillesse, Claudius, Knebel, Jean-Paul, ce sont — plutôt malgré eux — les deux Schlegel. Après Fichte, qu'il eût répudié sans doute, voici Arndt, Schelling, Hegel, et encore De Wette, Schleiermacher, Feuerbach, Baader et Lotze, et Novalis le philosophe, et Wackenroder l'esthéticien, et l'orientaliste Eichhorn, et le groupe des Humboldt, des Grimm et du très herdérien Carl Ritter ⁵.

Sans doute, parmi les vrais disciples s'est glissé plus

de sa « théologie de girouette, wetterwendische Theologie ». — Mais Baumgarten par exemple, le défend (p. 31, 40) de plus d'un reproche et recommande (p. 101) la lecture de ses œuvres théologiques à tous les futurs gens d'Eglise.

1. Haym, *Herder...* t. II, p. 542 ; cf. I, 639, 739, 562.

2. Bürkner, p. 168-169.

3. Haym, *Herder...*, t. II, p. 326-331, 262-3.

4. Haym, *Die romantische Schule*, p. 809-810. — Hettner, III, I, 3, p. 38. — Ehrenberg, p. 6, 7, 10. — Bürkner, p. 199. — Grohmann, p. 120.

5. On me pardonnera de renvoyer d'un mot à Hettner et J. Schmidt, déjà cités souvent, aux deux ouvrages de Haym, sur Herder et sur l'Ecole Romantique (*passim*), ainsi qu'à celui de Bürkner. — On peut voir en outre, et entre autres, pour les noms cités ici :

Ernst Martin, *Herder, Vortrag...* p. 106. — Waag, p. 47, 45. — Schaum-

d'un élève passager. Il n'en va pas, de toutes ces influences particulières, comme d'actions souveraines qui s'emparent d'un esprit et décident soudainement d'une vocation intellectuelle. En plus d'un cas, elles n'ont point dépassé le détail, et l'effet n'en pouvait guère être, dès lors, que national et même contemporain.

Du point de vue central, originel pour ainsi dire, auquel Herder se plaçait comme à un carrefour des voies de l'esprit humain, un très grand nombre de rapports nouveaux lui sont apparus, et avec eux, la nécessité, sinon de les fonder tous définitivement, au moins de les souligner sitôt entrevus pour en marquer mieux la valeur durable. Il a prévu et noté, en ce sens, plus qu'il n'a pu faire lui-même. Il a été un grand distributeur de tâches. Le maître d'élite qu'il se révéla très jeune, jamais ne perdit le don précieux de stimuler, de susciter les énergies ¹. Son œuvre capitale, ces *Idées* qui « bâtissent une science sur des sciences à peine nées », fourmille de *desiderata*, que des générations ultérieures de chercheurs se sont employées à remplir ²; ses

kell, p. 247, 249, 319. — Wielandt, p. 124. — Posadzy, p. 105. — Ludw. Keller, p. 336. — Ch. Joret, *Herder*, p. 355, 479, 378, 439. — Bruntsch, p. 84, 86. — Lévy-Bruhl, *l'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 342, 280, 334. — H. Lichtenberger, *Heine penseur*, p. 3. — V. Basch, *Poétique de Schiller*, (1902), p. 19, 25, 26, 37, cf. 243. — Alb. Lévy, *Feuerbach...* p. 42. — I. Rouge, *F. Schlegel*, p. 54 (cf. 63-65, 70), p. 87 ss. (cf. 108 ss, 274), p. 140; pour les *oppositions* nécessaires, p. 22 (G. Schlegel), 29, 249. V. encore E. Tonnelat, *Les frères Grimm*, p. 63 ss, p. 18-19 (les Grimm, les Schlegel; L. Brun, *Hebbel*, p. 398, 462, 648 (le cas que Hebbel fait de H.); 779 (influence ?). — Quant à Goethe, le mieux est de renvoyer à l'index de l'excellent ouvrage de M. H. Loiseau — En notant ce que H. a pu devoir à l'un de ses premiers conseillers, Hamann, M. J. Blum a très judicieusement marqué qu'il y eut vite indépendance, et influence en retour (*Hamann*, p. 263, 270, 278, 388, 400, etc.) Je n'ai pu consulter l'étude de A. Hansen (Giessen, 1907) : *Häckels Welträtsel und Herders Weltanschauung*.

1. Herder, *Theologische Briefe* (éd. Suphan, t. X, p. 266) : « Denn in der Welt Kenne ich Kein belohnenders Geschäft, als Jünglingen zur nähern Bestimmung ihres Lebensweges zu dienen. » — Ernst Martin, p. 101 : comme tout le XVIII^e siècle finissant, H. déborde d'idées pédagogiques. Cf. Max Koch, p. 103, les tendances pédagogiques se retrouvent chez lui partout. — Hoppe, p. 1 : « eine von Grund aus pädagogische Natur... der eigentliche Pädagog unter den Heroen der zweiten Blütezeit unsrer Literatur ». — Richter, p. 78 : « einen der wirkungsvollsten Pfadfinder der modernen Pädagogik ». — Pourtant, Kötz (p. 95) restreint cette influence pédagogique de H., et Hennes (p. 109, 110) estime qu'elle fut assez faible sur les contemporains.

2. Haym, *Herder...*, t. II, p. 263. — Ailleurs (t. I, p. 256) il compare en ceci Herder à Bacon.

Feuilles Détachées en sont une pleine corne d'abondance¹. A travers la suite de ses ouvrages, au hasard de la lecture, comme lui-même les exprimait au hasard de sa méditation intuitive, on peut relever mille conseils, encouragements, souhaits, ou suggestions d'inégale portée, mais dont le seul rapprochement serait un brevet de rare fécondité intellectuelle, de prodigieux besoin d'expansion et d'action, et de belle confiance dans l'efficacité de l'apostolat littéraire.

Les uns vont plus spécialement aux écrivains d'Allemagne; le cosmopolite généreux, le médiocre Prussien que fut Herder, s'inspira toujours d'un ardent amour de la Germanie². Il engage les littérateurs allemands soit à étudier mieux

1. *Ibid.*, t. II, p. 513.

2. M. A. Guillard, p. 4, a fort judicieusement indiqué les réserves avec lesquelles il convient d'accueillir les déclarations les plus sincères des philosophes et poètes allemands épris d'« humanité », même très antérieurs à l'Allemagne impériale, Klopstock, Wieland, Schiller, Goethe... Pour Herder lui-même, « meinem Deutschen Herder », comme lui écrivait Klopstock (*Herders Nachlass*, t. I, p. 205, 1797) voir Haym, *Herder...*, t. I, p. 111-112. — Voir surtout ce qu'a dit avec une netteté définitive M. Lévy-Bruhl (*L'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 159, 117 et 245, 162, 250, 366, 274, 277, 291) sur le « patriotisme sentimental » de Herder, admirateur hyperbolique du patriote Gleim plutôt que de Gleim poète (Goethe fit de Klopstock un jugement plus serein), sur cette « sorte d'ironie de l'histoire » qui voulut que Herder, faisant profession de cosmopolitisme, comme Goethe, Humboldt, Schiller, contribuât efficacement « à rendre exclusif et jaloux le sentiment national en Allemagne » ; plus on est humain, plus on est Allemand, pour lui comme pour Fichte plus tard, et Stein, peu ami des philosophes, ne fera en somme grâce qu'à eux deux, en considération de leurs sentiments nationaux. — *Ibid.*, p. 24 : le « plaidoyer passionné » de Leibnitz en faveur de la langue allemande, repris avec plus d'éclat (et de succès), par Herder, puis par Fichte. — Cf. p. 154 : du cosmopolitisme humanitaire d'alors devait sortir, par une dialectique naturelle, le trop fameux principe des nationalités ; l'antithèse est fautive entre l'Allemagne réaliste du XIX^e siècle et l'Allemagne idéaliste du XVIII^e ; il n'y a pas « deux Allemagnes » ; il y a « continuité secrète », malgré les apparences, et sans interruption ; il y a simple évolution, tantôt favorisée, tantôt contrariée par les nations voisines... M. Gaston Gaillard a indiqué le « rappel au Deutschtum » qu'on sent à travers les *Idées* de Herder (p. 6-9), ce que son tempérament, comme celui de Klopstock, de Lessing, garde de peu *pénétrable* à l'antiquité classique, ce qu'a de *national* son culte pour Shakespeare, etc... (p. 9-14). — M. André Maurel à propos de Romain Rolland, rappelle telles déclarations de Herder sur la *moralité* du peuple allemand (p. 8). En rendant compte du récent ouvrage de M. Bossert, *Un Prussien libéré, Herder...* (1916) j'avais moi-même extrait des œuvres de Herder quelques déclarations du même genre (*Revue d'Histoire Littéraire de la France*, janvier-mars 1917, p. 158-159). — Sur le patriotisme *épuré* de Herder, en un temps où l'humiliation des défaites autrichiennes et prussiennes a « refoulé sur lui-même » l'or-

leur langue à ses sources même et dans sa poésie primitive, soit à animer leur lyrisme de sentiments plus virils, ou leur drame de sujets pris au plein de la réalité vivante, soit à être de vrais écrivains nationaux, à la façon de son ami Abbt, tout vibrants de *deutscher Ton*¹ : heureux s'il pouvait susciter une sorte de Moïse allemand, ou tout au moins un Pope, un Boileau d'Allemagne, mais qui, moins pédant, s'inspirât de l'esprit et du cœur de toute l'humanité².

Ailleurs, encore, il s'adresse à son pays surtout, mais l'appel pouvait être entendu plus loin, et la pensée qu'il porte a une valeur internationale. Ce ne sont pas seulement de vieux auteurs allemands qu'il voudrait voir éditer³, tels manuscrits ou essais inconnus dont il souhaite la publication⁴, des traductions ou collections qu'il lui semble utile d'entreprendre⁵ ; il demande qu'on se mette à une histoire des *Bildersprüche* allemands, à un *Nymphaeum* des personifications poétiques et des imaginations de la race allemande, à une galerie nationale de l'histoire de Prusse, à un recueil de pensées des grands hommes politiques allemands, et aussi, à un choix de correspondances authentiques de personnages remarquables, ou de biographies d'hommes illustres⁶.

gueil allemand, v. Ch. Andler, *Préface* (p. iv, cf. viii et ix) au *Pangermanisme Philosophique* ; cf. encore Jean Blum, *Hamann*, p. 287. Il semble qu'on tende à s'exagérer le *cosmopolitisme* de Herder.

1. Herder, éd. Suphan, t. I, p. 217 (*Fragmente*, I), II, 43 (*id.*, 2^e édition), XXIV, 267 (*Adrastea*, X), XXIII, 403 (*ib.*, IV), II, 256 (*Torso*), 283 (*ibid.*).

2. *Ibid.*, t. XII, p. 56 (*Vom Geist der Ebräischen Poesie*), XXIII, 247 (*Adrastea*, III).

3. Götz (Suphan, XXIII, 324, *Adrastea*) ; Hugo de Trimberg (XVI, 217, *Zerstreute Blätter*) ; Weckherlin (XVI, 251, *ibid.*) ; les Priameln des Meistersänger (XVI, 228) ; Hutten (XVI, 293, *ibid.*) ; Hans Sachs (XVIII, 163 note, *Briefe zu Beförderung der Humanität*). — Cf. *Ideen*, XVI, 2 (trad. Quinet, t. III, p. 175 note) : « une histoire rapide du peuple prussien ».

4. Un manuscrit de la bibliothèque universitaire de Iena, (XVI, 215, *Zerstr. Bl.*) ; Realis de Vienna (XVII, 207, *Briefe zu Bef. der Hum.*) ; Comenius (XVII, 283, *ibid.*) ; inédits de Leibnitz (XVII, 337, *ibid.*), de Spinoza (XVI, 417, *Gott*), etc...

5. Ouvrage historique (XVII, 150, *Briefe zu Bef. der Hum.*) ; relations de voyages à *classifier* (XVIII, 251, *ibid.*) ; collection de romans épiques, à l'image de la collection française de Tressan (XVI, 217, *Zerstr. Bl.*) ; édition de La Rochefoucauld (XXIII, 235, *Adrastea*) ; traduction de Naudé (XVII, 324, *Briefe zu Bef. der Hum.*), etc...

6. Suphan, XVI, 229 et XV, 534 (*Zerstr. Bl.*), XXIII, 466 (*Adrastea*), XVII, 257 (*Briefe zu Bef. der Hum.*), XVII, 22 (*ibid.*), et XXIII, 226 (*Adrastea*).

Souvent il fait appel aux érudits de toutes sciences et de tous pays, qu'il s'agisse de grec, d'hébreu, de haut-allemand, des hiéroglyphes et de l'Égypte ancienne, des études helléniques ou hindoustaniques, des poèmes scandinaves ou de la philosophie gréco-asiatique et des Apocryphes, du livre de *Sohar* ou d'une Vie de Jésus, de la dogmatique générale et d'une réforme du chant d'Église, ou d'une refonte des universités ¹.

Parfois enfin, ce sont de vastes enquêtes internationales qu'il rêve, qu'il projette peut-être, qu'il recommande : une collection de *Naturfabeln* de tous pays et de toutes langues, ou de proverbes et sentences de toutes les races de la terre ; une histoire des opinions pratiques des différents peuples, ou une histoire philosophique du langage, des sciences, des gouvernements, et de leurs influences réciproques ; ici une Iconologie des arts du beau, là — hélas ! — « une philosophie botanique présentée en un beau poème didactique » ; ailleurs une critique complète des chroniques et légendes médiévales, ou, plus simplement, une collection de chansons et mélodies régionales, de fables, ou de chants et de contes d'enfants ².....

1. Suphan, t. X, p. 183 (*Theol. Briefe*), un *Idiotikon* de l'hellénisme, à propos du Nouveau Testament ; XII, 209 (*Vom Geist der Ebr. Poesie*), un *Idiotikon* poétique pour les chants de David ; XVI, 195 (*Zerstr. Bl.*), une grammaire d'Otfried ; XXIV, 337 (*Adrastea*), une traduction rythmique de Pindare ; XII, 210 (*Ebr. Poesie*) une édition des Psaumes de David, à la façon d'une édition d'Horace ; V, 72 (*Ursprung der Sprache*), un *Ety-mologikon* hébreu ; XI, 232 (*Ebr. Poesie*) des dictionnaires, où les sens seraient gradués de l'essentiel à l'accessoire ; I, 286 (*Fragmente*), pour les études grecques en Allemagne ; VI, 367, 399 (*Elteste Urkunde*) pour l'étude des idées morales et symboliques des Égyptiens ; XVI, 67 (*Zerstr. Blätter*), 91 (*ibid.*), pour l'étude des monuments littéraires de l'Inde, appel aux Anglais ; XXIV, 317 (*Adrastea*) poèmes scandinaves ; VI, 448 (*Elteste Urkunde*) pour une édition du livre de *Sohar* ; XI, 190 (*Briefe an Theophron*), des Apocryphes complets ; VII, 308 (*Provinzialblätter*) une Vie de Jésus ; X, 319, 320 (*Theol. Briefe*) et XI, 198 (*Briefe an Theophron*), une histoire générale de la Dogmatique ; XVI, 264 (*Zerstr. Bl.*) le chant d'Église ; IX, 355 (*Vom Einfluss der Regierung auf die Wissenschaften*) les Universités. — Cf., dans les seules *Idées* (trad. Quinet), t. II, p. 332, sur les origines de la civilisation en Asie ; 353, tables d'écriture chaldéenne ; III, 161, le peuple basque ; 172 note, peuples nordiques ; 230 n., 265 n., histoire du christianisme ; 388 n., 389 n., 476 n., les arts, le mysticisme au Moyen Age ; 417 n., peuples du Centre Africain, etc...

2. Suphan, t. XV, p. 560 (*Zerstr. Bl.*) ; XXIV, 400 (*Adrastea*) ; XVII, 321 (*Briefe zu Bef. der Hum.*) ; V, 86 (*Ursprung der Sprache*) ; IX, 372 (*Vom Einfluss der Regierung auf die Wissenschaften*) ; XXIV, 387 (*Adras-*

Contemporains et compatriotes ont pu ne rien perdre de toutes ces suggestions et révélations fécondes, jonchées au travers d'une œuvre à laquelle ils avaient plein accès. Mais, passé le temps plus ou moins long que demande toujours l'adoption d'une pensée étrangère, la plupart d'entre elles, inspirées à l'auteur par l'état intellectuel de son époque ou de son pays, devaient ou être allées à l'oubli, ou se trouver réalisées déjà, soit par un effet direct et souvent peu connu de sa propre pensée, soit par le progrès spontané des esprits.

Cette part du préceptorat que Herder exerça sur la culture allemande, a pu demeurer longtemps active : elle n'a été apparente que pour la postérité. On doit prévoir qu'en France, à plus forte raison, bon nombre de ces actions de détail ont été non avenues, surtout si l'on y attendit jusqu'à Edgar Quinet de connaître Herder.

Ces réserves faites, le champ reste libre encore pour une influence française considérable ; soit influence directe dans les divers ordres de recherches où le génie personnel de Herder s'est le mieux affirmé, soit effet de l'élan général qu'a pu donner aux esprits la considération simultanée de tant d'objets, dont beaucoup n'apparaissaient guère aux intelligences françaises d'alors qu'isolés ou même opposés ¹.

tea) ; XVII, 223 (*Briefe zu Bef. der Hum.*) ; XVI, 389 (*Zerstr. Bl.*) ; V, 190 (*Von deutscher Art und Kunst*) ; XI, 70 (*Theol. Briefe*) ; XXIII, 271, 288 (*Adrastea*) ; V, 191 (*Von deutscher Art und Kunst*)... Cf. pour les *Idées* seulement, et surtout au début de l'œuvre (trad. Quinet, t. I, p. 15, 16, 32, 33, 57, 73, 79, 126, 184, 195, 325, 333, 371), diverses suggestions intéressant géologie, physique générale, astronomie, géographie physique et générale, orographie, botanique, physiologie et anatomie comparées, anthropologie, ethnographie ; — (t. II, p. 32, 43, 44, 50, 171, 176, 200), sur le climat, la physionomie, les migrations et variations de l'espèce humaine, les langues, les grandes découvertes, etc...

1. M^{re} de Staël, *De l'Allemagne*, p. 207 : « Lessing... s'était occupé à trop d'objets divers pour avoir un grand talent en quelque genre que ce fût. L'esprit est universel ; mais l'aptitude naturelle à l'un des beaux-arts est nécessairement exclusive. » — Stendhal, *Peinture en Italie*, p. 177, sur Léonard de Vinci : « c'est qu'un homme ne peut courir la chance d'être grand qu'en sacrifiant sa vie à un seul genre ». Cf. encore Scherer, *Études sur la Litt. contemp.*, t. IV, p. 232 (Daniel Stern) : « L'attention publique n'aime pas à se sentir sollicitée en plusieurs sens à la fois. Il lui faut quelque chose de très un, d'un caractère très saisissable. Elle est peu touchée du spectacle d'une intelligence... avide de tout embrasser, allant de l'art à la science, etc... »

IV

D'ailleurs, et comme par une sorte de compensation, telles faiblesses de l'écrivain qui semblent avoir entravé son action sur la pensée allemande ont pu, en France, ne point paraître aussi notables. Qu'il s'agisse de l'aspect général d'une œuvre, de son ordonnance, de ses tendances essentielles, de ses résultats, du degré d'art qu'elle affirme — même pour une œuvre aussi amplement humaine que la sienne, — le point de vue diffère nécessairement selon qu'on essaie de mesurer l'influence nationale ou l'action à l'étranger.

A étudier courageusement tout Herder, on se défend avec peine d'une impression de confusion inquiète et de désordre. On cherche une doctrine, on la voit dès les œuvres initiales affleurer en linéaments très saillants, en idées directrices fortement accusées ; mais faute d'un effort de synthèse un peu énergique, d'un « système » peut-être, le corps de doctrine est lent à paraître et semble toujours en devenir ¹. La pensée de Herder passe par les phases de sa vie, une vie longtemps incertaine. Chevauchant d'un genre littéraire à l'autre, elle se fixe et se crée à mesure, à travers une suite d'ébauches, modifiées, abandonnées et reprises, selon une progression qui n'a rien de sûr ².

Par désir de ne pas « être homme en vain », il eût voulu ne laisser échapper rien du tourbillon d'idées où se plaisait son intelligence très soudaine, son imagination « explosive ». Ce lui fut très tard un chagrin véritable, « pour parfaire une idée, d'en perdre dix autres ». Il voulut se prendre à tout, se plut toujours davantage aux projets

1. Julian Schmidt, *Introduction* citée, p. VI : « das Unfertige, Ruhelose seiner ganzen Schreibart ». — Suphan, *Meine Herders Ausgabe*, p. 235 : « H., der immer im Werden, auch stets als Werdender betrachtet werden muss. » — Cf. Ludwig Keller, p. 263 : « sein ganzes Leben hindurch ein Werdender ».

2. Sur les variations de plans dans l'œuvre de H., voir Suphan, t. VII, de l'édition, *Introduction*, p. xxix. Cf. Haym, *Herder...*, t. I, p. 129 : « ein unermüdlicher Umarbeiter ». — Cf. Suphan, t. I, p. xxvii : « dem zum Ändern und Umschreiben allezeit bereiten H. »

laissés et retrouvés, qu'aux grands travaux en forme ¹. Malgré les conseils de son maître Hamann, qui peut-être se sentait responsable du mal, ou de Hartknoch ² qui redoutait ce mal même, et comme éditeur, et comme ami, — toute sa vie, Herder manqua du courage, qu'on prend jeune ou qu'on n'a guère, de se cantonner pour se recueillir. La « Combinationslust ³ » fut pour lui, moins une passion à laquelle on s'abandonne, qu'une des caractéristiques essentielles de son talent : en un sens, faiblesse certaine, rançon imposée par la Némésis de la gloire littéraire, à la hardiesse heureuse avec laquelle il avait pris poste comme juge des choses de l'esprit.

Voilà pour l'apparence de l'œuvre en général. Si l'on va au détail, tel ouvrage empiète sur un autre, tel annonce une suite qui ne parut jamais ⁴. Plusieurs sont des ouvrages de circonstance. Même parmi les plus achevés, bien peu dépassent le stade fragmentaire, ou « rapsodique » (comme il nomme lui-même la manière de ses *Feuilles Détachées*), en deçà duquel les maîtresses œuvres sont rares. En sa jeunesse, il déclarait trouver plus aisément son bien dans les pensées éparses d'Abbt, dans ces écrits incomplets où apparaît la figure d'un grand esprit, « qu'en des paragraphes bien arrondis qui s'en vont, processionnellement, leur petit

1. *Herders Lebensbild*, t. II, p. 178, lettre à Hamann; traduite par Joret, *Herder...*, p. 181. G. Zimmermann, p. 1 : « die ganze Entfaltungs = oder Explosionsweise seiner Kräfte ». — Haym, *Herder...*, t. II, p. 758 « überall hin ausgreifend » ; *ibid.*, 720 (lettre de H. à G. Müller).

2. Ch. Joret, *Herder*, p. 279. — *Herders Lebensbild*, t. III, p. 139. — Cf. Haym, *Herder...*, t. I, p. 182 « dem allezeit drucklustigen Hartknoch ».

3. Haym, *Herder...*, t. I, p. 603, 643 ; t. II, p. 159. Cf. *ibid.*, I, 409 « lebendige Combinationsgabe », I, 403 : « combinatorische Lebendigkeit ». M. Aug. Dupouy, p. 20, parle en termes heureux de « son génie bondissant d'essayiste ».

4. Suphan, VIII, 144 (*Ælt. Urk.*, IV) : sept parties annoncées, la quatrième fut la dernière. — Suphan, VII, 445 (livre III des *Erläuterungen zum N. Test.*), H. renvoie à des développements ultérieurs. Suphan, VIII, 2, la *Plastik* (au dos du titre) se donne comme la première partie d'un ensemble qui comprendra une Anaglyptique, une Optique, une Acoustique, etc... Suphan lui-même, t. XII, p. 401-2, attribue ce désordre, pour une part, à des nécessités d'ordre budgétaire. — Cf. à ce sujet Posadzy, p. 31 (quelque exagération ?) : « Wie den Helden Byrons war allen seinen Geisteskindern ein früher Tod beschieden ». Le Kantien Kühnemann (accusé d'injustice par Siegel, *Vorwort*) n'attribue à H. que des actions de détail (*Einzelanregungen*), les opposant à l'influence fondamentale exercée par Kant, (*H's letzter Kampf gegen Kant*, p. 155).

trot systématique ». En tête de ses *Fragments*, il se piquait d'offrir au public une gerbe de fleurs cueillie en passant, comme par jeu, non pas bécicles sur le nez et le front tout rouge de s'être baissé ¹. Coquetterie d'abord — fausse coquetterie ? — puis habitude et impuissance : il en resta là toujours, faisant fi des « corpulente Autorschaften ». De chacune de ses œuvres prise à part, on pourrait dire comme lui-même de la première : « une bâtisse, non point : des matériaux seulement ² ». Son ouvrage capital, les *Idées*, est resté incomplet. Deux autres, le *Document primitif de l'Espèce Humaine* et *l'Esprit de la Poésie Hébraïque*, ont failli s'achever : la vie, ou Herder lui-même, fut cause qu'il n'en vint jamais à bout ³.

Mais faut-il aller jusqu'à donner le grand nom d'Aristote lui-même en garantie ⁴, à qui douterait qu'un penseur puisse agir sur les esprits des hommes, loin par delà son temps, sans que toutes les parties de son œuvre aient été conduites à l'achèvement ? Leibnitz, un des philosophes étrangers qui eurent le plus d'action en France, « n'a jamais traité de suite une matière à fond » et s'en est tenu à « des idées détachées ⁵ ». Lessing, l'un des maîtres de Herder, et de la critique moderne, s'est-il astreint le moins du monde à rendre cohérents ses divers ouvrages comme fragments d'un ensemble, et tous les éléments de chacun en vue d'un objet logique global, exprimé ou implicite ? Sa *Dramaturgie* eût-

1. Suphan, XVI, 9. — II, 251 (*Torso*). — II, 29 (*Fragmente*, 2^e éd.).

2. Suphan, I, 528, 355 (*Fragmente*). — R. Bürkner, p. 38 : « Man kann wohl sagen, dass er hier nur Bruchstücke von Bruchstücken geliefert hat, und dass die ganze Schriftstellerei seines Lebens lediglich Fragmente dargeboten hat. »

3. Haym, *Herder...*, t. II, p. 232, 469-470, 661.

4. *La Philosophie des deux Ampère*, *Introd.* de J.-J. Ampère, p. 161 : « La métaphysique d'Aristote est de même composée de fragments ; cela ne l'a pas empêchée de traverser les siècles. »

5. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} juillet 1772, p. 139, en annonçant un *Esprit de Leibnitz*, et Villers, *Spectateur du Nord*, 1798, t. V, p. 353. — Cf. Alb. de Broglie, *Nouvelles Etudes de Littérature et de Morale*, p. 340 : « C'est précisément la singularité du génie de Leibnitz... etc... Chose étrange, l'esprit le plus complet peut-être qui ait jamais paru, ne s'est point soucié de laisser sur aucune de ses œuvres le cachet de la personnalité et de la plénitude. L'inventeur de tant de méthodes mathématiques et métaphysiques n'a jamais rangé ses propres idées dans un ordre méthodique, etc... » Cf. Herder lui-même sur Leibnitz (*Adrastea*, V), Suphan, XXIII, 469.

elle eu davantage d'influence à être un traité didactique de plus, et non le premier des feuillets théâtraux ? Quant à son *Laocoon*, voyez-le qui « se dresse, comme une œuvre d'art philosophique, laissée inachevée à dessein par l'auteur, pour qu'on se souvienne qu'il n'est plus ¹ » ! Un des élèves indirects de Herder qui lui ont fait le plus d'honneur, Guillaume de Humboldt, n'a-t-il pas, comme lui, passé toute sa vie de penseur entre des projets innombrables, brûlant des *Tagebücher* pour en entamer d'autres, abandonnant, pour les reprendre, de vastes conceptions toujours menacées de faire naufrage dans son imagination tumultueuse et féconde ² ? D'une idée lentement mûrie qu'on expose une fois pour toutes, à la place éminente que de longues réflexions lui ont assignée au faite, en façade ou aux fondations d'un édifice intellectuel ordonné, — ou bien de suggestions renouvelées, multipliées, diverses, mais en définitive concordantes, — où doit-on prévoir que les attentions moyennes iront se plaire et se prendre ? Les faits d'influence d'idées ne sauraient être soumis absolument à tel criterium rigoureux qui peut s'imposer en matière d'art.

Tout exultante et enivrée de systèmes dont la puissance affirmait avec éclat sa liberté intellectuelle reconquise, la jeune Allemagne a pu, dès les premiers grands ouvrages de Kant, dès les promesses retentissantes de Fichte et Schelling, dédaigner Herder vainement attardé, au nom de toute sa vie de penseur, à lutter contre l'esprit nouveau ; elle a pu, de ce fait, oublier un temps ce qu'elle lui devait, ce que lui devaient quelques-uns de ses nouveaux guides. Mais en France les grands *systématiques* se comptent, depuis Descartes ³ ; et ni à la fin du xviii^e siècle les fils spirituels de Voltaire, d'Alembert, Diderot ou Rousseau, ni les premiers élèves de Cousin l'éclectique, une génération plus tard, n'avaient le goût des ouvrages systématiques assez avant

1. Suphan, XV, 498 (*Zerstr. Bl.*) ; cf. *ibid.* 489 : « Dies abwechselnde Mancherlei, mit dem sich Lessing meistens nur Proben = nur Stückweise gleich Anfangs zeigte ». — Cf. Haym, *Herder...*, t. I, p. 129, et E. Grucker, *Lessing*, p. 632.

2. A. Farinelli, *G. de Humboldt et l'Espagne*, p. 53, 54, 113.

3. Pour E. Faguet (*Politiques et Moralistes*, t. II, p. 369), il faut aller jusqu'à Aug. Comte pour trouver en France un penseur qui vaille Descartes.

dans l'âme, pour tenir rigueur à un homme comme Herder, s'il fut alors connu parmi eux, d'avoir été *anti-systématique* en fait aussi bien qu'en doctrine, comme écrivain non moins que comme penseur ¹.

Au reste on l'a fort exactement observé, tout Herder est en germe dès ses débuts. « Il a commencé avec une plénitude et une profondeur de culture dont on trouverait malaisément l'équivalent chez un autre écrivain allemand ². » Il a pu ainsi se développer dans les sens les plus divers, rajeunissant des principes constants par des applications

1. Benj. Constant, *La Religion*, t. I (1824), p. 98 : « Les systèmes sont des instruments à l'aide desquels l'homme découvre des vérités de détail, tout en se trompant sur l'ensemble ; et quand les systèmes ont passé, les vérités demeurent. » *La Préface de Cromwell* (1827) reprenait à son compte l'anti-systématisme du *Dictionnaire Philosophique* : en ce point comme en d'autres, le Romantisme fondait sur des bases intellectuelles anciennes : éd. Souriau, p. 195, 292 et note 1, 293 (texte de Voltaire rectifié) ; V. Hugo : « Dieu nous garde des systèmes ! » Voltaire : « Les systèmes sont comme les rats, qui peuvent passer par vingt petits trous, et qui en trouvent enfin deux ou trois qui ne peuvent les admettre. » — Renan, *Avenir de la Science (pensées de 1848)*, p. 119 : « Ceux-là seuls sont les héros de la science qui, plus capables que personne de se livrer à de hautes spéculations, ont la force de se borner à la sévère constatation des faits, en s'interdisant les généralisations anticipées » ; p. 458 : « Faites le tableau des hommes d'intelligence qui ont puissamment poussé à la roue, vous aurez des penseurs et des écrivains comme Luther, Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Lamartine, mais très peu de savants ou de philosophes techniques. Les quatre mots que Voltaire savait de Locke ont fait plus pour la direction de l'esprit humain que le livre de Locke. Les quelques bribes de philosophie allemande qui ont passé le Rhin, combinées d'une façon claire et superficielle, ont fait une meilleure fortune que les doctrines elles-mêmes. Telle est la manière française... bien des choses ont été (passez-moi le mot) bâclées, dans la marche de l'esprit humain. » — Sur la tendance allemande à tout systématiser, qui imposait alors à Renan, voir par exemple Stendhal, *Vie de Rossini*, p. 139, note : L'Allemand « met tout en doctrine » ; J.-J. Weiss, *Sur Gæthe*, p. 119 : « Les Allemands, qui réduisent tout en lois générales » ; Saint-Marc Girardin, *Souvenirs*, t. II, p. 285 : « Nous avons emprunté à l'Allemagne quelques sciences nouvelles, ou plutôt quelques noms nouveaux de sciences anciennes... » — Michelet (*Bible de l'Humanité*, 8^e, p. 5, note) confirme Renan : « On parle trop des philosophes. Leurs livres, même en Grèce, étaient peu lus. » (la *Métaphysique* d'Aristote resta comme inédite, et fut très longtemps oubliée). M. Lévy-Bruhl constate (*L'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 88), qu'à part les « philosophes de race... peut-être une douzaine par siècle », rares sont les esprits qui reconnaissent les contradictions « si aisément conciliées dans le cœur de l'homme », qui les excluent, et « en souffrent au point d'oublier tout le reste de leur effort pour s'en affranchir ».

2. Jul. Schmidt, *Introduction citée*, p. vi.

successives et variées, sans avoir jamais à se renouveler vraiment. Ses *Sylves Critiques* impliquent l'ébauche de sa *Plastique* et de toute une partie des *Idées*. Sans parler du *Journal de Voyage*, où tout Herder se trouve indiqué ou annoncé, le *Lebensbild* à son tour est le miroir, un peu brouillé, d'un essaim de rêves dont quelques uns deviendront des œuvres, de la *Plastique* encore jusqu'aux *Lettres pour servir à l'Avancement de l'Humanité* et à l'*Adrastea*. Dès Riga, les *Paramythes* et l'*Anthologie* étaient projetées, et l'*Archéologie de l'Orient* aussi ; dès Königsberg même, la pédagogie de Herder avait pris corps. On a retrouvé dans des notes manuscrites plus anciennes de quinze ou vingt ans, l'esquisse première de sa dissertation de l'Influence des Belles-Lettres sur les Sciences, de son grand traité sur les Hébreux, des *Idées* elles-mêmes ¹. C'est donc un peu tout Herder qu'on découvre en chaque ouvrage de Herder.

Les principaux sont comme des champs de rendez-vous pour les grandes idées qui lui furent chères et que, tout à la joie de les suivre aussi loin qu'elles le conduisaient, il ne prit guère la peine de grouper et de fondre. Chacun d'eux les représente, diversifiées mais reconnaissables. A chacun d'eux se coordonne tant bien que mal une série d'œuvres secondaires, plus anciennes ou plus récentes, plus spéciales ou moins achevées. De chacun de ces livres on pourrait dire, ou presque : *Ab uno disce omnes*.

Autre faiblesse constitutionnelle de son esprit, indéniable, mais non pas rédhibitoire en matière d'échanges internationaux. Trop certainement, dans sa « géniale surabondance », dans sa hâte à ne laisser échapper aucun des multiples rapports d'idées qu'il aperçoit, Herder va volontiers à des

1. Suphan, t. III, p. XI, XII, XIV. — Cf. Ch. Joret, *Herder...*, p. 337. — Pour Bürkner, p. 53, le *Journal de Voyage* devra toujours être considéré comme une des œuvres les plus importantes de H. ; pour Max Koch, p. 102, seul il permet de sortir des contradictions philosophiques ou théologiques où l'on trouve assez souvent H. à travers la suite de ses œuvres. — Haym, *Herder...* t. II, p. 308 ; cf. Suphan, t. XXVIII, p. 557, 559 ; Ch. Joret, *Herder*, p. 345 ; Haym, *ibid.*, t. I, p. 25 ; Suphan, t. XII, p. 369, t. XVIII, p. 529. — Noter qu'on a cru pouvoir dater du séjour de H. en France l'idée de la *Plastik*, et de son œuvre essentielle de folkloriste (Ch. Joret, *ibid.*, p. 291, 355).

généralisations superficielles, à des conclusions prématurées ¹. Quelque zèle qu'il ait mis ordinairement à s'entourer de tous les secours documentaires accessibles ², trop souvent son érudition n'est pas assurée ³. De même que les philosophes de profession n'ont pas toujours prisé ce simple « penseur », comme eût dit Amiel ⁴, de même que les esprits artistes ont pu être médiocrement attirés par cette intelligence peu soucieuse de ranger en bel ordre ses découvertes ou ses intuitions, de même aussi les *spécialistes* allemands qui ont suivi Herder, historiens, exégètes, orientalistes, ont dédaigné parfois ce précurseur qui ne sut guère être qu'un « homme riche d'idées ⁵ », et n'eut pas absolument la supersaturation du fait précis. Mais ce n'est pas pour eux que Herder a écrit. Et quand il s'agit d'influences intellectuelles, souvent les doutes éloquents et pressants ont plus de puissance évocatrice et stimulante que les certitudes définitives, péniblement acquises. Telle hypothèse hardie, telle idée contestable, ne ferait-elle que susciter la contradiction et la recherche, compte parfois plus pour l'avancement de l'esprit humain, que la position indiscutable d'un fait. Et pour ce qui est particulièrement de la France, combien de fois n'a-t-on pas dit que l'ère des *spécialistes* s'y est ouverte beaucoup plus tard qu'au pays de Herder ? Même attardée, si l'on en croit Quinet, l'influence de sa pensée a donc pu trouver encore les esprits français non prévenus contre elle, et disposés à l'accueillir.

1. Haym, *Herder*, t. I, p. 325. — Lévy-Bruhl, *Les idées politiques de H.*, p. 939.

2. Voir par exemple Suphan, édition, t. XVIII, p. 519 (Schlussbericht aus t. XVII et XVIII) : « seine beispiellose Schreib = und Sammellust. » — Haym, *Herder*, t. II, p. 208 (à propos des *Ideen*, les lectures de H. en matière de sciences naturelles ; « wie eine Biene ; » *ibid* II, 226 : « wie meisterhaft er versteht, aus einer Masse hastig gelesener Bücher den Saft zu ziehen, ja selbst aus Träbern Wein zu pressen. » Herder lui-même fait valoir ses nombreuses lectures préliminaires, Suphan XII, 421 (théologie), XI, 220 (hébreu), XVI, 5 (Tithon u. Aurora).

3. Suphan, t. XVIII, p. 607 ; les libertés qu'il prend en matière de citations sont bien connues. — Haym, II, 334 : le travail pénible et patient de la première recherche des matériaux, de l'exacte investigation de détail, ne fut guère son affaire.

4. H.-F. Amiel. *Journal Intime*, t. I, p. 19 : « En France, pour un philosophe, il y a trente penseurs. En Allemagne, pour dix penseurs il y a vingt philosophes. »

5. Haym, *Herder...*, t. I, p. 453 ; t. II, p. 458 (« idcenreicher Mann »).

On a pensé enfin ¹ que le style de Herder, peu engageant souvent dans sa « nervosité », fut pour quelque chose dans la longue indifférence du grand public allemand à son égard, et l'on pourrait croire qu'il a découragé davantage encore les sympathies intellectuelles françaises.

Mais il n'est pas nécessaire d'avoir lu, plume en main, la trentaine d'in-octavos de l'édition Suphan, pour connaître le style moyen de Herder, non plus que l'essentiel de la pensée herdérienne. De vingt-trois ans à soixante, il a écrit avec une ferveur sans cesse ravivée ; non pas sans doute avec une constante unité. Tout Herder n'est pas « volcanique » à la façon du *Document primitif de l'Espèce Humaine*, ni écrit selon le genre « madréporique » par lequel Jacobi caractérisait l'*Adrastea*, ou à la manière spasmodique et dithyrambique qu'à bon escient Hamann critiquait chez son élève ². Il y a aussi loin du style des libelles contre Klotz, ou des guerillas philosophiques contre Kant, au vigoureux équilibre d'*Encore une Philosophie de l'Histoire*, à l'harmonie inspirée de la *Poésie hébraïque*, à l'éloquence sereine ou passionnée des *Idées*, que de la période mystique de Bückeburg aux temps de l'intimité confiante avec Goethe.

Au reste, si étroite que soit l'union du style à la pensée qu'il revêt, il y aurait quelque injustice à le juger à la même mesure, comme facteur possible d'influence, chez un écrivain dont la vie littéraire fut avant tout vie du sentiment ou de l'imagination, et chez un autre, tel Herder, qui relève surtout de la littérature d'idées.

1. Jul. Schmidt, *Introduction* citée, p. VII. — Cf. Bürkner, p. 39, 40 : « H.s Schriften lesen sich darum selten mit vollem Vergnügen. » — Cf. Max Koch, p. 108 : « stürmische Rastlosigkeit, sprunghafte Heftigkeit, Reizbarkeit und Empfindlichkeit, wie man sie im Ausgange des 19. ten Jahrhunderts als Nervosität bezeichnen würde. »

2. Cornill, p. 111. — Haym, *Herder...*, t. I, p. 625 (lettre de Hamann). — Sur les périodes différentes du style de H., on peut voir Suphan, édition, t. XII, p. 352 ss. (Schlussbericht aux t. X, XI et XII). — Dans la R. Germanique de 1909, M. F. Piquet a fait une étude très attentive de ce style au moment du *Sturm und Drang*, d'après l'*Essai sur Ossian* ; il détermine (p. 3-4) à partir de 1769 un changement dans la manière d'écrire de H. (jusque-là classique), par application des théories de Hamann, ou des siennes propres ; puis, à partir de 1775 H. a prêté l'oreille aux avertissements de la critique. — M. Piquet cite les études analogues de Hausmann pour les œuvres de la jeunesse de H., et de Naumann pour l'*Älteste Urkunde*.

A plus forte raison, si c'est une influence extra-nationale que l'on doit rechercher. Parmi les lecteurs étrangers qui prêtent l'oreille aux voix d'au-delà des frontières, le plus grand nombre se contentent des traductions que, récente ou ancienne, légitime ou passagère, la popularité de l'auteur dans sa propre patrie a fait naître chez eux tôt ou tard. Si son étoile a permis que la version respectât la vigueur de la pensée, les délicats pourront se choquer de telle ou telle imperfection dans l'art de l'écrivain, assez saillante pour transparaître à travers une traduction même exacte ; la pensée n'en aura pas moins sa portée et son effet, si elle est de nature à sembler originale au milieu intellectuel nouveau qui la reçoit. Pour rebuter ceux des lecteurs qui peuvent ou veulent aller au texte, il faudrait sans doute plus d'irrégularités ou d'obscurités que n'en présente le Herder des mauvaises années. M^{me} de Staël ne demandait-elle point au redoutable Jean-Paul son initiation aux lettres allemandes¹ ?

On n'attend pas, d'ailleurs, que les lecteurs français de Herder, après Quinet ou surtout avant lui, aient été nombreux à vouloir connaître le texte même et surtout le connaître en entier.

N'en avaient-ils pas été dispensés d'avance par Herder en personne ? Au bruit d'une collection projetée de ses écrits, il réclamait auprès du public allemand le droit d'en faire lui-même une édition « rajeunie » et comme une « palingénésie », lui seul sachant « ce qui dans ses œuvres est actuellement lisible ou non² ».

Qui donc eût voulu, dans la France d'alors, se faire plus herdérien que Herder ?

1. *Quelques lettres inédites de B. Constant et de M^{me} de Staël sur l'Allemagne (1802-1814)*, voir lettres des 9 et 19 nov. 1803. — Cf. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 182.

2. Suphan, édition, t. XXXIV, p. 581 : annonce, parue dans le *Merkur* de 1803 (septembre).

V

A concentrer peut-être sa force agissante dans les ouvrages principaux, l'influence de Herder ne gagnera pas toujours d'être beaucoup plus aisée à établir.

On a insisté sur la diffusion rapide de ses idées en Allemagne, comme sur une cause essentielle de sa faible popularité durant près d'un siècle. « Ses idées ont pour la plupart si bien passé dans le domaine commun, que lui-même est presque oublié ¹. » Même pour ses compatriotes les plus clairvoyants, longtemps ses traces propres se perdent dans l'œuvre de la pensée allemande contemporaine, ou se confondent avec celles de ses successeurs directs. Et ce n'est pas une gloire médiocre pour un auteur, d'avoir été si bien d'accord avec son temps, que le public littéraire se soit aussitôt nourri de sa pensée et l'ait pour ainsi dire agrégé lui-même à sa constitution intellectuelle, d'avoir su répondre à ses besoins les plus nobles, d'en avoir été à la fois le porteparole, ou l'heureux favori, comme Herder disait d'Homère ², — et l'un des esprits directeurs.

1. Ernst Martin, p. 107. — Cf. Jul. Schmidt, *Introduction* citée, p. vii : « Aber was sein Scharfsinn und seine wunderbare Receptivität entdeckt, ist seitdem in hundert und aber hundert Kanäle abgeflossen, es ist unser Besitz geworden, und wir denken kaum noch daran zu fragen, wem wir ihn verdanken ». — Cf. ce que disait déjà Goethe : « H. s *Ideen* sind so sehr in die Kenntniss der Massen übergegangen, dass wenige, die sie lesen, daran noch belchrt werden » — cité par Posadzy, p. 69.

2. « Homer, ein Günstling der Zeit » (publié dans les *Horen* de Schiller) : v. Suphan, t. XVIII. Devra-t-on comparer ce que Ballanche dit de Vico (*Prolégomènes*, dans les *Essais de Palingénésie Sociale*, t. I, 278) : « Singulière destinée que celle de cet homme ! Lui qui fut si intuitif, il sort du tombeau lorsqu'il n'a plus rien à enseigner ! » — ou Quinet, *Révolutions d'Italie*, p. 457 : « sa pensée, jetée sur le sable, ne germe nulle part. Quand enfin, après un siècle, le monde vient, par hasard, à la connaître, elle a vieilli sans profiter à personne. D'autres idées l'ont devancée. » — De même Renan à propos de Fauriel (*R. des Deux-Mondes*, 15 décembre 1855, repris dans *Mélanges Religieux et Historique*, p. 316) « ... Sur tous ces points où il fut si éminemment inventeur, il a l'air de venir le dernier, et son livre, plein d'idées neuves il y a vingt ans, se présente devant nous comme un écho du mouvement qu'il a créé » ; p. 318 : « cela même est un hommage, et la plus belle récompense du vrai chercheur est d'avoir su produire un mouvement d'études par suite duquel il est

Mais la tâche est malaisée à qui veut démêler dans l'effet global, hors frontières, des tendances intellectuelles d'une époque très vivante, ce qui revient à tel *porte-parole*¹ ou à tel autre. Nées d'un génie très peu spéculatif, les idées de Herder apporteront parfois en France comme l'écho d'un accent personnel peu définissable, d'une sorte de timbre herdérien, tels ces accords familiers à la technique d'un grand compositeur, qui révèlent souvent à eux seuls la marque de sa maîtrise. Mais ne faut-il pas prévoir des cas où l'écho se sera répété et déformé avant d'être perçu ?

Une fois connus en France les Schlegel, G. de Humboldt, Hegel, Creuzer, Grimm et plus tard Carl Ritter, qui, bon gré mal gré tiennent tous de Herder, sera-t-il facile toujours de restituer à chacun son dû — sauf les faits d'influence herdérienne avouée — pour telle idée qui semblera d'origine allemande ?

Déjà dans l'action qu'ont pu avoir en France le lyrisme ou la pensée de Goëthe, Goëthe son élève d'abord, puis son maître davantage encore², n'est-il rien dont on doive en bonne justice reporter l'honneur à Herder, et qui pourtant aura pu chez nous prévenir l'influence de sa propre pensée ?

D'autre part, l'interprète souvent heureux de l'âme d'une époque et de tant d'aspirations confuses, n'a pu manquer de contracter lui-même plus d'une dette intellectuelle. Herder a beaucoup profité du labeur de chercheurs patients ou de penseurs moins prompts que lui à saisir ou supposer, entre les disciplines différentes, des rapports apparents ou secrets. C'est en ce sens qu'au dire de son principal biographe, « presque partout venu après d'autres, il eut... le pas sur eux³ ». Sans trop parler d'auteurs peu connus en France, tels Camper et Haller touchant l'étude philosophique de la nature, et Michaelis à propos de philologie orientale, ne conviendra-t-il pas, si la critique ou l'esthé-

dépassé » Cf. *Essais de Morale et de Critique*, p. 131, jugement analogue à propos d'Aug. Thierry ; et encore, *Averroës*, p. 199, et *Mélanges d'histoire et de Voyages*, p. 429, sur Averroès ou les grammairiens grecs.

1. Haym, *Herder...* t. I, p. 686 : « der Stimmführer der Sturm = und Drangliteratur ».

2. Schaumkell, p. 124.

3. Haym, *Herder...*, t. II, p. 334.

tique de Herder semblent avoir eu prise sur les esprits français, de prévoir qu'ils ont pu auparavant se trouver à demi informés de questions analogues par Lessing ou par Winckelmann, maîtres qu'un disciple peut compléter, mais non pas faire oublier ¹ ? Pour ce qui est de la foi au progrès humain, les tendances propres à Herder s'associent aux généreux espoirs de Lessing ; et, si distinctes qu'elles soient du rationalisme idéaliste d'un Kant ou d'un Schiller ², elles semblent néanmoins les rejoindre, et en sont contemporaines : si les convictions françaises, après Turgot, Condorcet, la Révolution, ont eu un encouragement d'Outre-Rhin, le départ se fera-t-il sans peine, entre ces conseillers divers ?

Ce n'est pas d'Allemagne seulement qu'on a pu recevoir, en France, comme un premier avis de ce qu'avait à dire Herder. La philosophie de l'histoire, à laquelle il attacha son nom, depuis Vico n'était plus une *science* nouvelle. Penseur, il a dû beaucoup à la sagesse critique de Hume et de Shaftesbury ³, ou à l'audace de Bacon ; exégète, folkloriste ou juge littéraire, à l'exemple de Robert Lowth, à la pieuse tentative de Percy ou à la supercherie féconde de Macpherson, sans doute aussi aux découvertes des premiers indianisants de Calcutta ou de Londres, enfin et surtout peut-être, à la puissante leçon d'art moderne et national que fut le drame shakespearien. Touchant l'influence française de Herder, ces éléments d'information divers, d'importance inégale, et souvent communs à la France et à lui, pourront à l'occasion compter comme facteurs contraires préexistants.

Enfin l'on ne saurait oublier qu'il a pratiqué assidûment les œuvres d'un certain nombre de Français éminents : dérogeant en leur faveur à l'attitude complexe, et méfiante au demeurant, qu'il eut dès ses débuts à l'égard de notre littérature ⁴. Ce n'est pas seulement Rousseau, son premier

1. E. Denis, *L'Allemagne, 1789-1810*, p. 33. — E. Grucker, *Lessing*, p. 125, 242, 628. — G. Zimmermann, p. 2.

2. E. Denis, *ibid.*, p. 69-70.

3. Voir sur ce point Irving Clifton Hatch, spécialement à partir de p. 91.

4. J'espère publier quelque jour une étude sur *Herder juge de la France et des Lettres françaises*.

maître avec Hamann, Kant et Hume, et dont il a dit, en termes assez peu élégants, qu'il prit trop parfois ¹. C'est encore « le vieux et toujours jeune Montaigne... le bon Montaigne,... le philosophe de la France ² » ; c'est Pascal qu'il lisait avec prédilection, et dont une pensée célèbre est inscrite au frontispice des *Idées* ; c'est Fénelon, qu'il égale aux anciens sages, non content de le déclarer supérieur à tous les critiques de la chaire ³ ; ce sont « l'incomparable Montesquieu », dont il se nourrissait au temps où il comptait régénérer la Livonie, en compagnie de qui il se préparait au séjour de Paris, dans la voiture publique de Nantes, et qu'il citait encore, dans l'Introduction à sa *Métacritique* ⁴ ; et « le profond Diderot » qu'il révèle à Goethe, cite souvent dès les *Fragments*, et dont il lit à leur apparition les ouvrages posthumes ⁵ ; et Buffon, « le Naturlehrer de notre époque ». Ce sont d'autres Français encore, aussi opposés que Bossuet et Voltaire ⁶, qu'il n'aime beaucoup ni l'un ni

1. *Herders Lebensbild*, t. II, p. 193 ; à Scheffner, de Riga, 1766 : « Ich, der von Kant in die Rousseauiana und Humiana eingeweiht bin, der beide Männer täglich lese... » *Ibid.*, II, 290 : « Mein philosophisches Lehrgedicht an Kant war das Aufstossen eines von den Rousseau'schen Schriften überladenen Magens ». On a relevé souvent cette influence de Rousseau sur H., et jusque dans le détail : outre la dissertation de Plantiko, voir Günther, p. 51, n. 3 (sur le caractère peu musical de notre langue, selon H., cf. Rousseau, *Dictionn. de Musique*) ; Genthe, p. 14 ; Grundmann, p. 13 ; Hennes, p. 68. — Pour plus de détails, voir Hänssel, p. 3, 8, 9 : influence controversée, très grande selon Hettner, réduite selon Ilaym ; l'auteur tient plutôt pour Haym. Posadzy, p. 62, 43, 56, 60, limite cette influence, mais estime avec raison que le vague idéal herdérien d'*Humanität* est né de l'esprit du xviii^e siècle, et de Rousseau tout particulièrement. — Pour M. A. Dupouy, p. 24, H. « n'est pas au fond autre chose qu'un Jean-Jacques historien et esthéticien ».

2. Suphan, IV, 447 (*Reisejournal*), XVII, 249 (*Humanitätsbriefe*), XVIII, 53 (*ibid.*).

3. Suphan, IX, 404 (*Vom Einfluss der Regierung auf die Wissenschaften*) ; cf. J.-G. Müller, *Reise nach Weimar* (Bächtold, 1881), p. 57.

4. Suphan, IV, 412 (*Reisejourna*) ; cf. IV, 371, 367, 404, 508, et XXI, 11.

5. Suphan, XIII, 154 (*Adrastea*) ; J. Texte, *J.-J. Rousseau*, p. 134 ; Suphan, I, 182, 194, 210, 287, etc... — *Von und an Herder*, III, 54 (lettre de Knebel, 1789) ; cf. *ibid.*, II, 41, 43. — *Herders Nachlass*, II, 309 (H. à Jacobi, 1793).

6. Pour Buffon, la longue dissertation de Sauter, conclut (p. 91) que H. a vu surtout en lui le naturaliste, et lui a demandé matériaux et arguments au profit de sa théorie propre (v. p. 2, comment' H., défend son originalité contre les influences étrangères). Cf. déjà Suphan, *Aus H's Ideen Werkstatt*, p. 371, sur l'emprunt d'une idée importante ; *ibid.*, p. 367, note 1, le mot du titre *Idées*, pourrait fort bien être d'origine

l'autre, mais connaît également bien ; ou aussi peu notoires aujourd'hui que cet « érudit chercheur d'aventures », Anquetil Duperron, dont le « triomphe » fut une révélation pour Herder, — ou le « grand savant » De Guignes et le bon abbé de Saint-Pierre, trop peu lu selon lui et qu'il mettait, malgré son « aimable folie », au nombre des « doux sages de tous les siècles ¹. »

« Et qu'on ne dise pas que ce sont là des morceaux détachés de Montesquieu, de Diderot, de Rousseau et de Buffon, puisque aussi bien la gloire de Herder est précisément d'avoir rapproché ces fragments, de les avoir éclairés par ce contact ²... » Sans doute ; mais ces œuvres puissantes avaient nourri les esprits français de leur suc. Dans ce qu'ils ont connu de Herder, ont-ils retrouvé trop de leur propre bien, pour s'intéresser à cette pensée étrangère comme à une valeur littéraire nouvelle, autrement qu'à une « grandeur déjà historique et lointaine ³ » ? Ou le génie personnel de Herder, s'aidant au contraire de ces grands souvenirs évoqués, et de bien d'autres peut-être, a-t-il eu assez de vigueur originale pour s'imposer ?

Une étude avant tout *historique* de cette influence à ses débuts, de ses vicissitudes, de ses résultats, peut seule en rendre compte. Une fois reconnues les limites probables du problème général, n'est-ce pas l'unique méthode dont on puisse user équitablement à l'égard de Herder ?

Une étude historique, sans idée préconçue ni vues systématiques préalables. D'abord lancée au plein courant des échanges intellectuels, et comme un peu à l'aventure, mais

française. — Sur la dette, la « dépendance intellectuelle » de H. à Bossuet, Montesquieu, Voltaire et Buffon, voir Wilmotte, p. 286-287 ; *ibid.*, p. 289, Herder, « grand profiteur », selon le mot « juste et cruel » de M. L. Reynaud, ... « se gardant bien de nous avouer ses larcins ». M. Wilmotte ajoute judicieusement, p. 289-290, l'*Encyclopédie*, dont Herder « devait se servir avec tant de dextérité ». Cf. L. Reynaud, *Influence franç. en All.*, p. 291-2 (cf. 426), 413, 421.

1. Suphan, XI, 134 (*Theol. Briefe* « ein gelehrter Abenteurer ») ; VII, 342 (*Erläuterungen zum N. Test.*), etc... ; VI, 356-7 (*Älteste Urkunde*) ; XVII, 68, 276 (*Humanitätsbriefe*) ; cf. XXIII, 27 (*Adrastea*).

2. E. Denis, *L'Allemagne, 1789-1840*, p. 34.

3. H.-F. Amiel, *Journal Intime*, t. II, p. 72 (Lamartine et Sainte-Beuve, comparés à Béranger, qui vient de mourir).

attentive à ne rien négliger de ce qui peut, au loin ou tout près, mettre sur la voie d'une indication précieuse, par une en faire découvrir d'autres, et, en les reliant entre elles, en accroître l'importance et l'intérêt.

Même là où elle devra constater des lacunes, cette étude d'une notoriété qui se crée ne sera pas sans contribuer à l'histoire littéraire d'une époque ; et plus d'une déception se compensera par l'imprévu de quelques rencontres heureuses.

Puis, la période d'information, assez fragmentaire d'abord, ensuite plus cohérente, faisant place aux débuts de l'influence certaine, les études de genèse d'œuvres, la comparaison directe des textes eux-mêmes deviendront le but et le moyen essentiels.

C'est le seul qui ne déçoive pas. Mieux vaut constater qu'une influence a manqué, contre toute attente, et tâcher d'en savoir les raisons, que s'en tenir, comme on l'a fait parfois pour Herder lui-même, et non pas seulement en Allemagne, à la pressentir, à la désirer, et à donner des effets plausibles, secondaires, trop peu assurés, pour preuves réelles du fait qu'il y avait quelque vraisemblance à imaginer.

DEUXIÈME PARTIE

DE L' " ESTIME SUR PAROLE " A L' " ESTIME SENTIE "

*« Il y a peu d'années,... la plupart des
« Français ne pouvaient avoir pour lui qu'une
« estime sur parole... désormais nous pour-
« rons ajouter l'estime sentie à l'estime sur
« parole. »*

Archives Littéraires de l'Europe, t. XIII,
(1807), p. 57, à l'occasion d'une traduction de
Thomson.

CHAPITRE PREMIER

Premiers échos (1768-1780)

« Les futilités dont trop de gens de lettres s'occupent ne constituent point la littérature. Elle est l'expression des croyances, des doctrines, des sentiments d'un peuple. La poésie, la philosophie, l'histoire, les sciences, les arts, s'imprègnent d'un même caractère. »

ECKSTEIN, *Le Catholique*, t. VII, p. 353,
Septembre 1827.

- I. — La première annonce (*Fragments*). Le voyage en France.
- II. — Le nom de Herder : échos de la querelle avec Klotz, de l'affaire Werther (Ch.-G. Jérusalem).
- III. — Les Gazettes savantes (leur diffusion) : *Sur l'Art et la Manière des Allemands* (Ossian); les *Chants Populaires*; les premiers ouvrages d'exégèse : (*Maran Atha, Eclaircissements sur le Nouveau Testament, Lettres de deux frères de Jésus* : — et d'histoire (*Encore une philosophie de l'histoire*) ; — les deux Mémoires couronnés sur les *Causes de la Décadence du Goût*, et sur *l'Origine du Langage* ; — l'abbé Copineau et l'avocat Le Brigant.
- IV. — Herder philosophe : *Recherches sur la faculté de sentir et sur celle de connaître*. — Un temps d'arrêt. — Premiers résultats, assez incomplets, au terme de cette période de la vie littéraire de Herder. — Le public pouvait être préparé à bien accueillir les ouvrages ultérieurs, plus importants.

I

Sous la rubrique « Nord », le *Journal Encyclopédique* du 1^{er} novembre 1767 ¹ note un troisième volume « De la Littérature allemande moderne, fragmens servant de

1. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} novembre 1767, p. 146-147 : *Ueber die neue deutsche Litteratur*, etc..., c'est-à-dire.... A Riga, chez Hartknoch, 1767. Sur ce corrigé, cette « critique des critiques » que furent les *Fragments*, V. Jean Blum, *Hamann*, p. 267 ; cf. 271 (sur le langage).

supplément aux lettres concernant la littérature moderne ». C'est des *Fragments* de Herder qu'il s'agit ; ils avaient paru, sans nom d'auteur, quelques mois auparavant ¹. On les juge « bien choisis, utiles et remplis d'une critique aussi sage qu'éclairée » ; c'est un ouvrage « supérieure-ment écrit ». Mais, on le regrette, « la langue allemande, peu répandue dans les autres païs, ne promet point un cours bien étendu à ce recueil ». De fait, cette simple indication bibliographique, peu explicite en son élogieuse sobriété, fut probablement tout ce qu'on sut en France du premier ouvrage de Herder.

Trois ans plus tard, le même *Journal Encyclopédique* ² annonçait une « Anthologie des Allemands » où Herder déjà figurait entre auteurs qui « se sont illustrés » — plus d'un n'en voyait pas moins son nom déformé — : Canitz, Lessing, Michaelis, Nicolai, « Weiland », « Willanow », Gerstenberg, Mendelssohn et autres, et « la célèbre M^{me} Karsch ».

Dans l'intervalle, Herder était venu en France, un peu au hasard ³, fuir une réputation dangereuse à son repos et de très vives rancunes littéraires. Arrivé par mer de Riga à Nantes, il avait passé là près de quatre mois dans l'intimité cordiale du ménage Babut⁴. Le graveur Wille signalait un peu plus tard son séjour à Paris : « décembre 1769 ; M. Herder de Riga a pris congé de nous. L'esprit de ce savant m'a beaucoup plu ⁵ ». Puis Herder part de France par la Hollande ; il va retrouver dans le Nord de

1. Haym, *Herder*, t. I, p. 207 : automne 1766 et printemps 1767. (*Ibid.*, I, 193 ; 2^e édition de la 1^{re} série, été 1768).

2. *Journal Encyclopédique*, 15 février 1770, p. 148-149 : *Anthologie der Deutschen, c'est-à-dire Anthologie des Allemands*, par M. Schmidt, docteur en droit et professeur à Erlangen (Leipzig, 1769).

3. « In Frankreich, ohne fast dahin gehen zu wollen », Herder an Nicolai. Nantes, 5/16 Aug. 1769, *Lebensbild*, t. III, p. 51.

4. 6 juillet-4 novembre 1769. (Haym, *Herder*, t. I, p. 314, n. 345). M. l'Archiviste de Nantes a bien voulu m'informer qu'il n'a rien trouvé à ce sujet aux Archives de la Loire-Inférieure, ni aux Archives de la Ville ; les registres de la police (logeurs) ont une lacune pour l'année 1769. Le regretté M. Babut, professeur à l'Université de Montpellier, descendant des Babut de Nantes, n'avait aucune connaissance de papiers de famille où l'on pût tenter une recherche.

5. J.-G. Wille. *Mémoires et Journal*, t. I, p. 420. Sur le séjour de H. à Paris (8 nov.-fin déc. 1769), v. Haym, *Herder*, I, 345, 355.

l'Allemagne un jeune prince qu'il doit accompagner dans sa visite aux cours d'Europe ; mais de septembre 1770. au printemps de 1771 on le retrouve en terre française, à Strasbourg ¹. En tout, c'est près d'une année qu'il passe en France. Elle appartient pour moitié à l'histoire des lettres allemandes, pour le reste à l'histoire de sa propre pensée. C'est à Strasbourg qu'il connut Gœthe, et l'on a conté souvent, après Gœthe lui-même, cette mémorable rencontre et les conséquences prodigieuses qu'elle eut pour l'évolution et la formation du jeune génie, et pour la gloire de la poésie allemande. A Nantes ou à Paris, Herder semble s'être préoccupé surtout de compléter au plus vite sa connaissance de la langue et des lettres françaises, pour en pouvoir instruire mieux le procès, quand le moment serait venu d'émanciper définitivement la pensée allemande, qui n'avait plus guère à apprendre d'elles. A-t-il vraiment profité de son séjour à Nantes comme il le pensait ² ? On en a douté ³. D'après le peu qu'on sait de son séjour à Paris, s'il y visita quelques personnages, Diderot entre autres ⁴, ce fut pour les consulter ou les voir de ses yeux, sans qu'il en soit résulté des relations littéraires qui pussent amorcer la notoriété de Herder en France. La *Correspondance* de Grimm est muette à son sujet ; de longtemps encore, presque jusqu'à l'Emigration, les périodiques seront à peu près seuls à parler de lui. A vrai dire, on verra le jeune Herder, philologue et critique, théologien, historien, philosophe, y apparaître peu à peu, de-ci de-là, sous ses aspects divers, presque complet.

1. Haym, *Herder*, t. I, p. 379, 455. Cf. Loiseau, *Gœthe*, p. 152, 157, 769.

2. « Lasset uns, mein lieber Hartknoch, so aus der Welt gehen, wie ich aus Nantes; so ist's nicht unnütz und nicht ohne Achtung. » *Lebensbild*, t. III, p. 83.

3. Lévy-Bruhl, p. 943. *Les idées politiques de Herder*, p. 943.

4. V. Haym, *Herder*, t. I, p. 347.

II

La *Gazette des Deux-Ponts*, en 1773 ¹, rendant brièvement compte de Lettres de savants allemands à feu Klotz, nomme Herder parmi les correspondants de l'irascible érudit, avec Cramer, Lavater, Zachariä et quelques autres. Nul écho n'y retentit des violentes disputes qui avaient mis aux prises Herder, à ses débuts, avec une autorité jusque-là peu contestée en Allemagne, et volontiers reconnue en France dans le monde des antiquaires ².

1. *Gazette des Deux Ponts*, 1773, p. 340. *Briefe deutscher Gelehrten...* Halle, 218.

2. Klotz dut-il en France comme en Allemagne le meilleur de sa célébrité aux attaques de Lessing, peut-être injustifiées parfois (Grucker, *Lessing*, p. 245, 255) ? En tout cas, le *Journal de Litt. des Sciences et des Arts*, t. II, p. 101 (1781) rappelle la dispute très vive qu'eut Lessing avec Klotz à la suite du *Laocoon*. Depuis longtemps, le *Journal Encyclopédique* annonçait la plupart des œuvres du « fameux M. Klotz » (1^{er} oct. 1762, p. 135; 15 juin 1763, p. 142; 15 nov. 1764, p. 141; 15 janv. 1765, p. 161; 15 mars, p. 144; 1^{er} nov., p. 146; 1^{er} mars 1766, p. 140; 1^{er} janv. 1768, p. 144; 15 août 1772, p. 161; 15 oct., p. 475). On l'y nomme même quand il ne s'agit que d'ouvrages préfacés par lui (15 janv. 1768, p. 312; 15 février 1771, p. 145), ou de recueils dont la seule « célébrité de l'Editeur fait l'éloge » (1^{er} janv. 1768, p. 145). Le 1^{er} avril 1772, on lui consacre toute une notice nécrologique (p. 97-101), très favorable malgré les réserves qu'impose le peu d'aménité de son caractère.

De même, v. *Gazette Littéraire de l'Europe*, 1765, t. IV, p. 194 ss., 294 ss.; 1766, t. VIII, p. 59. — *Gazette des Deux-Ponts*, 1772, p. 805, 124; 1779, p. 757 (Extrait des Mémoires de l'Académie de Berlin), « feu M. Klotz, critique habile, mais haut et mordant » ; *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*, 13 avril 1779, p. 62 (à propos des querelles littéraires en Allemagne).

Le *Recueil de Pièces intéressantes concernant l'antiquité*, nomme Klotz (1787, t. II, p. 6), et, d'après lui, le *Journal Encyclop.*, 15 juillet 1788, p. 258, et l'*Esprit des Journaux*, nov. 1788, p. 126 ss. Un quart de siècle après la mort de Klotz, l'archéologue Millin de Paris le nommera au professeur Kuhn, de Leipzig, à la fin d'une liste d'auteurs allemands dont il souhaiterait avoir les œuvres, par échange (Heyne, Heeren, etc... enfin Klotz, *Ridicula Litteraria*) : Correspondance manuscrite de Böttiger, Bibl. de Dresde, vol. fol. 2, lettre 7 (20 déc. 1797).

Il sera mentionné encore avec éloges dans la traduction française du *Laocoon* de Lessing, par Vanderbourg (1802), p. 218, nommé par Duvau dans sa *Notice sur Lessing*, p. 9 (extraite de la *Biographie Universelle*) ; taxé d'« esprit faux » par Delisle de Sales (*Histoire d'Homère et d'Orphée*, 1808, p. 117, note). Millin se souviendra de lui dans son *Dictionnaire des Beaux-Arts*, 1806, art. *Numismatique* ; on le nommera dans les notes de

Mais l'année suivante ¹, la *Gazette* faisait le public juge d'une « querelle littéraire » soulevée par A.-L. « Schlozer », auteur d'une Histoire Universelle, mécontent des critiques que « M. Herder, Conseiller Ecclésiastique et Chapelain à Bückebourg » avait adressées au plan général de son œuvre, dans les *Annales Savantes de Francfort* ². La Gazette s'égaie des « mots singuliers et divertissants » que l'indignation inspire à Schlözer ; tel celui de *purus putus Belletriste* dont il affuble Herder. Elle reproduit ses ironies à l'égard du « conseiller consistorial » qui n'a d'autre titre à se faire critique d'historiens, que son enseignement scolaire de jadis à Riga ; mais c'est pour déplorer tant de « mauvais ton ». Si la querelle avait pu avoir en France un réel intérêt, peut-être le beau rôle fût-il revenu à Herder.

Il fallait davantage, sans doute, pour lui valoir quelque notoriété vraie, même parmi le public érudit. On ne pouvait compter non plus qu'elle lui vînt de la simple nouvelle, que parmi les cinq *Projets philosophiques* édités par Lessing au nom du malheureux Charles-Guillaume Jérusalem, « ce jeune Werther dont la mort tragique a produit un des écrits les plus énergiques qu'on ait vu paraître en Allemagne », figurait celui-ci : « *que le langage des premiers hommes ne peut pas leur avoir été donné miraculeusement*, à l'occasion du problème proposé par l'Académie royale de Prusse et résolu par M. Herder ³ ».

Mais déjà l'attention du monde savant avait pu être sollicitée par divers ouvrages de Herder, grâce à la *Gazette des Deux-Ponts* surtout, qui fut chez nous durant dix ans un consciencieux truchement de l'Allemagne ; grâce à plusieurs autres aussi, comme le *Journal Encyclopédique* et

la traduction-adaptation de Creuzer par Guigniaut (*Religions de l'Antiquité*, 1825, notamment I, 55, 96) ; beaucoup plus tard, il sera nommé encore par Charles Nisard (*Les Chansons populaires chez les Anciens et chez les Français*, 1867, p. 115 ss.).

1. *Gazette des Deux-Ponts*, 1774, p. 259-260.

2. Voir toute l'affaire dans Haym, *Herder*, t. I, p. 606-607 et *supra*.

3. *Gazette des Deux-Ponts*, 1776, p. 748 : Philosophische Aufsätze ou Projets Philosophiques, par Ch.-G. Jérusalem, publiés par M. Lessing, Brunswick, 1778, 8°. — Cf. Blaze de Bury, *Maîtresses de Goethe*, p. 167 n., et E. Grucker, *Lessing*, p. 575. — Mention est faite de la tragédie du fils du D^r Jérusalem, dans l'*Esprit des Journaux*, mars 1778, p. 94, n.

l'Esprit des Journaux. Soit d'après elle, soit d'eux-mêmes, ils contribuèrent par un effort très appréciable à faire connaître la pensée ou la science allemande aux gens de France, plus nombreux chaque année, qui voulaient bien s'y intéresser ¹.

III

En 1773, *l'Esprit des Journaux* reproduit une notice déjà parue dans la *Gazette des Deux-Ponts* sur *La Manière et l'Art des Allemands* ². Les cinq articles de la brochure, disait la *Gazette*, « annoncent un homme qui a des lumières et du goût ». Sans en lever l'anonymat, ni se douter qu'ils étaient l'œuvre de trois auteurs, Herder, Möser et le jeune Goëthe, la *Gazette* et *l'Esprit des Journaux* se bornent au premier article, « sur le poème d'Ossian et sur les chansons des anciens peuples » : ainsi que le suivant, sur Shakespeare, il se trouve être de Herder. Ils notent que la poésie de l'antiquité septentrionale semble « affecter » vivement l'auteur ; « il y trouve ces beautés originales de la nature que l'art n'imité qu'imparfaitement et n'égale jamais ». Sans faire autre chose qu'« élaguer et abrégé un peu les expressions », ils indiquent d'après lui les beautés nouvelles de cette poésie, toute action et toute vie. Parmi les « échan-

1. Voir par exemple, en tête de la *Gazette des Deux-Ponts* de 1779, la liste des libraires, ses correspondants de province : Amiens, Angers, Arras, Bayonne, Besançon, Blois, Bordeaux, Brest, Caen, Dijon, Grenoble, La Rochelle, Lyon, Marseille, Metz (antérieurement aussi Montpellier), Nantes, Orléans, Reims, Rennes, Rouen, Soissons, Toulouse, Tours, Verdun, Versailles... La *Revue des Deux-Mondes* a-t-elle aujourd'hui beaucoup mieux ? — A la fin du volume de 1780, avis de suspension de publication, due au départ du principal rédacteur. — Il est à noter qu'en 1759, par suite d'arrangements avec les postes, le prix des gazettes étrangères avait diminué considérablement en France ; voir *Observateur Littéraire*, 1759, t. IV, p. 352 (Avis touchant les gazettes étrangères). La *Gazette d'Amsterdam*, par exemple, la plus chère, avait passé de 120 livres par an à 48 livres ; celles d'Utrecht, de Berne, etc... à 36 livres.

2. « Von Deutscher Art und Kunst, etc. — Sur la Manière et l'Art des Allemands, à Hambourg (Bode), broch. in-8°, 182 pages ». *Gazette des Deux-Ponts*, 1773, p. 723 ; cf. *Esprit des Journaux*, novembre 1773, p. 173-175, où l'article est reproduit, sauf le dernier alinéa. L'ouvrage avait paru au printemps de 1773 (v. Haym, *Herder*, t. I, p. 425).

tillons » qu'il donnait des poèmes groënlandais, récits de pêche qui sont des peintures et non des discours, éloge d'un mort qui n'est pas un panégyrique mais un tableau, éclairs jaillis du sein des glaces du Nord, sans que ce Groënlandais ait eu « pour tirer tout cela de son cerveau... le secours ni la connaissance même de l'Art », on en retient un seul : « Hélas ! malheureux que je suis, pourquoi faut-il que je voie sa place vide.... » ; mais on le donne avec l'introduction explicative de Herder lui-même et l'on ajoute, d'après lui toujours : « Il n'y a pas d'art dans cette élégie ; et peut-être il n'en a point produit d'aussi touchante. »

Quelques années plus tard, les *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts* signalent les deux premières parties des *Chansons populaires*, comme un présent fait à l'Allemagne. A en juger par quelques constructions barbares du début, la notice paraît d'origine germanique ¹. C'est aux chants du Nord qu'elle s'arrête le plus volontiers, elle aussi, de même qu'à Ossian, « exemple distingué » de l'espèce et de l'antiquité de ces chants. Pourtant l'on doute qu'il existe « quelque chose d'aussi *Romantique* (pour se servir du mot expressif créé par M. Le Tourneur), et qui pénètre d'un sentiment aussi exalté, que les romances espagnoles ». Les Français se voient représentés aussi dans ce recueil, trop court pour un champ immense. Mais, après avoir nommé chants sacrés scandinaves ou invocations magiques, chansons morales ou Elégies chantées, et telle ballade écossaise imitée par Berquin (« Dors mon enfant, clos ta paupière ») ou telle autre romance écossaise traduite par Lemierre, on conclut, sans espoir apparent que l'annonce de la collection nouvelle y change rien : « les Français, en général, ne peuvent les lire ni dans les originaux, ni dans leur Langue ; son inflexible tyrannie réduirait tous ces petits chefs-d'œuvre à ce que sont les deux romances citées ci-dessus. »

1. *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts*, 31 août 1779, p. 224. Quand on renvoie les lecteurs français aux préfaces des *Volklieder* comme à « ce qui a été dit de mieux sur notre Poésie des XIII^e et XIV^e siècles », il semble bien qu'on n'ait fait que traduire une note allemande, adressée à des lecteurs allemands. (V. éd. Suphan, t. XXV, p. 318 ss.).

Herder exégète voit, de même, plus d'une de ses publications signalée aux lecteurs français entre 1775 et 1780. Non seulement le MAPAN AΘA « c'est-à-dire Le livre de l'arrivée du Seigneur, Sceau du Nouveau Testament » fut dans le *Journal Encyclopédique* l'objet d'une annonce brève ¹ : « On y trouve, disait-on en nommant l'auteur, toute la probabilité, toute la lumière qu'il est possible de répandre sur une prédiction qui regarde le sort de la religion, et celui de l'univers dans un avenir dont les bornes sont inconnues ». Mais encore la *Gazette des Deux-Ponts* avait donné deux articles, à un an de distance ², l'un sur les « *Erläuterungen... Eclaircissements sur le Nouveau Testament, tirés d'une source orientale nouvellement découverte* » par un « auteur anonyme (on sait qu'il se nomme M. L. R. Herter) » ; l'autre sur les *Lettres de deux frères de Jésus*.

Elle faisait part des conjectures de Herder. Dans le premier traité, d'après Anquetil du Perron et son *Zend Avesta*, il avait parlé d'une dispersion des dix tribus d'Israël à travers les contrées les plus reculées de l'Asie, par où les Juifs et les prophètes, Daniel et Ezéchiel en particulier, auraient été initiés à la révélation d'Ormuzd et aux mystères chaldaïques. Les Juifs, au retour de leur captivité, n'auraient plus eu pour la révélation proprement Mosaïque que « des yeux chaldaïques ». Puis l'établissement des Grecs en Asie aurait amené une altération nouvelle de cette doctrine composite, d'où le Gnosticisme serait né. Le Sauveur et ses Apôtres auraient dû accommoder leur parole à ces éléments divers à mesure qu'ils les rencontraient ; et ainsi s'expliqueraient tant d'expressions figurées diverses qui abondent dans leurs Evangiles, spécialement dans celui de saint Jean. Sans entrer dans le détail de ces explications, on jugeait que par ses principes, l'ouvrage était « certainement d'un ordre distingué » et l'on en recommandait la lecture, « à tous ceux que ces questions intéressent. »

Le second parut sinon moins ingénieux, en tout cas moins

1. *Journal Encyclopédique*, Octobre 1780, p. 173, sous la rubrique « Nord » (... A Riga, chez Hartknoch, 1779.)

2. *Gazette des Deux-Ponts*, 1775, p. 769-770 (... Riga, 1775, Hartknoch), 1776, p. 665-666 (... Lemgow, 1775).

fécond dans la conjecture. Les « frères » de Jésus dont parlent les Evangiles, avaient-ils été ses frères tout de bon ? « la Vierge Marie... après avoir été mère de Jésus-Christ, a vécu conjugalement avec son époux... pourquoi aurait-elle voulu vivre dans l'état de stérilité qui, dans son pays, était dévoué à l'opprobre et à la malédiction » ? Ou bien étaient-ils les fils d'un premier mariage de Joseph, ou des enfants de la sœur de Marie, « frères » au sens de « cousins germains » ? Herder tenait fort pour la première hypothèse, et ne convenait pas qu'on eût pu en imaginer d'autres ; seule l'identité de ces frères de Jésus l'embarrassait quelque peu ; il s'arrêtait à un Jacques qui n'était ni Jacques le Majeur fils de Zébédée, ni Jacques le Mineur fils d'Alphée, mais un autre Jacques, propre frère de Jésus, et à un Jude qui aurait eu commerce avec les Perses et les Mages... La *Gazette* jugeait assez déplacée la savante dissertation qu'inserait ici Herder d'après le Zend-Avesta, et concluait à l'insuffisance de preuves : « Au reste, ce livre est comme tous les ouvrages d'opinions ; les démonstrations manquent, et après de longues discussions, on n'est guère plus avancé qu'avant d'avoir lu. »

Avec plus d'insistance, vers la même époque, d'autres ouvrages de Herder ont été signalés au public français en des notices suffisamment explicites, mais non sans que les droits de la critique s'affirmassent en termes parfois assez vifs.

L'*Esprit des Journaux* de 1775 reproduit *in extenso* un article de la *Gazette des Deux-Ponts* sur : « Aussi une philosophie de l'histoire sur la formation de la race humaine. Supplément à bien des suppléments de ce siècle ¹. » Une fois expliqué ce titre à la Hamann et qui semble quelque peu agressif, on donne l'analyse suivie de tous les principes de l'ouvrage. L'humanité serait née d'une tige commune, d'un premier père et d'une première mère dans les contrées

1. *Esprit des Journaux*, août 1775, p. 126-131 ; *Gazette*, 1775, p. 50-52 : Philosophie de l'Histoire. Auch eine Philosophie der Geschichte, etc. (suit le titre français). Sans lieu d'impression, 1774, 8°. Quinet (*Etude sur Herder*, Traduction des *Idées*, t. III, p. 497) donnera comme titre : *Encore une philosophie de l'histoire de l'humanité*.

d'Asie — jusqu'ici, note le critique, rien de très neuf. — Là, l'existence lui aurait été douce et tranquille sous un climat béni ; elle aurait mené d'abord et fort longtemps une vie pastorale et nomade, patriarcale et paisiblement vertueuse. De la Mésopotamie, où elle déborda bientôt, son enfance aurait gagné l'Égypte, où devait commencer l'adolescence du genre humain. De même qu'on avait indiqué — sans les épouser tout à fait ¹ — les critiques adressées à l'érudit français Boulanger sur son imaginaire peinture du despotisme oriental primitif, de même on dit les reproches de Herder à Winckelmann pour avoir, après tant d'autres, méconnu l'Égypte déjà décriée par l'antiquité grecque, l'idole du grand archéologue. On juge avoir ainsi fait comprendre assez la « marche » de l'auteur, sans devoir, avec lui, suivre en Phénicie la jeunesse du genre humain, et à Rome son âge viril. On insiste encore sur le but premier de l'ouvrage, qui est de rattacher tous les rameaux de l'arbre humain, jusqu'à nos jours, à la tige unique et première qui les a tous portés. Au dire du critique, ces spéculations sur l'origine du monde et des hommes, annoncent « de l'érudition, une connaissance particulière des monuments et des écrits historiques ; mais peut-être moins de critique qu'il n'en faudrait pour juger de ces monuments ».

L'ouvrage ayant paru en Allemagne sans nom d'auteur, Herder ne fut pas nommé cette fois. En revanche, il se vit directement pris à partie à l'occasion d'un simple mémoire académique, couronné il est vrai à Berlin. *L'Esprit des Journaux*, dans un article emprunté à la *Gazette des Deux-Ponts* et au *Journal Encyclopédique* ², annonçait que Herder avait obtenu le prix sur cette question : « Quelles sont les causes de la décadence du goût chez les différents peuples » ; avec cette clause, ajoutait la *Gazette*, « qu'on aurait désiré plus de développement dans la première partie, qui

1. « Mais aussi, les Auteurs que l'on combat ici n'ont pas dit que quand il n'y avait qu'une ou peu de familles, le despotisme était établi ; ils l'ont cherché à la naissance des Empires ; quand il y a eu un roi, il y a eu un despote. »

2. *Esprit des Journaux*, août 1775, p. 277 ; cf. *ibid.*, p. 280, sur l'origine de l'ensemble de l'article consacré à l'Académie de Berlin ; et *Gazette des Deux-Ponts*, 1775, p. 408.

concerne les principes généraux ». L'un comme l'autre, le *Journal Encyclopédique* et la *Gazette* revinrent peu après à ce Discours ¹, lorsque Weguelin en eut donné un précis français, lu dans l'assemblée publique où fut couronné le mémoire, et imprimé en tête de la dissertation pour en faciliter l'intelligence, dit le *Journal Encyclopédique* « à cette société dont plusieurs membres n'entendent pas ou du moins que très peu l'allemand, et aux lecteurs qui pourraient être dans le même cas ». L'un et l'autre journal jugent bien obscure cette question du *Goût*, « tant de fois traitée, dit l'un, et dont les faces se multiplient à l'infini, suivant les points de vue où se placent ceux qui la traitent », tandis que l'autre y voit s'ouvrir un vaste champ « au pyrrhonisme, qui sçait habituellement profiter de tous les écarts et de toutes les variations des sçavants dogmatiques ». Tous deux reprochent à l'Académie d'avoir assez mal posé la question : de quelle décadence et de quelle corruption du goût entendait-elle parler ? demande le *Journal Encyclopédique* : décadence actuelle ? ou relative à quelle époque et à quels lieux ? Et la *Gazette* : « Il nous semble qu'il aurait fallu demander d'abord si le fait existait, et ensuite en chercher la raison. » Ni l'un ni l'autre ne paraissent bien satisfaits du zèle de Weguelin, dont le « long précis » pourtant égale presque le mémoire lui-même. « Ce phosphore, si l'on nous permet cette figure, n'est guère plus lumineux que la masse même sur laquelle il doit répandre sa lumière. » Même à travers Weguelin, le style de Herder n'a guère plu. « Le style de M. Herder est un peu singulier, dit le *Journal Encyclopédique* : et l'on retrouve dans celui de son abrégiateur des nuances de cette singularité. » La *Gazette*, mieux renseignée : « Cet auteur est un de ceux qui se distinguent actuellement en Allemagne par une façon d'écrire singulière, qui vient du tour particulier de leur esprit, porté à chercher les singularités et à s'envelopper autant qu'ils le peuvent dans des obscurités où il n'est pas toujours aisé de pénétrer. »

Mais c'est le fond surtout qui a choqué. On analyse l'ana-

1. *Gazette*, 1775, p. 763-766, *Journal Encyclopédique*, 1^{er} janvier 1776, p. 106-114.

lyse de l'honnête Weguelin, définissant d'après Herder le Génie, puis le Goût, dont le génie diffère essentiellement ; le goût n'est que l'usage réglé et méthodique des forces du génie ; il faut employer le goût comme gouvernail du génie. Le génie est né dans l'Orient ; le goût n'a réussi à le discipliner que chez les Grecs, après de longs efforts où jouèrent « tous les ressorts de leur caractère national ». Dans la nature morale comme dans la nature physique, rien ne va par sauts. Quand la source du goût vient une fois à tarir, on est fort embarrassé : « des voies factices nous font perdre celles de la nature et de la raison ».....

La *Gazette* prise peu ces notions générales « qui auraient dû être présentées autrement, surtout par un homme qui veut analyser le goût et en donner des leçons ». Quant au *Journal Encyclopédique*, il a hâte de sortir « des ténèbres de cette théorie » et de voir si la partie historique de la dissertation « offre des aspects plus lumineux ». — Tous deux indiquent le jugement de Herder sur les Grecs et les Romains ; l'une sans trop s'attarder, l'autre avec quelques citations touchant Homère, le système dramatique des Grecs, le goût romain assez peu adéquat au caractère et aux usages nationaux. L'une comme l'autre arrivent promptement aux Modernes — la *Gazette* non sans s'étonner de ne voir « paraître sur cette scène, ni les Anglais, ni les Allemands ». Là où le *Journal Encyclopédique* reproduit seulement quelques-unes des observations de Herder sur le goût chez les Français, la *Gazette* en fait une analyse suivie pour laisser aux lecteurs « à décider du génie et du goût de M. Herder ».

Elle cite ses opinions sur les grands écrivains du siècle de Louis XIV, où le goût véritable ne pouvait régner, malgré la politesse des mœurs, puisqu'il ne se maintient « que lorsqu'il est fondé sur l'intérêt de la nation, sur ses besoins et sur le ton caractéristique des mœurs ». Siècle sans historiens, et où le piquant recouvrait l'embarras du style. Les deux critiques sont d'accord pour se récrier sur l'« assortiment » que fait Herder en adjoignant l'obscur Saint-Mard à Racine et à Fénelon, après lesquels on ne sut plus selon lui qu'« alembiquer ». La *Gazette* trouve « aussi nouveau que bizarre » son parallèle de La Motte à Pétrone ; elle

redit ses opinions sur les auteurs de notre xviii^e siècle, où peu à peu, l'Académie aidant, le goût devient mode, si bien que les grands écrivains font divorce avec le public, tels Rousseau, Montesquieu, et — si peu contestable que ce soit, ceci paraît à la *Gazette* plus « singulier » que tout le reste — et Voltaire qui se forme hors de Paris et va ravir un trésor aux Anglais.

Si la *Gazette* reprend les dernières assertions de Herder, c'est pour s'exclamer à grand renfort d'ironies sur les « obscurités » qu'y produit à ses yeux, trop prévenus sans doute, l'opposition établie entre la décence, la clarté, l'aisance, la justesse, la précision, dont la France a donné des modèles à tous les pays de l'Europe — et la véritable profondeur du génie, l'originalité du sentiment, auxquelles elle eut difficilement accès selon lui. « Comprenne le reste qui pourra » dit la *Gazette*. Et quand Herder conclut que les causes, très variables, de la renaissance du goût en France portent en même temps le principe de sa décadence et de sa chute, elle conclut de son côté : « Voilà ce qu'on appelle une dissertation sur le goût, et ce qu'une Académie respectable, sans doute, vient de couronner. » Le *Journal Encyclopédique*, qui vraisemblablement s'inspira d'elle, revient sur ce qu'a de singulier le style de Herder, pour ajouter : « Peut-être que ses idées ne le paraîtront pas moins. Ce qu'il y a de certain c'est qu'on nous embarrasserait beaucoup, si l'on nous demandait le sentiment de cet auteur sur les causes de la décadence et de la corruption du goût. »

Le ton devenait assez vif¹. L'amour-propre national aidant, le débat tendait à dépasser le cadre d'une simple annonce bibliographique perdue entre beaucoup d'autres. Pour les chercheurs et les abonnés attentifs, le nom de Herder pouvait commencer à sortir de l'ombre commune. Peu après, du fond de sa province, encouragé sans doute par ces premières attaques, un avocat de Basse-Bretagne, lecteur de la *Gazette des Deux-Ponts*, s'en prit à son tour à Herder, à l'occasion de son traité sur l'*Origine du langage*.

1. A l'Académie de Berlin déjà, les membres français avaient formellement protesté contre l'attribution du prix à Herder ; v. Haym (I, 656), qui parle à ce sujet de « victoire allemande ».

Ç'avait été son premier succès académique ; il fit quelque bruit chez nous. La *Gazette d'Utrecht*, le *Journal Encyclopédique*¹, et peut-être quelques autres aussi, avaient annoncé la mise au concours de la question par l'Académie de Berlin, classe de Philosophie spéculative : « En supposant les hommes abandonnés à leurs facultés naturelles, sont-ils en état d'inventer le langage, et par quels moyens parviendraient-ils d'eux-mêmes à cette invention ? » En 1771, la *Gazette des Deux-Ponts*, et le *Journal Encyclopédique* encore, annonçaient que le prix avait été attribué à Herder². Les *Mémoires* français de l'Académie, publiés en 1773 pour l'année 1771, et le *Journal Encyclopédique* d'après eux, analysaient brièvement son discours³, défendant l'origine humaine et même purement animale du langage, contre les tenants de l'origine divine. Un peu plus tard les mêmes *Mémoires*, rappelant qu'il avait été couronné, exprimaient le regret que l'auteur n'eût pas donné plus de développements à la première partie⁴. En 1783 encore, non sans redire ce regret, les *Mémoires* pour l'année 1781 publieront une nouvelle analyse par Mérian, beaucoup plus détaillée, et que le *Journal Encyclopédique* de 1784 jugera excellente⁵. L'Académie croyait ainsi « rendre quelque service à ceux qui n'entendaient point la langue allemande, dans laquelle la dissertation qui en fait le fond, a été écrite ».

1. *Gazette d'Utrecht*, vendredi 7 juillet 1769. De Berlin, le 24 juin. — *Journal Encyclopédique*, 15 juillet 1770, p. 285. — Sur la maturité « classique » de cet opuscule hâtivement rédigé, v. Jean Blum, *Hamann*, p. 297.

2. *Gazette des Deux-Ponts*, 1771, p. 416. — *Journal Encyclopédique*, 1^{er} juillet 1771, p. 144. La *Gazette*, cependant très exacte à l'ordinaire, nomme l'auteur : « M. G. Hender, premier Prédicateur et Conseiller du Consistoire de Mgr le Comte de la Lippe-Schaumbourg, à *Buckenbourg* ».

3. *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1771 (publiés en 1773), p. 17-21. — *Journal Encyclopédique*, 15 juillet 1773, p. 195-197 ; le n^o du 15 août, p. 50-60, annonce la publication du traité de M. Herder (en allemand), chez Decker, à Berlin : « ouvrage dans lequel il a su réunir les agréments du style aux profondeurs de la métaphysique ».

4. *Ibid.*, 1775, p. 21. Le même regret sera exprimé en 1781 (p. 417) que dans un « aussi beau morceau de philosophie » on n'ait pas insisté davantage sur le passage du langage intérieur au langage extérieur, etc...

5. *Ibid.*, 1781 (publiés en 1783), p. 379-417 : (note) lue le 6 juin, en assemblée publique, pour la célébration de l'anniversaire de l'avènement du Roi au Trône. — *Journal Encyclopédique*, 1^{er} août 1784, p. 391.

De fait, il semble bien que, faute de l'avoir eue en français tout entière, on ne l'ait jamais connue qu'à peu près. Le *Journal Encyclopédique* de 1772, à propos d'un essai paru à Riga, nommait bien Herder avec Maupertuis, « Sussemilch » et Garve, comme l'un des principaux philosophes qui ont contribué à l'avancement de la science de l'Origine « des langues », très intéressante pour l'histoire de l'humanité. Deux ans après¹, à l'occasion d'un ouvrage anglais, il rappelle bien Herder, que l'auteur d'Outre-Manche semble n'avoir pas connu puisqu'il traite son sujet « comme tout à fait neuf ». Il est probable néanmoins que l'abbé Copineau, auteur d'un *Essai synthétique sur l'Origine et la Formation des langues*², ne fut pas le seul à regretter que le « premier prédicateur de la cour de Berlin » n'ait pas « jugé à propos » de publier son Essai couronné par l'Académie, et qui peut-être eût rendu son propre ouvrage inutile ; il renvoie au premier Extrait des Mémoires de l'Académie, selon lui « fort succinct. » L'attaque de Herder contre l'origine divine du langage semble avoir ému très peu l'abbé : pour lui, la question de *fait* est « irrévocablement décidée par l'autorité des livres de Moïse... la plus ancienne et la plus respectable des histoires ». Il consent à l'envisager sous un point de vue « purement hypothétique... : en admettant que dans le fait et dans son principe le langage humain n'ait point été inventé par les hommes, on sera toujours en droit de demander si dans toute hypothèse, il est impossible qu'il le soit par eux ». Mais c'est pour déclarer que, même la preuve faite que des hommes abandonnés à eux-mêmes puissent inventer le langage, « la certitude du fait historique consigné dans les livres de Moïse » n'en serait nullement affaiblie : « il suffirait de répondre que l'Être Suprême a dédaigné une voie nécessairement longue et pénible ». Il suggère, sans la croire possible,

1. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} septembre 1772, p. 324. — *Ibid.*, 15 février 1774, p. 14 : « Of the origine and progress of language, Londres, 1773, attribué à Jacques Burnet... »

2. A Paris, chez Ruault, 1774 (sans nom d'auteur). Avertissement, p. III. — L'ouvrage est annoncé brièvement par le *Journal Encyclopédique*, 15 août 1774, p. 3, qui lui aussi fait de Herder le prédicateur de la Cour de Berlin. — L'abbé Copineau dit son mot (p. 449) sur la réforme de l'orthographe.

l'idée d'une expérience : dans une île abondante, quelques enfants européens bien constitués... Puis il se hâte d'abandonner toute philosophie pour étudier les éléments mêmes du langage, un à un.

La *Gazette des Deux-Ponts* et le *Journal Encyclopédique*¹ avaient pourtant, dès 1772, donné à l'œuvre de Herder des éloges fort relevés, d'après l'extrait de Mérian « très étendu et très lumineux », en attendant, ou la traduction que la *Gazette* souhaite, que le *Journal Encyclopédique* demande à Mérian lui-même, « le Fontenelle de la Prusse », ou la publication de son Extrait, ou enfin l'impression de l'ouvrage même, bien lente au gré de « l'impatience des lecteurs² ». La théorie de Herder, contradictoire à celle de « Saslmilch » (*Journal Encyclopédique*) ou « Süslmilch » (*Gazette*) est très vivement approuvée par le *Journal Encyclopédique* : « Ce serait être bien difficile que de se refuser à la justesse de ses opinions et à l'évidence de ses preuves. » Il craint d'affaiblir la dissertation en la tronquant, et pense qu'elle serait « un très bon complément aux sçavantes et lumineuses observations de MM. Diderot et Condillac³ » ; il avait rappelé auparavant, sans leur donner la préférence, les « très sages observations » de Rousseau de Genève dans son discours *Sur l'inégalité des conditions*. De même, la *Gazette* en analysant comme lui, plus en détail, la dissertation de Herder, avait loué la « chaleur », qu'il apporte à combattre la théorie de l'origine divine, et la « netteté » avec laquelle il développe les principes de la théorie opposée. Comme lui, elle avait

1. *Gazette des Deux-Ponts*, 1772, p. 122-124 ; *Journal Encyclopédique*, 1^{er} avril 1772, p. 89-97.

2. Le texte fut publié à Berlin, chez Voss, en 1772, avec le nom de Herder, et sans l'Extrait français de l'Académie — puis réimprimé en 1789, avec les *Ursachen des gesunkenen Geschmacks*; voir à ce sujet Haym, I, 492, II, 399. — Herder avait pensé faire traduire en français son mémoire sur l'Origine du Langage, et s'en était ouvert à Nicolaï ; il y renonça, devant la difficulté de trouver un éditeur, d'abord — Voss ne tenait guère à l'être — et surtout un traducteur : voir *Von und an Herder*, I, 329-330.

3. C'est de là peut-être, que l'abbé Copineau prit son idée de cantonner quelques enfants dans une île. Le *Journal Encyclopédique* parlait simplement d'« élever plusieurs enfans des deux sexes loin de toute société ». Et ce seul moyen de contrôle, renouvelé de l'*Emile*, lui paraissait « barbare ».

cité les exemples de Herder les plus caractéristiques : Racine faisant entendre le grec à des auditeurs qui ne le comprenaient pas ; l' « ingénieux » exemple de l'Arabe parlant à son cheval ou du Lapon à son renne. Elle reproduisait la discussion de Herder contre la théorie de Süssmilch, comme quoi seule la sagesse suprême a pu faire rendre à une vingtaine de lettres tous les sons de toutes les langues connues — et son assertion que l'Hébreu, dont on fait la langue primitive, directement inspirée par Dieu, serait à ce compte la plus imparfaite pour traduire les sons, puisqu'à l'origine il ignore les sons vocaliques. Elle louait enfin, elle aussi, la « sagacité » avec laquelle Herder passe en revue tout ce qu'ont écrit sur la matière Diderot, Rousseau et Condillac ; « son nom mérite peut-être d'être associé à celui de ces Philosophes illustres, par la force Métaphysique qu'il déploie, encore plus par les égards qu'il leur témoigne en s'écartant plus ou moins de leurs opinions ; il n'y a pas un mot à perdre de tout cet écrit... »

C'est contre ces éloges de 1772 que l'avocat Le Brigant, de Tréguier, s'inscrit en faux dans le *Journal Encyclopédique* de 1777 ¹. Singulière figure, sympathique au demeurant, d'apprenti philologue à idée fixe, et d'érudit autodidacte trop peu défiant de soi.

J'ai connu Lebrigand, Bas-Breton, qui retrouvait toutes les langues de la terre dans sa langue, disait un peu plus tard N. Bonneville ². Cet homme, qui est mort dans la plus affreuse indigence ³, méritoit des encouragements pour achever une grande entreprise. Il n'étoit point allé à la racine, mais ses travaux prodigieux eussent donné des développemens extrêmement utiles. Ce qui lui fit tort, c'est qu'il s'annonçoit comme sachant à fonds toutes les langues, et qu'en effet, à l'exception de l'oraison dominicale, et de quelques phrases de l'Écriture, qu'il écrivoit aussi

1. *Journal Encyclopédique*, 15 septembre 1777, p. 498-505.

2. N. de Bonneville, *L'Esprit des Religions*, p. 26.

3. N'est-ce donc point le même, dont on annonçoit qu'il recevait 3.000 livres, sur 300.000 attribuées par la Convention à des savants et artistes sans fortune ? (*Frankreich im Jahr 1795*, t. I, p. 134 (Altona). Cf. *Journal de Peltier*, t. III.)

incorrectement qu'il les prononçoit, il n'avoit aucune connaissance profonde des langues anciennes et modernes. Mais certes il touchoit de fort près à la vérité.

La même année 1777, l'*Esprit des Journaux* accueille une lettre de Le Brigant à M. Rousseau, auteur du *Journal Encyclopédique*, sur la langue particulière à Courtifou (village de Champagne). Quelque dix ans après, l'*Année littéraire* annoncera la découverte de la langue primitive par le même Le Brigant, avocat à Pontrioux en Bretagne ¹. Pougens, dans ses *Antiquités du Nord*, citera ses *Eléments de la langue des Celtes Gomérîtes ou Bretons* ², et Fr. Schlegel le mentionnera dans son ouvrage sur la *Langue et la Philosophie des Indous* ³. Plus tard, tandis qu'A. de Chevallet le nommait encore entre autres « Celtomanes » dans son *Origine et formation de la langue française*, Daunou dans son *Cours d'Etudes historiques*, De Brotonne dans son *Histoire de la filiation et de la migration des peuples* ⁴, le

1. *Esprit des Journaux*, novembre 1777, p. 201-204, et *Journal Encyclopédique*, 15 décembre 1777, p. 503-506; Le Brigant cite Leibnitz, Michaëlis et Engel. — *Année Littéraire*, 1787, t. III, p. 142. Cette même année parurent, comme Prospectus d'une œuvre qui en resta là, ses *Observations sur les Langues anciennes et modernes*; p. 18 : « trente années de travail et de comparaisons », p. 2 : il est impossible de vouloir *inventer* une langue entière; il s'agit de la *retrouver* seulement; p. 14, la langue-mère, qu'on est allé chercher très loin, ... se trouve parlée encore, en Bretagne, et spécialement à Pontrioux. Le *Journal Encyclopédique* du 1^{er} mars 1785, p. 291, parle encore des « trente années de travail et de comparaisons »; au 15 octobre, p. 240, il annonce que l'ouvrage complet ne sera pas publié, faute d'un nombre suffisant de souscripteurs. Le 8 mars 1778, Le Br. avait envoyé à Voltaire une dissertation autographe sur la Signification des deux Mots Tohu et Bohu : F. Caussy, *Inv. des mss. de la bibl. de Volt. à St-Petersbourg*, t. III, n° 294.

2. Pougens, *Essai sur les Antiquités du Nord* (1797), p. 138 (Notice). La « savante brochure » de Le Brigant fut annoncée avec sympathie dans la *Gazette des Deux-Ponts* (1780, p. 354) qui exhortait l'auteur, « au nom du public éclairé », à publier au plus tôt sa « Découverte de la Langue primitive ». Dédiés à Oberlin de Strasbourg, ces *Eléments* ne font aucune place aux considérations générales, et ne voient que lexicologie et syntaxe.

3. Le Brigant est nommé, d'après F. Schlegel, (à propos de langue celtique) dans l'analyse que fait de son ouvrage, paru en 1808, J. Manget, traducteur de l'*Essai* d'Adam Smith sur la Première Formation des Langues (Genève, 1809), voir p. 222; Schlegel analysé, avec commentaires, p. 111-229.

4. A. de Chevallet (1853), t. I, p. 216; Daunou, t. XVII, p. 466; De Brotonne (1837), t. II, p. 330.

souvenir de l' « honnête Lebrigand » débridait la verve facile de Philarète Chasles : « Rien de plus insensé, déclarait-il, que l'érudition folle ; on ne se doute guère combien de poésie extravagante peut renfermer le crâne d'un savant, lorsque ce crâne est fêlé ; les philologues keltas... me semblent surtout exposés aux catastrophes cérébrales ¹. »

Süpfle a jugé « anticritiques au premier chef » ces *Observations critiques* sur la dissertation de Herder ² (qui lui-même avait connu Le Brigant au moins de nom) ³. Le fait est que la foi philologique et bretonne de Le Brigant s'embarrasse peu de preuves, et procède par assertions catégoriques. Il n'a pas lu Herder : la première notice de la *Gazette des Deux-Ponts* (1772) lui a suffi : il croit « être en état de démontrer que cette production aurait pu être plus digne du prix qu'elle a obtenu ». Herder lui paraît « bien neuf sur la nature et l'origine du langage » : il tient, lui, résolument pour l'origine divine ; « l'homme, formé le premier, eut sûrement un langage convenable à la créature, et digne du créateur » ; l'idée même de l'origine humaine est aussi fausse que les conséquences en sont ridicules. Ni la voix persuasive de Racine le Tragique gagnant au Grec des oreilles ignorantes, ni d'autres exemples analoges ne

1. Ph. Chasles, *Etudes sur l'Allemagne ancienne et moderne* (1854), p. 9. Cf. Eckstein (au français de qui Ph. Chasles travailla), *Le Catholique*, I, 313 : « Jusqu'ici nos celtomanes ont opéré d'une manière absurde, confondant et ignorant tout, et n'appliquant la critique à rien... somnambulisme littéraire qui les a rendus la fable de l'Europe savante, en même temps qu'il a jeté du ridicule jusque sur l'objet de leurs recherches ». Et Renan, plus souriant : (*Mélanges d'Histoire et de Voyages*, p. 198). « Depuis Périon et H. Estienne, qui ne voyaient partout que du grec, on chercha tour à tour dans la langue française de l'hébreu, de l'allemand, du basque, du has-breton... » Michelet, *Les Soldats de la Révolution* (*Œuvres*, t. XXXIX), p. 304, cf. 310 et 317 : Le Brigant « esprit systématique, parfois un peu visionnaire », eut pour disciples dans sa « croisade scientifique au profit de la France », Court de Gehelin et La Tour d'Auvergne, auteur des *Origines gauloises* et qui, sur le tard, reprit du service pour exempter le seul survivant des 22 enfants qu'avait eus le « vénérable savant », son maître et ami.

2. Süpfle, II, 1, p. 80. L'ouvrage, utile, mais souvent confus et nécessairement incomplet (1886-1888) ne donne pour cette première période de la notoriété française de Herder, que les deux indications du *Journal Encyclopédique*, avril 1772 et septembre 1777. Wenderoth, *Der junge Quinet* s'en rapporte à lui (p. 39).

3. Herder, *Idées*, XVI, 1, trad. Quinet, t. III, p. 169 n.

sauraient prouver rien pour l'assimilation du parler humain au langage des bêtes. « Il est triste de voir faire tant d'efforts pour s'avilir et se mettre de niveau avec elles. » Le Brigant se range du côté de feu « Sulmish » que défiait Herder, et s'indigne de ces « *bottes* qu'il porte à un homme mort » et qui n'annoncent « ni beaucoup de modestie, ni beaucoup de lumières ». Ni le fait avancé par Süssmilch « que tous les sons des langues connues peuvent s'exprimer par les cinq voyelles et les seize ou dix-sept consonnes, qui sont avec les premières les vingt ou vingt-deux lettres de l'alphabet », ni la conséquence qu'il en tire, ne sont fausses comme l'a prétendu Herder. Son contradicteur est « fâché que la distance ou l'éloignement qui sépare de l'auteur, diminue la force que l'on peut opposer à une telle assertion ». Sa grande preuve à lui, c'est que le langage primitif n'a jamais été la langue hébraïque où l'a vainement cherché la « prétendue démonstration » de Herder. « Toutes les langues, à l'exception d'une seule, sont altérées et défectueuses, et c'est l'effet de la confusion. » Cette seule langue « mère de toutes les autres », « existe encore en quelque endroit de la terre, telle qu'elle fut dans son origine, pure, simple et parfaite ». Avec ses vingt lettres, elle conserve toutes les qualités dont la langue primitive fut douée et que l'Hébreu n'a plus, altéré qu'il est par « l'allongement et le dérangement des mots radicaux », pas plus qu'il n'a gardé le diminutif ou l'admiratif, ou le verbe substantif lui-même. Cette langue, c'est la langue celtique, telle qu'on la parle encore à Tréguier ou à Pontrieux. « M. Herder paraît en avoir méconnu l'origine ainsi que les filiations. » Les deux petits mots *fé* et *lé* qui apparaissent en français, en anglais, en latin, en italien, en chinois, en hébreu et dans bien d'autres langues encore, défigurés par bien des prononciations différentes, se retrouvent là « dans la simplicité de leur origine et dans toute leur pureté ». Que faut-il de plus? « On offre à tous les hommes qui parlent et qui voient, ou entendent, l'attestation du mélange, et la preuve de la confusion » au regard de laquelle se relève la pureté de la langue bretonne. Des mots tels que *me* et *te* offriraient la même preuve « et on la laisse à suivre à tout écolier qui veut devenir docteur ».

« M. Herder a cité des faits peu exacts, et en a tiré des conséquences plus inexactes encore. » Suppositions et conséquences sont bonnes à « abandonner absolument ». « Il fallait être Allemand pour croire que vraiment l'Arabe pût converser avec son cheval... tout est d'un côté et rien ne se trouve dans l'autre, pas même chez les Allemands dont on a dit que la langue était si propre à converser avec les chevaux. » Sans aucun doute, Herder ne s'est avisé de comparer le langage des bêtes à celui de l'homme que parce que « suivant toutes les apparences il ne (le) connaît que dégradé ». La langue allemande moderne vient de l'ancien franc ; comparée avec la suédoise, la danoise, l'islandaise, la saxonne ou l'ancien anglais, « elle s'adoucit à mesure qu'elle s'approche de la source dont elle est venue ». Tout comme le basque, par exemple, au regard de « ce qui reste de l'Hébreu ou du Chaldéen, elle semble à présent aussi peu analogue à ces langues antiques, qu'elle paraît, à d'autres qu'à ceux auxquels elle est naturelle, impraticable, rude et barbare en ses expressions ».

Voltaire, retour de Potsdam, n'eût pas mieux dit ¹. Et si étranges que nous paraissent aujourd'hui les élucubrations de cette linguistique intrépide mais sommaire, on ne peut douter qu'elles n'aient une valeur de *témoin* et ne représentent, à leur date, malgré le labeur de quelques savants, la moyenne des préventions ou des ignorances françaises.

IV

Somme toute, la réputation naissante de Herder en France ne pouvait que gagner à ce bruit fait si mal à propos autour de son nom. N'eût été le goût contemporain de

1. Voltaire à d'Argenson, 28 novembre 1750 : « N'allez pas croire que j'apprenne sérieusement la langue tudesque ; je me borne prudemment à savoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens et à mes chevaux. » Cité déjà par Joret, *Rapports intellectuels*, p. 19. — Cf. Villemain, *Tableau du XVIII^e siècle*, t. IV, p. 150 : « Dans toute la collection de ses œuvres, je ne trouve guère qu'un seul jugement sur les écrivains d'Allemagne ; c'est qu'il leur souhaite plus d'esprit et moins de consonnes. » Cette plaisanterie frivole passa presque pour un arrêt, dont l'ignorance s'accommoda.

l'anonymat, elle eût sollicité jusqu'à l'attention des philosophes de profession. Les *Recherches sur la faculté de sentir et sur celle de connaître* furent l'objet d'une étude élogieuse qu'on regrettait de ne pas détailler davantage. « Il serait bien à souhaiter, dit la *Gazette des Deux-Ponts* ¹, que la métaphysique fût réduite en petits traités aussi lumineux que celui-ci » ; elle allait presque jusqu'à faire « appel » auprès du « public éclairé » contre la décision de l'Académie berlinoise qui avait préféré à ce mémoire celui d'« Everhard ² ». Et par toute une série de citations assez amples, elle entrait dans le détail de « ces objets que le commun des hommes croit aisés à considérer » et qui sont « des abymes pour le Philosophe » ; elle suivait le développement détaillé des *principes* de l'auteur, à travers les deux premières parties de son discours : choix de la méthode *analytique* pour étudier d'après les faits connus et en les subordonnant l'une à l'autre ces deux facultés maîtresses : relation établie entre des mouvements déterminés du corps et de certaines modifications de l'âme, ceci tantôt précédant, tantôt suivant cela ; les sens étant la source première de nos sentiments et de nos connaissances, la faculté de sentir « donne de l'énergie à la faculté de connaître » comme le prouvent et l'effet des spectacles, « morceau tout à fait intéressant », dont la longueur seule fait qu'on renonce à l'insérer, et aussi l'exemple de l'algèbre et de la haute analyse : « c'est ici que l'art des signes brille de tout son éclat ». Après cet exemple, les autres ne méritent pas d'être exposés, et le reste du Discours n'est l'objet que d'une indication sur la « grande matière que l'Auteur n'ose qu'effleurer, mais sur laquelle il ne laisse pas de montrer toujours

1. *Gazette des Deux Ponts*, 1777, p. 17 : « Sciences. Métaphysique ». La même année (p. 503) la *Gazette* annonce la mise au concours d'un Eloge de Winckelmann, par la Société des Antiquités de Hesse, à Cassel (fondée cette année même : Haym, II, 74) ; c'est le mémoire de Heyne qui fut couronné ; on ne retrouve, dans la *Gazette*, nulle mention de celui de Herder ; il est vrai que le volume de 1778 manque et à la Bibliothèque Nationale (1770-1777) et au Gymnase de Deux-Ponts.

2. Voir dans Haym, I, 665 ss., la mise au concours (1773) ; Haym qui, lui aussi (I, 671) blâme la décision de l'Académie, reproduit (I, 670) le jugement de Herder sur la dissertation d'Eberhard. La publication, deux ans après le concours (Berlin, 1778), donna l'œuvre de Herder très modifiée.

un grand fonds de philosophie ¹ » : effet des deux facultés de sentir et de connaître sur le génie et le caractère des hommes ; on s'en tient ici à un « échantillon... car il faut finir ».

Il semble qu'après 1780 la notoriété de Herder ait attendu quelque temps avant de reprendre sa lente progression parmi nous. On ne rencontre plus guère alors qu'une annonce rapide ² d'un nouveau succès à l'Académie de Berlin ; là classe des Belles-Lettres avait mis au concours un prix sur la question de l'Influence du gouvernement sur les lettres, et des lettres sur le gouvernement ; on sut en France qu'elle avait couronné le mémoire allemand de Herder « surintendant général des églises du duché de Weimar ». Un peu plus tard, l'*Esprit des Journaux* ³ annonçant un recueil d'*Analecten* de Lessing, signale le mémoire-préface qui précède les traités et lettres rassemblés là, et qu'on attribue à Herder.

C'est, ensuite, comme une période nouvelle qui s'ouvre dans l'étude de sa notoriété en France, de sa vie littéraire même : l'époque commence des œuvres de plus longue haleine, avec les *Lettres sur la Théologie* (1780-84), l'*Esprit de la Poésie hébraïque* (1782-83) et les *Idées* (1784-91) ; puis des recueils dont les séries s'étendent à plusieurs années. L'existence même de l'auteur vient de subir une révolution importante, et, durant un temps, il pourra sembler que le Herder de Weimar s'est fait un autre homme.

Jusqu'alors, les périodiques français lui ont été assez accueillants. A dater de la première, la plupart de ses œuvres importantes ont été mentionnées. Les seules qui semblent avoir passé inaperçues en deçà du Rhin durant les dix années fécondes qui ont suivi ses débuts sont les *Archives primi-*

1. Voir Haym, I, 668 : c'était un des points importants du sujet mis au concours.

2. *Journal Encyclopédique*, 15 juillet 1780, p. 337. La mise au concours, annoncée *ibid.*, 1^{er} août 1779, p. 504.

3. *Esprit des Journaux*, septembre 1785, p. 416.

tives de l'espèce humaine, le *Prédicateur* et la *Plastique*¹.

C'est un peu à Herder lui-même qu'il faut s'en prendre, et aux usages littéraires de l'époque, si sa réputation française n'a pas bénéficié également de chacune des notices consacrées à ses premières œuvres. Soit par mode², soit, tout au début, par crainte de représailles, soit, plus tard, par réserve d'homme d'Eglise qui ne peut se tenir de jeter son mot aux débats du monde savant, mais redoute le bruit profane qu'y pourrait faire son propre nom, Herder a cru devoir laisser anonymes plusieurs de ses écrits. Comment s'étonner qu'à cette époque de communications littéraires assez lentes, alors que l'Allemagne commençait seulement à intéresser quelques esprits français, ce qui était pour les journaux littéraires d'Allemagne un demi-anonymat, soit demeuré, pour les gazettes françaises les mieux informées, anonymat véritable?

La plupart des notices dont ses débuts furent l'objet eussent été flatteuses à son amour-propre pourtant délicat. Il est vrai, on n'a pas admis, on ne pouvait guère admettre alors, qu'il s'arrogeât le droit de dire aux Français quelques vérités trop dures pour leurs convictions classiques invétérées, pour la quiétude de leur gloire littéraire qui ne s'était guère vue menacée jusque-là qu'à la scène, mais non pas, tout entière et, comme faisait Herder, de front et d'un seul coup, au nom du principe même sur lequel elle se fondait.

Ne doit-on pas regretter surtout que, faute d'une traduction peut-être, la notoriété utile de son traité sur l'Origine du Langage n'ait pas dépassé le public toujours restreint des Revues ? que ce livre où le jeune Gœthe vit alors un abrégé de tout le fécond esprit de Herder³, n'ait sollicité que la critique ou la curiosité de deux esprits prévenus, l'un par une hypothèse aventureuse, l'autre par sa

1. *Älteste Urkunde des Menschengeschlechts* (1774); *An Prediger, Fünfzehn Provinzialblätter* (1774); *Plastik* (1778); les titres français des deux premiers ouvrages, donnés par Quinet, *Etude sur Herder* (Traduction des *Idées*, t. III, pp. 501 et 515).

2. Voir à ce sujet Haym, I, 304 : l'anonymat aussi courant dans les usages littéraires de l'époque, qu'aujourd'hui dans la presse politique. — M. Chuquet (*R. Critique*, 1878, t. I, p. 114, note) remarque que Haym, parmi ceux qui ont usé de l'anonymat, aurait pu citer Voltaire.

3. Haym, I, 409.

conviction religieuse ? Sans doute, tout Herder n'est point dans ce « fatal » Mémoire ¹ que lui-même voulut plus tard réfuter ou refaire. Il s'y est mal dégagé des prises du sensualisme et de la foi. Il avait voulu concilier l'un et l'autre en s'élevant plus haut ; mais les intuitions de son libre génie et les nécessités de sa croyance, même plus tard, ne rencontrèrent pas le point exact où leur antagonisme aurait pu fléchir. Tel quel, même demeuré sans définitive solution, l'exposé du problème montrait, comme ramassée, toute l'angoisse métaphysique de la destinée humaine, que jusqu'à Herder on n'y avait guère entrevue. Les uns s'en tenaient à dire : Dieu ; les autres à répondre : l'homme ; ceux-ci : liberté originelle ; ceux-là : dépendance et éternelle misère. Herder tentait, à propos des origines lointaines de l'homme, l'essai qu'ensuite il reprendra pour l'histoire du lent déroulement de son passé, un essai de transaction impossible peut-être et généreuse. — A un Wundt, beaucoup plus tard, l'ouvrage paraîtra encore, malgré l'incertitude de son assise philosophique, gros de suggestions psychologiques fécondes ². Jusque dans sa manière, il se trouve traduire déjà bien des tendances caractéristiques de Herder ³, avant les ouvrages ultérieurs où des problèmes moins implexes leur permettront de s'affirmer. Sur l'essence même de tout langage humain, expression non pas artificielle et convenue, mais spontanée et naturelle de l'âme ; sur l'instinctive vertu de toute poésie naturelle et spontanée elle aussi, non point pupille craintive de la seule raison (faculté languissante quand elle s'isole), mais née sans effort de l'épanouissement collectif des puissances intellectuelles et morales de la jeune humanité : il y avait là bien des intuitions toutes neuves, un peu tumultueuses et bouillonnantes, mais propres à faire rêver longtemps un savant qui eût eu de la curiosité, et moins de partis pris dogmatiques ou religieux, que d'imagination accueillante.

Même à cette époque, parmi les Français dont les petits vers ou la scène n'étaient pas l'unique souci et pour qui un Rivarol n'eût pas été l'arbitre inégalable des choses de l'in-

1. Herder à Nicolai, cité par Haym, I, 492.

2. Wundt, *Völkerpsychologie*, I, 2, 590, cité par Barth, p. 443, note 5.

3. Bartholmess, *Histoire de l'Académie de Prusse*, t. II, p. 270.

telligence, n'aurait-il pu se trouver un esprit libre, et informé tant soit peu des échos d'Allemagne, qui, sans documents autres que les articles français de quelques Gazettes savantes nommant Herder auteur de l'*Origine du Langage*, de la *Décadence du Goût* et des *Chants populaires*, les rapprochât et y trouvât, non pas l'idée d'un système philosophique ou littéraire, mais des tendances générales communes à l'une et à l'autre œuvre, littéraires et philosophiques à la fois ? Elève de Jean-Jacques, de Diderot ou déjà de Condillac, ne pouvait-il se faire qu'il fût séduit par ce que Herder, tout en rappelant parfois ces maîtres français comme on l'avait noté non sans insistance, ajoutait à son tour à leur doctrine, sans les faire oublier puisqu'il ne réussissait pas à les départager ?

L'histoire littéraire a vu de plus grands miracles. « Que j'aie dix lecteurs seulement, dira bientôt le principal interprète de Kant en France ; sur ces dix, trois qui me comprennent ; sur ces trois un qui fasse mieux que moi ; et je suis content ! » Quelque perspicacité attentive, quelque libre sympathie d'esprit à esprit, eût suffi à ce miracle-là : il manqua. Autour de 1780, le nom de Herder put simplement évoquer, pour les lecteurs français curieux de la pensée étrangère, l'idée d'un homme de quelque mérite, assez au courant des œuvres françaises, peu enclin toutefois à juger l'esprit français avec bienveillance, non plus qu'à en reconnaître la prééminence comme un fait — mais d'un homme à l'esprit ingénieux, fécond et divers.

Ce pouvait être assez pour que l'attention du public sérieux fût un jour sollicitée, si l'on annonçait quelque traduction d'un traité de Herder, ou l'apparition d'une œuvre plus considérable, où les tendances principales de son génie auraient plus libre jeu que dans les esquisses de ses débuts, ou entre les limites d'un mémoire académique.

Mais ce public existait-il aux environs de 1780 ? Et des lettres allemandes, de la langue allemande, de la pensée ou de l'érudition allemandes, que connut-il, de là jusqu'aux premières années du siècle nouveau, où prendra fin l'activité littéraire de Herder ?

1. Ch. Villers à Jacobi, 25 novembre 1799. Cité en allemand par W. von Bippen, p. 294. — Le texte français, dans *Briefe...*, pp. Isler, p. 144.

CHAPITRE II

Le public français et l'Allemagne littéraire, de 1780 à la fin de l'Empire

« Par malheur, ce grand ouvrage (de
« M^{lle} de Kéralio) ne fut achevé qu'en 1789;
« c'était trop tard, on faisait l'histoire au
« lieu de la lire... »

MICHELET, Les Femmes de la Révolution,
(OE., t. 38, p. 145).

« Grande folie, que d'admirer l'expres-
« sion littéraire des sentiments et des ac-
« tes de l'humanité, et de ne pas admirer
« ces sentiments et ces actes dans l'huma-
« nité. L'humanité seule est admirable... »

RENAN, L'Avenir de la Science, p. 195.

- I. — La mode va aux « belles lettres allemandes » : poésie (Gessner) puis roman et conte (Lafontaine) sans grand bénéfice pour la connaissance vraie de la littérature allemande.
- II. — Ni de la langue allemande : les académies de langues ; les livres classiques ; les collèges ; quelques éducations particulières. — Peu de connaissance de l'allemand à la veille de la Révolution, ni sous l'Empire, malgré le grand nombre d'Allemands qui vivent à Paris. — L'opinion intellectuelle d'abord distraite par les faits, et par le renouveau des études archéologiques. — Puis hostilité de l'Empire.
- III. — Cependant, les relations avec les lettres allemandes n'ont pas été toutes frivoles. — De bons avis, dès les débuts. La « Reine allemande ». Mirabeau. L'œuvre de la minorité d'élite : initiation de la France au véritable effort intellectuel de l'Allemagne érudite et penseuse ; reprise d'une tradition.
- IV. — Les *antiquaires* allemands en France : Winckelmann, et les *minores* ; Lessing seul assez mal accueilli. — L'érudition officielle est peu informée de l'Allemagne ; mais le mouvement, commencé avant la dissolution de l'Académie, se poursuit sans elle. Millin et son groupe, dévoués à la philologie allemande.
- V. — Les *historiens* : moins tôt connus ; ouvrages spéciaux surtout, recueils de faits, ou monographies de simple érudition.
- VI. — Les *philosophes*, les *moralistes* surtout ; on leur prête une attention assez complaisante, sans se risquer aux discussions ni aux systè-

mes : Garve, Mendelssohn, Jacobi. — Méfiance à l'endroit des fondateurs de « sectes », Kant et successeurs ou rivaux ; entre Condillac et Locke, puis les Ecossais, il y a peu de place en France pour la métaphysique allemande. — D'ailleurs, haine à toute métaphysique. Napoléon, hostile à l'« idéologie » et à toute spéculation, n'est que l'écho égoïste de son temps. Le préjugé populaire persiste fort tard, comme le prouvent les débuts de l'« Esthétique » en France. — Inévitable insuccès, entre 1789 et la Restauration, de toutes entreprises intellectuelles à tendances spéculatives.

QUE ce fût dès la fondation du *Journal Etranger* et les premières traductions de Haller et Gessner ¹, ou seulement après la guerre de Succession d'Autriche ², Paris avait donné raison à Melchior Grimm, annonçant que poésie et littérature allemandes allaient y devenir à la mode ³, et la librairie française, à Fréron, prédisant dès 1752 que les traductions allemandes remplaceraient les versions anglaises ⁴.

« Il y a trente ans, assure l'*Esprit des Journaux* de 1775, que l'on disait à Paris : *les Belles lettres allemandes ! oh ! que cela doit être plaisant !* Car le François ne soupçonnait point de légèreté dans l'imagination de ses voisins. Les productions les plus ingénieuses ont prouvé aux Parisiens, à leur grand étonnement, qu'un Allemand pouvait avoir de l'esprit » ; et ailleurs déjà : « On croyait autrefois en France que la langue allemande n'était point propre à la Poésie ; on est revenu de ce préjugé ⁵. » Le *Journal Encyclopédique* de 1780 insère une Lettre sur la Poésie allemande, « écrite de Paris », par un Allemand selon toute vraisemblance ⁶ :

1. Voir Huber, *Choix de Poésies Allemandes*, 1766, Discours Préliminaire, p. IX. — Cf. *Journal Encyclopédique*, 15 mars 1767, p. 48 ss.

2. Ch. Joret, *Rapports intellectuels...*, p. 28. — Cf. déjà *Spectateur du Nord*, 1798, t. VII, p. 30.

3. Grimm, *Correspondance Littéraire*, janvier 1762, citée par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 138, n. 4.

4. *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, 1752, t. IX ; citées par Joret, *Rapports intellectuels...*, p. 39.

5. *Esprit des Journaux*, avril 1775, p. 150, d'après le *Journal des Dames*, et le *Journal Encyclopédique* (à propos du *Phaéton* de Zacharie). — *Ibid.*, 6 août 1773, p. 108-114 (reproduit de l'*Observateur français*). — Cf. *Année Littéraire*, 1760, t. VII, p. 91, à propos d'un livre intitulé : *Les Préjugés* : « Allemand. — Il est, dit-on, ignorant, épais, lourd, grossier, imbécile comme un Allemand : c'est un préjugé. » Je représenterai à l'Auteur que ce préjugé n'existe point, etc...

6. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} décembre 1780, p. 317 ss.

« Nous voyons tous les jours établir, répandre et accréditer l'opinion que les Allemands, fort bonnes gens d'ailleurs, bien érudits, bien laborieux, ne sont nullement propres aux ouvrages d'agrément et d'esprit ; il s'est même trouvé un auteur qui a soutenu, de la meilleure foi du monde, que le champ de la poésie ne s'est ouvert, pour les Allemands, que depuis une trentaine d'années..... Oui, Messieurs, l'Allemagne a produit dans tous les siècles autant et plus de poètes que peut-être la France n'en a nourris dans son sein. »

Sans doute cette opinion extrême fit sourire, et la plupart des lecteurs jugèrent qu'il avait suffi de s'écrier avec l'*Année Littéraire*¹ : « Qui aurait pu prévoir, il y a quarante ans,... que la littérature allemande deviendrait sitôt la rivale de la nôtre ? Quelle surprise n'ont pas causée parmi nous les productions des *Hallers*, des *Klopstocks*, des *Gleims*, des *Wielands*, et surtout celles de l'inimitable *Gessner* ? »

Soit surprise et ravissement véritable de trouver de l'esprit là où l'on n'en attendait point, soit peut-être qu'on fût alors peu porté généralement à goûter autre chose que les qualités d'élégance affinée dans les sentiments ou l'expression, l'on attendit de cette littérature nouvellement découverte qu'elle répondît aux goûts délicats de l'époque, beaucoup plus qu'on n'y chercha la révélation d'un idéal littéraire ou l'imprévu bienfaisant de tendances nouvelles.

« Ce sont les Français, dira-t-on plus tard, qui ont fait connaître Wieland et Gessner au grand monde en Allemagne. » Et encore : « Ce sont les Français qui ont fait la fortune du Poème d'Abel, et des Idylles de Gessner ; notre langue étant beaucoup plus connue que la langue allemande, ces ouvrages ont été plus généralement lus dans la traduc-

1. *Année Littéraire*, 1771, t. VII, p. 96. — Cf. *ibid.*, 1782, 1, 289 (à propos du *Nouveau Théâtre Allemand* de Friedel) : « Les Allemands ont été longtemps regardés dans l'Europe des Lettres comme un peuple plus solide qu'ingénieux, plus sensé que poli, étranger à l'élégance et aux grâces, voué aux compilations et aux commentaires, condamné à pâlir sur des manuscrits, destiné à meubler des Bibliothèques d'in-folio, mais incapable de fournir les toilettes de brochures, profond dans la connaissance du Droit, et tout à fait ignorant dans l'art de plaire... Mais les Muses ont enfin jeté un regard propice sur cette contrée sauvage... et nous avons vu, avec le plus grand étonnement, les fleurs éclore au milieu des ronces et des épines... »

tion que dans l'original ¹. » Aussi bien en Allemagne qu'en France, on a su reconnaître depuis tout ce que cette vogue française de Gessner avait eu de déconcertant ². Mais en 1798 encore, un Allemand de passage à Paris constatait que Gessner demeurait aux yeux des Français l'écrivain le plus typique de sa nation, et en louait « la justesse de leur jugement qui estime la nature et la naïveté ³ ».

Le gros du public français ne vit guère l'Allemagne d'alors qu'à travers lui et ses pareils ⁴. Poésies lyriques, fables ou apologues, satires, « bagatelles allemandes ⁵ » furent traduites soit en volumes, soit par pièces détachées, dans les périodiques et les « Choix » divers. On l'a dit de Gellert, on pourrait le dire de bien d'autres pour expliquer leur prodigieux succès en France : « C'est de la littérature française qui revient à Paris par la route d'Allemagne ⁶. » Hagedorn ou Ramler, « en quelque sorte l'Horace des Allemands ⁷ », Rabener ou Lichtwer, et le *Phaëton renversé* ou le *Raton aux Enfers* de Zacharie, et, tout le premier, le « Recueil des belles Poésies allemandes de l'illustre M. Haller ⁸ » : du *Journal Etranger* ou de l'*Année littéraire* jusqu'à la *Décade* et aux dernières *Etrennes du Parnasse*, pas un fascicule peut être qui n'apporte de l'un ou de l'autre quelque version fragmentaire ou l'annonce d'une traduc-

1. *Esprit des Journaux*, 1793 (juillet-août-septembre), septembre, p. 101. Cf. pour Kolzebue, ce que G. de Nerval disait à Gutzkow (Gutzkow, *Briefe aus Paris*, I, 128). — *Journal de Politique et de Littérature*, 1778, t. I, p. 41-43.

2. J. Texte, *J. J. Rousseau...*, p. 352 : « incroyable vogue ». — Ph. Charles, *Etudes sur l'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 332-333. — Honegger, *Kritische Geschichte*, p. 328, cf. 165. V. une justification de cette influence : F. Baldensperger, *Gessner en France*, I et VI.

3. *Voyage d'un Allemand à Paris* (Heinzmann), p. 124.

4. *Journal Littéraire de Lausanne*, 1794, t. II, p. 145, 173, 361. — Si l'on en croit Dorat (cité par V. Rossel, *Relations littéraires...*, p. 56), les jolies femmes oublient les poètes anglais pour s'essayer à prononcer les noms de ces nouveaux favoris.

5. L'expression est de Klopstock, qu'indignait l'insouciance de sa nation : « nos poètes ne demandent la gloire qu'à des bagatelles » (cité par M. Lévy-Bruhl, *L'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 129). — Le *Journal Littéraire de Lausanne*, 1794, t. II, donne plusieurs contes « traduits des bagatelles allemandes ».

6. V. Rossel, *La littérature allemande en France au XVIII^e siècle*, p. 177.

7. *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts*, 1781, t. I, p. 99.

8. *Année Littéraire*, 1759, t. VI, p. 232.

tion nouvelle. D'autres font nombre encore, Cronegk, le pastoral Merthghen, Blum, Bronner, Schönaich, Cramer et Louise Karsch, et jusqu'à Trescho ¹, le tyran des jeunes années de Herder : c'est tout le moyen et le petit Parnasse allemand qui défile à rangs pressés, sans ordre, en cohue.

Il est vrai, Herder lui-même de passage à Paris en 1769, écrivait à Nicolai :

Je vis loin du bruit des querelles d'Allemagne ; on ne sait de l'Allemagne en France que le nom. Les *Litteratur-briefe* ont exagéré l'action qu'a eue le *Journal Etranger* sur le public français ; on ne connaît que des noms tronqués, quelques fragments... ; on est peu au courant de l'état intérieur et de la valeur (*Gehalt*) de la littérature allemande. Gessner est le nom le plus connu et le plus aimé ; on ne goûte pas Klopstock ; son nom et son œuvre ne sont pas pour la nation française et je ne me souviens pas sans rougir des jugements qu'un homme universel (Pansoph) porta toute une soirée sur l'Allemagne et sur Klopstock qu'il appelait horriblement Klopf... ou dont il écorchait le nom à la française. Diderot lui-même, le meilleur philosophe qu'ait la France, connaît trop peu la philosophie allemande ².

Il est vrai encore, certains essaient de lutter contre l'invasion, et protestent. — Soit au nom du bon sens national, comme l'*Année Littéraire* ³ dès 1762 à propos de Klopstock pourtant si peu connu ⁴ : « Dégoûtés depuis quelque temps de notre littérature, nous nous rejetons avec avidité sur les productions étrangères que nous élevons jusqu'au Ciel... Je ne connois rien qui étouffe plus l'émulation que ces transports excessifs, que cette convention de suffrages accordés à tel ou tel peuple, au préjudice de tous les autres... » — Soit par une notion assez juste des droits alors acquis : « l'Allemagne sembla surtout avoir hérité de notre génie poétique ⁵ ». — Ou par une crainte chimérique de voir l'« aimable vieille gaité » française se tarir et, Young aidant,

1. *Gazette des Deux-Ponts*, 1770, p. 246.

2. Herder, *Lebensbild*, III, 104.

3. *Année Littéraire*, 1762, t. III, p. 268.

4. V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 62, 68.

5. *Journal des Sciences et des Beaux-Arts*, t. I (1776), p. 11.

toute inspiration lyrique être bornée aux sujets « lugubres ou champêtres ¹ ».

Assez tôt, semble-t-il, on n'en est plus à la « curiosité studieuse », à la curieuse ardeur du début, qui faisait que durant les dix années du *Journal Etranger* et de la *Gazette littéraire*, la France avait été mieux informée qu'elle ne le fut jamais, même après M^{me} de Staël, du monde littéraire européen, et spécialement de l'état des lettres en Allemagne ². Le goût intellectuel raisonné fait place à la mode, qui n'en est qu'une survivance affaiblie. Grimm déjà ³ pensait avoir remarqué le déclin rapide de ce goût subitement éveillé pour la poésie allemande.

Mais là où le lyrisme paraît fléchir, le conte en prose, puis le roman se glissent ⁴, regagnent, et au delà, le terrain qui semblait perdu, et triomphent à leur tour ⁵, de Hirzel et Zimmermann ou Campe, de Wieland en tête, qu'on n'eût osé nommer autrement que le Voltaire de l'Allemagne ⁶, jusqu'à Auguste Lafontaine qui en est « le Scudéry » ⁷, dont M^{me} de Staël constatera la réputation glorieuse, que Stendhal, G. de Nerval, Ph. Chasles nom-

1. *Journal Français* (Palissot et Clément), 15 septembre 1777, p. 36, 40. — Cf. (pour Palissot), Michiels, *Histoire des idées littéraires*, t. I, p. 374.

2. Joret, *Rapports intellectuels*, p. 44-46, cf. p. 32.

3. Cité par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 141, note 1.

4. *Journal général de la Littérature de France*, 1798, t. I, p. 109 : Quelques hommes de lettres de l'Allemagne, établis depuis peu d'années à Paris, s'efforcent à nous faire goûter la littérature de leur pays; de là nous est venu en peu de temps un assez grand nombre de traductions des romans allemands. Sans entrer dans le détail sur le choix de ces ouvrages traduits, et sur les difficultés de bien traduire en général, sans même hasarder la question, si c'est par des romans qu'il faut faire connaître le génie d'une nation à une autre, qu'on nous permette d'observer que la majeure partie de ces traductions perdent tout leur prix aux yeux d'un Français, tant qu'il n'y reconnaît pas le génie et la pureté de son langage.

5. La *Décade*, an VII, t. XXI, p. 478, parlera d'« abus porté à son comble » et de traductions faites « sans discernement ». Mais J.-M. Coupé, *Soirées Littéraires*, t. I (1795), p. 180, fait l'éloge des romans allemands. Pour le seul Hirzel, v par exemple *Journal Encyclopédique*, 15 février 1765, p. 56 ss., *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts*, 1782, t. VI, p. 204, *Elrennes d'Apollon*, 1788, p. 781, etc... Le *Journal Encyclopédique* du 1^{er} mars 1777, p. 355, donne un Eloge funèbre de Coco, perroquet chéri, imité de l'allemand...

6. V. Rossel, *La Littérature allemande en France au XVIII^e siècle*, p. 193.

7. *Journal des Arts, des Sciences et de la Littérature*, 1811, t. XIV, p. 23.

meront, et dont Lamartine se souviendra comme d'un « Gessner prosaïque de la bourgeoisie ¹ ». Cela en attendant qu'à la scène ² Lessing soit négligé, Goethe à peu près ignoré, Schiller défiguré ou assez mal connu, mais Kotzebue porté aux nues. Tout compte fait, le profit pour la gloire des « belles-lettres » allemandes pourra paraître mince.

« Un jeune Suisse », auteur de *Réflexions sur l'état actuel de la littérature et des sciences en Allemagne* ³, disait en 1794 : « C'est surtout à la poésie et aux romans que la littérature allemande doit la célébrité dont elle commence à jouir... » ; selon lui, les Français avouent « que les Allemands sont nés Poètes et Romanciers ». A propos du *Danischmend* de Wieland, on est tout heureux de constater « que les Allemands nous le disputent en gaîté, en originalité et en philosophie ⁴ » ; et Millin qui apprit l'allemand sept années durant, ne savait parler, dit-on, en 1801, à propos des lettres allemandes, que d'Uz, Hagedorn, Zacharie, Gellert ⁵. Et l'on assure qu'au temps de son séjour à Berlin, Mirabeau a déclaré à un libraire que sauf Gessner, pas un auteur allemand ne méritait d'être lu ⁶. A en croire Vanderbourg, analysant l'*Oberon* de Wieland, les efforts qu'on a tentés pour initier les Français à la littérature allemande, n'ont eu que de médiocres résultats, que la faute en soit ou non aux seuls traducteurs ⁷.

1. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, p. 372, cf. *Lettres à Meister*, p. 170. — La duchesse de Broglie le cite : Barante, *Souvenirs*, t. III, p. 211. — Lamartine, *Confidences*, VI, v. — Stendhal, *Souvenirs d'Egotisme*, p. 143. — G. de Nerval, *Sylvie*, V. — Ph. Chasles, *Bivouacs hongrois*, p. IV... Voir encore Doudan, *Lettres*, t. III, p. 308, etc.

2. Le *Théâtre Allemand* de Junker et Liébault paraît en 1772 : voir *Année Littéraire*, t. II, p. 217 ss. En 1781, le *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts* (t. I, p. 7) ouvre une rubrique « Théâtre Etranger », et Friedel y fait toute une « Histoire Abrégée du Théâtre Allemand » ; cf. *Année Littéraire*, 1782, t. I, p. 289 ss. et III, 217 ss. Bonaparte premier Consul, parlant à Kotzebue (*Souvenirs de Paris*, t. I, p. 142), accusant les Allemands de mélancolie, dira que les drames allemands nuisent en quelque sorte à la tragédie française.

3. En tête des *Paramythes* de Herder, trad. Bilderbeck (1794), p. 8 et 9.

4. *Semaines Critiques*, 1797, t. IV, p. 186.

5. Karl Hase, dans la *Deutsche Rundschau* ; cité déjà par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 147, n. 1, et V. Rossel, *Relations Littéraires*, p. 91.

6. *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. V, p. 439.

7. (*Archives Littéraires de l'Europe*, t. I), cité par V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 82.

Le xviii^e siècle fini, un Allemand qui fut longtemps établi aux frontières de France et y vit les premiers Emigrés, parlera à Villers du « dégoût prononcé » avec lequel le gros de la nation française regarde les ouvrages allemands « les plus distingués ¹ ». De fait, à l'article *Allemagne*, l'auteur d'un Dictionnaire Néologique ne sait guère que dire : « Le Génie Allemand se rapproche assez du nôtre pour la richesse des images en littérature ; mais ils n'ont pas encore assez généralement cette fleur d'esprit, ce tact fin, cette délicatesse de goût qui nous distingue de toutes les nations érudites ². »

On commence à traduire les historiens tels que Meissner ou Heeren, et la *Décade* récapitule encore, comme enrichissements dus aux lettres allemandes, la connaissance de « Gessner, Klopstock, Wieland, Auguste Lafontaine, Kotzebue et plusieurs autres qui ont un caractère national, un goût de terroir, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui ont fixé l'intérêt universel ³ ». Combien de Français connurent Klopstock, assez pour le juger ? Sauf Gessner peut-être, lequel des autres apportait en France ce « goût de terroir » tant vanté ?

II

A ces engouements successifs, qu'a gagné la connaissance de la langue elle-même ? Peu de chose semble-t-il, à en juger par ce qu'on peut savoir d'institutions privées ou de publications scolaires, de quelques éducations particulières ou de rapports officiels, enfin de témoignages contemporains. Au titre « Industrie », plusieurs journaux annoncent, vers 1760, la création d'Académies de Langues Vivantes, où l'on enseigne les principes de l'allemand, de l'anglais et de l'italien, — d'une Pension Allemande « établie par le sieur Rhombius à l'instigation de Mgr le Duc

1. Le professeur Glaser, à Villers, 6 février 1803, cité par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 167, n. 1 ; Glaser a séjourné à La Haye de 1758 à 1795.

2. Beffroy de Reigny, *Dictionnaire Néologique* (1800), t. I, p. 91.

3. *Décade*, t. XXXVI (an XI), p. 388.

d'Orléans, à qui il avait eu l'honneur d'enseigner cette langue ¹ ». On a édité des Grammaires allemandes, telle celle de Gottsched, ou plus tard les *Grammatische Gespräche* de Klopstock ², des « Dictionnaires allemands des deux Nations », des Vocabulaires allemands-français destinés à l'usage des écoles ou des Dialogues français et allemands à l'usage des deux nations ³, en attendant qu'on s'avisât de truchements pédagogiques singuliers, tels les « Distiques de Caton, en vers français et allemands, avec une traduction interlinéaire de ces derniers ⁴ ».

Dès 1762, l'auteur de « Nouveaux principes de la langue allemande pour l'usage de l'Ecole Royale Militaire ⁵ » assurait : « Si jusqu'à présent on ne l'a étudiée que par nécessité, nous ne doutons point qu'on ne s'y livre désormais par goût, et pour le plaisir de lire en original les excellents ouvrages dont elle s'est embellie de nos jours. » Ni lui, ni ses confrères, ni plus tard les fondateurs de tel ou tel cabinet de littérature allemande ⁶, ne semblent y avoir réussi. Pougens enfant apprenait l'allemand dans Gessner vers 1763, et tout « ravi » composait à huit ans un petit poème intitulé « Das Morgen-röthe » ; éducation exceptionnelle sans nul doute, et résultats incertains ⁷. De même, M^{me} de Genlis fait apprendre les langues à son élève M^{lle} d'Orléans ; on parle à Bellechasse « l'anglais comme le français, et aussi l'italien et même un peu l'allemand ⁸ ». Il est vraisemblable encore que les parents de Germaine Necker avaient quelques notions d'allemand ; « toutefois,

1. *Avant-Coureur*, 1765, p. 736, 747. — Cf. *Année Littéraire*, 1765, t. VIII, p. 180, et l'ouvrage de Süpfle, t. I, p. 118.

2. *Journal Littéraire de Lausanne*, 1796, t. VII, p. 248. — Sur les premières grammaires allemandes en France, voir Süpfle, I, 115.

3. *Journal de Paris*, 1777, n° 347 ; *Nouvelliste Littéraire*, 1798, n° 61, n° 67 ; cf. Süpfle, I, 109 ss.

4. *Journal général de la Littérature de France*, 1798, t. I, p. 335.

5. Junker ; voir *Journal Encyclopédique*, 15 décembre 1762, p. 3-27.

6. Rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu : *Journal Encyclopédique*, 15 juin 1784, p. 554.

7. Pougens, *Mémoires*, p. 8 (il était né en 1755). C'est sur Gessner encore, et sur Gottsched et Gellert, qu'étaient interrogés par l'« Assemblée » devant laquelle ils parurent en 1778, deux enfants du Barrois dont on signale les études brillantes en italien et en allemand : *Journal de Lorraine et Barrois*, 1778, 2^e partie, p. 99. Variétés.

8. M^{me} de Chastenay, *Mémoires*, t. I, p. 52.

selon la mode alors régnante, leur fille apprit surtout l'anglais ¹ ». Les trois collèges de Bénédictins, dès 1760, avaient un cours d'allemand ², et vers 1785 l'Institution ouverte à Lyon par Domergue donnait à ses élèves, pour 18 livres par mois, accès à l'un des trois cours qui y étaient professés, d'anglais, d'allemand et d'italien ³. Laharpe assure qu'à l'ouverture du *Lycée*, l'allemand figurait au nombre des quatre cours de langues, et en effet Weiss, auteur d'un *Choix* allemand paru en 1798, est « professeur de langue allemande au Lycée républicain, à Paris ⁴ ». Mais si l'on en croit Kotzebue, vers 1804, l'Athénée de Paris, alors non moins brillant qu'à ses débuts anciens de vingt années déjà, donne des cours de langue italienne et anglaise : d'allemand nulle trace ⁵.

Au début du siècle nouveau, divers rapports sur l'Ins-

1. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 139.

2. *Encyclopédie, Supplément*, t. IV, art. *Sorrèze* ; cité par Rocafort, *Les doctrines littéraires de l'Encyclopédie*, p. 85.

3. *Journal de Domergue*, 1785, t. II (à la fin), p. 43.

4. Laharpe, *Correspondance Littéraire*, t. V, p. 101. Les archives Böttiger, à la *Bibliothèque de Dresde*, fournissent ici quelques précisions utiles. Vol. 228 (in-4°), n° 1, Winkler à B., 9 mars 1798, et n° 18, du même, 11 pluviôse an VII. Ce Weiss, Hongrois d'origine, mais né de parents allemands, « traducteur des loix » au même bureau que Boldoni, professeur d'italien au *Lycée*, eut ainsi l'idée d'y risquer un cours d'allemand ; il s'attendait à n'avoir que bien peu d'auditeurs, mais le succès l'a encouragé ; son cours est aussi suivi que les cours d'anglais et d'italien. Winckler projette de faire lui-même des leçons publiques et gratuites de langue allemande, dans une Ecole Centrale ou un établissement public quelconque. Lalande, plein d'estime pour la langue et la science allemandes depuis son dernier voyage à Gotha, fait des démarches pour la création d'une chaire d'allemand au Collège de France ; mais il se heurte à des difficultés ; une chaire de *Statistique*, récemment fondée, a été assez mal accueillie par les professeurs, qui verraient d'assez mauvais œil les étrangers s'introduire parmi eux... Winckler plaisante Pougens qui, médiocre connaisseur en choses allemandes, a traduit, dans le *Voyage* de Forster au *Rhin* « sauerkraut » par « feuilles de choux ». Mais il s'applaudit des progrès que la langue allemande fait en France : bien des gens l'apprennent, dit-il, et regrettent de ne l'avoir pas fait plus tôt ; beaucoup de maisons d'éducation ont inscrit l'allemand dans leur plan d'études ; Millin se donne beaucoup de peine pour en répandre la connaissance ; Prony annonce l'intention arrêtée de l'étudier ; Guyton-Morveau le lit ; Fourcroy le sait-il ? en tout cas il déclare : « c'est une langue extrêmement riche... » ; le général Moreau l'apprend avec beaucoup de zèle ; Grégoire regrette qu'on ne la connaisse pas mieux en France ; Camus, à l'Institut, a rendu hommage aux savants allemands et à leur équité envers les savants français, qui devraient les payer mieux de retour...

5. Kotzebue, *Souvenirs de Paris*, t. II, p. 114.

truction Publique qu'on réorganise, traitent bien de l'étude des langues vivantes, « hommage rendu aux nations civilisées qui nous environnent ¹ ». L'Anglais Pinkerton note les débats que suscite la question de l'utilité réelle des langues vivantes pour la jeunesse, et les premières mesures appliquées à l'enseignement secondaire pour l'étude de l'anglais et de l'allemand ². A la distribution des prix de l'école Sainte-Barbe, dès l'an X, le jeune Baurepaire soutient des conversations en allemand aussi bien qu'en anglais ou en latin, traduit à l'improviste Gellert, Haller et Klopstock tout comme Thomson, Dryden ou Pope, et rend même « à volonté, en anglais et en allemand, le discours de Spartacus aux Bretons ³ ». Mais ce jeune homme est à lui seul tout un événement ; et vers le même temps, un des bons collèges de province, celui de Vannes, et combien sans doute avec lui, n'enseignent guère que l'italien et surtout l'anglais ⁴. L'Assemblée Nationale riait encore de s'entendre dédier cet ouvrage entre autres : « Sur la Navigation, par un Allemand ». Et en passant devant certain café du Palais-Royal, où l'on pouvait voir écrit en grandes lettres dorées et gothiques : « Deutsche Zeitungen », la plupart des Parisiens ouvraient les yeux comme si ç'avaient été des caractères hébraïques ⁵. Les plus sympathiques aux lettres allemandes reconnaissent que la langue n'était pas aussi familière en France « à beaucoup près », que l'anglais ou l'italien ⁶ ; Delécluze entrant comme précepteur dans la famille du pasteur Monod, s'excusera auprès de ses jeunes élèves, déjà bons linguistes, sur « l'indifférence que l'on avait encore en France pour l'étude des langues étrangères

1. *Journal Général*, 15 mai 1802, n° 29, p. 4.

2. Pinkerton, *Recollections of Paris* (1806), t. I, 103, 385.

3. *Journal des Arts, des Sciences et de Littérature*, an X, n° 227, p. 400.

4. Rio, *Épilogue à l'Art Chrétien*, t. I, p. 186.

5. J.-H. Campe, *Briefe aus Paris*, p. 194, 202, note (Cf. Halem, *Paris en 1790*, trad. Chuquet, p. 195 : le café de Chartres, surtout fréquenté par les étrangers ; *ibid.*, p. 193, les « viguets attirants » (wie geht's) des sirènes du Palais Royal). — Ces faits, et d'autres, n'enlèvent rien à l'exactitude des constatations que fait M. P. Hazard (*Le Spectateur du Nord*, p. 32 ss.) sur la vogue persistante des lettres allemandes à Paris, même aux jours du Directoire.

6. *Journal de Politique et de Littérature*, 1778, t. I, p. 41 ss. (sur la traduction Aubry de Werther).

lorsqu'il était jeune ¹ ». Degérando dira encore : « La littérature anglaise est en général, bien plus familière aux Français que celle de l'Allemagne ². » Longtemps, quand on se décidera à apprendre une langue vivante, c'en sera une autre que l'allemand ; « on s'en occupait un peu dans le monde savant et à l'armée, mais on n'en prenait que le nécessaire le plus strictement entendu ³ ».

Ainsi, à la Révolution il s'en fallait que l'étude de la langue allemande fût entrée dans les mœurs françaises. En sera-t-il autrement quand l'Allemagne aura rendu à la France toute une clientèle reconnaissante d'anciens émigrés, dont quelques-uns avaient su tirer un profit intellectuel de leur séjour outre-Rhin ? Vers 1805, à cette question : « Les Allemands... est-ce qu'ils ont une langue ? » peut-être n'eût-on plus répondu comme jadis : « Non, ils parlent seulement un patois, mais ils se comprennent entre eux ⁴. » Et cependant, chez les Jordan, à Lyon, B. Constant entend encore l'un des invités parler du « prussien » comme d'une langue autre que l'allemand ⁵.

Si l'on en croit Barruel ⁶, les personnes qui s'intéressent à l'Allemagne sont de plus en plus nombreuses en France dès 1800. Mais Michel Berr, au temps où il commence sa campagne en faveur de la pensée et des lettres allemandes, donne à penser que même un demi-siècle après la découverte de la littérature et de la langue allemandes on n'a pas renoncé encore en France à s'en moquer de confiance :

Je pose en principe, dit-il, que de tous ceux qui accablent journellement la philosophie et surtout la littérature allemande d'une foule de sarcasmes, il n'y en a pas deux qui aient fait de cette langue une étude un peu sérieuse.

1. Et. Delécluze, *Souvenirs* (1862), p. 115 ; les faits relatés sont de 1815 environ.

2. Degérando, *Histoire Comparée*, 2^e édition, p. 195.

3. Matter, *De l'Etat moral, politique et littéraire de l'Allemagne*, t. I, p. 8.

4. OEhlenschläger, *Lebenserinnerungen*, t. II, p. 56.

5. B. Constant, *Journal Intime*, p. 90 (1804) ; cf. p. 45, un orateur propose de faire voyager la jeunesse en Allemagne pour retarder l'âge de la puberté par les rigueurs du climat.

6. Barruel, *Lettres d'un Voyageur* (Londres, 1800), p. 44 note (Weymar et les illuminés).

Une telle légèreté, dans une matière aussi grave, est scandaleuse et inouïe. Quelques pièces de théâtre, des contes en prose, voilà à peu près ce que nous connaissons des immenses trésors littéraires de cette nation... Ce n'est pas par des traductions partielles souvent mal choisies, plus souvent mal exécutées, que l'on peut espérer de voir le Français instruit, sans se familiariser avec la littérature allemande ¹.

Et un Zurichois anonyme qui visite sans grande sympathie le Paris de 1809 et a constaté, chez certains membres de l'élite, quelque connaissance des langues anglaise et allemande et comme une notion de ce qui manque à la littérature française actuelle, conseillera néanmoins aux Allemands de renoncer « à l'espérance dérisoire de voir jamais leur littérature équitablement jugée et appréciée en France. Aussi longtemps que les Français n'apprendront pas l'allemand, il n'y faut pas songer. D'ici là, et cela peut durer longtemps, il faut les laisser dire ce qu'ils veulent... ² ».

De fait, un « Courrier de Paris », *Pariser Laufbericht*, ne fut lancé au début du XIX^e siècle que pour disparaître ³. Dix ans plus tard un essai nouveau sera tenté avec même fortune; Depping le constatera sans grand étonnement : « De quoi peut bien servir une gazette allemande à Paris ⁴ ? Un théâtre allemand établi à Paris « et dont les gazettes allemandes parlaient avec un air de triomphe » n'a pu se maintenir ; et pourtant l'on y jouait surtout du Mozart ⁵. Le *Classique des Dames*, en l'an XI, pour remédier à « l'abandon où reste parmi nous l'éducation de la plus belle moitié

1. *Décade*, t. XLII (an XII), p. 476 (article sur Baggesen).

2. Anonyme, *Ansichten von Paris*, t. II, p. 346, 298.

3. Kotzebue, *Souvenirs de Paris*, t. II, p. 32-33, cf. 272. — De même, en 1797, un *Pariser Zuschauer* rédigé par des émigrés de Mayence, et auquel le Directoire souscrit : J. Texte, *Les origines de l'influence allemande*, p. 13-14. Les archives Böttiger, à la *Bibliothèque de Dresde*, ont une lettre de Schoell à B. (vol. 178, lettre 38), Bâle, 11 juin 1797, où il est question du second de ces journaux : ne disait-on pas à Weimar qu'il paraissait à Paris huit feuilles allemandes ? — et une lettre de Hase à B. (vol. 73, lettre 20) datée de 1803, relative au projet du premier journal, dont Hase songe à assumer la rédaction provisoire.

4. Depping, *Erinnerungen*, p. 366 : « Wozu soll auch eine deutsche Zeitung in Paris dienen ? » — 5. *Nord Littéraire*, 1802, t. V, p. 259.

du genre humain ¹ » l'entretient d'histoire, de géographie, d'histoire naturelle, de mythologie, de langues française, italienne et anglaise, de morale universelle... On ne songe pas aux lettres allemandes.

Les Allemands ne manquent pas à Paris, où ils trouvent bon accueil parmi le peuple ². Mais on n'apprend guère leur langue. Si les grandes librairies franco-allemandes de Paris ou Strasbourg, Schœll, Kœnig, Levrault, Besson, Treuttel et Würtz surtout, sont assidues aux foires de Leipzig ³, ce sera pour y placer les meilleures œuvres françaises, beaucoup plutôt que pour s'y fournir d'ouvrages allemands. Déjà à certaines années antérieures, enlevait-on des foires d'Allemagne, « de fort belles parties de littérature brute », c'était pour les faire « dégrossir à Paris dans un atelier de traduction ⁴ ». On l'a pu dire sans grande exagération, au temps du Directoire principalement « la république des lettres n'est plus qu'une manufacture de traductions ⁵ ». Vers la fin du siècle, au témoignage d'un de leurs compatriotes, nombre d'Allemands émigrés établis à Paris, « travaillent pour les fabriques de traductions, pour y prodiguer leur poison ; peu de ces productions trouvent de l'approbation chez les hommes, mais elles nourrissent la vanité et les fantaisies des femmes ;... ce métier de traducteur sert de gagne-pain aux libraires détailliers ou marchands de nouveautés, qui sans cela n'auraient absolument plus rien à faire ». Car aujourd'hui, disait-il plus haut, « on accorde aux Allemands l'honneur qu'ils savent écrire pour les femmes ⁶ ».

Ainsi les souvenirs qu'on aurait pu garder de l'Allemagne proprement littéraire semblent s'oblitérer sous une masse indiscrète de productions médiocres et condamnées à un rapide oubli. Degérando en 1804 accuse « l'impru-

1. *Journal des Arts, des Sciences et de Littérature*, an XI, n° 26, p. 14.

2. [Heinzmann], *Voyage d'un Allemand à Paris*, p. 16 : le voyage a été fait en 1798. — 3. *Journal des Arts, des Sciences, de Littérature et de Politique*, 6 septembre 1809, p. 167. — 4. *Spectateur du Nord*, t. XX, 1801, p. 15 : Sparte à Paris, conte, Introduction. — 5. E. et J. de Goncourt, *Société française pendant le Directoire*, p. 261. Cf. à propos des romans, *supra*, p. 80, n. 4 et 5.

6. [Heinzmann], *Voyage* cité, p. 372 (Additions). Sur les Allemands à Paris et leur fièvre de traduction, cf. A. Dupouy, *France et Allemagne*, p. 25, 34.

dence » des traducteurs, du discrédit où sont en France les littératures étrangères : les ouvrages du premier ordre ne sont pas traduits, ou mal ; « et les ouvrages médiocres nous sont donnés pour des chefs-d'œuvre par les traducteurs ». Et ailleurs : « il est un penchant devenu assez ordinaire à ceux qui tentent des excursions sur le territoire de la littérature étrangère ; c'est de s'attacher de préférence aux productions qui, par leur singularité, leur bizarrerie même, forment un contraste plus frappant avec nos idées habituelles... on court risque d'importer, sous l'apparence d'idées neuves, des idées extravagantes, etc...¹ ».

On a voulu piquer la curiosité, mais on fait naître des préventions qui éteindront bientôt une curiosité légitime. En tout cas, le siècle entamé, on en est encore au même point que lors des premiers succès de traduction de Klopstock : « Un Allemand non traduit était à peine lu². » D'ailleurs un récent renouveau des études archéologiques a remis l'antiquité en faveur, et une part de l'attention publique est revenue à la Grèce, à Rome et à l'Orient. Peu après, les luttes politiques et les faits de guerre l'accaparent et l'aveuglent.

Dès les campagnes de la Révolution, la France a brisé avec le Nord et l'Europe germanique³. A peine se félicite-t-on qu'aient « heureusement disparu... les circonstances politiques qui ont semblé quelque temps isoler la France des autres nations de l'Europe » et faisaient périlcliter au profit des feuilles politiques toutes revues littéraires, particulièrement de littérature étrangère, et encore plus de littérature germanique⁴. A peine a-t-on cessé de dire à Paris : « on ne fait que des journaux, on ne lit que des journaux », et de redouter au dehors « la censure un peu turque qui gouverne les hommes libres de ce pays-là⁵ ». Et

1. *Archives littéraires de l'Europe*, t. I, p. 16 (article-programme) ; t. III, p. 357 (article sur Garve). — 2. V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 63. — 3. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 145-146.

4. *Décade*, an IX, t. XXX, p. 401, article sur les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1797 ; cf. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, p. 110, ss. (toutes études littéraires suspendues en France). — L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 255 ; cf. Lady Blennerhasset, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 548.

5. *Spectateur du Nord*, 1797, t. II, p. 462. (Lettre d'un habitant de Paris) *ibid.*, 1798, t. V, p. 61 (à propos d'une brochure de Jordan).

déjà l'Empire s'attaque à tout ce qui vient d'Allemagne ; l'Institut n'y est guère plus favorable que les milieux gouvernementaux eux-mêmes ; le commerce international de la librairie est réglementé par des décrets meurtriers ¹ ; les ouvrages allemands de bibliothèques particulières n'entrent plus en France qu'en acquittant des droits énormes ; les journaux étrangers sont proscrits. On n'obtient qu'à grand-peine la levée d'interdit pour les *Annales de Gœttingue*. Dans la *Louise* de Voss la police croit voir la reine de Prusse. Même à Hambourg, Rovigo fait supprimer la représentation des *Brigands*, de *Marie Stuart*, de *Guillaume Tell*, de *Faust*, de l'*Attila* de Werner et de toute une série de comédies de Kotzebue ; les journaux officiels attaquent ce qui arrive d'Allemagne ; une *Bibliothèque germanique* parvenue au jour de la publicité, après plusieurs tentatives qui n'étaient pas même allées jusque-là, n'obtient pas plus de soixante souscripteurs, et meurt à son second volume non sans avoir paru sous deux formes différentes. Jacobi constate la méfiance personnelle de l'Empereur envers tout ce qui n'est pas sciences mathématiques ou physiques, et spécialement contre tout ce qui est d'origine allemande et protestante ².

Plus tard, grâce à M^{me} de Staël, déjà l'horizon français pourra s'agrandir ³ ; et l'on travaillera « fiévreusement » à réparer le temps perdu ⁴. L'Allemagne était passée de mode, la mode lui reviendra. Mais on peut se demander s'il ne sera pas trop tard pour Herder, et s'il n'a pas été à peu près ignoré jusque-là ?

1. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 147, 214, 414 et notes, 241. — Cf. la lettre de Haffner, professeur de théologie à l'Académie protestante de Strasbourg, à Villers, 20 avril 1811 (*Briefe...* pp. M. Isler, p. 128) : « Grâce aux lois sur la Librairie, aucun livre imprimé en Allemagne ne peut nous arriver, à moins qu'il ne soit muni d'un passeport expédié à Paris. L'index librorum prohibitorum est en bon train, et pourra rivaliser un jour avec ses anciens confrères. »

2. Welschinger, *La Censure sous le premier Empire*, p. 249. — Lettre de Jacobi à Villers (26 mars 1801), citée par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 262, n. 1 ; cf. p. 260-261. *Ibid.*, p. 413 et n. 3, cf. p. 126, n. 4, et p. 267-8.

3. Notice de Silvestre de Sacy (1876) en tête des *Lettres de Doudan*, t. I, p. xvi. — 4. Wenderoth, *Der junge Quinet*, p. 15.

III

Entre 1770 et 1815, la France n'avait-elle donc su demander à l'Allemagne littéraire que de l'amuser un temps, sans s'arrêter aux œuvres maîtresses dont la compréhension eût exigé un effort, et prompte à oublier ceux qui l'avaient un moment distraite ? Vers la fin du siècle, le *Choix* de Weiss croit devoir insister encore sur « les ouvrages utiles en tout genre qui se publient en cette langue ¹ ». Dans ses *Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande* ², Villers se désole de voir aussi peu connu de ses compatriotes le « phénomène extraordinaire » qu'est l'Allemagne savante ; les nations cultivées de l'Occident et du Midi « en saisissent quelques noms célèbres, en traduisent sans choix quelques ouvrages, mais elles ne pénètrent point dans l'esprit, elles n'embrassent point l'ensemble. Il n'est donc point étrange qu'elles continuent à s'estimer les premières de l'empire universel des lettres, mais cette prétention est pour elles seules ». Le *Spectateur du Nord* ³ ne peut se tenir de regretter tant d'honneur fait en France à Klopstock, Wieland, Gessner, Gellert : « Ils sont bien loin d'être les seuls génies dont s'enorgueillit l'Allemagne. » Dans le *Magasin Encyclopédique* ⁴, le journal le plus empressé à faire loyalement œuvre de réparation autant que les circonstances le lui permirent, on écrivait aussi : « Jusqu'à présent on a peu connu en France la moisson que la langue allemande pourrait offrir aux Savans et aux Gens de lettres. Les ouvrages allemands sont trop peu répandus ; malheureusement peu ont été traduits, de sorte que beaucoup de personnes croient qu'il est peu important d'étudier cette langue, et supposent qu'il n'y a pas assez d'auteurs allemands qui méritent d'être lus. »

1. *Choix de Différens Morceaux de Littérature allemande*, par Weiss (1798). — 2. *Spectateur du Nord*, t. XII (1799), p. 2, 53.

3. *Ibid.*, t. VII (1798), p. 42, Idée générale de l'état actuel de la littérature allemande ; signé Esch... — 4. *Magasin Encyclopédique*, 1797, 3^e année, t. V, p. 439.

Et pourtant, même dès les débuts de la littérature allemande en France, les bons conseils n'avaient pas manqué.

Jusqu'à présent, disait le *Journal Etranger* en sa Préface ¹, on s'était entièrement livré aux arts agréables et aux sciences abstraites..... Il viendra un temps où la mode exigera que l'on soit instruit, qu'on observe, qu'on raisonne, qu'on discute avec justesse un fait de la nature, de même que le ton général nous porte aujourd'hui à parler avec goût de tout ce qui concerne les arts agréables, à juger finement et légèrement un ouvrage de poésie, à critiquer une pièce de théâtre. C'est alors, que jetant avec admiration les yeux sur les productions de nos voisins, nous ne tarderons pas à nous enrichir de toutes les découvertes utiles qu'ils avaient faites, tandis que nous ne songions presque qu'à des études de pur amusement.

Vingt-cinq ans plus tard, le Prospectus de la *Bibliothèque du Nord* redisait encore :

En France, on ne connaît presque point tous les bons livres que l'Allemagne produit ; si quelques-uns de nos journaux en font mention, ils n'en annoncent guère que les titres ou n'en disent pas assez pour donner aux Français une idée satisfaisante du goût de cette nation... qui a si bien mérité de la République des Lettres.

On semble avoir voulu alors plaire à la Reine en faisant effort pour connaître mieux son pays d'origine : avant la *Bibliothèque du Nord*, qui se mettait en quelque sorte sous son patronage, l'*Esprit des Journaux* s'était empressé ² : « Les Français qui idolâtrèrent leur Reine Allemande et tout ce qui y a rapport, se plaignent qu'on ne les occupe point assez des bons Ouvrages qui paraissent tous les jours dans la langue de son Pays, qu'ils savent abonder en tout genre de Savans ». Vers la même date, le *Journal Encyclopédique*

1. *Journal Etranger*, Préface (1754) ; dans la *Correspondance* de Grimm, édition Tourneux, t. XVI, p. 341.

2. *Bibliothèque du Nord*, Prospectus (1778)... « cette Nation à laquelle nous devons une Reine qui fait notre félicité ». *Esprit des Journaux*, avril 1777, p. 385 ss.

s'attache un collaborateur « né Saxon » et qui n'a quitté sa patrie qu'à vingt-six ans ¹.

Mirabeau lui-même, qu'on accusait de ne voir que Gessner, Mirabeau s'était écrié dans son *Moses Mendelssohn* :

Et qu'on ne me réponde pas que *tous les bons livres sont traduits* ; car je répliquerais nettement : LES BONS LIVRES NE SONT PAS TRADUITS. On est encore trop imbu de ce préjugé que les ouvrages de belles-lettres sont la principale et presque l'unique partie de la littérature digne d'estime, et c'est surtout dans les pays où il n'est pas permis de s'occuper des grands intérêts de l'homme que ce préjugé exerce tout son empire.... J'ose le dire, c'est une dérision méprisable qu'une telle prostitution d'honneurs et d'éloges, et parmi les travaux de l'esprit humain si l'art des vers est encore un des plus difficiles, ce que je ne prétends ni nier, ni accorder, il est assurément un des moins utiles ;... qu'on ne croye donc pas connoître les littératures étrangères par les traductions de leurs comédies, de leurs idilles, de leurs poésies. L'Allemagne surtout perdrait trop à être jugée ainsi.....

Et vantant avec envie la liberté intellectuelle dont jouissent les Allemands de son époque, il ajoutait :

Ce sont donc leurs livres de morale, de sciences, d'économie politique, ce sont leurs recueils, leurs miscellanea de tout genre qu'il faut pouvoir consulter, et tout cela nous est presque aussi étranger que la littérature la plus incon nue ².

En effet, l'Allemagne n'était guère familière, sous ce jour, au grand public intellectuel dans les rangs duquel était resté Mirabeau jusqu'à sa mission politique en Allemagne et jusqu'à ses relations avec Mauvillon. Mais l'œuvre à laquelle il conviait les bons esprits avait été commencée avant lui, et se continua. Jusqu'à la crise révolutionnaire, la très grande majorité des lecteurs était trop occupée de plaisirs d'esprit et de frivolités aimables pour s'intéresser

1. *Journal Encyclopédique*, 15 août 1780, p. 170 (démêlé avec les Annonces Littéraires de Göttingue).

2. Mirabeau, *Moses Mendelssohn*, p. 11-12.

vraiment à ces tentatives sérieuses¹. Plus tard, ce qui subsista en France de l'ancien public français fut dominé longtemps par la toute-puissance des faits, dont la prise sur les âmes moyennes est singulièrement plus puissante que celle des idées.

Cette initiation complémentaire à l'Allemagne, à ses « antiquaires », à ses historiens, à ses philosophes moralistes, devait être l'œuvre et l'apanage d'une minorité d'élite. Et ainsi, limitée en sa portée, et d'ailleurs moins apparente et moins tumultueuse aussi, mais non pas négligeable, elle s'appuyait sur une tradition et frayait les voies à un prochain avenir.

IV

Dès le xvii^e siècle l'Allemagne érudite et penseuse était connue des esprits français de mérite. On sait quelle faveur eurent parmi nos savants le juriste Puffendorf, puis des médecins ou naturalistes comme Haller². De Voltaire à M^{me} du Châtelet et à la « belle Wolfienne » de Formey, la philosophie de Wolf avait joui d'une jolie fortune³. Sur-tout, le maître dont Formey n'avait fait qu'adapter et systématiser la doctrine avait eu, bien avant lui, presque droit de cité dans la France de Bossuet et d'Arnauld, dont il écrivait la langue ; encore au xviii^e siècle on publiait les « Institutions Leibnitziennes », la « Théodicée » et l'« Esprit de Leibnitz », et longuement on annonçait les éditions complètes que donnaient Raspe et Dutens⁴. « Qui peut être

1. Encore la *Décade*, t. XXVII, p. 414 : Les meilleures productions de l'Allemagne ne sont pas traduites en français, ou très mal ; « la plupart de ceux qui prétendent décider d'une manière absolue, ne connaissent pas la langue germanique ».

2. V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 38. — Ch. Joret, *Rapports Intellectuels...* p. 28. — Süpfle, t. I, p. 101, 96.

3. V. Rossel, *La Littérature allemande en France au XVIII^e siècle*, p. 173. — K. Weidenkaff, p. 5-6 ; pour les traductions, voir Süpfle, I, 290. — Cf. encore le *Journal Encyclopédique* du 15 février 1766, p. 74-79, sur la *Philosophie Naturelle* de Wolf, traduite en latin à Hanovre.

4. V. Rossel, *Relations littéraires...*, p. 40. — *Journal Encyclopédique*, 1^{er} décembre 1767, p. 137 ; 15 janv. 1768, p. 20. *Année Littéraire*, 1767, t. VI, p. 145 ; *Avant-Coureur*, 1767, p. 636.

cité après Newton, disait l'*Année Littéraire* ¹, si ce n'est le célèbre Leibnitz ? »

La mode allemande, vers le milieu du XVIII^e siècle, greffe sur ces souvenirs la quasi-popularité des archéologues, historiographes et moralistes allemands dans le monde savant.

Dès 1764, on comparait à Longin lui-même, l'« habile homme » qu'était Winckelmann. Après trois articles consacrés à son *Histoire de l'Art*, le *Journal Encyclopédique* déclarait qu'il lui était impossible « de perdre encore de vue un ouvrage si précieux ² » ; en 1770, il le disait connu de tous les savants, ignoré de peu de littérateurs ³. Dès 1782, le *Courrier de l'Europe* renonçait à donner une idée de l'ouvrage par des extraits : « tout est curieux, il faut tout lire, la réputation de l'auteur est faite..... ⁴ » Il était traduit en 1766 à Amsterdam et Paris, assez mal pour que l'auteur lui-même protestât dans les *Gazettes* ⁵, puis en 1781 par Huber à Leipzig, il le fut en 1790 par Jansen à Paris ; en 1803 encore on annonce une traduction nouvelle ; en 1810 Seroux d'Agincourt entreprend une *Histoire de l'Art* depuis sa décadence au IV^e siècle, jusqu'à son renouvellement au XVI^e, ouvrage auquel il a consacré une grande partie de sa vie et de sa fortune et qui « fera suite à celui de l'illustre Winckelmann ⁶ ». La curiosité du public allait jusqu'à ses

1. *Année Littéraire*, 1764, t. I, p. 155 ; cf. Süpfle, t. I, p. 101.

2. *Gazette Littéraire de l'Europe*, 1764, t. III, p. 132, après une analyse sommaire ; cf. *Journal Encyclopédique*, 15 avril 1764, p. 133. et cinq numéros du 1^{er} octobre au 1^{er} décembre 1764.

3. *Journal Encyclopédique*, décembre 1770, p. 167.

4. *Courrier de l'Europe*, 1782, t. I, p. 127.

5. *Gazette Littéraire de l'Europe*, 1766, t. VIII, p. 425 ; cf. *Journal des Sciences et des Beaux Arts*, 1776, t. IV, p. 490 : « un welche barbare ». *Année Littéraire*, 1766, t. V, p. 217-237 ; p. 236 : « il n'y a rien à perdre de ce qu'il dit ».

6. La traduction de 1781 est annoncée dès 1779 par les *Nouvelles de la République des Lettres et des Arts* (4 mai, p. 92). — Voir aussi *Tableau Raisonné de l'Histoire littéraire du XVIII^e siècle* (Yverdon), juillet 1782, p. 256 ; septembre, p. 31-48 ; octobre, p. 21-29 ; *Journal Encyclopédique*, 1^{er} et 15 juin 1782 ; *Almanach Littéraire ou Etrennes d'Apollon*, 1784, p. 197. — La traduction Jansen est annoncée en 1786 comme sous presse : *Recueil de différentes pièces sur les Arts* par M. W., traduit de l'allemand, Paris, Barrois l'aîné, 8°. — Voir le *Journal général de la Littérature de France*, 1803, p. 347, et le *Journal des Arts, des Sciences et de la Litt.*, 1810, t. I, p. 117.

Lettres familières ¹. L'*Encyclopédie* avait profité de lui grâce à Chastellux et autres ². Diverses gazettes donnaient, en entier ou en extraits, plusieurs de ses monographies ou de ses lettres sur les arts, que Jansen à son tour présentait au public, soit en recueil soit à part ³. Huber disait en 1782 : « Les Allemands l'admirent plus qu'ils ne le lisent ⁴ » ; il semble bien que les Français lettrés l'aient accueilli avec une sympathie fervente, sans oublier ce qu'ils devaient à des compatriotes comme l'« exact » Caylus ou l'« attachant » Diderot ⁵. De tous les ouvrages d'archéologie ou d'art qui parurent à la fin du siècle, au moment où les souvenirs antiques évoqués par la Révolution, puis les campagnes d'Italie et d'Égypte, et l'enrichissement des musées nationaux, éveillent un intérêt général aux choses de l'art antique, pas un peut-être qui ne cite ou ne loue Winckelmann.

D'autres « antiquaires » allemands avaient été connus en France. L'*Encyclopédie* avait largement puisé à la *Théorie des Beaux-Arts* de Sulzer ⁶ ; sa *Théorie des Plaisirs* était traduite ⁷ ; et plus d'une revue faisait connaître son nom par des extraits assez nombreux ⁸. Sous sa protection, Kaestner

1. 2 vol. 8°, Paris (Couturier fils), 1781, et Yverdon, 1782. Voir *Tableau Raisonné*, déjà cité (Yverdon, août 1782, p. 78-79 ; octobre, p. 257-276.

2. Roafort, p. 61 ; V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 76-77.

3. Voir quelques indications dans la traduction précédemment citée, *Recueil de différentes pièces...* (1786) ; cf. le *Recueil de pièces intéressantes concernant l'antiquité* (1787-96), 6 vol., et *De l'Allégorie* (an VII). — Dès 1764 (*Gazette Littéraire de l'Europe*, t. II, p. 311, et *Avant-Coureur*, p. 800), on traduisait la lettre de W. au comte de Brühl sur les découvertes d'Herculanum. — Cf., dans les *Variétés Littéraires* d'Arnaud et Suard, t. III et IV (1768-69), Sur la grâce dans les ouvrages d'art, Sur l'imitation des artistes grecs dans la peinture et dans la sculpture.

4. Huber, cité par le *Journal Encyclopédique*, 1^{er} juin 1782, p. 247.

5. Par exemple, *Bibliothèque du Nord*, novembre 1778, p. 44-74, Eloge de feu M. Winckelmann : p. 57, sur Caylus ; *Esprit des Journaux*, juin 1796, p. 84-89, Diderot, Essais sur la Peinture (v. p. 85).

6. Voir notamment *Supplément à l'Encyclopédie*, article *Beaux-Arts*. Cf. préface de la *Bibliothèque Germanique et Bibliographie Universelle* (an VIII), p. 4, et *Journal des Sciences et des Beaux-Arts*, 1776, t. IV, p. 150 ss., 231 ss.

7. Voir *Année Littéraire*, 1767, t. III, p. 289 ss. ; *Journal Encyclopédique*, 1^{er} oct. 1767, p. 135 ; *Avant-Coureur*, 1767, p. 398 ; (la traduction, petit in-8°, 360 p., paraît à Paris en 1767).

8. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} juillet, 15 juillet, 15 octobre 1760 (p. 38 ss., p. 198, p. 30 ss.) ; *Bibliothèque du Nord*, janvier 1780, p. 48-58 ; *Gazette*

avait passé en français, et ses *Réflexions sur l'origine du plaisir* doublaient en 1767 la traduction de Sulzer, de même que les *Œuvres* du « chevalier Mengs », en 1782, celle des *Lettres familières* de Winckelmann. Huber avait en 1775 traduit les *Réflexions* de Hagedorn sur la Peinture, annoncées dès 1762 par le *Journal Encyclopédique* ; en 1797 encore, le *Nord littéraire* le citait avec grands éloges, et Falconet se félicitait de s'en être imposé la lecture laborieuse ¹. Ginguéné qui ne sait pas plus d'allemand que lui, aura la traduction de Mengs dans sa bibliothèque, et Delisle de Sales possèdera Sulzer, Mengs et Winckelmann ².

Le *Journal Encyclopédique* annonce bon nombre de dissertations ou œuvres allemandes, de Heyne et Seybold ; ici ou là, on trouve traduits de l'allemand des développements — sans grande portée — sur les prix de musique fondés chez les anciens, sur le baiser ³... Différents opuscules de Heyne ⁴, ainsi que les *Idées sur le Geste et l'Action Théâtrale* d'Engel ⁵, puis même son *Philosophe du Monde*, fourniront plus d'un extrait à tels journaux et recueils entre 1789 et 1800.

On le voit, des plus grands la curiosité s'étend aux *minores* ; des théories, aux simples études de faits. Depuis

des Deux-Ponts, 1773, p. 677 ; 1775, p. 11-15 ; *Esprit des Journaux*, novembre 1773, p. 66 ss. ; *Variétés Littéraires* d'Arnaud et Suard, t. III, p. 362-379.

1. Traduction parue en 1775, 2 vol. 8°. — Voir *Journal de Politique et de Littérature*, 1776, t. 11, p. 316. — *Journal Encyclopédique*, 1^{er} novembre 1762, p. 140 ; *Nord Littéraire*, 1797, n° 2, p. 68. Falconet, *Œuvres*, t. III, p. 178-179 ; il cite également Mengs, Mendelssohn, Winckelmann et Lessing (II, 134 ; III, 105, 192, etc...) ; il ne sait pas l'allemand : v. t. III, p. 251, à propos de Lessing, « je suis fâché de ne pas entendre la Langue allemande ».

2. *Catalogue de la bibliothèque de Ginguéné*, n° 578 ; cf. *Histoire littéraire de l'Italie*, t. 1, p. 13. *Catalogue de la bibliothèque de M. De Sales*, p. 57, 91, 92.

3. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} déc. 1772, p. 303 ; 15 févr. 1780, p. 161 ; 15 mars 1780, p. 530. *Ibid.*, 15 avril 1770, p. 293 ss., 1^{er} mai, p. 448 ss. ; 15 mai, p. 117 ss. ; — *Variétés Littéraires* (d'Arnaud et Suard), 1768, t. I, p. 375-389.

4. *Recueil de Pièces intéressantes*, I, 247, III, 320, IV, 102, V, 147. *Journal des Arts, des Sciences et de Littérature*, ans VIII-IX, nos 75, 108, 121, 127.

5. *Recueil de Pièces intéressantes*, I, 1, 108, III, 1, V, 1, VI, 284 ; *Esprit des Journaux*, juillet 1786, p. 202-211 extrait des Annonces Littéraires de Göttingue).

le temps — peu éloigné — où les antiquaires allemands comme Klotz¹, argumentaient en latin, et non sans passion, sur des problèmes de critique ou de numismatique, cette curiosité des pensées françaises n'a pas cessé d'être accueillante.

Un seul peut-être, le plus grand avec Winckelmann, reçut un accueil moins favorable. On ne vit pas seulement en lui l'« antiquaire ». On le connut d'abord par d'autres aspects de son œuvre, plus proprement littéraires ; sa réputation dans le public savant s'en trouva compromise. Lessing semble n'avoir plu en France que médiocrement, et, comme archéologue et critique d'art, y fut estimé assez tard. Sans doute, dès les environs de 1760, c'est lui qui tient au *Journal Etranger* la première place entre ses compatriotes². Mais l'auteur dramatique, passablement connu, fut reçu avec assez de froideur³. Ses *Fables*, la plus populaire peut-être de ses productions⁴, durent leur succès apparent à la vogue du genre lui-même vers la fin de l'âge classique. Le philosophe, peu prisé dans *Nathan*, ne fut notoire que tard, quand les Saint-Simoniens s'éprirent de l'*Education du Genre humain*. Pour le critique, Dorat ne fut pas seul à le trouver « pédantesque », ni le *Mercure de France* à en regretter l'« aveugle partialité » ; présentant l'« espèce de poétique fort longue » qu'était la « Dramaturgie Hambourgeoise », la *Gazette des Deux-Ponts* la jugeait sans bienveillance : « il s'est permis un ton trop sévère » ; et, plus tard,

1. Quant à Klotz, voir plus haut p. 52, note 2.

2. Crouslé, *Lessing*, p. 101.

3. V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 68-76, 78-79 ; Süpfle, II, 1, 3 ss.

4. Notice sur l'édition allemande des *Fables*, *Journal Encyclopédique*, 15 février 1760, p. 76-92. — Traduction d'Antelmý, 1764, v. *Année Littéraire*, 1764, t. VIII, p. 262, *Journal Encyclopédique*, 15 mars 1765, p. 20-43 ; *Gazette Littéraire de l'Europe*, 1764, t. IV, p. 63. — Traduction de 1780 (avec la Dissertation sur la Fable), v. *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts*, 1780, t. II, p. 158 ss., *Journal Encyclopédique*, 1^{er} mai 1780, p. 468, ss., *Année Littéraire*, 1780, t. II, p. 73, *Almanach Littéraire ou Etrennes d'Apollon*, 1781, p. 160. — Cf. an VIII, *Soirées Littéraires*, t. XVIII, p. 27 (texte allemand et deux traductions, l'une interlinéaire) ; cf. encore, 1811, *Almanach des Muses*, p. 24, *Fables mises en vers par Grétri le neveu*, 8°. Voir Süpfle, t. II, 1, p. 21 ss. — Cf. d'autre part, dès 1770, *Fables Allemandes et Contes français en vers*, avec un *Essai sur la Fable*, Paris, 166 p. 8° (Gellert, Loeman, Lessing) : v. *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, avril 1770, p. 171, et *Avant-Courreur*, 1770, p. 189.

annonçant la traduction Cacault revue par Junker, l'*Année littéraire* croyait peu au succès de l'œuvre au pays du « divin » Voltaire, qu'elle se réjouissait pourtant d'y voir assez malmené : « Ses décisions choquent trop ouvertement notre préjugé national pour être adoptées en France¹ ». Faite pour l'Allemagne dont elle contribua à libérer la scène, la *Dramaturgie* eut-elle vraiment en France une action efficace² ? On en doute fort, à parcourir les revues littéraires où se reflète et se fait la critique courante. Quelle qu'ait pu être la vertu vivante et intime de cette œuvre de combat, elle ne devait guère avoir pour elle, en cet âge de classicisme attardé et tenace, qu'elle heurtait de front, ce précieux facteur d'influence directe que sont ou des circonstances spécialement propices, ou une sympathie spontanée et personnelle du public, qui force parfois les résistances. Encore, si la *Brouette du Vinaigrier*, que rappelait l'*Année littéraire*, eût été un chef-d'œuvre, Lessing eût pu trouver dans ce Mercier qui devançait en France de près d'un demi-siècle bien des discussions littéraires³, une aide imprévue et décisive. Elle lui fit défaut, autant qu'une bienveillance générale qu'il n'avait en rien sollicitée. Guizot plus tard se réclamera de Lessing⁴, mais peut-être cette action lointaine de sa critique en sera-t-elle la première action profonde. On attendit donc sans peine jusqu'en 1802 de connaître par Vanderbourg le *Laocoon*. Auparavant on s'en tint à deux articles élogieux du *Journal Encyclopédique*⁵, à une note insérée par Jansen dans ses éditions d'Hemsterhuis, puis de Winckelmann, et contre l'inexactitude de laquelle Vanderbourg lui-même proteste⁶, enfin à une analyse assez complète de la dissertation « Sur la Manière de représenter la Mort chez

1. Dorat cité par V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 79, 74 ; cf. Süpfle, t. II, 1, p. 10. *Gazette des Deux-Ponts*, 1771, p. 580 ; *Année Littéraire*, 1785, t. I, p. 73-101 (v. p. 75, cf. 81).

2. V. Rossel, *Relations Littéraires*, p. 74 : « peut-être, de tous les ouvrages didactiques allemands, celui que les Français ont étudié le plus. »

3. Michiels, *Idées littéraires*, t. I, p. 126.

4. Guizot, *De l'Etat des Beaux-Arts en France et du Salon de 1810*, dans *Etudes sur les Beaux-Arts en général* (1852), p. 24, 15, 80. — Cf. V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 186, et Süpfle, t. II, 1, p. 2.

5. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} et 15 juillet 1763, p. 65-80, p. 33-46.

6. *Laocoon*, traduction Vanderbourg (1802), Avertissement, p. v.

les Anciens ¹ », un peu plus tard donnée en entier par le *Recueil des pièces intéressantes concernant l'antiquité*, qui nomme et cite souvent Lessing.

En somme, on l'écoute d'assez mauvaise grâce. Sa réputation en France égale sans doute la « notoriété assez large » qu'y eut jadis le francisant Gottsched ² ; mais l'influence des deux critiques, de tendances si nettement opposées, semble avoir été presque également médiocre.

On prête volontiers l'oreille aux Allemands qui parlent art, antiquité, critique ; mais à condition qu'ils ne heurtent pas de front les habitudes françaises. S'ils ne font que les refléter, l'hommage qu'ils y rendent ne suffit pas à fonder leur réputation en France ; mais d'autre part on ne sent pas encore assez le besoin d'une rénovation pour accepter volontiers de se laisser dire quelques vérités.

L'érudition académique et pour ainsi dire officielle semble avoir été d'abord assez peu informée des bruits savants du dehors. L'ancienne Académie des Inscriptions, peu au courant des choses allemandes, n'entend guère parler, avant la Révolution, que de Michaëlis et Heyne, l'un après l'autre associés étrangers à la compagnie, et de C. Niebuhr, dont la *Description de l'Arabie*, le *Voyage* et les *Instructions* ont été traduits entre 1763 et 1780. Les rapports ne pouvaient qu'être longs à s'établir entre les savants allemands, volontiers systématiques et érudits à la fois, et les savants français à l'ancienne mode qui peuplaient l'Académie, théoriciens hardis sans grande érudition ou fins érudits sans vues d'ensemble ³. « C'est une comédie, assurera encore B. Constant, comme ces messieurs de France font des livres, sans remonter aux sources et sans croire que cela soit le moins du monde nécessaire ⁴. »

Mais l'initiation de la France à l'érudition allemande, commencée bien avant la dissolution de l'Académie, sans qu'elle la dirigeât ou même y donnât une coopération effi-

1. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} juin 1770, p. 180-185. — 2. V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 48, 50. — 3. Alf. Maury. *L'Ancienne Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (1864), p. 372, 378, 376. — 4. B. Constant, *Journal Intime*, p. 46 (1804), à propos de Leclerc, *La Religion des Grecs*.

cace, se continue et gagne en ampleur. Guillaume de Humboldt, frais émoulu de Halle et de Iéna, séjourne en 1797 à Paris pour la deuxième fois ¹, et y voit assidûment, entre autres, Coray, Chardon de la Rochette, David, Benjamin Constant et Millin. L'« alerte petit antiquaire Millin ² » fait au Lycée Républicain des leçons sur la science qu'il veut appeler l'« Archæologie ou l'Étude de l'antiquité figurée », en dépit des faux amateurs, épris « des arts », mais dont il raille l'« admiration stérile ». N'allons pas croire, dit-il très bien, « que pour avoir des idées neuves, il faille n'avoir jamais rien appris » ; et il loue fort, dès le début, avec Caylus ou Falconet, Winckelmann et Lessing, Hagedorn, Sulzer et Heyne, voire Büsching, Bœttiger et Gurlitt ³. Pour gagner des « prosélytes » à l'Archéologie, il ouvre à la Bibliothèque Nationale des cours publics, dans lesquels, assure-t-il modestement, « je ne fais que résumer avec le plus de méthode qu'il m'est possible, les préceptes et les idées des grands hommes que je viens de citer ». Ses lettres à Bœttiger ⁴ montrent à quelles infortunes successives sa courageuse ardeur doit résister, en ces années héroïques où « la République est la première nation qui donne l'exemple de conquêtes faites pour posséder des objets d'art, de traités de paix dans lesquels la cession de plusieurs chefs-d'œuvre ait été stipulée comme une condition ⁵ », mais où les éditeurs amis de l'Archéologie font banqueroute ou doivent ajourner les publications, où les souscripteurs aux collections archéologiques deviennent plus rares que jamais, où les revues ont grand peine à vivre, où, les traitements payés parfois avec dix mois de retard, la fortune personnelle des fonctionnaires-auteurs se voit gravement compromise. Le *Dictionnaire des Beaux-Arts* de Millin (1806), « le premier livre où l'on ait parlé en France de l'esthétique allemande ⁶ », ne devait être d'abord qu'une traduction de Sulzer ; mais là comme en sa *Galerie*

1. Lady Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 554. — 2. Laquante, *Un hiver à Paris sous le Consulat*, p. 220. — 3. *Magasin Encyclopédique*, 1799, t. V, p. 181-192 ; cf. *Journal de Peltier*, 1799, t. XXII, p. 18 ss.

4. Ch. Joret, *La Correspondance de Millin et de Bœttiger*, p. 8-10. — 5. *Magasin Encyclopédique*, discours cité, p. 187. — 6. Michiels, *Idées Littéraires*, t. I, p. 391.

Mythologique, un peu postérieure, il cite et nomme la plupart des esthéticiens et archéologues allemands, de Baumgarten à Böttiger ; et si Kant lui est assez peu familier, peut-être n'y avait-il pas là de quoi l'accuser d'avoir connu le nom seulement de ses prédécesseurs en critique d'art, et non les œuvres. De 1797 à 1813, en tout cas, son vaillant *Magasin Encyclopédique* multiplie les articles ¹ sur « le célèbre Heyne » et sur Wolf « cet audacieux Titan de la philologie », comme disent les *Archives littéraires* de 1805 ². Dès 1798, il paraissait une Réfutation du « paradoxe littéraire » de Wolf ³. Le même *Magasin Encyclopédique* annonce à plusieurs reprises la savante *Histoire des Arts et des Sciences* de Eichhorn ⁴, et fait à Böttiger une place qu'il est aujourd'hui permis de juger excessive. A son exemple sans doute, l'*Esprit des Journaux* traduit tout au long telles dissertations du même Böttiger « sur la toilette des anciennes Romaines »... « Où donc les dames grecques et romaines mettaient-elles leurs clefs et leurs mouchoirs », en même temps que des études latines de Heyne sur Ausone ou Ammien Marcellin ⁵. L'*Histoire d'Homère et d'Orphée*, que publie en 1808 Delisle de Sales, citera Wolf et Heyne et même « Woss » aussi bien que Blackwell, Wood ou Caylus ; et pourtant il se croit encore « obligé par les règles du goût », de ne donner dans son texte que des aperçus rapides ⁶ ; de même le traducteur du *Laocoon* de Lessing, songeant aux « gens de goût » que l'ouvrage intéressera, s'excuse auprès d'eux d'un luxe « trop prodigue » de citations érudites, qu'il n'a pu ni voulu réduire à l'excès ⁷.

Au moment où Dacier « avec un sentiment pénible »

1. Voir les Tables du *Magasin Encyclopédique* (2 volumes, 4 tomes). Voir notamment, en 1812, t. V, p. 78, 349, t. VI, p. 112, sur une traduction de Wolf, *Tableau systématique de la Science de l'Antiquité*.

2. *Archives Littéraires de l'Europe*, t. VIII, p. xxxix, lix.

3. Voir *Magasin Encyclopédique*, 1798, t. VI, p. 428, et *Journal général de la Littérature de France*, 1798, t. I, p. 89.

4. Première annonce, *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. VI, p. 257.

5. *Esprit des Journaux*, mars 1804, p. 193 ; février 1805, p. 213 ; septembre 1804, p. 85. — *Ibid.*, 1806, t. VIII, p. 201 ; t. X, p. 221.

6. Delisle de Sales, *Histoire d'Homère et d'Orphée*, p. 31, 228, 267, 297, 56, note 2.

7. Vanderbourg, traduction du *Laocoon* de Lessing (1802), Avertissement, p. vii.

déclarait à l'Empereur, au nom de la classe de littérature ancienne de l'Institut, qu'entre autres branches de la littérature la philologie était menacée « d'un anéantissement prochain et presque total » et ne trouvait « presque plus personne pour la cultiver ¹ », quelques hommes de bonne volonté, — Winkler, Chardon de la Rochette, Marron, et Millin leur chef, — persévéraient pourtant, malgré obstacles politiques et difficultés de toute nature, à initier aux choses de l'érudition allemande un public souvent distrait, et, comme ils se l'étaient proposé en 1797, à faire connaître aux Français — à quelques Français — « combien il existe dans ce pays d'hommes précieux qui s'occupent du progrès des lumières ² ».

A vrai dire, quel bénéfice retient-on de cet effort louable et dispersé ? Des noms d'auteurs, des titres d'ouvrages, des solutions apportées à des questions érudites d'importance diverse : rien dans tout cela qui puisse faire en France l'effet d'une nouveauté véritable.

V

C'est de la même façon à peu près que l'on y connut — un peu moins tôt — les historiens d'Outre-Rhin. Les gazettes érudites annonçaient, brièvement et à grand renfort de fautes d'impression, les ouvrages principaux à leur apparition en Allemagne : Gatterer, Möser, Muller, Meiners, Meusel, Schlözer. Mais on ne voit guère traduire, avant la Révolution, que des ouvrages encyclopédiques ou de circonstance, d'ailleurs peu nombreux, tels que l'*Histoire des Allemands* de Schmidt, l'*Histoire Universelle* de Cramer, la *Géographie universelle* de Büsching et, à deux reprises, l'*Histoire de la Guerre de Sept Ans* d'Archenholz ³. On

1. Discours adressé à S. M. l'Empereur et Roi... dans la séance du Conseil d'Etat du 20 février dernier, ... (*Archives Littéraires de l'Europe*, 1808, t. XVII, p. 237).

2. *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. V, p. 439-440 (note de Millin à un article de Winkler).

3. Büsching, traduction parue à Strasbourg ; le t. X, annoncé en 1777, *Journal de Paris*, n° 163. — Schmidt, traduit par J.-C. de la Veaux, pro-

annonçait vers 1782 une version de l'ouvrage de Meiners, *Histoire de l'origine des progrès et de la décadence des sciences en Grèce*¹. Mais il ne fut vraiment connu qu'autour de 1800 : René Binet traduisit son *Histoire de la Décadence des Mœurs chez les Romains* ; J.-Ch. Laveaux, l'ouvrage précédent ; en 1802, l'*Histoire de la Décadence des Mœurs* était traduite à nouveau par Breton². Après l'ouvrage de Jean de Müller, *De l'Association des Princes du Corps Germanique*, c'est son *Histoire des Suisses* que l'on met en français³ ; plus tard, ses *Lettres* aussi, et l'auteur sera l'un des écrivains allemands les plus familiers à la génération de la Restauration, notamment dans le parti catholique.

Mais à Schiller historien semble avoir fait tort, assez tard, le Schiller des *Brigands* et de quelques autres drames plus ou moins exactement connus. Sa *Guerre de Trente Ans* n'est traduite qu'en 1794, puis en 1803, et dix ans après par un érudit fixé en Allemagne. Une traduction nouvelle, en 1820, entraînera enfin celle du *Soulèvement des Pays-Bas*⁴.

En l'an VIII, on publie en français les *Idées* de Heeren sur les *Relations politiques et commerciales des anciens*

fesseur royal à Berlin : *Journal Encyclopédique*, 1^{er} octobre 1786, p. 72. — Cramer : annonce dans la *Bibliothèque du Nord*, février 1778, p. 3-51 (citation d'un fragment). — Archenholz, trad. d'Arnex (Berne, 1789) et de Bock (Metz, 1789).

1. Voir *Tableau Raisonné de l'Histoire Littéraire du XVIII^e siècle*, Yverdon, 1782, mai, p. 123 ; et *Journal Encyclopédique*, 15 février 1782, p. 165.

2. Voir *Esprit des Journaux*, janvier-février 1796, p. 1 ss. ; mention (sans éloges) dans les *Archives Littéraires de l'Europe*, 1806, t. IX, p. 140. — *Esprit des Journaux*, vendémiaire an VIII, p. 52 ; cf. *Décade*, an VII, t. 21, p. 376, et *Magasin Encyclopédique*, 1799, t. II, p. 499, et III, p. 289.

3. Voir *Nouvelliste Littéraire*, an IV, n^o 29, p. 7 ; cf. *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. 1, p. 427, II, p. 359, et *Le Bien Informé*, t. II, 6 thermidor an VII. — *Littérateur Français*, an V, n^o 7, p. 56 ; *Journal général de la Littérature de France*, 1798, t. I, p. 3 ; *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. II, p. 138 ; V, p. 566 — En 1806, la *Décade* (t. L, p. 266-274) insère un fragment de la Préface à la 4^e partie de l'*Histoire de la Confédération Suisse*.

4. Le *Magasin Encyclopédique* de 1795 t. II, p. 211) nomme l'*Histoire de la Guerre de Trente Ans* ; mais la longue notice nécrologique des *Archives Littéraires de l'Europe* (1805, t. VI, p. 429 ss.), ne dit rien de Schiller historien ; il semble n'avoir guère été étudié comme tel avant d'être traduit ; sur ces traductions, voir les indications détaillées de Quéard.

peuples de l'Afrique¹, en attendant que Villers en 1808 traduise son *Essai sur l'Influence des Croisades*². Le *Magasin Encyclopédique* entre 1802 et 1812 insérera de lui divers fragments assez importants et Désaugiers donnera ses *Idées sur la politique, les rapports, et le commerce des principaux peuples de l'ancien monde*³. La réputation littéraire de Zschokke et de ses *Contes Suisses* ne commencera qu'après 1825 avec Loève-Veimars, et l'on reviendra alors à tels ouvrages historiques de lui peu connus jusque-là, comme l'*Histoire de la Nation Suisse*; mais dès 1802, l'on donnait son *Histoire de la destruction des Républiques démocratiques de Schwitz, Uri et Unterwalden*⁴. On traduit le *Spartacus* de Meissner⁵; d'Archenholz, d'abord son *Histoire de la Grande Bretagne*, puis l'*Histoire de Gustave Wasa* et l'*Histoire des Flibustiers*⁶.

Ce sont encore un très grand nombre d'ouvrages spéciaux; de Spittler, une *Histoire de la Révolution de Danemark en 1660*; de Zimmermann, un *Essai de comparaison entre la France et les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale*; de Posselt, l'*Histoire de Gustave III*; de Hullmann, l'*Histoire du Commerce Byzantin*; de Retzow, de *Nouveaux Mémoires sur la Guerre de Sept Ans*; de Hegewisch, une *Histoire de l'Empereur Charlemagne*, et de Gentz une *Vie de Marie Stuart*; et déjà, dès 1798, l'*Histoire Universelle* de Schlœzer et Schroeckh, « continuée jusqu'à nos jours et précédée d'un Discours pour y préparer les Enfants⁷ ».

1. Voir *Décade*, t. XXV, p. 270; *Soirées Littéraires*, an VIII, t. XIX, p. 268; *Journal Général de la Littérature de France*, 1800, t. III, p. 65; *Esprit des Journaux*, prairial an VIII, p. 17; *Journal de Peltier*, t. XXVI, (1800), p. 389.

2. Voir *Journal général de la Littérature de France*, 1808, p. 281, 307, 332.

3. Ouvrage fort loué par Villers, *Coup d'OEil sur l'Etat actuel de la Littérature Ancienne...* (1809), p. 92.

4. Traduit par H. Monnard: *Revue Protestante*, 1825, t. I, p. 135. et *Globe*, 1829, t. VII, p. 376, 417, 717. — *Journal général de la Littérature de France*, 1802, t. I, p. 44; *Décade*, an X, t. XXXII, p. 553.

5. Traduit par Violland (1803): *Journal général de la Littérature de France*, p. 144; *Décade*, an XI, t. XXXVI, p. 358.

6. Voir *Journal littéraire de Lausanne*, t. II (1794), p. 29, 174, 255; *Journal général de la Littérature de France*, 1803, p. 104 (trad. Proptiac); 1804, p. 47 (traduction libre).

7. Spittler: *Spectateur du Nord*, 1799, t. IX, p. 382 (trad. Artaud); cf. Villers, *Histoire de la Réformation de Luther*, p. 128, n.; Zimmermann:

Aux uns et aux autres, a profité sans nul doute l'afflux d'Allemands à Paris vers l'époque révolutionnaire. Comme les « archæologues », ils ont pu aisément échapper à la censure impériale, clémente aux seuls livres « de science et d'art ¹ ». Mais là encore on semble n'avoir demandé à l'Allemagne que des documents, un enseignement de faits, souvent au hasard de l'intérêt momentané d'un titre, sans rien qui vise plus haut que la simple information érudite.

VI

Pour les moralistes et les philosophes même, l'investigation, plus aventureuse que méthodique, semble avoir été d'abord assez complète, en deçà toutefois de certaines limites qu'imposèrent les méfiances officielles et, plus encore, les tendances générales des esprits. Toute spéculation pure fit peur.

À l'ombre de Leibnitz et de Wolf ², mais à l'abri des discussions proprement philosophiques, où l'on n'eût pas manqué d'aller à leur suite, on prête une attention assez complaisante, vers la fin du siècle, aux *Considérations* de Sturm ³, à divers fragments tirés des *Essais* de Garve ⁴, aux

Spectateur du Nord, t. X, p. 220 ; — Posselt : *Journal général de la Littérature de France*, 1807, p. 299 ; — Hüllmann, traduction Oberlin : *Magasin Encyclopédique*, 1808, t. VI, p. 319, et 1809, t. II, p. 60 ; — Retzow : *Journal général de la Littérature de France*, 1803, p. 372 ; — Hegewisch : *Décade*, t. 44 (an XIII), p. 158 (trad. libre) ; — Gentz : *Journal général de la Littérature de France*, 1813, p. 22 ; — Schloezer et Schroeckh : *Magasin Encyclopédique*, 1798, t. II, p. 565.

1. Welschinger, *La Censure sous le premier Empire*, p. 271 : rapport au ministre de la police générale de l'Empire sur l'envoi des ouvrages à la police (1806).

2. V., sur ce point, A. Morize, *Introd.* (p. xxii, ss.) à l'éd. critique de *Candide*.

3. *Considérations sur les œuvres de Dieu dans le règne de la nature et de la providence, pour tous les jours de l'année* (3 in-8°) : voir *Journal général de la Littérature de France*, 1800, p. 84 ; cf. *Année Littéraire*, an X, t. II, p. 169.

4. Voir par exemple *Spectateur du Nord*, 1800, t. XVI, p. 35-54 ; 1801, t. XVII, p. 94-104 : *Essais sur différens sujets de morale, de littérature et de sociabilité*.

Discours philosophiques de Jérusalem sur les principes fondamentaux de la religion ¹, aux réflexions de Süßmilch sur l'Ordre de la Providence dans les Variations du genre humain, ou de Spalding sur la Destination de l'Homme ², et l'on n'a pas attendu jusque-là pour accueillir Jacobi et surtout Mendelssohn ³.

En 1817 encore, les *Archives politiques, philosophiques et littéraires* ⁴ reprocheront à Buhle de les avoir oubliés tous deux dans son Histoire de la philosophie moderne. Le *Phédon*, beau titre et noble ouvrage, eut deux traductions françaises en 1772 et 1774 ⁵. Dès 1768, les *Variétés littéraires* d'Arnaud et Suard, louant fort « Mosès juif de Berlin » et « ses excellentes lettres sur les sensations », donnaient tout au long ses *Réflexions* sur les sources et les rapports des Beaux-Arts et des Belles-Lettres, ou Du Sublime et du Naïf dans les Belles-Lettres, ou encore Sur la Nature et l'Origine des Sentimens mixtes, composés de plaisir et de peine ⁶. Dès 1765 la *Gazette Littéraire de l'Europe* annonçait la publication des Œuvres philosophiques de Moses et donnait sa « Rhapsodie ou Addition aux Lettres sur les Sensations, par M. Moses, juif de Berlin ». Puis la *Gazette des Deux-Ponts* apportait un écho de ses relations philosophiques avec Lavater, feu Abbt ou Nicolaï, et tout en louant ses *Philosophische Schriften*, lui reprochait ses préjugés à l'endroit de la légèreté française. L'*Esprit des Journaux* rendait compte de ses *Matinées* (Morgenstunden) ou *Méditations* sur l'existence de Dieu ⁷, d'après les Annonces de Göttingen. En 1787, le *Recueil de Pièces intéressantes*

1. Publiés en 1770, 4 in-12, Yverdon : voir *Gazette d'Utrecht*, 17 août 1770 et *Journal Encyclopédique*, 1^{er} janvier 1771 (« mauvaise copie »).

2. *Journal Encyclopédique*, 15 juin 1761, p. 3-19 (d'après la 2^e édit.) ; *Ibid.*, 1^{er} novembre 1763, p. 3 ss.

3. Pour Mendelssohn, voir Süpffe, t. II, 1, p. 306.

4. *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, 1817, t. I, p. 41.

5. Traduction Burja, Berlin, 1772 : v. *Gazette des Deux-Ponts*, 1772, p. 273 ; traduction Junker, Paris, 1773 : v. *ibid.*, 1774, p. 625, *Journal Encyclopédique*, 1^{er} février 1774, p. 379-389, *Journal des Beaux-Arts*, sept. 1772, p. 555 ; oct. 1772, p. 148-165 ; déc. 1773, p. 559.

6. *Variétés Littéraires*, I, 139-191, II, 118-171, IV, 471-485 rééditées en 1804.

7. *Gazette Littéraire de l'Europe*, 1765, t. V, p. 151-153, 257-268, et t. VI, p. 24-37. — *Gazette des Deux-Ponts*, 1770, p. 353 ; 1771, p. 602 ; 1772, p. 537. — *Esprit des Journaux*, juillet 1786, p. 170-178.

concernant les Antiquités rappelait plus d'une fois son nom avec éloges, et annonçait une traduction de la *Lettre sur les Sensations*¹. Il n'est donc plus un inconnu pour le public français, lorsque Winkler en 1798 lui consacre une notice particulière du *Magasin Encyclopédique*², ni déjà lorsque Mirabeau écrit à son sujet et sous son invocation une brochure célèbre, aussi digressive que généreuse. Il y est traité du juif Mendelssohn surtout, à l'occasion de la question juive et pour réfuter un « inique préjugé », mais aussi de Mendelssohn penseur, élève du « fameux M. Lessing » que Mirabeau juge et de Baumgarten et Wolf dont il fait valoir les mérites, de Mendelssohn « très utile coopérateur » de Lessing, Nicolaï et Abbt aux *Litteraturbriefe*, correspondant et contradicteur de Lavater dont Mirabeau ne saurait souffrir « la béate avidité de succès », et de Jacobi l'antispinoziste, le philosophe qui au sortir du « galimathias » qu'est son Roman « annoncé comme un chef-d'œuvre de l'esprit humain » se précipite « dans les bras de la foi », ce dont Mirabeau ne peut pas ne point lui tenir rigueur³.

Dès 1771, on voit annoncer une « Traduction de diverses Oeuvres composées en allemand, en vers et en prose, par M. Jacobi chanoine d'Halberstadt⁴ » ; la *Bibliothèque du Nord* donne elle-même « Charmides et Théone, ou les Grâces morales⁵ » ; en attendant que Vanderbourg traduise

1. *Recueil*, t. II, p. 384, t. IV, p. 163.

2. *Magasin Encyclopédique*, t. IV, p. 43.

3. Mirabeau, *Mendelssohn...* p. 2, 14, 18 (cf. *De la Monarchie Prussienne*, t. I, p. 79 (Introd.), et t. VI, p. 192, 180), p. 37. — Voir aussi ses *Lettres à un de ses amis en Allemagne* ; cet ami est son fournisseur en « tout ce qui paraît en littérature sévère en Allemagne, et qui mérite les égards des étrangers » (p. 4), en « livres politiques allemands » (p. 16, cf. 36, 108, 257, titre déformé) Mirabeau a sous les yeux (p. 7) le morceau de Nicolaï dans sa *Bibliothèque Allemande*, il aura ceux d'Engel et quelques autres ; il demande à son ami une notice des ouvrages de Mendelssohn, pour n'avoir pas, pressé comme il est, « à parcourir tous les ouvrages de l'Allemagne » ; p. 25, impressions de lecture : « en général, la prodigalité des épithètes que vomissent les Allemands dans des flots d'encre, entre nous soit dit, me paraît beaucoup tenir du pléonasme et du néologisme. »

4. *Année Littéraire*, 1771, t. VII, p. 96-112 ; cf. *Gazette des Deux-Ponts*, 1772, p. 6-8 ; *Esprit des Journaux* (Liège) 1772, t. 1, p. 152, d'après le *Journal des Beaux-Arts*, juillet 1772, p. 183.

5. *Bibliothèque du Nord*, janvier 1778, p. 1-101 (morale).

le roman philosophique de *Woldemar*¹, et que Villers fasse à Jacobi l'honneur de le citer avec éloge parmi les philosophes dignes de ce nom avec qui « eut affaire » Emmanuel Kant : « Jacobi était debout, tel qu'une colonne de granit, taillée par le ciseau grec, au milieu des décombres et des mesquins bâtimens à la moderne ². »

Mais Jacobi avait failli être chef d'école ; il n'en fallait pas plus pour effaroucher, et l'on s'en tint longtemps aux esquisses aimables où sa philosophie s'affirmait le moins comme doctrine. En 1790, l'*Esprit des Journaux* consacrait à ses Lettres à Mendelssohn sur le système de Spinoza, une annonce fort brève et assez peu encourageante ³. Il faudra attendre assez longtemps pour que son disciple Ancillon — en français — fasse passer le meilleur de sa pensée en France, où M^{me} de Staël vient de le louer, et pour que Vanderbourg traduise un court fragment de lui « sur l'esprit de la philosophie morale de Kant ⁴ ». Quand les *Archives littéraires de l'Europe* le nommeront avec éloges, ce sera contre le « trop célèbre » Fichte et contre Kant, mal connus encore, mais dont l'audace déconcerte les disciples de Condillac ou de Locke : « Croira-t-on qu'il existe un pays au monde où il a fallu une sorte de courage pour soutenir la réalité de l'univers ? »... « Il a fondé une nouvelle philosophie, et n'a point établi de système ; il s'est fait beaucoup de disciples, et n'a point formé de secte ⁵. »

En tête de ceux qui avaient, eux, formé des sectes, et dont on se donna peur au point de n'en vouloir rien connaître, Kant, le plus ancien et le moins complètement ignoré ⁶, ne fut longtemps pour les Français qu'un nom auquel on rattachait quelques anecdotes biographiques. L'histoire de sa pénible introduction en France a été faite

1. Publiée en l'an IV. Voir *Nouvelliste Littéraire*, n^{os} XVII-XVIII, p. 3 ; cf. n^{os} XXI-XXII, annonce d'une traduction du *Voyage d'Hion*, par Armandry.

2. Ch. Villers, *Philosophie de Kant*, p. xxv. cf. xxxi-xxxii. — 3. *Esprit des Journaux*, février 1790 p. 415. — 4. *Mercure Etranger*, 1813, t. 1, p. 213-217. — 5. *Archives littéraires de l'Europe*, 1804, t. III, p. 203-204 ; 1805, t. V, p. lv.

6. Pour Kant, voir Süpffe, II, 1, p. 81 ss., et surtout l'ouvrage souvent cité déjà de M. L. Wittmer, *Ch. de Villers*.

avec assez d'abondance et d'heureuse précision pour qu'on puisse n'y pas revenir. Vers 1795, l'Angleterre, la Hollande, la Suède, le Danemark, l'Espagne même s'occupent de kantisme ; les rares Français qui s'y intéressent, Grégoire, Siéyès, Millin, B. Constant, ne réussissent pas à gagner à eux une part notable de l'opinion. Degérando renonce à publier des traductions de productions kantien-nes ¹. L'« admirateur de Kant », que le hasard donne au maître de chapelle Reichhardt comme voisin de table un soir d'hiver qu'il passe à Paris sous le Consulat ², fait presque l'effet d'un phénomène. A la deuxième classe de l'Institut, quelques membres, Mercier, Destutt de Tracy, le condillacien Garat lui-même, essaient de lire Kant, les uns en latin, les autres à travers la traduction française d'un exposé hollandais, tous pour l'attaquer sans le bien connaître. Quand Villers entreprend de convertir la France au kantisme, de ceux qu'il avait pu croire gagnés Stapfer seul lui reste fidèle, avec Cuvier semble-t-il, bon germaniste au témoignage de G. de Humboldt, et Mercier, bien intentionné mais peu rassis ; Ginguené bientôt les abandonne. La presse juge durement Villers et défend les Gaulois contre l'esprit germain du pays gothique ³. Les gens d'esprit, dans les salons, justifient leur ignorance par des calembours. *Can, Kaunt, Kent*, fait grand bruit dans les journaux ⁴. Mais, Villers découragé, il faudra attendre jus-

1. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 77 n., 83 n. 3. — Encore Siéyès n'avait-il pu aller jusqu'à la vingtième page de la *Critique de la Raison pure*, traduite en latin : « ... de la poésie... des mots pour des choses... un inutile casse-tête, un nouveau déluge de Scholastique... Brrr... » ; *Spectateur du Nord*, 1797, t. II, p. 43, d'après *Frankreich im Jahre 1797* (Altona), n° 3 ; déjà cité par M. P. Hazard. *Le Spectateur du Nord*, p. 31, 32, 34 note ; cf. p. 41, les diverses traductions ou imitations de Kant en France avant Villers.

2. Laquiante, *Un hiver à Paris sous le Consulat*, p. 246.

3. J. Simon, *Une Académie sous le Directoire*, p. 214-215, 240. — Cf. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 98-99, 107, 108, 120, 123, 127 n. 5, 135. — B. de Penhoën, *Histoire de la Philosophie allemande*, t. I, p. 320, 322. — Cf. *Spectateur du Nord*, 1799, t. X, p. 207, un critique de Kant qui ne le connaît que par des analyses publiées en anglais par deux de ses disciples ; et L. Wittmer, *Quelques mots sur Ch. de Villers*, p. 361 note, citation d'une lettre (en allemand) de Stapfer à Usteri, 1^{er} sept. 1801, la scène que les Condillacistes de l'Institut font à leur confrère Pougens pour avoir mis en vente à sa librairie l'ouvrage de Villers, et permis d'imprimer son nom sur la couverture.

4. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 107, n. (le « Kant à soi » de l'inten-

qu'à Ancillon, M^{me} de Staël et Cousin même, pour que l'on connaisse vraiment autre chose de Kant qu'un nom souvent mal orthographié. En 1831 encore, l'*Avenir* pourra dire que tous les travaux antérieurs sur Kant sont restés insuffisants et incomplets ¹.

Le *Publiciste* s'écriait à la mort de Jacobi : « Nos jeunes enthousiastes de la philosophie savent-ils qu'il avait mis sept ans à étudier la philosophie de Kant pour la comprendre ² ? » Le jeune duc de Broglie, retour d'Allemagne, explique de son mieux les principes kantistes, auxquels l'a initié le prince Czartoryski, ceux des anti-kantiens aussi, et les modifications que la doctrine a subies du fait de Fichte ; Garat écoute, Garat qui a lu « un gros livre de Kant traduit en latin » auquel il n'a « rien compris ». Et chacun de trouver le tout « fort absurde », et l'interprète improvisé n'en juge guère autrement ³. Les journaux catholiques associent obstinément les uns aux autres « les sectateurs de Weishaupt et de Kant », « tous ces réformateurs tudesques, ces échos de Weishaupt, ces sectateurs de la raison pure de Kant, qui avancent si rapidement en Allemagne le règne de l'impiété », « Kant, Weishaupt et tous les autres déraisonneurs de nos jours,.... tant d'apôtres zélés de l'irrégion qui infectent l'Allemagne et vont partout semer une philosophie monstrueuse, cachée tantôt sous les mystères de Kant, tantôt sous les hiéroglyphes de l'illumini-
nisme ⁴ ».

Les moins hostiles diront un peu plus tard avec Lacre-
telle, à leur corps défendant : « Je respecte fort la philo-
sophie allemande, sans me flatter de la bien comprendre ⁵. »
A peine a-t-on cessé d'opposer la clarté de Locke et de Con-
dillac surtout, base de tout enseignement philosophique sous

dant Ponçot), p. 108. — *L'Historien*, an IV, n° 280 ; *Journal des Arts, des Sciences et de Littérature*, an XI, n° 257, p. 264. — *Journal de Paris*, an VIII, p. 911. — Cf. encore, en 1830-31, L. Boerne, *Lettres écrites de Paris*, p. 81-83, un jeune homme se met à parler de Kant avec Boerne, et croyant s'être fait mal comprendre, faute d'avoir bien prononcé, répète « Kent ».

1. *L'Avenir*, 26 avril 1831. — 2. *Le Publiciste*, t. V, p. 127. — 3. A. de Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 191, et 244.

4. *Annales philosophiques, morales...*, 1806, t. X 1^{re} partie, t. III des *Mélanges*), p. 480, 495 ; *ibid.*, 1808, t. XI (t. V des *Mélanges*), p. 127, 135.

5. *Le Spectateur politique et littéraire*, 1818, t. I, p. 482.

le Directoire et le Consulat ¹, — à la « nuit de Spinoza ² », de ce Spinoza sujet de tant de controverses allemandes et dont le *Journal Encyclopédique* lui-même en 1786 déclarait le fond « assez indifférent ³ » — comme aussi aux dédains « des Allemands plus sectaires que philosophes, et même des Français, qui n'avaient pas besoin, pour se distinguer, de tant se germaniser ⁴ ». Et voici qu'on se reprend d'un bel amour pour Bacon, vers le début du siècle ⁵, en attendant que La Romiguière et Royer-Collard découvrent l'école écossaise et établissent sa longue fortune jusque par delà Cousin. Où la métaphysique allemande aurait-elle trouvé place en France ?

D'ailleurs toute métaphysique, d'abord confisquée par Condillac, y est bientôt honnie. « Quoi d'étrange, s'exclamera Villers, si dans l'ignorance où l'on était tombé de toute autre philosophie, ce nom sacré fut honni, méprisé, exécré ⁶ ? »

Depuis que Locke et Condillac ont donné à la métaphysique, dit la *Décade* ⁷, une direction nouvelle et une consistance qu'elle n'avait pas pu avoir avant qu'ils eussent créé et appliqué l'analyse, elle est devenue une science en partie exacte... Les Allemands la cultivent avec ardeur. Peut-être sont-ils en général trop scolastiques... Mais si leur marche est lente, ils ne sont point stationnaires ; s'ils n'ont point notre audace, ils creusent profondément. Pendant qu'à la suite de Condillac les Français annoncent qu'ils vont braver le ridicule que certains talents trop dédaigneux voudraient répandre sur les études métaphysiques, tout le nord de l'Europe s'y livre avec passion, comme à l'une des sources principales des connaissances humaines. Kant....

1. B. de Penhoën, *Histoire de la Philosophie Allemande*, t. 1, p. 399.

2. Laharpe, *Cours de Littérature*, critiqué dans le *Spekteur du Nord*, 1800, t. XIII, p. 376-377.

3. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} mai 1786, p. 450 ss. (sur Mendelssohn).

4. *Décade*, t. XLII, p. 6-7. — 5. Lady Blennerhassett, *M^{me} de Staël...*, t. II, p. 549-550. — 6. Ch. Villers, *Philosophie de Kant*, t. I, p. 162. — 7. *Décade*, 1797, an VI, t. 15, p. 5.

Et déjà le *Journal de l'Instruction Publique*, plus officiel et plus absolument condillaciste ¹ :

Les Allemands ont leur Leybnitz et leur Wolff, qui, au commencement de ce siècle, leur ont fait faire des pas de géans dans cette carrière ; mais l'un étoit trop supérieur à ses contemporains par l'étendue et la sublimité de ses conceptions ; et l'autre trop scholastique, trop vétilleux ; de sorte que la véritable philosophie n'est guères plus avancée, en Allemagne, que de leur temps.. Sans nier que la manière de philosopher, adoptée par Kant, n'ait son utilité, je ne regrette pas moins qu'un homme de ce mérite ait employé toute la force de son génie à creuser des sujets, qui ne serviront jamais à répandre de grandes lumières, tandis qu'il reste encore tant de riches moissons à recueillir dans les vastes champs de la philosophie.

La même gazette disait peu après ² :

La métaphysique est de toutes les parties de la philosophie celle qu'on dédaigne aujourd'hui le plus. Il est vrai que, jusqu'à présent, elle ne mérite guères de fixer l'attention d'un vrai philosophe. Elle n'est remplie que de questions oiseuses, de faux principes, de discussions souvent dangereuses : et, bien loin d'éclairer la jeunesse, elle ne sert le plus souvent qu'à conduire au plus affreux pyrrhonisme.

Qu'entendre au juste par métaphysique ? Le sait-on bien exactement ? « Il est vrai, dit le *Spectateur du Nord* ³, qu'il y a une science très estimable qui s'occupe de Dieu, de notre âme, et de quelques autres objets où nos sens ne peuvent atteindre. Mais il y a, si je puis m'exprimer ainsi, une autre métaphysique creuse et bâtarde, qui ne mérite point ce nom ; c'est celle qui est principalement en vogue parmi nous. »

En tout cas, on fait porter à la métaphysique la peine des excès révolutionnaires dont la mémoire est odieuse à

1. *Journal de l'Instruction Publique*, t. III, p. 204-205 (le t. I est de 1793) : analyse d'un Plan d'Education Publique, de Coyet). — 2. *Ibid.*, t. IV, p. 118. — 3. *Spectateur du Nord*, 1802, t. XXIII, p. 85-94, article sur Rousseau.

tous ; on dit « anathème à la philosophie moderne ¹ ». Morrellet lui-même l'avoue à Jacobi qu'il rencontre en 1801 chez Suard ou ailleurs, les Français — c'est-à-dire, sans doute, les Français ses contemporains — ont la tête « aussi peu métaphysique qu'épique ». De Rome, G. de Humboldt qui lui aussi a passé par Paris, écrit à Schweighäuser : « Que vous restiez fidèle à la littérature allemande et que, de plus, vous vous lanciez, tout au fond de la France, dans la métaphysique, cela me charme ² ».

Napoléon, en proscrivant la « ténébreuse métaphysique », l'« idéologie » française et les systèmes étrangers dont il redoute la hardiesse subversive, n'a guère fait que reprendre à son profit, avec une énergie brutale, la tradition post-révolutionnaire ³.

1. B. de Penhoën, *Histoire de la Philosophie Allemande...*, t. I, p. 17-18. — Cf. Taine, *Origines* (8^e), t. IV, p. 635 : « Par philosophie, ce qu'on entend alors, c'est l'application des principes abstraits à la politique, la construction logique de l'Etat d'après quelques notions générales et simples, un plan social uniforme et rectiligne... » Cf. la lettre de l'émigré français Lamaisonfort (éditeur à Hambourg) adressée le 10 février 1798 à Villers qui prépare une réfutation du *Contrat Social* : « Vous l'avoueraï-je, en ce moment je refuserais le manuscrit de l'*Esprit des Lois* si on me le présentait, etc. » (L. Wittmer, *Quelques mots sur Ch. de Villers*, p. 377). — Sur l'abus du mot *Métaphysique*, voir par exemple M^{me} de Staël, *Dix Années d'Exil*, éd. P. Gautier, p. 244 (appliqué à des subtilités politiques), et Barthez, *Maladies goutteuses*, t. I, p. LXXXIII (appliqué par des confrères à une théorie médicale).

2. L. Wittmer, *Ch. de Villers* (1908), p. 122 note. — G. de Humboldt et Caroline de H., *Lettres à G. Schweighäuser*, p. 67.

3. Welschinger, *La Censure*, p. 44 : réponse de Napoléon à une adresse du Conseil d'Etat, après les premiers revers des armées impériales. — Cf. son mot à Grégoire, cité par E. Joyau, *La Philosophie en France pendant la Révolution*, p. 301 : la religion, sorte d'inoculation ou de vaccine « qui, en satisfaisant notre amour du merveilleux, nous garantit des charlatans et des sorciers ; les prêtres valent mieux que les Cagliostro, les Kant et les rêveurs d'Allemagne ». Quelques emplois de ce mot d'*idéologue* par Napoléon : Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 457 : « Eh bien, M. l'idéologue, que fait l'idéologie ? » ; L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 195, « idéologues », les membres de l'Institut qui lui font opposition ; J.-J. Ampère, *Introduction à la philosophie de mon père*, p. 3 (dans : *Philosophie des deux Ampère*) : « A ceux qui croient avoir dit quelque chose quand ils ont répété sans l'entendre ce mot d'*Idéologie* dont un grand conquérant était si prodigue, je rappellerai que Napoléon avait autre chose à faire que d'étudier la métaphysique... » ; Cf. E. Loudun, *L'Angleterre et l'Allemagne en France*, p. 129 : « Ce sont eux, ce sont les Allemands, qu'il appelait *idéologues*, que Napoléon avait en vue quand il disait : Voici la généalogie des révolutions, etc... » — Laquiante, *Un hiver à Paris*, p. 457 : « Napoléon... aurait dit dernièrement qu'il se

Dès 1803, un Allemand qui demande à assister aux séances de la deuxième classe de l'Institut s'en voit dissuader comme d'une chose de peu d'intérêt : « ... le gouvernement n'aime pas que l'on discute philosophie, législation, économie sociale, en conséquence nous nous taisons ¹ ». Et l'on parlera du « sommeil léthargique » auquel l'intelligence nationale semblait alors vouée dans toutes les voies autres que celles des sciences exactes, et du temps « où il fallait être soldat ou géomètre ». B. Constant retrouvera dans la littérature de l'époque « l'espèce d'immobilité dont le régime impérial avait frappé toutes les âmes et qu'il avait gravée, pour ainsi dire, sur tous les visages ». Jouffroy, Lerminier après lui, célébreront l'éveil de la France au mouvement philosophique après le « sommeil de l'Empire », sous lequel « les sciences morales étaient muettes ² ».

verra obligé d'interdire les feuilles allemandes, comme les feuilles anglaises, parce que les Allemands ont la manie d'introduire dans leurs publications des idées philosophiques... Ici on qualifie métaphysique, des raisonnements logiquement déduits » (lettres de Reichardt, 1802-03). — Luginbühl, *Stapfer*, p. 308 : Napoléon voulait réduire la presse de Paris à trois journaux ; *Journal de l'Empire* pour la politique, *Mercure de France* pour la littérature, *Journal de Paris* pour les nouvelles diverses. Vers la fin de son règne, il parut près d'atteindre ce but... M. d'Haussonville (*R. des Deux-Mondes*, 15 mars 1913, *M^{me} de Staël et M. Necker...*, p. 309) restitue à Rœderer le mot prêté à *M^{me} de Staël* (qui n'avait fait que le colporter) sur Bonaparte *idéophobe*.

1. Laquante, *Un hiver à Paris*, p. 291.

2. Barchou de Penhoen, *Histoire de la Philosophie allemande...*, t. I, p. 401-402, cf. t. II, p. 114. — Ch. de Rémusat, *Critiques et Etudes Littéraires*, t. I, p. 7. — B. Constant, *Mélanges*, p. 293. — Jouffroy, *Nouveaux Mélanges*, p. 85. — Lerminier, *Introduction générale à l'Histoire du Droit*, p. xi. — Cf. encore B. Constant, *Journal Intime*, p. 101 « l'abrutissement en serre chaude » ; cf. p. 45 ; *Lettres*, pp. Menos, p. 495 : « un ouvrage dont l'époque est passée, comme celle de tout ce qui ne tient pas au métier de tuer et d'être tué. » — Quinet, *Histoire de mes Idées* (OE., t. XV), p. 241 « soif effrénée de l'âme après le désert de l'Empire » ; 242 « chacun pensait, rêvait comme dans une île déserte, etc... » ; 133 « l'éclosion de l'intelligence était ainsi une vraie douleur en ce temps-là... » cf. 240, 131, 208, etc..., et *La Révolution* (OE., t. XX) t. III, p. 359 « ... prodigieux assoupissement dans la gloire ». Cf. Musset, *Confession d'un Enfant du Siècle*, 1^{re} partie, chap. 2. — Lamartine, *Nouvelles Confidences*, IV, 1 : « La philosophie et la littérature... condamnées au silence, ou disciplinées et alignées comme des bataillons soldés sous le sabre... Bonaparte... n'honorait des facultés humaines que celles dont il pouvait se faire de dociles instruments. » Renan, *Avenir de la Science*, p. 451 : « Un penseur, sous l'Empire, n'avait qu'à se taire. » — Sur ce qu'étaient les classes de philosophie sous l'Empire, voir Bautain, *De l'Éducation publique en France au XIX^e siècle*, p. 26, 27, 29.

Mais, tant le préjugé populaire était invétéré, en 1830 encore le métaphysicien Massias s'indignera contre « ceux qui croient pouvoir juger un livre par son titre et sans se donner la peine de le lire ; à qui il suffit de prononcer avec dédain : *c'est de la métaphysique !* pour se décerner le triomphe de la critique ; qui savent sans avoir étudié et qui comprennent sans avoir réfléchi ¹ ». C'était la même infirmité que M^{me} de Staël dénonçait vingt ans plus tôt en termes fort analogues, raillant l'aristocratique paresse de ceux qui « croient au-dessous d'eux de se donner de la peine, et veulent lire comme un article de gazette les écrits qui ont pour objet l'homme et la nature ² ». Cette méfiance persistante des esprits moyens, vingt autres années avant elle, dès avant la crise révolutionnaire, perçait dans ce quatrain dont un « petit vieillard » enrichissait l'*Almanach des Muses*.

(A M. X^{***}, qui m'entretenait depuis longtemps d'une question de métaphysique.)

Docteur, j'admire en vain ta science profonde.
 Pour me persuader, fais-moi sentir et voir ;
 Croire n'est rien, si ce n'est concevoir.
 Hors de mes sens, pour moi finit le monde ³.

Aussi, quand l'« *Æsthétique* » a essayé de se glisser en France, à lui seul le nom, importé d'Allemagne, a effrayé les disciples attardés de Batteux ou même Du Bos. Malgré Stapfer, Villers et autres, il s'est passé du temps avant qu'on se décidât à prêter l'oreille aux doctrines diverses auxquelles ce mot germanisé servait d'insigne. M^{me} de Staël elle-même, que tout son passé et son éducation préparaient mal à les accueillir, a semblé se résoudre avec peine à reconnaître ce que ces théories divergentes, et qui enchérissent l'une sur l'autre, avaient de féconde nouveauté et d'idéalisme déconcertant parfois, mais puissant. Il faut attendre Cousin, Jouffroy, le *Globe* et Montalembert, pour voir le

1. Massias, *Traité de Philosophie psycho-physiologique* (1830), Avertissement, p. III. — Cf., du même, *Problème de l'Esprit humain* (1825), p. xxxv. Discours préliminaire : « Voilà donc, s'écriera-t-on, où aboutit cette obscure et pénible métaphysique ! à nous conserver les croyances des enfants et des bonnes femmes ! » — 2. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, p. 402 (début de la 3^e partie) et 425. — 3. *Almanach des Muses*, 1789, p. 13.

mot se naturaliser en France, et les tendances qu'il recouvre s'y acclimater pour un temps ¹.

Ainsi, même le gouvernement impérial eût-il été indifférent et non pas hostile, cette époque n'avait rien qui pût encourager en France la spéculation philosophique et la curiosité des doctrines étrangères. « Qu'importe l'histoire de l'esprit humain et de ses progrès, alors que l'humanité entière est menacée de retomber dans la barbarie des révolutions ? », disait Villers en 1796. Et M^{me} de Staël un peu plus tard : « Depuis quelque temps on ne lit guère en France que des mémoires et des romans ; et ce n'est pas tout à fait par frivolité qu'on est devenu moins capable de lectures sérieuses ; c'est parce que les événements de la révolution ont accoutumé à ne mettre de prix qu'à la connaissance des faits et des hommes. » B. Constant renvoie ses rêves de gloire philosophique : « Il ne faut pas... espérer faire aucune sensation dans ce moment. Quiconque écrit pour la gloire doit ajourner toute publication. » La nation est occupée d'un seul objet, écrit-on à Villers, et cet objet est la Révolution ². Après quoi c'est le Sauvage de l'Aveyron qui « excite la sagacité des métaphysiciens » ; il le dispute en intérêt aux nouvelles des guerres, et avec lui le tigre de Tippo Saïb, ou le couple d'éléphants du Jardin des Plantes ³...

Les cercles littéraires foisonnent, « établissements bien charitables ⁴ » mais sans grand profit pour la pensée de l'époque. Si l'on en croit les impressions de voyage que le comte de Benincosa rapporte à Londres en 1796, la librairie

1. L'histoire de cette introduction en France d'un mot et d'une science est esquissée dans mon étude de la Revue du Mois, 10 juil. 1912, p. 37 ss., *Une science à ses débuts en France : l'Esthétique*.

2. *Spectateur du Nord*, t. XII, p. 139. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, p. 382. B. Constant, *Lettres*, pp. Menos, p. 143 : à Samuel de Constant, 30 fructidor, an III (1795), sur son traité de la Religion ; cf. en 1814 encore, p. 531. — Lettre de Collignon à Villers, an IX, citée par L. Wittmer, *Ch. de Villers* (1908), p. 69, n. 1.

3. Voir *Spectateur du Nord*, t. XVI (1800), p. 282-284 ; cf. *Décade*, t. XXVII, p. 8-18, et encore t. LII (1807), p. 513-523. L'auteur des *Lettres sur Paris* voit le Sauvage en 1805-1806 à l'Institut des Sourds et Muets (p. 180).

4. *Archives littéraires de l'Europe*, 1804, t. I, p. 408 ; cf. Blanvillain, *Pariséum* (1804), p. 122 ss.

rie parisienne sérieuse était bien bas. « Pour tout ce qui regarde les Belles-Lettres modernes, poésie, éloquence, théâtre, contes, productions légères quelconques, on en fourmille, mais le genre n'est pas le meilleur et l'âge n'est pas d'or ¹. » Les meilleures revues, s'embarassant les unes les autres sans doute, n'ont qu'un public fort restreint qui rarement dépasse les 500 abonnements ². Aux rédacteurs en mal de philosophie on recommande de ne pas déborder « autant que possible, la littérature légère et la morale traitée légèrement ³. » En fait de choses sérieuses, « le François-Républicain estime de préférence les *sciences utiles*...; le Français n'a jamais fait grand cas de la métaphysique ou de la philosophie *spéculative*, et encore moins pendant la Révolution, car on avait besoin d'hommes qui *s'appliquassent* à rechercher les moyens efficaces que la Nature ou l'art nous offrent... ⁴ » Et M^{me} de Staël aurait pu dès avant l'Empire protester contre l'abus qu'on faisait de l'éducation scientifique, sacrifiant à une seule faculté toutes les autres, comme Villers avait plaint les Français de son temps de n'être que des *castrati* intellectuels ⁵.

« Honneur à la nation germanique ! » s'écriait un collaborateur de la *Décade*, constatant à la foire de Leipzig qu'il

1. Voir *Décade*, an V, t. XII, p. 209. Quelques doléances de Millin à Böttiger, (archives Böttiger, *Bibl. de Dresde* ; vol. 131, lettre 4, Paris 1^{er} juillet 1797) : « Nous n'avons aucune nouvelle littéraire, on ne publie que des traductions de Romans, quelquefois des Voyages. » *Ibid.*, lettre 10, Paris, 2 février 1798 : « Vous m'obligerez infiniment de faire connaître et de répandre le *Magazin* [encyclopédique]. Car c'est une entreprise inutile en France, où on ne lit que de la politique et des choses frivoles, et j'ai beaucoup de peine à le soutenir ; mon journal est estimé chez les étrangers, etc... (il lui faudra imprimer à ses frais son *Recueil des Monumens inédits*, et il n'en vendra pas trente exemplaires en France). *Ibid.*, vol. 2 in-folio, n° 9, 12 vendémiaire an VII (1798) : « Notre pauvre éducation est cruellement abandonnée. Le ministre vient de composer un conseil qui ne fera encore rien, car il est rempli aux trois quarts de métaphysiciens, et on n'a déjà que trop métaphysiqué l'instruction... »

2. Voir des chiffres dans Pinkerton, t. II, p. 303-304.

3. Bandus, directeur du *Spectateur du Nord*, à Villers ; cité par L. Wittmer, *Ch. de Villers* (1908), p. 30, note 3 ; cf. p. 44 et note 1. — N'empêche que le *Spectateur* est l'un des 43 journaux frappés par l'arrêté du Conseil des 500 (*id.*, *Quelques mots sur Ch. de V.*, p. 307, note).

4. [Heinzmann]. *Voyage d'un Allemand à Paris*, p. 110 (5 juillet 1798), p. 129.

5. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, p. 92 ; Villers (annotation manuscrite) cité par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 273, cf. 232, n. 2.

n'en allait pas en Allemagne comme en France, où « tout ce qui ressemble à la science et surtout à la philosophie, excite du dégoût ou de la crainte ¹ ». Pour Villers, qui blâme en termes déjà presque allemands « le superficiel des Français... terrain trop ingrat pour que la philosophie y fructifie », l'Allemagne comparée à la France sera comme « une sorte d'Orient » ; entre l'esprit français et l'esprit allemand, il lui semblera que la dispute est « interminable », ils lui apparaîtront séparés par une « distance infranchissable », par un « abîme », et après bien des efforts il se demandera encore « si l'abîme n'est pas sans fond et s'il ne dévore pas sans fruit tout ce qu'on y lance pour le combler ² ». Plus tard encore il constate : « Tous les libraires tombent, ce n'est pas leur faute... C'est notre pitoyable public français du XIX^e siècle qui s'oppose à tout... » Et parlant spécialement des ouvrages allemands qu'on ignore :

Sans doute qu'il y en a une foule dans tous les genres, de science, d'histoire, de belles-lettres, de philosophie, de religion, qui feraient un bien inappréciable à notre nation s'ils étaient compris, lus et étudiés par elle. Mais en France, on ne veut rien lire, rien étudier, rien comprendre ; aucun libraire ne fait une entreprise pour un public de cent personnes tout au plus parmi trente millions d'âmes ³...

On sent ici quelque habitude de l'exagération, et l'amertume de légitimes espérances personnelles déçues. Le public érudit de l'Ancien Régime, puis les émigrés instruits, enfin les « cent » de la période impériale, ont-ils pu, malgré l'hostilité des circonstances, connaître l'œuvre de Herder, littéraire, critique, historique, et morale ou philosophique, soit à mesure qu'elle développait les promesses de ses débuts, soit une fois achevée, ou plutôt interrompue par la mort ?

1. *Décade*, t. XXXIII, an X, p. 568.

2. Villers, dans le *Spectateur du Nord*, cité par L. Wittmer, *ibid.*, p. 53. — Villers, *Coup d'œil sur les Universités de l'Allemagne protestante* (1808), p. 12 ; *Philosophie de Kant*, p. XLV note, p. LVI. *Coup d'œil sur l'Etat actuel de la Littérature Ancienne et de l'Histoire en Allemagne* (1809), Dédicace (à Alb. Stapfer).

3. Villers à son ami Lemaître, 19 mai 1806 ; cité par M. L. Wittmer, *ibid.*, p. 276. — Sur l'extrême cherté des livres à cette époque, voir Luginbühl, *Ph. A. Stapfer*, p. 311 : (30 volumes non reliés, 9.574 francs, etc.).

CHAPITRE III

La notoriété de Herder en France, de 1780 à l' « Allemagne » de M^{me} de Staël.

« *Beaucoup en parlent, qui ne l'ont jamais ouvert.* »
JOUFFROY, Cours de Droit Naturel, t. I, p. 193, (à propos de Spinoza)

« *Ce fragment nous a paru propre à faire connaître la manière d'un écrivain aussi célèbre que peu connu.* »

Revue Européenne, t. III (1832), p. 377
(à propos d'un extrait de Jean Paul)

- I. — La vogue de la *littérature allemande plaisante* profite peu à Herder : un emprunt anonyme — une erreur d'attribution. Les *Choix littéraires* l'ignorent ; les voyageurs aussi (à part Villoison et J.-B. Lechevalier)
- II. — Vogue du *conte oriental* ou *antique* : fragments, puis traduction des *Paramytes* ; flot de productions analogues.
- III. — Le patronage de *Lavater*, puis de *Hemsterhuis* : fragments de la *Plastique, des Archives primitives de l'espèce humaine* ; traduction de *l'Amour et l'Egoïsme*.
- IV. — *L'archéologie* allemande en France : traductions du *Supplément à la dissertation de Lessing sur la Représentation de la Mort chez les Anciens* — de *Persépolis* — de *Némésis*. — Autres mentions.
- V. — Quelques *relations personnelles*, à la fin du siècle. Millin, Winkler et le Magasin Encyclopédique, en relations avec Herder par Böttiger — Une tentative de Herder auprès d'Anquetil du Perron. — Millin gagné à Weimar, sinon à Herder. — Quelques notes de Revues. — La quasi-élection de Herder à l'Institut.
- VI. — Herder *philosophe*. Son spinozisme (Barruel). — Son antikantianisme (notices sur la *Kalligone* et la *Métaacrilique*). — Echos divers ; rappels d'œuvres antérieures. — Son humanitarisme : notices sur les *Lettres pour servir à l'avancement de l'Humanité*. — Les *Idées* : premières notions, incomplètes, où le moraliste fait tort à l'historien. Une appréciation générale (la « Décade »).

VII. — *Nécrologie*. — *L'homme* : Regrets et éloges posthumes : les réserves. — La première étude d'ensemble sur l'homme et l'œuvre (les « Archives Littéraires ») — Quelques traductions nouvelles : *Des Légendes*. — *Des Poètes après Luther* : Herder pasteur, son esprit de tolérance. — Le rôle du théologien et de l'exégète n'en apparaît pas beaucoup mieux, malgré quelques notices (mention ancienne, reprise par Anquetil, des *Eclaircissements au Nouveau Testament* ; — *le Sauveur des Hommes*). Ignorance générale de la théologie, et caractère presque uniquement littéraire de l'exégèse dans la France d'alors. — Seule, la question juive aide peut-être à faire connaître le nom de Herder aux partis (Bonald) ; en tout cas, elle lui vaut un de ses premiers disciples.

ON ne pouvait guère attendre que la vogue de la littérature allemande plaisante fût très profitable à la popularité de Herder parmi nous.

Le « jeune Suisse » dont nous avons déjà cité les judicieuses *Réflexions* sur l'état actuel de la littérature et des sciences en Allemagne¹, nommait Herder en 1794, parmi les auteurs allemands dignes de n'être pas ignorés, que les Français négligeaient pour d'autres, moins utiles : « Les Français connaissent à peine les noms de *Kant*, d'*Eberhard*, de *Herder*, de *Schmidt* ; mais ils lisent les ouvrages de *Wieland* ; ils font leurs délices de ceux de *Gessner*, ils sentent les beautés sublimes de *Klopstock*,... ils donnent des larmes aux infortunes de *Werther*, ils rendent justice à l'auteur de *Wilhelmine*... »

Parfois on se sert de Herder sans le nommer, sans même sembler le connaître. Si le *Spectateur du Nord* de 1798 s'avise de traduire deux fables, « la Raison d'Etat » et « la Dissimulation nécessaire² », tirées de la *Mythologia Christiana* de Jean-Valentin Andreae (1619), sans doute Herder y est-il pour quelque chose. Dès 1779 il avait adressé au *Deutsches Museum* plusieurs lettres au sujet de ce « cher vieil Andreae³ » où il croyait retrouver beaucoup de son temps et de lui-même, et qui l'intéressait alors tout particulièrement comme l'un des principaux ancêtres des socié-

1. En tête (p. 8) de la traduction des *Paramythes* par Bilderbeck ; voir plus haut, p. 81 et n. 3.

2. *Spectateur du Nord*, t. VII, p. 85-88, note signée R.

3. De 1779 à 1781 ; voir Haym, t. II, p. 100, n. 3 ; p. 101, n. 1 ; cf. p. 103, 104 et 511. « Mein alter geliebter J. V. A. », éd. Suphan, t. XVI, p. 161.

tés morales secrètes. Faute de donner suite à un projet de *Monument* en l'honneur d'Andreae, en 1786 il avait *préfacé* une collection de ses Poèmes, édités par Sonntag ; et la cinquième série des *Feuilles Détachées* venait de reprendre, en 1793, les « Lettres » de jadis, en y ajoutant les *Paraboles*¹ et *Dialogues patriotiques* d'Andreae, la plupart étrangers à la collection Sonntag. Herder cependant n'est mentionné au *Spectateur* ni pour la traduction, ni pour le commentaire, dont on semble bien avoir tiré de brèves indications sur la comparaison des époques et les intentions de l'auteur de jadis.

Un peu plus tard, le même *Spectateur du Nord* traduit de l'allemand un « Plan d'études pour un jeune poète »² ; on part de la poésie orientale et de l'ouvrage de Lowth sur la poésie hébraïque, pour aboutir à Shakespeare, après avoir utilisé non seulement des Voyages en Orient, mais des Voyages en Amérique et chez les Cinq Nations, après avoir passé des Sauvages à l'Edda et aux poèmes d'Ossian, puis fait retour de là vers Homère, Pindare et Sophocle. Curieux fragment, où toute chronologie méthodique est immolée, sans un regret, au désir passionné de retrouver, en quelque point que ce soit de la terre et du temps, l'inspiration spontanée qui fait les poètes, et la naïveté puissante qui, dès leurs jeunes années, devrait être leur seul modèle et leur unique conseillère. On le cite d'après les *Lettres* de F. Mathison ; on l'attribue à l'« illustre auteur de la *Messiad* ». Au numéro suivant du *Spectateur*, critiquant l'ouvrage de M^{me} de Staël, *De la Littérature*³, on lui reproche comme « une de ses fautes les plus grossières » d'avoir fait d'Ossian le père de la poésie septentrionale, et jugé peut-être d'Ossian, ou du moins de son influence, « comme de

1. Appelées par Andreae « Apologen » : voir Suphan, t. XVI, p. 161 (*Zerstreute Blätter*). Dans les *Parabeln* (1618) figurent *die Staatsraison*, (XVI, 146) et *die Verstellung* (XVI, 147).

2. *Spectateur du Nord*, t. XV (1800), p. 178-186.

3. *Ibid.*, p. 389-390 (3^e Extrait) ; cf. p. 95 ss., 228 ss. Pour l'auteur (anonyme) de l'article, l'influence de Villers (et du *Spectateur*) sur la *Littérature* est certaine ; p. 105 : « Dans tout ce que M^{me} de Staël dit de la littérature allemande, on retrouve la substance de ce qu'en a écrit M. de Villers dans ce Journal ; et ce n'est pas, nous osons le dire, lorsqu'elle s'en écarte..., qu'elle montre le plus de justesse. »

la langue grecque, qu'elle trouve si harmonieuse, sur la parole d'autrui... Elle aura connu cette phrase de Klopstock, que nos lecteurs auront remarquée dans notre dernier cahier : il viendra un tems où peut-être nous dirons : fermons Virgile et Milton, pour lire et relire Ossian, et il n'en aura pas fallu davantage à M^{mo} de Staël pour arranger son système d'Ossian opposé à Homère... » Si peu vraisemblable que soit, à pareille date surtout, cette imputation d'une influence de Klopstock sur les doctrines littéraires de M^{mo} de Staël, il convient d'autant moins de s'y arrêter, que tout le fragment incriminé a été recueilli par M. Suphan comme étant du meilleur Herder ¹.

Divers *Choix* de littérature allemande, parus à la fin du siècle, ne donnent rien de Herder ², et le commun des voyageurs français qui allèrent en Allemagne avant le temps de l'Émigration, semblent l'avoir ignoré totalement.

Il est vrai, entre Venise, Paris et Salonique, l'helléniste d'Ansse de Villoison fit à Weimar un séjour de près d'un an dont on a conté longuement l'histoire ³, et partagea son temps entre la bibliothèque grand-ducale où il collationnait des manuscrits anciens, la Cour où il fut reçu à merveille, et Tiefurt où la duchesse douairière l'accueillit fréquemment, et se fit même son élève en grec. Sorte de *tessera hospitalitatis* ⁴, ses *Epistolæ Vinarienses*, adressées à la duchesse, à Wieland, au duc ⁵, nomment Herder parmi les *summis viris... et clarissimis totius Germaniæ*, les *clarissima totius Germaniæ lumina... egregii Philosophi, Poetæ, Oratores, Concionatores, et Religionis Ministri, ... viri in omni doc-*

1. Suphan, t. IX, p. 541-542, cf. *ibid.*, p. xvii (Vorbericht).

2. Par exemple celui de Weiss, 1798. — De même A. M. H. Boulard, 1798, *Essai d'un nouveau Cours de Langue Allemande*. Ce *Bücherwurm*, comme dira Depping (*Erinnerungen*, p. 177) annonce (p. iv), au cas où ce premier travail serait jugé utile, toute une série de traductions d'autres poètes, de Hagedorn et Gleim à Wieland et « Woss ». — En 1793 (juillet-août-septembre) l'*Esprit des Journaux* analyse des *Bildnisse* parus à Berne (*Portraits des hommes illustres de la littérature allemande*) ; ils vont d'Opitz à Wieland ; Herder n'y figure pas.

3. Du 7 mai 1782 au 3 mars 1783 : Ch. Joret, *Correspondance inédite de l'helléniste d'Ansse de Villoison*, p. 129, 157, 130, 133.

4. Chardon de la Rochette, *Mélanges*, t. II, p. 36, (cf. 13).

5. *Epistolæ Vinarienses*, p. 7, 67, 68.

trinarum genere... præstantissimi ¹ ». Mais le *summus sacrorum Antistes* Herder y voisine avec Seckendorff, Heinze, Fritsch, Eckhardt, aussi bien qu'avec Knebel, Wieland ou Gœthe, et n'est pour Villoison, très sensiblement, qu'un *officiel* connu parmi d'autres. A la prière de la duchesse douairière, il a fait pour un bosquet de Tiefurt l'épigraphe latine à un buste de Herder, quatrain souvent cité déjà ² et qu'il faut bien reproduire ici :

Grandiloquo reddit vultu et sermone Prophetas
 Herderus, atque alto fervidus ore ruit.
 Nec mortale sonat; nec jam mortalis imago,
 Cernis, ut ardenti numine plena micat !

Le nom de Herder apparaîtra, parmi bien d'autres, dans les lettres de l'érudit reconnaissant ³. Mais le « sublime Herder dont la physionomie porte l'empreinte du génie qui l'anime et le dévore ⁴ », n'a jamais été, même aux « soupers délicieux » de Tiefurt, aussi avant dans ses sympathies que « l'immortel M. Wieland », son « immortel ami M. Wieland », le « divin Wieland, le plus grand poète de l'Allemagne et par conséquent de l'Europe ⁵ ». Pas plus qu'avec Gœthe, qu'il lui arriva d'oublier comme lui dans ses com-

1. Même, par un « étrange abus de confiance », dira Silvestre de Sacy (Préface, t. I, p. ix, à la 2^e éd. des *Recherches Historiques* de Ste-Croix) interpolant tant et plus dans les *Recherches* dont Ste-Croix l'avait prié de surveiller la 1^{re} édition, il y nommera entre autres Weimariens Herder, au bas d'une page (1^{re} éd., p. 421, note) : voir Joret, *Correspondance inédite*, p. 149 (d'après une lettre de Villoison à la duchesse douairière) : cf. Id., *d'A. de V. et l'Hellénisme*, p. 268, 236, note 4.

2. Villoison, *Epistolæ Vinarienses*, p. 7. — Cf. Joret, *d'A. de V. et l'Hellénisme*, p. 224, n. 1, et *Correspondance inédite d'A. de V.*, p. 130. Villoison traduit lui-même ses deux distiques. Les archives Böttiger (*Bibl. de Dresde*), ont une copie de ces « vers pour M. Herder » : vol. 2 in-folio, n^o 40 (cf. n^{os} 38, 44, 50 : reproduction de documents utilisés par M. Joret).

3. Joret, *Correspondance inédite d'A. de V.*, p. 142, 154, 156 ; *d'A. de V. et l'Hellénisme*, p. 229.

4. *Ibid.* p. 227 (lettre à Knebel, 1782, pp. Düntzer, *Zur deutschen Litteratur*).

5. Joret, *Correspondance inédite*. . . . , p. 133, 143, 140, 148, 153, 150.

pliments épistolaires ¹, il ne dut se sentir en véritable intimité. Non seulement le caractère et le genre de vie de Herder ne permettaient guère des rapports étroits entre Villoison et lui ² : homme féru de vers latins, ce *latiniseur* obstiné, autre Klotz (infiniment plus aimable) ne dut pas attirer le Weimarien de fraîche date qu'était Herder ³. Mais surtout l'érudit français ne connaissait pas un mot d'allemand : « Si je savais l'allemand ! », écrivait-il d'Eisenach, en repartant ; et plus tard : « Oui, je veux comprendre la langue des plus grands poètes et des meilleurs princes de l'univers. En attendant, je parle sans cesse de Weimar et de Darmstadt dans tous les endroits où je vais... Le gazouillement de l'Ilm et l'horloge de Darmstadt retentissent sans cesse à mes oreilles ⁴... » Jusqu'à ce que le jeune weimarien Hase, venu à Paris, doive le début de son succès à ces bons souvenirs autant qu'à sa propre valeur d'érudit ⁵, on peut croire simplement que Herder a trouvé son compte, d'un peu loin, à tout le bien que Villoison allait disant de ce Weimar dont le séjour lui avait inspiré « des sentiments éternels », de « ces lieux charmants, assurait-il, où j'ai connu le bonheur..., foyer de toutes les lumières qui éclairent l'Allemagne ⁶ ».

De même, sans autant de ferveur cependant, l'helléniste J.-B. Lechevalier se rappelle plus d'une fois au souvenir de Herder, entre 1793 et 1798, de Göttingen, de Londres,

1. Ch. Joret, *Correspondance inédite*....., p. 144. — Cf. Id. *D'Ansse de Villoison et l'Hellénisme*, p. 254.

2. Id. *ibid.*, p. 236. — 3. Ch. Joret (*ibid.*, p. 218) note d'après la Correspondance de Jean de Muller l'accueil assez froid que Herder fit alors à l'abbé Raynal, de passage à Weimar en 1782, « le déclamateur le plus bavard qu'il eût rencontré de sa vie ».

4. Ch. Joret, *Correspondance inédite*, p. 143-145. Böttiger (*Literarische Zustände und Zeitgenossen*, t. I, p. 17) atteste qu'en deux ans de séjour d'A. de V. n'apprit pas un mot d'allemand, ce qui plus d'une fois irrita Wieland. Tout le jugement est peu bienveillant : une pointe de jalousie confraternelle ?

5. Id., *D'A. de Villoison et l'Hellénisme*, p. 422, 423.

6. Id., *Correspondance inédite*, p. 155, p. 142. — Ch. Joret encore (*D'A. de Villoison et l'Hellénisme*, p. 216) a relevé au *Magasin Encyclopédique* de 1796 (t. I, p. 11) un souvenir du passage à Weimar d'un autre Français, Dubois de Jancigny. Lui aussi paraît avoir été en fort bons termes surtout avec l'accueillant et aimable Wieland ; Herder n'est l'objet d'aucune mention.

d'Écosse, de Madrid, de Paris enfin ¹, bien qu'il n'ait fait que traverser Weimar ².

Mais quand le baron de Riesbeck y a passé, il n'a songé à voir que Goëthe et Wieland ³. — Cacault, voyageur lettré, traducteur longtemps ignoré de Ramler et de Lessing, en relations vers 1773 non seulement avec eux, mais avec Gleim, Zimmermann, Nicolai, Knebel, Engel, et autres, Cacault, « étrange phénomène sur le sol de l'Allemagne ⁴ », a vu à Bückeberg Herder, vers qui Zimmermann l'envoyait comme à ce que l'Allemagne a de plus distingué; à son retour de Paris (1774) il lui écrit par l'intermédiaire de Zimmermann, plus tard (1789) il le revoit en Italie. Mais à ces relations agréables pour l'un et l'autre, la connaissance des lettres allemandes et de Herder en France n'a rien pu gagner; Cacault, repris trop tôt par les affaires, a délaissé les lettres et négligé l'Allemagne; dans l'histoire des échanges intellectuels entre les deux nations, aussi bien que dans sa propre vie, son séjour en Allemagne n'aura eu qu'une valeur d'épisode ⁵. — Vers la même époque, Guibert a fait un voyage outre-Rhin, dont le *Journal* posthume ravira l'aimable Knebel : « Il a vu en huit jours... plus et mieux qu'un Allemand en quatre-vingts ans ⁶. » Mais cet écrivain militaire accorde bien moins d'attention à l'Allemagne pensante qu'à l'œuvre du grand Frédéric, et Herder ne l'occupe point. — Enfin, le jeune Chappuceau, cordialement accueilli

1. Id., *Un helléniste-voyageur normand, J.-B. Le Chevalier*. Appendice, p. 41, 46, 47, 53, 59, 63. Le Chevalier écrit en général *Erder*, de même *Villant*, voire *Villante*. En 1797, Millin donnera encore à Böttiger des nouvelles de Le Chevalier : archives Böttiger, *Bibl. de Dresde*, vol. 131, in-8°, lettres 3 et 7 (des 9 juin et 11 décembre).

2. Id., *ibid*, p. 14. Cf. du même, *Les Français à la Cour de Weimar*, p. 10.

3. Riesbeck, *Voyage en Allemagne*, t. II, p. 214. — P. 215 : « Wieland est incontestablement le premier de tous les écrivains allemands; pas un de leurs auteurs, à l'exception seulement de Lessing, ne réunit autant de savoir et de génie. »

4. Zimmermann à Herder (Hannover, 17 juin 1773) : *Aus Herders Nachlass*, t. II, p. 330. Cf. Ch. Joret, *d'Ansse de Villoison et l'Hellénisme*, p. 215, n. 4.

5. Ch. Joret, *Cacault écrivain*, p. 409, 430; cf. V. Rossel, *La Littérature allemande en France au XVIII^e siècle*, p. 189.

6. Knebel à la femme de Herder (Ilmenau, 6 mai 1803) : *Von und an Herder*, t. III, p. 232. *Journal d'un Voyage fait en Allemagne par G.-A.-H. Guibert*, an XI, 1803. Cf. Joret, *d'Ansse de Villoison et l'Hellénisme...*, p. 216, n. 1.

par Herder en 1793 au cours d'une « excursion littéraire » en Allemagne ¹, n'en a laissé, semble-t-il, aucun souvenir écrit, sauf peut-être un écho de l'*Esprit des Journaux*, d'après la *Gazette Littéraire* de Berlin ². — Tout à la fin de la période nouvelle qui nous occupe, le Français Catteau passe par Weimar, au cours d'un *Voyage en Allemagne et en Suède* ³; il y salue la gloire de Gœthe et de Wieland, qui ont vu Napoléon vainqueur, se sont entretenus avec le « héros » et ont été décorés de sa main; il y donne un souvenir à la mémoire de leurs « collègues », Schiller, puis Herder « à la fois théologien, philosophe et littérateur ». Mais il ne sait guère que rapporter quelques traits de sa jeunesse et de ses débuts littéraires, et aussitôt après ces « noms fameux » passe sans transition à celui de M^{me} d'Inhoff. Tels journaux qui rendent compte de l'ouvrage mentionnent ou reproduisent en extrait la page relative à Weimar, mais suppriment ce qui touche Herder, ou taisent son nom ⁴. Le jugeait-on peu capable, à cette date, d'intéresser le commun public littéraire ?

Herder ne connaîtra qu'assez tard en France cette notoriété flatteuse et vague qui flotte pour ainsi dire autour des lieux célèbres après qu'un grand homme y a vécu, rappelant son souvenir à ceux qui passent, et lui rendant en renom ce qu'eux-mêmes lui ont dû, — sans qu'à cette réputation en retour doive correspondre nécessairement, dans les âmes, une connaissance réelle de son esprit, et de la « valeur » littéraire ou humaine qu'il a été.

1. Eichhorn à Herder (Gœttingen, 8 août 1793) : *Von und an Herder*, t. II, p. 304.

2. *Esprit des Journaux*, avril 1793, p. 229-256 ; Lettres écrites pendant un voyage à Gœttingue, Cassel, etc, p. 243 : « On m'avait dit d'avance que je ne trouverais pas à Cassel de grands et illustres auteurs, ni les beaux esprits qu'on trouve à Weimar, qui ne fait pas la moitié de cette ville. Vous n'y trouvez ni auteur tel que Gœthe, ni philosophe tel que Herder, et bien moins des Wieland... »

3. J.-P. Catteau, *Voyage...*, 1810, t. I, p. 284 ss. (chap. XXXVI). — Il ne faut citer que pour mémoire, à titre d'anachronisme et d'erreur manifeste, l'assertion de Coulmann, qui ferait croire à des relations entre Levoayer d'Argenson et Herder : *Réminiscences*, t. I, p. 187 : « Engagé, bien jeune encore, dans l'état militaire, il achevait à Strasbourg, entre Herder et Gœthe, ses études, quand la révolution éclata. »

4. *Journal général de la Littérature de France*, 1810, p. 177. — *Journal des Arts, des Sciences et de la Littérature*, 1810, t. I, p. 178 ss. (extrait).

Il y avait eu pourtant depuis trente ans, entre le public français et Herder, plusieurs contacts, un peu rapides pour qu'il en ait pu résulter une initiation véritable à une œuvre aussi complexe, dont ils n'intéressaient parfois que des parties accessoires. Dans le grand public même, grâce à l'aide accidentelle de telle ou telle mode qui pouvait trouver quelque attrait à telles parties des écrits de Herder, grâce encore au patronage de noms auxquels la curiosité s'était un moment prise, grâce surtout à cette continuité d'études sérieuses que nous avons constatée dans un cercle intellectuel restreint mais agissant, on avait chance d'arriver peu à peu, vers les premières années du XIX^e siècle, à connaître l'esprit des ouvrages essentiels et à se faire quelque idée des tendances générales de l'auteur. En attendant que le loisir des esprits ou des imaginations, et qu'une autorité moins méfiante, permît d'entreprendre la tâche considérable que devait être la traduction des écrits importants, plus d'une œuvre moindre était donnée en français.

Ainsi, lentement, l'on passe de « l'estime sur parole » à « l'estime sentie », et dès lors il est permis de croire que la pensée de Herder ne demeure pas sans action, et de relever les premiers faits d'influence.

II

En 1786, le *Journal Encyclopédique* donnait « le Juge prudent, conte oriental, traduit de l'allemand de M. Herder, et tiré d'un ouvrage périodique ». Un peu plus tard, il signalait comme un choix « bien fait » les « *Palmblätter*, etc., c'est-à-dire Feuilles de Palmier ou Contes Orientaux choisis à l'usage de la jeunesse ¹ ». Le morceau traduit l'était sans indication de l'œuvre où on l'avait pris ; l'ouvrage mentionné l'était sans rien qui décelât une collaboration de Herder. Les recueils ne reviennent au Herder des « Contes Orientaux » qu'après quinze années, en 1801 puis

1. *Journal Encyclopédique*, 15 novembre 1786, p. 159-161 ; 1^{er} avril 1787, p. 175.

en 1805 : l'*Almanach des Prosateurs* donne le « Choix de Flore », « l'Aurore » et « le Sommeil », et d'abord le « Juge prudent » de jadis, sans changer un mot à la traduction ancienne, mais sans la rappeler non plus ; l'*Esprit des Journaux* et la *Décade* le reproduisent, celle-ci parce qu'elle le croit « assez peu connu ¹ ».

Dans l'intervalle un traducteur d'Archenholz, de Kotzebue et d'autres Allemands comme Schulz et Spiess, un romancier, poète comique, élégiaque, mélodramatique, qui cherchait ses sujets entre Paris et la Chine en passant par la Russie, le baron de Bilderbeck avait fait imprimer, pour ses amis, à vingt-cinq exemplaires dont aucun ne fut mis dans le commerce de la librairie ², des « *Paramythes imitées d'Herder* », parmi lesquelles figurent les trois morceaux que donnera l'*Almanach des Prosateurs* de 1805. Même ces traductions eussent-elles été répandues — eussent-elles eu un mérite particulier, et les *Paramythes* fussent-elles mieux que des pièces allégoriques et morales sur des sujets grecs adroitement choisis, développés avec grâce par un amateur très informé des choses helléniques, il eût fallu un public de connaisseurs bien éclairés sur les lettres allemandes contemporaines, pour qu'on jugeât en France de ce que les *Paramythes* y apportaient de nouveau. Et pour qu'on apprécîât ce qui peut les distinguer dans l'œuvre de Herder et en faire peut-être le meilleur de sa production poétique ³, il eût fallu que ces versions succédassent à d'autres traductions d'ouvrages plus importants, au lieu d'avoir été comme une première initiation, timide, à cette œuvre complexe, en un des genres les moins susceptibles, semble-t-il, de se voir dépayés ou exportés.

En France, d'ailleurs, ces sujets à revêtements antiques et surtout orientaux n'étaient rien de bien nouveau. A cette

1. *Almanach des Prosateurs*, an X, 1801, t. I, p. 47-50 ; an XIII, 1805, t. IV, p. 133-135, 170-171, 226-228. — *Esprit des Journaux*, nivôse an X, janvier 1802, p. 125-128 (sans indication d'origine) ; *Décade*, an X, t. XXXI, p. 342-343 (tiré de l'*Almanach des Prosateurs*.)

2. Note manuscrite signée sur la feuille de garde de la fin du volume, à la suite de vers intitulés : « Boutade, dans ma 86^e année ».

3. Haym, *Herder...*, t. II, p. 309. — Ed. Suphan, t. XXVIII, p. 558 (note à la p. 129) : la 22^e lettre du *Voyage litt. de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs...*, Paris, 1776, 3^e éd., 1783, porte le titre de *Contes Grecs*, ou *Paramythia*.

daté même florissait la « Mode à l'Antique », ou comme on disait, l'« Antiquomanie »¹, en littérature aussi bien que dans les arts, dans le goût Directoire ou Empire non moins que naguère dans les discours de la Révolution.

Des peintres de nos jours le génie est étique
 Ils n'ont que ces deux mots, la nature et l'antique.
 L'antique est aujourd'hui seule règle du goût.
 Aussi nous plaça-t-on de l'antique partout.
 Aux salons des Plutus, aux boudoirs des coquettes,
 Vases et chandeliers, aiguères et cuvettes,
 Sièges, tables et lits, jusqu'à la niche à chien
 Tout est pour le moins grec, ou même égyptien².

L'helléniste Gail gagne alors une grosse fortune à éditer des auteurs anciens³. Les antiquomanes seront les premiers ennemis du romantisme naissant, qui lui-même ne se dégagera pas dès l'abord de toute compromission. Quant à l'Orient, depuis longtemps il fait fureur. L'*Année Littéraire* par exemple, ou le *Journal Encyclopédique*, dès avant 1760, entretenaient leurs lecteurs de récits de missions catholiques en pays lointains⁴. Comme le *Journal des Savans* et beaucoup d'autres, ils disaient au public le labeur des grands érudits de ce xviii^e siècle dont la frivolité littéraire et poétique n'est en vérité que façade et illusion. Ce sont Galland, Cardonne et Savary entre autres, pour le Coran et l'Histoire des Arabes ; Anquetil Duperron pour la Perse,

1. *Almanach des Muses*, 1800, p. 322 : l'*Antiquomanie*, un acte, au Théâtre des Amis des Arts. — *Journal de Pellier*, 1801, t. XXX, p. 556 : chanson sur la Mode à l'Antique.

2. *Recueil d'Opuscules, en vers et en prose*, Didot, an XII, 1804, p. 81, le Bon Temps. — 3. G. B. Depping, *Erinnerungen*, p. 141.

4. Par exemple, La Condamine, *Journal Encyclopédique*, 1^{er} oct. 1757 ; Charlevoix, *Année Littéraire*, 1756, IV, 162, V, 3 ; Lafiteau, *ibid.*, 1768, V, 96 ; de Paw, *ibid.*, 1775, VII, 314 ; etc... Tous auteurs que Herder cite souvent. Or il lisait le *Journal Encyclopédique*, à Riga en 1765 (*Lebensbild*, II, 5 ; cf. *Ideen*, trad. Quinet, t. I, p. 366 n.). De même le *Journal Et. anger: Lebensbild*, III, 62, 80-81, 104 ; cf. éd. Suphan I, 530 (*Fragmente*), VI, 516 (Notes), XVIII, 206 (*Humanitätsbriefe*), XXIV. 346. — De même le *Journal des Savans* : éd. Suphan, XXI, 78 (*Adrasiea*), cf. 77. — Voir ce qu'il dit, *Adrasiea* VII, II, 1 (Suphan, XXIV, 9) des sinologues de la Société de Jésus, en Allemagne et surtout en France, et de la diffusion des livres classiques des Chinois dans le public français du xviii^e siècle ; éloge spécial du savant De Guignes.

et avec lui, plus d'un traducteur de Saadi ou Ferdousi, soit sur le texte même, soit d'après des versions anglaises. Pour l'Inde, ce sont des adaptations d'ouvrages de Jones et Dow, en plus de traductions de Bidpaï et Locman, ou du Bagavadam, du Baghavat Ghita et de Sakontala ; des Essais historiques comme ceux de La Flotte (1770), des Voyages, comme ceux de Sonnerat (1784), ou celui même que la *Bibliothèque des Dames*, en quatre tomes de 1786-87, faisait faire à ses lectrices à travers l'Extrême-Orient ; ce sont enfin de nombreuses communications d'après les *Recherches Asiatiques* de la Société de Calcutta ; dès 1760, on donnait un « Elixir de la morale indienne ou OEconomie de la vie humaine, composé par un ancien Bramine ¹ ». On ne demeurait pas en reste avec la Chine : Confucius et son disciple Hoangté-Xao étaient traduits dès le milieu du siècle ², et le Chou-King sans tarder. Après les *Mémoires* des Missionnaires de Pékin sur les Chinois, on avait donné des Histoires et une Description Générale de la Chine, recueillies Livres sacrés ³. Il se publiait des Mélanges de littérature orientale, des Bibliothèques Orientales, des recueils d'Apologues Orientaux, de Fables Orientales, de Contes Orientaux, que signaient non pas seulement des abbés Blanchet ou même des Sauvigny, mais des Cardonne et des Caylus ⁴. Le théâtre s'était fait oriental ; l'*Orphelin de la Chine*, de Voltaire, avait précédé d'une quinzaine d'années la *Veuve du Malabar* de Lemierre (1770) et l'« *Abufar* ou la Famille Arabe » de Ducis ⁵, et tant d'autres. On n'a qu'à

1. Traduit de l'anglais par M. Desormy, comédien (*Observateur Littéraire*, t. IV, p. 23). Déjà traduit en 1752 par Daine.

2. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} sept. 1762, 1^{er} juin 1772, p. 193 ; cf. *Gazette des Deux-Ponts*, 1770, p. 67 ; *Conservateur*, déc. 1756, p. 228.

3. *Journal Encyclopédique*, 1778, 15 mars (p. 434), 1^{er} sept., 15 sept. ; cf. *Gazette des Deux-Ponts*, 1776, p. 612. — *Journal Encyclopédique*, 15 nov. 1784, 1^{er} juillet 1785 (p. 30 ss.) ; *Étrennes d'Apollon*, 1788, p. 186.

4. Voir par exemple, pour Sauvigny, *Année Littéraire*, 1764, IV, 51 ; pour Caylus, *ibid.*, 1780, VII, 335 ; pour Herbelot, *ibid.*, 1783, IV, 337 ; pour Cardonne, *ibid.*, 1770, II, 217, et *Gazette des Deux-Ponts*, 1770, p. 59 ; pour Blanchet, *Étrennes d'Apollon*, 1786, p. 283 ; *Esprit des Journaux*, mai 1785, p. 156, etc...

5. *Gazette des Deux-Ponts*, 1770, p. 27 ; *Almanach des Muses*, 1796, p. 268. — Le *Journal de Domergue*, 1785, t. III, p. 178, donne encore une « *Veuve délivrée du feu, ou les Bramines vengés, romance adressée à M. Lemierre, auteur de la Veuve du Malabar* ».

feuilleter l'*Almanach des Muses* de 1766 à 1820 ou presque, jusqu'à ce que la Grèce moderne ait accès à la littérature de tous les jours, ou l'*Esprit des Journaux* de 1774 à 1797, puis de 1803 à la fin de sa carrière, et les *Etrennes du Parnasse* vers 1790, ou le *Journal littéraire de Lausanne* autour de 1795, puis le *Spectateur du Nord* ou la *Décade* et l'*Almanach des Prosateurs* entre 1801 et 1806, quand les Languèdes et les Chézys ont repris et développé l'œuvre des érudits de l'Ancien Régime, et le *Journal Général de la littérature de France* entre 1800 et 1813, et même, autour de 1820, les *Archives de la Littérature et des Arts* ou la *Ruche d'Aquitaine* : et l'on pourra juger combien persistante et soutenue a été la vogue de ces histoires morales ou plaisantes, habillées à l'orientale, par lesquelles le *Journal de Normandie*, le *Lyonnais Journal de Domergue* ou le *Journal littéraire de Nancy* font concurrence aux feuilles de la capitale ¹. De ces contes, anecdotes, apologues, fables, histoires, romances en vers ou en prose, on dresserait tout un répertoire — un peu fastidieux, — des Regestes qui auraient peut-être leur utilité ; les uns portent les noms de Dorat, Rivarol, Boufflers ou Florian, de Baour-Lormian, Millevoye, Desbordes-Valmore ² ; tels autres sont donnés comme traduits d'un original oriental authentique, voire « du chaldéen ³ » ; tels, adaptés de l'anglais ; tels autres enfin, des « Bagatelles allemandes » ou « de l'allemand ⁴ », de Pfeffel, de Wieland ⁵ — ou de Herder.

Depuis les *Lettres Persanes* et les *Espions* de nationalités diverses, le genre était animé d'une vie qui fut longue, et quelques entreprises de « conte occidental ⁶ » n'en mena-

1. *Esprit des Journaux*, mars 1788, p. 125 (d'après le *Journal de Nancy*) ; février 1789, p. 246, etc... ; *Journal de Domergue*, 1786, t. I, p. 178.

2. Voir par exemple *Almanach des Muses*, 1773, p. 127 (Dorat) ; 1794, p. 111 (Florian) ; 1800, p. 149 (B. Lormian), 1821, p. 253 (Desbordes-Valmore) ; *Extraits divers de divers Auteurs*, t. III, 1777, p. 219 ss. (Boufflers) ; *Journal général de la Littérature de France*, 1800, p. 205 (Rivarol) ; *Esprit des Journaux*, 1808, t. III, p. 251, (Millevoye).

3. *Esprit des Journaux*, mars 1788, p. 125.

4. *Ibid.*, avril 1786, p. 202 (extrait du *Mercure de France*), *ibid.*, mai 1770, p. 267 ss. — *Journal littéraire de Lausanne*, 1797, t. VIII, p. 299 ss.

5. *Esprit des Journaux*, 1806, t. XII, p. 244 ; *Journal des Arts, des Sciences et de la Littérature*, an XIII, n° 419, p. 262.

6. Par exemple, *Almanach des Muses*, 1789, p. 1 ; *Veillées des Muses*, an IX, t. XII, p. 406 : apologue occidental, pour rire.

cèrent pas le paisible cours. Quel que pût être leur mérite littéraire, toutes les pièces de Herder en ce genre n'y auraient su rien apporter de vraiment inédit. La mode se plaisait seulement à discerner dans cette œuvre touffue, où l'on essayait de pénétrer, quelques éléments d'intérêt parmi les plus apparents. Elle s'y mirait en passant, souriant à ses propres faiblesses, sans y trouver ni un réel effort, ni l'amorce d'une rénovation ou d'une orientation imprévue.

III

Le nom de Herder se vit mêlé encore, sans grand profit peut-être pour la connaissance de son œuvre propre et de sa pensée, à une autre vogue, moins ancienne, moins durable aussi, mais qui eut son temps. Herder trouva en Lavater un parrain, dont l'autorité auprès du grand public put aider à retenir son nom. Les premières annonces bibliographiques françaises consacrées à Lavater avaient été données, semble-t-il, entre 1770 et 1780¹ ; la publication en 1785 d'un court poème des *Physionomies* paraît avoir attiré peu l'attention² ; Delisle de Sales avait utilisé l'*Essai sur la Physionomie* pour la composition de son *Histoire du monde primitif*³ ; on parlera bientôt de « Physionomanie⁴ », et sous le très nordique pseudonyme de Sévère Odin, Charles Nodier songera vers 1801 à publier une « Physiognomonie⁵ ». Un peu par hasard sans doute⁶, le nom de

1. *Gazette des Deux-Ponts*, 1770, p. 161, 196 ; — 1773, p. 122, 233 ; — 1774, p. 362, 771 ; — 1775, p. 278, 757 ; — 1776, p. 723 ; — 1777, p. 253. — Cf. *Esprit des Journaux*, mai 1773, p. 122 ; — décembre 1775, p. 405 ; — mai 1777, p. 154 ; — nov. 1778, p. 130 ; — mai 1779, p. 168 ; — juin 1781, p. 15. — Cf. *Journal Encyclopédique*, 15 nov. 1776, p. 167, etc... *Nouvelles de la République des Lettres*, 29 février 1780 ; *Annales de Linguet*, 1778, t. IV, p. 4, note : « Je ne sais quel Docteur allemand a fait un gros traité sur les Physionomies... »

2. Voir *Almanach des Muses*, 1785, p. 287 (annonce) : par l'abbé de la Valette, 14 p. in-8° : « Essai d'un jeune homme ;... sujet neuf... peu développé ». — 3. 4^e édition (1793) t. VII, p. xcvi. — 4. *Magasin Encyclopédique*, 1801, t. V, p. 276. — 5. M. Salomon, *Ch. Nodier*, p. 37. — 6. Peut-être même y eut-il quelque injustice à ce que Herder bénéficiât ainsi de la vogue de la Physiognomonie en France, lui qui s'était exprimé

Herder et quelques fragments de certaines œuvres s'étaient trouvés associés au nom de Lavater et aux premières traductions que l'on donna de lui. Le médecin J.-J. Süe, professeur d'anatomie au Lycée ¹, dans un *Essai sur la physiologie des corps vivans considérés depuis l'homme jusqu'à la plante*, donnait en 1797 « en abrégé » quelques morceaux de la *Plastique* de Herder ², parue en 1778 et qui n'avait jusque-là, semble-t-il, jamais été mentionnée en France. C'est le passage, d'une éloquence assez inspirée, où Herder analyse relativement à l'expression artistique la figure humaine en tous ses détails, du crâne et des cheveux jusqu'aux lèvres, aux dents et au menton. « De tous les auteurs qui ont traité de la physionomie, assure J.-J. Süe, il y en a peu d'aussi profonds et d'aussi sublimes que Herder. » On aime à croire qu'il le redit à ses auditeurs du Lycée. L'essentiel du livre est d'inspiration lavatérienne ; et Lavater, dont l'ouvrage « fera époque dans l'histoire des sciences », est souvent cité, avec Haller, Camper et Kant même, en sous-ordre. Le *Déjeuner*, qui parle de l'ouvrage, reproduit en partie les extraits traduits de Herder, pour ajouter : « On conviendra que si tous les artistes voyaient leur art avec cet enthousiasme, cette élévation d'idées, et les rendaient avec cette énergie, on ne verrait pas tant d'ouvrages médiocres ou glacés. » Mais le *Magasin Encyclopédique*, dont le secours eût été plus efficace, nomme après Lavater le seul Camper ; sans doute trop peu notoire encore, Herder est oublié ³.

Un autre médecin, professeur d'hygiène à l'Athénée, cite Herder, quelques années après, dans une nouvelle publication lavatérienne. Dès le Prospectus, et au premier volume de l'ouvrage lui-même, l'*Art de connaître les hommes par*

en termes assez peu favorables (*Idem.*, IV, 1, trad. Quinet, t. I, p. 186 ; cf. VII, 4, *ibid.*, t. II, p. 43), sur le compte de cette science « qui procède par conjectures » ; cf. Haym, *Herder...* t. II, p. 210, 293.

1. Laharpe, *Correspondance Littéraire...* (an IX [1801]-1807), 6 vol. 8°, t. V, p. 101 ; cf. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} oct. 1788, p. 178. Dans l'*Avant-Coureur* de 1765 (p. 294) on annonçait la traduction d'un ouvrage médical anglais par Süe, « professeur démonstrateur d'anatomie aux écoles royales de chirurgie ». — Cf. Besnard, *Souvenirs d'un Nonagénaire*, t. II, p. 193-194-2. J.-J. Süe, *Essai...*, p. 160-165. — 3. Le *Déjeuner*, 28 mars 1797 (n° 87) ; *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. II, p. 203-221.

la *Physionomie*, traduit par Moreau de la Sarthe, les éditeurs recommandaient aux lecteurs moins soucieux de distractions frivoles que de « connaissances utiles », dans les *Considérations* et l'*Introduction* adjointes par Lavater à ses *Fragments physiognomoniques*, et qu'eux-mêmes croyaient devoir reproduire intégralement, « un passage d'Herder, tiré de son ouvrage sur les premiers et les plus anciens documens de l'histoire du genre humain, avec des réflexions de Lavater ¹ ». Grâce à Lavater, l'*Ælteste Urkunde*, après la *Plastique*, sortait un instant de l'ombre où les journaux littéraires l'avaient laissée jusque-là. Mais des œuvres ou de l'auteur, on ne donnait guère que des noms toujours ².

Le patronage de Hemsterhuis sembla leur réussir mieux, Hemsterhuis que M^{me} de Staël devait louer comme l'un des trois principaux devanciers de Kant dans la carrière philosophique, « le premier qui, au milieu du xviii^e siècle, indiqua dans ses écrits la plupart des idées généreuses sur lesquelles la nouvelle école allemande est fondée ³ ». Peu après sa mort (1790) son compatriote Jansens publia ses *Œuvres Philosophiques* ; l'édition, rapidement épuisée, fut renouvelée en 1809. La première avait été annoncée dans le *Mercur Français*, l'*Esprit des Journaux* et le *Journal Encyclopédique* ⁴. Comme suite à la *Lettre sur les Désirs* de Hemsterhuis, pour dédommager le public d'une continua-

1. *Prospectus*, Paris, 1806 ; Avertissement des Editeurs, p. 80. — *L'Art de connaître...* 1806-1809, t. I, p. 48.

2. Il est à noter d'ailleurs qu'un autre ouvrage du même genre, de J.-M. Plane, la *Physiologie Morale ou l'Art de connaître les hommes sur leur physionomie*, ni dans la 1^{re} édition de 1797, ni dans la 3^e de 1819, ne donne rien de Herder, quoiqu'il cite en plus d'un endroit Winckelmann (I, 166, 312), « un savant allemand » (I, 29), « un ami de Lavater » (I, 143), « un manuscrit allemand » (I, 147), « une dissertation insérée dans un journal allemand » (I, 170). — *Le savant allemand* est sans doute Sturz : cf. l'édition de Lavater donnée par Bacharach (1845), t. I, p. 137 ; cf. déjà l'édition Moreau de la Sarthe (1820), t. I, p. 342 ss.

3. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, III, vii (p. 453-4).

4. En 1792, 2 vol. 8° chez H.-J. Jansens (cf. Catalogue de la bibliothèque de Ginguené, n° 225). — En 1809, 2 vol. 8° chez Haussmann. — Cf. *Esprit des Journaux*, juillet 1793, p. 145 (tiré du *Mercur français*), et *Journal Encyclopédique*, 30 janvier 1793, p. 423. — Seul, le *Journal Encyclopédique* mentionne la traduction de Herder.

tion de cette même *Lettre*, projetée par l'auteur et qu'il n'avait pu écrire, l'une et l'autre édition donnaient « les réflexions d'un des plus excellens écrivains dont l'Allemagne puisse se glorifier », la dissertation de Herder *De l'Amour et de l'Egoïsme*, insérée déjà dans l'édition allemande du philosophe hollandais ¹.

Sans doute il pouvait être curieux pour les anti-matérialistes de France, pour les Platoniciens égarés au pays de la Terreur, de constater à quel degré Herder, par un long commerce avec Hemsterhuis, avait naturellement épousé et continué une pensée avec laquelle la sienne se découvrait des affinités profondes. On a relevé dans la plus philosophique des dissertations de Herder ², sinon une influence de Hemsterhuis du moins la preuve d'une vraie parenté entre les deux esprits. Un homme comme le jeune Schiller pouvait, à lire *Amour et Egoïsme* dans les *Feuilles Détachées*, être séduit par la grâce souriante, et pénétrante aussi, de l'analyse psychologique et morale ³. Les Français cultivés pouvaient y retrouver un écho de La Rochefoucauld, humanisé par une onction chrétienne qui ramène tous les degrés d'amour, de l'égoïsme ou de l'individualisme instinctif qui tous les limite et en un sens les nécessite, à l'amour divin où ils tendent et, tous, se fondent. Mais si Herder eut une doctrine philosophique, ou des tendances philosophiques plus nettes qu'un spiritualisme indéniable et un « humanisme » universel et chaleureux, devait-on les chercher dans cet opuscule aimable, conciliant, sans prétention aucune à la précision ou à la rigueur ?

Ainsi traduit, il put du moins servir la réputation de Herder en France, sinon son influence : en plus de ces deux

1. « *Liebe und Selbtheit* » ; fin de la 1^{re} série des *Zerstreute Blätter*. — En outre, une lettre de Jacobi à Hemsterhuis, « où l'on trouve une idée du système de Spinoza », disait le *Journal Encyclopédique*, — et des notes de Garve relatives à une *Lettre* de Hemsterhuis sur la Sculpture. — La traduction de Herder est, dans l'édition 1809, aux pages 95-130 ; Herder est appelé (p. 91) « J.-J. Herder », et sa Dissertation datée de 1787 (de même à la table du t. I), alors qu'il est dit p. 93 qu'elle parut au *Mercurio Allemant* de 1781.

2. *Vom Erkennen und Empfinden* ; Haym, *Herder...*, t. I, p. 688. *Ibid.*, un projet de traduction de Hemsterhuis, avec commentaire, longtemps caressé par Herder. En note : premières mentions de Hemsterhuis dans la correspondance ou les écrits de Herder. — 3. Haym, *Herder...*, t. II, p. 331.

occasions, il fut soumis une fois encore au public français sous l'invocation de Hemsterhuis. Dès 1788, le *Recueil de pièces intéressantes concernant les antiquités, les beaux-arts, les belles-lettres et la philosophie*¹, au sujet d'une observation d'Engel relative à la jouissance musicale, renvoyait aux *Mélanges philosophiques* de Hemsterhuis, à sa lettre sur les *Désirs* et à l' « excellent supplément » de Herder, qu'on annonçait l'intention de publier dans un des prochains volumes : il devait en paraître annuellement quatre ; de fait, sa dissertation *De l'Amour et de l'Egoïsme* fut donnée au tome VI, en 1796 seulement². Entre les deux éditions françaises de Hemsterhuis, la crise révolutionnaire avait interrompu, non arrêté la publication de cet utile *Recueil*, où l'on voulait « faire connaître nombre de productions intéressantes, perdues pour les Lecteurs François qui ne possèdent pas les langues étrangères »³.

IV

Herder y avait paru d'ailleurs en bon rang, de pair avec les meilleurs écrivains que l'Allemagne pût alors présenter sur ces matières, dédaignées par le gros des lecteurs frivoles, mais auxquelles n'avait pas cessé d'aller la curiosité d'un public vraiment lettré.

En 1787, la traduction du mémoire de Lessing *De la manière de représenter la mort chez les Anciens*, que donnait le *Recueil*⁴, renvoyait en note à Herder, jeune auteur des « Forêts Critiques », fort loué par Lessing lui-même. Au tome suivant⁵, on reproduisait une citation de la *Plastique*, faite par Engel dans ses « Idées sur le Geste et l'Action Théâtrale » ; un peu plus tard⁵, les éloges accordés par le même Engel à la « savante dissertation de Herder sur l'Origine des Langues ». Mais surtout, les tomes III

1. *Recueil...* t. IV, p. 140, note 2. — 2. *Ibid.*, t. VI, p. 139-178 (à la suite de la *Lettre* de Hemsterhuis, p. 111-138). — 3. *Ibid.*, Avertissement au t. I. — 4. *Recueil...*, t. II, p. 32. — 5. *Ibid.*, t. III (1788), p. 420, n. 2 : sur le *col.*, révélateur du tempérament de l'individu.

5. *Ibid.*, t. V (1789), p. 195 ; en note : *Ueber der Ursprung der Sprache.*

et IV du *Recueil*¹ donnaient la traduction complète de deux dissertations de Herder, l'une « De l'influence des Belles-Lettres sur les hautes sciences » tirée des Mémoires de l'Académie de Bavière, l'autre « supplément à la dissertation de M. Lessing sur la manière de représenter la Mort chez les Anciens », tirée du *Recueil des Feuilles Volantes*, c'est-à-dire des *Zerstreute Blätter* ; le *Journal Encyclopédique* de 1788 annonçait la seconde². Enfin le tome VI et dernier (1796), outre le Supplément à Hemsterhuis, apportait encore les *Conjectures sur Persépolis* et une dissertation intitulée *Némésis, symbole moral des Anciens*³. De ces trois versions, toutes mentionnées par le *Magasin Encyclopédique*⁴, la dernière au moins connaîtra une obscure mais enviable fortune ; elle semble avoir une action appréciable sur les origines philosophiques d'un penseur du XIX^e siècle, l'un des plus nobles sinon des plus présents aux esprits d'aujourd'hui.

A elles toutes, l'une en rappelant d'autres, elles constituaient déjà un ensemble, un élément de connaissance précise. Elles commençaient à établir la réputation de Herder critique et archéologue aussi bien que de Herder moraliste. En l'an VII, on put ne point s'étonner trop de voir Junker, traitant « de la manière de représenter le Père Éternel d'après les idées des Grecs », citer Herder après avoir nommé Ovide et Horace ; et un peu plus loin, ceux qui avaient réuni sous le titre *De l'Allégorie* divers traités de Winckelmann, Addison, Sulzer, etc..., renvoyer à la fois à Lessing et Herder, et aux dissertations de l'un et l'autre qu'avaient données les tomes II et III du *Recueil*⁵.

Peu après, Villers louant dès son *Luther* la « nouvelle école esthétique » fondée par la *Critique du Jugement* de Kant, et définissant ce mot d'« esthétique » tout nouveau en France, rappelait les « morceaux précieux » qu'avaient

1. *Ibid.*, t. III, p. 205-235 ; t. IV, p. 1-10.

2. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} octobre 1788, p. 178.

3. *Recueil...*, t. VI, p. 139-178 (*De l'Amour et de l'Egoïsme*) ; p. 203-259 (*Conjectures sur Persépolis*) ; p. 358-403 (*Nemesis*). — Süpflé, II, 1, p. 80, puis p. 195 (note 98) et d'après lui O. Wenderoth (*Der junge Quinet...*, p. 39-40,) indiquent les trois premières de ces cinq traductions du *Recueil*. — 4. *Magasin Encyclopédique*, 1796, t. IV, p. 567.

5. *De l'Allégorie*, an VII, t. II, p. 321, et 358 note.

livrés auparavant en ce genre Lessing, Herder, ainsi que Sulzer et ses continuateurs ¹. Annonçant l'Æsthétique du professeur Bouterweck, les *Archives littéraires de l'Europe* vantaient cette science « soigneusement cultivée dans toutes ses branches » depuis son parrain Baumgarten : « Lessing, Kant, Herder même, disaient-elles, lui ont fait faire d'heureux progrès. » La *Décade* encore prônait le nouveau « corps de doctrine » et citait du « célèbre Herder... l'ouvrage intitulé Kaligon, ou sur le beau », entre le Laocoon de Lessing, les Lettres sur le sentiment, de Mendelssohn, les Traités élémentaires de Sulzer, et « d'Halberg » ou « le grand, le sublime Chiller ² ». Enfin dans le *Dictionnaire des Beaux-Arts*, que cette notice présentait au public, Millin lui-même, à la rubrique *Goût*, touchant l'Histoire du goût spécialement, « son état actuel et sa décadence », recommandait entre autres ouvrages celui de Herder, « Causes de la Décadence du Goût chez les différents peuples », celui-là même dont les gazettes avaient jadis si vivement relevé les tendances peu favorables aux lettres françaises ³. De même il se trouvait aux *Archives Littéraires de l'Europe* quelque fureteur pour s'intéresser au Reineke Fuchs de Soltau et rappeler, au sujet du vieux poème bas-saxon, le nom de Herder qui l'avait prôné, entre ceux de Butler et de Gottsched, et celui de Goëthe, son traducteur à la grecque ⁴.

V

D'ailleurs, depuis quelque dix années, des communications se sont établies entre érudits allemands et français, dont la notoriété de Herder parmi nous a nécessairement bénéficié.

La volumineuse correspondance de Böttiger, qui leur ser-

1. Ch. Villers, *Luther*, p. 266-267. — 2. *Archives*, 1805, t. VII, p. LXIX. — *Décade*, t. XLXI (1806), p. 4146 : notice signée B.

3. Millin, *Dictionnaire des Beaux-Arts* (1806), t. I, p. 723-726. — Herder n'est d'ailleurs nommé ni à l'article *Esthétique* (« d'une extrême faiblesse », dira Michiels, *Idées littéraires*, t. I, p. 392), ni, par exemple, aux articles *Idéal* ou *Allégorie*.

4. *Archives*, 1805, t. V, p. xxxiv de la « Gazette littéraire ».

vit d'intermédiaire, abonde en lettres venues de France et signées Lechevalier, Du Manoir, Villoison, Duvau, Millin, Winkler et Hase, M^{me} de Staël et B. Constant même, et Raoul Rochette plus tard ¹. C'est par Böttiger que Millin eut l'occasion d'entrer en relations avec Herder ²; lettres de Millin ou de Winkler à Böttiger, billets de Caroline Herder ou de Herder lui-même, donnent un réel intérêt à ce trop bref épisode des relations personnelles de Herder avec la France.

C'est à l'occasion des inscriptions persépolitaines qu'elles se nouèrent; Herder en était, aux alentours de 1798, très occupé, sur les traces du voyageur Niebuhr. Millin mit à sa disposition tous les documents archéologiques et moulages qu'il put tirer du Cabinet des Antiques. Par les Schweighäuser de Strasbourg, par le Citoyen Caillard ³, par l'éditeur Levrault, et sans vouloir entendre parler de rétribution ⁴, Millin adresse au « sçavant si distingué » de Weimar, à qui il sera « très flatté d'être utile », des gravures, des empreintes de pierres persépolitaines, des cylindres, moulages en soufre « qui lui offriront le caractère bien plus fidèlement que si on les avait roulés sur de la cire, ce qui les aurait nécessairement altérés », des plâtres de briques

1. Ch. Joret, *Le Comte du Manoir et la cour de Weimar*, p. 12-16. — Sur Hase, Weimarien venu chercher fortune à Paris en 1801, et dont Villoison fit grand éloge, voir Ch. Joret, *Correspondance inédite*, p. 137 et note 1, p. 155. — Pour Constant, v. les *Lettres à Böttiger*, pp. F. Baldensperger; Millin nommé, 7 déc. 1804.

2. Joret, *La Correspondance de Millin et de Böttiger*, notamment, p. 12, 14, 15, 16.

3. Le 18 octobre 1797, le diplomate Caillard écrit à Böttiger (*Bibl. de Dresde, Archives Böttiger*, vol. 23 (8^e) lettre 6), pour se renseigner sur les universités allemandes, protestantes ou catholiques, en former un tableau général, « en tirer tout ce qui peut avoir une application facile au système qui sera adopté pour l'institution publique en France... »; son enquête porte surtout sur l'enseignement des lettres anciennes. D'autres lettres (jusqu'en 1799), mentionnent des érudits allemands, Heyne, Dörr, Schutz, Jacobs, Wolf; de Paris, il lui parle de Coray et Chardon de la Rochette. — Au tome LXXXI de ces Archives, lettre 95 (non datée) de Caroline Herder à Böttiger: son mari aura grand plaisir à recevoir le lendemain à 6 heures M^{me} Caillard, il y aura aussi le Comte et la Comtesse Moltke.

4. *Archives Böttiger* (Dresde), vol. 131 (8^e), Millin à Böttiger, 27 prairial an VI (lettre 15), 24 fructidor an VI (l. 16), 18 oct. 1800 (l. 20), sans date (l. 100).

« chargées d'inscriptions » ou même des empreintes en cire de « pierres gravées plates sans caractères » ; il en offre d'autres, au cas où les monuments parthes et sassanides intéresseraient Herder ¹. A peine a-t-il « découvert » un cylindre nouveau, qu'il pense à l'en faire profiter et cherche à en avoir l'empreinte ; de telle inscription rapportée par un voyageur il a fait faire un « beau plâtre, pour le respectable M. Herder » et sitôt le moule sec, ce « monument très singulier » s'en ira dans une caisse à part ². De même sans doute le vase d'albâtre figuré par Caylus « où il y a une inscription égyptienne et une persépolitaine, qui peut-être ne sont que la traduction l'une de l'autre : si on pouvait déchiffrer le persépolitain, cela conduirait à l'explication de l'Égyptien ³ ». Et Winkler confirme par ailleurs que tel cylindre bien conservé et encore inédit dont Millin envoie le moulage, a été reçu de Vérone ⁴.

Herder avait dû prier Böttiger de le faire entrer en relations avec Anquetil Duperron ; Millin n'encourage guère la tentative : « Anquetil est un sauvage, dont il est impossible d'approcher ; il a la méfiance de J.-J. Rousseau jointe à la rudesse de Diogène. Ainsi toute négociation avec lui serait impraticable ⁵. »

Telle lettre de Millin à Böttiger est communiquée à Herder, et sa femme remercie ⁶. Elle avait exprimé déjà toute la reconnaissance de son mari ; c'est ici un « petit paquet », là une simple « Zulage » que Böttiger s'est chargé de

1. *Ibid.*, lettres 15, 16, 17 (qui est une copie de la lettre de Millin à Herder), 27 prairial, 13 thermidor, 24 fructidor an VI ; cf. lettre 100 (non datée). — 2. *Ibid.*, vol. 131 (8°), lettres 18, 20, cf. 24, germinal an VII, 18 oct. 1800 ; cf. 23 octobre 1801. — 3. *Ibid.*, lettre 100 (non datée). — 4. *Ibid.*, vol. 228 (8°), lettre 9, den 2ten complémentaire 97. Cf. au sujet probablement du même cylindre inédit, « très intéressant, et le mieux conservé que j'aie vu », la lettre 8 du 2° des volumes in-folio (Paris, 22 sept. 1798), de Millin lui-même. — 5. *Ibid.*, vol. 131 (8°), lettre 17, sept. 1798. — Cf. vol. 228 (4°), lettre 6, Paris, 23 thermidor an VI (10 août 1798) : Winkler aurait été le premier intermédiaire auprès de Millin : « Wegen Hrn. Herders Wunsch hab'ich mich erkundigt, es scheint aber dass schwerlich etwas wird zu erhalten seyn. Es ist wohl einer der sonderbarsten Menschen, der das liberale das die meisten französischen Gelehrten besitzen, ganz und gar nicht hat. « C'est un Ours, sagte mir H. Millin, als ich ihm davon sprach, dont il est absolument impossible d'approcher. »

6. *Ibid.*, *Vermischtes*, fol., R., à l'occasion de la vocation de Böttiger à Copenhague (1798-99).

transmettre à « Mellin » ; ailleurs, elle lui demandait l'adresse parisienne de l'érudit ¹.]

Il y eut échange direct de correspondances ; le 22 septembre 1798, Millin joint à sa lettre à Böttiger « une lettre pour M. de Herder en réponse à celle qu'il a eu la bonté de m'écrire ² ». Par Böttiger toujours, ou Caillard, Millin reçut du « respectable philanthrope M. Herder » divers envois de livres ; un ouvrage de Dornedden qu'il compte retourner et qu'on le prie de garder ³, et plusieurs volumes de Herder lui-même : les *Lettres pour l'avancement de l'Humanité*, « beau présent » dont il est très reconnaissant, la *Calligone*, le second numéro de l'*Adrastea*. Des uns et des autres, il compte parler dans le Magasin Encyclopédique ⁴. Même il annoncera « sûrement » la *Métacritique*, par « une petite notice... je dis petite pour l'objet qui est grand, parce que je suis peu initié dans la métaphysique ⁵ ».

De si loin et sans y avoir passé jamais, le bon savant Millin est pris par le charme paisible de Weimar, et se console un peu de voir les lettres exilées de France « où elles ne peuvent fleurir tant que durera l'oubli des bonnes études, en songeant qu'il est un pays sur la terre, où se trouvent réunis avec l'amour des hommes l'esprit et le talent, qui est le charme de la société ». Il dit quel a été son « attendrissement », à entendre Caillard lui parler de « cette réunion d'hommes de lettres vraiment philosophes, qui existe à Weimar. J'assiste souvent en idées à leurs doctes entretiens, qui doivent avoir toujours pour but les progrès des connaissances agréables ou utiles et le perfectionnement de l'espèce humaine. L'intérêt que quelques-uns d'entre eux veulent bien me montrer, m'est précieux et cher, et jamais je n'entends ou ne lis sans plaisir et

1. *Ibid.*, vol. 81 (8°), billets 38, 75 (non datés), 74 (21 mars 1802). — 2. *Ibid.*, vol. 2 (in-folio), lettre 8. — 3. *Ibid.*, vol. 131 (8°), lettres 97, 98 (non datées), 105 et dernière (non datée), celle-ci de B. à M. — 4. *Ibid.*, vol. 131 (8°), lettres 17, 20, 27 ; 24 fructidor an VI, 18 oct. 1800, 28 mai 1802. — 5. *Ibid.*, vol. 131 (8°), lettres 97 et 98 (non datées). — Un des billets de Caroline Herder à Böttiger (vol. 81 ; (8°), lettre 75, non datée), prouve que Millin avait dû recevoir aussi les n° 3 et 4 de l'*Adrastea* ; cf. la lettre 74, du 21 mars 1802 ; cf. aussi, vol. 228 (4°) lettre 93, de Winkler (Paris, 18 prairial an X, 7 juin 1802) : on a reçu aussi les n° 10 et 11 de l'*Adrastea* ; peu de jours auparavant, les n° 2, 3 et 4 ; le premier, voici longtemps déjà.

sans émotion les noms de Wieland, Gœthe, Herder et Böttiger ; puisque ce sont... ceux de vrais amis des arts et de la vertu ¹ ». Certains mots *datent* ; mais la sincérité du sentiment ne semble pas douteuse ².

Alla-t-elle jusqu'à valoir à Herder un herderien de France ou tout au moins un lecteur français ? Millin savait l'allemand : « Ce n'est pas de nom seulement que je connais les ouvrages de Bruckmann et de Lessing, dit-il quelque part à Böttiger, je les ai lus et cités. » L'écriture seule l'effrayait, comme trop différente de l'impression ; il en était quitte pour prier ses correspondants allemands d'user des caractères latins ³. Quand il reçut la lettre allemande de Herder, Winkler était là, qui la lut avec lui et fut témoin de sa très vive joie... Mais il ne semble pas que la lettre ait dépassé des questions d'archéologie ⁴. Millin, médiocre

1. *Archives Böttiger*, Dresde, vol. 131 (8°), lettre 17, 24 fructidor an VI ; cf. lettre 19° vers la fin (Paris, 21 janvier 1800) : « Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles des hommes distingués qui habitent avec vous Weimar et qui en font le séjour de l'esprit et de l'érudition. »

2. J'ai cherché à savoir si, à la base de ces relations qui, en d'autres temps, auraient servi si utilement Herder chez nous, il y avait eu autre chose qu'une sympathie réciproque et un désir d'informations érudites. Je ne suis arrivé à aucun résultat. J'indique simplement ici que Barruel (*Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*) donne Bœttiger comme le « Don Quichotte des Illuminés » (t. V, p. 7, 33 note), parle (*ib.* 62 ss.), d'une députation des Illuminés allemands aux Francs-Maçons de Paris, parmi lesquels il cite Millin (p. 83), avec Pastoret, Brissot, Garat, J. Chénier, Mercier, après Mirabeau et son « souffleur » Mauvillon (p. 18, note, 60, 61 note). On s'occupait alors en France de la franc-maçonnerie allemande ; voir, par exemple, le *Publiciste*, 24 floréal an VI, *Variété, Extrait d'une Lettre d'Allemagne, Sur la franc-maçonnerie*. Sur Herder maçon, voir l'ouvrage précédemment cité de Schaumkell, *Geschichte der deutschen Geschichtschreibung...*, spécialement, p. 124-166 ; Ludw. Keller, *J.-G. Herder und die Kultgesellschaften des Humanismus*, notamment p. 269-270 et 307 ; Ed. Hennes, p. 82 ; cf. aussi Suphan, XVII, 129, 130, 131, 132, 307 (*Humanitätsbriefe*), et *Erinnerungen aus dem Leben J.-G. von H.*, par Caroline H., t. I, p. 102 ss. — Les *Archives Böttiger*, à Dresde, ont un compte rendu du voyage de Bode à Paris en 1787 (maçon notoire : Barruel, ouvr. cité, V, 7, 18, 62) : quelques détails curieux sur Paris et ses loges, pages 33-35, 41, 59), mais rien d'utile à ma recherche (volume 3 in-folio).

3. *Archives Böttiger*, Dresde, vol. 131 (8°), lettre 2, Paris, 3 mars 1797. — Cf. *ibid.*, vol. 2 in-folio, lettre 7, au professeur Kuhn de Leipzig, Paris, 20 décembre 1797 ; et vol. 131 (8°), lettre 8 (fin), à Böttiger, Paris 24 décembre 1797.

4. Voici les paroles de Millin, telles que les rapporte Winkler à Böttiger : *ibid.*, vol. 228 (4°), lettre 6, Paris 23 thermidor an VI (10 août 1798) :

métaphysicien, on le sait par lui-même, parle bien, comme tant d'autres alors, de certaine « ridicule assertion du célèbre Kant ¹ » ; mais il est peu probable qu'il soit allé lui-même chercher dans la *Métacritique* ou la *Calligone* de quoi s'armer contre un système qui n'inquiétait pas grand monde autour de lui — ni même dans les *Lettres pour servir à l'avancement de l'Humanité* une consolation ou un remède à la misère des esprits en France. Il renvoyait Böttiger à la lettre qu'il le priaît de faire tenir à Herder : « J'y répète encore les mêmes plaintes, l'oubli des lettres est tel que dans la fête de vendémiaire on a dû proclamer le meilleur ouvrage sur les sciences, la morale et la politique, eh bien ! dans la littérature on n'a demandé que des pièces de théâtre et on a ignoré que c'eût été un noble sujet d'émulation, de proclamer le meilleur ouvrage sur la critique, les antiquités, la philologie enfin, on paraît ignorer qu'elle est la base de la littérature et que sans elle il n'y aura pas d'écrivains vraiment bons et utiles, ou du moins qu'ils seront rares². »

Mais ce qui n'était pas gagné par lui, ne fut point perdu pour tous. Les lecteurs du *Magasin Encyclopédique* furent assez régulièrement informés des principaux événements littéraires de Weimar, des publications qu'on y faisait, comme d'un Almanach de poche pour 1801, auquel Herder contribue et, entre autres, on le verra, de plus d'une œuvre de Herder à sa naissance. On trouve même au Journal des échos des dernières joies de Herder : sa nomination à la présidence du Consistoire, dont Böttiger le félicite en vers latins, puis son élévation à la noblesse par l'électeur de Bavière. Millin, dès 1797, n'a garde d'oublier Herder parmi la troupe un peu confuse de « tant de savans et de littérateurs distingués » que peut présenter l'Allemagne dans les

« Voilà comme ça doit être, chacun écrit dans sa langue, moi je lui écris en français, lui il me répond en allemand, et nous nous comprenons »

— Au sujet de cette même lettre de Herder, il est question plus loin d'un malentendu, touchant une collection d'antiques, et de la réponse qu'a faite là-dessus Millin à Herder. Mêmes archives, vol. 2 in-folio, n° 14, Paris, 23 février 1801 (?), une lettre émouvante de Millin sur la mort foudroyante du « sage, bon, studieux » Winkler, son « bras droit », dit la lettre suivante (24 février 1801).

1. *Archives Böttiger*, Dresde, vol. 131 (8°), lettre 10, 2 février 1798.

2. *Ibid.*, vol. 2 in-folio, lettre 8, Paris, 22 septembre 1798. Cf. plus haut, page 101, notes 4 ss.

temps modernes, « Heyne, Lessing, Hagedorn, Winckelmann, Lenz, Klopstock, Wieland, Herder, Goëthe, Bürger, Böttiger, Büsching, de Born, etc. » et qu'il veut « venger de l'oubli où on les laisse en France » ; — de même un peu plus tard, parmi « les écrivains aussi distingués que Lessing, Wieland, Heyne, Winckelmann, Goëthe, Herder, Schiller et tant d'autres » qu'a produits l'Allemagne depuis un demi-siècle, et qui la rendent « digne sans contredit de l'attention des littérateurs étrangers ¹ ». *L'Esprit des Journaux* à son tour, annonçant le premier volume de *Mélanges* sur l'histoire de la civilisation, en allemand, signale que le tome suivant aura une préface de M. Herder. Le *Spectateur du Nord* à ses débuts ² reprochait au *Journal des Savans* d'avoir publié un « Coup d'œil sur l'état des lettres, des sciences et des arts en Europe », où l'on ignore, pour l'Allemagne, plus d'un grand poète au bénéfice de Zacharie, où de vrais historiens sont sacrifiés à un Heinrich, où l'on ne mentionne aucun des théologiens les plus célèbres, où l'on ne parle enfin ni de Platner antagoniste de Kant, « ni de Herder qui a écrit sur l'origine des langues, et publié ses *Vues* pour servir à l'histoire du genre humain ». Dans la *Décade* encore, à l'occasion d'un article sur Baggesen, Michel Berr nommera Herder, avec quelques contemporains allemands de premier rang, « au nombre des écrivains qui auront honoré les plus belles époques de l'histoire des lettres ³ ». Les *Archives Littéraires de l'Europe*, empruntant à une gazette d'outre-Rhin des observations sur le récent patriotisme littéraire en Allemagne, invoqueront après elle le témoignage de Herder « qu'il ne faut pas que le mauvais goût règne nulle part », pour montrer bien l'intérêt urgent qu'ont les Allemands à se faire une bonne méthode d'écrire la prose ⁴.

Faut-il en croire un biographe récent de Berlioz ? Son père avait-il vraiment fait place à Herder dans sa biblio-

1. *Magasin Encyclopédique*, 1801, t. II, p. 333 (signé Winkler) ; *ibid.*, 1801, t. IV, p. 114 ; t. V, p. 373. — *Ibid.*, 3^e année, t. V, p. 439, note à un article de Schweighäuser ; 4^e année (1798), t. II, p. 117.

2. *Esprit des Journaux*, pluviôse an VII, p. 241 (Fred. Maier, *Zur Kulturgeschichte der Voelker, Historische Untersuchungen*), *Spectateur du Nord*, mars 1797, t. I, p. 400.

3. *Décade*, an XII, t. XLII, p. 470-477.

4. *Archives littéraires de l'Europe*, t. VII (1805), p. 429.

thèque, parmi les philosophes auxquels allaient ses prédictions d'enfant du xviii^e siècle, à côté de Voltaire, Rousseau, Condillac ou Locke, de Montesquieu et de Buffon¹ ?

En tout cas, sans qu'on puisse dire à qui revint le mérite de la proposition première, peu s'en fallut qu'au début du xix^e siècle Herder ne fût choisi comme associé étranger par la seconde classe de l'Institut, à la séance où finalement, au troisième tour, Niebuhr le voyageur fut agréé².

VI

Les votes avaient pu aller à Herder philosophe, presque autant qu'à Herder érudit. Vers 1800, cette face de son œuvre commençait à s'éclairer parmi nous. Y avait-il d'ailleurs si longtemps que les tendances intellectuelles de Herder s'accusaient avec netteté, sous une apparence proprement philosophique³ ?

Cette année même, Barruel s'en prenait à son spinozisme. La troisième *Lettre d'un Voyageur* citait un fragment du *Gott* de Herder, et par cette apologie de Spinoza donnait à juger de « ses talents pour servir la cause des Voltaire, des Bahrds, des Weishaupt, etc. ». A la défense des principes spinozistes par Herder, à sa protestation contre les conséquences qu'en a déduites selon lui « l'imagination des commentateurs », Barruel se contente d'opposer, comme un

1. J. Tiersot, *H. Berlioz*, p. 9. — M. J. Tiersot a bien voulu m'écrire que la présence de Herder parmi les livres de Berlioz père, déjà signalée par Edm. Hippeau dans son *Berlioz intime*, aux termes de l'inventaire après décès, ne semble prouver selon lui, ni que ce médecin de campagne ait su l'allemand, ni même que Herder ait pénétré dans sa bibliothèque très tôt dans le siècle, puisque Louis Berlioz est mort en 1848 : peut-être s'agit-il tout simplement de la traduction Quinet ? (Cf. Edm. Hippeau, *Berlioz*, I, *Berlioz intime*, p. 180).

2. F. Picavet, Avant-Propos à sa traduction de la *Critique de la Raison pratique*, de Kant, p. xxii, note : (papiers consultés sur autorisation de Jules Simon). Niebuhr obtint successivement 277, 233, 360 suffrages ; Kant 200, 203, 224 ; Herder 220, 206, 339. — J'ai tenté en vain de consulter les procès-verbaux ; la Bibliothèque de l'Institut n'a pas ceux qui sont antérieurs à l'an XI.

3. Le *Gott* est de 1787, les *Ideen* achèvent de paraître en 1793, les *Humanitätsbriefe* en 1797 ; la *Metakritik* et la *Kalligone* sont de 1799 et 1800.

réconfort et une sauvegarde, le souvenir du *Traité de l'Existence de Dieu*. « Ainsi l'immortel, le profond Fénelon... n'est plus qu'un ignorant, qu'un Don Quichotte qui s'attaque à des moulins à vent ; et l'univers chrétien qui partageait avec cet illustre prélat et autres savans de la première classe, l'horreur que doit inspirer un système aussi monstrueux, aussi funeste, partage aussi son aveuglement. Ainsi l'a décidé le grand Herder ¹... »

Ce « grand Herder » que raillait de façon si peu *objective* son ironie de croyant passionné, il le donnait comme l'un des « trois beaux esprits et savans du premier ordre » qui font nommer Weimar l'Athènes de l'Allemagne ; et connaître « les plus importants personnages de l'Athènes Germanique » c'est « par cet échantillon, juger de toute la pièce ». Wieland a beau, en « francisant l'allemand », effacer tous ses devanciers : il n'en sert pas moins « la cause de l'immoralité ». Quant à « l'auteur beaucoup trop fameux des passions du jeune Werther », le Shakespeare des Allemands comme Wieland en est le Voltaire, il est un des meilleurs champions de « la cause du philosophisme et de l'immoralité », et par son néfaste Werther, et par tels articles dignes d'un Pétrone ou d'un Arétin, et par des épigrammes scandaleuses publiées de concert avec le « sophiste Schiller », un des « illuminés d'Iéna », qui « ont révolté contre lui presque toute l'Allemagne, et c'est beaucoup dire ². »

Entre eux, « tenant d'une main la lyre d'Horace et d'Anacréon, et de l'autre faisant résonner les cordes de la harpe de David, brille le pasteur Herder, sur-intendant général en chef de l'église luthérienne du Duché ». Nul doute que cette silhouette, exacte dans les traits généraux, ne soit poussée jusqu'à la caricature et à l'injustice. En tout cas, si peu édifiant que l'abbé juge le personnage ainsi campé, il ne fait aucune difficulté de reconnaître que la *Philosophie de l'Histoire* par laquelle Herder est surtout connu, et quelques-uns de ses nombreux ouvrages philosophiques et théo-

1. *Lettres d'un voyageur à l'abbé Barruel* (Londres, 1800), Lettre III (11 juillet), p. 51 ; citation de la p. 4 de la Préface de *Gott, Einige Gespräche von G. Herder* ; le texte en note.

2. *Ibid.*, p. 45, 51, 46-48, 48-51.

logiques, « méritent de figurer, pour le fond et pour la diction, à côté de ceux de Gœthe et de Wieland ».

Aux yeux des « ignorans qui ne connaîtraient l'histoire que par les écrits de M. l'abbé Barruel », comme dira Mounier ¹, aux yeux des émigrés qui avaient « avidement lu » les récents *Mémoires* de Barruel *pour servir à l'histoire du Jacobinisme* ², Herder le spinoziste prenait figure de redoutable Jacobin. Mais un Jacobin de marque, l'un des grands écrivains allemands de l'époque.

D'ailleurs les exagérations du fougueux abbé arrivaient trop tard ; celui dont il reconnaissait ainsi le mérite, ne pouvait guère paraître aussi dangereux qu'on l'aurait voulu. L'Allemagne d'alors, si imparfaitement qu'elle fût connue du public français, passait pour révolutionnaire et subversive. « Soyez bien convaincus en France, disait en 1797 un correspondant du *Conservateur* ³, qu'il n'y a pas de plus vrais, de plus solides amis de notre révolution, que les Allemands... Les ouvrages les plus forts en faveur de la liberté sont dûs aux élèves de Kant : l'enthousiasme de la cause et du philosophe semblent inséparables dans un grand nombre de têtes... » La dispute de Herder avec ce même Kant, si fort maltraité par Barruel dans ses *Mémoires*, allait faire quelque bruit en France et prouver à la fois que Herder ne redoutait point de se mesurer avec les esprits les plus hauts, et qu'il ne faisait pas corps avec ces « illuminés » dont Kant, aussi bien que Weishaupt, passait communément pour être le chef.

En 1799 déjà, dans une correspondance de Weimar signée Böttiger et que le *Journal de Peltier* reproduira, le *Magasin Encyclopédique*, entre autres événements littéraires prochains, faisait savoir que Herder allait publier la suite de son Examen de la Philosophie de Kant, ajournant tous autres travaux pour livrer « un combat à mort à cette

1. Mounier, *De l'influence attribuée aux philosophes*, p. 138. —

2. L. Wittmer, *Ch. de Villers* (1908), p. 45. *Les Mémoires*, de B., ont paru en 1798-99, 5 in-8°, chez Fauche, Hambourg.

3. *Conservateur*, 20 octobre 1797, p. 396-397 ; correspondance signée C. (Cabanis ? p. 555, une correspondance datée de Varsovie, et signée de son nom entier).

philosophie qui a fait tourner la tête à presque tous nos jeunes gens »¹. Peu après, le *Nord littéraire* annonçait de même la publication de la *Kalligone sur l'agréable et le beau*². Bientôt, faisant l'éloge de la pensée allemande qu'elle voudrait plus présente aux esprits français, la première *Bibliothèque Germanique* à ses débuts dira : « Ces belles-lettres (allemandes) ont produit une multitude d'auteurs distingués ; et depuis Leibnitz et Wolf, la philosophie systématique des *Kant*, des *Herder*, a fixé l'attention de l'Europe »³. »

Et déjà le *Magasin Encyclopédique*, puis l'*Esprit des Journaux*,⁴ ont donné sur la *Métacritique* de Herder une longue étude de Winkler — sans doute la « petite notice » promise par Millin — attentive à dégager des prémices de l'ouvrage l'esprit de toute la polémique. Après un rappel des premiers écrits anti-kantiens dirigés contre le langage « inintelligible et inutilement latinisé » de l'école, et contre l'exclusivisme que lui prêtent bon nombre d'adversaires recrutés « parmi les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres », Winkler montre que l'ouvrage de Herder se distingue des romans satiriques de Nicolaï par exemple, en ce qu'il vise Kant lui-même et lui seul, non ses disciples, et le combat beaucoup moins par l'ironie que par une discussion sérieuse. En deux longs extraits de la *Préface*, il fait connaître l'opinion qu'a du nouveau système « un homme aussi estimé en Allemagne par ses connaissances solides que par son caractère aimable ». On

1. *Magasin Encyclopédique*, 5^e année, t. V, an VIII-1799, p. 238 ; *Journal de Peltier*, t. XXVI, p. 71 (Paris pendant l'année 1800). — La note, copiée sans doute d'une lettre de Böttiger, se retrouve dans sa correspondance de Dresde, vol. 2 in-folio, lettre 10 (3 janvier 1800) : « ... M. Herder, qui vous salue, publiera la suite, et ce n'est qu'après avoir livré un combat à mort... qu'il achèvera son *Persépolis*. »

2. *Nord Littéraire*, 1800, t. IV, p. 36.

3. *Bibliothèque Germanique* (an VIII-1800) ; puis *Bibliothèque Germanique et Bibliographie Universelle* (an IX-1800). (Annoncée avec éloges par Beffroy de Reigny, *Dictionnaire Néologique* cité ; cf. *Magasin Encyclopédique*, t. III, 1800, p. 142-143. — Ces deux volumes paraissent avoir échappé à Hatin et Deschiens.) — Volume de l'an VIII, Introduction, p. xv.

4. *Magasin Encyclopédique*, an VIII-1799, t. V, p. 491-498 ; reproduit in extenso dans *Esprit des Journaux* germinal an VIII, p. 41-54 ; sauf (p. 47) une citation de Herder (*Mag. Enc.*, p. 487-491 : l'allégorie du début de l'ouvrage, le jeune homme endormi au vallon de la sagesse académique, etc.).

ferait malaisément, dit-il, une analyse suivie de cette *Métacritique* qui, dès le titre suit « pas à pas » l'ouvrage de Kant, pour le mieux combattre, et ne s'exposer pas au reproche d'en avoir mal saisi ou défiguré le sens. Winkler s'en tient donc aux préliminaires ; citant à plusieurs reprises Herder lui-même, il se borne à exposer sa réfutation de quelques axiomes fondamentaux de la philosophie critique : sur la raison isolée du langage et des sens, les jugements analytiques essentiellement différents des jugements synthétiques, et la connaissance *a priori* distincte de toute impression des sens. Sans trop oser suivre Herder dans sa discussion « extrêmement lumineuse » des idées kantistes de temps et d'espace, il pense avoir assez fait en indiquant « la méthode que M. Herder a cru devoir suivre », et montrant par là quel est l'intérêt de l'ouvrage pour « ceux qui s'intéressent à la métaphysique, aux recherches sur la philosophie, et surtout au système de M. Kant ».

Quant à la *Kalligone* qui suit de près, la jeune *Bibliothèque Germanique* ne trouve rien de mieux que de publier la « Lettre de Wieland à un voyageur de ses amis ». Wieland recommandait chaleureusement la lecture du nouvel ouvrage, « pendant » de la *Métacritique*. Selon lui aussi, toute analyse eût été malaisée ou vaine. « Ce serait vouloir juger un corps d'après son ombre ; et j'en dis autant de tous les ouvrages de Herder. A cet égard, les productions du génie ressemblent à celles de la nature. Un squelette anatomique, un extrait chimique ne peuvent pas plus nous donner l'idée véritable des unes que des autres. » Et Wieland, non sans rappeler le témoignage de haute estime personnelle que Herder avait donné à Kant dans ses *Lettres sur l'Humanité*, proposait aux réflexions de « quiconque s'intéresse à la gloire et à la prospérité de l'Allemagne » les pages où il déplore « les suites désastreuses qu'aura pour la jeunesse le système de Kant ¹ ».

1. *Bibliothèque Germanique et Bibliographie Universelle*, n° 3, nivôse an IX, p. 314-330 : sans doute la lettre écrite au *Neuer Teutscher Merkur*, août 1800, p. 259 ss. (v. Haym, *Herder*, t. II, p. 716). — Au sujet des *Lettres sur l'Humanité*, la *Bibliothèque Germanique* annonce une réédition prochaine — qui ne parut point.

On peut douter que ni Winkler, ni surtout Wieland aient valu dans la France d'alors un seul lecteur aux œuvres même ; en Allemagne elles n'avaient convaincu personne, sauf quelques amis à l'avance persuadés¹. Néanmoins, c'étaient quelques rayons encore projetés sur cette figure qu'on voyait peu à peu monter à l'horizon des lettres germaniques ; et derrière elle aussi, le fond s'éclairait de lueurs. On détachait des « Lettres de M. Koramsin, voyageur russe, traduites du Russe par Jean Richter », entre autres passages, le récit de deux entrevues avec Herder². Citant ce jugement d'« un écrivain allemand » : Herder n'a qu'une pensée, mais cette pensée est l'univers, Jean-Paul nommait quelques-uns de ses ouvrages : *Des plus antiques documens* (*Ælteste Urkunde*), *Dieu*, les *Paramythes* ; du premier, il déclarait ne pas tout comprendre, mais en louait la pompe orientale et le tableau superbe qu'il donne de la création ; de celui qui indignait si fort Barruel, il déclarait que tout y est « clair, intelligible, harmonique... la pensée mûrie d'un sage y semble doucement portée sur l'aile du zéphyr... » ; à la dernière production, animée de l'esprit grec, il voyait « la fraîcheur de la rosée du matin ».

La *Bibliothèque germanique* encore extrayait d'un ouvrage d'histoire littéraire récemment paru en Allemagne, un jugement sur la hardiesse des formes données à la langue allemande par « quelques génies originaux, Klopstock, Herder, Goëthe, etc..., ou la « richesse intensive » que lui ont valu surtout « quelques grands écrivains », de Klopstock à Schiller, Herder y compris ; à peu près seules dans la littérature allemande, ses « chansons populaires » semblaient pouvoir être mises en parallèle avec les *romances* dont l'Espagne abonde ; on le nommait encore, avec Lessing, Mendelssohn et autres, au nombre de ceux qui font le plus d'honneur au « genre philosophique populaire³ ».

En ce genre même, deux ouvrages récents de Herder — parmi les plus considérables — furent l'objet de notices assez complètes. *Le Magasin Encyclopédique* de 1799 consacrait

1. Voir à ce sujet Haym, *Herder...*, t. II, p. 687, 716.

2. *Bibliothèque Germanique*, t. I (p. 541-569), notamment p. 557, 562, 558.

3. *Ibid.*, an VIII, p. 364 (extrait de Jenisch) ; *ibid.*, p. 491-493, 478, 490.

quelques pages aux dix volumes des *Lettres pour l'avancement de l'Humanité*, se réservant d'insérer, par la suite, des traductions des *Lettres* même¹. Faute d'une analyse détaillée à laquelle se prêtaient mal encore ces « recherches sur le progrès et le dépérissement de la civilisation et de la philanthropie, chez les différents peuples anciens et modernes, mais surtout des tems les moins éloignés² », il donnait un aperçu des principaux sujets traités, particulièrement dans les quatre derniers recueils, et des vues philanthropiques de Herder « qui le font, à juste titre, respecter de tous ceux qui le connaissent, et qui respirent dans tous ses autres écrits ». A cet esprit tout occupé de répandre par ses divers ouvrages « les sentiments de philosophie et d'humanité » on prêtait pour devise l'antique adage : *Homo sum*³...

Quelques années plus tôt, déjà, l'*Esprit des Journaux* avait étudié dès leur apparition et non sans clairvoyance les deux premiers recueils de ces mêmes *Lettres pour étendre le sentiment de l'humanité*⁴. Projet appelé par les circonstances, semblait-il au critique; « et l'auteur l'a exécuté d'une manière qui convient à ce siècle, où le mot humanité est sans cesse dans la bouche, et le sentiment si rarement dans le cœur ». Il louait en termes assez heureux l'âme et la candeur avec laquelle Herder présente là toute « une suite précieuse de préceptes importans et salutaires ». Doit-on faire grief à l'auteur d'avoir multiplié les citations, vers ou prose, jusqu'à en remplir « presque la moitié de son livre »? Non pas, si l'on en considère le but véritable, l'esprit de sagesse et de modération selon lequel il a été conçu, « l'effet qu'on doit en attendre ». Il n'est pas indifférent que des vérités bonnes à dire soient attribuées à

1. *Magasin Encyclopédique*, 5^e année, t. III (an VII-1799), p. 281-284 : Millin tenait là, sans doute, la promesse faite à Böttiger de qui il avait reçu l'œuvre de Herder. — Il ne semble pas qu'on ait donné suite au projet de traduction; sans doute parce que les circonstances politiques n'y furent pas favorables.

2. Expressions de Herder lui-même : Suphan, t. XVIII, p. 5; « Humanität » traduit par « la civilisation et la philanthropie ». — 3. C'est d'ailleurs la devise de la 2^e partie des *Ideen* : Suphan, t. XIII, p. 205.

4. *Esprit des Journaux*, décembre 1793, p. 125-132 (sans indication de provenance).

des grands hommes qui les aident à devenir des traditions — surtout quand elles sont d'ordre tel qu'un auteur hésite à les donner sous son nom. Suit une rapide analyse de la trentaine de lettres dont les deux recueils se composent, y compris celles où Herder traite de l'établissement d'une « société d'humanité », d'une « société invisible, visible ». La franc-maçonnerie de Herder lui vaudra les attaques de Barruel ; est-elle ici déjà la cause de cette attention donnée à une œuvre toute pénétrée d'un esprit de « Kultgsellschaft » ? Rien ne l'indique de façon assurée ¹. Du moins, à propos d'une *vision pour l'avenir* on sent l'esprit du critique tout hanté de pensées actuelles. « Nous ne croyons pas aux rêves, et les visions ne sont guère de saison dans un tems où la réalité absorbe trop les facultés de l'âme pour la bercer de chimères. » On loue spécialement l'impartialité d'un dialogue sur Joseph II. On juge incomplètes les raisons que donne Herder de la faible participation des poètes aux affaires publiques chez les modernes ; on rappelle d'ailleurs le souvenir de L'Hôpital ou du Bellay pour regretter que les flatteurs aient depuis « envahi toutes les places, toutes les affaires... » Surtout on semble goûter peu le « style ordinaire » de Herder. On le traduit à plusieurs reprises, soit qu'il parle de l'esprit du temps et de l'esprit du siècle ², ou du « soi-disant grand système d'Etat », le plus redoutable ennemi de l'humanité en Europe, ou du progrès réalisé par les hommes vers la perfection, mais sans mettre en relief ce dernier passage pourtant caractéristique de l'œuvre et de Herder lui-même. On le traduit alors littéralement, mais, ajoute-t-on, « nous avouons de bonne foi que c'est sans l'entendre. Ainsi nous ne nous évertuerons pas à le commenter ». En dépit des éloges sentis du début, il semble qu'on ait eu peine à dégager, de tant de fragments divers, l'essentiel de l'œuvre, et que la *société visible invisible* dont il est question ait paru léguer à l'ensemble un air d'indécision mystérieuse qu'on a respecté volontiers. Les citations essentielles portent d'ailleurs sur des considérations générales : union indispen-

1. La question a été posée plus haut à propos de Millin (p. 143 et n. 2).

2. Il est à noter que Haym encore (*Herder... t. II, p. 494*) dit de ces considérations : « breite, nichts weniger als lichtvolle Erörterung. »

sable de la politique et de la morale, loi de solidarité humaine, « esprit commun de l'Europe éclairée » opposé à l'esprit du siècle, esclave de l'opinion ; ou probité et vérité allemandes...

Des deux notices consacrées à ce recueil périodique de morceaux choisis, la renommée française de Herder tire ce qu'on en pouvait raisonnablement espérer. On eût gagné à ce que les dernières séries fussent étudiées moins brièvement, et la critique littéraire de Herder ainsi mieux connue dans ces *Silvæ* de la dernière heure, où plus d'une idée de ses jeunes années reparaît, imagée et vivante ¹. Mais les temps veulent que l'œuvre se montre surtout sous la face d'œuvre de circonstance qu'eux-mêmes lui ont faite. Par ailleurs, à vrai dire, elle ne tendait guère qu'à doubler ou prolonger un peu à l'aventure et à l'excès les *Feuilles Détachées* ² auxquelles on avait fait en France plus d'un emprunt heureux, ou compléter et parfois diluer ³ un autre ouvrage, contemporain, plus ample, où s'accusait mieux le sens de l'« humanité » et le désir passionné d'être utile à son « avancement ».

La vaillante mais éphémère *Bibliothèque Germanique* fut ici encore la première messagère de Herder en France. Elle louait fort les *Idées*, sur le témoignage de deux critiques allemands : l'un les avait nommées, avec le Mémoire sur l'Origine du Langage, comme d'« impérissables monuments », y trouvant unis « les talents les plus brillants et les plus variés, à l'érudition la plus profonde ». L'autre comparait le Herder des *Idées* à Montesquieu, Rousseau et Condorcet, trois grands noms dont la juxtaposition semble étonner les lecteurs français, et ne savait parler mieux de

1. Suphan, t. XVIII, p. 547 : « *Silvæ* sind es allerdings, Sammlungen von allerlei Materialien. » — Cf. Julian Schmidt, Introduction au t. XV de la Bibliothek der deutschen National-Literatur, p. xxix-xxx : « Von den verschiedenen Versuchen Herders, die Literaturgeschichte in einen philosophischen Zusammenhang zu bringen, ist der Form nach dieser der gelungenste. » (Spécialement à propos des 7^e et 8^e séries.) Haym, *Herder...*, t. II, p. 630, 634, sur la littérature anglaise : « Auch hier wieder Kann man von H. lernen, wie Literaturgeschichte zu schreiben ist. »

2. Voir Haym, *Herder...*, t. II, p. 509-510, cf. 497.

3. Haym, *ibid.*, t. II, p. 471 : « Er gestand sich nicht, dass diese Briefe nur die aufgelösten *Ideen...* seien. »

lui qu'en reprenant le mot de Pope sur Homère : les rayons de son œil changent en or tout ce qu'il éclaire ¹.

Surtout, un long article, mentionné au *Journal général de la littérature de France*, était consacré par la *Bibliothèque Germanique* à l'essentiel des *Idées* mêmes ². Les indications biographiques et littéraires que d'abord il donne sur Herder, sont prises à un manuel allemand. Elles y avaient été empruntées dès 1790 par la *Prusse Littéraire* de l'abbé Denina, que sans doute on ne lut guère alors en France ³. Après avoir conté quelques détails sur la jeunesse de Herder, Denina rappelait le Mémoire sur l'Origine du Langage ⁴ qui le fit connaître pour un philosophe « subtil, érudit et profond », puis la Dissertation sur « le sujet assez singulier » qu'est la Représentation de la Mort chez les Anciens, où il avait eu « le courage d'entrer en lice avec le célèbre Lessing », enfin son nouveau mémoire couronné sur la Corruption du Goût. Regrettant que Herder n'eût pas attiré l'attention de Frédéric II, qui « ne prenait guère connaissance de ceux qui ne parlaient qu'en allemand, et moins encore des ecclésiastiques », et qu'il n'eût pas été sollicité de venir à Berlin, Denina le suivait de Bückeburg à Weimar, dans la compagnie de Bode, Goethe et Wieland, auxquels il le jugeait digne dès lors d'être associé. Sa notice reportait à la génération allemande contemporaine, successivement éprise, en moins de quarante ans, de trois manières d'écrire, les reproches qu'on a faits au « style amphigourique et boursoufflé » de Herder. Il lui paraissait coupable, peut-être, seulement d'avoir voulu « s'accommoder au goût de ses compatriotes plutôt qu'à son propre sentiment, comme ont fait tant d'autres écrivains de différentes nations ». Denina semblait espérer que le séjour en pays saxon serait d'une heureuse influence sur la manière d'écrire

1. *Bibliothèque Germanique et Bibliographie Universelle*, an VIII, p. 493 (d'après Jenisch), p. 286 (d'après Merkel); signé D. P. D. M.

2. *Ibid.*, an VIII, p. 515-541, *Philosophie. Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit, Idées pour servir...*, par J.-G. Herder, 4 vol, 1784-91. — Cf. *Journal général de la Littérature de France*, 1800, t. III, p. 313.

3. Denina, *la Prusse littéraire sous Frédéric II*, t. II, p. 186-188; l'article sur Herder, p. 183-191. — Il est à noter que Denina était membre de l'Académie de Berlin.

4. Couronné, dit-il inexactement, « en 1775 » par l'Académie de Berlin.

de Herder. — La *Bibliothèque Germanique* prend aux mêmes sources que lui ¹ ses informations sur la jeunesse littéraire de Herder, sur ses premiers écrits « dévorés avec une ardeur extraordinaire » et qui le révélèrent à tous « comme un connaisseur éclairé de l'antiquité, un philosophe spirituel, profondément esthétique, un écrivain original » ; sur son style « nouveau, solennel, allégorique » dont le coloris très vif, la singularité et l'imprévu « trouvaient partout des enthousiastes et des imitateurs ». En faveur de qualités diverses mais distinguées, « ... la pénétration de l'observateur, des idées neuves, de grandes et belles vues, une grande justesse de jugement, et un langage animé plein de feu », on doit lui pardonner aisément, dit-elle, « quelques paradoxes et un ton un peu déclamatoire », ainsi que la « fougue hardie et presque dithyrambique de son imagination ² ». Elle rappelle les titres de deux ouvrages où Herder a comme prélué aux *Idées* : « Les plus anciens monuments de la race humaine » et « Encore une philosophie de l'histoire de la formation de l'humanité » ; le premier, avoue-t-elle, peu fait pour avoir un grand nombre de lecteurs, par la faute d'une forme littéraire qui « effraie d'abord, mais qui attire, impatiente et attire encore... » ; l'autre déjà beaucoup moins abstrait et moins obscur, qui fut très réputé, dès son apparition, bientôt même épuisé, et a servi de base à la « philosophie de l'histoire de la race humaine » que présentent les *Idées*. — La *Préface* est analysée brièvement ; on donne une idée sommaire de cette philosophie, cherchée en nous-mêmes et dans la succession des êtres organisés,

1. Kutner, *Caractere deutscher Dichter und Prosaisten*, p. 463.

2. La *Bibliothèque Germanique* atténue ici. Denina traduisait : « jugemens tranchans, langage brûlant, tous les sauts hardis et presque dithyrambiques de son imagination plus que hardie (*wilden*), goût pour les nouveautés, penchant pour le style guindé et fleuri, expression outrée et déclamatoire ». Plus loin, elle supprime même (à propos des ouvrages de jeunesse, en général) : « Cependant, combien ne s'écarte-t-il pas des chemins battus ! à quelles licences effrénées la singularité et l'extravagance ne l'entraînent-elles point ! » Puis, à propos de l'*Elleste Urkunde* spécialement : « Qui peut percer la profondeur ténébreuse de sa manière d'écrire tout à fait particulière ? ... langage enveloppé de nuages mystiques, obscurs, énigmatiques, comme s'il parlait du haut du trépied de Delphes. Qui peut le comprendre, qui peut le suivre à travers toute cette affluence de mots guindés et cabalistiques ? Et quand même on le pourrait, combien peu de lecteurs en auraient le loisir ? »

l'observation de la nature restant fondée sur l'expérience de l'analogie, sans laquelle elle ne saurait être qu'une « promenade en l'air ». Dans la suite de ses ouvrages, Dieu manifeste sa pensée en action, ainsi que « sa marche » dans le développement de la nature. On note la « crainte scrupuleuse » qu'a Herder de l'abus du mot *nature*, comme une « singulière différence » entre sa philosophie et celle de ses contemporains. Puis, on en vient à ses *premiers livres*. On indique ses vues sur la terre considérée d'abord dans ses rapports d'harmonie avec les corps célestes, puis individuellement « comme le grand atelier de l'organisation d'êtres d'espèces très diversifices » parmi lesquelles l'homme est comme au centre — sur l'organisation physique de l'homme comparée avec la structure des plantes et des animaux, et l'organisation spéciale qui fait de lui un être moral et raisonnable, le terme de la progression des êtres et des trois règnes, minéral, végétal, animal, « le plus parfait et le dernier chaînon de l'organisation terrestre, le moins parfait et le premier anneau d'une chaîne d'êtres d'un ordre supérieur ». Cet examen rapide rend assez exactement l'ordonnance générale des cinq premiers livres des *Idées*. Il semble pourtant que ce premier lecteur français qui publie ce qu'il a retenu des *Idées* ait été quelque peu rebuté par l'apparence plus théorique du *cinquième livre*, sur la série ascendante des formes et des pouvoirs dans l'organisation terrestre, où tout pouvoir correspond à un organe, sans que l'organe soit jamais ce pouvoir même ; sur le caractère progressif de l'enchaînement de ces pouvoirs et de ces formes, et sur le système de pouvoirs spirituels que constitue ainsi notre organisation humaine. *Le sixième* devait paraître moins abstrait : Herder y esquisse l'examen de l'organisation des peuples dans les différentes parties du monde ou zones terrestres, des pôles à la zone torride ; de même le suivant où s'affirme l'influence du climat sur le corps et l'esprit des hommes, influence diverse mais constante, « mélange de causes agissant dissemblablement et par conséquent avec autant de lenteur que de variété », et qui lutte partout contre le pouvoir originel, ou de génération, ou « génétique » comme dit le critique français de Herder. Mais toute son attention va aux *livres VIII et IX*, où Her-

der traite de l'homme moral, et le peint « non en métaphysicien, mais en historien, attendu que la philosophie de l'histoire ne peut avoir l'abstraction pour base et doit porter sur l'histoire seule ». C'est non seulement la sensibilité, mais l'imagination aussi, cette « lanterne magique de l'âme », qui dépend du climat autant que de l'organisation, et en même temps aussi de la tradition ; « les peuples n'ont rien inventé, ils héritent ». Mythologies et fictions populaires sont pour la plupart filles de l'ouïe et du récit, et l'oreille est « le plus timoré de tous les sens ». Même chez les peuples les plus sauvages, les mythologies, même les moins régulières, sont « un essai philosophique de l'âme humaine qui se plaît à rêver avant son réveil et à prolonger son état d'enfance ». De même que l'imagination est à la base de toutes les autres facultés intellectuelles, de même la raison pratique de la race humaine est « la fleur du génie du peuple », formée qu'elle est toujours par la nécessité de satisfaire aux besoins de la vie. De même encore, les sentiments et les désirs de l'homme restent naturellement proportionnés à son état et à son organisation, quel que soit d'ailleurs le pouvoir de l'opinion et de l'habitude ; « toute chose tend à rester ce qu'elle est ». L'homme ne saurait être considéré comme un « animal de proie » ; la nature dispose de moyens très divers pour « remplir tout ce que le genre humain devait se promettre de la sociabilité originaire, et pourvoir à sa conservation en évitant l'état de guerre de tous contre tous ». L'analyse est trop sobre pour donner une idée suffisante de tout ce qui passe du cœur de Herder dans cette étude pénétrante et émue des grands sentiments humains (de l'amour à l'affection filiale et à l'amitié), et des conditions du vrai bonheur, intime, naturel, né de la seule modération, et personnel beaucoup plus que social. Mais ce résumé du livre VIII s'illustre, aux points essentiels, de citations assez importantes, sur les rapports de l'imagination et du climat, sur l'importance de la tradition dans la constitution des mythologies, sur ce que doivent à l'imagination les autres facultés intellectuelles, enfin sur l'idéal de paix naturel à l'humanité et nécessaire à sa conservation. Plus brièvement, arrivé au *livre IX*, on montre d'après Herder que le développement des facultés intellec-

tuelles même est soumis à l'influence de la nature extérieure : « si nous tirions tout de nous, il pourrait bien y avoir une histoire de l'homme, il n'y aurait jamais une histoire de l'humanité ». Il se fait une éducation de l'espèce humaine ; chaque homme, né presque sans instinct, « ne devient un digne membre du genre humain que par l'exercice éclairé de la durée d'une vie » ; là réside le principe de la perfectibilité ou de la corruptibilité de l'espèce. Le critique ne s'arrête guère à ces considérations, qui pourtant fondent et légitiment, aux yeux de Herder, l'existence d'une philosophie de l'histoire humaine. L'intérêt de l'œuvre semble, pour ce Français, être moins « historique », que philosophique¹ ; il y pressent moins, dans l'ensemble, une orientation possible des esprits vers une forme nouvelle de la recherche historique, qu'il ne se plaît sans doute à trouver ici l'homme étudié d'un point de vue naturel et humain, séduisant à coup sûr, assez neuf, et, de plus, directement opposé à ce qu'on peut savoir des théories étranges de Kant et de ses premiers disciples, les « philosophes de la nature ». Il en vient sans retard au plus remarquable moyen de formation de l'homme social selon Herder, au langage, et rappelle le Mémoire couronné de jadis. C'est la collaboration du langage avec l'imitation et la raison qui a permis à l'intelligence inventive de découvrir tous les arts et sciences de l'humanité. De sorte que l'état naturel de l'homme est l'état social fondé sur les liens de la famille et sur le gouvernement héréditaire qu'impose la tradition, dérivant elle-même de la tradition la plus ancienne de toutes, la tradition religieuse, que l'homme n'a pas plus que les autres inventée.

L'auteur de cette recension, un peu brève, mais fidèle en somme et qui pouvait être utile, — Geoffroy Schweighäuser sans doute —² ajourne à un prochain volume de la *Bibliothèque Germanique* la suite de son étude et l'examen des deux dernières parties des *Idées*. On pouvait espérer qu'abandonnant le point de vue surtout philosophique et

1. Toute l'étude est donnée, p. 515, au titre : *Philosophie*.

2. L'article est signé N.-G.-S. — Sur Schweighäuser, voir Rabany, *Les Schweighäuser*, p. 29, 30, 37, 42, 87. — Cf. la lettre de Millin (sur sa mort) à Böttiger, citée plus haut, p. 143, note 4, fin.

presque exclusivement moral auquel il s'était jusque-là tenu, il eût songé à mettre dès lors en valeur la partie historique de l'ouvrage, qui n'apparaît guère. Par malheur ce second volume fut le dernier, les soixante abonnés de la Revue n'ayant point permis vraisemblablement à Cramer, au citoyen de Maimieux, inventeur de la « Pasigraphie », au citoyen Labeaume et à la chanoinesse de Poitiers, de continuer leurs soins à une entreprise pourtant bien accueillie d'un certain public, — fervent mais clairsemé. Non seulement le *Magasin Encyclopédique*¹ lui avait donné sympathie empressée et encouragements, mais Beffroi de Reigny s'était écrié en l'annonçant au *Dictionnaire néologique*² : « Enfin ! enfin ! la littérature allemande sort de ce nuage qui semblait l'envelopper. Aucune langue peut-être ne possède autant d'écrivains originaux dont les beautés leur soient à tous particulières » ; et comparant les hymnes de « Klopstock » aux cantates du grand Rousseau il s'exclamait : « et le style de Gessner, donc ! » puis ajoutait : « La Littérature allemande est encore cultivée avec beaucoup de succès, et l'on ne saurait trop presser les Rédacteurs de ce nouveau Journal, dont nous parlons, à nous faire promptement jouir des chefs-d'œuvre que l'Allemagne produit si souvent. Le public attend beaucoup de leur talent. »

Herder entre quelques autres, avait eu les honneurs de cette publication sitôt interrompue. Ces deux pauvres volumes sont pleins de lui. Qu'ils n'aient guère avancé la diffusion de son esprit dans le grand public, on n'en saurait douter. Mais, telles quelles, ces notices pouvaient suffire à légitimer dans l'esprit de ceux qui les connurent, la fière exclamation d'« un Allemand » alors en voyage à Paris, et qui oppose la philosophie allemande à la « clique philosophique des Français », à leurs « prétendus philosophes »... « Quel Auteur parmi les Français a travaillé l'*histoire des hommes*, avec une force aussi pénétrante et morale, avec la chaleur du cœur, comme chez nous Meiners, Herder et

1. *Magasin Encyclopédique*, 6^e année (1800), t. III, p. 142-143.

2. *Dictionnaire Néologique*, par le Cousin Jacques (L. A. Beffroi de Reigny) ; t. II, p. 83 (article : *Bibliothèque Germanique*). L'ouvrage est mentionné par E. et J. de Goncourt, *Société française pendant le Directoire*, p. 2, n. 1.

Heyne.... C'est à ces hommes que nos meilleures têtes doivent leur développement....¹ » Et si l'on songe que les lecteurs curieux de la véritable littérature et de la pensée allemandes constituaient une élite fort limitée, on admettra qu'auprès de ceux-là du moins, l'effort sérieux alors tenté pour leur présenter l'un des plus grands écrivains allemands de l'heure a pu ne pas être inutile, et qu'ils ont dû ainsi connaître mieux Herder philosophe, comme ils avaient ailleurs l'occasion de connaître Herder littérateur, et surtout moraliste ou érudit.

Un anonyme — sans doute Michel Berr — donnait dans la *Décade*, en l'an XIV, une appréciation assez exacte de ce qu'avait pu être sa contribution aux « progrès de la philosophie allemande pendant le xviii^e siècle² ». Après avoir parlé de Mendelssohn, du Kant cher à Villers, et du « mystique Schelling », on nommait Herder comme un des métaphysiciens en vue d'Allemagne, avec Eberhard, Feder, Jacobi, Reinhold, Tiedemann, Weishaupt et d'autres. On lui décernait ce titre, enviable somme toute, « poète de la philosophie ». On opposait, non sans justesse, « l'étendue, la vigueur et le brillant de son imagination », non pas amortie mais stimulée par les spéculations les plus abstraites, aux dénigrement des hommes froidement raisonnéurs », des « métaphysiciens subtils », et de « tout ce qui calcule, analyse, raisonne ou croit raisonner en Allemagne ». Pour consoler sa mémoire du peu de cas que certains compatriotes avaient pu faire du « Spinosisme déguisé » de son *Dieu*, ou encore des *Archives primitives de l'espèce humaine*, « tissu de phrases pompeuses, disaient-ils, de rêveries mystiques, et d'énigmes plus difficiles à comprendre que les oracles de

1. [Heinzmann] *Voyage d'un Allemand à Paris*, p. 272 (Lausanne et Paris, 1800) : Il est à noter que lui-même fait (p. 273) la réponse à ses belles déclarations : « Je sais, je sais, j'estime tout cela... mais ces Savans font exception à la règle ; et d'ailleurs, dans les universités d'Allemagne, qui les lit encore de préférence, sauf peut-être Kant ? »

2. *Décade*, t. XLVII (an XIV), p. 135-145, et 207-219 (spécialement, p. 142-144) ; le 2^e article traite plutôt de la « physionomique », de la morale et de l'éducation de la jeunesse ou du peuple. Le tout est signé B. — *Ibid.*, p. 459-465, du même, « Des mathématiques en Allemagne ». — Dans la *Revue Sociale* de 1832 (p. 251), Michel Berr rappellera ses contributions passées à la *Décade*, au *Mercurie Etranger*, et autres périodiques amis des lettres allemandes.

la Pythie », on assurait les « âmes sensibles, élevées, susceptibles d'enthousiasme, les âmes qui s'échauffent sur la contemplation du grand et du beau », que ses écrits fournissent, autant que ceux de *Lawater*, « un aliment à leurs besoins ».

Herder historien décidément caché par Herder philosophe, et sans doute aussi par l'ombre protectrice mais dangereuse du visionnaire de Zurich, on ne donnait ici au « littéraire » qu'une mention très élogieuse, mais nécessairement rapide, dont les *Zerstreute Blätter* récemment connues en France faisaient tous les frais. Avec une sincérité de regrets qui ne saurait être douteuse, on ajoutait enfin : « Herder est mort trop tôt pour les sciences et surtout pour ses amis.... »

VII

Péniblement, malgré l'hostilité des circonstances et les esprits en grande majorité indifférents, le nom de Herder semble avoir accédé à la notoriété française. Les œuvres de sa jeunesse, qui n'avaient guère sollicité l'attention, paraissent oubliées. Mais, s'il est encore un public qui pense, il a pu suivre le développement continu de sa maturité. L'on ne s'est pas risqué à l'entreprise hasardeuse qu'eût été alors la traduction d'un des grands ouvrages récents ; mais on les a fait connaître à peu près tous, et l'on a traduit, des moins compacts, plus d'un chapitre ou fragment important, qui a paru plaire.

La mort vient non pas traverser, mais consacrer cette réputation tardive. La perte que faisait l'Allemagne ne demeura point inaperçue en France. Le *Magasin Encyclopédique*¹ annonça la mort du « célèbre Herder, président du Consistoire ecclésiastique dans le duché de Saxe-Weimar, auteur des *Idées sur la philosophie de l'Histoire du genre humain* » ; la *Décade*², la disparition contemporaine, ou presque, de « deux personnages, Kant, si connu par sa philosophie, que

1. *Magasin Encyclopédique*, 1804, t. V, p. 117.

2. *Décade*, an XII, t. XLI, p. 250.

M. Villers a essayé de faire connaître aux Français, et Herder, auteur d'un essai philosophique sur l'histoire du genre humain ». Les *Archives Littéraires de l'Europe* ne tarderont pas à déclarer, avec un journal anglais, que Frédéric II n'eût pas mérité de l'allemand si Wieland, Gœthe, Garve et Herder avaient existé de son temps ¹. Déjà dans une notice consacrée à Schiller ², elles associent au poète défunt, en un « cercle illustre », Gœthe, Wieland et Herder. « Weimar a perdu Herder et Schiller, dit la *Bibliothèque Française* de Pougens ³, mais ces deux hommes célèbres vivront éternellement par leurs ouvrages dans la postérité. » Ici ou là, aux nouvelles littéraires de l'étranger, quelques échos des hommages rendus à la mémoire de Herder : un portrait par un graveur de Weimar ; un médaillon frappé « en l'honneur du célèbre Herder », avec un temple antique et la statue de Diane d'Ephèse, symbole de la nature ; sur le devant, deux griffons tenant la roue de Némésis et en exergue une légende latine attribuée à Bœttiger ; un monument en marbre dont la partie sculpturale sera l'œuvre de Tieck ; un projet d'estampe à la mémoire de Herder, comme aussi de Schiller et de Kant, dans le genre du « grand paysage oriental » déjà exécuté en l'honneur de Klopstock ⁴. Surtout on annonçait l'édition prochaine, confiée par la veuve et le fils aîné à Jean de Muller, des *Œuvres Complètes* « de ce savant illustre trop tôt enlevé aux lettres et à ses amis » — avec suppression de « tout ce qui a trait à des querelles littéraires maintenant oubliées », mais adjonction de plusieurs ouvrages inédits, d'un choix de lettres et d'une histoire de sa vie. Le *Magasin Encyclopédique*, après avoir indiqué les procureurs principaux de ce « monument littéraire », Heyne, Wieland et les deux Muller, donnait la liste des œuvres complètes « du célèbre Geofroi de Her-

1. *Archives Littéraires*, 1807, t. XIV, p. 134. — Cf. ce que dit de Frédéric II M. Lévy-Bruhl, (*L'Allemagne depuis Leibnitz*, p. 117) : « A-t-il su qui était Kleist ?... et peut-être n'entendit-il jamais parler de Herder. »

2. *Archives Littéraires*, 1805, t. VI, p. 433.

3. *Bibliothèque française*, de Pougens, octobre 1805 (dernier volume), p. 101 : Notice Littéraire sur Weimar, extraite du *Voyage* d'un Observateur Cosmopolite, composé en allemand, et sous presse.

4. *Archives Littéraires*, t. II, p. xxxii (*Gazette littéraire*) ; *Magasin Encyclopédique*, 1805, t. II, p. 150 ; *Archives Littéraires*, t. I, p. xxx (*Gazette littéraire*) ; *Magasin Encyclopédique*, 1807, t. II, p. 162.

der », tout au long. En 1810 encore, avec une notice de Bœttinger sur Jean de Muller, l'*Esprit des Journaux* traduira un fragment de lettre de l'historien qui, près de mourir, s'occupe à la révision de plusieurs volumes de Herder ¹.

Parmi tant de voix empressées à redire le nom du « célèbre Herder », tel nuance la louange de réserves qui sont élogieuses encore. Un compilateur doit réunir, en une publication distincte de l'édition complète, les principaux jugements de Herder relatifs à l'antiquité classique ; on espère, aux *Archives Littéraires*, qu'« en rapprochant les idées éparses de Herder il les a rendues plus saillantes » et qu'« en rassemblant dans un même foyer les rayons du génie de l'auteur, souvent brisés dans le prisme de son imagination, il a réellement produit plus de chaleur et de vraie lumière ² ». Mais les mêmes *Archives*, dès la mort de Herder ont donné d'après « un ami de Weimar » les derniers vers de sa plume, et repris ce texte des *Idées*, que « l'homme est formé pour l'attente de l'immortalité », comme « la plus digne oraison funèbre qui puisse être faite de cet ami de la morale ». Puis, reliant deux extraits assez étendus par une analyse rapide du début et des idées intermédiaires, elles ont fait ressortir « le caractère platonique qui respire dans tous les écrits de Herder, qui était en quelque sorte habituel à son esprit et dont sa conversation même était animée ³ ».

Surtout, Degérando y consacre à l'« ami des hommes » que fut Herder, une simple notice, mais tout émue de la sympathie du cœur et de l'esprit, déjà d'un disciple, et qui présente la première étude complète parue en France sur l'œuvre de Herder ⁴. Il le suit, de sa jeunesse, de ses années d'études physiologiques « dont il fait de si utiles applications », à travers toute son existence, à Bückeburg ⁵ et à Weimar dans la société des Gœthe, des Schiller et des Wieland : « l'amitié avait embelli sa vie, et les larmes de

1. *Archives Littéraires*, t. I, p. LXV et t. II, p. VI (Gazette littéraire). — *Magasin Encyclopédique*, 1805, t. I, p. 156, et t. II, p. 461-463. — *Esprit des Journaux*, 1810, t. II, p. 194.

2. *Archives littéraires*, 1805, t. VIII, p. XIII-XIV (Gazette littéraire) : D^r Danz, *Herders Aussichten des classischen Alterthums*.

3. *Ibid.*, t. II, p. 27 ss. : *Ideen*, I, IV, 7, I, v, 1 à 6 (p. 29-34, et 35-41).

4. *Ibid.*, 1804, t. I, p. 137-143 (Nécrologie).

5. (P. 138) « Bückebourg », le comte de « Schauenbourg ».

la reconnaissance ont coulé sur sa tombe ». Notant la profonde influence exercée par lui sur les idées et le goût de sa nation, il l'explique par la valeur de ses contributions à la théologie, à l'histoire, à la philosophie et aux « sciences ». C'est ainsi une revue rapide et méthodique de ses œuvres essentielles. Ecrits théologiques où la religion se fait « l'institutrice morale de l'homme », et le dialogue intitulé *Gott unissant* « une logique saine et pressante, à une éloquence douce et noble ». Mémoire sur l'*Origine du Langage*, qui « jette un jour précieux sur certaines lois très peu développées des facultés intellectuelles de l'homme ». OEuvres philosophiques, toutes également éloignées de l'esprit de système, toutes fondant les sciences philosophiques sur l'étude de la nature et la connaissance de l'histoire : la *Métacritique*, réfutant le Kantisme « d'une manière aussi décente que judicieuse », et d'une valeur méconnue peut-être en raison de son opposition à la « secte dominante » ; les *Lettres Zu Beförderung der humanitaet* au titre presque intraduisible en notre langue, et qui exprime à sa manière la vue chère à Herder : constante harmonie de « l'enthousiasme du beau moral » avec les « impressions que font naître les productions du goût et de l'imagination » : enfin *les Idées d'une histoire philosophique du genre humain*, d'exécution un peu superficielle peut-être, d'ailleurs « riche et élégante », mais au dessein « plein de grandeur », la « vertu et la dignité de la race humaine » s'affirmant comme résultat de toutes les comparaisons que Herder institue entre l'homme et les êtres divers ou le système général de l'univers. Enfin, plus brièvement rappelées, des œuvres littéraires comme le commentaire habile et savant des « vénérables monumens de la poésie hébraïque », la sagace dissertation sur l'Epigramme grecque, les imitations heureuses qu'en donna Herder, son recueil de ballades et chansons populaires ; et jusqu'à l'*Adras-tée*, révision originale de la littérature et de la philosophie au dernier siècle, — interrompue par la mort.

Sans nul doute, c'est par Herder philosophe et moraliste qu'a été séduit surtout Degérando, et nous aurons à examiner ce que cette admiration a pu avoir de valeur efficiente, et ce que sa pensée a dû à Herder. Notons seulement ici que l'« intention morale » partout présente chez Herder,

l' « amour du bien qui respire dans ses moindres écrits », sont relevés dans cette étude rapide, à bon droit et avec un certain bonheur. L'auteur sait que Herder fut parmi les « écrivains les plus élégans » de l'Allemagne, grâce à une imagination vive et brillante, à la facilité abondante et variée, au coloris de son expression : qualités qui l'ont entraîné parfois à un « trop grand luxe de figures », et à quelque diffusion négligente. Mais il tient surtout à faire valoir la « noblesse constante des pensées », et de l'expression elle-même, qui fait que l'Allemagne vient de perdre en Herder « un de ses moralistes les plus estimables, de ses philosophes les plus éclairés ». — « Si l'on doit des éloges à ceux qui ont cultivé les lettres avec succès, conclut-il, combien n'en doit-on pas à ceux qui les ont rappelées à leur plus vraie et plus sublime destination ! »

Une fois commencée l'édition des OEuvres complètes de Herder, on voit apparaître en France un trait caractéristique, et peu connu jusque-là, de cette physionomie complexe. Presque en même temps qu'elles annonçaient la troisième livraison, les *Archives Littéraires de l'Europe* donnaient en traduction *Des Légendes*, et la *Décade, Des poètes et de la Poésie dans les tems qui ont précédé et suivi la réformation de Luther*¹. La personnalité de l'auteur s'accusait et par le genre même des pièces choisies, et par les notes concises qu'ajoutaient les traducteurs. L'un se bornait à faire observer « que M. de Herder était ministre luthérien ». L'autre indiquait bien que cette étude de la « légende » chrétienne, qui ramène l'attention à des « objets négligés et injustement méprisés », n'en prétend pas être une apologie absolue, mais seulement une critique bienveillante qui se refuse à condamner « des opinions et des vertus d'un autre siècle, parce qu'elles n'ont plus cours dans celui-ci ». Et qui en use ainsi avec des traditions catholiques un peu oubliées ? « un des ministres les plus distingués de toutes les communions protestantes ». Ce très juste

1. *Archives Littéraires*, t. XII, p. LVIII. — *Ibid.*, t. XI, p. 35-51. — *Décade*, t. L (1806), p. 517-526 ; t. LI, p. 200-203. Ces deux traductions ont été mentionnées déjà par Süpflé (t. II, p. 195, note 98) ainsi que les deux contributions de Degérando (t. II, p. 81).

hommage était rendu à la haute tolérance de Herder, à propos d'une œuvre où elle se prouvait proprement elle-même par un acte littéraire. Peu importait en somme que les *Archives* remplissent ou non par la suite leur promesse de donner quelques-unes des « légendes versifiées » qui suivent la dissertation des *Feuilles Détachées*. Mieux valait même qu'elles ne les eussent point reprises dans leur naïveté nue et un peu gauche. Ne venait-on pas d'émouvoir en faveur de la religion catholique les âmes françaises lassées du philosophisme et des aboutissements extrêmes et redoutables qui lui avaient été assignés ? Et pour bien des catholiques restés fidèles à leur foi, pour les néo-catholiques surtout, n'était-il pas avéré déjà que le génie même de la religion chrétienne — de la religion catholique — résidait pour une bonne part dans un trésor de traditions un peu oubliées, poétiques et simples, sans rien de convenu ou d'abstrait ? Les protestants rentrés en France pouvaient s'applaudir qu'un des ministres de leur culte eût donné, entre beaucoup d'autres, cet exemple de libéralisme dans la croyance. Les catholiques qui le connurent, ne purent savoir mauvais gré à Herder d'avoir rendu hommage à la valeur morale de traditions quasi-perdus. Les catholiques ultras lisaient-ils, eux, ces *Archives* peu achalandées, et bientôt au terme de leur carrière ? Ceux dont le zèle religieux s'y trouva blessé, eurent quelque temps après la consolation de voir le libéralisme de Herder pleinement méconnu par les *Annales Religieuses* ¹ : venant à parler d'Ulrich de Hutten, à propos d'un obscur *Manuel du Voyageur en Suisse*, elles s'étonnaient de la renommée faite par Herder et Wieland à « cet Ulrich de Hutten » presque oublié, et ressuscité par eux : « Il est reçu aujourd'hui parmi les écrivains protestants d'accorder des éloges à cet homme pompeux et emporté, mais qui eut le mérite de porter une haine implacable aux prêtres. »

Ainsi la physionomie intellectuelle de Herder se complète par la notion qu'on prend en France de son activité confessionnelle et, somme toute, du libéralisme de ses tendances.

1. *Annales Religieuses*, t. XII (2^e partie), 1810, p. 545 (t. VIII des *Mélanges de philos., d'hist., de morale et de litt.*).

A vrai dire, son rôle de théologien-exégète demeure peu apparent. Les notices que la *Gazette des Deux-Ponts* consacrait jadis à ses ouvrages sur les livres sacrés, ne semblent avoir éveillé aucune curiosité en pays français et catholique. Anquetil-Duperron pourtant, peu avant le moment où l'on devait décourager Herder d'ébaucher des relations avec lui, paraît avoir eu connaissance des développements auxquels son *Zend Avesta* avait jadis conduit Herder. Dans les *Annales Religieuses, Politiques Littéraires* de 1796, il relèvera ¹ les attaques, vieilles déjà de vingt ans, d'un abbé Flexier de Réval contre sa « fastueuse traduction » des textes sacrés persans, « ouvrage de pure imagination, disait l'abbé ², fait sur des manuscrits qui n'existent nulle part. Ce qui n'a pas empêché un bon Allemand de greffer un nouvel ouvrage sur celui-là : Erläuterungen, etc., Riga, 1775 ». Anquetil défend du même coup le *bon Allemand* qui n'est autre que Herder : « Tous les esprits ne sont pas capables du même excès de folie. » Simple marque de reconnaissance du maître au disciple lointain et d'ailleurs peu connu. Sans doute Flexier lui-même ne savait pas de l'ouvrage autre chose que ce qu'en avait dit la *Gazette* de 1775. La question en reste à cet écho tardif et bientôt étouffé.

Le *Magasin Encyclopédique*, très informé de Weimar on l'a vu, a consacré, peu après, deux pages au deuxième volume des *Ecrits Chrétiens* ³, le *Sauveur des Hommes*, formé de « cinq mémoires aussi précieux que concis » dont il fait une brève analyse : authenticité des Evangiles, composés durant la seconde moitié du 1^{er} siècle par des Juifs

1. *Annales religieuses, politiques et littéraires*, tome I (an IV), p. 525 ; au n° 3 on avait demandé à Anquetil de publier, non pas en latin, mais en français, l'*Oupnek'hat* qu'on annonçait de lui.

2. *Catéchisme philosophique*, p. 296, et non 295 comme l'indiquent les *Annales*. — Le titre allemand est donné sous la forme « Erläuterungen », corrigée p. 686 « erlauerungen ». L'ouvrage de F. de R., dont le vrai nom était François-Xavier Feller, S. J., eut grand succès ; la 1^{re} éd. avait paru à Liège, la 4^e y fut donnée en 1805 (an XIII) ; en 1825 on l'édite encore à Lille, Clermont, Paris ; en 1829 à Tournai ; en 1846 à Paris ; on le traduit alors en espagnol, etc...

3. *Magasin Encyclopédique*, 1797, t. VI, p. 268-269 : Livres divers, Herméneutique sacrée et Théologie, Von Erlosser der Menschen, etc... c'est-à-dire Du Sauveur des Hommes, d'après les trois Evangélistes, par J.-G. Herder, 1796, in-8° de 304 pages.

convertis au christianisme; idées des Juifs sur le Messie, interprétation des livres sacrés antérieure à Jésus et contemporaine de Jésus; histoire de Jésus lui-même; persistance du ton des anciens Prophètes chez les Evangélistes, qui ne sont point des historiens grecs; enfin discussion sur la question de savoir si les Prophéties de l'Ancien Testament doivent être considérées comme une des bases du christianisme. On annonçait de Herder une suite, consacrée au quatrième Evangéliste, et même une traduction allemande du Nouveau Testament; elle ne parut jamais, et le *Magasin Encyclopédique* ne s'occupa point des trois séries postérieures des *Ecrits Chrétiens*. Il avait déclaré Herder « un des théologiens allemands les plus distingués, un de ces hommes généreux qui, secouant d'antiques entraves, semblent avoir pris pour devise : *Nullius in verba magistri* ». Le théologien qui collaborait au journal fut-il quelque peu effrayé par cette indépendance même? Ou bien, occupé qu'on y était de reproduire aussi fidèlement que possible le mouvement intellectuel de l'Allemagne contemporaine, crut-on pouvoir sacrifier la théologie, que la philosophie, d'après le *Nord Littéraire*¹, paraissait alors en avoir presque bannie? Ou surtout, fut-on peu encouragé, par l'état des esprits français, à faire pour Herder ce qu'on ne pouvait guère tenter pour d'autres? Un témoin assez clairvoyant d'ordinaire dit vers ce moment : « L'ignorance générale de la plupart des Français sur les matières de religion, et l'établissement civil de cette religion parmi eux, ont jusqu'ici partagé la nation en deux classes très distinctes... une qui croyait tout, l'autre qui ne croyait rien². » La théologie de Herder ne pouvait satisfaire ni l'une ni l'autre : on n'insista pas. — Ainsi Herder partagea le sort des théologiens allemands. La *Gazette des Deux-Ponts*, entre 1770 et 1775 avait prononcé les noms de Spalding, Büsching, Eberhard ou Bahrtd³; les *Archives Littéraires de l'Europe* louèrent Spalding, à l'occasion de sa mort, et le comparèrent même

1. *Nord Littéraire*, 1799, t. II, p. 357 (d'après la dernière foire de Leipzig).

2. Helen Maria Williams, *Aperçu de l'état des mœurs...*, traduit de l'anglais... (an IX-1801), t. II, p. 76.

3. *Gazette des Deux-Ponts*, par exemple, 1770, p. 537 et 1771, p. 627 ; 1771, p. 674 ; 1774, p. 291, 330, 505.

à Fénelon ¹. Mais ce ne furent guère que des noms. Quand la religion réformée reprendra vigueur en France, et que les productions théologiques allemandes lui seront une aide précieuse, on pourra craindre que déjà la théologie de Herder ne soit oubliée en Allemagne, et condamnée ou dépassée.

L'exégèse était en moindre défaveur parmi nous, vers la fin du siècle, et le nom de Michaelis un assez grand nom. Dès les environs de 1760, le *Journal Encyclopédique* avait fait l'éloge de dissertations philosophiques de lui, couronnées, soit traduites en français, soit données en latin ². La *Gazette des Deux-Ponts* à son tour avait valu à ses œuvres exégétiques une très appréciable publicité, aidée en cela par l'*Esprit des Journaux* ³; l'Institut se l'était associé au titre étranger. — La plupart des traités relatifs aux livres sacrés étaient annoncés dès leur apparition par ces trois journaux : ouvrages latins de Tychsén, Schultens, Döderlein, Rosenmüller ⁴; commentaires ou traités allemands de Mosheim, Pauli, Semler, Eichhorn ⁵, et nombre d'autres moins notoires. D'ailleurs les études bibliques gardaient en France, même dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un reste de faveur. L'*Année Littéraire*, le *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, le *Journal de la Littérature, des Sciences et des Arts*, le *Journal Encyclopédique* aussi, abondent en annonces de traductions des Psaumes, des lamentations de Jérémie, de l'Ecclésiaste, d'Isaïe, du Cantique des Cantiques, de Baruch, des « Lyriques Sacrés ⁶ ». Les commentaires non plus ne

1. *Archives littéraires*, 1804, t. II, p. LVIII ; 1805, t. V, p. XIII.

2. *Journal Encyclopédique*, 1759, 1^{er} déc., p. 1, 312 ; 1762, 15 août, p. 33 ; 1768, 15 août, p. 67-76.

3. *Gazette des Deux-Ponts*, par exemple 1771, p. 277, 725 ; 1772, p. 686 ; 1776, p. 258, 777. — *Esprit des Journaux*, 1774, janvier, p. 180 ; 1779, mars, p. 395, etc. ; 1778, mars, p. 405.

4. *Gazette des Deux-Ponts*, 1772, p. 764 ; 1773, p. 164 ; 1776, p. 449 ; *Esprit des Journaux*, 1778, juin, p. 385.

5. *Gazette des Deux-Ponts*, 1771, p. 462 ; 1774, p. 413 ; 1777, p. 425 ; *Esprit des Journaux*, 1779, juillet, p. 410 ; décembre, p. 493 ; 1781, mars, p. 415. — Cf. *Magasin Encyclopédique*, 1791, t. VI, p. 271, etc...

6. Psaumes : *Année Littéraire*, 1762, t. IV, p. 312 ; t. VIII, p. 217 ; — 1764, t. II, p. 334. — *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, 1772, janvier, p. 166 ; *Journal Encyclopédique*, 15 avril 1763, p. 3 ; 1785, 1^{er} novembre, p. 379. — *Année Littéraire*, 1771, t. VIII, p. 190 ; 1786, t. IV, p. 88.

Jérémie (d'Arnaud) : *Année Littéraire*, 1757, t. V, p. 169 ; *Gazette des Deux-Ponts*, 1771, p. 373.

Ecclésiaste : *Année Littéraire*, 1772, t. III, p. 238 ; *Journal des Beaux-*

manquent pas : thèse en latin sur la poésie hébraïque en général et les Psaumes en particulier, Introduction à la langue hébraïque ¹ ; le seul abbé de Coutant de la Molette donne un Traité sur la Danse et la Musique des Hébreux, un Essai sur l'Écriture Sainte, ou Tableau historique des avantages qu'on peut retirer des langues orientales pour la parfaite intelligence des livres saints, des Pseaumes expliqués d'après l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque, l'Arabe, l'Éthiopien, l'Arménien, le Grec et le Latin, ou Confrontation raisonnée... ; et la Genèse expliquée d'après les textes primitifs, avec des réponses aux difficultés des incrédules ². Laurent-Etienne Rondet, éditeur de la Bible d'Avignon, publie des Dissertations sur le Rappel des Juifs et sur le chapitre XII de l'Apocalypse, puis un Dictionnaire historique et critique, dogmatique et moral de la Sainte Bible. Des religieux ou des abbés produisent, qui des Eclaircissements sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains, qui un Essai sur le livre de Job, qui un Essai sur l'Apocalypse avec des remarques sur le système de Pastorini, qui un traité sur les Titres primitifs de la révélation ³. On traduit Blair, George Jubb ⁴. Contre les incrédules, on défend non pas seulement la Genèse ou l'Exode comme l'abbé de Cou-

Arts et des Sciences, 1772, juin, p. 564 ; *Gazette des Deux-Ponts*, 1772, p. 337.

Isaïe : *Journal Encyclopédique*, 1^{er} nov. 1760, p. 3 ; 15 mai 1789, p. 152. — *Observateur Littéraire*, 1760, t. IV, p. 140.

Cantique des Cantiques : *Journal Encyclopédique*, 1^{er} mars 1768, p. 133. Baruch : *ibid.*, 15 mars 1788, p. 530.

Lyriques Sacrés, et Morceaux Choisis des Prophètes : *Année Littéraire*, 1777, t. II, p. 145. — *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, 1777, 1^{er} mars, p. 427 ; *Journal Encyclopédique*, 15 novembre 1789, p. 122.

1. *Année Littéraire*, 1762, t. V, p. 145 ; 1765, t. I, p. 329.

2. *Journal de Littérature, des Sciences et des Arts*, 1781, t. V, p. 422 ; *Journal de Monsieur*, 1781, t. III ; *Journal Encyclopédique*, 1^{er} avril 1776, p. 3 ; 1^{er} mai 1778, p. 379 ; 1^{er} août 1781, p. 474 ; *Année Littéraire*, 1778, t. VI, p. 200.

3. *Journal de Politique et de Littérature*, 1778, t. I, p. 567. — Cf. *Journal des Beaux-Arts et des Sciences*, 1776, t. II, p. 218, *Étrennes d'Apollon*, 1777, p. 188, et *Journal Encyclopédique*, 15 août 1778, p. 15, 1^{er} avril 1776, p. 176. — *Journal Encyclopédique*, 1^{er} août 1784, p. 541. — *Ibid.*, 15 oct. 1760, p. 14 ; 15 oct. 1769, p. 178 ; 1^{er} oct. 1781, p. 152 ; 1^{er} mai 1772, p. 471 et 1^{er} et 15 juin 1773, p. 191 et 386 ; cf. *Gazette des Deux-Ponts*, 1774, p. 462.

4. *Année Littéraire*, 1789, t. V, p. 166 ; *Journal Encyclopédique*, 1^{er} mai 1782, p. 440.

tant de la Molette, mais en particulier les livres de Moïse, ou l'ensemble des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ¹. Le Maistre de Saci fait autorité, mais on n'en signale pas moins des tentatives d'hétérodoxes notoires comme le pasteur Chais d'Amsterdam ². Une âme simple met en vers l' « ordre, nombre et sujet de tous les livres de l'Écriture Sainte » ; une pensionnaire du Roi à l'abbaye de Longchamps présente à la famille Royale un « *Abrégé Chronologique et Historique des Figures de la Bible*, mis en vers français pour servir à l'instruction des jeunes personnes ³ », et un chanoine intitulé « Lamentations de Jérémie » un poème en quatre chants dont la consciencieuse *Gazette des Deux-Ponts* dit seulement : « Pauvre Prophète ! c'est ainsi qu'on le fait parler ⁴ ! » Au début du XIX^e siècle, la Bible est à la mode en littérature :

Rimeurs, lisez la Bible et tous les livres saints
 Ce sont trésors ouverts à nos pieux larcins :
 C'est par Jéhovah seul qu'un poète est sublime.
 Près de ce Dieu lyrique et propice à la rime
 Tous les Dieux des païens sont de vrais polissons,
 Inspirant au hasard quelques faibles chansons.
 ... Enfin le plus petit des plus petits prophètes
 Est poète plus grand que nos plus grands poètes.

Ainsi rimera-t-on en l'an XII ⁵, et quinze ans plus tard Béranger encore fredonnera :

Puiser dans la Bible est de mode
 ... La Bible à quelque chose est bonne ;

tandis que, faisant concurrence à M. de Genoude, tel che-

1. *Journal Encyclopédique*, 15 août 1780, p. 3 ; *Année Littéraire*, 1779, t. III, p. 194 ; cf. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} sept. 1778, p. 191 ; 15 oct. 1782, p. 191.

2. *Journal Encyclopédique*, 1^{er} décembre 1777, p. 356.

3. *Ibid.*, 15 août 1785, p. 173 ; *Gazette d'Utrecht (Supplément)*, 18 mars 1768.

4. *Gazette des Deux-Ponts*, 1770, p. 229.

5. *Recueil d'Opuscules en vers et en prose*, déjà cité, p. 85 (Le Bon Temps).

valier de Saint-Louis traduira les Psaumes en vers français ¹.

Dès avant Chateaubriand, M^{me} de Staël et Bonald, la poésie biblique était donc un objet d'étude — littéraire surtout — en France, où J.-B. Rousseau n'avait fait déjà que reprendre la tradition classique. Tout en notant que cette sorte de recherches « ne fut jamais aussi encouragée et universelle parmi les nations attachées à Rome que parmi celles qui s'en séparèrent » et pour qui elles étaient comme « les protectrices de la chose publique », Villers reconnaissait bien que « l'étude des langues et des antiquités sacrées et ecclésiastiques ne peut être le partage des seuls protestans ² ».

Mais, ni à la fin de l'Ancien Régime, ni à la veille de la Restauration, n'apparaît la moindre influence de Herder exégète, ou interprète de l'âme hébraïque. En 1789, on annonce une traduction hollandaise d'un ouvrage de Michaelis ³. Non seulement on juge que ses ouvrages ne sont pas assez connus en France : « ils le sont sûrement beaucoup moins que son nom. » Mais on estime que soit frivolité, soit paresse, soit satiété, les Français sont en général fort peu au courant des travaux anglais et allemands sur les livres saints. On reproche à Pastoret par exemple, de n'avoir point connu le *Droit Mosaique* de Michaelis, ni Warburton, sans doute l'un et l'autre trop volumineux à son gré, non plus que Niemeyer entre autres, ... ou Herder. — Vingt ans plus tard, il paraîtra coup sur coup deux traductions des leçons latines de Lowth *Sur la Poésie sacrée des Hébreux* ⁴, vieilles déjà d'une génération. Un seul

1. Béranger, *Chansons* (Nabuchodonosor). — *Spectateur religieux et politique*, t. I (1818), p. 73 : trad. Sapinaud de Boishuguet.

2. Bonald, *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*, Paris, 1819, t. I, p. 387 (*Du Style et de la Littérature*, août 1806) : les Juifs n'ont qu'un livre, mais ce livre, s'il est permis de le considérer sous des rapports humains et littéraires, etc... Il cite le jugement de La Harpe, que les ouvrages de notre littérature, distingués par le plus grand caractère de perfection, sont ceux dont les auteurs, tels que Bossuet, Racine et J.-B. Rousseau, ont puisé leurs sujets ou leurs pensées dans les livres saints... — Ch. Villers, *Luther*, p. 212, cf. 217, 263.

3. *Journal Encyclopédique*, 15 janvier 1789, p. 352 (de Perponcher, trad. de Michaelis, *Nouveau Testament*).

4. Lowth, *Leçons sur la Poésie Sacrée des Hébreux*, Lyon, 1812 : Herder mentionné, p. III, note. — F. Roger, trad. du *Cours de Poésie Sacrée* du D^r Lowth (Paris, 1813, 8°).

des deux traducteurs mentionne Herder, dans une note de sa préface, comme un nom à peu près ignoré des hébraïsants français : « M. Herder a aussi mis au jour un Traité sur la Poésie des Hébreux ; ce Traité est peu connu en France ; on assure qu'il est classique en Allemagne. » Le *Magasin Encyclopédique* consacre à la traduction toute une longue notice, reproduit les objections de Michaelis à Lowth, sans mentionner Herder ¹.

L'étude littéraire ou savante de la Bible ignore en France son œuvre et même son nom, bien qu'il ait mérité grandement de l'une et de l'autre. Pour qu'on pense à lui, de-ci de-là, il faut l'appoint des circonstances politiques et la naissance ou la reprise de la question juive.

Dans son curieux et généreux *Essai sur la Régénération des Juifs*, écrit à Metz à la veille de la Révolution, l'abbé Grégoire avait cité entre autres défenseurs modernes du peuple juif, Shaftesbury, Lavater, Mendelssohn et Michaelis ² ; l'œuvre de Herder sur l'Esprit de la poésie hébraïque était trop récente encore pour qu'il ait pu y prendre des arguments. Mais quand l'Empereur convoqua en assemblée les principaux Juifs pour consulter sur la renaissance morale de leur peuple, et ranimer en lui « les sentimens de morale civile », il y eut dans la presse, au *Publiciste* notamment, toute une série d'articles sur ce problème. Bonald écrivit *Sur les Juifs* un article déjà passionné ³. Le bien qu'on a dit récemment de leur race l'a

1. *Magasin Encyclopédique*, 1812, t. VI, p. 419-454 (Signé Am. Jourdain). — Le *Journal des Arts, des Sciences et de la Littérature*, 1813, n° 198, p. 25 ss., consacre un article à ces deux traductions ; Michaelis seul y est nommé, et le point de vue est purement littéraire.

2. Grégoire, *Régénération des Juifs* (Metz, 1789), p. 43, 44, 45, 54, 59, 106, 109, 111 (p. 211, « le savant abbé Vinkelmann » sur la beauté des figures juives antiques). Sur Grégoire et Michaelis, v. Carnot, *Etude sur l'abbé G.* (1882), p. 11. Le « sénateur » Grégoire passa (deux jours) à Tiefurt près Weimar, en 1805 : lettre de M^{lle} de Gœchhausen à Boettiger, 11 août 1805 : « ein sehr gelehrter, geistreicher und unterhaltender Franzos... der als er Abschied nahm, sagte : « on ne part point de Tiefort, on s'en arrache » (Boettiger, *Zeitgenossen*, t. II, p. 253).

3. Bonald, *Mélanges...* (1819) t. II, p. 276-278 (article de février 1806, p. 248 ss.). Cf. p. 276 : « un gouvernement qui a l'honneur de commander à des chrétiens et le bonheur de l'être lui-même, ne doit pas livrer ses

peu convaincu : « c'est une question de savoir si les chrétiens ne sont pas plus opprimés par les Juifs, quoique d'une autre manière, que les Juifs ne le sont par les chrétiens ». Oppression ou vexations que ne sauraient compenser les vertus ou les écrits de quelques-uns d'entre eux. Leurs grands hommes n'ont jamais partagé « l'anathème qui pèse sur leurs frères ». Mendelssohn, dont on parle beaucoup depuis Mirabeau, « ce Mendelssohn, qui n'était pas un homme de génie, mais qui a dû être remarqué chez les Juifs, et même renommé chez les Allemands, où les adjectifs de *célèbre* et d'*illustre* s'accordent merveilleusement en genre, en nombre et en cas avec tous les noms qu'on met à la suite, ce Mendelssohn aurait mieux fait peut-être de parler de probité aux Juifs que d'entretenir les chrétiens sur l'immortalité de l'âme et de vouloir ainsi faire la leçon à ses maîtres ». Le « célèbre Herder » est invoqué — sans que Bonald ait consulté cet ami des Juifs lui-même — comme un involontaire prophète du mal où l'on court : « Le célèbre Herder, dans son *Adrastée*, prédit que les enfans d'Israël, qui forment partout un Etat dans l'Etat, viendront à bout par leur conduite systématique et raisonnée, de réduire les chrétiens à n'être plus que leurs esclaves. » La *Décade* traitant peu après de la régénération définitive des Juifs, nommait Herder, avec Grégoire, Lacroix, Dohm et Michaelis, parmi les « écrivains d'un mérite distingué » qui ont pris la défense de la nation juive et se sont faits les « apologistes d'une classe d'hommes malheureux ¹ ».

C'est un nom que les partis se rejettent. La connaissance de l'œuvre n'y saurait gagner rien ; on ne voit guère que les passions politiques aient suffi jamais à susciter des disciples à un noble esprit. Toujours est-il que si le grand public ignore encore Herder, on peut savoir de différents côtés qu'il est avec ceux dont l'âme est généreusement accueillante et plus haute que la haine des castes. La position prise par lui dans la question juive, lui vaudra d'ail-

sujets à la domination de sectateurs d'une religion ennemie et sujette du christianisme : les chrétiens peuvent être trompés par les juifs, mais ils ne doivent pas être gouvernés par eux. »

1. *Décade*, t. L (11 juillet 1806), p. 70.

leurs parmi les Juifs de France des sympathies durables et l'un de ses disciples les plus fervents, que nous retrouvons au nombre des premiers Herderiens.

Pendant que s'opère ou se poursuit dans les gazettes de France, un peu au hasard d'abord, puis non sans heurts, la tâche d'information relative à Herder, pendant qu'on y achève lentement de faire le tour de son œuvre, il a déjà, hors de France surtout pour commencer, sa petite clientèle d'obligés, qu'il aide à penser, plus ou moins, et dont le nombre grandit peu à peu.

TROISIÈME PARTIE

AUTOUR DE " L'ALLEMAGNE "
 DE M^{me} DE STAËL

*« ... Le groupe anglo-génevois se com-
« posait de B. Constant..., Bonstetten qui
« resta en Suisse, Simonde de Sismondi, et
« surtout de la Génevoise germanique
« M^{lle} Necker-Curchod, mariée au Da-
« nois (?) M. de Staël ».*

PHILARÈTE CHASLES,
Mémoires (1876-77), t. II, p. XII.

CHAPITRE PREMIER

Quelques Émigrés

« Du moins ne peut-on méconnaître que, par la force des choses, l'Émigration fraya la voie à M^{me} de Staël. »

(JOSEPH TEXTE, *Les Origines de l'influence allemande dans la littérature française du XIX^e siècle*, p. 13.)

Quelques-uns de ceux à qui l'Émigration a pu apprendre à connaître l'Allemagne :

1° *Les Weimariens* : Stanislas Boufflers à Weimar, et le *Discours sur la Littérature*. — Herder et J.-J. Mounier, d'après publications et documents inédits. — Aug. Duvau : une étude inédite sur les *Idées* de Herder. — Camille Jordan et Herder ?

2° *Ceux d'ailleurs* : Herder cité par Robelot, mais inconnu, semble-t-il, aux émigrés de Göttingen, Tübingen et Hambourg. — Un épisode de la lutte contre Kant : les Portalis et Herder. — Charles Villers n'ignore pas Herder, manque l'avoir pour concurrent, et lui doit bien peu. — Ancillon : ce qu'il eût pu faire pour Herder en France, s'il eût tenu davantage de lui.

B IEN des Français instruits, mais peu soucieux d'étendre leur horizon accoutumé, et qui, de leur propre gré, jamais ne seraient allés demander à l'Allemagne un complément d'éducation intellectuelle, y avaient été entraînés par la suggestion impérieuse des événements.

Bon nombre devaient rester, après leur exil, « un peu niais » comme devant ¹. D'autres n'y surent guère acquérir

1. Forneron, *Histoire générale des Émigrés*, t. I, p. 407. — Cf. Villers, *Appel aux officiers de l'armée de Hanovre*, cité par L. Wittmer, *Ch. de V.*, p. 174 : « la grande majorité de nos émigrés... ridicule fainéantise ». — Cf. B. Constant, *Journal Intime*, p. 98 (1804) : « Quelle société de forcenés

qu' « une pointe de persiflage à l'endroit des Allemands ¹ ». Plus d'un, au début surtout, y demeura ce qu'il était chez lui jadis, homme de plaisir ou brasseur d'affaires ². Plus d'un qui fut alors en Allemagne, même après des séjours antérieurs, ne sembla guère se soucier de faire connaître la pensée allemande en France, ou d'en prendre lui-même quelque notion approfondie : tel le comte du Manoir, qui avait fait campagne en Allemagne à la guerre de Sept Ans, l'avait parcourue dix ans avant la Révolution et, venu à Weimar, y resta jusqu'en 1800 au moins, et fut admis dans l'intimité de la cour ducal ³.

Mais aussi, pour d'autres, ces années hors de France furent sans doute une initiation et une crise intellectuelle bienfaisante ⁴.

A Weimar ou ailleurs, quelques-uns furent à même de connaître Herder et son œuvre. Ils pouvaient n'en pas profiter pour eux, et cependant rapporter plus tard en France quelque idée de la *valeur* que l'un et l'autre représentaient, ou, sans attendre le retour, indiquer Herder aux bons esprits de leur pays comme digne d'estime et d'attention.

Que ces relations, passagères ou prolongées, aient abouti au simple souvenir d'un nom qu'on cite, ou à une étude sérieuse ; que les notes personnelles ou les ouvrages en

que ces émigrés de province sortis de leur pays après quinze ou vingt ans de mauvaise éducation chez les hobereaux leurs pères, pour aller l'achever sur les bords du Rhin ! »

1. Daniel Stern, *Souvenirs*, p. 37, à propos de son père. — P. Hazard, *Le Spectateur du Nord*, p. 47-48, en parlant de l' « immense majorité » des émigrés : « Ils transportent Paris à Hambourg ; et quand ils rentrent en France, ils n'y rapportent pas l'Allemagne. » — L'aimable et frivole Comte d'Erfeuil, de *Corinne* (liv. I, chap. III et suiv.) qui s'ennuie à périr en Allemagne, ne sait pas un mot d'allemand, et eût trouvé « un peu long et un peu fatigant » de l'apprendre, est de ce type une esquisse maligne mais spirituelle, et qui a toutes les apparences de l'exactitude. — M^{me} de Staël blâmera d'autre part, dans les *Considérations* (1818) le peu de docilité des émigrés aux leçons politiques (t. III, p. 16 ; cf. II, 1-9). Duvau présente leur défense, surtout contre médisances ou calomnies allemandes, *Wie fand ich mein Vaterland wieder im Jahre 1802*, p. 189 ss.

2. J. Texte, *Origines de l'Influence allemande*, p. 8.

3. Ch. Joret, *Le Comte du Manoir et la Cour de Weimar*, p. 12-16.

4. Lamartine, *Nouvelles Confidences*, I, xxxv : « cette vie d'aventures et d'émigré qui aiguise l'esprit, assouplit les idées, diversifie les mœurs, et donne à la vie d'un simple gentilhomme de province l'originalité et l'intérêt d'une odyssee. »

forme, où s'en retrouve la trace, soient signées d'un grand nom ou d'un inconnu : l'époque intellectuelle est assez décisive pour que tout compte, et que nul germe ne soit infécond ¹.

Homme du monde, fleur d'Ancien Régime, ou représentant éminent du Tiers à la Législative ; plébéien obscur, ou aristocrates de la bourgeoisie de robe ; officier français qui oublie son pays pour l'Allemagne, ou descendant de protestants exilés devenu Allemand très en vue, et pourtant Français encore de langue et d'esprit, et qui prolongera en France l'action intellectuelle des nouveaux émigrés d'Allemagne : du chevalier de Boufflers à Frédéric Ancillon, nous aurons plus d'une occasion de rechercher, en vain parfois, quelque trace de Herder dans les écrits de ceux qui, de près ou de loin, l'ont connu.

I

Un des plus aimables représentants des grâces légères et de la frivolité galante qui, pour un peu, semblerait caractériser le temps d'avant la Révolution, le chevalier de Boufflers passa par Weimar. Il ne fit guère qu'y paraître ² en 1792. Connut-il Herder ? Knebel parle de lui dans une lettre à son ami ³ ; mais à en juger d'après son témoignage, les conversations que Boufflers put avoir à Weimar traitèrent surtout, comme il était naturel, des évènements de France, et les espérances politiques de naguère comme aussi les horreurs de l'heure présente en firent à peu près tous les frais.

Pourtant le *Discours sur la Littérature*, qu'il prononça quelques années plus tard devant l'Académie de Berlin, semblerait presque trahir une influence herderienne : Wieland, Gellert, Garve et Kant sont les seuls Allemands qu'il

1. G. Brandes, *Die Hauptströmungen*, I, *Die Emigrantenliteratur*, a très fortement accusé (p. 19-21) — trop fortement ? — l'importance de cette « littérature d'émigration » par laquelle commence en France la littérature du XIX^e siècle.

2. F. Baldensperger, *L'Émigration du Chevalier de Boufflers*, p. 794, « touchant barres à Weimar ». — cf. Ch. Joret, *Auguste Duvau*, p. 504-505.

3. *Von und an Herder*, t. III, p. 82 (de Knebel, Weimar, 21 juin 1792).

nomme ¹. Mais il déclare dès le début : « Tout est venu par degré dans la société comme dans la nature : le moral suit le physique aussi constamment que l'atmosphère se meut avec les planètes ; nos idées mêmes semblent soumises à la loi du développement des êtres organisés, et les progrès constants de la croissance depuis le fœtus jusqu'à l'homme fait, sont l'image en raccourci des pas continuels de l'esprit humain vers ce qu'il appelle sa perfection. » Aurait-il donc vraiment pris quelque teinture de Kantisme ²? Ou ne peut-on, de bonne foi, s'imaginer qu'on a là comme un écho des *Idées* de Herder? Ne seraient-ce pas, tout uniment, des réminiscences de quelque dissertation de Wéguelin lue dans les *Mémoires* de l'Académie, mêlées à des souvenirs de Buffon?

De même quand il compare le chêne au gland, l'audacieuse coupole de Saint-Pierre de Rome à la cahute du sauvage, et montre l'intelligence humaine, « imitatrice de l'intelligence universelle », passant partout et peu à peu « des simples aperçus jusqu'aux plus vastes conceptions ». Il imagine l'intérêt qu'aurait pour un homme de lettres, et qui serait philosophe, « un coup d'œil en arrière sur ces premières sensations de notre esprit pour essayer ses ailes naissantes hors du cercle des besoins physiques... le champ étoit sauvage, mais il étoit vaste, mais la terre étoit neuve, mais tout y étoit dans sa sève... et l'on pourroit se demander si c'étoit en montant ou en descendant que la poésie étoit venue jusqu'à eux (les anciens), comme elle est venue d'eux jusqu'à nous ³ ». C'est, dirait-on volontiers, l'essence même de toute la critique littéraire de Herder, étroitement liée à son investigation des origines humaines. Est-ce elle qui a pu effleurer le chevalier de Boufflers, ou n'a-t-il pas gardé plutôt quelque souvenir des longs débats entre « Anciens » et « Modernes »?

1. *Discours sur la Littérature*, p. 34, 35, 53. — Sur son peu de « sympathies germaniques », voir L. Wittmer, *Quelques mots sur Ch. de Villers*, p. 438 : à propos de l'étude de Boufflers au *Mercur de France* (25 février 1809) sur le *Wallstein* de B. Constant.

2. F. Baldensperger, *art. cité*, p. 802. Le passage précédent de Boufflers avait été cité déjà par M. F. Baldensperger, *Gœthe et les émigrés français à Weimar*, p. 26.

3. Boufflers, *Discours sur la Littérature*, p. 1-3, 7-8.

Et quand il parle de la perfectibilité humaine, de ses deux premiers instruments, réflexion et correction, de cette « passion du mieux en tout genre, avec laquelle le genre humain vit et meurt ¹ », sans aucun doute sa propre pensée se suffit à elle-même : l'expérience douloureuse qu'a tentée la France révolutionnaire le hante ; si, pour lui, « tout semble décliner » c'est que, sympathique d'abord aux idées généreuses de la première Assemblée nationale, il ne peut douter que leurs ruines se soient ajoutées à tant d'autres, joyeusement faites en leur nom.

Hors des généralités de l'exorde, sa philosophie d'ailleurs paraît courte. Vient-il à parler de l'« origine du discours », il ne sait que bénir, sans soupçonner le grave intérêt du problème pour la liberté humaine, sans la moindre angoisse d'esprit, l'époque où après une période d'ignorance et de stupidité « nos ancêtres imaginèrent enfin de modifier et de différencier leur cri sauvage ». Et s'il aborde plus tard l'histoire et ses devoirs ², il ne semble pas que la nécessité ou la possibilité d'une philosophie de l'histoire lui soit apparue plus qu'à ses contemporains français.

Ce serait donc grand hasard, qu'entre les étourderies de sa jeunesse attardée et les entreprises de sa vie d'exil, ce plaisant conteur, ce fin connaisseur des choses de l'âme ³, eût pris le temps d'arrêter sa pensée fugitive aux problèmes dont l'esprit de Herder fut toujours occupé.

L'ancien Constituant Jean-Joseph Mounier passa, lui, plusieurs années à Weimar, et dirigea un institut d'éducation dans le château de Belvédère mis à sa disposition par le duc ⁴. Goethe, Schiller, Wieland l'ont connu. Il paraît

1. *Ibid.*, p. 6.

2. *Ibid.*, p. 3, 26. — Une édition nouvelle de ses œuvres mêlées, publiée sous le Consulat, ne devait pas comprendre ce *Discours sur la Littérature*, non plus qu'un autre, sur la Vertu, également paru à Berlin : la faute en fut sans doute à « l'aversion du gouvernement pour la littérature et la philosophie en général » Cf. Laquiante, *Un Hiver à Paris*, p. 158.

3. Benjamin Constant lui lit son *Adolphe* en 1808 (*Journal Intime*, p. 118).

4. Mounier séjourne à Weimar de 1795 à 1801, selon la Biographie Michaud (2^e éd.). — Ch. Joret fixe les dates (*Aug. Duvau...*, p. 505) ; arrivé de Suisse le 13 nov. 1795, M. quitte Weimar en 1796, après plusieurs absences déjà, pour passer sept mois et demi à Dresde, et ne revenir que le 28 juin 1797 — Voir une annonce de l'Institut fondé par lui, dans le

impossible qu'il n'ait pas commercé avec Herder, si peu suivies que fussent, sur la fin de sa vie, les relations du président du consistoire avec le duc et la cour. Sans doute l'expérience pédagogique de Herder, *Ephorus* du Gymnase de Weimar ¹, dut ne lui être pas inutile. En tout cas, Böttiger, si dévoué à la notoriété française de Herder, on l'a vu, fut en relations très étroites avec Mounier. Dans les billets qu'a gardés Böttiger, demandes et renvois de livres allemands ou français ² alternent avec des confidences, des plaintes d'auteur qui imprime en exil, s'impatiente de voir l'ouvrage si lent à paraître, et voudrait qu'on en parlât déjà des deux côtés du Rhin ³. La correspondance se poursuit après le retour de Mounier en France, avec le fils comme avec le père ; quand elle faiblira, Böttiger s'adressera à leur ami le « bon Duvau » pour avoir des nouvelles de tous deux ⁴. Bien que le nom de Herder ne figure point parmi ces témoignages très fragmentaires de leurs entretiens de Weimar, on peut à bon droit conjecturer qu'il y fut plus d'une fois en tiers. C'est d'après les *Lettres pour*

Magasin Encyclopédique de 1799, t. VI, p. 555 ; professeurs : Dubuat, Scherer, Duvan (*sic*), Matthieu (Matthiae), Jagemann ; pension annuelle, 150 louis de France, payés d'avance. — Cf. Mallet du Pan, *Mémoires et Correspondance*, t. II, p. 328 ; lettre de M., qui le prie de faire lire le prospectus à Berne, et lui donne des détails sur l'accueil qu'il a trouvé à Weimar. Le vol. 84 (8°) des Archives Böttiger, à la Bibliothèque de Dresde, a une lettre de M. à Matthiae (lettre 23, Belvédère, 17 janvier 1798) pour l'engager à être son collaborateur ; en P. S. : « j'ai un fils très zélé pour la langue grecque ; je vous demanderai vos bontés pour lui ». *Ibid.*, vol. 124 (8°), lettres 1 à 3, 5 et suiv., de Matthiae à Böttiger : conditions offertes, hésitations, etc... Dans les Papiers Mounier, conservés par la *Société Eduenne* (Autun), liasse C, cote 14, une note d'Edouard Mounier (le fils) sur les étapes successives de ses études grecques, avec Staal (Weimar 1796), Otto (Dresde 1796-97), sans maître (Weimar 1797), avec Wette, puis Matthiae (1798), Du Villars (Genève 1798-99), Matthiae (Weimar 1799-1800), et de nouveau sans maître (1800-01). — Cf. *ibid.* liasse D cote 1 (p. 3) notice d'Ed. Mounier sur Duvau pour la *Biographie Universelle* de Michaud.

1. Haym, *Herder...*, t. II, p. 351, 442.

2. *Archives Böttiger*, Bibl. de Dresde, vol. 134 (8°), lettres 4, 5, 27, 32, 33, 35, 37, 44 ; I, 48, sur un livre égaré dont il lui propose l'échange ; cf. I, 55, même accident survenu à Dresde à Ed. Mounier (de Dantzig, 7 juin 1812).

3. *Ibid.*, lettres 7, 8, 10, 13. — De la lettre 5, il apparaît que M. tenait de Böttiger le libelle de Barruel auquel il répond.

4. *Ibid.*, lettre 17 (Paris, 6 avril 1802) ; lettres 54-62, de Mounier fils, jusqu'en 1822 ; voir aussi, même collection, *Supplément*, 6°, 16 (fin), et 23, 2, (acquisitions 1900 et 1901) : Böttiger à Duvau, et à Mounier le fils.

l'avancement de l'Humanité de l' « un des auteurs les plus distingués de l'Allemagne ¹ » qu'en 1801 Mounier rappelle à ses lecteurs la prédiction de Leibnitz relative à la Révolution. Herder lui fut donc probablement connu. Cette simple référence, indiquée peut-être par Böttiger, ne saurait suffire à prouver que Herder ait été de quelque utilité à sa pensée. D'après ses œuvres, d'après ce qu'on sait de ses lectures et de sa nature d'esprit, la dette de Mounier ne put qu'être minime.

Son *Adolphe*, — d'ailleurs antérieur au séjour de Weimar ² — était entièrement aux choses de la politique, et à de grands souvenirs. Dans l'ouvrage composé en Allemagne, où il défend contre Barruel l'esprit révolutionnaire d'avant « les forfaits ³ » et sinon *les Philosophes, les Francs-Maçons et les Illuminés*, au moins « les philosophes dignes de ce nom (il en est de tous) et en particulier... l'œuvre des philosophes français du xviii^e siècle ⁴ », il ne produit guère que des autorités d'ordre politique, Lessing ou Bode sur la maçonnerie, Böttiger aussi, contre Barruel qui l'accusait faussement d'illuminisme, l'obscur Girtanner sur les clubs, « le célèbre Wieland » enfin sur les Jacobins, qu'il le loue de mépriser ⁵. Et quand il s'écrie au début : « Tout dans les ouvrages des hommes est un mélange de bien et de mal, et même tout ce que nous connaissons dans la

1. Mounier, *De l'Influence attribuée aux Philosophes* (Tubingue, 1801), p. 54. — L'ouvrage sera réédité à Paris en 1821. — En 1818, les *Archives philosophiques, politiques et littéraires* (t. III, p. 48) consacrant un article au livre de M., citeront la prophétie de Leibnitz, donnée par lui, mais sans dire qu'il l'a prise chez Herder (M. cite le titre allemand de Herder). Les *Archives* notent qu'en 1801 il entra seulement un petit nombre d'exemplaires de l'ouvrage en France, « où il est encore très peu connu ».

2. Mounier, *Adolphe*, Sur l'ouvrage même, voir *Journal Littéraire de Lausanne*, 1795, t. IV, p. 189 ; *Journal de Peltier*, 1795, t. II, p. 173, et t. V, p. 96, *Frankreich im Jahre 1795* (Altona), I, 6, p. 185.

3. Mounier, *De l'Influence attribuée aux Philosophes*, p. 116.

4. *Ibid.*, p. 6.

5. *Ibid.*, p. 159 (Lessing) ; 142, 228 (Bode) ; 216 (Böttiger, l'illuminisme) ; 165 (Girtanner) ; 214 (Wieland). — A noter que M. se défend (p. 216) d'être maçon. — D'après une lettre des Archives Böttiger, à Dresde (vol. 134 (8^o), lettre 5) il semble que ce soit Böttiger qui ait procuré à M. « les écrits de Bode sur la maçonnerie et un compte rendu de ses relations avec les loges parisiennes » — le même, probablement, qu'ont encore ces Archives, et dont j'ai fait mention précédemment (vol. 3 in-folio, manuscrit de Bode, *Reise nach Paris*, 1787 ; le titre, de la main de Böttiger).

nature nous offre des inconvénients et des avantages. C'est ainsi que chaque objet peut former deux tableaux, l'un pour la louange, l'autre pour le blâme. Aux yeux de ceux qui raisonnent, le bien se trouve là où il surpasse le mal, et le mal là où les inconvénients l'emportent sur le bien...¹ » : sans doute cette philosophie résignée peut sembler évoquer telle des meilleures pages de Herder moralisant selon la sagesse antique, selon l'Évangile et selon son propre cœur². Mais après ce que Mounier avait dû vivre, lui fallait-il vraiment un maître pour apprendre à déplorer la partialité des « hommes passionnés » qui ne veulent voir des choses que la face qui agréé « à leurs intérêts ou à leurs affections du moment » ?

Parmi ses papiers se trouve une sorte de catalogue de lectures, en plusieurs fascicules³ ; les ouvrages allemands dominant, mentionnés brièvement pour la plupart ; on ne voit pas que Herder y figure. Il a été dressé un inventaire de ses livres après décès⁴ ; avec des ouvrages de droit civil, de législation, de sciences, des éditions d'auteurs anciens, anglais et français, les lettres allemandes y sont très honorablement représentées, de *Werther*, *Wallenstein*, *Oberon* aux *Poésies* de M^{me} de Berlepsch ou Pfeffel, à des *Comédies allemandes*, à la *Vénus Uranie* de Ramdohr, à une *Histoire de l'Empire d'Allemagne*, à une *Description* de Weimar ou à la *Grammaire* de Gottsched, sans compter divers dictionnaires. Lessing y paraît, avec son *Nathan* et sa dissertation *Sur la Représentation de la Mort*. Neuf tomes de Kant, un « dictionnaire de la philosophie de Kant » en deux volumes, et un ouvrage explicatif de Jenisch, comme aussi le roman philosophico-satirique de Nicolaï, *Sempronius Gundibert*, semblent témoigner d'un louable effort d'initiation au Kantisme.

1. *Ibid.*, p. 10.

2. Entre autres passages, voir notamment l'ouvrage que mentionnait Mounier; *Briefe zu Beförderung der Humanität*, 6 (Suphan, XVII, 27) : « Auch alle möglichen Antipathieen sind in der menschlichen Natur da...; dies Kunststück hat noch keine irdische Politik erfunden. » Etc...

3. *Société Edenne*, Autun, Papiers Mounier, liasse X, cote 1 bis. — D'ailleurs fort peu lisible.

4. *Ibid.*, liasse X, cote 8 bis (15 février 1806) ; quelques fautes de graphie : Abéron, M^{me} de Berleps, Tenisch.

Faut-il attribuer à Herder les trois volumes dénommés « Philosophie de l'Histoire », et qui seraient les *Idées* sans la quatrième partie ? Le *Projet d'Histoire Universelle* que Mounier a laissé manuscrit ¹, donne à l'historien, pour seul devoir, la critique judicieuse des faits et des témoignages, à l'histoire, pour seul idéal, d'être autre chose qu'une « longue et fastidieuse nomenclature » et « pour unique objet, de nous présenter les circonstances qui peuvent nous faire connaître les hommes, qui peuvent surtout nous apprendre à distinguer par leurs résultats les principes vrais ou dangereux, les institutions bienfaisantes ou funestes, ce qui nuit à la propriété publique ou ce qui la produit, ce qui favorise les progrès de la civilisation, ou ce qui fait languir un peuple dans la barbarie, ce qui fait fleurir un état ou ce qui le précipite vers sa ruine ». Ce cours d'histoire n'aurait été « qu'une partie d'un traité de l'homme ».

Mounier s'était chargé, dit-on, d'enseigner, à Belvédère, l'histoire en même temps que la philosophie ². A-t-il recouru à Herder ? Ses notes, auxquelles il attachait un grand prix ³ et qu'il pensa publier après son retour en France ⁴, ne peuvent être pour nous, telles que nous les avons, qu'une déception : très cursives, ne concernant que les faits et les textes, soit d'après lectures d'ouvrages spéciaux, soit d'après Mounier lui-même ⁵, elles passent en revue l'histoire des nations, des origines à l'époque moderne, et ne font guère qu'énumérer ⁶.

1. *Bibl. de la Ville de Grenoble*, R. 6.314 (2 cartons) ; 5°, *Introduction* de 4 pages, très raturées, en tête du livre I « Histoire d'Égypte » (jusqu'à la fin de l'expédition de Bonaparte).

2. Voir *Biographie Universelle* de Michaud (art J.-J. Mounier) ; L. de Laboric, *J.-J. Mounier*, p. 297 ; — Berriat Saint-Prix, *Eloge*, parle seulement (p. 19) de droit public, logique, métaphysique et morale.

3. Berriat St-Prix, *Eloge...*, p. 63, note.

4. *Biographie Michaud*, art. J.-J. Mounier, vers la fin.

5. *Bibl. de la Ville de Grenoble*, R. 6.314 (deux cahiers cousus) 3°... notes, d'après Macchiavelli (Histoire de Florence), Gibbon (Empire Romain), Hume, Burke (Histoire d'Angleterre), Mallet (Danemark, Suède), Polignac (Pologne, « histoire assez mauvaise »). — Pour la France, Vertot et Dubois. — En outre (6°), toute une série d'extraits d'auteurs divers, français pour la plupart, dont le comte de Lauraguais (« mauvais ouvrage »), Boulainvilliers, etc..., la plupart ayant trait à l'histoire du droit français.

6. *Ibid.* (3°) Juifs et Phéniciens, et (7°) *Études Philosophiques*, 20 grandes feuilles numérotées : Égyptiens, Chaldéens,... Zoroastre, Hébreux,

Sans doute ses sympathies intellectuelles, sinon sa curiosité, l'eussent approché davantage de Herder que de Kant : esprit réaliste et peu épris de métaphysique, à seize ans, il refusait d'y voir autre chose que des « nugae sublimes » ; en 1790, il se déclarait « bien dégoûté de ce qu'on nomme dans le monde des opinions philosophiques ¹ ». Déjà quand il comptait dénoncer dans *Adolphe* la pernicieuse influence de l'école *métaphysique* et de Jean-Jacques ², c'était sans doute en pensant leur opposer, comme précédemment ³, les avantages de la constitution britannique qu'il avait approfondie ⁴. Dès 1789, il avait mis ses collègues de l'Assemblée Nationale en garde contre les entraînements philosophiques ⁵ ; la *Lettre sur la Philosophie de Kant*, qu'il envoie en 1797 au *Magasin Encyclopédique*, le montre apprenant « chaque jour de plus en plus à se défier de la métaphysique et à respecter le bon sens ⁶ ». Mais on peut craindre que cette aversion pour la métaphysique n'ait rien dû de plus à Herder que la défiance méprisante de ses contemporains envers toute philosophie tant soit peu spéculative. Ses notes philosophiques donnent une biographie de Kant, citent la *Critique*, longtemps sans portée dit-il, et analysent le commentaire de Jenisch. Mais à les en croire, la récente fortune de la métaphysique chez les Allemands y est due « à la multitude des universités et au désir des professeurs de distinguer leur enseignement par de nouveaux systèmes... » Est-ce une raison, pour l'Allemagne, de triompher, au spectacle du discrédit où est tombée la philosophie spéculative en France et en Angleterre, « non par défaut de talent, mais par suite des progrès de la raison » ?

Chinois, etc... Sur le peu de valeur de ces documents pour l'étude de ce qu'a pu être la pensée de M. lui-même, voir L. de Laborie, *ouvrage cité*, p. 298.

1. L. de Laborie, *ibid.*, p. 6, 250.

2. Matériaux pour *Adolphe*, des Archives de la Société Eduenne (Autun), cités par L. de Laborie, *ibid.*, p. 289.

3. *Observations sur les principes que j'ai soutenus dans l'Assemblée Nationale*, citées, *ib.*, p. 236.

4. Berriat Saint Prix, *Eloge.*, p. 9.

5. L. de Laborie, *ouvrage cité*, p. 123.

6. Cité par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 75, note 1. Cf. Archives Böttiger, à Dresde, vol. 131 (8°), lettre 11 de Millin, 20 février 1798 : « La lettre sur la philosophie de Kant, quel qu'en soit l'auteur, puisqu'il est mon compatriote, qu'il est un des fondateurs de notre République, etc... »

Doit-elle pour autant se croire « en avant de toutes les nations européennes qui longtemps l'ont aidée à penser » ? Dans le cahier sur *l'Intelligence*, l'influence des doctrines sensualistes est très accusée, et Cabanis voisine avec Condillac ¹.

L'Allemagne n'avait guère changé Mounier sur ce point. Pour Goethe, il était comme un type de ces Français avec qui un homme tel que Humboldt devait « éluder tout entretien théorique, s'il ne veut pas être réduit à se mettre sans cesse en colère ». Schiller voyait en lui « un représentant calme, mais restreint, de la raison vulgaire ² ». Wieland, lui, humiliait naïvement sa mentalité de « philosophe en chambre » devant cet « homme d'action », et eût regardé presque comme un sacrilège de le contredire ³. Ironiques ou élogieuses, ces opinions concordent : il est vraisemblable que ce représentant très distingué de l'ancienne bourgeoisie française, venu à l'Allemagne avec sympathie et de bonne foi, mais sans avoir pu dépouiller d'un seul coup sa nature propre, sans oublier les sympathies qui depuis longtemps l'attiraient vers l'Angleterre ⁴, et l'âme toute pleine des choses de France, n'eût guère le loisir ou la liberté d'esprit nécessaires pour accorder à Herder une attention spéciale, et à bon escient prendre parti entre Kant et lui, contre Kant.

D'ailleurs, eût-il été gagné à Herder, il n'aurait guère eu d'occasions de le servir en France, où des fonctions administratives l'occupèrent dès son retour — en province la plupart du temps — jusqu'à sa mort prématurée ⁵.

1. *Bibl. de la Ville de Grenoble*, R. 6.314, 7°. Voir notamment folio 19 (de 4 pages, comme tous les autres), p. 3 du f° 4 du cahier « *L'Intelligence* », et fin du cahier « *Philosophie* » ; au dernier feuillet, analyse partielle de l'ouvrage de Barthez, *Nouveaux Éléments de la Science de l'Homme*, dont il sera parlé plus loin.

2. Correspondance entre Goethe et Schiller, trad. Carlowitz, revue par Saint-René Taillandier (1863), t. I, p. 429 et 440 (février et mars (1798)... Sur le peu d'aptitude de M. aux discussions philosophiques et métaphysiques, sur ses opinions tranchées en la matière, voir F. Baldensperger, *Goethe et les émigrés français à Weimar*, p. 25-26.

3. Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 561-562.

4. Quinet, *La Révolution*, I, 126, verra dans le culte de Mounier pour l'Angleterre, la raison principale à son acceptation de fonctions impériales : « Vous ne voulez pas copier purement et simplement l'Angleterre : rentrons donc dans l'esclavage ; voilà le système. »

5. Mounier rentre en France en 1801. Aux archives Böttiger, Dresde,

Un autre Weimarien, plus ancien en date que Mounier ¹, semble avoir fait de Herder une étude plus approfondie, mais qui probablement demeura personnelle. — Auguste Duvau, que la Révolution avait chassé d'abord à la frontière de la Hollande et de la Westphalie, passa dès 1795 à Erfurt, très avancé déjà dans la connaissance de la langue et des grandes œuvres littéraires allemandes, et en relations avec Knebel, Wieland, Gœthe, Herder et d'autres, ainsi qu'en témoignent plusieurs lettres de lui, datées d'Erfurt ou de Westphalie. Quelques mois après, il s'installait à Weimar, y continuant ses études, traduisant Wieland, Aug. Lafontaine, Hufeland, mettant aussi en allemand quelques œuvres françaises. Il fut quatre années durant le collaborateur de J.-J. Mounier à Belvédère, et dirigea en partie l'éducation d'Edouard Mounier, qui lui resta reconnaissant toujours et, après le retour en France, l'associa à sa fortune administrative.

Comme s'il ne pouvait se détacher de l'Allemagne, qu'il connaissait autant que peu de Français de son temps, Duvau y revint quinze mois après avoir regagné la France ². Avec un jeune élève neuchâtelois, il suivit les cours de l'université de Leipzig ; il y publia même un opuscule allemand sur l'état dans lequel il avait retrouvé sa patrie ³. Il revit Wei-

vol. 134 (8^o), lettre 15, de Mounier à Böttiger, 17 août 1801, l'informant que le sénateur Perrégaux lui annonce sa radiation définitive de la liste des émigrés. — A la bibliothèque de la Ville de Grenoble, salle d'exposition, vitrine 96, lettre de Mounier à son frère (Belvédère près de Weimar, 24 avril 1801) : sa radiation est à peu près certaine, il compte rentrer au plus tard en octobre. — Nommé d'abord préfet d'Ille-et-Vilaine, M. est en 1804 Conseiller d'Etat ; il meurt au début de 1806.

1. Ch. Joret, *Auguste Duvau*, p. 505. — Duvau se fixe à Weimar vers juin 1795, sans doute un des premiers émigrés qui s'y établirent définitivement. — La plupart des indications biographiques qui suivent, sont empruntées à l'étude de M. Joret.

2. B. Constant, *Journal Intime*, p. 86, à l'occasion d'une visite inattendue (1804) de Duvau, qu'il avait connu à Weimar : charme des anciennes relations à mesure qu'on avance en âge, etc... Böttiger nomme Duvau avec sympathie, non seulement dans nombre de ses lettres (v. le début de mon étude de la R. Germanique) mais aussi dans une correspondance de Weimar parue sous son nom au *Journal de Peltier*, t. XXVI, p. 71 (année 1800 ; on imprime du Van).

3. August Duvau, *Wie fand ich mein Vaterland wieder im Jahre 1802?* p. 1 : « eine Folge von tröstlichen Ansichten »... ; p. 16 : « Also die tröstliche Seite der Revolution will ich aufstellen » ; p. 28 ss., défense de la littérature française révolutionnaire ; p. 33, la poésie ne fleurit actuelle-

mar et ses amis, et après avoir parcouru encore, en sens divers, un pays qui lui était cher et familier, pensa un temps à rédiger en un « ensemble » les notes qu'il avait prises durant quelque douze années de studieux séjour en terre allemande. A défaut, il donnera plus tard à la Biographie Michaud des articles sur tels auteurs d'époque et de nature très diverses : Opitz, Musaeus, Jacobi, Weisse, Lessing, Schiller et Wieland enfin, avec qui surtout ses sympathies paraissent l'avoir lié.

Et les papiers que sa veuve a légués à Edouard Mounier ¹ témoignent de son admirable connaissance de l'allemand et du sérieux avec lequel il entreprit et poursuivit l'étude de la littérature allemande, même en ce qu'elle avait de moins attirant pour la moyenne des esprits français contemporains. Son attention ne va pas seulement à la *Clara Duplessis* que devait traduire Cramer ², ni à Fleming ou Lafontaine ³, mais aussi à la *Jérusalem* de Mendelssohn, à un ouvrage de Dohm *Sur la Réforme Civile des Juifs*, à des *Lettres* du théologien Semler. ⁴ Il se compose une sorte d'histoire abrégée de la théologie et de l'exégèse protestantes en Allemagne, surtout à partir du xviii^e siècle, et en y comprenant la période d' « épuration historico-critique » de la théologie, de 1760 à 1790 ⁵. Il esquisse, en quelques

ment qu'en Allemagne; l'Angleterre, l'Italie même ne la connaissent guère; puis, les beaux-arts, l'éloquence, l'art militaire, les mœurs, la société... les horreurs révolutionnaires sont finies... les paysans, les domestiques de France; p. 145 : la Révolution fut une dure pierre de touche; 150 ss.; Paris n'est pas toute la France; légèreté française, défauts français, langue française, etc...; p. 189 ss., défense chaleureuse des émigrés français.

1. *Société Eduenne, Autun, papiers Edouard Mounier*; indications d'ensemble dans la Notice de J. Roidot sur J. et Ed. Mounier. Sur les articles de Duvau pour la Biographie Universelle, voir liasse D, cote 1, notice d'Ed. Mounier sur Duvau (pour la même Biographie) : p. 7 verso et 11 du manuscrit.

2. *Société Eduenne (Autun), papiers Ed. Mounier*, liasse X, cote 1 F. Extraits rapides (4 pages) par fragments isolés. Pour l'annonce de la traduction Cramer, voir par exemple *Esprit des Journaux*, juillet-août 1797, p. 21, et *Journal général de la Littérature de France*, 1798, p. 25.

3. *Ibid.* En plus, quelques pièces de vers allemands (de Duvau ?), et des fragments traduits de Marmontel.

4. *Ibid.*, liasse X, cote 1 bis. — Sur *Jérusalem*, 25 p. de notes; sur Dohm, 34; sur Semler, 23. — En outre; *Schöne Wissenschaften*, « über Sprache, Wissenschaften und Geschmack der Deutschen », Leipzig, 1781, (à l'occasion du livre *De la Littérature Allemande*).

5. 46 pages environ.

pages, une discussion de la morale kantienne ou, plus longuement, étudie la *Critique de la Raison pure* ¹. — Enfin, il analyse les premiers livres des *Idees* de Herder, dont il fait — en allemand — une critique sympathique, mais vivement menée ².

Est-ce, comme on l'a cru, pour l'instruction d'Edouard Mounier son élève ³, que Duvau prit soin d'écrire cette notice assez complète, où sont passés en revue les principaux axiomes de la théorie générale de Herder? On ne voit pas qu'elle l'ait engagé à pratiquer Herder, ou à se faire plus tard son interprète ou son serviteur en France. A-t-on là simplement des notes rédigées par un lecteur réfléchi? Ou bien Duvau pensait-il faire œuvre de « Recensent », annoncer l'ouvrage ⁴? Et le loisir lui a-t-il manqué pour conduire son étude au terme? Ou l'occasion, pour la publier telle quelle, inachevée mais non sans intérêt?

Il entend se borner à quelques observations essentielles; quant au reste, le nom de « l'illustre auteur » est une suf-

1. 6 pages et 30 pages 1/2 : quelques ratures dans la première étude ; la seconde parfaitement nette, comme la plupart des manuscrits allemands de Duvau. — Ed. Mounier, de son côté, étudie la *Raison Pure : Ansicht der Kantischen Philosophie, Untersuchung der reinen Vernunft* (14 pages grand format, écriture très large, nombreuses ratures : Liasse J, cote 17 ter).

2. *Ibid.*, liasse X, cote 1 bis. Deux cahiers, 22 p. 1/2 et 3 p., petit in-4°, papier vergé. En tête du premier, le titre des *Ideen*, tout au long. Le 2°, interrompu au milieu d'une phrase. — Premier cahier, de 26 à 27 lignes à la page, écriture élégante et très nette. — Second cahier, 3 p. de 26 lignes, plus une ligne et un mot à la p. 4 ; les p. 2, 3 et 4 sont d'une autre main, écriture régulière, appliquée, beaucoup plus grosse.

Les Archives Böttiger, Dresde, ont des lettres de Duvau : vol. 131 (8°) lettres 1-40, 42-68 (lettres 2, 3, 48, à Wieland ; lettre 8, Paris, octobre 1802, écrite après une visite de Duvau à Millin). — L'écriture, le papier même attestent que la notice sur les *Ideen*, conservée à Autun, est bien de Duvau. — Dès le début de leurs relations, il écrit à Böttiger en allemand.

Sur ces lettres, sur l'excellente qualité de l'allemand de Duvau, et principalement sur le détail de l'étude qu'il consacre aux premiers livres des *Ideen*, on trouvera des indications plus complètes dans une étude reçue au début de 1914 par la *Revue Germanique* (Lille) : *Les Ideen de Herder étudiées par un Emigré français (Documents Inédits)* et qui paraîtra dès la reprise de publication de la Revue.

3. J. Roidot, Notice sur J. et Ed. Mounier, p. 303. — D'après les *Souvenirs* de Barante (t. I, p. 288), Ed. Mounier parlait l'anglais et l'allemand comme sa langue maternelle.

4. P. 2 du feuillet consacré à la 2° partie ; cf. p. 23 du 1^{er} cahier : « Ich schliesse meine lange Anzeige... »

fisante garantie qui dispense d'une analyse détaillée ¹. Si bien que sa discussion philosophique des données herderiennes considèrera seulement l'homme au sein du monde, puis l'homme relativement aux autres espèces vivantes et l'âme humaine relativement à l'instinct animal, enfin les preuves de l'immortalité selon Herder et la notion générale sur laquelle il fonde toute philosophie de l'histoire.

D'ailleurs les conclusions données à la première partie de l'œuvre paraissent à Duvau fort plausibles; et quelques réserves qu'il fasse sur les voies souvent détournées par où l'on y est conduit, la route lui a semblé utile et agréable à parcourir en compagnie d'un tel guide, pénétrant et instruit, « qui nous y met sous les yeux, à l'improviste, des fleurs et des fruits même, quand il n'en fait pas une jonchée à nos pieds ² ».

A l'analyse philosophique de l'homme telle que Herder l'avait tentée, Duvau reproche seulement de compromettre un spiritualisme indéniable par des emprunts transitoires aux méthodes sensualistes ou matérialistes, répudiées ailleurs. Mais il est d'accord en esprit avec Herder, et tout près d'adopter les résultats essentiels de son étude. Là même où sa critique se fait le plus vive et le plus stricte, elle est moins une réfutation fondamentale qu'une critique de méthodes.

Bien que moins complète, et portant le plus souvent sur des points différents, cette critique rappelle, comme tendances générales, celle qu'avait faite Kant des deux premières parties des *Idées*. Sans prendre ici fait et cause pour l'un ni l'autre, Duvau comme Kant cherche à découvrir dans la théorie herderienne un système véritable et cohérent. Mais il ne saurait parvenir à dégager de l'œuvre ce que l'auteur ne prétendit pas y donner : une vue schématique de la fin de l'homme, considérée en elle-même ou d'après les origines et l'essence de l'humanité.

La vigueur logique de son argumentation n'a pas de peine à prendre parfois Herder en défaut. Mais, à ne vou-

1. *Mss.*, p. 2. — Sur le détail de la discussion faite par Duvau (avec nombreuses citations de H.) voir mon étude de la *Revue Germanique* (III-VII).

2. *Mss.*, p. 23.

loir considérer que l'armature de cette philosophie de l'histoire, à y sacrifier même toute histoire à l'examen exclusif des tendances philosophiques, il donne une idée insuffisante de l'œuvre et la mutile, toute nourrie qu'elle est de faits et d'expériences. Quelques appréciations flatteuses ne pouvaient suffire à en faire valoir l'intérêt essentiel : abondance et complexité des données, multiplicité des rapports, extrême diversité des aperçus. C'était la soumettre à un critérium que Herder avait récusé d'avance, et demander à l'auteur des vertus auxquelles il n'aspirait pas, qu'en tout cas il subordonnait à d'autres.

Néanmoins on peut regretter que le manuscrit ne nous mène pas plus avant, et que cette étude soit restée dans les cartons de l'exil, sans qu'après le retour en France, tout à des occupations d'un genre nouveau pour lui, l'auteur ait songé à la publier en français dans l'un des rares journaux littéraires que l'Allemagne alors intéressât, ou qui eussent licence d'en occuper leurs lecteurs.

Duvau avait commencé par traduire Wieland, à l'âge où il connaissait « le bonheur d'être jeune encore » et faisait appel aux observations des lecteurs afin de pouvoir se corriger « avant d'être à l'âge où l'on ne se corrige plus ¹ ». Après avoir revu « sa » Loire ², il semble avoir renoncé au peu de sympathie qu'il avait pu avoir en Allemagne pour « ce genre vague souvent honoré du nom de *Transcendentalisme* ³ ». Il s'est reporté alors à ce que les lettres allemandes avaient eu de meilleur entre l'âge de l'enfance, où quelques « productions remarquables » comme les poèmes de Kleist et Klopstock, ou les œuvres des « genres légers »,

1. Aug. Duvau, trad. des *Dialogues des Dieux*, de Wieland, *Avis du Traducteur*. — Il dit préparer la traduction du *Miroir d'Or*, des *Abdérités*, du *Danischmend*, d'*Agathon*, et de ceux des ouvrages en prose « qui nous ont paru se rapprocher le plus du goût et du caractère de la Nation française ». Rien qui vise Herder, dans cet *Avis*, ni dans la traduction de Hufeland, qui ne comprend que l'ouvrage lui-même.

2. Aug. Duvau, *Wie fand ich mein Vaterland wieder im Jahre 1802?* p. 8, cf. 87.

3. A. Duvau, *Notice sur G.-E. Lessing* (extraite de la Biogr. Universelle), p. 13. Cf. déjà la copieuse et parfois spirituelle défense de la France révolutionnaire qu'avait été sa brochure allemande. *Wie fand ich...* p. 188 : « Wir haben keine Metaphysik ; wir sind kleine, armselige, dürftige Geister, die sich nur an das Einfache, Reine, Helle und — Nützliche halten ; dafür werden aber auch unsre Bücher überall gelesen und verstanden... »

ne pouvaient, selon lui, former « une littérature », et l'époque des « scandales littéraires » où la nouvelle philosophie « a rectifié quelques idées et agrandi la sphère de la pensée », mais porté « dans toutes les branches de la littérature, l'influence pernicieuse de son néologisme ¹ ».

Au sujet de Lessing il a cité le jugement qu'avait fait de lui Herder, dans le *Mercur Allemand* puis dans ses *Feuilles Détachées* ². Il a mis « hors de ligne » l'auteur des *Sylves critiques* et de ces mêmes *Feuilles Détachées*, commentateur — ou réfuteur — du *Laocoon* de Lessing ou de ses *Images de la Mort chez les Anciens* :

Il n'a point la précision et la logique serrée de celui-ci, mais, en revanche, il a cette imagination si noble, ces sentiments si élevés, qui font le charme de tout ce qu'il a écrit; et ces deux ouvrages peuvent être considérés comme la rectification ou le complément de ceux de notre auteur que nous venons de citer ³.

Peut-être Duvau était-il alors plus près encore de Herder, qu'il ne semblait au moment où il faisait des *Idées* une étude attentive.

Même avec les réserves que le Duvau de Weimar apportait à l'éloge, cette étude eût rappelé utilement à quelques-uns, peut-être, l'analyse rapide qu'en 1800, née à peine et déjà moribonde, la doyenne des *Revue Germaniques* du XIX^e siècle avait consacrée aux deux premières parties des *Idées*.

Œuvre d'un esprit moins systématique, celle-là s'arrêtait, plus que ne l'avait voulu Duvau, à l'étude psychologique et morale de l'homme, telle que l'avait faite Herder.

L'une avec l'autre, les extraits de toutes deux aidant,

1. *Id.*, Notice..., p. 4-5, p. 13.

2. *Ibid.*, p. 15. De même p. 14, Herder mentionné comme correspondant de Lessing.

3. *Ibid.*, p. 6-7. Duvau renvoie expressément aux *Kritische Wälder* et aux *Zerstreute Blätter*. — Dans sa notice sur Musaeus (Biogr. Michaud) il mentionne une « oraison funèbre, courte mais pleine d'intérêt », prononcée par Herder. Notice sur *Schiller*, l'accueil de H. à Schiller visitant Weimar en 1787.

elles auraient pu donner de ces huit ou neuf premiers livres une notion satisfaisante. Mais l'une fut presque ignorée ; l'autre demeura inédite ; et l'on devait attendre assez longtemps en France de connaître vraiment le Herder des *Idées*.

Il eut moins de chance encore avec un autre émigré de Weimar, qui pourtant le visita, fut lié avec ses amis, et pratiqua les lettres allemandes avec quelque continuité.

Camille Jordan, après un premier exil en Angleterre, avait fui de nouveau la France pour la Suisse, puis l'Allemagne, où à Tubingen d'abord avec Degérando, à Weimar ensuite (1797), auprès de Mounier, il vint s'initier à la langue, à la littérature et à la philosophie d'Outre-Rhin ¹, au point d'être l'un des Français du siècle commençant qui les ont le mieux connues ². Il semble bien avoir été « entouré d'égards ³ », à la cour de Weimar et parmi les hommes de génie que le duc y avait attirés, et, entre autres, avoir fréquenté Herder ⁴. Déjà celle qui devait être M^{me} Degérando leur recommandait, à son ami et à lui, de ne pas s'en tenir aux écrivains qu'ils connaissaient, Kant, Klopstock, Gessner, Haller, mais de pratiquer Herder parmi les grands écrivains nouveaux pour eux : « Tous ont fait des chefs-d'œuvre, disait-elle, leurs ouvrages me ravissent ⁵. » Un peu plus tard, une autre amie d'Alsace, du même cercle, aimable et avisée, le menaçait d'en appeler au cœur d'Oreste-Degérando déjà rentré en France et marié, si l'esprit de Pylade monté « à la hauteur des Herder et des

1. Biographie Michaud, art. C. Jordan. Cf. *l'Eloge* (de Ballanche), en tête des *Discours* de C. Jordan, p. xiv. — Cf. Bleunerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 562.

2. J. Texte, *Origines de l'influence allemande*, p. 11 et note. — Cf. Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. I, p. 295.

3. Lettre de Degérando à Ballanche, dans les *Discours* de C. Jordan, p. xlix. — Cf. J. Texte, étude citée, p. 11.

4. Baron de Barante, en note à l'une des *Lettres*, par lui publiées, de B. Constant à *Prosper de Barante*, R. des Deux Mondes, 15 juillet 1906, p. 264 au bas : « Proscrit au 18 fructidor, il rencontra, à Weimar, Goëthe, Wieland, Schiller, Herder, en devenant l'ami... »

5. Lettre d'Annette de Rathsamhausen, 17 février 1798, citée par F. Baldensperger, *Schiller et C. Jordan*, p. 117 ; cf. *Lettres* de la baronne Degérando, p. 451.

Schiller » devenait trop délicat à Weimar ¹. Après le retour, on le voit en correspondance suivie, littéraire et mondaine, avec quelques femmes d'élite de la société weimarienne, M^{me} de Schardt, M^{me} d'Imhoff, qui furent aussi des amies de Herder ². Et quelque trente ans plus tard, Degérando s'attendrira en parlant au jeune Quinet, dès leur première entrevue, de ce Herder que son ami intime Camille Jordan avait beaucoup connu « et dont il raffolait ³ ». Mais y eut-il, de Jordan à Herder, plus et mieux que des relations mondaines de haut intérêt ?

Il avait occupé, nous disent Ballanche et Degérando, une grande partie de ses loisirs à rassembler des matériaux sur l'histoire de la morale, à réduire en analyses rapides les systèmes de morale anciens et modernes ; il avait étudié les « nouveaux systèmes de l'Allemagne » avec autant d'attention que jadis Locke ou les Ecossais, et approfondi patiemment, en Allemagne surtout, l'histoire des doctrines religieuses. De ces études, il ne resta guère que des notes personnelles, sans rien qui fût destiné au public ; et Ballanche les juge « indéchiffrables, complètement illisibles ⁴. » D'ailleurs, cette « belle âme » au tour d'esprit « un peu provincial ⁵ » était-elle bien faite pour dépasser, en matière de philosophie, le stade de la curiosité, et s'éprendre d'un système ou d'un esprit ? On a douté que son attachement à la foi traditionnelle, et sa culture philosophique un peu arriérée, lui aient permis de suivre l'effort métaphysique de Schiller ⁶. B. Constant, juge trop clairvoyant pour être

1. Lettre de M^{me} de Stein de Nordhausen, née Octavie de Berckheim, 1^{er} juin 1799 (Collection Boubée) citée par F. Baldensperger, même étude, *ibid.*, p. 119. — Sur le retour de Degérando, cf. Ch. Joret, étude sur *Aug. Duvau*, p. 534.

2. Haym, *Herder...*, t. II, p. 48, 122, etc... Cf. R. Boubée, *C. Jordan à Weimar*, Correspondant, 25 nov. et 10 déc. 1901, p. 726, 729, 732, 734, 949.

3. Quinet, *Lettres à sa mère*, t. I, p. 303-304 : il écrit « Jourdan ».

4. *Eloge*, par Ballanche, en tête des *Discours* de C. Jordan, p. xxii. — *Lettres* de Degérando à Ballanche, *ibid.*, p. lv, lvi. Le *Journal de la Librairie* de 1811 annonce le *Prospectus* de C. Jordan, *Œuvres choisies*, p. p. Degérando, 4 in-8° ; mais cette publication, d'abord ajournée (*ibid.*, 1823, p. 15) n'a jamais paru ; Quérard n'en dit rien.

5. Ed. Herriot, *M^{me} Récamier...*, t. I, p. 47 ; duc de Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 372.

6. F. Baldensperger, *Schiller et Camille Jordan*, p. 120.

tendre, le vit chez Degérando, plusieurs années après son retour d'Allemagne : « C'est bien véritablement, disait-il, un esprit français, vif, perçant, gai, circonscrit dans les idées habituelles de sa nation, les saisissant très bien, mais *insusceptible* de saisir de même les idées des littératures et des philosophies étrangères ». Fut-il utile à M^{me} de Staël pour la rédaction de l'*Allemagne* ? Il contribua probablement à lui révéler la poésie allemande et surtout Klopstock, ce Klopstock auquel il travaillera encore en 1811 sans se décider à publier ni ses *Essais* avec leur « revue animée de toutes les belles productions de l'Allemagne », ni sa traduction de la *Messiede*, ni même les *Odes*, sauf quelques fragments isolés². Quant à Herder, c'est à elle au contraire qu'il demandait conseil : vers le début de 1812, elle lui signalait la notice biographique consacrée par Jean de Muller à son ami défunt⁴.

Jordan parla-t-il de Herder dans ce « Salon des Arts » qu'il voulut fonder à Lyon vers 1806, à l'instar des *Athénées* parisiens⁵ ? ou du moins dans ses lectures de l'Académie lyonnaise, vers 1811, sur la vie et les ouvrages de quelques auteurs allemands, sur « la littérature allemande et.... la révolution qu'elle vient de subir pendant le cours du siècle dernier⁶ » ? Est-ce à lui que serait due, au début de 1812, la mention de Herder exégète dans la traduction lyonnaise des leçons hébraïques de Lowth⁷ ? Ce résultat

1. B. Constant, *Journal Intime*, p. 94. — On connaît le trait rapporté par Schiller (lettre à Goethe, citée par Blennerhassett, *M^{me} de Staël...*, t. III, p. 14) : C. Jordan venait à Schelling tout rempli de Locke. « Je méprise Locke », dit Schelling, et son adversaire se tut.

2. Ed. Herriot, *M^{me} Récamier...*, t. I, p. 295 (d'après des lettres). — J. Texte, étude citée, p. 11.

3. André-Marie Ampère et J.-J. Ampère, *Correspondance et Souvenirs*, t. I, p. 76 (Journal de Bredin, 8 avril 1811). — V. Rossel, *Relations Littéraires...*, p. 67. — *Eloge*, par Ballanche (déjà cité), p. xxi. — *Souvenirs et Correspondance...* de M^{me} Récamier, t. I, p. 194. — F. Baldensperger, étude citée, p. 124.

4. Lettre de M^{me} de Staël à C. Jordan, citée par F. Baldensperger, *ibid.* (Collection Boubée).

5. A.-M. et J.-J. Ampère, *Correspondance*, t. I, p. 29 (Ballanche à A.-M. Ampère, Lyon, 16 mars 1806).

6. F. Baldensperger, étude citée, p. 124. Les manuscrits paraissent perdus (D'après un compte rendu de l'Académie de Lyon, 1^{er} semestre 1811).

7. *Leçons*, par M. Lowth..., 2/8^o, Lyon (Ballanche) 1812.

lointain serait bien isolé, et presque négligeable ; encore n'est-il nullement sûr que Jordan y ait contribué.

Ainsi la réputation française de Herder n'eut pas grand profit direct du séjour de quelques Français distingués à Weimar. Celui-là distrait d'humeur et pressé par le temps, celui-ci l'âme toute occupée par la majesté d'un grand drame récent ; d'autres intéressés plutôt par des modes différents de l'activité littéraire allemande, philosophie spéculative ou poésie lyrique : le meilleur germaniste d'entre eux, celui qui semble avoir pris Herder le plus au sérieux, n'en tira rien pour lui-même puisque ses essais littéraires n'eurent pas de lendemains, et ne semble pas non plus l'avoir jugé plus digne que tels autres, qu'il avait étudiés ou connus, d'être recommandé à l'attention de l'élite intellectuelle française.

Quelques années plus tôt, peut-être eussent-ils été plus aisément gagnés tous à Herder. Il leur fût apparu moins isolé, moins abandonné, moins obstiné aussi à boudier contre la gloire d'une petite cité recueillie et d'une belle époque littéraire, qu'alors encore il aidait à illustrer l'une et l'autre. On pouvait, alors, admirer Kant ou Schiller sans renoncer à aimer Herder ; se plaire aux bords murmurants de l'Ilm et rendre hommage au génie de Goëthe, demi-dieu tout puissant de ces lieux aimables, comme à la bienveillante bonne grâce du prince, sans avoir à regretter que des scrupules exagérés peut-être, et quelque soupçon de rancune, aient éloigné de tous deux celui qu'eux-mêmes avaient convié. Ce qu'il entraînait alors de l'âme de Herder dans l'ambiance weimarienne et dans le charme de Weimar, aurait eu plus de chances de s'ouvrir l'accès d'esprits même rebelles.

Mais aussi, tentés davantage peut-être que ne le furent Boufflers, Jordan et autres, de révéler son œuvre à leur pays, leur essai eût été moins assuré encore qu'au début du siècle nouveau, d'y rencontrer le succès ou l'approbation.

Il est trop certain que les esprits français de l'époque n'étaient guère préparés à l'accueillir. Spécialement, il leur faudra de longues années encore, à eux qu'un violent tourbillon de vie historique emporte, pour que la notion même

de philosophie de l'histoire les effleure, puis s'impose à eux pour un temps.

II

Ce qui ne vint pas de Weimar, ne pouvait guère venir de Français établis en des régions de l'Allemagne où la pensée de Herder ne saurait avoir exercé jamais autant d'action.

Par grand hasard sans doute, par un hasard isolé et sans répercussion apparente ¹, on trouve Herder cité en 1803 par Robelot, qui croit bien faire en traduisant la dissertation de Schwab, vieille de vingt ans déjà, *Sur les causes de l'universalité de la langue française et la durée vraisemblable de son empire*. « Pendant l'exil qui m'a tenu éloigné de ma patrie, dit-il, je me suis livré à l'étude de la langue des généreux habitants qui m'ont offert une terre hospitalière ². » Pour ajouter à la valeur de cette dissertation sérieuse, auprès de laquelle le discours de Rivarol, couronné comme elle à Berlin, fait l'effet d' « un phosphore » ³, il joint à sa traduction des *Observations sur l'universalité de la langue française au Moyen Age*. On y trouve, en quelques pages, plusieurs citations des *Idées* ou des *Lettres pour l'avancement de l'Humanité*, rapportées d'exil ⁴. Mais il s'agit de simples notions historiques,

1. Allou, dans un *Essai sur l'Universalité de la Langue Française*, lu en 1826 et imprimé en 1828, fait l'éloge de cette traduction (et des notes qui la suivent), pourtant à peu près ignorée en Allemagne, dit-il (p. vii), et, en France, « connue seulement du petit nombre de personnes qui s'occupent de recherches bibliographiques ».

2. Schwab, *Dissertation sur les Causes...*, trad. de l'allemand par Robelot. — *Avertissement du Traducteur*, p. 1. — Mirabeau avait déjà donné un « extrait fidèle » de cette dissertation allemande, *De la Monarchie Prussienne*, t. VI, p. 168. — Sur ce Schwab, v. R. Lote, *La France et l'esprit français jugés par le Mercure de Wieland* (1913), p. 78-79.

3. *Avertissement du Traducteur*, p. 4.

4. *Observations du Traducteur sur l'Universalité de la Langue Française au Moyen Age* (p. 275-336) : p. 306, 308, 317, 326, *Ideen*, l. XX, v, 3, l'Universalité de Paris sert de modèle à Frédéric II; l. XX, iv, avantages que notre langue a retirés des disputes des écoles; l. XX, ii, 2, les usages de la chevalerie française adoptés en Europe; — *Briefe zu Beförderung der Humanität*, VII, iv, n° 87, les romans français mis en vers par

de faits de détail, qui ne participent en rien d'une théorie, et ne pouvaient engager le lecteur à la suite d'un esprit.

Veut-on s'enquérir à quelques centres intellectuels de l'émigration française Outre-Rhin ? Nous le verrons bientôt, à Göttingen où Lezay-Marnésia, futur préfet d'Empire, a fréquenté Bürger et son cercle poétique, et traduit *Don Carlos* sans réussir à en faire un succès de librairie française¹, on n'ira plus guère apprendre à connaître que l'Allemagne de la science universitaire, auprès de qui jamais Herder ne fut en honneur. Et l'on s'y enfermera, comme il eût dit avec quelque mépris, dans la « papierne Ewigkeit » d'une bibliothèque érudite : à quoi la mémoire de Herder ne gagnera rien chez nous.

A Tübingen, Suard, que l'hospitalité de Necker ne rasure plus, retrouve Narbonne et les deux amis Jordan et Degérando. Le premier ne connaît pas Weimar encore, mais l'autre a déjà des raisons bien chères pour s'intéresser de cœur à Herder. Suard passe avec eux un hiver entier, avant de s'établir à Ansbach². Que rapportera, d'ici et de là, cet « anglomane fervent » de jadis³ ? Quelque bienveillante sympathie peut-être pour la littérature allemande, « déjà si riche et sans modèle fixe encore » ; le regret qu'elle ne fût pas venue d'elle-même à la France, Wieland faisant le voyage pour « causer avec Marmontel, d'Alembert, Chamfort, De la Harpe ; Goëthe avec Diderot ; Kant avec Condillac...⁴ ». Mais aussi, dit Vanderbourg, un regain de fidélité aux préjugés français contre la philosophie allemande. Pour la rejeter « sans beaucoup d'examen et sans aucun scrupule, déclarera-t-il en personne, il m'a suffi de voir qu'elle rejette elle-même l'expérience, seule institutrice de la raison humaine ». Pour lui, Kant la per-

les poètes allemands. — Robelot ne ferait-il qu'un avec l'« abbé Robelot » dont Stapfer (*Mélanges*, t. II, p. 139) notera la protestation contre Villers (*Débats*, 21 mars 1823) : le protestantisme équivaut à peu près au déisme, et la révolution est fille de la Réforme ?

1. L. Spach, *Biographies Alsaciennes*, t. I, p. 365, 370 (Bürger meurt en 1794).

2. Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 365 (hiver 1798).

3. J. Texte, *Origines de l'influence allemande*, p. 14, n. 2 ; cf. J. Texte, *J.-J. Rousseau*, p. 329 ; cf. Garat, *Mémoires*, t. I, p. 70.

4. Garat, *ibid.*, t. II, p. 19, 23.

sonnifie et l'incarne ; il n'a eu « ni le temps, ni le courage » d'étudier Kant dans sa langue, et il aura regret au talent que perd M^{me} de Staël à « l'expliquer et à l'adorer ¹ ».

Ni comme littérateur, ni comme philosophe, Herder ne semble l'avoir intéressé le moins du monde. Et quand se rouvrira son salon de Paris, ni Villers ni Vanderbourg, qu'y fréquenteront les restes de la société du xviii^e siècle ², ne sauront sans doute l'aider à réparer cet oubli.

Le groupe littéraire de Hambourg s'occupe surtout de théâtre, ou de la gloire toute voisine du vénérable Klopstock ³. Quand s'y produisirent des écrivains français, déjà ou bientôt illustres, ils ne songèrent point trop à enrichir de notions nouvelles leur esprit, leur talent ou leur art. Le « Prince des poètes actuels », Delille, n'acquiesça pas beaucoup plus à Hambourg que dans la « contrée romantique » proche de Bâle, où l'*Historien* signala d'abord son passage ⁴. Pour Rivarol, Hambourg ou Berlin furent tout un ; il n'y vit que « mousse de bière, fumée de pipe », et sujets de tristesse pour son amour-propre déçu ⁵. Fontanes n'en sut

1. Vanderbourg, cité par J. Texte, même article, p. 14, n. 2. — Garat, *Mémoires*, t. II, p. 30. — Suard (le *Publiciste*, 11 septembre 1801), cité par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 107. — Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 549.

2. Broglie, *Souvenirs*. t. I, p. 44-45. — Il est conduit chez Suard par Schweighäuser, précepteur de son frère René d'Argenson.

3. F. Baldensperger, *Klopstock et les émigrés français de Hambourg*. Cf. Sénac de Meilhan, *Œuvres philosophiques et littéraires*, t. II, p. 41 ss., *De l'Histoire*, dialogue entre l'Homme blasé et le chevalier : seules comptent les « histoires bien écrites » ; I, 43, *Du progrès et de la marche de l'Esprit* : tout n'est que décadence ou littérature ; I, 342, *Des Anciens et des Modernes* : la palme aux Anciens partout. — Pour Chênedollé lui aussi, qui chante Klopstock, mais se défend de connaître Goethe « ni en original, ni en traduction » (*Études Poétiques*, p. 121, 153) et n'a fait que l'« entrevoir, vaguement » à travers le jugement « peut-être un peu enthousiaste, de M^{me} de Staël » — en fait d'histoire, Bossuet seul compte (*ibid.*, p. 91, Ode VI) et Montesquieu aussi, il est vrai (*Génie de l'Homme*, p. 126) ; il ne veut rien savoir ni de Rousseau et son état de nature, ni de la « manie de la perfection » (*ibid.*, p. 138, 154) ; quand il se hasarde à parler ordre et désordre, jeu de contre-poids dans le monde, des « idées aussi austères », une « métaphysique si déliée » paraissent lui venir tout droit de Pope (*ibid.*, p. 190, notes).

4. *L'Historien*, 30 thermidor an IV ; cf. *Spéctateur du Nord*, t. X (1799), p. 397 ss., et aussi L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 45.

5. De Lescure, *Rivarol...*, p. 437 ; cf. A. Le Breton, *Rivarol*, p. 86 ; cf. L. Wittmer, *Quelques mots sur Ch. de Villers*, p. 380-382 : Rivarol aux

rapporter que cette affectation de « ton léger et sardonique », qui indignait Stapfer autant que sa parfaite ignorance des lettres allemandes, et qui découragera le bon Joubert de commenter Kant pour l'amour de lui ¹.

Non loin de là pourtant, on semble n'avoir pas ignoré ce qu'il pouvait s'attacher d'autorité au nom de Herder.

Les Portalis, père et fils, après avoir au 18 fructidor cherché un asile en Suisse, puis dans la Forêt-Noire, se réfugièrent en Holstein, et y vécurent de mars 1798 à 1800. Grâce à l'accueil bienveillant du comte de Reventlow ², il leur fut loisible de mettre à profit leur séjour pour s'initier aux lettres allemandes. En ont-ils fait vraiment une étude approfondie, de ce « nouveau Tusculum » où il se trouvaient placés « comme providentiellement » pour observer les « deux camps de la philosophie moderne ³ » ?

Deux ouvrages nés ensemble, l'un posthume et resté à l'état d'esquisse ⁴, l'autre peu connu, témoignent de ce qu'une assimilation assez hâtive devait laisser de profit à deux esprits distingués, dont le malheur pouvait étendre les prises, sans faire table rase de leurs habitudes ni abolir d'un coup leurs préventions.

prises avec Villers au sujet de Kant, à propos de qui il parle de Messmer; il finira par rompre avec Villers; il ne comprit jamais les Allemands.

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, t. II, p. 121-122, et II, p. 350 (lettre de Fontanes à Guéneau de Mussy). — Cf. G. Pailhès, *Du nouveau sur Joubert, Chateaubriand, Fontanes...*, p. 220 (lettre de Joubert à M^{me} de Beaumont, 1801; les « phon, phon », de Fontanes sur la philosophie de Kant. — Cf. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 63 et note 3.

2. L'exil des Portalis les conduisit à Bâle, puis Zurich, puis Fribourg-en-Brigau (rencontre avec Delille et Mallet du Pan), puis un village de la Forêt-Noire et Tubingue où, au passage, ils voient Suard. Ils sont en Holstein (Tremshüttel) en mars 1798 (à Emckendorff deux mois plus tard). Le père regagne Paris le 18 février 1800; le fils épouse, en Basse-Lusace, en mai 1801, la comtesse de Holck. Voir A. Boullée, *Biographies contemporaines*, II, 204-206, R. Lavollée, *Portalis*, p. 110 ss. et la *Notice* (p. 24) en tête de Portalis père, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*. Voir aussi Mallet du Pan, *Mémoires et Correspondance*, II, 331-334, 357 (II, 393, 406, 410, lettres de Portalis, datées de Emckendorff).

3. Frégier, *Portalis philosophe chrétien* (1861), p. 11.

4. *Ibid.*, p. 26 (datée du 31 décembre 1799). Voir la *Bibliothèque française* de Pougens, n° 6, p. 1-12 et *l'Esprit des Journaux*, frimaire an IX, p. 53-63.

L'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres, Histoire et Antiquités, de Stockholm, couronnait en 1800 un *Discours* du jeune Portalis, *Du Devoir de l'Historien, de bien considérer l'influence et le caractère de chaque siècle, en jugeant les grands hommes qui y ont vécu*. Le père composait en 1798 un ouvrage intitulé *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique durant le XVIII^e siècle*, publié pour la première fois en 1820 par les soins de son fils, qui y joignait un *Essai* sur l'origine, l'histoire et les progrès de la littérature française et de la philosophie ¹.

Herder est cité dans l'un des deux ouvrages : l'autre ne lui doit-il rien ? Portalis père recourt à Herder philosophe ; lui-même ou son fils ont-ils ignoré Herder historien ?

Herder était connu dans l'entourage des Portalis exilés. Ils avaient trouvé en Holstein — outre des Français qui les y attirèrent, Quatremère de Quincy, le général Matthieu Dumas, Vanderbourg, d'Angivilliers — un cercle familial d'écrivains allemands de marque, les frères Christian et Léopold de Stolberg, poète et historien, le philosophe Jacobi, les historiens Hegewisch, Schlosser, Kleuker, et d'autres encore ². Les relations de Herder avec Jacobi dataient de loin ; Spinoza les avait rapprochés, puis désunis ; Jacobi venait de renouer avec Herder malade, oubliant les infidélités à Spinoza pour ne connaître plus que l'homme, l'ami de feu Hamann, et le théologien avec qui il se sentait en plein accord. Ils devaient se rencontrer de nouveau en 1803, peu avant la mort de Herder. Quand Portalis connut Jacobi, Herder venait de rendre témoignage à la ferveur de son antikantianisme. Peut-être aussi l'un des Stolberg, que la prédication de Herder à Weimar avait enthousiasmé jadis, se souvenait-il encore de lui avec estime, malgré sa

1. Voir, au sujet de l'ouvrage, le *Conservateur*, III, 1820-21, Damiron, *Essai sur l'histoire de la Philosophie française au XIX^e siècle*, Avant-Propos, p. VII (1828) ; Picavet, *Les Idéologues*, p. 500 ; Aug. Nicolas le citera dans ses *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, I, 27 ; III, 489 ; IV, 453, etc. Portalis père est mort le 25 août 1807.

2. Boullée, ouvrage cité, p. 205. Cf. Mignet, *Eloges historiques*, p. 229-236 : « une sorte d'académie européenne... »

3. Haym, *Herder...*, II, 275-277 et ss. (visite de Jacobi à Weimar), 472, 549, 557, 676, 695, 803 ; II, 696.

récente conversion au catholicisme, dont Jacobi lui avait tenu rigueur plus que Herder lui-même ¹.

Les Portalis, guidés par eux, comprirent-ils Herder dans l'admiration que leur inspira la littérature allemande ? Le fils en célèbre le soudain enrichissement « de chefs-d'œuvre de tous genres », dû « à une foule d'hommes distingués presque tous contemporains, et qui donnent à l'Allemagne le superbe spectacle que présenta le siècle de Périclès à la Grèce étonnée ² ». Le père loue les mérites supérieurs de l'allemand pour la traduction des ouvrages grecs, et cite comme versions « modèles » celles de Stolberg, Voss ou Schlosser. Il juge passé le temps où l'on n'étudiait l'allemand « que pour la guerre », le français étant alors la langue universelle du Nord de l'Europe, et l'anglais celle des sciences. La littérature des Allemands, « née subitement de nos jours », n'a pas eu d'enfance ; « dans un court espace de temps, ils ont brillé dans tous les genres et les ont tous épuisés » ; poètes grands et petits en témoignent, de Klopstock, Schiller, Gœthe, Bürger, Gleim et Gessner, à Gerstenberg, Hölty, Voss, Claudius, Hagedorn, Gellert et Pfeffel — sans oublier Kotzebue, ni Jacobi ou les Stolberg : « ces auteurs sont contemporains et ils sont presque tous encore vivants ³ ».

L'éloge est sincère sans doute, mais fait un peu de confiance ; hors de la poésie, le ton change. Le fils, après le père, citera Winckelmann, mais en passant ⁴. Le père nomme Lavater, qu'il connut à Zurich, mais loin de croire avec lui que la Physiognomonie soit une science véritable qui se puisse réduire en règles et en principes, se déclare persuadé « qu'il sera toujours plus sûr de juger les hommes par leurs actions que par leur visage ». L'esthétique littéraire de Lessing ou de Wieland n'a pas non plus gagné en lui un adepte ⁵ ; il nie, malgré Lessing, que la laideur cor-

1. *Ibid.*, II, 348, 560 (date de la conversion : 1784).

2. Portalis fils, *Du devoir de l'historien...*, p. 67. Il appelait l'Allemagne « sa seconde patrie » : Mignet, *Eloges historiques*, p. 277.

3. Portalis père, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*, I, 376, 360, 364.

4. *Essai* (1820), p. 70, 80 ; *De l'usage et de l'abus...*, I, 306.

5. *De l'usage et de l'abus...*, I, 168 note, 270, 332, 318, 306, 305.

porelle soit plus tolérable en poésie que dans les beaux-arts, et s'il relève dans l'*Agathon* l'éloge qui y est fait de Shakespeare, c'est pour montrer où peut conduire « la fureur des systèmes » ; le mélange du tragique et du comique, des pleurs et du rire, ne lui dit rien qui vaille. Avant Lessing et Winckelmann « il existait, dit-il, une grande masse d'observations philosophiques qui suffisaient pour nous diriger » ; Dubos, Le Batteux, Caylus, l'*Essai* de Montesquieu sur le Goût, lui sont encore de suffisants oracles. A quoi bon, par un abus de la philosophie, porter trop loin l'analyse du sentiment, chercher des raisons « à ce qui n'en a point », et discuter « lorsqu'il ne faut que sentir » ? « Une saine philosophie avait posé les véritables règles » dont le « nouveau philosophisme » n'a respecté aucune ; c'était celle de Laharpe et Marmontel.

Ce nouveau *philosophisme* fut certainement la principale étude de Portalis le père. Il jugeait plaisant le spectacle d'écrivains distingués qui se battaient « pour des abstractions ou pour des logogripes ». Les « échecs » que subissaient tels professeurs allemands ne l'affligeaient en aucune façon, à en juger par la lettre où il raconte à Mallet du Pan l'affaire du célèbre Fichte, le « sophiste » d'Iéna ¹. Tant d'égoïsme métaphysique lui paraissait « le comble du délire » ; il renvoyait dos à dos, comme également absurdes, idéalistes et matérialistes absolus.

Entre autres ouvriers en « bagatelles philosophiques ² », c'est à Kant surtout qu'il s'en est pris. Son fils le nommait, avec Malebranche, Condillac et Locke, comme un des obligés de Descartes ³, ce fondateur de la liberté de penser. Il semble avoir lui-même étudié comparativement les systèmes de Kant et de Jacobi, « avec ardeur et persévérance ⁴ ». Il admire la force de pénétration de Kant, présentant l'existence d'une planète que Herschell allait découvrir, mais le juge, comme philosophe, presque aussi « fou » que Fichte.

1. Mallet du Pan, *Mémoires et Correspondance*, II, 410 (22 mai 1799). Portalis père, *De l'usage...*, II, 77.

2. Portalis père, *De l'usage...*, p. 410.

3. Portalis fils, *Du devoir de l'historien...*, p. 66.

4. Frégier, *Portalis philosophe chrétien*, p. 62, 286. Jacobi cité dans l'ouvrage de Portalis père, *De l'usage...*, II, 77.

Il consacre tout un chapitre de son livre à l'examen de la philosophie critique et des conséquences qu'en déduit Kant lui-même ; ailleurs encore il discute la conception Kantiste de Dieu, de la morale et de la philosophie de l'histoire ¹.

Et c'est contre lui qu'il appelle Herder à l'aide. « Gardons-nous de croire, dit-il, que les hommes raisonnables ont tous passé sous le joug des novateurs en philosophie. Les écrits de Jacobi, de Bardili, de Herder et d'une foule de philosophes estimables, prouvent que le véritable esprit philosophique pénètre chez les Allemands comme en France et en Angleterre. Ailleurs, critiquant le principe même de la morale de Kant, et niant la distinction posée par le Kantien Reinhold entre *expérience* et *philosophie*, il se refuse à reconnaître l'existence de la *Raison pure* et de son aspiration à ce « droit insensé » d'être plus puissante qu'elle-même, et rappelle la « judicieuse observation » de Herder au début de sa *Métacritique*, que la raison pure ne serait jamais qu'un contenant sans contenu, une fiction platonique ².

Au vrai, que doit-il à Herder ? Ami de Franklin ³, de Fénelon ⁴, disciple peut-être ⁵ des Ecossais et de Reid, en tout cas de Bacon, et faisant état de la philosophie pratique bien plus que de la spéculation, il est en garde contre toute métaphysique, persuadé que « ce sont les phénomènes intérieurs et extérieurs qui seuls alimentent la raison » et que « rien de ce qui est, ne peut être connu ni prouvé *a priori*. L'existence est un fait, dit-il, et un fait quel qu'il soit ne peut être fondé que sur ce qu'Emmanuel Kant appelle des preuves *empiriques* ». Selon lui, les nouveaux systèmes métaphysiques de l'Allemagne « ne sont propres qu'à reculer, dans cette vaste partie de l'Europe, les pro-

1. Portalis père, *De l'usage...*, I, 157, note (cf. *Correspondance* de Mallet du Pan, II, 410, lettre citée) ; I, 183-228 (ch. VII et VIII) ; I, 264 et ss., II, 53-57, 23 et ss.

2. *Ibid.*, I, 227 ; II, 57.

3. Il le cite (II, 131) pour prouver une fois de plus que la morale n'est pas une science spéculative. (Chapitres de l'Enthousiasme, du Fanatisme, de la Superstition.) Les citations sont faites d'après la traduction de la *Vie* de Franklin publiée en l'an VI, par Castera.

4. *Ibid.*, I, 266 « l'admirable Fénelon » (*Traité de l'Existence de Dieu*).

5. Frégier, *Portalis philosophe chrétien*, p. 77, 97, 113, 301.

grès des véritables lumières », à former « de mauvais raisonneurs et des sophistes ¹ ».

Tout cela est bien selon l'esprit de Herder, mais n'est pas moins selon l'esprit de Jacobi. Quand Portalis parlait des faits comme des véritables matériaux de nos connaissances, les notions générales n'étant que des idées réfléchies que nous acquérons par les faits, quand il s'écriait : « Tout est perdu si l'on méconnaît une fois la force ou l'autorité de l'expérience », qui limite nos connaissances en même temps qu'elle en est le principe, on pouvait songer surtout à Bacon. Mais n'est-ce point Jacobi qui l'inspire quand il déclare un peu plus tard : « il ne s'agit que de bien étudier ce que nous sentons, ce qui se passe en nous, de ne pas remplacer par des suppositions arbitraires les instructions directes que le sentiment nous donne... N'oublions jamais que le sentiment est en métaphysique le seul principe de toutes nos véritables découvertes », — ou encore : « Le caractère des vérités premières, le caractère des grandes vérités, est d'être à la portée de tout le monde, c'est-à-dire d'exprimer sinon ce que tout le monde observe, du moins ce que tout le monde sent ² ? »

L'essentiel de sa réfutation de Kant, il le doit à ses propres habitudes et répugnances intellectuelles ; c'est de là qu'est né l'ouvrage entier contre le philosophisme en général et les abus de « l'esprit philosophique ». Si bien qu'on a pu s'étonner à la fois qu'il s'y occupe avant tout de la France, et que, traitant de la France, il ait cru devoir s'abandonner à des digressions sur l'Allemagne ³. Qu'a fait Kant, sinon déchaîner un *philosophisme* plus célèbre et plus pernicieux que tout autre ? Portalis est antimétaphysicien comme le très grand nombre des Français de son temps. On l'a noté déjà, en croyant combattre Kant, souvent il a combattu Leibnitz et Descartes lui-même ; et, par réaction Lockiste contre la théorie des idées innées, il a fait à la métaphysique de Kant plus d'un grief que peut-

1. Portalis père, *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*, II, 57 ; I, 265, 183, 204.

2. *Ibid.*, I, 213, 217, 227 ; II, 55.

3. Frégier, ouvrage cité, p. 26.

être elle ne méritait pas ¹. Sur la théorie même de la raison pure, sa réfutation s'en tient en somme à des contre-affirmations, où il prend position au nom des « faits » contre tout système, croyant avec Montaigne que nous ne connaissons le tout de rien, autrement dit que l'essence des choses nous est inconnue : « Nous sommes hommes avant que d'être géomètres ; nous sentons avant que de raisonner ². »

Ce ne sont pas seulement les idées *a priori* d'espace et de temps qu'il nie, d'autant plus énergiquement qu'Emm. Kant les avait mises au premier rang ; mais aussi toutes *catégories* de jugements et d'idées. Herder avait dit, déjà, que chez Kant elles étaient reprises d'Aristote ³. Mais était-il le seul ?

Quand Portalis taxe Kant d'immodestie pour son mépris des métaphysiciens antérieurs, quand il déclare « la parole est la physique expérimentale de l'esprit », se souviendrait-il que Herder voulait substituer à la soi-disant critique de la raison pure une Physiologie de l'intelligence humaine ⁴ ? Ce serait là, en ce cas, tout le secours qu'il lui doit. Il avait eu le mérite de lire les *Critiques* de Kant en latin ⁵ ; a-t-il poussé bien avant la lecture de la *Métacritique* allemande ? On fera sagement d'en douter. Polémiste plus que philosophe, superficiel le plus souvent, mais d'une vigueur d'esprit qui mérite l'attention, Herder suivait de point en point la méthode de Kant, passant de la Théorie générale de la connaissance à l'Esthétique, puis à l'Analytique et à la Dialectique transcendantales. Après une déclara-

1. *Ibid.*, p. 139, 135. Voir notamment, chez Portalis, I, 226 : « les cartésiens, les mallebranchistes et les kantians » réunis dans la condamnation des idées innées ou vues en Dieu, et non formées par notre esprit. Cf. p. 184, prototypes de Platon, idées innées de Descartes, visions en Dieu de Malebranche, et idées *a priori* de Kant.

2. Portalis père, *De l'usage et de l'abus...* I, 190, 215, 194, 200.

3. *Ibid.*, I, 196, 200, 198.

4. *Ibid.*, I, 183, 190 ; cf. Herder, *Metakritik*, I, 1 (édition Suphan, XXI, 41). Rapprocher le mot de Portalis, dont lui-même reporte l'origine à Montesquieu, et que cite (avant celui-ci) Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V, p. 369, 2^e article sur Portalis : « Interrogeons l'histoire, elle est la physique expérimentale de la législation. »

5. Edition Schmidt-Phiseldux (Hafniae, 1796) : v. Portalis I, 183, note. Il renvoie aussi aux *Prolégomènes à toute métaphysique future*, traduction latine de Born (Leipzig 1797).

ration générale d'hostilité qui est une profession de foi, sans trop s'attarder aux procédés de la logique transcendantale, Portalis va droit aux applications du Kantisme, à la morale religieuse, humaine et historique : et la *Kalligone* qui les discutera n'a pas encore paru¹.

Lorsque, traitant des beaux-arts en général, sans penser à Kant particulièrement, Portalis distingue entre la peinture qui travaille sur des surfaces, et la sculpture ou l'architecture qui s'exercent sur des masses, les unes et les autres devant se borner à des actions instantanées ou à des objets seulement juxtaposés (tandis que la poésie peut peindre les actions progressives, interdites aux arts — sans renoncer à décrire les traits physiques), est-ce un souvenir de l'esthétique de Herder ? Aurait-il connu sa *Plastique*² ? Ou plutôt Vanderbourg, que Herder semble n'avoir jamais beaucoup occupé³, mais qui va traduire le *Laocoon*, n'a-t-il pas fait connaître à Portalis les théories voisines de Lessing, qu'au début de sa carrière Herder continuait, tout en les critiquant⁴ ?

Au reste, même eût-il vraiment connu Herder, l'intimité intellectuelle ne fût pas allée plus loin que les besoins de sa campagne anti-Kantiste. Quand il nomme, parmi les historiens contemporains de Kant, les auteurs d'ouvrages « excellents » qui n'ont point adopté son système histo-

1. Herder publie sa *Metakritik* en 1799, sa *Kalligone* en 1800.

2. Portalis père, *De l'usage et de l'abus...*, I, 309-312 (chap. XVI) : cf. par exemple, Herder, édition Suphan, VIII, 15.

3. On ne trouvera le nom de Herder mentionné par Vanderbourg, ni dans sa traduction du *Laocoon*, qui va paraître, ni dans les articles, contemporains, de la *Bibliothèque française* de Pougens (1801, n° 5, p. 43, sur le Kantisme selon Villers : « l'auteur du présent article a trop peu étudié lui-même les ouvrages originaux du père de la philosophie critique, pour décider si le citoyen Villers a parfaitement rempli ce dernier but... »), ou des *Archives littéraires de l'Europe*, où Villers l'accusait d'avoir « pointillé sans fin et d'un ton de Jésuite sur les Allemands : (v. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 309, lettre de Villers à Jacobi, 1808) » par exemple I, 102, sur les grâces de Wieland, II, 247 ou V. 325, traductions de Schiller (*Le Commun et le Bas dans les Beaux-Arts ; Du Sublime*), ou III, 300, à propos des *Lettres* de son ami Koeppe de Lübeck, sur le Paysage, ou II, 169 et 377, sur le Maréchal de Munnich, II, 335, sur Derville traducteur. Suivant le duc de Broglie (*Souvenirs*, I, 45), Vanderbourg était « frotté de germanisme » ; on peut croire que Herder n'y entra pour rien.

4. Voir notamment *Kritische Wälder*, I, 16, édition Suphan III, 133 ss.

rique, il mentionne Spittler, Pütter, Schmidt, Heinrichs, Hess, Hegewisch qu'il connaissait, Jean de Muller et Schiller lui-même : il paraît ignorer tout de Herder historien, si éminente que soit la place occupée dans son œuvre par une philosophie de l'histoire, fort peu Kantiste en esprit. Mais Portalis ne veut à aucun prix entendre parler de philosophie de l'histoire. Tout l'effort de l'esprit philosophique appliqué à l'histoire, c'est selon lui de distinguer le vrai du vraisemblable, de nous donner un cours de sagesse pratique, et d'ériger une sorte de tribunal : « l'histoire est une sorte de vie à venir que les grands et les héros redoutent »... Encouragements et leçons pour les sciences et les arts, conseils de politique et hauts exemples pour la morale : voilà ce que peut donner l'histoire, à condition d'être préservée de l'esprit de système, plus dangereux là que partout ailleurs. Quant à ces philosophes modernes, et Kant tout le premier, qui « ne regardent les faits historiques que comme une base sur laquelle on peut bâtir les systèmes les plus arbitraires », ils ne font qu'étager des « fictions » sur les réalités de l'histoire. Il y faut, si l'on est sage, « se réduire à observer les actions communes des hommes, et ne pas vouloir s'enquérir des prétendus secrets de la nature ¹ ». Entendre, comme Kant, se servir de l'Écriture ainsi que d'une simple carte géographique dont on se fait fort de combler les lacunes, transformer en règle de morale ou de politique des faits qui le plus souvent résultent de la fortune et du hasard, subordonner entièrement l'individu à l'espèce, qui seule compterait selon lui : autant d'entreprises osées ou chimériques. « Qu'est-ce donc que l'espèce, séparée des individus qui la composent ? Y a-t-il autre chose que des individus dans la nature ? » Passions humaines et révolutions qui les déchaînent ; accidents physiques, sol, mers, variétés des climats qui les traduisent, « quand le philosophe de Königsberg aura résolu ces problèmes d'une manière satisfaisante, on pourra s'occuper avec lui du soin de changer la manière d'écrire l'histoire ² ».

1. Portalis père, *De l'usage et de l'abus...*, II, 25-27, 12, 13, 15, 33, 27, 22, 25.

2. Portalis père, *De l'usage...*, II, 23-25.

Est-ce à Herder qu'il songe ici, contre lui? Point. C'est Montesquieu que son individualisme historique oppose à Kant : Montesquieu dont l'*Esprit des lois* fut « comme la Bible de la famille juridique des Portalis¹ ». Sans doute, nul évènement, nul peuple, nul individu, ne pourrait plus désormais être tenu pour isolé ; quelle que soit l'utilité des « Vies particulières », il n'y a plus d'histoires particulières, « on a toujours à mouvoir des masses et à saisir un ensemble général » ; mais il lui semble que les faits sont suffisamment « liés » par des philosophes tels que Robertson et Hume², ou même par des historiens de la croissance et de la vieillesse des « empires », tels que Mably, Condillac et Raynal ; est-il sûr même qu'il ne songe pas à Bossuet ? De l'essai tenté par Herder pour concilier le rôle de la volonté individuelle et l'action constante des déterminations physiques ou collectives, il semble n'avoir rien connu ou retenu au profit de sa lutte contre l'histoire à la *cosmopolite*, dont il ne veut point.

Est-ce lui qui a donné à son fils, ou tous deux ne doivent-ils pas à leur temps, à la hantise d'évènements récents, cette aversion pour « l'esprit de système ou de prévention, mille fois plus dangereux que l'ignorance », et pour les « sophistes » qui pensent transformer l'histoire en système de philosophie ? « L'histoire est un cours d'expériences morales faites sur le genre humain » ; si l'on veut la rendre « utile », il en faut bannir l'esprit de système³. Pour le fils lui aussi, l'individu fait l'histoire, beaucoup plus que l'espèce : « Chaque individu a sa fin en lui-même, et c'est là le but de la nature... L'homme n'existe pas pour la société, la société n'existe que pour l'homme » : il juge désastreuses les conséquences de la maxime célèbre de Buffon, appliquée de l'histoire naturelle à la politique et à la morale : « la nature s'embarrasse peu des individus, elle

1. Mignet, *Eloges historiques*, p. 229 ; le jeune Portalis l'analysait à l'âge de dix ans.

2. Portalis père, *De l'usage et de l'abus...*, II, 31, 27.

3. Portalis fils, *Discours...*, p. 129, 134, 141 ; cf. 84 (Cf. dans l'*Essai* de 1820, p. 103 : « le juif Spinoza, enveloppé dans les replis tortueux d'une métaphysique obscure »). *Discours*, p. 85 : à propos de l'histoire : « la morale, dont elle n'est que la partie expérimentale, et qu'il n'en faut jamais séparer ».

ne s'occupe que de l'espèce ». Il fait de cette erreur un dogme : « Le mot peuple, comme le mot somme, ne me présente d'autre idée que le résultat d'une addition... puisque dans la nature il n'y a que des unités ¹. » Les conseils qu'il donne aux historiens sur la recherche et la discussion des témoignages, l'utilisation des sources contemporaines, le devoir d'impartialité et de modération, sont de valeur générale, applicables à tout ordre de recherches historiques. L'« historien philosophe » n'a besoin que de sagacité, pour saisir « en quoi les choses et les personnes diffèrent, en quoi elles se ressemblent ² ».

La seule théorie qu'il hasarde, comme une ébauche de celle des Héros ou des Surhommes, va contre l'idée même d'une philosophie de l'histoire. Mercier avait dit qu'une grande découverte est l'œuvre non d'un homme mais d'une génération. « Quel est donc, réplique Portalis, cet esprit humain que l'on veut séparer de l'esprit de l'homme, et qu'on transforme en âme universelle du monde ? » Son « grand point de vue », c'est que l'influence des grands hommes agit dans tous les sens sur la masse du genre humain, et que leur propre génie entre pour beaucoup dans la composition de celui de leur siècle ; le « sublime de l'humanité », le mérite des « héros » de l'histoire ne saurait être exagéré par elle ³. Sans doute c'est là une idée familière à Herder. Dès le *Torso* consacré à la mémoire d'Abbt, il insistait sur les rapports étroits qui unissent un auteur à son temps. Plus tard, il faisait valoir le rôle capital des biographies comme éléments d'étude psychologique ; la meilleure histoire des temps jadis lui paraissait être celle que pouvait écrire un Commynes. « Avant toute chose » il souhaitait des autobiographies d'hommes remarquables, regrettant que les Allemands fussent très en retard sur ce point ; il applaudit, après 1790, aux premières tentatives que donne J. G. Muller par ses « Confessions d'hommes remarquables sur eux-mêmes ». Même dans ses *Lettres théologiques*, il recommandait l'étude des sources, et des sources contem-

1. Portalis fils, *Discours...*, p. 137, 136.

2. *Ibid.*, p. 145, 149, 255, 84.

3. *Ibid.*, p. 12, 82, 81, 8, 83 (cf. 88 : c'est surtout l'homme de génie qui est inséparable de son siècle, etc.).

poraines, comme le moyen d'étude le plus sûr et le plus rapide. Et ses *Lettres pour servir à l'avancement de l'humanité* font la part très large à ce moyen d'action et d'éducation ¹. Mais si le jeune Portalis a passé en revue Pythagore, Socrate, Confucius, les Pères, Penn, Fénelon, Hunyade et Scanderbeg, peut-on conclure qu'il en a dû l'idée à Herder ? De même, pour qu'il énumérât, après *l'Essai sur les Mœurs*, entre autres, les grandes inventions humaines, boussole, imprimerie, poudre à canon, découverte de l'Amérique, fallait-il nécessairement qu'il lût Herder ² ?

« Chaque peuple, dit-il, tient du génie de ses premiers fondateurs, du climat qu'il habite, un esprit général qui règle la marche de ses idées, de son goût et de ses mœurs. » Ici Montesquieu suffit à fonder sa doctrine. Quand il donne comme une erreur dangereuse de « transporter à d'autres temps et à d'autres lieux les maximes d'un autre pays ou d'un autre siècle », on croirait presque entendre un disciple de Herder : mais Voltaire avant lui avait été fort catégorique sur ce point ³.

La synthèse de l'histoire universelle qu'il esquisse ailleurs très rapidement, l'Égypte et l'instinct religieux, la Grèce et l'instinct moral, Rome et la politique, les peuples septentrionaux et leur « sentiment profond et mélancolique », les ordres religieux du moyen âge, tout spéculatifs et scolastiques... ne rappelle guère les évocations que faisait Herder dès son *Encore une Philosophie de l'Histoire*, puis dans ses *Idées* ⁴. Portalis ne parle pas de la perfectibilité, autrement qu'on en parlait en France depuis Turgot et Con-

1. Herder, édition Suphan, II, 265 ; VIII, 180 ; IX, 334 ; cf. XXIII, 220 ss. (grand éloge de tous les *Mémoires* français) ; *ibid.*, 231, il cite les autobiographies en témoignage, pour aider à sa démonstration que tout se paye ici-bas (*Adrastea*) ; XVII, 22 et 265 ; XI, 92 ss., cf. X, 13-14.

2. Portalis fils, *Discours...*, p. 34 ss., 58 ; Herder, par exemple édition Suphan, V, 533.

3. Portalis fils, *ibid.*, p. 86, 83. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Introduction (Des prophètes juifs) : « Il ne faut pas, encore une fois, juger des mœurs, des usages, des façons de parler anciennes, par les nôtres ; elles ne se ressemblent pas plus que la langue française ne ressemble au chaldéen et à l'arabe. » Cf. *ibid.* *suprà* : « Ces mœurs ne sont pas nos mœurs, etc... »

4. Portalis fils, *ibid.*, p. 112-121. Cf. Herder, édition Suphan, V, 487, 495 ss., et VIII, 371 ; V, 499 ss., 517, et *Ideen*, livres 13, 14 et 17.

dorcet, et dans le camp hostile, dénonçant sous l'idée un abus de mots, et niant qu'il y ait perfectibilité de l'espèce, puisqu'il n'y a point persistance, et que l'espèce « naît et meurt à chaque instant » et ne saurait être capable, selon lui, ni de volonté, ni de conscience. Il nie encore le progrès du genre humain « pris en masse », et semble croire tout au plus au progrès de certaines sociétés ou de certains peuples, vivifiés un temps par leurs hommes de génie, après quoi « tout retombe dans l'inertie et le chaos ». L'« Humanität » de Herder se fût indignée de tant de pessimisme hautain : « Notre espèce, comme notre globe, en fournissant sa carrière, n'entrevoit jamais la lumière qu'à demi. Les connaissances humaines sont une chaîne presque toujours interrompue... et l'on se trouve, après bien des travaux, au point d'où l'on était parti ¹. » Si, enfin, dans l'*Essai* de 1820, apparaît la question de l'« Origine des Langues ² » chère à Herder, c'est que Bonald avant Portalis jeune l'avait posée, l'un des premiers en France, sans que Herder semble y avoir été pour rien.

« Jurisconsulte, s'essayant par la philosophie à la législation ³ », Portalis père se trouva combattre dans le même camp que Herder, et lui emprunta un argument.

Il n'est pas impossible que le fils l'ait connu lui aussi, puisqu'il servit de secrétaire à son père presque aveugle ⁴.

Si utile que puisse être cette rapide revue de leurs opinions, comme *témoin* au seuil d'une époque, il faut bien le constater pourtant : en dépit de quelques rencontres ou contacts d'idées, ni l'un ni l'autre de ces deux Français de mérite, plus au courant des choses d'Allemagne que la très grande majorité de leurs contemporains, mais enfants du xviii^e siècle quoi qu'ils en aient parfois, et fils des philosophes anglais et français, n'ont réellement subi l'influence de la pensée allemande, et ne sauraient, en particulier, passer pour des Herderiens.

1. Portalis fils, *ibid.*, p. 136-138.

2. Portalis fils, *Essai* (1820), I, p. 29.

3. G. Hello, *Philosophie de l'histoire de France*, 1840 (2^e partie, Biographies), p. 377.

4. Mignet, *Eloges historiques*, p. 236.

*
* *

Ce titre conviendra moins encore à Villers : des émigrés d'outre-Rhin celui qui résume peut-être en son œuvre leur activité intellectuelle, qui en tout cas « pénétra le mieux le génie intime des Allemands, et cela de l'avis des Allemands eux-mêmes », et put croire un moment qu'il réussirait à *homogénéiser* l'esprit français et l'esprit allemand ¹.

Ce « soi-disant Français » (comme l'appelait dès 1800 le *Mercur de France*) à qui l'allemand devint aussi familier que sa langue maternelle, fut vingt ans en correspondance avec « les penseurs les plus notables », avec « tous les esprits éminents ou distingués » de l'Allemagne ². Il faillit être mis en relations avec Herder, à l'occasion du concours qu'ouvrit l'Institut, sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther. Comme Heeren, Herder près de sa fin, séduit par le sujet, avait pensé ajouter encore un mémoire académique à ceux du temps de sa jeunesse ³. Mais Villers ne connut ce projet qu'après avoir été lui-même couronné. Il ne semble pas qu'il y ait eu entre eux de relations directes ; le nom de Herder apparaît de loin en loin dans la correspondance de Villers, mais on ne trouve dans les dossiers de Hambourg, aucune lettre de l'auteur des *Idées* ⁴.

Villers a connu pourtant les œuvres de Herder. Au début

1. J. Texte, *Origines de l'influence allemande*, p. 14. — L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 454 ; — W. von Bippen (« homogenisiren »), *Ch. von V.* p. 298.

2. Réponse au *Mercur de France*, dans le *Spectateur du Nord*, t. XVI (1800), p. 351. — L. Wittmer, *Ch. de V.*, p. 424, 453. — Cf. J. Texte, étude citée, *ibid.*, W. von Bippen, art. cité, p. 303, et Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 566.

3. Voir à ce sujet, Herder, éd. Suphan, t. XVIII, p. 544, Schlussbericht aux t. XVII et XVIII. — Cf. Paul Gautier, *Un Idéologue sous le Consulat et le Premier Empire*, p. 142 : cette mise au concours, résultat d'une conspiration du parti idéologue de l'Institut, pour faire pièce au Premier Consul, au Concordat, au *Génie du Christianisme* ; cf. *ibid.*, p. 129, 142 : Villers demeure malgré tout un pur idéologue. Sur le « parti protestant » d'alors voir C.-A. Bégin, *Villers, M^{me} de Rodde et M^{me} de Staël*, p. 25.

4. Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Louis Wittmer. Böttiger (avait-il connu V. par Herder ?) fait à Duvau grand éloge du *Luther*, lettre du 21 juillet 1805, Dresde (*Arch. Böttiger*, Dresde, III. Supplément. 6^e, 16, acquisition 1901).

de son séjour définitif à Göttingen, il a lu, assure-t-on, Herder avec Luther, en même temps qu'il s'exerçait à mettre en français des poésies de Pfeffel ou Lessing, qu'il se formait à l'admiration de Gœthe, de Schiller, de Klopstock et de Jean-Paul, et s'initiait à la pensée bientôt dominatrice de Kant ¹. Un peu plus tard, au moment où Degérando verra couronner à Berlin son mémoire « Des signes et de l'art de penser » Villers lui reprochera de s'en être tenu à Locke et à Condillac, d'avoir ignoré les traités anglais de Harris et de Monboddo, ceux de Michaelis et de Herder sur la philosophie du langage ; et ce « volumineux et fade écrit » ne lui paraîtra que « raisonnement » pure ². Plus tard encore, dressant sur un plan assez étrange une *Echelle* comparée de la poésie en Allemagne et en France, il placera Herder dans la région du ciel, de l'empyrée, en compagnie de Klopstock, Schiller et Gœthe, et aussi de Hoelty, Baggesen, Voss, Stolberg et quelques autres ; — gloires auxquelles la France n'aura pas un nom à opposer, tandis que le « domaine de la bête », désert du côté Allemagne, sera fort peuplé chez les Français ³. Il semble bien enfin qu'au départ de M^{me} de Staël pour l'Allemagne, il ait compris Herder parmi ceux dont la réputation devait attirer la voyageuse à Weimar bien plutôt qu'à Berlin, et lui ait nommé Herder avec le même enthousiasme que Goethe, Schiller ou Wieland ⁴.

Mais a-t-il été, ainsi qu'on l'assure, « grand admirateur »

1. L. Wittmer, *Ch. de V.* (1908), p. 14.

2. *Ibid.*, p. 108, note 3 (extrait des mss. de Villers). M. Wittmer a lu « Mowbodde ». — Il est assez curieux que Degérando ait eu par la suite l'ouvrage en question : *Catalogue bibliothèque de Gérando* (Bibl. Sorbonne), n° 356 : Des lord Monboddo Werk von dem Ursprunge..., und Fortgang der Sprache, übersetzt von E.-A. Schmid. Mit einer Vorrede des Hn. Generalsuperintendenten Herder (suivent les titres français et anglais), Riga 1784 in-8°, 2 vol. cart.

3. L. Wittmer, *Ch. de V.*, p. 336 (d'après les manuscrits). — Corneille et Racine ne figurent que dans le « domaine de l'ange », un échelon plus bas que le ciel, mêlés à La Chaussée, Saint-Lambert et Florian, sur le même plan que Hagedorn, Kleist, Lessing, Gessner, et autres confrères moins notoires.

4. *Ibid.*, p. 179. Peut-être convient-il de faire quelques réserves : on le verra, M^{me} de Staël ne comptait guère passer qu'une quinzaine à Weimar ; elle y resta bien davantage, mais le véritable objet de son voyage n'en était pas moins Berlin et la Cour royale.

de Herder, autant que de Jacobi par exemple, ou de Gœrres, ses amis ¹ ? La troisième édition du *Luther*, mentionnant et analysant le projet de mémoire conçu par Herder, rendait un hommage ému à son « génie », à son caractère « profondément religieux et accoutumé à considérer le côté moral dans la marche des évènements humains ». Et Villers de déclarer : « Ce n'est pas une légère satisfaction pour moi, que de voir combien son opinion est d'accord avec la mienne sur les résultats principaux. » Mais cet éloge particulier de Herder s'absorbe ici, pour ainsi dire, en celui qu'il fait de l'impartialité souveraine qui est « le caractère général et comme le maintien des penseurs de la nation de Herder ² ». Ailleurs, traitant de l'esthétique, nouveau nom de la critique littéraire, « devenue formellement une science », il avait mentionné simplement Herder entre Lessing et Sulzer, et avant Kant, fondateur de l'école esthétique, pour les « morceaux précieux » qu'ils ont livrés tous trois en ce genre ³. Quand il traduira l'*Essai* de Heeren sur l'Influence des Croisades, il se contentera de nommer Herder dans une note rapide, avec d'autres historiens qui n'ont consacré à la question « que peu de pages ⁴ ». De même dans son *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, où il ne considère, à vrai dire, que les ouvrages tout récents ⁵, il mentionnera simplement, au titre « Archéologie et Mythologie » après Winckelmann, Creutzer et quelques jeunes auteurs obscurs, l'ouvrage de Herder intitulé « La plus ancienne Charte du genre humain » qui conduisait par la voie de l'affinité des symboles, et non comme les ouvrages précédents par la voie des recherches philologiques et étymologiques, à reconnaître tout comme avec eux « l'existence antique d'un peuple originaire et normal ».

1. *Ibid.*, p. 227. 424. — Cf. Barchou de Penhoen, *Histoire de la Philosophie Allemande*, t. I, p. 20.

2. Charles Villers, *Luther*, p. 388 : « le célèbre H. enfin, que les lettres perdirent bientôt après... Qui ne regrettera, parmi ceux qui connaissent son génie... » *Ibid.*, p. 393.

3. Charles Villers, *Luther*, 3^e édition, p. 266. Constatation qui a son intérêt, la 1^{re} éd. (p. 302) nommait, avec Kant, le seul Lessing.

4. *Id.*, *Préface* à Heeren, p. xix, note.

5. Villers, *Coup d'Œil sur l'état actuel...*, p. 2, 89, 146.

Mais Villers n'indiquait point Herder parmi ceux qu'il souhaitait voir traduits par les émigrés lettrés, pour leurs ignorants compatriotes restés en France. Il négligeait de le citer entre les successeurs de Leibnitz ou dans le nombre des adversaires de Kant, aussi bien que, plus tard, il oubliait de le nommer, avec Schiller et sa *Jeanne d'Arc*, ou après des gens comme Bodmer et Breitinger, parmi les vrais précurseurs de la poésie dite par lui « Romantique ¹ ». Rien de bien surprenant que vantant le *Petit Catéchisme* de Luther, il n'ait point renvoyé à l'adaptation que Herder en avait faite avec amour. Mais comment ne pas croire à une sorte de parti pris de la part de Villers, lorsqu'il célèbre les bienfaits que toute l'Allemagne érudite a tirés de la Réformation de Luther, et qu'on ne trouve Herder nommé ni parmi les hellénistes ou les archéologues, ou les critiques de littérature et d'art dont les lettres allemandes peuvent être fières, — ni parmi les historiens de l'Eglise (à plus forte raison de la philosophie), ou les théologiens marquants, — pas même parmi les hébraïsants et orientalistes éminents ² ?

S'agit-il d'histoire ? Là encore le protestantisme affirme ses bienfaits : « Il faut convenir que les seuls historiens modernes qu'on ose comparer aux anciens, tels que Burnet, Clarendon, Robertson, Hume, Gibbon, J. Müller, Schiller, etc... sont tous protestants. » On ose à peine espérer que Herder ait eu les honneurs dédaigneux de cet *et cœtera*, quand on voit nommer plus loin Iselin « le premier qui ait conçu l'idée d'écrire une histoire philosophique du genre humain ³ », et ailleurs Stutzmann auteur d'une récente Phi-

1. *Spectateur du Nord*, t. VII, 1798, p. 7-15. (*Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France et qui séjournent en Allemagne*). — *Ibid.*, t. V, 1798, p. 335 ss. (*Notice littéraire sur M. Kant et sur l'état de la métaphysique en Allemagne, au moment où ce philosophe a commencé à y faire sensation*) ; notamment, p. 350, p. 348 ; cf. *Philosophie de Kant* (éd. 1830), p. xxv-xxviii. — *Magasin Encyclopédique*, 1810, t. V, p. 15 et 19.

2. Villers, *Coup d'Œil sur les Universités allemandes* (1808), p. 27 note ; (cf. Haym, *Herder...*, t. II, p. 574). — Villers, *Luther*, p. 208, 270, 222 ; cf. (1809) *Coup d'Œil sur l'état actuel*, p. 2, 75, 77 ; *Luther*, p. 221 ; *Philosophie de Kant*, p. 101, note ; *Luther*, p. 217-218, 208 ; *Coup d'Œil sur l'état actuel*, p. 63, 64, 48 : il déclare se borner « à ce qui se fait aujourd'hui ».

3. Villers, *Luther*, p. 219 note. (Il est à remarquer que Villers connais-

losophie de l'Histoire de l'Humanité ¹, sans que Herder apparaisse encore. Ailleurs, s'applaudissant de voir l'histoire traitée, depuis la Réformation, « dans des vues plus philosophiques », qui ont permis à l'esprit, « devenu plus scrutateur » de se saisir « d'un fil conducteur dans le dédale des siècles », d'observer la marche de l'humanité et de créer ainsi la philosophie de l'histoire, Villers la ramène toute, écossaise, anglaise, allemande surtout, à l' « Histoire de la Culture, genre qui offre les grands résultats de l'histoire politique et de l'histoire religieuse, de celle des arts et des sciences, en tant que leurs progrès influent sur le progrès général de la civilisation, sur la moralité, le bien-être et la liberté des peuples ²... » Aucun nom d'auteur n'est donné ; mais on ne peut guère sous-entendre celui de Herder : cette philosophie de l'histoire n'est pas la sienne. Quand Villers en vient enfin à « ces nouvelles méditations sur la destinée de l'humanité », quand, aux tenants de la nécessité qui broie « de ses mains de fer les générations humaines qu'elle secoue dans le gouffre de l'oubli », il oppose la doctrine plus consolante de ceux qui voient dans les destinées humaines une providence bienfaisante et un acheminement à un meilleur avenir, rien ne dit alors non plus qu'il pense en faire honneur à Herder plutôt qu'à un autre : « beaucoup de protestants » se sont résolument rangés à cette « belle conception de la perfectibilité de notre espèce », en quoi ils n'ont fait, indique-t-il, que marcher sur les traces de notre Pascal.

Villers n'a donc pas cru devoir s'aider de Herder pour exercer en France son œuvre de *médecin des âmes* ³. « Privé

sait fort bien Montesquieu, et cite *l'Esprit des Lois*, par exemple dans sa brochure *De la Liberté* (1791), p. 159 note, et aussi dans sa *Lettre à la Comtesse de Beauharnais* (1807), p. 83, au P. S. — *Ibid.*, p. 242, note.

1. Villers, *Coup d'Œil sur l'état actuel*, p. 77. — Sur Stutzmann, au moins partiellement disciple de Herder, voir Flint, *Philosophie de l'Histoire en Allemagne*, p. 175.

2. Villers, *Luther*, p. 250. — Cf. *Coup d'Œil sur l'état actuel...*, p. 118 note : « C'est des grands résultats de l'histoire politique, de l'histoire littéraire et de l'histoire religieuse dans leurs rapports avec la civilisation, l'industrie, le bonheur, la moralité, le caractère, la manière d'exister des hommes, que les Allemands composent un genre d'histoire qu'ils nomment celle de la *Culture* des peuples, et qui a fait naître parmi eux des écrits profonds et remarquables. »

3. L. Wittmer, *Ch. de V.*, p. 453. — La citation qui suit est de Villers,

par les circonstances, disait-il assez lourdement, de l'avantage d'attacher mon nom aux grands évènements qui ont opéré une si mémorable réforme politique dans ma patrie, il se trouvera du moins parmi les noms de ceux qui se seront efforcés d'y opérer une réforme intellectuelle, de hâter le développement de la moralité et de la science ». Décisif ou non, son effort a dû fort peu à Herder.

Non qu'il semble y avoir eu entre eux de ces incompatibilités de tempérament intellectuel qui, par avance, ont raison de tout effort d'accommodation. Herder eût loué cette conception élevée du rôle de l'écrivain, et suivi avec intérêt le rude combat de Villers contre l'« inepte et prétentieux bel esprit » dont la plupart de ses compatriotes proclamaient encore, selon lui, la « primatie intellectuelle ». Et il n'y aurait eu rien de surprenant que Villers eût appris de Herder à ne plus croire « que tout le mérite intellectuel d'une nation est dans la manière de traiter les belles-lettres » ou à déclarer superbement, comme s'il parlait pour soi : « il est à peu près aussi essentiel pour un métaphysicien d'écrire avec élégance, que pour un général d'armée de savoir bien danser ¹ ».

Mais n'est-ce pas lui qui déclare n'avoir guère su l'allemand que par Gellert, Gessner et Wieland, puis Klopstock ², avant de connaître Kant et de « vouer sa plume » à la révélation du spiritualisme Kantien parmi la France sensualiste, comme d'« un remède aux maux causés par des maximes contraires ³ » ? Toujours est-il que la « tendance haute et pure » de la philosophie Kantienne le conquiert

Philosophie de Kant, p. LIX ; cf. à ce propos le passage d'une lettre à M^{me} de Staël (« il faut de temps à autre dans le monde littéraire de ces enfans perdus dont l'opiniâtre ingénuité proclame sans égard la misère de leurs contemporains... etc.). Lubec, 1^{er} oct. 1803 : *Briefe...* pp. Isler, p. 273 ; déjà cité par E. Seillière, *Ch. de V.*, p. 604 et P. Hazard, *Le Spectateur du Nord*, p. 37.

1. Villers, *Philosophie de Kant*, p. XLVIII ; (cf. *ibid.*, t. II, p. 57-58 : « la niaiserie qui caractérise le bel esprit français » ; cf. *Briefe*, pp. Isler, p. 268, lettre à M^{me} de Staël, plusieurs fois citée, le coup de pied que la Muse teutonne donne au Goût, décrépite déité de boudoirs....) Id., *Philosophie de Kant*, p. 142, p. xxx.

2. *Spectateur du Nord*, t. II, 1797, p. 41 : *Philosophie de Kant*, Lettre du Spectateur à son correspondant de Philadelphie. Non signée.

3. Villers, *Philosophie de Kant*, p. LIX.

ensuite sans partage. Dans les *Lettres Westphaliennes* déjà l'on voyait Kant « assis sur un rocher » face aux « brillants imposteurs » que sont les autres philosophes, montrant du doigt la barrière insurmontable que la nature a élevée « entre nos faibles regards et la contrée des causes premières ». Kant initiera Villers non seulement au sens véritable de la pensée allemande, mais presque à la pensée elle-même. L'esprit philosophique lui semblait « depuis quelques lustres... amorti en Angleterre et en Hollande ; il s'est révélé en Allemagne plus puissamment que jamais, et avec une profondeur et une énergie qu'il n'avait jamais eue depuis les beaux temps de la Grèce ; c'est à l'immortel Kant qu'il doit ce nouvel essor ¹ ». Ce néophyte partial ne prêchera, comme instrument de conversion, « qu'une méthode, qu'une critique ² » aux esprits français, alors curieux surtout d'applications, sur lesquelles il se contentera de « peu de mots ³ » et de promesses pour l'avenir. Et son livre fera l'effet de n'appartenir pas à son époque, mais bien à celle qui suivit ⁴.

Les *Vues* de Kant « citoyen du monde » l'ont si bien « échauffé ⁵ », que sans doute Herder est confondu par lui, non comme métaphysicien seulement, mais aussi comme philosophe de l'histoire, dans la tourbe des « misologues », ennemis de la méthode scientifique, et chevaliers du « simple bon sens, dépourvu de science et de spéculation », sur le compte de qui s'exprimait Kant en des termes fort dédaigneux ⁶.

À l'enthousiasme de Villers pour Kant, exclusif des tendances philosophiques adverses, s'allient encore, contre Herder, deux sentiments presque aussi forts : son attache-

1. Villers, *ibid.*, p. LVIII. *Luther*, p. 228 ; cf. 229 : « rien de plus pur, de plus religieux, de plus sévère et de plus stoïque que la doctrine morale des écoles les plus célèbres de l'Allemagne ».

2. Barchou de Penhoen, *Hist. de la Philosophie allemande...* t. I, p. 20.

3. Villers, *Philosophie de Kant*, t. II, p. 108, cf. 216 (extrait du *Spectateur du Nord*).

4. Barchou de Penhoen, *ouv. cité*, t. I, p. 21.

5. « Quel esprit ne serait point échauffé par de telles idées ? » *Spectateur du Nord*, t. VI, 1798, p. 1 (Avertissement du Traducteur de l'*Idee de ce que pourrait être une histoire universelle dans les vues d'un citoyen du monde*).

6. Villers, *Philosophie de Kant*, t. II, p. 104, note.

ment à Dorothea Rodde, fille de l'historien Schlözer ¹, et la prédilection de tout son être intellectuel pour Göttingen ². Ni chez les Rodde à Lübeck, ni chez Schlözer le père à Göttingen, Herder ne devait être nommé avec beaucoup d'insistance ni d'admiration. Là comme plus tard Portalis chez les Reventlow, Villers pouvait voir Stolberg et Jacobi, Voss et Gerstenberg, Kœppen et Schmidt, parfois Klopstock, — Jacobi surtout. Et celui qu'il appela son « respectable ami le Conseiller intime Jacobi... philosophe qu'on ne doit pas craindre de citer après Sénèque », n'a pas été sans influence sur la composition du *Luther* où son nom voisine avec celui de Kant, ni même sur l'idée que Villers s'est faite de la morale Kantiste et sur sa conception, un peu indépendante, du rôle de Dieu dans les destinées du monde ³. Chez Schlözer, même si l'on n'y avait pas gardé rancune à Herder d'une querelle assez retentissante jusqu'en France ⁴, mais vieille de trente ans, Villers dut entendre surtout l'éloge de l'histoire à la Spittler, à la Eichhorn, à la Heeren, tous professeurs à l'Université ; ce sont avec Schiller les principales autorités de son *Luther* ⁵ ; un temps il voulut faire connaître à ses compatriotes le « mérite politique » de Schlözer ⁶ ; plus tard (1808) c'est l'*Histoire des Croisades* de Heeren qu'il traduira. Surtout, dans ce Göttingen dont il allèguera l'exemple en 1808, et dont il parle dix ans plus tôt par « plaisir », par « besoin d'épancher sa reconnaissance ⁷ », il n'a pu que s'éprendre d'admiration

1. Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 566. — L. Wittmer, *Ch. de V.*, p. 15 et 188. Id., *Quelques mots sur Ch. de V.*, p. 357, « coup de foude... métamorphose... »

2. L. Wittmer, *Ch. de V.*, p. 14 : premier séjour en 1794 ; V. s'y fixe en 1796.

3. L. Wittmer, *ibid.*, p. 19. — Villers, *Philosophie de Kant*, p. L, 158 note ; cf. 101 note, Jacobi nommé à propos de Spinoza. Id., *Luther*, p. 229 (Kant, Jacobi). L. Wittmer, *Ch. de V.*, *ibid.* p. 219, 191.

4. Sur un écho de cette querelle dans la France littéraire de 1774, voir plus haut page 53. Cf. Haym, *Herder...* t. II, p. 736, et Suphan, édition, t. XVIII, p. 566 (notes).

5. Villers, *Luther*, Préface, p. ix-x ; cf. *ibid.*, p. 180 un long passage traduit de la *Guerre de Trente Ans*.

6. *Spectateur du Nord*, t. VII, 1798 (Idées sur la destination des hommes de lettres), p. 12 ; Spittler est nommé peu avant.

7. Villers, *Coup d'OEil sur les Universités de l'Allemagne*, p. 90 : « non pas parce que l'opinion publique lui accorde assez généralement le premier rang parmi les Universités de l'Allemagne, et par conséquent de

pour les universités allemandes et leurs chaires d'exégèse et d'herméneutique, d'économie publique ou de statistique, pour la science universitaire allemande¹. Avec une belle énergie, il la défend, dès son *Luther*, puis dans son Mémoire de 1809, contre le « préjugé très mal fondé, qu'un professeur allemand était un pédant... La vraie essence de pédant, c'est d'être ennemi de la raison ». Il parle de « cette sorte de conscience littéraire et de droiture extrême de l'érudit allemand dans ses travaux », du mérite éclatant qui élève les universités de l'Allemagne protestante « au-dessus de tout ce que l'Europe et le monde entier offrent d'instituts pour l'enseignement des hautes sciences », avec une telle sincérité de conviction², qu'il semble également vain d'espérer qu'il puisse y avoir salut pour lui, en histoire, en exégèse, ou même en critique, hors la discipline de l'érudition universitaire, et illusoire de penser qu'il ait admis une philosophie véritable, hors Kant et à la rigueur Jacobi.

Ainsi plus d'une idée qui pourrait sembler d'origine herderienne, lui est sans doute venue d'ailleurs. Ce ne saurait guère être d'après Herder qu'il oppose la critique littéraire « objective » — telle que Herder la concevait, pourtant — à celle de Laharpe, toujours vacillante, superficielle, et qui ne va point au but³. C'est à Jean-Paul qu'il a dû l'idée première de cette « Erotique comparée », qui du même coup — à la Herder, eût-on dit — montrait dans toute littérature une manifestation de l'esprit national, et dans le lyrisme de la France et de l'Allemagne, un reflet contrasté

l'Europe, mais parce que celui qui écrit ces feuilles connaît mieux cette haute école qu'aucune autre ». — *Spectateur du Nord*, 1798, t. IX, p. 239. — On sait pourtant l'impression pénible qu'eut B. Constant de Villers retrouvé à Göttingen en 1811 : « il s'ennuie prodigieusement. Il s'est cru beaucoup plus allemand qu'il n'était » (*Lettres* de B.-C. à Barante, R. des Deux-Mondes, 1906, p. 553).

1. L. Wittmer, *Quelques mots sur Ch. de V.*, p. 357 : « bien vite il se lie avec plusieurs professeurs célèbres, Heyne, Eichhorn, Spittler, Brandis... »

2. Villers, *Luther*, p. 215, 243, 249. — *Coup d'OEil...* de 1808, p. 96, 97, 99, éloge de Heyne, Schlözer, Eichhorn ; — *Coup d'OEil...* de 1809, p. 5, « pédanterie... gens du monde ». — *Ibid*, p. 6. — *Coup d'OEil...* de 1808, p. 75.

3. *Spectateur du Nord*, cité par L. Wittmer, *Ch. de V.*, p. 57, note.

de la décence germanique et de l'effronterie morale gauloise, la supériorité de l'une accentuée par l'indigence de l'autre ¹.

Tout le début de son *Luther*, « effusion échappée presque involontairement à son âme » est une enthousiaste profession de ralliement à cette *philosophie de l'histoire* que les Français ignorent. Mais, on l'a vu, c'est pour celle de Kant qu'il s'est « échauffé » dès lors ; et en 1808, sa préface à la traduction de Heeren préviendra encore toute méprise à ce sujet, en opposant à la matière, avec ses lois et impulsions mécaniques qui portent l'empreinte de la nécessité, le jeu des forces humaines, de la volonté et de l'activité humaines, tendues vers le bien, et en affirmant la « liberté et la spontanéité de la nature vivante » qui lutte contre les « forces aveugles » pour chercher à les diriger ². C'est là précisément le point où divergent les tendances historiques de Kant et de Herder ³, que rapprochent tant d'autres données communes. Kant subordonne au libre arbitre de l'homme la nature entière, au sein de laquelle Herder le replonge, né d'elle, avec elle, et régnant sur elle, mais ne cessant pas d'y être attaché et, pour une partie de son essence, d'en dépendre.

Rousseau aussi bien que Herder — ou Kant — Rousseau leur maître commun, peut avoir donné à Villers sa foi optimiste en la perfectibilité humaine, perfectibilité n'impliquant point perfection absolue ⁴. L'idée d'une « marche de l'hu-

1. L. Wittmer, *ibid.*, p. 274 ss.

2. Villers, *Luther*, p. 16. — Préface à la traduction de Heeren, p. xiii ; cf. *Constitution des Trois Villes Libres Anséatiques* (1814) : « les vues organiques qui doivent assurer et faciliter la prospérité commune... Ces vues sont puisées dans l'immuable et éternelle nature qui a disposé notre continent européen, ses fleuves, ses montagnes, les mers qui l'entourent, tellement qu'il en résulte dans la position réciproque et dans les rapports des peuples qui l'habitent certaines lois et certaines règles qu'on ne peut transgresser ou négliger sans un dommage évident... »

3. Schaumkell, *Geschichte der deutschen Kulturgeschichtschreibung*, p. 139-141. — Haym, *Herder...*, t. II, p. 259.

4. Villers cite et discute Rousseau (*Gouvernement de Pologne, Contrat Social*), dans sa brochure *De la Liberté* (1791). — Dans son *Luther*, il proteste (p. 15) contre l'abus que les « adversaires de la perfectibilité » font de la barbarie du Moyen Age en faveur de leur opinion. Cf. p. 13 : « jusqu'à nous, les hommes ont gagné du terrain ; il est croyable que nos successeurs en gagneront aussi » ; p. 24 : « cette consolante perspective ne

manité pendant une suite de siècles », d'une « loi de cohésion par laquelle le présent se rattache au passé », d'une force unique « qui est celle du génie humain, celle d'un esprit universel qui, caché dans les siècles, les guide et les gouverne », fonde nécessairement toute philosophie de l'histoire, à commencer par celle d'Iselin — Villers l'avait dit lui-même — et non pas spécialement celle de Herder¹. De même, tout chrétien, et tout déiste aussi bien, tout homme « qui respecte la Providence » peut comme Villers, comme Herder, s'en remettre à elle de l'accomplissement « des lois profondes qui dirigent le grand tout », et au temps, du soin de la justifier à la longue, quand son pouvoir semble « avoir entièrement cessé d'agir² ».

Dire que le mal parfois conditionne le bien, que « de toutes les crises déplorables naît souvent un ordre de choses meilleur », se défendre de vouloir écrire « le roman de l'humanité » ou « faire de l'histoire une idylle et de l'univers une Arcadie » en pensant montrer que le bien naît du bien seul³ — est-ce reprendre à Herder historien ou moraliste une idée qui lui fut chère⁴ ? Ou simplement revenir au souhait clairvoyant des premiers temps de l'Émigration, quand on montrait aux Français réfugiés en Allemagne, à quel rôle les destinait peut-être « une Providence secrète

peut nous être interdite » ; p. 17 « porter dans l'étude de l'histoire les consolantes vues de la philosophie ». Chez Herder, cf. par exemple *Briefe zu Bef. der Hum.* II, Suphan XVII, 122 ; « die Perfectibilität ist also keine Täuschung... »

1. Villers, *Luther*, p. 7, 8, 9.

2. Villers, *Luther*, p. 20, 15.

3. Id., *ibid.*, p. 17, 19.

4. Par exemple, *Adrastea* III, 7 (Suphan XXIII, 304) : dass auch dem Unfälle selbst ein neues Glück, und durch das eingepropfte Bitten des Lebens sein Angenehmes um so süsser werde — so wollte es die Natur. *Älteste Urkunde* IV (Suphan VII, 100) : so mischt Gott Licht und Dunkel ! der stärkste Fluch wirds einen Lieblingen Trost und Hoffnung. — *Theol. Briefe* IV, 50 (Suphan XI, 122) : Gnug, mein Freund, auch aus dem Schlechtesten muss endlich das Bessere werden... der Gang der Vorsehung schreitet weiter. *Briefe an Theophron* IV (Suphan XI, 192) : Aber freilich alles ist bei ihm Ein Zweck, Eine Wirkung. Auch aus dem ärgsten Bösen keimt ein Gutes... — Cf. *Vom Geist der Ebr. Poesie*, I, vi (Suphan XI, 336 ss.) sur la chute de l'homme, condition de son relèvement et de son bonheur (cf. *ibid.*, II, 1, Suphan XII, 13 — cf. *Briefe zu Bef. der Hum.* II, Suphan XVII, 119, etc...)

qui veille au perfectionnement de notre espèce ¹ » ? Ou plus simplement encore faire retour à l'une des plus humaines vérités de l'Évangile, dont Herder fut un ministre pénétré ?

Expliquer enfin la « duplicité discordante » de toutes institutions humaines et le déséquilibre de l'histoire par la nature même de l'homme « lequel est un composé d'un esprit et d'un corps étroitement unis ² », n'est-ce pas en croire Kant bien plutôt que Herder, qui insistait davantage sur l'unité fondamentale des éléments humains ³ ? n'est-ce pas aussi bien remonter à Pascal, que Villers ailleurs citait ?

Si l'on va au détail, Herder comme Villers avait indiqué, ici ou là, l'influence profonde de la Réformation de Luther sur l'esprit public de l'Europe, mais non sans relever, lui, la prompte dégénération qu'avaient dû subir dans le sein de l'église protestante, la « Herzlichkeit » de Luther, la « klare Fasslichkeit » de Mélanchthon ⁴. A défaut de simple bon sens historique, et eût-il même ignoré Voltaire ⁵, Villers était assez initié aux habitudes de la nouvelle critique allemande pour ne pas manquer, à propos de « réformations » aussi distantes et diverses que celles de Moïse, Jésus, Mahomet et Luther, de prier qu'on eût égard « à l'esprit général du temps et du pays où elles ont été opérées ⁶ ». L'avis est tout à fait selon l'esprit de Herder ; il serait bien imprudent de le croire inspiré par lui.

Herder a fort impartialement rendu hommage à la valeur éducative qu'eurent pour l'esprit humain au moyen âge, et pour l'esprit français tout particulièrement, les subtiles discussions de la scholastique ; est-ce à lui nécessairement que

1. *Spectateur du Nord*, t. VII, 1798, p. 9 (*Idées sur la destination des hommes de lettres sortis de France...*)

2. Villers, *Luther*, p. 20.

3. Par exemple, *Vom Erkennen und Empfinden*, I, 3 (Suphan VIII, 196) : Kurz, alle diese Kräfte sind im Grunde nur Eine Kraft... ; *ibid.* I, 1 (Suphan VIII, 178) : der innere Mensch mit allen seinen dunklen Kräften, Reizen und Trieben, ist nur Einer... — D'où d'ailleurs sa position anticriticiste ; p. ex. *Kalligone*, Introd. (Suphan XXII, 11) : das Wahre, Gute und Schöne, ungetrennt und unzertrennlich sey unsre Losung ; cf. *ibid.*, I, 5, Suphan XXII, 101.

4. Villers, *Luther*, p. 192 ss. — Herder, *Briefe an Theophron* V (Suphan XI, 196).

5. Voltaire, Introd. à l'*Essai sur les Mœurs*, « Des Prophètes Juifs » ; passage déjà cité à propos de Portalis, page 214, n. 3.

6. Villers, *Luther*, p. 24.

Villers a pris ce qu'il en dit pour la défendre, en opposant ce qu'elle avait de bon, au misérable état de la philosophie française contemporaine ¹ ?

Herder pensait que le progrès souvent s'opère par des âmes d'exception, des comètes que Dieu envoie dans notre monde de petits humains. Villers lui aussi croit que la Providence suscite à certaines époques de révolutions intellectuelles, « quelques puissans génies » qui rassemblant des indications éparses à travers plusieurs siècles antérieurs « sont comptés, avec raison, pour des Génies créateurs ² ». Mais il serait assez étrange qu'il fût allé chercher dans *Encore une Philosophie de l'Histoire* de quoi tresser à Kant la couronne des grands fondateurs de doctrines « régénératrices », et l'égaliser presque à Luther.

Il semble que Villers applique aux révolutions intellectuelles, lentement préparées toujours, ce que Herder dit bien souvent de toutes révolutions humaines, simples « évolutions » selon lui. Mais celle que l'Europe vient de vivre, et dont tous ceux qui pensent, s'ingénient à rechercher les origines lointaines, ne hante-t-elle pas seule son esprit, lorsqu'il souhaite que l'avènement de la philosophie de Kant devienne une Réformation nouvelle, une « pierre milliaire » de plus, le long de la route du genre humain, qu'il soit le bienfait attendu de la Providence, « à une époque où les esprits sont ouverts à des idées grandes et libérales, où presque toutes les âmes se sont retrempées dans le malheur ³ » ?

Un mot, peut-être, chez Villers, évoquerait une lecture ancienne de Herder ; lui aussi, considère que l'office de la philosophie et de l'histoire est de relever avec patience la

1. Villers, *Philosophie de Kant*, t. I, p. 130-131, cf. Herder, *Ideen* XX, 4.

2. Villers, *ibid.*, préface, p. VIII-IX, et t. I, p. 165 ; cf. Herder, *Auch eine Phil. der Gesch.* (Suphan, V, 533-534).

3. Villers, *ibid.*, p. VIII et t. I, p. 165 — Cf. p. ex. Herder, *Tithon u. Aurora*, *Zerstr. Bl.* IV, VIII (Suphan XVI, 117-119) : nicht Revolutionen, sondern Evolutionen sind der stille Gang dieser grossen Mutter (la nature)... hier revolvirt sich nichts, sondern entwickelt (evolvirt) werden die Kräfte. — Cf. *Auch eine Phil. der Gesch.* (Suphan V, 530-532) : les grandes *Welt-erleuchtungen* commencent le plus souvent par bien peu de chose : d'où nécessité d'une crise décisive, d'une révolution... De ceci, rapprocher notamment Villers, *Luther*, p. 17 : « Nous considérerons la culture graduelle du genre humain comme consistant dans une suite de réformations, les unes sourdes et lentes... les autres, éclatantes et de vive force, résultats subits d'un coup de lumière qui frappe tous les yeux... »

« ligne déviatrice » souvent tortueuse, quelquefois rétrograde, de la culture des nations, qui « procède de tant de forces diverses... » Il souhaiterait avoir réussi, dans son *Luther*, à faire ce relevé pour la période de l'histoire moderne qu'a dominée la Réformation. La courbe générale de l'ascension humaine lui paraît être, en définitive, « le phénomène géométrique de l'asymptote » dont parlait Herder quelque part : « peut-être que... approchant sans cesse d'un point de rencontre sur la courbe, nous ne l'aborderons jamais ¹ ».

Qu'il lui ait emprunté ou non cette expression du vocabulaire scientifique général, comprend-il Herder parmi les « belles âmes » auxquelles semblable approximation suffit ? c'est probable. Mais découvririons-nous quelques autres motifs de présumer que Villers a pu ne point perdre tout souvenir de ses lectures de Herder ², il serait difficile d'en conclure, ni que Herder l'a vraiment aidé à penser, ni que, pour avoir ici et là dit quelque bien de lui ou cité son nom, Villers a pu contribuer efficacement à sa renommée en France. ³

Et peut-être Herder n'eût-il pas gagné beaucoup à ce que, pour la gloire de la pensée allemande et du « pittoresque Parnasse de la Germanie », Villers donnât suite à ce

1. Villers, *Luther*, p. 6; et p. 12 « il est bien vrai qu'au milieu des tempêtes déchainées... la voie directe vers le but ne peut être tenue strictement ; louvoyer, dériver, devient trop fréquemment nécessaire ». — Herder, *Ideen*, XI, v, XV, III début, (trad. Quinet, II, 342, III, 117, 128, etc...)

2. Villers, *Luther*, p. 15 : « Rome et Athènes admireraient aussi l'humanité de l'Européen, qui se fait gloire d'être homme, et ne souffre plus l'esclavage sur son sol. » Cette *humanité* est-elle un écho de l'*Humanität* herdérienne, ou des sentiments du xviii^e siècle français ? Les *Humanitätsbriefe* de Herder (Suphan, XVII, 81) parlent d'un « Europäischer Weltgeist » ; — (cf. *Adrastea* I, Suphan XXIII, 27, ... dem grossen Europäischen Geist ». Quand M^{me} de Staël dira (*De l'Allemagne* II, ch. xxviii, p. 366) : « Il faut, dans nos temps modernes, avoir l'esprit européen », sera-ce de Schlegel ou quelque autre, ou de Rousseau, que procédera son cosmopolitisme littéraire ? — Villers, *Luther*, p. 21 : « l'extrême importance du langage relativement à la faculté de penser... Sans le langage, nous serions inhabiles à composer nos idées ». Villers reprochait à Degérando de n'avoir pas fait état du Mémoire de Herder ; quand lui-même aborde la question — en passant, il est vrai, — il n'est guère explicite sur le problème de l'origine divine ou humaine du langage et de la préexistence du verbe à l'idée, ou de l'invention des mots au fur et à mesure des besoins de l'esprit. Si Herder ici apparaît, c'est bien obscurément.

3. *Briefe*... pp. Isler, p. 268 (à M^{me} de Staël).

projet d'un ouvrage d'ensemble sur la littérature allemande à l'usage de la France ¹ », qu'il devait trouver si heureusement, si élégamment réalisé par l'adroit talent d'une femme, d'information un peu sommaire parfois ou de jugement un peu prompt, mais d'esprit infiniment plus libre, moins outrancier et, quoi qu'on en ait dit, plus français.

*
* *

« Charles Villers et M. Ancillon honoraient la littérature française et la guidaient, en poésie et en philosophie, vers des sources inconnues. » Vinet associe à bon droit ces deux zélés médiateurs de la pensée allemande en France ². Un officier français devenu allemand d'esprit et presque de cœur ; un fils de religionnaire émigré, attaché très sincèrement à la patrie allemande, Allemand peut-être comme il le croit par la couleur de sa pensée ³, mais Français plus qu'à demi par la netteté — un peu sèche — de l'esprit.

Le *Magasin Encyclopédique*, dès 1799, publie des articles d'Ancillon. Pendant le premier tiers du siècle, en fort bon français, périodiquement et comme avec un souci très germanique de la régularité ⁴, ses *Mélanges* ou *Essais* philosophiques apportent à la France, avec son avis personnel sur des questions littéraires ou politiques, un résumé des opinions allemandes moyennes en matière philosophique. Son action intellectuelle s'ajoute à celle des émigrés et la prolonge. Degérando ne craindra pas de le désigner à l'Empereur comme l'« héritier de Leibnitz ». M^{me} de Staël donnera à la lucidité de cette « bonne tête » un éloge très senti et sans doute reconnaissant. Ampère, tout prêt à le

1. (Annonce de Villers dans les *Göttingische gelehrte Anzeigen* de 1813). — P. Hazard, *Le Spectateur du Nord*, p. 49, d'après l'ouvrage allemand de Ulrich sur V. — Cf. E. Seillière, *Ch. de V.*, p. 610-611.

2. Vinet, *Etudes sur la Litt. française au XIX^e siècle*, t. I, p. 7.

3. Ancillon, *Essais*, t. I, préface, p. 10 : « Placé entre la France et l'Allemagne, appartenant à la première par la langue dans laquelle je hasarde d'écrire, à la seconde par ma naissance, mes études, mes principes, mes affections et, j'ose le dire, par la couleur de ma pensée, je désirerais pouvoir servir de médiateur ou d'interprète philosophique entre les deux nations ; mais ce beau rôle suppose une réunion de qualités qui me manquait. Au défaut, ... j'ai le droit de voter dans les grandes questions qui l'occupent (la république des lettres), et de motiver mon opinion... »

4. V. Bibliographie critique, n° 468.

lire, veut savoir s'il sera vraiment associé par lui au « grand mouvement des esprits et des cœurs vers le ciel ». Jouffroy le cite à plusieurs reprises dans sa thèse. Cousin, à qui il envoie ses *Mélanges* de 1809, leur fait l'honneur d'en discuter quelques données devant ses auditeurs de 1816. Damiron, disciple de Cousin, interprète sans doute la pensée générale des Français que la philosophie intéresse, en se félicitant que de temps à autre « ils s'élève des intelligences modératrices » du genre d'Ancillon. Dès 1823 l'Alsacien et philosophe Willm dira de lui : « la littérature française l'a adopté ¹ ».

On devine tout ce qu'aura pu faire pour Herder, s'il l'a voulu, ce penseur peu original, il est vrai, sans prétention personnelle à la gloire de la découverte philosophique, mais auteur d'un système « élevé et sage ² », dont la modération et l'équilibre plurent en France au grand nombre des esprits d'alors, même en philosophie peu amis des extrêmes ³.

1. Degérando, 1808, *Rapport à l'Empereur sur les progrès de la Philosophie depuis 1789...* : v. *Hist. de la Philosophie Moderne*, t. IV, p. 402. — M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, p. 543, cf. 410 note ; cf. Walzel, *Frau von Staëls Buch « De l'Allemagne » und W. Schlegel*, p. 315. A.-M. Ampère (à J. Bredin, 9 oct. 1816), *Correspondance*, t. I, p. 98. — Jouffroy, thèse (1816), v. *Cours d'Esthétique*, p. 433, 436, 443. — Cousin, *Cours d'Histoire de la Philosophie Moderne pendant les années 1816 et 1817*, p. 157 ss. ; cf. *Fragments et Souvenirs*, p. 129 : entrevues de C. avec Ancillon à Berlin 1817. — Damiron, *Essai sur l'Histoire de la Philosophie en France au XIX^e siècle*, p. 267. — *Courrier Littéraire* (de Strasbourg) 1823, t. I, p. 24, (signé W....m), en annonçant une nouvelle édition du *Tableau des Révolutions ou Système Politique de l'Europe*. — Voir pourtant, dès 1832, *Revue Encyclopédique*, t. LIV, p. 128 (Ancillon et Cousin comparés, au sujet de *Zu Vermittlung der Extreme in den Meinungen*, tome II récemment paru à Berlin) : style lucide et brillant, grande habileté d'exposition ; plus loin : « une profonde et égale connaissance de ces trois littératures (allemande, anglaise, française) : « Mais il y a, en France même, et dans l'école analogue aux opinions que M. A. représente, des exemples qui prouvent assez que ces dons peuvent fort bien s'allier avec une certaine médiocrité philosophique... » On verra que Guizot traduit de lui (1816) un *Essai politique*.

2. A. Théry, *Tableau des Littératures Anciennes et Modernes*, t. II, p. 62, 64. — Ancillon, *Essais*, t. I, préface, p. 20 : « ... ces *Essais* qui ne renferment aucune découverte ».

3. Pour la notoriété d'Ancillon en France, assez importante, voir, à part les auteurs mentionnés plus haut : dans la presse : 1817, *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, I, 49 ; 1818, *Spectateur religieux et politique*, I, 89 ; 1820, *Archives de la littérature et des arts* II, 198 (politique) ; 1824, *Mémorial Catholique*, II, 197 ; 1825, 1827, 1829, *Globe*, I, 307, V, 466, VII, 546 ; 1828, *le Progrès*, p. 389 ; 1830, *l'Universel*, IV, 135 ; 1845-46, *Revue Catholique*, X, 197, etc. En outre : Massias, *Problème de*

Mais il était dit que nulle voix du dehors ne servirait efficacement la notoriété française de Herder. Ceux qui sont allés outre-Rhin n'ont guère été attirés par sa physionomie intellectuelle : soit qu'au regard d'autres influences la sienne, déjà décriée en Allemagne, ait peu retenu l'attention de leur enquête distraite ou trop rapide ; soit que même les meilleurs ou les plus zélés d'entre eux aient été prévenus, par des habitudes intellectuelles anciennes, contre l'espèce même de la pensée herderienne.

Quant à Ancillon, il semble peu douteux qu'il ait profité de Herder ; mais ses *Essais*, présentés à la française, sans le moindre appareil d'érudition, nomment rarement ceux à qui il s'en prend ¹, tels Schelling, Fichte, Kant, Schiller esthéticien, Spinoza ², ou se rallie, tel Jacobi, le « Platon de l'Allemagne, » à qui ses *Nouveaux Mélanges* sont dédiés ³. Le nom de Herder n'y paraît point, là même où il semble sous-entendu par la critique ou l'adhésion. Adoptées ou combattues, ses idées restent anonymes ; Ancillon peut préparer les esprits français à frayer avec elles, mais peut-être aussi les déflorer par avance de l'intérêt de nou-

l'Esprit humain (1825), p. xxxv, 19 n. 2, 46, 106 ; Ph.-A. Stapfer, *Mélanges*, I, 182 ; Ballanche, *Essai sur les Institutions Sociales...*, p. 152, Préface d'*Orphée* (dans *Essais de Palingénésie Sociale*, 1827-29), I, 126, 131 ; Stendhal, *Correspondance*, I, 312, 315 « indigestion de sécheresse » ; *Souvenirs d'Egotisme*, 102, 126 ; Bonald, *Recherches philosophiques...*, I, 1, 51 ; Daunou, *Cours d'Etudes historiques*, t. XX (1849), p. 376 « à bien des égards, il serait de l'école écossaise plutôt que de la kantienne » ; Barante, *Souvenirs*, V, 226 ss. ; Alex. de Saint-Chéron, Introduction à la trad. de Ranke, *Histoire de la Papauté...* (1837), éd. 1848, p. xxvi ; Ch. Coquerel, *Essai sur l'Histoire générale du Christianisme*, 2^e éd. 1828, p. 40 (éd. 1823, p. 61) ; Ph. Chasles, *Etudes sur l'Antiquité* (1847), p. 58, 268 ; Maret, *Essais sur le Panthéisme* (1840), p. 156, 179, 183, 200 ; A. Saintes, *Histoire Critique du Rationalisme en Allemagne* (1841), p. 7 note, 327 ; Alletz, *Génie du XIX^e siècle* (1842-43), p. 73 ; M. Nicolas, *Introduction à l'Histoire de la Philosophie* (1849), I, 9, 108, 296, 299 n. ; II, 34, n. 35 ; Javary, *De l'Idée de Progrès* (1851), p. 77, 207 n. ; Proudhon, *La Guerre et la Paix* (1861), I, 71, 129 ; F. Laurent, *Etudes sur l'Histoire de l'Humanité*, t. IX (1863), p. 218 ; cf. t. X, p. 122, 230 ; Laboulaye, *Trente Ans d'Enseignement* (1888), p. 55 ; X. Marmier, *Souvenirs d'un Voyageur* (2^e éd., 1867), p. 85 ; Lefebvre Saint-Ogan, *Essai sur l'Influence française* (1884), p. 117, 163. Etc...

1. Ancillon, *Essais* (1832), t. I, p. 327, note : « Il doit être question des choses et non des personnes ».

2. Id., *ibid.*, t. IV, p. 87 et note (Schiller) ; *Nouveaux Mélanges*, t. I, p. 251, 298 (Spinoza).

3. Id., *Essais Philosophiques ou Nouveaux Mélanges*, t. I ; cf. les *Essais* de 1832, t. I, p. 347, 346) Jacobi nommé avec Reinhold et Maimon.

veauté qu'elles auraient. Herder risque d'y perdre plutôt que d'y gagner.

Elève de Jacobi ¹, c'est à lui qu'Ancillon a dû sans nul doute sa conception « modeste » de la philosophie, où l'homme prend « l'esprit de son état » et fait la part très large aux vérités « que l'on appelle de sentiment, et qui sont d'autant plus inébranlables, qu'elles sont plus simples et se dérobent à l'analyse ». C'est au nom de l'« intuition » et de l'« évidence » à la Jacobi, peut-être aussi au nom du « sens commun » des philosophes anglais, qu'il intronise « une raison au-dessus des raisonneurs », déclare que pour lui « l'existence et l'individualité sont synonymes » et veut défendre contre les événements du jour et soustraire au « creuset dévorateur » de la « philosophie du jour... ennemie de l'individualité », cette individualité des nations et des hommes ².

De là sa méthodique croisade contre l'*abus de l'unité*, où qu'il le rencontre, soit en métaphysique (et particulièrement dans le système de l'unité absolue, autrement dit la philosophie de la nature), soit en politique, soit en matière de goût ³. De là son hostilité farouche à tout système absolu et donc périssable : « ce sont ceux qui n'ont point de système, qui examinent avec le plus d'attention et d'impartialité tous les systèmes. Quiconque a créé, ou adopté un système, est possessionné... Avoir un système, c'est rester au même point et tourner sur soi-même... Un système de métaphysique ne peut jamais être qu'un gouvernement provisoire ; quand il prétend à une dictature perpétuelle, il faut que l'insurrection en fasse justice ; et dans cet ordre de choses, elle est le plus saint des devoirs ⁴ » ; Herder n'était

1. A. Saintes, *Histoire Critique du Rationalisme en Allemagne*, p. 327 ; Lévy-Bruhl, *Philosophie de Jacobi*, p. 235.

2. Ancillon, *Essais* (1832), I, Préface, I, 106 ; cf. IV, 281 : « En France le matérialisme, en Angleterre le scepticisme, en Allemagne l'idéalisme transcendantal, furent successivement élevés et dirigés contre les vérités de fait et de sentiment qui servaient de base à la foi humble, modeste et fervente des peuples. » — Id., *Essais Philosophiques ou Nouveaux Mélanges* (1817), t. I, p. XXI, t. II, p. 40, t. I, p. 79-80.

3. Voir les titres des principaux Essais de 1817.

4. Ancillon, *Essais* de 1817, I, 316, 315, 206 (éd. globale 1832 ; II, 85, 84, 4). — Cf., *ibid.* (1832) : I, 169 : « Dès qu'on sort du domaine de l'histoire de la nature, on tombe dans les systèmes... Ces systèmes, quand ils sont

pas plus catégorique. De là encore son admiration — que d'un point de vue autre Herder n'eût point partagée — pour l'Académie de Berlin, rebelle à toute « contagion » et qui a su lutter contre la tendance générale des esprits, en un pays et en un temps où tout invite les penseurs à « filer des systèmes ¹ ». De là enfin son hostilité à la philosophie de Kant, si heureuse qu'il juge la direction donnée par elle aux esprits : en quoi il semble qu'Ancillon de nouveau rejoigne Herder. Mais de là aussi le peu d'estime où il tient, en raison de leur fatalisme, Spinoza en personne et tous les « spinosistes avoués et les crypto-spinosistes », parmi lesquels il se pourrait bien que Herder fût impliqué ².

C'est ainsi, d'*Essai en Essai*, comme une suite de rencontres ou d'oppositions entre Ancillon et Herder. Est-il vraisemblable que le hasard seul en ait décidé ?

Quand il s'agit simplement des « développements du moi humain », on peut croire qu'Ancillon, venant à parler des sens, a mis à profit les ingénieuses observations et les conclusions contestables de la *Plastique* sur le toucher, « de tous les sens le plus philosophique », dit-il, et non pas seulement « le plus objectif », auquel nous devons « l'intuition de la résistance » et d'autres intuitions dérivées de celle-là, qui à elles toutes « font sortir des profondeurs de l'âme » les notions de force et de substance, si vraiment elles sont en nous, et « leur donnent de la réalité en leur donnant leur application ». Tout cela était chez Herder, ainsi que le rappel des expériences des aveugles nés et de Saunderson, d'après Diderot ³. Peut-être Ancillon insiste-

fortement conçus, ont plus de mérite comme ouvrages de l'art, que comme enchaînement de vérités... » ; I, 365 : « Le besoin de l'unité est quelquefois la maladie du génie »... ; I, 170 : « C'est une maladie de l'esprit humain, mais une maladie qui a ses avantages » ; II, 252 : « Un système n'est autre chose qu'un ouvrage de l'art ; c'est une unité artificielle qu'on introduit dans une totalité de faits ou à laquelle on les ramène... »

1. Id., *ibid.* (1832), IV, 339 (Discours de Réception).

2. Id., *Essais Philosophiques* (1817), I, 316 ; *ibid.*, I, 298, cf. 251 et 228.

3. Id., *Essais* (1832), I, 48, 42, 46, 45 ; cf. I, 195 (l'art. a paru dans le recueil de 1817, au t. II). — Herder, *Plastik*, I, 2 (Suphan VIII, 8-9)... so verschlingen und gatten sich alle, insonderheit der gründlichste und der deutlichste der Sinne, Gefühl, und Gesicht... Wir glauben zu sehen, wo wir nur fühlen und fühlen sollten ; wir sehen endlich so viel und so schnell, dass wir nichts mehr fühlen, und fühlen Können... ; cf. *ibid.*,

t-il, plus que n'avait fait Herder, sur la nécessité d'une liaison intime avec la vue, pour que le sens du toucher, si objectif qu'il soit par lui-même, puisse servir de base à une théorie du beau ; Herder tendait à en exagérer l'importance, et à fonder sur le toucher seul toute la théorie des arts proprement plastiques ¹.

Est-ce Herder encore qui apprit à Ancillon que la poésie, fille de l'imagination, est « différente d'elle-même dans les différents âges, et selon les états divers de civilisation dont elle y est le résultat, états qu'il faudra donc « connaître et peindre » pour la saisir elle-même ? Lui enseignait-il qu'on doit, pour étudier la littérature des autres nations, « savoir oublier la sienne, et devenir tour à tour Grec, Italien, Espagnol, Français, Anglais, Allemand », non pas sacrifier à la « prétention puérile de vouloir que toutes les littératures se ressemblent », mais « juger chaque littérature en elle-même ² » ? C'était là, sans doute, l'esprit même de la critique herderienne en tout ce qu'elle put avoir de plus fécond, elle qui dès ses débuts jugeait la littérature un « vrai Protée, à la suivre à travers peuples, temps et idiomes » et, sur le tard, entre les *Chants populaires* et le *Cid*, mettait encore tout son art et toute son âme à « enchaîner et faire parler ce Protée qu'à l'ordinaire on appelle *caractère national* ³ ». Mais, les Schlegel et quelques autres aidant, les vérités que proférait Ancillon n'avaient-elles point pris, dès avant lui, dans la nouvelle critique

12). — Hettner, III, 3, p. 52 : dès la 4^e des *Krit. Wälder*, H. pouvait se vanter d'avoir découvert une logique nouvelle pour l'amateur, et des chemins nouveaux pour l'artiste.

1. Herder, par exemple, *Plastik* V (Suphan VIII, 66 ss., 34 ss.) : fréquence des mots tels que *tasten...* ; p. 74, die bildende Kunst hat Keinen Gesichtspunkt ; sie ertastet sich Alles Glieder — und Formenweise im Dunkel. Cf. encore *Kalligone* I (Suphan XXII, 40) : Vergessen wir den Sinn des tastenden Gefühls nicht l... etc...

2. Ancillon, *Essais* (1832), t. IV, p. 62 : Essai sur la différence de la poésie ancienne et de la poésie moderne ; paru d'abord au tome I des *Essais* de 1809. — *Ibid.*, t. IV, p. 233-234, Analyse de l'idée de littérature nationale (*Essais* de 1817, t. I).

3. Herder, *Fragmente* I, 2^e éd., I (Suphan II, 19) ; *Briefe zu Bef. der Hum.* VII, 88 (Suphan XVIII, 58) ; cf. *ibid.*, IV, 42 (Suphan XVII, 211) : « die Natur hat ihre Gaben verschieden ausgeteilt ; auf unterschiedlichen Stämmen, nach Klima und Pflege wachsen verschiedene Früchte ». Etc... Cf. *Herders Lebensbild*, II, 152-153.

littéraire allemande, une apparence de lieux communs ?

De même quand il dit : « La nature humaine n'atteint le plus haut degré de perfection que dans les pays où le caractère national n'est pas en opposition avec le caractère général de l'humanité et où l'un et l'autre n'empêchent pas l'individualité de chaque individu de se développer librement, et de paraître en saillie ¹ ». Il semble bien qu'en cette formule assez heureuse on ait, réduite et clarifiée par un vulgarisateur expert, toute la doctrine de Herder, cosmopolite et patriote, « humanitaire » et bon Germain, Européen déjà et très Allemand, s'efforçant à concilier son *Humanitaet* généreuse et diffuse de penseur du xviii^e siècle, avec la notion et la défense « des droits individuels et divers des rameaux entés sur le grand arbre humain ² ». Mais comment assurer que Herder en ceci ait été le seul maître d'Ancillon ?

Déclarer encore que « l'homme sans religion ne sera jamais qu'un être mutilé », ou que « l'unité morale la plus forte, la plus durable, et celle qui donne le plus à la physiologie morale et intellectuelle d'un peuple un caractère particulier, c'est l'identité de langage », ou que « l'homme a aussi peu inventé le langage qu'il s'est inventé lui-même », et que ce serait « couper le nœud et non le délier » que d'attribuer à l'action immédiate de la divinité l'origine des langues, « résultat des besoins, des facultés de l'homme et d'une multitude innombrable d'accidens et d'incidens, de circonstances et de faits », c'est là parler sans doute selon le cœur de Herder et sur des sujets qui lui furent chers ³. Pourtant, est-ce parler d'après Herder beaucoup

1. Ancillon, *Essais* (1832), t. IV, p. 215 (Analyse de l'idée de litt. nationale ; des *Essais* de 1817, tome I).

2. Haym, *Herder...*, t. II, p. 498 : « Gleichberechtigung der individuell verschieden gearteten Stämme und Zweige am grossen Banne der Menschheit ».

3. Ancillon, *Essais* (1832), t. I, p. 387 : Abus de l'unité en métaphysique (au tome I des *Essais* de 1817) ; *ibid.*, IV, 222 ; Analyse de l'idée de littérature nationale (au t. I de 1817) ; *ibid.*, I, 73-74 : Des Développement du moi humain ; chap. IV, Langage, Langues ; cf. III, 263-4 : Doutes sur de prétendus axiomes politiques (1824). — Pour ce qui est de la religion, voir Herder, *Ideen* IX, 5, et déjà IV, 6. — Pour le langage, v. en particulier *Fragmente* (Suphan I, 20, III, 50), *Christliche Schriften*, *Von der Gabe der Sprachen* (Suphan XIX, 4), *Ideen* IX, 2 ; cf. Haym, *W. von Humboldt*, p. 493 ss.

plus assurément, que lorsque Ancillon répète par exemple l'éloge des peuples germaniques, régénérateurs de l'espèce humaine, ou fait des réserves sur la valeur définitive du service que rendit aux hommes l'invention de l'imprimerie ¹ ?

Mais voici plus caractéristique peut-être. Comme Herder et comme Villers aussi, Ancillon recourt à *l'asymptote* pour indiquer en quoi le perfectionnement de l'homme côtoie la perfection, en quoi il s'en éloigne. Quand il ne lui suffit pas, sans doute le souvenir de Vico aidant, d'induire « de l'histoire tout entière, que le perfectionnement de l'espèce humaine ne marche pas sur une ligne droite, toujours progressive ; qu'au contraire, il décrit des courbes dans toutes les directions, tantôt progressives, tantôt rétrogrades, et que plus d'une fois, revenant au point d'où il était parti, son mouvement a été un mouvement circulaire ² ».

Comme Herder encore, Ancillon voit « la terrible Némésis » se déployer tout entière dans l'histoire, d'une marche « lente, silencieuse, mais sûre », et y exercer sur le crime « sa bienfaisante réaction », en sorte que les nations peu-

1. Ancillon, *Essais* (1832), t. IV, p. 74, Essai sur les grands caractères (de 1809) ; *ibid.*, III, 21, Doutes sur de prétendus axiomes politiques (de 1824). Cf. par exemple Herder, *Ideen* XVIII, et *Auch eine Phil. der Gesch.* (Suphan V, 533, 514 ss.).

2. Ancillon, *Essais* (1832), t. IV, p. 111, Essai sur la Philosophie de l'histoire (aux *Essais* de 1817, t. I, p. 97). — *Ibid.*, I, 201, Des Développemens du moi humain, chap. XVI, Perfectibilité, Destination de l'homme (*Essais* de 1817, t. II) : Cf. p. 207 « Tel est le mouvement, tantôt progressif, tantôt rétrograde, de l'esprit humain chez les peuples qui lui ont fait faire des progrès » ; p. 211 : « Alors on écrirait l'histoire de l'espèce humaine, non sur une ligne droite, ni sur une ligne circulaire, mais sur une multitude de lignes parallèles, et même de lignes divergentes. » P. 323, au début de l'Essai sur l'existence, et sur les derniers systèmes de métaphysique qui ont paru en Allemagne ; « ... L'homme ne peut se reposer dans aucun état durable et permanent ; quand il ne veut aller de l'avant, il rétrograde, parce que rien ne répugne plus à sa nature que l'immobilité. » — Cf. Herder, *Auch eine Phil. der Gesch.* (Suphan V, 498) : « Das menschliche Gefäss ist einmal Keiner Vollkommenheit fähig : muss immer verlassen, indem es weiter rückt. » Et dans les *Ideen*, XI, 6, 15, 3, et tout XV, 1. D'une façon générale, la foi de Herder au progrès est moins mitigée ; pour lui, bien qu'il traite de « roman » ou de « rêve », la théorie de la perfectibilité indéfinie (Suphan, V, 511-513), les reculs apparents aident à des progrès ultérieurs, que même ils conditionnent.

vent bien moins que les individus échapper aux suites de leurs actes et se soustraire aux sanctions des lois éternelles ¹.

Comme à lui aussi, il semble à Ancillon que l'individu humain au sein de l'univers n'est pas plus isolé, que la plante ne peut être conçue indépendamment du sol auquel l'attachent ses racines, de l'atmosphère qui baigne ses feuilles et tous les points de sa surface — quoiqu'elle soit encore un individu, même arrachée de la terre et séparée de ses racines ². Il ne se dissimule donc pas plus que Herder, que « la perfectibilité de l'homme est limitée d'abord par ses organes..... ensuite par les circonstances physiques où il se trouve placé : le climat, le sol, la nourriture..... enfin par l'ordre social dans lequel il vit », et que même « l'activité des âges passés..... les effets de la liberté de chaque génération, forment une chaîne non interrompue, qui met des entraves à la liberté de la génération actuelle et la resserre dans certaines limites » ; cette *puissance du temps* — on pense au *Geist der Zeit* de Herder — fait qu' « une loi est une sorte d'équation entre la liberté et la nécessité ³ ».

Ainsi, non seulement « les grandes formes humaines..... ne sont jamais indépendantes des temps ni des lieux où elles paraissent » mais toute l'histoire est « le grand et magnifique tableau de la liberté luttant contre la nécessité de la nature, toujours capable de triompher de tout dans le moment même où elle succombe », parce que l'homme « à la fois citoyen des deux mondes » est le théâtre d'une lutte constante « entre l'instinct physique et l'instinct

1. Ancillon, *Essais* (1832), t. II, p. 251, Fragmens ou Pensées détachées, Quelques résultats de l'histoire (des *Essais* de 1809). — Cf. Herder, *Adrastea* XI (Bd. VI), 2 Suphan XXIV, 326 ss., et spécialement, p. 332-333.

2. Id., *Essais* (1832), t. IV, p. 227, Analyse de l'idée de littérature nationale (au tome I des *Essais* de 1817). — Cf. Herder, *Von deutscher Art und Kunst* (Suphan, V, 225), *Ursachen des gesunkenen Geschmacks* (Suphan V, 622, 629), *Vom Einfluss der Regierung...* I, 3 (Suphan IX, 329, 406) ; et *Herders Lebensbild*, II, 152-3.

3. Id., *Essais* (1832), t. II, p. 277, Fragmens ou Pensées détachées (des *Essais* de 1809) ; *Ibid.*, t. III, p. 7-9, De l'Esprit du temps et des Réformes politiques. — Cf. Herder, *Ideen* VII, 2, 3, 4 et suiv., VIII, 4, IX, 4, IX, 1 la chaîne entière de l'espèce humaine (trad. Quinet, t. II, p. 145) ; *Briefe zu Bef. der Hum.* II, 15 (Suphan XVII, 77 ss.), sur le *Geist der Zeit*.

moral ». Et tout ceci est proprement herderien ¹. De même l'opposition entre les états orientaux et l'Occident : les uns « nés des localités et des circonstances physiques », esclaves de la nature, et qu'on ne peut étudier bien que d'après leur « géographie physique », au lieu que l'autre « porte l'empreinte de la liberté ² ».

On pourrait croire Ancillon engagé à la suite de Herder philosophe de l'histoire. Mais ces emprunts s'en tiennent au détail, et l'imitation tourne court. Redoutant l'*abus de l'unité*, là comme ailleurs, Ancillon évite avec soin ce qui pourrait sembler un commencement de système. La vie des nations, comme la vie organique des individus, se fonde sur des lois de croissance et de décroissance, de vigueur et d'affaiblissement. Ce n'est pas assez, lui semble-t-il, pour que la « philosophie des historiens » puisse s'ériger ou dégénérer en « théories transcendantes ». Elle doit consister dans la connaissance des hommes bien plus que dans celle de l'homme abstrait et métaphysique, sortir « de l'âme bien plus que de la tête » et être avant tout une « philosophie de caractère ³ ». Il faut avoir le courage de peindre les

1. Ancillon, *Essais* (1832), t. IV, p. 121, Essai sur la Philosophie de l'Histoire ; p. 129, Sur le Caractère de l'Historien et sur Tacite ; cf. 130 : « le véritable point de vue dans lequel il faut placer l'humanité, c'est celui d'un antagonisme continuuel entre la liberté et la nature », etc. ; Cf. IV, 104. — *Ibid.*, III, 3, De l'esprit du temps, et des réformes politiques. — *Ibid.*, IV, 104, Essai sur la Philosophie de l'Histoire. — Cf. Herder, *Ideen* V, 6 (« l'homme, à la fois le représentant de deux mondes », trad. Quinet, t. I, p. 295 ; *ibid.*, p. 293, contradiction singulière de la condition de l'homme) ; *Ideen* IX, 1 (trad. Quinet, t. II, p. 142).

2. Ancillon, *Essais* (1832), t. III, p. 448, Doutes sur de prétendus axiomes politiques (des *Essais* de 1824). — Cf. Herder, *Ideen*, par exemple I, 6 et 7 (notamment, p. 57 de la trad. Quinet, tome I : il souhaite une « géographie physique de la terre ». Il n'est pas inutile de noter que Hegel, qui reprend en partie ces idées, donne son cours de philosophie de l'Histoire de 1822 à 1831, après en avoir indiqué une esquisse, en 1821, à la fin de sa *Philosophie du Droit* (Flint, *Philosophie de l'Histoire en Allemagne*, p. 286).

3. Ancillon, *Essais* (1832), t. I, p. 202, Développemens du Moi Humain ; chap. XVI, Perfectibilité, Destination de l'Homme. *Ibid.*, t. IV, p. 125, Essai sur le Caractère de l'Historien et sur Tacite ; p. 127 « la raison ne cherche jamais que des causes... écrire l'histoire avec son âme tout entière, et faire preuve de philosophie de caractère » ; p. 132, « c'est la philosophie du caractère, qui a manqué à tant d'historiens, sophistes ingénieux ou calculateurs habiles, au lieu d'être des juges sévères et inflexibles ».

hommes, « avec les disparates, les contrastes, les contradictions, les pièces de rapport dont ils sont composés », au lieu de rêver et de construire une maigre, sèche et fausse unité, ennemie des faits et incompatible avec les richesses de la nature » ou de faire abstraction des peuples considérés séparément, pour les jeter et les confondre « tous dans une même masse ». Vues générales et détail des faits doivent se concilier comme éléments indispensables d'un tout ¹.

Et ceci semble porter plutôt contre d'autres que contre Herder, qui disait à la jeunesse : « En tout, c'est dans le particulier, le détail, que réside la meilleure instruction, la plus nourrissante et la plus précise ². » C'est bien à lui pourtant qu'Ancillon paraît songer, quand il récuse, comme également décourageants pour l'homme, tout essai d'identification des lois historiques aux lois astronomiques, et toute assimilation de l'histoire aux sciences naturelles ³. Que doit être la philosophie de l'histoire ? « la conscience de l'espèce humaine ». Les lois invariables auxquelles les peuples sont soumis, comme êtres organisés, peuvent seules rapprocher l'histoire *civile* de l'histoire naturelle. Autrement dit, la philosophie de l'histoire étant « à la fois le résultat de l'Histoire et le guide de l'Historien », le point de vue *politique* y est seul plausible à l'exclusion du point de vue métaphysique, stérile, et qui n'est qu'abus ; « le premier est une idée, le second est un principe.... tous deux placent le spectateur à une grande hauteur ; mais celui-ci le place sur une montagne d'où il embrasse et com-

1. Id., *ibid.*, p. 123, 114, 101-102 (Essai sur la Philosophie de l'Histoire).

2. Herder, *Theol. Briefe* III, 32 (Suphan X, 343) ; il ajoute : « Im Allgemeinen sowohl der Philosophie als Geschichte, fliegen nur die Himmelsvögel ; auf der Erde wächst Heil : aus dem Staube quillt Leben. »

3. Ancillon, *Essais* (1832), t. III, p. 250 (Doutes sur de prétendus axiomes politiques)... « Je ne me familiarise jamais avec l'idée que les révolutions politiques, religieuses et morales, s'exécutent, commencent et naissent, finissent et meurent, comme les révolutions des corps célestes, en vertu de lois nécessaires, absolues, irrésistibles. » *Ibid.*, t. IV, p. 229 (Sur le Caractère de l'Historien et sur Tacite) : « Dès lors, l'histoire des peuples devient une branche de l'histoire naturelle, l'histoire n'est plus le grand et magnifique tableau... On ne doit pas oublier que les actions humaines ne forment pas, comme les faits de la nature, une chaîne ininterrompue... On doit tenir compte des motifs, mais toujours dans leurs rapports avec la liberté... »

mande la plaine ; l'autre dans un aérostat d'où, à force de s'élever dans les airs, il ne distingue plus rien ». Que sera donc l'histoire ? non pas certes l'histoire des individus, mais — sans plus — celle des peuples et des sociétés politiques, qui observera « avec soin et avec succès, les symptômes des maladies des peuples et les signes de leur santé dans chaque moment particulier ¹ ». Car le progrès pour un peuple ne consiste pas à tendre « à la perfection humaine en général, mais au genre de perfection dont son caractère le rend susceptible ». Qu'il y ait progrès de l'espèce humaine, Ancillon n'en disconvient pas : faute de quoi, la marche continuelle de l'humanité, « sans progression véritable, sans objet, sans but, serait tout ce qu'il y aurait dans le monde de plus effrayant ». Mais il faut qu'à l'immutabilité de certains principes de la raison humaine, l'homme rattache « le fil délié de son existence mobile et évanouissante ». Il faut aussi renoncer à la chimère du progrès absolu : « Que penser.... de ces histoires de l'espèce humaine où l'on prétend prouver qu'elle avance continuellement vers la perfection, que sa marche progressive n'est jamais interrompue, que les pas rétrogrades qu'elle paraît faire, ou le repos de l'inaction auquel elle paraît quelquefois s'abandonner, ne sont eux-mêmes que des progrès déguisés ? » Peu s'en faut qu'au jugement d'Ancillon la philosophie de l'histoire elle-même ne soit une utopie ; elle commence le travail par le couronnement, au lieu de le prendre à la base et seulement après avoir amassé les matériaux. De même que la grammaire générale doit résulter de l'étude approfondie de toutes les langues, de même l'histoire de l'homme, variée infiniment, ne pourra guère se constituer que comme résultante d'un grand nombre d'histoires particulières : « alors les monographies des peuples conduiraient à la pasigraphie de l'espèce.... et alors on verra peut-être que l'histoire générale, comme la grammaire générale, se réduit à bien peu de chose ² ». Ainsi

1. Ancillon, *Essais* (1832), t. IV, p. 132 (Sur le Caractère de l'Historien et sur Tacite), p. 119 (Sur la Philosophie de l'Histoire), p. 102 (*ibid.* ; cf. t. IV, p. 316, Sur la Littérature), p. 117, 118, 112.

2. Id., *ibid.*, t. I, p. 154 (Développemens du Moi humain, chap. XII, Société, ordre social) ; *ibid.*, t. I, p. 212, 213 (chap. XVI, Perfectibilité,

tous les philosophes de l'histoire, anciens et nouveaux, se trouvent impliqués dans une condamnation collective, Herder à côté de Schelling, et après les théoriciens anciens de la perfectibilité indéfinie. A peine si le système de la *philosophie de la nature*, « au premier coup d'œil » simple et grand, qui fait de l'univers un immense poème épique et le champ-clos de l'homme contre la nature, lui paraît reposer sur une base plus fragile que cette « belle et grande idée » qu'on avait eue en Allemagne, d'appliquer le mot d'*humanité* à toutes les qualités qui se trouvent dans la nature humaine perfectionnée et développée ¹...

Les lecteurs français d'Ancillon à qui Herder n'était pas inconnu, purent constater qu'Ancillon, parfois son obligé, marquait jusqu'à l'évidence le souci de sa propre indépendance intellectuelle. Les prémices de la philosophie herderienne de l'histoire, qui replaçait l'homme au sein du monde géologique et vivant ; la tendance essentielle de cette philosophie de l'histoire, cherchant à légitimer une foi optimiste en un progrès non pas indéfini, non pas constant, mais que ses retardements même n'entravent pas à jamais ; l'âme enfin de toute sa *Menschliche Philosophie*, et non pas seulement des *Lettres pour l'avancement de l'Humanité*, avaient là leur condamnation expresse. L'aide que Herder avait prêtée à l'esprit de ce Français d'Allemagne n'avait été que momentanée et accidentelle. Beaucoup plus que Herder, Jacobi, d'ailleurs connu à Paris où il fréquenta au début du siècle, dut bénéficier des travaux français de son disciple.

Ils étaient quelques-uns pourtant, aux portes de France ou dans la capitale, qui eussent accueilli sans défaveur, ou même avec joie, une voix d'Outre-Rhin où l'accent herderien eût été plus distinct.

Destination de l'Homme ; — cf. t. IV, p. 10, Essai sur l'idée et le sentiment de l'Infini : « le caractère distinctif de la nature humaine est la perfectibilité » ; t. I, p. 179, Des Développemens du Moi humain, chap. XIV, Beau, Sublime, Arts : « le sentiment sublime des trésors immenses de perfectibilité que l'âme humaine possède et cache dans ses profondeurs ». *Ibid.*, t. I, p. 209, 211.

1. Ancillon, *Essais philosophiques ou Nouveaux Mélanges* (1817), t. I, p. 234 ; *Mélanges* (1809), t. II, p. 283-284 (Fragmens ou Pensées détachées).

CHAPITRE II

M^{me} de Staël et son groupe.

I. — M^{me} de Staël

- I. — Ce qu'elle connaissait de l'Allemagne — et de Herder ? — avant le voyage à Weimar.
- II. — Elle y arrive pour la mort de Herder. Il l'avait attirée. Un peu de critique conjecturale : ce qu'aurait pu être l'entrevue.
- III. — Le jugement qu'elle fait de Herder a pâti de ces conversations manquées. L'élève à la place du maître, Herder supplanté par Schlegel.
- IV. — Un Herderien qui l'est bien peu. Comment *l'Allemagne* fut composée. Parmi les informateurs d'avant le voyage, du séjour à Weimar, d'après Weimar et Berlin, lesquels purent venir en aide, contre Schlegel, à des souvenirs incomplets et à des sympathies certaines.

ON a dit souvent la conquête de M^{me} de Staël par l'Allemagne. Ce serait une histoire à écrire, que celle de la France littéraire conquise par *l'Allemagne* de M^{me} de Staël. Ici ou là, Herder n'a joué qu'un rôle effacé. Notre patiente recherche de sa notoriété française commençante aboutit, comme en un centre, à l'étude de ce que M^{me} de Staël a pu faire pour lui. Non seulement la plupart des auteurs qui nous occupèrent ou nous occuperont encore, se sont trouvés mêlés plus ou moins à la vie intellectuelle de M^{me} de Staël, avant, pendant et après la découverte qu'elle crut faire du monde germanique. Non seulement la publication de *l'Allemagne*, même après les essais de vulgarisation qui l'avaient précédée, marque une ère dans l'histoire des échanges d'idées entre Allemagne et France. Mais encore, on ne peut douter qu'à travers la mobilité de ce génie et de ce tempérament, et jusque dans leurs audaces, il ne trans-

paraisse un peu des hésitations, inexpériences ou inaptitudes des esprits français contemporains.

Tout d'abord, Herder ne fut pour rien dans la tardive initiation de M^{me} de Staël à la langue et aux lettres allemandes. Puis la mort le prit, au moment où M^{me} de Staël arrivait à Weimar. Elle l'aimait de réputation, mais ne le connut pas. Si elle lut son œuvre, il lui manqua d'avoir été initiée par lui-même aux éléments les plus nouveaux pour elle, auxquels elle fit d'autant moins leur part qu'elle avait reçu d'ailleurs des éclaircissements analogues. On la doit louer cependant, même connaissant imparfaitement Herder, d'avoir su rester fidèle à ses premières sympathies de cœur, malgré le peu d'appui qu'elle trouva autour d'elle à ce sujet.

I

Ce sont choses connues, que les ignorances de cette Parisienne du xviii^e siècle qui, longtemps, ne sut de l'étranger que ce qu'un rapide séjour lui avait fait entrevoir de l'Angleterre¹, qui se sentait dépaysée même en Suisse française, et, à Coppet, ne voulait pas entendre parler d'un voyage à Zurich. Quand il s'agit de s'expatrier, l'Amérique d'abord

1. Lady Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 183, 187, 203-205. — Alb. Sorel, *M^{me} de Staël*, p. 42, 46. — Ch. Joret, *M^{me} de Staël et Weimar*, p. 265. — L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 139, 149 note 4.

Par obsession des idées politiques, par « plaisir à être différente de Napoléon », à « fortifier sa personnalité dans cette haine », par opposition à ce grand homme à qui elle doit beaucoup (Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 148, 150) et qu'on a cru devoir défendre contre elle (Arthur Lévy, *Napoléon Intime*, p. 380, 382), M^{me} de Staël fut toujours une fervente amie de l'Angleterre. Même en Allemagne, où Böttiger en 1804 la jugeait « entschieden englisch, aber voll glühender Freiheits- und Vaterlandsliebe » (lettre à Duvau, 27 février 1804, Archives Böttiger, Bibl. de Dresde, 15 pièces acquises en 1901, 6^e, 9). — Henry Crabb Robinson jugera qu'elle parle anglais « exceedingly well » (inédit, pp. J.-M. Carré, *M^{me} de Staël et H.-C. Robinson*, p. 542). — Qu'on mesure, même après les années passées à la rédaction de l'*Allemagne*, la place que tient dans les *Considérations*, sa dernière œuvre, l'étude des mœurs et du caractère anglais, de la politique et de la constitution anglaises, qu'après tant d'autres elle prêche à la France (cf. ses *Lettres à l'empereur Alexandre I^{er}, 1814-1817*, Londres, 25 avril 1814 et Lausanne, 9 septembre 1815) : presque toute la 6^e partie y passe, à partir du chap. 2 (p. 168-342), le premier étant intitulé : « les Français sont-ils faits pour être libres ? ». — Comme si, après avoir découvert l'Allemagne, puis l'Italie, puis la Russie même (v. la fin

la tenta ¹, puis l'Angleterre encore ou l'Italie : non l'Allemagne ². Sauf peut-être le prénom de Germaine ³, rien ne semblait la prédestiner à son œuvre future d'initiation médiatrice ou de révélation. Pas même d'avoir vu Grimm jadis dans le salon de sa mère ⁴. Lui parlait-on des Allemands, elle déclarait aimer leur talent, non leur « esprit » — leur esprit en conversation —, elle assurait « savoir déjà tout ce qui se dit en allemand, et même cinquante ans de ce qui se dira ». Elle refusait de se déranger pour aller voir Wieland. Demandait-elle à Meister de lui envoyer des ouvrages allemands, c'était pour Lezay ⁵... Elle se mit pourtant à étu-

de *Dix Années d'Exil*, et, sur son projet d'écrire sur la Russie, M. Souriau, *La Préface de Cromwell*, p. 30), elle s'était repentie d'avoir parlé trop peu de l'Angleterre. — Une page seulement sur l'Allemagne politique ; t. III, p. 352 : « Rien ne se ressemble moins que l'Allemagne et la France. Il y a un esprit de méthode dans les gouvernements germaniques... etc. » Au sujet de cette 6^e partie des *Considérations*, Alb. Sorel remarque bien (*M^{me} de Staël*, p. 194) : « C'est l'Angleterre qui est le véritable pays d'utopie de M^{me} de Staël. »

1. Voir M^{me} de Staël, *Dix Années d'Exil*, p. 195. — Lettre à Røederer, citée par Blennerhassett, t. II, p. 322 ; *Lettres inédites à H. Meister*, p. 137, de Coppet, 18 mars 1796.

2. Blennerhassett, t. II, p. 208 ; lettre à Villers, de Coppet, 16 nov. 1802, publiée dans la R. Bleue du 27 mars 1880. Cf. R. des Deux-Mondes, 1^{er} décembre 1913, d'Haussonville, *M^{me} de Staël et M. Necker...*, p. 565.

3. E. Faguet, *Cosmopolitisme littéraire*, p. 169. — Faut-il ajouter le « je ne sais quoi de germanique qui lui venait de ses ancêtres, rare affinité de race dont Gœthe fut frappé » ? (Alb. Sorel, *M^{me} de Staël*, p. 106). — M. d'Haussonville, R. des Deux Mondes, 1^{er} déc. 1913, p. 557, ne croit pas qu'on doive faire intervenir ce « je ne sais quel mystère atavique ». — Sur les origines allemandes des Necker, voir Eug. Ritter, *Notes sur M^{me} de Staël*... Alb. Sorel assure (p. 107) à propos de M^{me} de Staël et l'Allemagne, que « le sens des mots lui manquait, et plus encore le sentiment des choses » ; il n'en indique pas moins lui-même (p. 179-180, 203, etc...) la part qu'il conviendrait de faire au temps, et à la condition où se trouvaient alors France et Allemagne, pour juger le livre de M^{me} de Staël plus équitablement qu'on n'a fait souvent.

4. Ch. Jorct, *M^{me} de Staël et Weimar*, p. 265. Voir cependant ce que dit d'elle Chamisso vers 1810 : « ein sehr merkwürdiges seltenes Wesen... Ernst der Deutschen, Gluth des Südens, Form der Franzosen... eine tief zweiseitige Frau, etc... », L. Geiger, *Aus Chamisso's Frühzeit*, p. 246 ss.). — L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 142 ; cf. Cousin d'Avallon, *Staëliana*, p. 191 ; en route pour Weimar, M^{me} de Staël reverra Grimm à Gotha fin 1803, « lourd, lent, goguenard, sans esprit ni mesure, et d'une aristocratie stupide » : lettre à Necker, 10 déc. 1803, pp. d'Haussonville. R. des Deux-Mondes, 1^{er} mai 1914, p. 73, 75, cf. p. 77.

5. *Lettres à H. Meister*, p. 137 et 154, Coppet, 18 mars 1796, 28 déc. 1796. Cf. Blennerhassett, t. II, p. 564-565, et la *Notice* de M^{me} Necker de Sausure, p. 11.

dier la langue, « avec résignation » et non sans avoir résisté¹. Bientôt, l'ardeur de l'allemand la transportera ; mais elle termine encore une lettre par le « Vergessen mich nicht » d'une débutante bien timide, et Benjamin Constant doit lui traduire une lettre manuscrite qu'elle aurait peine à déchiffrer². En 1801, elle apprend toujours l'allemand ; Humboldt vers la fin de son séjour à Paris s'est fait son maître³. En 1802, elle n'ose guère aller en Allemagne comme le lui conseille Villers, faute d'en parler la langue⁴. Arrivée à Weimar, elle ne comprendra que très imparfaitement et sera d'autant plus exigeante à vouloir que Wieland, Goethe et Schiller lui répondent fort vite en français. La sœur de Tieck, qui ne le parle pas, aura beau jeu à exercer malignement, à Berlin, la verve traductrice de Schlegel, pris pour

1. *Lettres à Meister*, p. 168, 24 juillet 1800, Genève ; cf. p. 161 (27 août 1799) : « Je ne l'ai pas appris depuis votre départ. » Cf. lettre à Degérando, 17 août 1800 (Baron de Gêrando, Mém. de l'Ac. de Metz, 1863-64, p. 25) : « J'apprends l'allemand, comme vous à Stuttgart ». — Les Archives Böttiger (Bibl. de Dresde) ont un mot de Hase à Böttiger (juillet 1799, au crayon), adjoint à une lettre de Villoison à Hase : M^{me} de Staël s'est adressée à lui pour un jeune précepteur allemand ; on offre 1.800 fr. par an, argent de France, table et logis, 6 mois à Paris, 6 mois à Coppet ; « M^{me} de Stahl aime beaucoup la littérature allemande, la philosophie morale et politique et platonique, la métaphysique (*au-dessous, raturé*, la littérature) de Kant, les vœux sur la perfectibilité de l'esprit humain... » — Cf. M^{me} de Stahl à Goethe, 28 avril 1799 (*Goethe-Jahrbuch*, 1884, p. 112) en lui envoyant sa *Littérature* par Humboldt : « J'apprends l'allemand depuis deux mois pour vous lire en original. »

2. *Lettres à Meister*, p. 169, 10 sept. 1800 et 28 juillet 1800 ; L. Wiltmer, *Ch. de Villers*, p. 166.

3. Lettre du 17 août 1801, à Degérando, citée par O. Wenderoth, *Der junge Quinet*, p. 43. — Lettre de Humboldt, 2 août 1832, citée par Laquiante, *Lettres de G. de H. et Caroline de H. à G. Schweighäuser*, p. 203 ; cf. Blennerhassett, t. II, p. 557, et Ch. Joret, *M^{me} de Staël et Weimar*, p. 279-280. — M^{me} de Staël et Humboldt se retrouveront à Rome, où il était en 1805 ambassadeur de Prusse ; *Lettres* de M^{me} de Staël à Monti, p. 17 et 22, *Lettres* de Monti à M^{me} de Staël, p. 235.

4. Lettre de Coppet, 16 novembre 1802 (R. Bleue du 27 mars 1880). — Cf. la lettre à Villers, de Coppet, 1^{er} août 1802, pp. Isler, *Briefe...*, p. 271 : « ... Je crois avec vous que l'esprit humain, qui semble voyager d'un pays à l'autre, est à présent en Allemagne. J'étudie l'allemand avec soin, sûre que c'est là seulement que je trouverai des pensées nouvelles et des sentiments profonds... etc. » A quoi Villers répond (Lubec, 1^{er} octobre 1802, *ibid.*, p. 273) en l'engageant à étudier « la langue de nos laborieux Germains » mieux que n'ont fait quelques personnes de sa connaissance qui « ont eu le même courage »... et à pénétrer, elle, jusqu'au « point caché derrière les formes de l'idiome ».

interprète ¹. Quelques années plus tard seulement, OEhlenschläger attestera que, sans parler l'allemand avec aisance, M^{me} de Staël le lit et le comprend avec la plus grande facilité ².

Il lui a semblé, dira-t-elle, entrer dans une sphère nouvelle « où se manifestaient les lumières les plus frappantes » sur tout ce qu'elle sentait jusque-là confusément ³.

1. *Dix Années d'Exil*, p. 197, à Francfort, sa fille malade « la langue m'était étrangère » ; à Weimar, elle reprendra courage, « en voyant, à travers les difficultés de la langue, d'immenses richesses intellectuelles... J'appris à lire l'allemand... » Cf. dans les *Lettres*, pp. M. d'Haussonville (R. des Deux-Mondes, 1^{er} mai, 1^{er} juin, 15 juin 1914, p. 75, 570, 587) : « Gotha, 10 déc. 1803 (à Necker). Il y a du gothique dans les mœurs, quoi qu'il y ait du xviii^e siècle dans les lumières... Il est vrai que je ne parle pas leur langue, et qu'il n'est pas vrai qu'ils sachent le français, quoi qu'ils en disent. » — A Wieland, de Berlin, 31 mars 1804 : « On y parle français, on y fait des calembours français, et moi qui n'entends pas l'allemand, j'ai presque du regret... » A son père, sans daté : « J'espère que je saurai l'allemand à mon retour ; mais c'est horriblement difficile ; pour Auguste (son fils), il s'en joue pour parler, mais je le lis mieux que lui. J'ai pleuré à la mort de Wallenstein, l'autre jour, comme à une pièce française... » Blennerhassett, t. I, p. 187 ; t. III, p. 41, et 108-109.

2. OEhlenschläger, *Lebenserinnerungen*, t. II, p. 172, 175 (souvenirs de 1808-1809). Cf. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 353, note 3 ; ses enfants, Albert surtout, parlent allemand fort couramment ; cf. encore Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 268 ; t. II, p. 436. — Un an après son retour d'Italie, elle écrit à Souza que Humboldt lui a envoyé son élégie allemande sur Rome : « c'est cela qui est difficile à comprendre ; je l'entends à peu près comme le Camoens ; mais sans pour sous les vôtres me plaisent davantage. J'ai pourtant aperçu des idées douces et ingénieuses... » (M. A. Vaz de Carvalho, *Vida do duque de Palmella*, t. I, p. 489). — En 1812 encore, elle se déclare, modestement, « peu juge du style en allemand » ; Coppel, 22 mai 1812, à Helmine de Chézy, lettre citée par L. Geiger, *Aus Chamisso's Frühzeit*, p. 255. — Betty Gleim (*Randzeichnungen*, p. 85) reprochera à tout le chapitre sur la langue allemande des vues superficielles, et une connaissance insuffisante de l'allemand. — Et Stendhal, qui a toutes les audaces, ne craindra pas d'exagérer en disant (*Correspondance Inédite*, 1855, p. 79) : « L'esquisse de M^{me} de Staël est agréable, mais fautive à tous moments ; c'est bien simple, elle ne savait pas l'allemand, et l'on peut croire qu'elle a fait son livre sur des analyses fournies par M. Schlegel. »

3. M. L. Wittmer (*Ch. de Villers*, p. 357), rapporte à 1803 ce passage connu de l'*Allemagne* (p. 382). Cf. *Lettres à Necker*, R. des Deux-Mondes, 15 mai 1914, p. 351, 352 et 356 : Weimar, 2 février 1804 : « Je continue à trouver ici de l'intérêt dans les idées philosophiques et littéraires. C'est un monde de pensées tout à fait nouveau pour moi, le sérieux qu'on met à tout ce qui tient aux livres me fait illusion sur la puissance qui les écrase ». — 10 février : « Je suis entrée dans cette littérature, dans cette philosophie, et je voudrais en avoir une idée complète ; enfin on ne compterait pas assez comme succès, et je crois que j'en aurai à Berlin. » — 23 février : « Des lettres de Berlin me donnent presque la certitude d'une

Mais elle n'avait connu longtemps, de la littérature allemande en général, que ce dont on parlait en France, ou ce qu'on s'était avisé de traduire : un peu de la Physiognomonie de Lavater, d'ailleurs rencontré jadis en Suisse¹, Gessner sans doute, quelques drames, ou les romans de Lafontaine, et Werther, comme tout le monde² ; elle avait renoncé à lire le « Williams Meister » envoyé par Goëthe et s'en était tenue avec Wieland à des « coquetteries³ ». L'*Essai sur les Fictions* en restait à des coquetteries aussi à l'adresse de la littérature allemande « dont la supériorité s'accroît chaque jour » disait-elle, si bien qu'elle songea un temps à faire traduire en allemand l'*Influence des passions*⁴. L'unique chapitre de la *Littérature* où il soit traité de l'Allemagne est encore d'une novice⁵ ; peut-être y parle-t-elle

réception très flatteuse, c'est toujours bon à constater. Tu as bien raison de dire que Weimar m'aura été utile ; il s'est répandu de là une vive bienveillance pour moi... Nous parlerons de tout cela ; j'ai vraiment beaucoup à parler philosophie, littérature, caractère national ; je t'amuserai, j'en suis sûre... » — Quelque impression que lui fit la *sphère nouvelle* où elle entra, M^{me} de Staël n'oubliait pas la pensée d'opposition qui avait dirigé vers l'Allemagne ce voyage d'une femme exilée de Paris, ni le désir très vif d'un succès à la cour de Prusse qui fit revenir Napoléon sur son arrêt.

1. Blennerhassett, t. I, p. 484 ; la rencontre est de juillet 1789 ; M^{me} de Staël demandera plus tard à Meister (*Lettres*, p. 200, Coppet, 10 nov. 1808) les *Pensées sur l'Éternité*. — On retrouvera plus d'une de ces indications dans l'étude dont M. d'Haussonville a accompagné sa précieuse publication des *Lettres* de M^{me} de Staël et Necker — parue après la rédaction de ce chapitre. (Voir notamment, 1913, p. 554 et suiv.).

2. Blennerhassett, t. II, p. 309, 413, *Werther* dans l'*Essai sur les Fictions* et la *Littérature*. — Alb. Sorel a relevé (M^{me} de Staël, p. 11), le mot de M^{me} de Staël sur *Werther*, qui fit époque dans sa vie : voir le texte dans le *Goethe Jahrbuch* de 1884, p. 112 ; *ibid.*, p. 113, en s'annonçant à Goëthe (Veimar, 18 décembre 1803) elle se dit « la femme du monde qui a le plus pleuré à Werther et au comte d'Egmont ». — Sur Lafontaine, v. *Lettres à Meister*, p. 170 : « J'en connais presque tout. »

3. *Lettres à Meister*, p. 146 (Hérivaux, 22 avril 1797), p. 143 (Coppet, 22 septembre 1796) ; cf. p. 144.

4. Blennerhassett, t. II, p. 309 ; *Lettres à Meister*, p. 143 (10 octobre 1796). — L'*Influence des Passions* (p. 146) nommait *Werther*, et « des scènes de tragédies allemandes », avec Voltaire tragique, la *Nouvelle Héloïse*, Ossian et quelques poètes anglais, comme ayant « transporté la profonde sensibilité dans l'amour ».

5. J. Texte. *J.-J. Rousseau*, p. 434. — Cf. Joret. M^{me} de Staël et Weimar, p. 265. La *Décade* (t. XXV, an VIII, p. 411) constatait qu'un seul chapitre du livre est consacré aux lettres allemandes (v. *De la Littérature*, I, 17, p. 220-238) ; Cf. *De la Littérature*, p. 138 « quelques phrases » des Allemands peuvent remuer les âmes ; p. 163 les Allemands ont limité se

d'après Chênedollé ¹, sinon déjà d'après Villers, comme l'en accuse le *Spectateur du Nord* ²; en tout cas, l'influence du traité kantien *Du Beau et du Sublime* sur tout l'ouvrage ne paraît pas établie par le fait que le philosophe s'y trouve nommé deux fois ³; le « système d'Ossian opposé à Homère » n'est pas dû non plus, quoi qu'en dise le *Spectateur du Nord*, à telle page de Klopstock publiée tout récemment par lui et qui, nous l'avons vu, se trouvait être de Herder ⁴. La préface peu remarquée de *Delphine* semblera indiquer des connaissances plus approfondies ⁵. Qu'est dans le « roman-poème » de *Corinne* le « léger nuage de Germanie » qu'y discernait le Sainte-Beuve des *Portraits de Femmes*? qu'est le souvenir de la *Bayadère* ou de la *Lorelei* de Goethe, ou du « ciel étoilé » de Kant, que sont telles réminiscences de Winckelmann, de Schlegel surtout et de Humboldt? qu'est enfin cette assimilation de quelques parcelles de « barbarie tudesque », comme raille encore le plaisant comte d'Erfeuil, — parmi tant de fines observations d'une société nouvelle, parmi tant d'analyses expertes, et que scandent de beaux cris émouvants, de la joie d'aimer, du besoin d'être aimée, de la douleur d'aimer, parmi, aussi,

anciens, mais ce qu'ils ont d'original porte l'empreinte de la mythologie du Nord; p. 236, l'Allemagne foyer des lumières si quelque jour la France perdait tout espoir de liberté; 326 ss., médiocre succès des drames allemands, du moins en France.

1. J. Texte, *J. J. Rousseau... ibid.* — Cf. Sainte-Beuve, *Chateaubriand...* t. I, p. 67 : Chênedollé à Coppet en 1798.

2. Voir plus haut page 122. — Aux termes d'une lettre de Villers (*Briefve...*, pp. Isler, p. 267), l'influence de V. sur la *Littérature* paraît douteuse : « Mon exposition de la philosophie de Kant a du moins un trait de commun avec votre dernier ouvrage... c'est qu'il était trop fort pour le public à qui il était destiné. Aussi, Madame, vos vues fines et profondes n'ont-elles pu être saisies par les myopes de cette capitale, etc... » — « Nul doute », dit cependant M. d'Haussonville (*R. des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1913, p. 561) que M^{me} de Staël ait connu les articles de Villers dans le *Spectateur du Nord*, juste au moment où elle préparait la publication de la *Littérature*.

3. *De la Littérature*, p. 7, p. 337 (Plaisir des Beaux-Arts). — Kératry, *Examen philosophique* (1823), p. 180-181 attribuée à Kant « quelques-unes des idées mères de la *Littérature*. »

4. *Spectateur du Nord*, t. XV (1800), p. 390, 3^e Extrait sur la *Littérature*. Voir à ce sujet, plus haut, page 122.

5. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 168. Sauf une citation de *Marie Stuart* (p. 457) et la localisation de quelques scènes en Suisse allemande (Baden. Schaffouse, p. 556, le tombeau de Gessner), *Delphine* même ne porte guère d'éléments germaniques.

un peu à la traverse, en un mélange qui nous choquerait presque, tant de profonds et tendres regrets donnés à la mémoire de Necker ¹ ? Sa mort a semblé compromettre la rédaction de *l'Allemagne*. Ce n'est pas trop des enchantements de Florence, des gloires de Rome, du ciel de Naples, pour apaiser peu à peu les sanglots désespérés du retour à Weimar. Et le souvenir de quelque poète, ou une conversation de Humboldt, n'ont-ils pu aussi bien et mieux qu'un souvenir possible de Herder, inspirer tel couplet sur la mer indomptable « pareille à ce qu'elle fut au premier jour de la création », libre des marques de servitude que le travail de l'homme impose à la terre, sa conquête ² ?

L'enthousiasme, la passion intellectuelle, datent à proprement parler du premier voyage d'Allemagne ³. Et même

1. *Corinne* (et les « observations » de Sainte-Beuve, en tête de l'édition Garnier) : p. 296, 108 (Goethe) ; 223 (Kant) ; 170, 179 (figures antiques du Vatican — la douleur physique exprimée dans les beaux-arts), cf. p. viii, influence de Winckelmann indiquée par Sainte-Beuve ; pour Schlegel (et Humboldt, v. Blennerhassett, III, 170), p. 68, 135, 145, 175, etc... M. A. Counson a marqué avec insistance — et peut-être excès — ce que *Corinne* a dû à Schlegel (*M^{me} de Staël et la pensée allemande*, p. 369-370) : « les propos d'Edgermont, d'Oswald et de Corinne, c'est ce que Schlegel disait à Coppet, imprimait à Paris, professait à Vienne. Et c'est ce que le livre de *l'Allemagne* inculque aux Français de la Restauration ». La *Notice* de M^{me} Necker de Saussure (1820), indiquait déjà, p. 54, l'action de Winckelman. — Quant à Goethe, il est assez curieux que Knebel ait eu, en entendant lire *Corinne*, l'impression que M^{me} de Staël avait voulu, au commencement de l'ouvrage, rivaliser avec le début du *Tasso* (Goethe-Jahrbuch, 1884, p. 129, lettre à G.). — La « barbarie tudesque » (p. 135) selon le comte d'Erfeuil est d'ordre littéraire ; M^{me} de Staël n'en est plus à ces préjugés, dont elle plaisante ; mais elle ne pense pas grand bien encore des mœurs allemandes, même de l'Allemagne aristocratique : v. *Corinne*, p. 233, 135, 159, 324 — ni même de l'esprit, du caractère allemands ; cf. plusieurs déclarations de *l'Allemagne*, et plus d'un fragment des lettres publiées par M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 1^{er} avril 1913, mai-juin 1914, et celle qu'a donnée M. P. Gautier dans son édition de *Dix Années d'Exil*, p. 387 (Weimar, 11 janvier 1804, à M^{me} N. de Saussure) et, dans le texte même, p. 265 (à Lanzut).

2. *Corinne* : pour Necker, voir surtout p. 17, 163, 260, 275. Sur ce qu'il y aurait peut-être en Nelvil, de Gibbon jadis candidat à la main de la future M^{me} Necker, v. Suard, Notice en tête de la trad. de Gibbon (nouv. éd. 1828) ; t. I, p. 28. — Pour la mer (à Ancône), p. 12.

3. Lettres de Berlin à M^{me} N. de Saussure et à Joseph Bonaparte, citées par L. Wittmer. *Ch. de Villers*, p. 357, n. 2. — Celles qu'a publiées M. d'Haussonville indiquent assez que le voyage avait été entrepris, d'abord tout au moins, pour des raisons politiques autant que littéraires. Jusqu'au départ (R. des Deux-Mondes, 1^{er} avril 1913, p. 559, 561) M^{me} de Staël es

quelques années après, au jugement de l'esprit bienveillant que fut Knebel, les notions et les idées de M^{me} de Staël sur les lettres allemandes seront restées « tout à fait incomplètes, si toutefois l'on admet qu'il soit possible d'appeler notions ce que son esprit divinatoire tire de lectures et de morceaux isolés ¹ ». Il est donc malaisé de croire avec Barchou de Penhoën qu'avant de parler de l'Allemagne, M^{me} de Staël « s'était pour ainsi dire faite allemande ² ».

péra pouvoir l'abandonner, ou l'ajourner, grâce à une révocation de l'arrêté impérial qui l'exilait de Paris : « (14 vendémiaire 1803) Mon opinion est que je serai en Allemagne dans quinze jours. Peut-être vois-je tout en noir; peut-être tout se passera-t-il mieux que je ne l'espère... 18 octobre: « J'ai une idée confuse que cette Allemagne est composée d'hommes bien peu courageux. » Le 17 novembre 1803 elle écrivait encore à son père: « J'espère toujours qu'un hasard me ramènera et chaque tour de roue me fait mal. » Elle comptait d'abord ne séjourner à Weimar qu'un mois (lettre du 7 novembre) ou une quinzaine (lettre du 10 décembre). Elle s'y ennuiera un peu; elle aura besoin d'« étourdir la journée »; la vie paisible et réfléchie de Weimar ne pourrait se supporter seule; elle s'attachera pourtant à ce « pauvre Weimar », où M. d'Haussonville pourra dire que son cœur est resté (*Revue*, 1^{er} décembre 1913, p. 573, 587, 571). — Elle s'ennuiera bien davantage à Berlin, malgré réceptions et visites : « (*ibid.*, p. 587). Ce qu'il faut ici, c'est lire des livres allemands; les hommes ni les caractères n'ont pas d'originalité. » — La prolongation du séjour à Weimar abrège le séjour à Berlin, que les mauvaises nouvelles de Coppet interrompent brusquement. — Et cependant Berlin était, surtout à l'origine, l'objectif principal; voir entre autres passages, lettres de Berlin, 23 février, 20 mars, 20 février 1804 : « Après un mois passé à Berlin, je n'ai plus de raison politique pour rester en Allemagne. » — « Enfin je crois que si tu peux faire parvenir au Premier Consul combien j'ai été bien reçue ici, il se peut que cela me soit utile. » — « Il me semble que ce voyage d'Allemagne me plaisait assez, que mon fils y gagnait, que je faisais des provisions pour l'avenir, que je me calmais sur l'injustice de la France en voyant un public si favorable ailleurs. » — Si Camille Jordan avait accepté en 1802 de l'accompagner en Italie (voir Alb. Sorel, *M^{me} de Staël*, p. 105, 115 et M. d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 15 mars 1913, p. 324) peut-être serait-elle allée chercher ce public là-bas. — Ces constatations nécessaires n'enlèvent rien au mérite, à la valeur, à la valeur de son œuvre d'initiatrice à l'Allemagne, ni surtout à la sincérité avec laquelle, une fois « entrée dans cette littérature allemande, dans cette philosophie » (lettre déjà citée, du 10 février 1804) elle s'y donna de toute sa ferveur.

1. Knebel à Goethe, 10 juillet 1808, cité par Blennerhassett, t. III, p. 277. Cf. *Gœthe Jahrbuch* 1884, p. 130.

2. Barchou de Penhoën, *Philosophie Allemande*, t. I, p. 23. — D'autres, après Barchou, ont exagéré presque autant que lui; Alb. Sorel (*M^{me} de Staël*, p. 84) dit qu'avant de voyager en Allemagne elle en savait « infiniment plus qu'on ne le suppose communément »; il ajoute, à vrai dire, qu'elle le savait de seconde ou troisième main, par Constant, Chénedollé, Lezay, Degérando, Villers... E. Caro, *les Deux Allemagnes*, p. 97, donne ce voyage comme « un grand voyage de découverte, d'exploration aux

Pour ce qui est de Herder, on quêterait en vain la moindre trace d'influence dans les œuvres antérieures à l'Allemagne et jusque dans cette *Littérature* qu'à chaque page, selon M. Faguet, l'Allemagne conseillera d'oublier ¹. Là même où M^{me} de Staël aborde des problèmes auxquels le nom de Herder demeure lié, il ne semble pas qu'à cette date elle ait rien su de lui.

Elle accorde aux Allemands, comme apanage, le sérieux de la raison, l'éloquence de la sensibilité ; elle loue leurs dispositions singulières aux études philosophiques, et vient aussitôt à parler de leurs historiens. Mais c'est pour mentionner les seuls Schiller et Jean de Muller, et donner quelques lignes hâtives aux ouvrages allemands d'histoire moderne ². Les histoires « appelées avec raison histoires philosophiques » ne sont encore pour elle que celles où l'historien se fait moraliste, non content de chercher « la vérité des tableaux, la chaleur des récits et la beauté du langage » et de peindre « l'extérieur de la vie ³ ». Toute philosophie de l'histoire tiendrait, à l'en croire, dans « l'analyse philosophique des impressions morales.... l'observation approfondie des caractères »... et des « symptômes inaperçus des affections de l'âme ». Et même, les historiens antiques — Tacite excepté — doivent à leur ignorance de cette « philosophie » rudimentaire, leur essentielle supériorité ; ils ont pu donner tout à l'art de peindre et de raconter, au mouvement, à l'intérêt, à l'imagination, sans s'embarasser des secrets du cœur humain ou des causes philosophiques des événements ⁴.

sources mêmes de cette littérature, qui était alors pour la France à peu près aussi inconnue que les sources du Nil ».

1. E. Faguet. *Politiques et Moralistes*, t. 1, p. 166.

2. *De la Littérature*, p. 233 (I, 17). Betty Gleim, *Randzeichnungen...* p. 243, reprochera encore à l'Allemagne de ne guère nommer que les *Croisades* de Heeren, qui ne sont pas son meilleur ouvrage, et Jean de Muller dont elle exagère le mérite littéraire, et, à part Schiller, Masow, Schöpfung, Schlözer, Gatterer, Schmidt, de ne rien dire des autres historiens allemands d'alors (assez oubliés aujourd'hui).

3. *De la Littérature*, p. 105-106. — 4. Même à la fin de sa vie, la philosophie de l'histoire, pour M^{me} de Staël se réduit à peu de chose : la Révolution française, œuvre des siècles, et non du moment — toutes les grandes crises historiques « inévitables » quand elles se rattachent au développement des idées ; — les grandes inventions modernes apprenant aux hommes « qu'il peut exister une autre puissance que celle des armes » ; — les « grands intérêts de l'humanité, dans leur ensemble et leur vérité », de-

A propos des invasions, M^{me} de Staël se laisse aller à considérer le dessein que le temps nous découvre dans la suite des faits ; elle aussi, elle voit « surgir une pensée, toujours la même, de l'abîme des faits et des siècles ». Mais le chapitre est placé sous l'invocation de l'idée de perfectibilité : tout le xviii^e siècle s'est passionné pour elle, la Révolution avait été faite en son nom. M^{me} de Staël s'est donné ici pour objet de l'appliquer, de l'histoire des mœurs à celle des lettres et des esprits ¹, d'inciter la société nouvelle, née de 1789, à se donner une littérature toute neuve, à sa mesure. Quand elle déclare : « la Providence éternelle prodigue les siècles à l'accomplissement de ses desseins, et notre existence passagère s'en irrite et s'en étonne », c'est l'idée chrétienne qui l'inspire ; elle vient de montrer les peuples du Nord guidés par le christianisme, puis le Nord et le Midi unis par lui, vainqueurs et vaincus réconciliés dans le bienfait d'une opinion commune. Et M^{me} de Staël de s'écrier, comparant à cet âge déjà lointain celui de la Révolution à peine achevée : « Heureux si nous trouvions, comme à l'époque de l'invasion des peuples du Nord, un système de philosophie, un enthousiasme vertueux, une législation forte et juste qui fût, comme la religion chrétienne l'a été, l'opinion dans laquelle les vainqueurs et les vaincus pourraient se réunir ². »

mandant pour naître une certaine « hauteur d'esprit », comme les espèces végétales du Nouveau Monde, dans les zones diverses reconnues par Humboldt. Et c'est bien à peu près tout (*Considérations*, I, 1, 2, 9 ; III, 399).

1. Touchant l'influence des idées du xviii^e siècle sur M^{me} de Staël jusqu'à la mort de Necker et à la crise chrétienne qui suivit, voir les *Lettres de la duchesse de Broglie*, p. 234-235. — Pour Sainte-Beuve (*Chateaubriand...*, t. I, p. 83), M^{me} de Staël en 1800, plonge dans le xviii^e siècle. — Cf. Michiels, *Idées littéraires*, t. II, p. 25 : « grandie au soleil du xviii^e siècle, elle en conserva toujours le hâle sur son front ». Touchant l'idée de Perfectibilité, voir Blennerhassett, II, 404 ; J. Texte, *J.-J. Rousseau...*, p. 439-443 ; d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1913, p. 77 ; E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 129, 131, et déjà Vinet, *Etudes*, t. I, p. 57. — Cf. encore G. Meunier, *Le bilan littéraire du XIX^e siècle*, p. 47-49. Et enfin Alb. Sorel, *M^{me} de Staël*, p. 84 ; « De la Littérature... 600 pages... C'est une thèse : la perfectibilité... de l'esprit humain dans toutes ses œuvres ». — La thèse était indiquée dès l'*Influence des Passions*, p. 18, avec tendance nettement politique jusqu'alors. — A quoi bon rappeler ici (Kératry, *Examen philosophique*, p. 181) Bacon à défaut de Kant ?

2. *De la Littérature*, p. 123, 125.

Cet *enthousiasme* salulaire, c'est à l'Allemagne qu'elle ira bientôt en demander, non le secret pour elle qui en est déjà pénétrée, mais l'exemple et le modèle pour ses contemporains. Aussi bien le *Spectateur du Nord* regardait la *Littérature* comme « le canevas imparfait de l'ouvrage qu'elle a voulu faire » ; les *Débats* observeront judicieusement que, dans la partie littéraire, l'Allemagne n'est de l'œuvre précédente « qu'un développement ultérieur et qu'une application spéciale ¹ ». Autour de M^{me} de Staël, l'Allemagne est généralement méconnue ; elle-même en est encore à l'ignorer presque. Ses progrès seront soudains et son adhésion entière. Mais Herder n'y contribuera que fort peu et sa réputation française n'en profitera guère.

II

« Le pauvre Herder est mourant », écrivait à Villers M^{me} de Staël à peine à Weimar ; et à Jacobi, un peu plus tard : « Je suis arrivée pour pleurer Herder sans l'avoir connu. » Quand elle parle dans l'Allemagne de ce « cercle étroit » mais brillant, elle regrette encore d'y être venue trop tard pour connaître l'un des hommes éminents de la capitale littéraire allemande ².

Herder manqua au « groupe magnifique de rêveurs et d'artistes, d'inventeurs et de poètes » qui se trouvèrent là « tout exprès, au seuil de leur littérature et de leur siècle,

1. Weimar, 15 décembre 1803 ; lettre publiée dans la Revue Bleue du 27 mars 1880 ; cf. lettre à Jacobi, 1^{er} janvier 1804, citée par Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 28, cf. 12-16. Autre lettre au même, 11 mars 1804, citée *ibid.*, p. 14 ; cf. lettre à Necker, Weimar, 14 décembre 1804, pp. d'Haussonville, *R. des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1914, p. 80 : « C'est ici que je vais trouver Goëthe et Schiller, etc. On dit l'esprit sous les armes pour me recevoir... Le savant d'ici qui a le plus d'esprit en conversation, Herder, se meurt. Je le regrette beaucoup. Au reste, pour tous ces détails littéraires, tu les auras dans un journal que je fais et que je l'apporterai ; il est possible que je l'imprime : il pourrait être piquant. » — *De l'Allemagne*, p. 79 (I, 15).

2. *Spectateur du Nord*, 1800, t. XV, p. 412. — *Débats*, 2 juillet 1814.

pour en faire les honneurs à la noble ambassadrice ¹ ». Il était parmi ceux qui l'avaient attirée : peu avant le départ, elle avait prié Jacobi de la recommander à la bienveillance de Herder ². Un regret sincère se traduit à l'accent dont elle parle de l'homme, âme, génie et moralité tout ensemble, de la grande bonté qu'attestent ses amis : « il n'était point d'homme meilleur » ; et de la « conversation admirable » qu'elle s'était promis de goûter et dont il lui a fallu chercher dans ses œuvres l'écho affaibli : « l'on sent dans ses écrits que cela devait être ainsi ³ ». M^{me} de Staël ne dissimule nullement l'attrait que cette âme eût exercé sur la sienne. « Quand le talent peut inspirer à ceux qui ne nous connaissent point encore du penchant à nous aimer, c'est le présent du ciel dont on recueille les plus doux fruits sur la terre. » La phrase date ; mais la spontanéité du sentiment plaît. Tout critique en serait honoré. Qui a vécu longtemps en pensée avec Herder, ne peut que savoir gré à M^{me} de Staël de l'avoir aimé en esprit, l'une des premières parmi nous.

Vraisemblablement qu'aurait été l'entrevue ?

Peut-être, pour voir Herder tout à son aise, M^{me} de Staël n'eût-elle pas eu besoin d'autant d'« opiniâtreté ⁴ » qu'il lui en fallut pour vaincre les répugnances premières de Goethe. Comme Voss ⁵, il se fût malaisément résolu à rendre hommage aux Français. Un interprète eût-il été nécessaire ? Herder s'exprimait probablement en français avec plus de peine que Goethe, Schiller ou Böttiger même, bien qu'il le comprît à merveille. Ses habitudes d'élocution calme et posée, que les interruptions ou questions déconcertaient, se fussent-elles choquées un temps de la volubilité de sa visiteuse ⁶ ? De toute façon, la première conversation n'eût-elle pas duré quatre heures comme ce fut le cas pour Goethe ⁷,

1. A. de Pontmartin, *Dernières Causeries Littéraires*, p. 372.

2. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et Berlin*, p. 1, art. cité sur *M^{me} de Staël et... Weimar*, *ibid.*, p. 3. — A propos de Villers, nous avons vu que, selon M. Wittmer, il avait dû lui nommer Herder parmi ceux qui méritaient qu'elle passât par Weimar. — 3. *De l'Allemagne*, p. 378, 381.

4. Dejob, *M^{me} de Staël et l'Allemagne*, p. 161-162. — Cf. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar* (II), p. 37. — L'histoire a été souvent contée.

5. Henry Crabb Robinson, *Diary*, t. I, p. 169.

6. W. de Humboldt, cité par Haym, *Herder...*, t. II, p. 299. — Blennerhassett, t. III, p. 14, 35, 72. — 7. Ch. Joret, *ibid.*, p. 19.

la glace eût été rompue assez vite. Herder se fût senti flatté dans son amour-propre, qu'après ses succès à la cour ¹ où lui-même ne paraissait plus guère, M^{me} de Staël vint tout près de là, derrière la *Stadtkirche*, apporter à la vieille maison pastorale un peu morne, comme un rayon de sa juvénile curiosité d'esprit, de sa spontanéité expansive et très ignorante de tout calcul mesquin. Sans doute informée déjà de l'état des relations entre la cour ducale et Herder, bien disposée d'ailleurs envers lui, par tous les éloges qu'elle avait pu entendre de lui chez la duchesse douairière où il fut toujours hautement apprécié ², M^{me} de Staël eût prestement détourné la conversation si Herder ou sa femme ³ l'avaient mise sur l'*amoralisme* du grand Goëthe ou la dissipation de la cour. Et l'on en fût venu sans retard, pour des entretiens répétés peut-être, à des sujets d'un autre ordre.

1. Id., *ibid.*, p. 12, 21. — Cf. les *Lettres* à Necker, publiées par M. d'Haussonville.

2. Voir à ce sujet Haym, *Herder...*, t. II, p. 459-460, et *passim*. — M^{me} de Staël correspondit longtemps avec la duchesse douairière et sa dame d'honneur M^{lle} de Goechhausen, à qui nous reviendrons (Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar* [II], p. 21-22). — Sainte-Beuve déjà regrettait (*Nouveaux Lundis*, t. II, p. 295) qu'il ait passé trop peu de cette correspondance même dans le livre de M^{me} Lenormant, *Coppet et Weimar*. — Sur l'amitié de la duchesse régnante pour M^{me} de Staël, v. *Lettres* à Necker, 2 février et 29 février 1804, pp. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 15 mai 1914, p. 352, 356 : une lettre de la duchesse... « non qu'elle soit bien signifiante, mais c'est beaucoup pour elle, parce que ses manières sont très froides... Hier, tout le monde pleurait en me quittant... la duchesse régnante, qui est pour moi comme une mère... » Cf. *ibid.*, R. des Deux Mondes, 1914, p. 340, lettre de la duchesse Louise (en français) à une amie (pp. Bogarowski) : après avoir dit son chagrin de la mort de Herder : « ce qui nous égaie un peu et remet de la vivacité dans nos entretiens, c'est la présence de M^{me} de Staël. » — Voir enfin la lettre de la duchesse (douairière) Amélie, citée par M. d'Haussonville qui la juge « assez bizarre », Herder étant mort depuis deux mois : 13 février 1804 (R. des Deux-Mondes, 15 mai 1914, p. 342) : « Vous, Madame, qui savez si bien apprécier le beau, je pense que vous ne serez pas fâchée de faire avec mon ami Herder une petite promenade qui vous conduira à sa hauteur où vous vous retrouverez vous-même. Les belles âmes se rencontrent, et laissons aller les Schelling et les Fichte avec leurs sentiers tortueux. » Il doit s'agir de quelque ouvrage de Herder, offert ou prêté par la duchesse.

3. Qu'aurait été l'accueil de Caroline Herder à M^{me} de Staël ? C'est une question, d'après ce qu'on sait d'un caractère d'ailleurs fort sympathique (Haym, *Herder...* II, 624, 745, 693), et d'après le jugement qu'elle avait fait jadis d'une autre femme célèbre, M^{me} de la Roche (Joret, *Herder...* 1875, p. 445).

Non seulement Herder se fût intéressé, comme tant d'autres Weimariens, aux infortunes de l'exilée et aux dernières nouvelles de France, dont Knebel l'avait entretenu souvent¹; non seulement il fût revenu peut-être à ses impressions françaises de jadis²; mais ils auraient parlé du pays de Neuchâtel, où l'un des jeunes Herder avait séjourné³, mais M^{me} de Staël eût été émue par la grande tendresse active que Herder eût mise à s'informer de son père, dont la pensée la suivait en ce voyage entrepris sur ses conseils⁴, de ses enfants — deux l'avaient accompagnée — et à lui parler des siens. Non seulement elle se fût recommandée auprès de lui, de Jacobi d'abord, puis de Humboldt et de Brinkmann, tous trois liés avec elle naguère à Paris et qui avaient laissé des souvenirs excellents à Weimar⁵. Mais peut-être eût-elle su lui donner quelques nouvelles des gens de France qui louaient son nom et, isolément, tentaient de le répandre; et le vieillard dont la gloire allemande passait, eût été sensible à ce commencement de renommée lointaine. Peut-être même eussent-ils parlé ensemble de *Delphine* que tels amis de Herder vantaient fort, Jacobi, Jean-Paul, la sœur de Knebel, M^{me} de Wolzogen et d'autres; comme aussi de la *Littérature*, qu'elle avait envoyée à Gœthe par G. de Humboldt, et que Böttiger et Knebel avaient connue; ou même de l'*Essai sur les Fictions* dont le recueil des *Heures* avait parlé, de l'*Influence des Passions* que Gœthe et Schiller avaient remarqué peu après et pensèrent signaler à leurs lecteurs⁶.

1. Par exemple, *Von und an Herder*, I, 210 note, 211, 215, 265; III, 150, 179. — *Herders Nachlass*, I, 275; II, 308. — *Knebels Nachlass*, II, 335. (Lettres de H., de sa femme, de Knebel, entre 1796 et 1801.)

2. Betty Gleim (*Randzeichnungen...*, p. 98) oppose des déclarations de H. à ce que dit l'*Allemagne* de la langue française, comme un peu faible et sans inversions. Mais il est probable que des conversations antérieures avec d'autres auraient appris à M^{me} de Staël à éviter ce sujet de discussions. — 3. Voir Haym, *Herder...* II, 620.

4. *Dix Années d'Exil*, p. 196. — Outre les conseils du bon Necker, il y avait eu aussi, comme raison déterminante, l'espoir de retrouver en Allemagne, soit Villers (*Briefe...*, pp. Isler, p. 288), soit lord Campbell (duke of Argyll, *Intimate Society Letters*, t. II, p. 627; Weimar, 2 janvier 1804 :... « et cependant, c'est vous qui avez décidé de mon voyage »; cf. 596, 606, 612, 617, 623).

5. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar* (I), p. 279, 281, 288.

6. Blennerhassett, t. II, p. 506; cf. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Wei-*

Assurément l'on eût abordé les œuvres de Herder, œuvres récentes ou œuvres maîtresses. Si novice que fût M^{me} de Staël en matière de « philosophie de l'histoire », quelques-uns des problèmes qu'avait posés Herder — après d'autres — lui étaient familiers. Par exemple, à propos des *Idées* aussi bien que de la *Littérature*, quel débat possible, entre M^{me} de Staël toute acquise aux Romains, à la façon de Rousseau et de tout son siècle¹, et Herder dès sa jeunesse hostile à l'esprit latin pour des raisons littéraires et obscurément nationales, puis tout pénétré d'admiration pour la sagesse grecque, souriant à son humanisme, et sévère jusqu'à l'injustice pour le génie égoïste et conquérant de Rome ! Elle connaissait trop bien Montesquieu pour n'avoir pas traité à plusieurs reprises, dans sa *Littérature*, aux applaudissements de Cabanis, la question du climat. Elle était une adepte enthousiaste de la perfectibilité française². Comment n'eût-elle pas eu plaisir à entendre développées par l'auteur des *Idées*, avec la puissance persuasive qui était la sienne, ces deux mêmes données philosophiques, reprises là, amplifiées et presque transmues par une âme allemande, par un cœur de poète et de croyant : d'une part, la nature de l'homme et toute son histoire soumises à l'action des conditions physiques, tantôt contrepoids, tantôt obstacle à l'action personnelle de l'homme lui-même et en tout cas mode unique d'intervention de la Providence, qui ne limite

mar (II), p. 7-9. — *Gœthe-Jahrbuch*, 1884, p. 120-122 ; cf. *Correspondance de Gœthe et de Schiller*, trad. Carlowitz, Introd. et Commentaire de Saint-René Taillandier, 1863, t. I, p. 312. — Sur la communication de l'*Essai* à Gœthe en 1795 par l'émigré Chanorier, la traduction de Gœthe dans les *Horen*, et l'envoi consécuteur à Gœthe de l'*Influence des Passions*, sans doute comme politesse rendue, voir F. Baldensperger, *Gœthe et les émigrés français à Weimar*, p. 9-10.

1. J. Texte, *J.-J. Rousseau...*, p. 436-438.

2. Pour ce qui est de la perfectibilité, voir plus haut, p. 253. — Quant au climat, v. *De la Littérature*, p. 32 (Plan de l'ouvrage) : les beautés poétiques qui appartiennent au climat (cf. p. 45 et 166, les Grecs ; p. 153, littérature espagnole ; p. 195, l'humour anglais). *Ibid.*, p. 165 ; la nature, les images dans les poèmes du Nord ; p. 238, le climat collaborant avec la religion et les lois, dont l'influence est primordiale, pour établir, entre l'esprit des diverses nations, différences ou analogies ; p. 240, l'esprit paresseux du Midi a tout abandonné à l'activité du sacerdoce. — Eloges de Cabanis, *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme*, t. III, p. 95 ; quelques réserves sur la préférence que M^{me} de Staël marque pour le Nord.

pas autrement la liberté humaine ; d'autre part, foi entière en l'avenir de l'humanité, rêves de justice, de vertu et de bonheur développés dans les œuvres postérieures de Herder polygraphe, auxquels M^{me} de Staël se fût d'autant mieux prise, que son sort présent, celui de son pays, lui apparaissait moins heureux et moins mérité.

Pour connaître « la philosophie allemande » M^{me} de Staël frappait « à la porte de tout le monde ¹ ». On eût donc parlé philosophie pure. Herder eût-il gagné M^{me} de Staël à ses idées anti-kantistes ? Il en faut douter. Cette « tête vite ² » n'aurait guère consenti à discuter article par article

1. M^{me} de Staël au duc de Weimar, dans le *Diary* déjà cité de H. C. Robinson, t. I, p. 175 ; cf. J.-M. Carré, *M^{me} de St. et H. C. R.*, p. 541. Lettre à Villers (*Briefe*, pp. Isler, p. 297), 28 déc. 1803 : « Je passe ma vie avec Goëthe, Schiller et Wieland. »

2. Mot lancé par elle à Schlegel à travers la table : « vous êtes une tête lente, moi je suis une tête vite » : Oehlenschlaeger, *Lebenserinnerungen*, t. II, p. 176. — Sur ses médiocres aptitudes philosophiques, voir le témoignage (inédit) de H.-C. Robinson, article cité de J.-M. Carré, p. 542 : « Her philosophy is only a mass of observations connected together by a loose logic, etc... » C'est en somme ce que disait Knebel, d'une façon plus générale (voir plus haut page 251). Sainte-Beuve a recueilli un jugement très analogue de Schiller : *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 298. — Cf. encore celui de Byron, cité par Doris Gunnell, *M^{me} de Staël en Angleterre*, p. 883. — Il est à noter d'ailleurs que M^{me} de Staël semble avoir jugé Kant d'abord uniquement d'après Villers : lettre du 31 oct. à Degérando (Mém. de l'Ac. de Metz, 1863-64, p. 29-31) : « ... la grande question du Kantisme lui-même. Je n'en aime point les formes, les catégories, le néologisme, etc. : mais il y a une idée première qui me frappe et qui est complètement d'accord avec mes impressions intérieures... Le système de Kant m'offre une leur de plus sur l'immortalité, et j'aime mieux cette leur que toutes les clartés matérielles... Je trouve beau tout ce que Villers dit à cet égard... Enfin je trouve ce système, grand, pieux, plus respectueux pour l'homme et la Divinité, etc... » — Lettre du 15 mars 1811 à Goëthe, au bas d'une lettre de Schlegel (*Goethe-Jahrbuch* 1884, p. 120) : « Votre système des couleurs me charme, il est d'accord avec tout l'ensemble du système de philosophie dont Kant a fait les premiers pas. J'aime que tout soit en nous, parce que nous sommes dans le sein de celui qui s'est fait appeler notre père... » — Sur les sympathies de M^{me} de Staël pour ce qu'elle entrevoit d'anti-matérialisme et d'anti-sensualisme chez Kant, voir d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1913, p. 561-562. Elle crut longtemps pouvoir « concilier » la métaphysique de Locke à celle de Kant ; lettre à Villers, 1^{er} août 1802 (*Briefe*, pp. Isler, p. 269), où elle défend aussi contre d'injustes mépris Rousseau, Montesquieu, Voltaire « dans son bon temps », et Condillac, qui lui paraît « avoir parfaitement raisonné dans la branche de la métaphysique qu'il a traitée » ; Villers proteste (*ibid.*, p. 272, Lubec, 1^{er} octobre 1802) contre ce Lockianisme obstiné, et contre les intentions analogues qu'on prête à Degérando « débonnaire et conciliateur », qu'à son tour elle défendra

les deux *Critiques de la Raison*, en prenant pour guides la *Métacritique* et la *Calligone*. Aux arguments moraux que la foi de Herder n'eût pas manqué de faire valoir contre Kant et ses successeurs, elle eût opposé son désir intrépide et impérieux de s'informer de toutes choses. En définitive, cet esprit ami de la réflexion philosophique ¹, mais fort peu métaphysique au temps de la *Littérature* et qui ne semblera pas l'être devenu beaucoup plus au cours de son voyage à travers l'Allemagne et ses livres ², eût puisé dans les assertions passionnées de Herder, de nouvelles raisons de s'attacher moins aux constructions abstraites de Kant et des Kantiens, qu'à tout ce que leur morale et l'audace même de leur idéalisme apportait de réconfort à quiconque a « de l'âme » et croit à la bienfaisante vertu de l'« enthousiasme ».

(*ibid.*, p. 276). — Pour A. Counson, (*La légende de Kant chez les Romantiques français*, p. 329) « il est douteux que la brave femme eût jamais ouvert la *Kritik der reinen Vernunft* ». — On l'a déjà noté (P. Hazard, *Le Spectateur du Nord*, 1906, p. 40, d'après Ulrich, *Ch. Villers*, p. 9) Kant répondit à la *Métacritique* de Herder par la publication en allemand de l'étude donnée par Villers au *Spectateur du Nord*.

1. *De la Littérature*, p. 5, imagination et philosophie soigneusement distinguées ; p. 247 (cf. 257) infériorité philosophique du xviii^e siècle, littérairement supérieur au xviii^e ; p. 295 : « Dans toutes les langues, la littérature peut avoir des succès pendant quelque temps sans recourir à la philosophie ; mais quand la fleur des expressions, des images, des tournures poétiques n'est plus nouvelle... on sent le besoin de cette raison progressive » ; p. 298 « peu de carrières plus resserrées, plus étroites que celle de la littérature, si on la considère, comme on le fait quelquefois, à part de toute philosophie, n'ayant pour but que d'amuser les loisirs de la vie et de remplir le vide de l'esprit ; cf. p. 359, quelques écrivains d'avant la Révolution.

2. *De la Littérature*, p. 35 « se garder de la métaphysique qui n'a pas l'appui de l'expérience » ; p. 42 « cette métaphysique qui suppose des faits à l'appui de ses systèmes » ; p. 230, le tort qu'ont les Allemands, « d'abuser parfois de la métaphysique des sentiments, qui refroidit ». Cependant M^{me} de Staël proteste (p. 35) contre la tendance qu'ont les « siècles corrompus » à traiter de métaphysique « tout ce qui n'est pas aussi étroit que les calculs de l'égoïsme, aussi positif que les combinaisons de l'intérêt personnel ». — *De l'Allemagne*, p. 410 : « Aimer en apprend plus que la métaphysique » ; p. 404 « L'examen de la théorie exige une aptitude qui m'est étrangère... Il faut avoir l'habitude de la méthode de raisonnement dont on se sert en géométrie, pour bien comprendre la métaphysique. » Elle s'en tiendra « au point de vue à la portée de tout le monde » ; cf. déjà, p. 384, sur la quintessence de pensées de certains ouvrages allemands (en critique). — On a conté plus d'une fois qu'à Fichte elle demandait s'il ne pourrait pas lui dire sa morale plutôt que sa métaphysique.

D'ailleurs Herder n'aurait pu qu'être ravi de trouver une Parisienne, exubérante, friande de conversation et d'esprit et pourtant — à quoi il l'eût encouragée — franchement hostile à la pure littérature des beaux esprits, et sacrifiant délibérément le « mérite négatif » qu'est le *goût*, art de connaître et de prévoir ce qui peut causer les impressions agréables, au *génie naturel*, qui parle la « langue des affections profondes ¹ ».

Ils eussent été d'accord sur bien des questions morales et littéraires, lui chef de l'église protestante du duché, mais sans rien d'étroitement ecclésiastique ou professionnel dans l'esprit, ouvert à toute idée haute, même profane ; elle, âme grave ² alliée à un tempérament passionné, soucieuse de « la moralité la plus délicate » en littérature ³, calviniste même dans ses romans ⁴, convaincue de la supériorité qu'apporte à « la littérature qui descend du Nord » la religion protestante, qui maintient la pureté des mœurs sans arrêter en rien l'essor des recherches philosophiques, qui, disait-elle, a su « lier la morale à l'idée d'un Dieu » sans jamais devenir entre des mains humaines un moyen de pouvoir et d'oppression, et d'où il lui semblera bientôt voir sourdre toute la force de l'Allemagne intellectuelle : en sorte qu'on ne s'étonnera pas de l'entendre déclarer, comme si Herder lui-même l'en avait persuadée — avec Jacobi : « L'on ne rendra désormais quelque jeunesse à la race humaine, qu'en retournant à la religion par la philosophie, et au sentiment par la raison ⁵. »

Sans doute Herder l'eût-il trouvée un peu tiède en matière de foi et de doctrine, si vraiment, comme le dit sa fille, la religion chrétienne, affaiblie en elle par l'influence du xviii^e siècle, ne reprit son cœur qu'après la mort de Necker

1. *De la Littérature*, p. 174, 154, 199.

2. Voir par exemple ce qu'elle dira bientôt dans *l'Allemagne* (p. 94, 95) du sérieux nécessaire dans l'éducation, et ses protestations contre l'éducation plaisante et faite pour l'amusement.

3. *De la Littérature*, p. 14 (De l'importance de la littérature dans ses rapports avec la vertu et tout le Discours Préliminaire).

4. Ph. Godet, *Hist. litt. de la Suisse française*, p. 419.

5. J. Texte, *J.-J. Rousseau...*, p. 443 ss. *De l'Allemagne*, p. 559, et plus loin : « le catholicisme, aujourd'hui désarmé, a la majesté d'un vieux lion qui jadis faisait trembler l'univers ». *Ibid.*, p. 432.

et la douleur déchirante dont un fils de Herder fut témoin ¹.

Sans doute leurs avis auraient différé, si la conversation avait glissé des questions de critique générale aux goûts littéraires de chacun, aux auteurs allemands, que M^{me} de Staël avait essayé de connaître — tel Jean-Paul feuilleté dans sa voiture de voyage et médiocrement goûté, — au drame, au lyrisme par exemple, aux grands poètes français, Voltaire entre autres ². Mais elle ne se fût guère attardée à ces divergences : elle frayait avec les maîtres de ces genres où Herder n'avait tenté qu'essais ou théories. D'ailleurs, Herder se fût trouvé en communion d'idées littéraires avec l'élève, la compatriote, la fille spirituelle de Jean-Jacques, le maître de sa propre jeunesse ³, avec celle qui déclarera s'attendrir à la lecture des œuvres spirituelles de Fénelon ⁴, avec l'enthousiaste d'Ossian et de la mélancolie du Nord ⁵, avec cette Française qui honorait Shakespeare d'une sympathie un peu timide, mais qui l'avait lu. Et combien n'eût-elle pas eu à s'instruire auprès de lui, quelques mots heureux éveillant toutes les spontanéités de cette âme passionnément curieuse, de cette « persévérante chercheuse de nouveau ⁶ » : sur l'Orient que la *Décade* lui avait reproché de ne pas connaître, sur l'exégèse dont l'*Allemagne* encore déplorera la totale ignorance en France, sur les chants populaires dont son âme voyageuse « douée de l'imagination enthousiaste » semble n'avoir pressenti qu'assez tard l'intérêt, psychologique et ethnique

1. Notice de M^{me} N. de Saussure, p. 46. — Duchesse de Broglie, *Lettre* s p. 234-235. — Ch. Joret, *M^{me} de Staël à Berlin*, p. 26, d'après des lettres de Knebel. Nous reviendrons sur ce point, au sujet de B. Constant.

2. Par exemple, *De la Littérature*, p. 257, Voltaire tragique, supérieur à Racine comme peintre de la douleur.

3. Voir à ce sujet, Blennerhassett, t. II, p. 496 ; J. Texte, *J.-J. Rousseau...*, p. 443 ss. ; Ph. Godet, *Hist. litt. de la Suisse française*, p. 415 ss., Alb. Sorel, *M^{me} de Staël*, p. 24. Les *Lettres sur... Rousseau* sont de 1788.

4. *De l'Allemagne*, p. 570. Cf. la Notice de M^{me} Necker de Saussure, p. 142, et Blennerhassett, t. III, p. 379, 396, 642.

5. Le *Spectateur du Nord*, art. cité, 1800, t. XV, p. 389, lui reprochait d'avoir fait d'Ossian le père de la poésie septentrionale. Sur la *mélancolie*, voir *De la Littérature*, p. 161-164, 204, 338, 363, 384.

6. V. Rossel, *Litt. française hors de France*, p. 103.

bien plus même que littéraire ¹. Herder s'occupait encore du *Cid* en cette fin de l'année 1803 qui vit sa mort : avec quelle ferveur n'eût-il pas révélé à M^{me} de Staël l'œuvre dont il s'était épris, et qu'elle connaissait à peine de nom comme « roman ² » !

III

Mais M^{me} de Staël s'en tint, sur le compte de Herder, à sa tâche d'information, consciencieuse, impartiale, un peu hâtive.

Elle lui accorde « une place à part ³ » entre les grands hommes de lettres d'Allemagne, à beaucoup d'égards « la réunion la plus respectable que le monde éclairé puisse offrir ». Mais peut-on dire vraiment ⁴ qu'à côté de Goethe et de Schiller, Herder avec Lessing occupe la place la plus importante : un court chapitre de la partie qui a trait à la littérature et aux arts, après nombre d'autres sur les poètes et le théâtre, entre romanciers et historiens d'une part, critiques de l'autre, entre Jean de Muller et les Schlegel ?

Elle a, dit-on, lu attentivement Herder depuis le voyage d'Allemagne — avec d'autres historiens qu'on lisait à Coppet, Muller, Heeren ou même Mascoe⁵. Elle parle, non sans une précision heureuse, de quelques-unes de ses œuvres capitales ; puis revenant aux écrits théologiques, qu'elle n'a su comment présenter avec les œuvres littéraires et historiques, quoi qu'histoire et littérature s'y trouvent souvent réunies, elle qualifiera fort bien cette « sorte de théologie poétique, vague, mais animée, libre, mais sensible » que

1. *Décade*, t. XXV (an VIII) p. 420. — *De l'Allemagne*, p. 614 et 175 sur Goethe) ; et déjà *Corinne*, p. 108, 296 (à propos de Goethe), et *De la Littérature*, p. 163 (Ossian, recueil de chansons populaires).

2. *De la Littérature*, p. 151 : « Parmi leurs romans, le *Cid* nous donne quelque idée de la grandeur qui aurait caractérisé toutes leurs conceptions. » — 3. *De l'Allemagne* (II, 30), p. 378. — 4. Blennerhassett, t. III, p. 503. — 5. *Ibid.*, t. III, p. 517-518. Sur « Mascoe » et autres compilateurs « bons à consulter », voir *De l'Allemagne*, p. 373. Cf. supra, p. 252, n. 2.

Herder et ses partisans substituèrent aux commentaires pédantesques des théologiens rationalistes ¹.

A vrai dire, elle paraît s'être contentée d'une impression de surface ; il ne saurait être question d'une influence de Herder sur M^{me} de Staël. Elle a été sensible à la séduction du style : Les *Idées*, dit-elle, sont « peut-être le livre allemand écrit avec le plus de charme ». Le laisser-aller de la plupart des œuvres de Herder, cette « noble négligence du talent » qui les fait ressembler à l'improvisation d'une « conversation animée », est d'un homme de génie ; la « supériorité la plus décidée » peut seule y autoriser ² ; M^{me} de Staël songe à Platon, aux Anciens, à Montaigne. L'imagination de Herder l'a enchantée, comme eût fait la « baguette » d'un magicien. Elle a gardé le souvenir d'une promenade « délicieuse » à la suite du « poète historien », à travers les ruines de Persépolis et de Babylone, parmi les souvenirs du monde égyptien et hébreu. Cette Française s'étonne de bonne foi que des critiques allemands aient pu reprocher à Herder l'insuffisance de son érudition. Elle admire en lui, non seulement la variété de ses connaissances, mais encore une « étonnante sagacité », le « tact des nations étrangères », spécialement des races orientales, au milieu desquelles son « âme » se plaisait. A lire son *Essai sur la poésie hébraïque*, il lui a presque semblé lire les Psaumes dans l'original.

Mais de toute la partie philosophique des *Idées*, M^{me} de Staël semble n'avoir rien retenu, que l'infériorité de Herder comparé à Montesquieu comme observateur politique. Elle se rappelle, de la *Poésie Hébraïque*, ce que Herder y disait du parallélisme et du rythme binaire, régulier et brillant comme « deux rangs de perles qui entourent la chevelure d'une belle femme ³ ». Mais, à peine a-t-elle nommé les *Chants populaires* ⁴ « romances et poésies détachées où

1. *De l'Allemagne* (IV, 2 et IV, 4) p. 551 et 563. Du Protestantisme, du Catholicisme. *Ibid*, p. 380.

2. Blennerhasset, t. III, p. 503, note judicieusement que M^{me} de Staël plaide, en somme, *pro domo sua*.

3. A ce sujet, voir par exemple *Vom Geist der Ebraeischen Poesie*, I, Suphan XI, 236-237.

4. Blennerhasset, t. III, p. 502, observe que M^{me} de Staël traduit ainsi

sont empreints le caractère national et l'imagination des peuples », qu'elle se contente d'observations très générales sur la poésie « naturelle, celle qui précède les lumières », opposée à la littérature cultivée, sur l'âme opposée à l'art — sur l'heureuse flexibilité de l'allemand comme langue de traduction — sur l'habitude qu'ont les Allemands d'analyser en littérature « jusqu'à l'extrémité des sensations » et de s'attacher trop, en tout genre, à faire comprendre l'inexprimable. On sent là, plutôt qu'un effet du modeste recueil herderien, un souvenir de Schiller et son *Essai* sur la poésie naïve et sentimentale ¹, ou de conversations avec W. Schlegel, nommé aussitôt après Herder à propos des poésies espagnoles et portugaises, révélées par l'un à l'Allemagne où l'autre les naturalisa. — Ailleurs, au sujet des chants populaires que sans l'enthousiasme on ne saurait pleinement goûter, c'est Goëthe seul qu'elle louera de savoir devenir Grec, Indien ou Morlaque, quand il le veut ². De même c'est Goëthe seul, Goëthe et sa *Spirale*, qu'elle cite sur la perfectibilité de l'esprit humain : un dogme pour elle, mais un dogme sur lequel l'Allemagne n'apporte rien de plus que la *Littérature* ³. C'est Schiller qu'elle nomme — avec Heeren — en tête des historiens philosophes, considérant les faits comme des raisonnements à l'appui de leurs opinions ⁴. Après la philosophie anglaise et Bacon qu'elle admire, après Leibnitz qu'elle juge parfois d'assez étrange façon, avant les essais d'Ancillon qu'« on ne saurait se lasser de méditer », elle est allée droit au kantisme et à ses succédanés, hors lesquels Jacobi à peu près seul lui

inexactement le titre *Voix des Peuples*, mais ce titre-là n'était pas de l'invention de Herder (voir Haym, *Herder*, t. II, p. 98 note).

1. Blennerhassett, t. III, p. 517. — 2. *De l'Allemagne*, p. 614, 175 ; cf. *Goëthe Jahrbuch*, 1884, p. 118, de Weimar, billet sans date, à Goëthe : « ... Je suis ravie de la femme morlaque... » Cf. une note précédente.

3. *De l'Allemagne*, p. 507, la destination de l'homme sur cette terre : non pas le bonheur, mais le perfectionnement ; p. 534 : ceux qui nient la perfectibilité de l'esprit humain... Triste spectacle... On peut apercevoir un dessein, toujours le même, toujours suivi, toujours progressif, dans l'histoire de l'homme ; p. 546 : quelques écrivains ont beaucoup déclamé contre le système de la perfectibilité... Véritable atrocité... — Vinet, *Études*, t. I, p. 67, a bien noté que la partie systématique du livre n'est pas assez méditée, que la partie historique ne repose pas sur des études assez positives. — La *Spirale* de Goëthe : *De l'Allemagne*, p. 486.

4. *De l'Allemagne*, p. 373-374 et note, p. 375-376.

a paru digne d'estime ou d'attention ¹. Entre Schiller qui met peut-être dans son histoire trop de philosophie, et Jean de Muller dont le « labeur immense » lui fait peur, et dont la « chronique éloquente » lui donne à souhaiter que toutes les histoires ne soient pas ainsi conçues ², Herder ne lui a pas semblé pouvoir tenir un juste milieu ; elle le range à la suite et à part, comme un historien-poète de l'imagination.

Herder philosophe a été pleinement ignoré d'elle. Tels développements sur l'origine de la loi morale reportée au sentiment religieux, sur le malheur comme moyen de perfectionnement ³, d'autres jugements divers qui semblent rappeler Herder, sont bien plutôt un souvenir de conversations avec Gœthe et Jacobi, ou une expansion de son âme ramenée au christianisme par la douleur.

De même, la critique littéraire ou esthétique de Herder n'eut aucune prise sur M^{me} de Staël.

Il est vrai, sans parler de quelques jugements particuliers de l'*Allemagne*, comme sur Winckelmann, trop passionné de sculpture pour n'être pas juge médiocre en matière d'œuvres peintes ⁴, bien des conclusions générales pourraient faire songer à Herder. Ainsi sur les caractères comparés des peuples allemand et français : l'un sincère, fidèle, trop peu patriote et trop naïvement admirateur de l'étranger, mais riche de « trésors d'idées et de connaissances », fort de l'« heureuse flexibilité » de son idiome, incomparable comme langue de traduction ; tout à la vie de la pensée, « éclairer de l'armée de l'esprit humain », sachant concilier érudition et sagacité, jugeant honteuses « l'ignorance et l'insouciance sur tout ce qui tient à la littérature et aux beaux arts » ; l'autre, devenu maître de l'opinion européenne par sa supériorité dans l'art de la conversation et par la grâce de son parler où abondent les tournures merveilleusement propres à exprimer « les rapports les plus déliés de la société ». Et M^{me} de Staël de conclure qu'il

1. *Ibid.*, p. 409-410 note. J. Texte, *Origines de l'influence allemande dans la litt. française du XIX^e siècle*, p. 43.

2. *De l'Allemagne*, p. 376 : « la vie de l'homme se consumerait tout entière à lire la vie des hommes ».

3. *Ibid.*, p. 509, 577. — 4. *Ibid.*, p. 393.

y aurait folie à vouloir « obliger l'esprit humain à courir sans cesse la bague de la vanité autour du même cercle » — la *Littérature* en disait presque autant — et de confesser vers la fin de son livre, elle, passionnée de toutes les délices de la vie de salon : « La société développe l'esprit, mais c'est la contemplation seule qui forme le génie ¹. »

Mais, même quand c'est à propos de Herder qu'elle oppose l'art à l'âme ², on fera mieux de rechercher là — soit le fruit de ses impressions personnelles de voyageuse outre-Rhin, naïve, enthousiaste, et mettant à l'éloge de l'Allemagne longtemps méconnue d'elle-même, un peu de ce « superflu d'âme qu'il est doux de consacrer à ce qui est beau, quand ce qui est bien est accompli ³ », peut-être aussi, et par contraste, un peu prévenue contre sa génération qu'elle prend volontiers pour la France de tous les temps ⁴ — soit un écho de conversations avec Goëthe, Humboldt ou Jacobi, ou un souvenir des assertions passionnées de Villers — soit enfin le résultat de ses discussions avec G. Schlegel.

De même ses professions de foi d' « esprit européen ⁵ » ne font-elles point songer aux œuvres dernières où Herder poursuivant la vision humanitaire de l'abbé de Saint-Pierre, entrevoyait comme une fédération des intelligences civilisées ? Mais c'est bien plutôt de Schlegel, historien des littératures comparées, que M^{me} de Staël a repris ces rêves du xviii^e siècle, transposés de la politique aux lettres comme elle-même avait fait de la perfectibilité, et propres à élargir les goûts d'exotisme latents depuis longtemps en France. De Schlegel, et non de Herder qui l'avait dit avant lui de toute

1. *De l'Allemagne*, p. 19, 55, 382, 116, 309 (cf. 90), 380, 144, 51, 56, 69 ; *ibid.*, p. 382, 538, 69 ; *ibid.*, p. 456, 608.

2. *Ibid.*, p. 380 (à propos de Herder et des chants populaires).

3. *Ibid.*, p. 604. — A. Counson, *M^{me} de Staël et la pensée allemande*, p. 376, 371 : la « légende de l'Allemagne sentimentale qu'elle a, en partie, tirée de son cœur » ; la « fable de l'infériorité française et de la supériorité étrangère au point de vue de la culture littéraire nationale ».

4. Dejob, *M^{me} de Staël et l'Allemagne*, p. 167 ss.

5. *De l'Allemagne*, p. 366. — Cf. p. 537 : « enfin, il reste encore une chose vraiment belle et morale, ... c'est l'association de tous les hommes qui pensent, d'un bout de l'Europe à l'autre... ». — Cf. p. 391 : « les nations doivent se servir de guide les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter ».

manifestation littéraire, M^{me} de Staël apprend à tenir pour une absurdité ¹ l'assujettissement de toutes les nations à un même système dramatique et à réduire les *règles* au rôle d'« itinéraire du génie ».

Ainsi, sur plus d'un point, Schlegel a simplement aidé l'auteur de la *Littérature* à voir plus clair dans « ses propres idées ² », en des problèmes posés jadis, qu'elle reprenait dans l'*Allemagne*, non pas d'après lui toujours, souvent même contre lui, mais avec un esprit grâce à lui plus ouvert ³.

Connu d'elle, Herder aurait pu lui rendre des services intellectuels de ce genre, orienter dans les mêmes directions, le premier, cette intelligence allègre et prompte à la découverte. Mais l'élève a parlé à la place du maître disparu :

A quoi bon tout ce tapage, écrivait Brinkman à Jacobi à propos des Schlegel : l'essentiel de ce qu'ils proclament a été dit, il y a vingt ans par Jacobi et par Herder. Le reste est arbitraire, ou exagéré, ou faux ⁴...

Peu disposée en sa faveur au départ de Weimar pour Berlin, M^{me} de Staël eut vite fait d'abandonner ses préventions dès qu'elle fut « tombée dans les Schlegel » ⁵. « Son

1. *De l'Allemagne*, p. 193, 200. Voir à ce sujet A. Counson, *M^{me} de Staël et la pensée allemande*, p. 370 et 373. — Mais avait-elle appris vraiment de Schlegel « l'existence des littératures germaniques et d'un art chrétien » ?

2. *Notice* de M^{me} Necker de Saussure, p. 58 ; cf. p. 34, à propos des « littérateurs de la nouvelle école allemande », avec qui M^{me} de Staël se rencontre dès sa *Littérature*.

3. Blennerhassett, t. III, p. 101-103, 259-260.

4. Brinkmann à Jacobi, lettre de 1804, à propos des Schlegel en guerre contre l'esprit et les traditions du xviii^e siècle ; lettre citée par M. Lévy-Bruhl, *Philosophie de Jacobi*, p. 231.

5. Blennerhassett, t. III, p. 105-110 ; cf. p. 103-105. — M^{me} de Staël entend à Berlin ses leçons sur l'histoire de la poésie : Joret, *M^{me} de Staël à Berlin*, p. 19-23. Lettre de Berlin, 1^{er} avril 1804, pp. P. Gautier, éd. de *Dix Années d'Exil*, p. 394 : « Dans tout ce Berlin, qui m'a intéressée ?... un professeur, un professeur allemand. Que dites-vous de cela, chère amie ?... Si vous voulez un intérêt de coquetterie, il n'en est pas question, et le premier coup d'œil sur la figure vous en convaincra. Mais si vous voulez en littérature plus d'esprit et d'originalité que tout le monde et autant que vous, je vous le garantis. » — *Lettres*, pp. M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, juin 1914 ; p. 570, à Wieland, Berlin, 31 mars 1804 : « ... je ne puis rien faire ici que lire de l'allemand avec

pédant » Schlegel « capturé » par elle à Berlin, qui faisait de tous les hôtes de Coppet des Allemands¹, fut pour elle le conseiller de toutes les heures. *Corinne* déjà porte sa

Schlegel qui a bien voulu accepter la place de mon maître » ; p. 584, à son père, Berlin, avril : « vendredi j'ai dîné avec Schlegel et lu de l'allemand avec ardeur » ; p. 573, à son père : « J'ai rencontré ici un homme qui en littérature a plus de connaissances et d'esprit que presque personne à moi connu : c'est Schlegel... il parle le français et l'anglais comme un Français et un Anglais... il a tout lu dans ce monde, quoi qu'il n'ait que 36 ans .. il ne serait pas instituteur de mes enfants, il est trop distingué pour cela, mais il donnerait des leçons à Albert pendant les mois qu'il passerait à Coppet, et j'y gagnerai, moi, beaucoup pour l'ouvrage que je prépare »... ; p. 577 : « Je suis toujours enchantée de Schlegel... il faut pourtant en convenir, c'est de l'esprit littéraire qu'il a, je le regarde comme étranger au reste puisque avec cette inconcevable sagacité pour les langues et les livres, il ne doit pas être propre à tout... » ; p. 577-578 : « Schlegel ne me restera pas, il a trop de moyens pour cela ;... il est petit et laid, quoiqu'avec beaucoup d'expression dans les yeux ; mais Benjamin et moi nous n'avons pas plus d'esprit que lui en littérature, et Benjamin lui-même, moins de connaissances. On n'a pas d'idée de ce que les Allemands savent quand ils s'y mettent. Il semble qu'ils ont quarante-huit heures dans les vingt-quatre. Leur secret a été de ne jamais vivre en société ; ce secret-là n'est guère à mon usage, et cependant le génie littéraire en dépend... » ; p. 583 : ... « Schlegel, dont les connaissances historiques sont aussi immenses que ses connaissances littéraires... » ; p. 587 : « C'est... un homme admirable pour la solitude littéraire. »

Sur Schlegel expulsé de Coppet (mai 1811) parce qu'il rend M^{me} de Staël « anti-française », selon le préfet Cappelle, « parce qu'il était mon ami, dit-elle, parce que sa conversation animait ma solitude », puis autorisé à y revenir sous prétexte qu'il doit l'accompagner en Amérique ; sur leur rencontre à Berne après l'évasion de M^{me} de Staël, et le voyage commun au delà de Vienne, où son succès est moindre qu'en 1807, sur le mot de M^{me} de Staël à Brody « disant que ces littérateurs allemands étaient toujours assoupis », voir *Dix Années d'Exil*, éd. P. Gautier, p. 186-188, 224, 243 n. 1, 250, 377, 406. — *Ibid.*, p. 243 n. 1, réponse à une question indiscreète sur ses rapports avec Schlegel. Sur Schlegel amoureux de M^{me} de Staël, autoritaire et sans espoir, voir lettres de Chamisso, dans L. Geiger, *Aus Chamisso's Frühzeit*, p. 246 ; *ibid.*, p. 276, lettre de Fouqué, l'influence destructrice de M^{me} de Staël sur Schlegel. Cf. dès 1805, la jalousie de Schlegel à l'égard de Monti et de la langue italienne : Lettres de V. Monti à M^{me} de Staël, p. 156 n. 4, p. 327 et note 3.

On a reproduit souvent les remerciements à Goethe, qui avait mis en relations M^{me} de Staël avec Schlegel : « Je suis punie ou récompensée de toutes mes plaisanteries sur les Schlegel... » *Goethe-Jahrbuch*, 1887, p. 6.

1. Le premier mot est de Rosalie de Constant (B. Constant, *Lettres à sa famille*, pp. Menos, Introd. p. 37) ; le second, de M. A. Counson, (*M^{me} de Staël et la pensée allemande*, p. 364) ; le dernier, de Bonstetten (lettre à Frédéricque Brun, 1809, citée par Blennerhassett, t. III, p. 397) ; cf. Caro, *M^{me} de St. et Goethe à Weimar*, p. 742 (« colonie de la littérature germanique »).

marque. Elle-même a conté l'impression profonde qu'elle reçut de son cours de 1807 ; tout le lui rappelait, disait-elle, dans l'*Allemagne* enfin publiée ¹. Il lui rendit inutiles les « lourds résumés » des compilateurs allemands ². Nul n'a parlé de l'ouvrage sans nommer Schlegel comme l'associé, l'inspirateur de M^{me} de Staël ³. Les lecteurs français contemporains et hostiles, l'ont uni à elle et à Sismondi en un « trio » détestable ⁴. C'est contre Schlegel que Heine dirigera les « épigrammes au phosphore » de son *Allemagne* à lui, contre Schlegel et sa « coterie » qu'il accuse d'avoir dicté l'*Allemagne* de M^{me} de Staël ⁵.

1. Sur l'influence possible de Schlegel dans *Corinne*, voir plus haut page 250, note 1. — *De l'Allemagne*, p. 386 : « J'étais à Vienne quand W. Schlegel y donna son cours public... Je fus confondue » ; cf. *Lettres à H. Meister*, p. 210 (25 mai 1810) « chef-d'œuvre de l'art dramatique ». — *Ibid.*, p. 268, M^{me} de Staël à Schlegel, Londres, 9 novembre 1813.

2. Blennerhassett, t. III, p. 519.

3. Sainte-Beuve, *Chateaubriand...* t. I, p. 83 ; *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 299 ss., etc... Broctinger, *Vermittler*, p. 9, « un mentor informé, mais partial ». — Ch. Joret, *M^{me} de Staël et Weimar*, p. 44 ; *M^{me} de Staël et Berlin*, p. 18, 27 ; — H. C. Robinson, *Diary...*, t. I, p. 182-183. — O.-F. Walzel, *Frau von Staëls Buch « de l'Allemagne » und W. Schlegel*, particulièrement p. 312, 320, 323, 329. — F. Baldensperger, *Goethe en France*, p. 62, etc...

4. *Nain Jaune* (1815), t. I, p. 383 ; v. aussi I, p. xxvii (réimpression de quelques n^{os} du *Journal des Arts*) traité d'alliance des puissances romantiques, art. VII-VIII. — Cf. *Annales politiques, morales et littéraires*, 1816, n^o 315, p. 3-4, à propos de la brochure du V^{ic} de S. dirigée contre eux trois : « l'Anti-Romantique ». — Cf. l'expression, amusante plus que juste peut-être, de M. A. Counson (*M^{me} de Staël et la pensée allemande*, p. 365) : « les opinions du consortium Schlegel-Villers-Staël, dont cette dernière avait la signature ».

5. Barbey d'Aurevilly, cité par Betz, *Heine in Frankreich*, p. 59. — Henri Heine, *De l'Allemagne*, t. I, p. 186 (cf. préface, p. 6), et II, 248, 284. — Cf. *R. du Nord*, t. I (1835), p. 17 (art. de Spazier). — A. de Pontmartin, *Dernières Causeries Littéraires*, p. 370 : les deux Schlegel, rédacteurs officiels du traité d'alliance entre la littérature allemande et la nôtre, signé par M^{me} de Staël (article sur Heine). Voir l'aveu de M^{me} de Staël en Angleterre (1813) sur ce que l'*Allemagne* doit à Schlegel : J.-M. Carré, *M^{me} de Staël et H.-C. Robinson*, p. 545 ; cf. Doris Gunnell, sévère à l'excès : *M^{me} de Staël en Angleterre*, p. 869. — Cf. encore E. Caro, *M^{me} de Staël et Goethe à Weimar*, p. 742 : Schlegel, chef reconnu et absolu de la « colonie de la littérature allemande » qui s'était établie à Coppet. Id. *Les deux Allemagnes*, p. 97 : « le maître de cérémonies de la littérature allemande auprès de l'esprit français. » — Alb. Sorel, *M^{me} de Staël*, p. 128 : « le factotum intellectuel du château ».

IV

Le hasard voulait que cet élève de Herder fut un anti-herderien passionné. Il fallut toute la bonne foi intellectuelle de M^{me} de Staël, pour que Herder ne pâtît pas encore de ce surcroît d'infortune, et pour que justice lui fût au moins rendue, en une étude d'ailleurs insuffisante.

On ne s'étonne pas qu'écrivant à Fauriel au départ de Weimar, M^{me} de Staël ne songe point à lui nommer Herder :

Nous venons de passer, Benjamin et moi, dit-elle, deux mois et demi assez doux entre Goëthe et Schiller, et un prince de beaucoup d'esprit, ce qui n'est pas commun maintenant. Je vais maintenant terminer mon voyage d'Allemagne par deux mois à Berlin et Benjamin retourne en France ¹.

Si elle en était restée à son projet premier de Lettres sur l'Allemagne, ou d'un Journal de son voyage avec l'analyse philosophique et littéraire de l'Allemagne, le tout prêt au bout de « deux ou trois mois ² », il est probable que

1. Lettre de Weimar, 29 février 1804, Bibliothèque de l'Institut, Papiers Fauriel, Mss. N S., t. CCCXXVII, 1^{er} carton, pièce n° 19. — Cf. dans les Lettres à Necker, pp. M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 15 mai 1914, p. 344 et 352, les « trois hommes célèbres de Weimar », Werther-Goëthe... ; gros homme sans physionomie... ; opposer la lettre du *Goëthe-Jahrbuch*, 1884, p. 120 : « Vous êtes pour moi l'idéal des facultés intellectuelles... »

2. Lettre à Villers, Weimar, 15 déc. 1803, citée par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 187 (cf. p. 353, n. 2) ; à Villers encore, de Francfort, 19 novembre 1803, publiée dans la R. Bleue, 27 mars 1880 ; à Meister, 2 janvier 1809 (et la note), cf. lettre de Meister à son neveu, 7 janvier 1809 (*Lettres inédites à H. Meister*). — Cf. un passage précédemment cité d'une lettre à Necker, 14 décembre 1803 (Weimar). Et cette autre, du 2 février 1804 (R. des Deux-Mondes, 15 mai 1914, p. 351) : « J'ai un projet de livre sur l'Allemagne qui aura, je crois, de l'intérêt ; je le grossis tous les jours de notes, hier j'ai fait un nouveau plan de roman tout à fait remarquable. » Et la lettre à Goëthe, sans date (*Goëthe-Jahrbuch*, 1884, p. 117 : « Je tâcherai dans mon voyage littéraire d'Allemagne, de donner ainsi une idée des morceaux qui me frappent le plus, la Bayadère, l'Épouse de Corinthe, etc... » Après *Corinne*, nous le verrons, M^{me} de Staël renonce pour l'Allemagne à tout cadre, romanesque ou autre. Brockhaus, de Leipzig, mis en relations avec elle et Constant par Villers, projeta d'éditer ces Lettres sur l'Allemagne : v. une lettre de lui à Fauriel (Amsterdam, 15 août 1808), *Institut, papiers Fauriel*, MSS, NS, t. CCCXXVII, 1^{er} carton, pièce 49 E (trad., 49 W).

Herder eût fort peu bénéficié de la réclame faite aux lettres allemandes, à la philosophie allemande, par celle qu'on se plut à nommer la Clorinde ou la Sapho de la philosophie ¹, la Pythonisse du romantisme ², et que Ballanche ne craignit pas de comparer au génie investigateur de Christophe Colomb « jetant partout la sonde et cherchant la route d'un autre continent ³ ». Elle ne songea pas à s'en cacher : à Wieland elle « volait » des pensées ; à Goëthe, elle volait « tout ce qui se vole » ; l'un ou l'autre sortait-il de chez elle, vite le « reporter en jupons » couchait « des pensées nouvelles » au Journal dont elle comptait distraire son père, l'été suivant ⁴. Dans le Journal fait volume, dans ce fleuve où se sont déversés des centaines d'affluents, on a peine souvent à retrouver la part qui revient à chacun de ses collaborateurs, légion d'hommes obscurs ou illustres ⁵. Mais il ne faut pas en douter, la fortune française de Herder a perdu à ce qu'il n'ait pas vécu assez pour dire son mot dans cette conversation continue d'une femme d'esprit entre ces « deux hommes supérieurs », le peuple allemand et le peuple français ⁶. D'intelligence si pénétrante qu'elle ait été, il ne se pouvait guère que d'autres gloires, d'autres « météores ⁷ », quelques-uns plus brillants, vus de plus près et dont la

1. Lacretelle jeune, *Testament Philos. et Litt.*, t. I, p. 392. — Lermicier, *De l'Influence de la Philosophie du XVIII^e siècle...*, p. 296.

2. *L'Opinion*, 18 juillet 1826 (Népomucène Lemercier) « elle parlait en Pythonisse ». — Même expression dans Ad. Peschier, *Histoire de la Littérature Allemande...* (1836), t. I, p. xv ; plus loin il parle de son « coup d'œil d'aigle » et, reprenant le mot de Goëthe sur la brèche faite par elle à la muraille de la Chine, il l'appelle « l'illustre amazone » ; ce qui ne l'empêche pas de signaler, p. xviii (d'après Heine ?) les insuffisances de l'Allemagne. — Pythonisse encore, pour A. Castelnau, *La Question Religieuse* (1861), p. 209. — Cf. E. Seillière, *Ch. de Villers*, p. 607, « l'ardente Sibylle », et A. Counson, *M^{me} de St. et la pensée allemande*, p. 369 « M^{me} de Staël — Corinne, pythonisse qu'agite un dieu puissant : Schlegel. »

3. Inédit, cité par Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. I, p. 163-164.

4. Blennerhassett, t. III, p. 41, 98 ; L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 353, n. 2 ; cf. la lettre à M^{me} Necker de Saussure, pp. P. Gautier, éd. de *Dix Années d'Exil*, p. 394 : « la vaste moisson de nouvelles connaissances que j'ai fait (*sic*) en Allemagne... » (Berlin, 1^{er} avril 1804) — Reporter en jupons : l'expression est de M. A. Counson, art cité, p. 363.

5. J. Texte, *Origines de l'influence allemande*, p. 36-37.

6. Lermicier, *Introduction Générale à l'Histoire du Droit*, Préface.

7. Böttiger à Nicolai, Dresde, 29 février 1804, cité par L. Geiger, *Frau von Staël in Berlin 1804*, p. 383.

la lumière s'irradia plus avant dans son « monde moral ¹ » — Goëthe et Schiller, Kant, Fichte ou Schelling — n'eussent pas sur son esprit des droits plus forts, et dans son livre, imparfait mais complet, un rayonnement plus éclatant. L'Allemagne fut rédigée après des années de laborieux recueillement, au cours desquelles les vives impressions de jadis, renouvelées par un second voyage, avaient pu se concilier en prenant leur valeur exacte et leur mesure définitive ² : Herder y devait peu gagner.

1. De l'Allemagne, p. 464, 511. — Blennerhasset, t. III, p. 80-82, cf. II, 387, III, 508.

2. Ch. Dejob (*M^{me} de Staël et l'Allemagne*, p. 161-162) parlait de « dix ans de lectures dans le texte ». — Cf. *Dix Années d'Exil*, p. 221, Avertissement de M. de Staël fils : « six ans de travail » et, dans l'édition P. Gautier, p. 403, lettre de M^{me} de Staël à Savary (1810) : « six années de travaux, d'études et de recherches que je croyais utiles, sont perdues en une minute ». — Il y a eu entre temps, il est vrai, l'édition des manuscrits de Necker, le voyage d'Italie, nécessaire à une santé fort affaiblie par le chagrin (Avertissement de M. de Staël fils, entre les deux parties de *Dix Années d'Exil*) — d'où Corinne, dont la rédaction prend de fin 1805 à avril 1807 — puis un second voyage en pays allemands, départ pour Munich, Vienne, Dresde à l'automne 1807, second séjour à Weimar que M^{me} de Staël quitte le 19 juin pour Coppet (Baronne de Nolde, M^{me} de Staël and B. Constant, unpublished Letters together..., p. 95). — W. Reymond, *Corneille, Shakespeare et Goëthe*, p. 49, parlait d'un séjour de deux ans en Allemagne... — Pour M. Eug. Ritter (*Notes sur M^{me} de Staël*, p. 96) la composition de l'Allemagne remonte à 1807 seulement. Pour lady Blennerhasset (t. III, p. 343, 348, 354, 355) le gros du travail se fait à Coppet dans l'hiver 1809, puis à Coppet et Genève l'automne et l'hiver suivants ; au printemps 1810, l'œuvre approche de sa fin (lettre à Meister, 25 mai) ; le 23 septembre, elle achève de corriger l'ouvrage.

Cf. quelques textes. — Lettre à Béranger de Lyon, citée par Cousin d'Avallon, *Staëlliana*, p. 88 : Coppet, juillet 1806 : « A présent, je m'occupe de l'Allemagne, mais sans cadre ; je crois que pour peindre un pays, plus remarquable par la philosophie et la littérature que par son climat et ses beaux-arts, il fallait éviter le cadre romanesque, et c'est par chapitres et par lettres que mon ouvrage sera divisé ; mais néanmoins vous trouverez, j'espère, de l'intérêt et de l'imagination en ce pays, lourd en apparence, et le plus poétique de l'Europe actuelle, le seul où il y ait encore de l'enthousiasme rêveur, du moins en se bornant au continent. » — En 1808, Jacobi écrit à Villers (*Briefe...* pp. Isler, p. 199) de Munich, 20 janvier : « Nous avons ici M^{me} de Staël et j'ai eu l'honneur de faire son chambellan pendant les cinq jours qu'elle a passés ici... Elle veut écrire sur l'Allemagne et les Allemands ; je suis curieux de voir cet ouvrage. Elle n'aime véritablement que Paris, et le chagrin d'en être exilée la ronge » : le projet de M^{me} de Staël lui paraît bien peu mûr encore : la lettre à Béranger était-elle exactement datée ? — D'après ses souvenirs de 1809, Oehlenschläger déclare (*Lebenserinnerungen*, t. II, p. 175) : « Sie schrieb gerade damals ihr Buch über die deutsche Litteratur, und las täglich ein Band deutsch. » En effet, le *Magasin Encyclopédique* de

Elle fut écrite sans doute par M^{me} de Staël, comme les autres ouvrages, à sa toilette, à table, au courant de la plume et par copies successives, avec sa méthode de composition « essentiellement oratoire ¹ ». Ce que Sainte-Beuve notait d'après Barante, d'après Chênedollé, pour la rédaction de la *Littérature* ou de *Corinne*, parlées en d' « éclatants brouillons » avant d'être écrites, il l'appliquait d'avance à l'*Allemagne* ². « Ma fille a besoin d'un premier mot » disait Necker. Les contemporains ont attesté sa passion, sa frénésie de conversation ³, besoin et talent véritable, piège dangereux, s'il est vrai que cette femme de génie ne sut jamais faire un livre ⁴.

Or, à Coppet, à l'époque où M^{me} de Staël rédigeait l'*Allemagne*, Schlegel attaquait ouvertement Herder avec Luther ; ce qui n'accroissait pas les sympathies médiocres d'Oehlenschläger à son égard ⁵. Il discutait en termes assez

1809 (I, 380) annonce les visites de Werner et Oehlenschläger chez M^{me} de Staël « qui s'occupe sans relâche de la littérature allemande, et nous donnera bientôt un ouvrage intéressant sur ce sujet ». — Enfin, B. Constant écrit de Lausanne ; 18 février 1810 (*Lettres à M^{me} Récamier*, p. 7) : « J'ai trouvé notre amie travaillant à son bel ouvrage et se préparant à son départ. »

1. Blennerhassett, t. II, p. 196, témoignage de l'Allemand Bollmann. — Broglie, *Souvenirs*, t. II, p. 15-16. — Cf. la *Notice* de M^{me} Necker de Saussure, p. 127 (jeunesse : le coin de cheminée), p. 76 note (la correction des épreuves). — J. Texte, *Origines de l'influence allemande dans la littérature française du XIX^e siècle*, p. 36-44.

2. Sainte-Beuve, *Chateaubriand...*, t. I, p. 67-69 ; cf. Blennerhassett t. II, p. 389.

3. Necker, cité dans la *Notice* de M^{me} N. de Saussure, p. 113 ; elle ajoute judicieusement : « mais ce premier mot eût été nul ou absurde pour tout autre ». — *Décade*, t. LIII, p. 478 (sur *Corinne*) : « Vivant pour la conversation, ou plutôt pour une sorte d'entretien solennel où nul, dit-on, n'a plus d'éclat et de feu. » — M^{me} de Chastenay, *Mémoires*, t. II, p. 446 : « Dans le monde, il était assez difficile de causer avec elle ; on ne devait, guère songer qu'à la faire parler. » — Lacretelle, *Testament Philos. et Litt.*, t. II, p. 68 : sa conversation, « une lyre montée sur tous les tons... Corinne, oui, sa propre Corinne, eût paru monotone à côté de M^{me} de Staël ». — Barante, *Souvenirs*, t. I, p. 159, l'effet de « hasardé » produit sur son père, à Genève, par la conversation de M^{me} de Staël. — Cf. Meister à son neveu, 1808 (*Lettres à Meister*, p. 198), et, dans l'ouvrage de lady Blennerhassett (t. II, p. 539) l'anecdote du Comte Molé. — Pour Sainte-Beuve, M^{me} de Staël était « le Génie » de la conversation (*Nouveaux Lundis*, t. II, p. 310). — Sur sa « conversation prodigieuse », voir enfin M. d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 15 mars 1913, p. 322 (à propos de *Delphine*).

4. Vinet, *Etudes*, t. I, p. 211-212. — Cf. Blennerhassett, t. III, p. 510, 518.

5. Oehlenschläger, *Lebenserinnerungen*, t. II, p. 174 : « Luther und

vifs, avec Jean de Muller, à propos d'Ossian, d'Homère et de Moïse ¹, avec la châtelaine elle-même sur la nature humaine, l'esprit de société, la tragédie française et sans doute aussi le moyen âge ², avec Constant sur les moines et la chevalerie, et « sur les idées religieuses ³ ». Ne dut-il pas leur arriver de discuter au sujet de Herder ⁴ ? Contre l'hostilité déclarée de Schlegel, M^{me} de Staël ne pouvait guère en appeler qu'aux répliques de ses amis peut-être, et surtout à ses propres sympathies d'autrefois, toutes spontanées.

A vrai dire, parmi ses informateurs français ou allemands d'avant le voyage, plus d'un n'avait rien eu de bien précis à lui dire sur Herder. La plupart des « émigrés », Chênedollé, Narbonne ou Lezay, l'avaient sans doute ignoré ; de ses relations avec lui, C. Jordan n'avait pas gardé un bénéfice apparent, puisqu'elle-même plus tard lui indiquait où il convenait de s'informer sur Herder ⁵.

Ses conseillers de la première heure, Stapfer, Villers, étaient trop Kantiens pour la convaincre que Herder méritât une étude personnelle approfondie ⁶. Schweighäuser, à

Herder tadelte er bitter ; kurz, sein ganzes Wesen hatte Etwas, das mir nicht gefiel... ». Un jour, à propos de Luther, on faillit en venir aux mains. — Cf. Haym, *Herder...* II, 690 note 3 : manœuvres des Schlegel en Allemagne contre Herder philosophe ; et, du même, *Romantische Schule*, p. 348, condamnation des *Ideen* par S. (1803). — W. Schlegel était d'ailleurs resté longtemps en bons termes avec H., à qui il rend un hommage senti dans ses *Leçons sur la Poésie Romantique* ; voir par exemple sa lettre à H., citée par Reinke, Diss. Münster, 1902, p. 63 note 1.

1. Blennerhassett, t. III, p. 125.

2. B. Constant, *Journal Intime*, p. 42. — OEhlenschläger, ouvr. cité, II, 176. — Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, VII, 161 ss. — M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, p. 388. — M^{me} N. de Saussure, *Notice*, p. 116, cf. 122.

3. B. Constant, *Journal Intime*, p. 31-36. — On verra plus loin à propos d'Eckstein (5^e partie, chap. II) qu'il fut peut-être détourné de H. par les Schlegel.

4. Lettre de M^{me} Récamier à M^{me} Degérando (Coppet, 17 juillet 1814) : « On s'occupe beaucoup ici de métaphysique allemande » ; citée par Baron de Gérando, *Mém. Ac. de Metz*, 1863-64, p. 10.

5. Sur les premiers, voir J. Texte, *Origines de l'Influence Allemande*, p. 34-36. — et Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 282-284. — Quant à Jordan, voir plus haut pages 196 ss. ; sur sa contribution à l'*Allemagne*, v. F. Baldensperger, *Schiller et C. Jordan*, p. 116 ; Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. I, p. 295. — M. d'Haussonville laisse espérer une publication prochaine de lettres de C. Jordan à M^{me} de Staël, qui fera la contre-partie de l'étude de Sainte-Beuve (voir R. des Deux-Mondes, 15 mars 1913, p. 324).

6. Nous reviendrons à Stapfer à propos de Guizot (en tête du chapitre

qui elle demandait un précepteur pour ses enfants, s'était occupé de Herder philosophe ¹ et pouvait la renseigner utilement : il ne paraît pas qu'elle ait fait appel à son aide sur ce point.

Des Allemands qu'elle vit à Paris avant de les retrouver en Allemagne, Ramdohr ne semble avoir rien eu d'un Herderien. Jacobi n'était-il pas trop longtemps resté en mésintelligence avec Herder pour l'aider à devenir Herderienne ² ? Humboldt seul, qui l'avait vu chez lui à plusieurs reprises, et a loué en termes élevés l'éloquence fluide de Herder même dans la conversation ³, était sans doute pour quelque chose dans le désir que M^{me} de Staël avait eu de l'entretenir.

De ceux qu'elle fréquenta en Allemagne, Goethe et Schiller l'occupèrent assez d'eux-mêmes ; ainsi plus tard Schelling ou Werner ⁴. Wieland qu'elle vit tous les jours,

consacré à G.). Quant à Villers, voir son annonce pour les *Göttingische Gelehrte Anzeigen* (L. Wittmer, *Ch. de V.*, p. 179, n. 2, et 393) ; cf. O.-F. Walzel, *Frau von Staëls Buch « de l'Allemagne » und W. Schlegel*, p. 318 ; Blennerhassett, t. II, p. 573-575 ; Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 292-295 — Sur ce qu'ont été ses rapports avec M^{me} de Staël, voir une lettre curieuse de Bégin à la *R. du Nord*, 1835, t. II, p. 496 ; *Briefe...* pp. Isler ; les lettres que donnent M. P. Gautier d'après les Archives de Broglie (*Un Idéologue sous le Consulat et le 1^{er} Empire*, p. 140, note) et M. d'Haussonville (*R. des Deux-Mondes*, 1^{er} décembre 1913) qui proteste contre le roman de Bégin. Voir enfin *Dix Années d'Exil*, p. 196, et *De l'Allemagne*, p. 91, note.

1. Blennerhassett, t. II, p. 525 (1802) ; elle avait demandé aussi au Weimarien Hase, dont nous avons mentionné ailleurs une lettre à Böttiger.

2. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 179 n. 2, témoignage de Villers, déjà cité par lady Blennerhassett, t. III, p. 248 ; Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 288 ss., *M^{me} de Staël et Berlin*, p. 13.

3. Haym, *Herder...*, t. II, p. 590, 798 ; *ibid.*, t. II, p. 299.

4. Pour Schelling, voir Blennerhassett, t. III, p. 245-250 ; pour Werner « Ferner, le professeur t'amour », Blennerhassett, t. III, p. 328, et Ph. Chasles, *Etudes sur l'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 118. — Il est peu probable qu'elle se soit entretenue de Herder avec Platner et Carus, vus par elle à Leipzig : « Platner, voilà l'homme qui parle le mieux en public », dit-elle à Duvau : lettre de Duvau à Böttiger, Leipzig, 18 mars 1804, *Bibl. de Dresde, Archives Böttiger*, vol. 25 in-4^e, lettre 38 ; cf. une lettre de B. à Reinhard, Weimar, 18 mars « 1803 » (1804) : « Sie hat viel mit Platner (*sic*) über die neue Philosophie controversirt » ; *ibid.*, l'opinion de M^{me} de Staël sur Leipzig : « c'est un composé de Francfort et de Göttingue » (en français). — B. Constant était avec elle à Leipzig : Duvau déclare à B. avoir « joui de B. Constant » autant que le temps le lui a permis. — Ch. Joret se demandait (*M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 42) si elle et lui étaient partis ensemble de Weimar : les lettres publiées par M. d'Haus-

qu'elle revit à son second voyage ¹, Böttiger qui se dépensa pour elle ², Knebel surtout qu'elle ne rencontra qu'au second séjour, mais qui lui avait rédigé quelques notes sur la poésie allemande ³, pouvaient fortifier ses regrets. Elle connut aussi à Weimar en 1804 une amie anglaise de Böttiger et de Herder, Emily Gore ⁴. Elle resta en correspondance avec Sophie de Schardt qu'avait unie à lui une tendre intimité intellectuelle de plusieurs années, un temps alarmante pour Caroline Herder ⁵. Cette « M^{lle} de Geggau-

sonville (R. des Deux-Mondes, 15 mai 1914, p. 351, 1^{er} juin, p. 556) répondent par l'affirmative.

1. M^{me} de Staël, *Lettres à H. Meister*, p. 238 note; cf. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 35; Blennerhassett, t. III, p. 276, 279.

2. Ch. Joret (*ibid.*, p. 25-42; *M^{me} de Staël et Berlin*, p. 3. — Böttiger gardait à M^{me} de Staël un souvenir des plus sympathique. Non seulement il l'appelle, vers la fin du séjour à Weimar, « un bourreau de cœurs » (unsere Herzensdiebin), lettre à Reinhard, 12 mars 1803 (pour 1804 ?) Bibl. de Dresde, *Archives Böttiger*, vol. 162-8^o, non seulement il la défend (lettre à Duvau, 27 mars 1804, *ibid.*, 6^e 11), contre des jugements partiiaux contradictoires, nés en particulier de son passage à Leipzig, et contre la mauvaise humeur de Duvau lui-même, qu'elle a un peu taquiné (v. une note précédente). Mais elle reste pour lui « cette femme inoubliable » (à Duvau, Dresde, 21 juillet 1805, *ibid.* Suppl., 6^e 16). Il supplie Duvau de lui faire, en quelques pages de ses lettres, le récit d'« Une journée à Coppet », de lui conter par le menu (haarklein) ce que l'« excellente femme » lui a dit de l'Italie, au point de vue physique, anthropologique et esthétique, et de s'enquérir auprès d'elle si elle a songé à rapporter à Böttiger « eine kleine Anticaglia, eine Münze oder irgend etwas » comme souvenir d'un pays qu'il devait voir « avec elle »... publiera-t-elle quelque chose sur l'Italie ? ne reviendra-t-elle pas à Weimar ? etc.

3. Blennerhassett, t. III, p. 276. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 29-31.

4. Une lettre d'Emily Gore à Böttiger (Bibl. de Dresde, *Archives Böttiger*, vol. LXI (in-8^o), 1, 2, datée de 1803) l'invite à venir le lendemain prendre le thé et manger des huitres, en société seulement de M. et M^{me} Herder. — D'après un billet de Böttiger à Duvau (*ibid.*, supplément, catalogue, p. 433 s., 6^e, n^o 9, 15 pièces acquises en 1901), il voit de nouveau Emily Gore et l'apprécie de plus en plus; elle est très attachée (innigst ergeben) à M^{me} de Staël. Cf. lettre à Necker (Weimar, 10 février 1804), pp. M. d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 15 mai 1914, p. 353 : « Hier, chez miss Emilie Gore, une Anglaise honorable de ce pays, j'ai trouvé ton livre sur les *Opinions Religieuses...* quelques pages (lues par M^{me} de Staël)... ont fait fondre en larmes tout le monde. » — Les archives Böttiger ont de nombreuses lettres (f^o 61) de Charles Gore le père, commerçant et armateur (Weimar, 1804), de sa fille Emily (Weimar, 1803-1805), et de sa seconde fille Elise. Les Gore étaient encore à Weimar à la fin de 1806 quand les Français y entrèrent : Böttiger, *Zeitgenossen*, t. II, p. 270.

5. Voir à ce sujet Haym, *Herder...*, t. II, p. 42-50 (toute l'histoire, sous le titre : Herder et les femmes), cf. 413, 432. M^{me} de Staël resta en corres-

sen », demoiselle d'honneur de la duchesse Amélie, qui lui apprit à Weimar la mort de Necker, et se prit pour elle « d'une de ces passions de femmes solitaires dans la vie ¹ », avait bien connu Herder, elle aussi ². Le jeune Anglais Crabb Robinson que lui adressa Böttiger et qui se chargea de lui expliquer Schelling et Goethe même, avait entretenu plusieurs fois Herder et lui resta sympathique toujours ³.

Par la suite, on voit mal ce qu'un Chamisso, un Voght ⁴, hôtes passagers de Coppet devenu colonie germanique ⁵, ou même le peu Schlegelien Brinkmann qu'elle retrouva à Berlin après l'avoir vu chez elle à Paris ⁶, Ancillon qu'elle

pondance avec elle ; voir M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 15 juin 1914, p. 820 ; cf. *Goethe Jahrbuch*, 1884, p. 120 (15 mars 1811), un souvenir pour elle, lettre à Goethe, au bas d'une lettre de Schlegel.

1. Lettres pp. M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 15 juin 1914, p. 818 ; 15 mai 1914, p. 360-361 : les archives de Coppet ont d'elle un assez volumineux dossier de lettres, avec des expressions « d'adoration » ; 15 mai, p. 357, elle priait Necker d'envoyer à M^{lle} de G. ainsi qu'à la duchesse les deux derniers volumes de ses *Mélanges* ; c'est par elle que M^{me} de Staël sut, en Italie, le projet qu'avait fait Goethe de venir en Suisse : d'où invitation à Coppet (*Goethe-Jahrbuch*, 1887, p. 7). — En juillet 1804, d'après Jean de Muller alors à Coppet, M^{lle} de G. espérait, sans trop y croire, le retour de M^{me} de Staël à Weimar pour septembre 1805, après la rentrée d'Italie. (Boettiger, *Zeitgenossen*, t. II, p. 241).

2. Voir par exemple Haym, *Herder...*, t. II, p. 402.

3. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 31-32 ; H.-C. Robinson, *Diary*, t. I, p. 173, 175 (M^{me} de Staël au duc de Weimar : « j'ai voulu connaître la philosophie allemande, j'ai frappé à la porte de tout le monde, Robinson seull'a ouverte ». A Robinson lui-même : « Je n'entends rien qu'à travers vos idées » ; inédit, pp. J.-M. Carré, *M^{me} de Staël et H.-C. Robinson*, p. 543 ; cf. 540-542). Cf. le *Diary* de Robinson, t. I, p. 113, 153, 154-5 ; Herder y est mentionné souvent : I, 178, 197, 199, 210 ; II, 105, 426, 438 ; III, 48, 229. — Les Archives Böttiger (vol. 174, n° 61-62) ont deux mémoires anglais « d'une main inconnue », dont le second porte en tête l'indication « Robinson ? » écrite par le fils Böttiger, et en marge des annotations françaises de Böttiger (?) : « On the Philosophy of Schelling. On the German Æsthetik or Philosophy of Taste. »

4. F. Baldensperger, *Schiller et C. Jordan*, p. 116. — Oehlenschläger *Lebenserinnerungen*, t. II, p. 173 ; Voght fait une lecture du *Nathan* de Lessing. — L. Geiger, *Aus Chamisso's Frühzeit*, p. 241-242.

5. Breitinger, *Vermittler*, p. 9 ; cf. H. Heine, *De l'Allemagne*, t. I, p. 186. Et une curieuse lettre inédite de Ballanche sur Coppet « berceau de la société nouvelle », pp. Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. II, p. 65 ; *ibid.*, t. I, p. 239, lettre de M^{me} Récamier à M^{me} Degérando sur les séances de métaphysique au château de Chaumont-sur-Loire (été 1810).

6. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 281 ; *M^{me} de Staël et Berlin*, p. 2. Les Archives Böttiger, à Dresde (vol. 231, in-8°, l. 4) ont la copie, par une main inconnue, d'une lettre de Brinkmann à M^{me} de Wolzogen,

connut à Berlin, en même temps que Fichte et Schlegel ¹, pouvaient ajouter à sa notion de Herder. Ritter qui s'avouait herderien et fréquenta Coppet, n'apprit rien à la châtelaine ².

Et parmi les habitués de Coppet, si l'on doit attribuer à Sismondi ou — hors la littérature dramatique — à Barante, une influence réelle sur la rédaction de l'*Allemagne* ³, il est fort probable qu'ils eurent peu de chose à dire à l'auteur sur le compte de Herder. De même Bonstetten, qui ne connut de lui que ce qu'il en avait su par Jean de Muller et Frédérique Brun, ou peut-être par l'écho d'une conversation de ce Coppet où il se sentait mourir de fatigue et courait après les personnes amies des lieux communs ⁴. La sympathie que Degérando tenait de sa femme pour le génie de Herder, bien qu'il ne l'ait pas traduite sous forme

Paris, 27 mars 1798 (en allemand) : « L'absence de M^{me} de Staël loin de Paris me rend vraiment fort malheureux, car je n'ai pas le moindre espoir qu'elle revienne bientôt ; et amis et ennemis sont d'accord sur ce point, qu'elle est une des personnes les plus distinguées de notre temps ». Cf. M. d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 1^{er} juin 1914, p. 566-569 ; c'est par lui qu'à Berlin elle connaît Rahel Levin qui la juge « une poule aveugle » (cité d'après M. Spenlé).

1. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et Berlin*, p. 17 ; O.-F. Walzel, *Frau von Staëls Buch « de l'Allemagne » und W. Schlegel*, p. 317. — M. J. Billion (*M^{me} de Staël et le mysticisme*, p. 116) trouve dans Ancillon « la source évidente », du chapitre de l'*Allemagne* sur la mysticité ; cf. p. 122 : elle s'en tient au « mysticisme raisonnable » d'Ancillon.

2. Haym, *Herder...*, t. II, p. 623. Blennerhassett, t. III, p. 510. — Ph. Godet, *Hist. litt. de la Suisse française*, p. 424-425 : (Ritter a des crampes au bout des doigts). — Parmi ceux qui purent, après le retour de Weimar, rappeler Herder à M^{me} de Staël, faut-il encore faire entrer en ligne de compte Mgr. Capocelatro et Angelica Kauffmann ? (*Lettres de M^{me} de Staël à V. Monti*, p. 13 et 12. — *Lettres de Monti à elle*, p. 235). Herder aussi les avait vus jadis en Italie : Haym, *Herder...*, t. II, p. 409. 412-414 (cf. t. II, p. 823 : le portrait de H. par Angelica Kauffmann).

3. Michiels, *Idées littéraires*, t. II, p. 25. — L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 393. — Barante, *Souvenirs*, t. I, p. 323, cité par L. Geiger, *Aus Chamisso's Frühzeit*, p. 242 : « Je lui dois (à Chamisso, qui fit chez lui, à Napoléonville, un séjour de quelques mois en 1810-1811) le peu de connaissance de cette langue que j'aie jamais eu. » — Quant à Sismondi et Herder, voir plus loin : il eut tout à apprendre à Coppet.

4. Sur Bonstetten et Herder, voir plus loin. — Sur l'ennui de Bonstetten à Coppet, lettre de Rosalie de Constant, 20 octobre 1804, dans l'Introduction (p. 32) aux *Lettres de B. Constant*, pp. Menos ; cf. Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 307. — Il est à noter que M^{me} de Staël fut en relations suivies avec l'amie de Bonstetten et J. de Muller, Frédérique Brun, « M^{me} Browne », écrivait Necker. Voir M. d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 15 mars 1913, p. 313, note 2. Nous parlerons d'elle à propos de Bonstetten et Herder.

livresque ou intellectuelle, aurait pu agir sur M^{me} de Staël au début de leurs relations ¹; bien qu'elle eût d'avance fait appel à son concours philosophique pour l'*Allemagne*, plus tard, elle consulta surtout son *Histoire comparée*; leurs relations étaient moins suivies au moment où M^{me} de Staël écrivait son livre; et Degérando regrettera qu'elle n'ait pas été « mieux guidée » dans l'étude qu'elle y fait de la philosophie allemande ². Fut-elle du moins fortifiée, dans sa sympathie à l'endroit de Herder, par Jean de Muller qui vint à Coppet et qui, au moment où elle le connut à Weimar, puis à Berlin ³, acceptait la charge de l'édition posthume? Par Huber, qui vit en novembre 1804 le cercle de M^{me} de Staël ⁴? Par Duvau, commentateur inédit des *Idées*, qui, malgré le souvenir aigre-doux de leur entretien à Leipzig, semble avoir passé par Coppet après le voyage d'Italie ⁵? Ou par Benjamin « son ami critique », lecteur

1. Sur l'amitié des deux femmes, voir Coulmann, *Réminiscences*, t. I, p. 264-265. — Sur Degérando et H., v. plus loin, 4^e partie, ch. I, 3.

2. Blennerhassett, t. II, p. 472; t. III, p. 47 et 374. — L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 154, 162: influence de Degérando sur M^{me} de Staël, au moment où elle écrit *De la Littérature*, cf. O. Wenderoth, *Der junge Quinet*, p. 43, 45-46. — Lettre du 26 février 1804 (demande de concours pour l'*Allemagne*), pp. B^{na} de Gérando, *Mém. Acad. Metz*, 1863-64, p. 34, citée par Joret, *M^{me} de Staël... et Weimar*, p. 28; cf. le ton affectueux de lettres de M^{me} de Staël et M^{me} Récarnier, *Mém. Ac. Metz*, 1863-64, p. 38, p. 8. Degérando passe par Genève sans aller à Coppet, ils s'écrivent pourtant en 1805 (Lettres de V. Monti à M^{me} de Staël, p. 344 et note 1), et M^{me} de Staël aurait été le voir à Florence, où il était en mission administrative, si elle eût cru « que cela fût bon pour lui » (*Mém. Ac. Metz*, 1863-64, p. 387. — Degérando, *Hist. Comparée*, t. I, p. 195.

3. Ch. Joret, *M^{me} de Staël et... Weimar*, p. 35, 38, 42. — Lettres pp. M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 1^{er} et 15 juin 1914, p. 565, p. 584, de Berlin, à son père: « J'aimerais autant courir la poste tout le reste de ma vie que de rester ainsi à des toilettes et à boire et à manger et à jouer, et Müller, et le prince Louis, et le duc d'OEls ivres (au pluriel) presque tous les soirs. Ah! pauvre France! pauvre France! si vous n'étiez pas si abominable, que vous seriez charmante!» p. 825: Muller à Coppet.

4. Bibl. de Dresde, archives Böttiger, vol. 40, n^o 24 a, lettre du 26 novembre 1804 (Huber à Böttiger); v. plus loin, page 313, note 5.

5. Les mêmes archives ont une longue lettre de Duvau à Böttiger (vol. 25 in-4^e, lettre 38, Leipzig, 18 mars 1804, 12 grandes pages). Une conversation sur Moreau, M^{me} de Staël elle-même, Napoléon, coupée de: « Ce que vous dites là est très spirituel »; il la juge une femme « très vive et un peu excentrique dans son enthousiasme ». Elle lui a posé force questions indiscrètes sur sa « constance » en amour, et un attachement qu'il a en France depuis dix ou douze ans (« Comme j'aime beaucoup la

d'abord attendri¹ — en sa compagnie ? — puis un peu distrait, des *Idées* au souvenir desquelles il se référa, semblait-il, surtout après son changement de vie et ce qu'on peut appeler sa conversion ?

Il faut ici comme en tant d'autres points du livre réserver leur part — considérable — à ses sympathies spontanées, à son observation personnelle, à ses intentions morales à l'adresse de ses compatriotes², aux élans impétueux de son imagination, aux bonheurs d'une intuition peu attentive, peu prémunie contre l'erreur, mais géniale, qui faisaient de son ouvrage, au jugement du paisible Jouffroy, « le type de l'état passionné appliqué aux choses de l'intelligence³ ».

constance, cela m'a intéressée ») — et les personnes de qui il avait pu et dû être amoureux à Weimar. Le bon Duvau reproduit quelques fragments du dialogue : « — Comment ! le voilà en colère parce qu'on le dit amoureux !... — Vous me ferez plaisir, Madame, de ne plus dire un mot de cet objet-là. » Et il ajoute, encore sous le coup de l'émotion : « Si Mounier voulait dire tout ce qu'il sait d'elle... On dit d'une telle femme : c'est une femme vis-à-vis de laquelle il n'y a rien à ménager ; c'est un dragon, etc... » — M^{me} de Staël se disait alors « bonne écolière pour Kant » (*ibid.*). Sur le passage probable de Duvau à Coppet en 1805, v. plus haut note relative à Böttiger.

1. Böttiger à Duvau (Weimar, 27 février 1804), même collection, 6^e, 9, (15 pièces acquises en 1901) :... « Benjamin Constant (nur ihr kritischer Freund, *nichts mehr*) Kommt mit nach Leipzig, geht aber in zwei Tagen nach Paris zurück... » Sur ce qu'était l'attitude des deux amis critiques, à Weimar puis à Coppet, voir Henry Crabb Robinson, *Diary*... t. I, p. 180-181 : parfaite indépendance d'opinions de Constant. — Cf. Barante, *Souvenirs*, t. I, p. 160, et la lettre à Necker, pp. M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 15 mai 1914, p. 351 (à la Cour). — Sur leur lecture commune, peut-être, de Herder à Weimar, voir plus loin à propos de Constant, page 318, note 1.

2. Blennerhassett, t. III, p. 519. — Vinet, *Etudes*, t. I, p. 143, 165 ; cf. H. Heine, *De l'Allemagne*, t. I, p. 187.

3. Lamartine, *Nouvelles Confidences* IV, iv « ... versé et infiltré goutte à goutte toutes les sources de son âme, de son imagination et de sa religion ». — Blennerhassett, t. I, p. 187, sur son extrême fatigue de suivre les pensées des autres ; cf. une réplique d'elle, dans le *Diary* de H.-C. Robinson, t. I, p. 178 ; et l'opinion de Rahel, d'ailleurs malveillante : « un esprit qui, vu l'absence de profondeur, n'est capable que de briller » (Custine, *Lettres à Varnhagen d'Ense et à Rahel*, p. 281). — *Nouvelle R. Germanique*, 1829, t. I, p. 2-3 « l'ouvrage serait à refaire » ; cf. Foisset à Lacordaire, 9 mai 1834 (*Lettres de L. à Théoph. Foisset*, t. II, p. 33) elle ne connaissait l'Allemagne *qu'en gros* ; H. Heine, *De l'Allemagne*, t. II, p. 252-3 : elle n'y voyait « que ce qu'elle voulait voir » ; cf. Ph. Chasles, *Etudes sur l'Allemagne au XIX^e siècle*, p. 14, 100 ; et Ed. Schuré, *Histoire du Lied*, préface de la 2^e éd. 1876 ; J. Texte, *Origines de l'In-*

L'Allemand Reichardt la jugeait bien dès son premier voyage : trop indépendante d'esprit pour se laisser dominer par un poète ou un philosophe. Schlegel l'a guidée, non dominée. Il lui a été agréable, disait M^{me} Necker de Saussure, « par les rapports et par les différences de leurs esprits » ; éloges comme contradictions ont « sans cesse excité sa pensée ¹ ».

Aussi bien que l'indépendance de ses jugements sur Novalis ou Schiller, Lessing, Wieland, Kotzebue ou Gœthe ², cette fidélité à ses premières impressions de Herder est garante d'une générosité d'âme que tout en elle attesta ³, et de l'impartiale sincérité qui ne fait pas le moindre mérite de l'ouvrage. D'une sympathie si entière et si durable, Herder n'eut guère de profit ; du moins il en garde un peu d'honneur.

fluence Allemande, p. 42-43 : « la plus personnelle, la plus originale, parfois la plus imprudente des femmes », son obstination à en rester à l'Allemagne du xviii^e siècle ; son Allemagne n'est pas « celle du jour, ou du lendemain » mais « celle de la veille ». — Schiller à Gœthe : « sa belle intelligence devient souvent du génie » ; (cité par lady Blennerhassett, t. III, p. 24-25) — Jouffroy, *Cours d'Esthétique*, p. 395.

1. Laquante, *Un hiver à Paris*, p. 251, note. — M^{me} N. de Saussure, *Notice*, p. 45.

2. Blennerhassett, t. III. p. 519-520 ; O.-F. Walzel, *Frau von Staël's, Buch « de l'Allemagne » und W. Schl.*, p. 284, cf. 301-2, 332... ; L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 352.

3. *Notice* de M^{me} N. de Saussure, p. 83, 130, etc.

CHAPITRE II (suite)

M^{me} de Staël et son groupe

II. — Quelques amis

1. — M^{me} de Krüdener. — Ses inquiétudes de 1796 pour l'idéalisme de Herder. — Valérie et Herder ?
2. — Bonstetten et le Herder de l' « Origine du Langage ». — Malgré Jean de Muller et Frédérique Brun, simple accident, tardif, d'une vie intellectuelle peu dirigée vers l'Allemagne.
3. — Herder et Sismondi, Herder et Creuzé de Lesser. — L'historien, en Sismondi, n'a rien appris ou admis de Herder, ni de la philosophie de l'histoire. — Mais le critique des littératures méridionales a utilisé le *Cid* de Herder comme document, et lui a fait confiance. — Puis la désillusion est venue, trop tard. — Conscience et intelligence littéraires de Sismondi. — Quelques méprises de germaniste médiocre, quelques maladresses de traducteur : mais un souci d'exactitude bien rare à l'époque. — L'adaptation fantaisiste de C. de Lesser en est une preuve, par contraste : à travers Sismondi, qui le lui révèle assez tard, elle méconnaît Herder traducteur ou « éditeur » du *Romancero del Cid* autant qu'elle maltraite le *Romancero* lui-même.

I. — Madame de Krüdener

ASSIGNERONS-nous à M^{me} de Krüdener une place dans ce cercle de Français du dehors, esprits fort divers, occupés de choses diverses, entre lesquels nous ne chercherons pas à établir d'autre lien que l'amitié qui les fit plus ou moins proches de M^{me} de Staël exilée, et la connaissance très inégale qu'ils eurent de Herder ?

On vit la « belle Sophie ¹ » à Coppet en 1801, puis elle

1. Fin d'une lettre de M^{me} de Staël à Garat, 23 thermidor 1799, pp. M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 1^{er} mars 1913, p. 61. Il y a

fréquenta le salon de M^{me} de Staël à Paris. Sans doute elle l'avait connue déjà, par Suard et Morellet, dès avant la Révolution ¹. Elle fut en relations avec les principaux amis littéraires de la baronne, non seulement l'aimable Lezay-Marnésia, mais Camille Jordan, et Degérando qui parut dans son salon après 1815, et Benjamin Constant surtout qu'on vit chez elle en oraison ².

M^{me} de Krüdener connaissait Herder et l'aimait. Dès 1796, lectrice fervente de ses « pénétrantes » *Idées*, elle s'inquiétait au bruit d'une récente adhésion de Herder au matérialisme, et demandait à Jean-Paul, fort lié avec le ménage weimarien, de l'aider à calmer ses alarmes ³.

Mais il était alors bien tôt pour que ce herderisme de cœur pût trouver un confident chez nous ; M^{me} de Krüdener avait quitté la France depuis quatre ans, pour n'y pas revenir de plusieurs années encore ⁴. Et sans doute la promp-

moins d'amitié dans tel passage d'une lettre à Necker, Weimar, 10 février 1804 (*ibid.*, 15 mai 1914, p. 353) où l'auteur de *Delphine* proteste contre l'opinion que *Valérie* serait un bon roman : « L'auteur de *Verther* qu'elle copie, n'en peut supporter une ligne, et il fait un extrait de *Delphine* que je traduirai cette fois pour toi parce que cela en vaudra la peine. »

1. J. Turquan, *La baronne de K.*, p. 91, 94, 102. — Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. II, p. 517-519.

2. J. Turquan, p. 61, 126, 149, 244, 276. — Ch. Eynard, *Vie de M^{me} de K.*, t. II, p. 30, 44. — R. Boubéc, *Jordan et M^{me} de K.*, p. 654 ss. ; notamment, p. 671, lettre de Riga, 22 décembre 1804 : « Camille, j'ai ici des diamans, des dentelles, des fêtes, et mon cœur se flétrit. » — *Lettres de la b^{me} Degérando*, p. 279, à M^{me} de Staël, septembre 1815. — Blennerhassett, *ouvrage cité*, t. III, p. 609. — B. Constant, *Journal Intime*, p. 145-146. — Barante, *Souvenirs*, t. II, p. 202. D'Haussonville, *M^{me} de Staël et M^{me} de K.*

3. *Autographe de la Bibliothèque (Royale) de Berlin, copie communiquée par M. F. Baldensperger* : « Lausanne, 17 décembre 1796 : « Sprechen Sie mir... von Herder, dessen geistreiche Geschichte der Philosophie der Menschheit ich oft lese. Beruhigen Sie mich über etwas, das mir Kummer macht, man hat mir gesagt Herder wäre seit einiger Zeit Materialist geworden. Mein Herz sagt mir es ist nicht möglich. Ich bitte, lieber Richter, ein Wort darüber. »

4. Elle passe quelques mois à Paris en 1789, loin de son mari, mais pour sa santé, puis parcourt le Midi de la France, Montpellier, Avignon, Barèges, avec Lezay-Marnésia, puis un jeune officier qui la ramènera à M. de K. — Elle est hors de France de 1792 à fin 1801, où elle vient à Paris ; l'automne 1802 la trouve à Lyon, 1803 à Paris de nouveau, qu'elle quitte en 1804 après l'exécution du duc d'Enghien ; elle y jouera en 1815 seulement le rôle politico-mystique qui fait de cette repentie une conseillère d'empereurs. (J. Turquan, p. 42, 59-61, 89, 97 ss., 125, 127, 134, 148, 216 ss.).

titude de son âme, puis — ou déjà ¹ — le prosélytisme ambitieux de son esprit, lui donnaient bien d'autres préoccupations, tout aussi graves.

Garda-t-elle au milieu des grands quelque chose du *prophétisme* désintéressé de Herder ? On ne saurait ici dépasser des conjectures, que rien ne fonde. Quelque émanation des meilleures pages des *Idées* s'est-elle fondue en ce « parfum de son âme abondante et toujours répandue » que subodorait la sympathie de Sainte-Beuve ² ? A l'en croire, en tout cas, la crise « prophétique » de M^{me} de Krüdener ne se décida qu'assez tard. Et dans les lettres de *Valérie*, quand le mari tout idéal qu'est le Comte parle à Gustave de ces douleurs « que la Providence envoie pour nous apprendre à lutter, à les vaincre, à les voir sous nos pieds, tandis que nos regards embrassent un superbe horizon ³ », est-ce un ressouvenir indécis de l'optimisme herderien où toute douleur est condition d'un bien ? est-ce une variante personnelle sur un thème romantique et wertherien ? est-ce enfin, plus simplement, l'accent d'une âme chrétienne que sut mal guider cet « esprit exagéré ⁴ » ? Il serait vain de chercher Herder ailleurs. L'« inspiration germanique » — Werther et Klopstock — et Tieck même — se nuance, se corrige, disait Sainte-Beuve ⁵, en se mêlant à de l'Ossian, en s'enveloppant des « brouillards de la Scanie » natale, en se voilant déjà de rêverie swedenborgienne. Quelle place pour Herder, dans ce roman d'amour pur, et sous ce triple ou quadruple revêtement ?

1. Baronne d'Oberkirch, *Mémoires*, t. II, p. 393. « On parlait beaucoup alors [1758] d'une jeune femme à l'imagination brillante et exaltée, qui voulait créer une secte et réformer les croyances philosophiques... M^{me} de Krüdener ne faisait alors qu'essayer ses forces. »

2. Sainte-Beuve, « Notice sur M^{me} de K. » en tête de *Valérie*, p. XLIII ; cf. *ibid.*, p. xxix : cette âme merveilleuse.

3. M^{me} de Krüdener, *Valérie*, lettre XXXV, p. 145.

4. B^{ne} d'Oberkirch, *Mémoires...*, t. II, p. 393.

5. Sainte-Beuve, *notice citée*, p. XIII, p. xxiii (parenté de l'âme de Gustave avec Ossian et Swedenborg) ; cf. *Valérie*, p. 160 : « Où êtes-vous, brouillards de la Scanie ?... » ; p. 260, Ossian, p. 261, Swedenborg. — *Ibid.*, p. 211, Klopstock, avec Racine et Gray, au nombre des auteurs favorisés de Gustave. — Pour la métamorphose que le Wertherisme subit dans *Valérie*, voir F. Baldensperger, *Goethe en France*, p. 42-43.

II. — Bonstetten.

Un autre familier de Coppet ¹ recourt à Herder, sur le tard, et lui demande confirmation de ses vues psychologiques sur le langage. Bonstetten, dans ses *Etudes de l'Homme* ², venant à traiter de la liaison des idées, veut montrer que le développement de l'intelligence et de la raison doit beaucoup au perfectionnement du langage et surtout de la grammaire. Comme preuve, il compare à l'opulence ordonnée et distribuée des langues civilisées et « psychologiques », les langues des peuples non civilisés, dont la seule richesse consiste « en un grand nombre de synonymes pour exprimer un très petit nombre d'idées ». Il redit en note, à l'appui de sa constatation, ce que Herder avait observé de la langue arabe, riche en synonymes, comme toutes les « langues de l'imagination », en raison de leurs termes abstraits : « cinquante mots pour l'idée de *lion*, deux cents pour dire *serpent*, quatre-vingts pour dire *miel*, et mille pour *épée* » ; de même, soixante-dix mots pour dire *Pierre*, et presque rien pour désigner tout ce qui tient aux opérations de l'âme, un lexicographe arabe rassemblant quatre cents mots pour exprimer l'idée de misère, et créant un quatre cent unième mot pour désigner une quatre cent unième misère, celle de les compter toutes. De même encore plus d'un trait curieux, et ingénieusement observé, du langage de Ceylan ou de Siam, des Caraïbes, des Hurons ou des Péruviens, où les rares mots qui traduisent des « idées sur l'âme » marquent eux-mêmes qu'ils ont exprimé, dans l'origine, des sensations ; où déclinaisons et conjugaisons sont à l'ordinaire peu développées, faute d'avoir à

1. Voir les *Lettres* de Sismondi, Bonstetten, etc... à M^{me} d'Albany, p. 332 : Coppet, 4 avril 1810, Bonstetten à M^{me} d'Albany ; *ibid.*, p. 341, Genève, 4 octobre 1812 : « c'est une grande perte pour moi que celle de sa maison et de sa persoune » ; *ibid.*, p. 74-75, Bonstetten passe en particulier l'été 1808 à Coppet, avec Sismondi.

2. Bonstetten, *Etudes de l'Homme*, tome I, p. 81 (et note, p. 81 et 82). Le passage de Herder mentionné ici se retrouve dans le Mémoire sur l'*Origine du Langage* (éd. Suphan, t. V, p. 75 ss.).

détailler des rapports abstraits de personnes ou de temps, parfois au contraire débordent, pour exprimer des rapports purement individuels et non systématisés, où enfin le seul *temps* amplement développé est le *passé*, le temps des longs récits, antérieurs à l'influence de l'écriture.

Par qui Bonstetten avait-il été informé de Herder ? Car lui-même, « ce Bernois qui ne le fut guère ¹ » parut assez peu fanatique de lettres allemandes ; jeune, il avait étudié en Hollande, puis en Angleterre, et, entre temps, séjourné à Paris ; puis l'Italie l'avait retenu, en attendant que la Suisse le reprît pour toujours ². Il fut aussi anti-Kantien que le Français le plus français de son époque, reprochant à la « secte » d'étendre son système comme un voile opaque entre l'observateur et la nature, et, pour exprimer son peu de sympathie intellectuelle, trouvant des comparaisons ingénieusement malveillantes : « Cette nouvelle philosophie, semblable à la teigne qui se nourrit de l'étoffe dont elle s'enveloppe, ne chemine que sous une nomenclature de mots faits à plaisir, dont le langage est un mystère pour l'homme non initié ³. » Si par hasard il loue Kant, c'est en l'accolant à un vulgaire moraliste, comme Garve, et pour une simple définition ⁴ ; et ce ne sera pas son moindre regret de voir interdire l'*Allemagne* de M^{me} de Staël, ouvrage « d'une vérité frappante », que de ne plus pouvoir espérer qu'il continuât, contre l'intention de l'auteur, à « dégoûter » les Français du Kantisme, en le leur faisant connaître ⁵. Ses préférences allaient aux philosophes français, « moins spéculatifs, moins guidés que les Allemands par des notions générales », et qu'il louait fort de leur « sociabilité » qui les tenait plus près de la réalité des choses ». Les Alle-

1. *Lettres... à la C^{me} d'Albany*, p. 88 ; de Sismondi, 28 mai 1809 : « Il avait tellement oublié sa patrie, qu'il l'observe, à présent, comme une ville étrangère, tout étonné de ce qu'il y trouve ; cf. *ibid.*, p. 101-102. — V. Rossel, *Litt. française hors de France*, p. 102 ; Ph. Godet, *Hist. litt. de la Suisse française*, p. 439. — 2. Blonnerhassett, t. I, p. 175-176, 204.

3. Bonstetten, *L'Imagination*, t. I, p. 150, note. — Cf. *Etudes de l'Homme*, t. I, p. ix : « Kant se présente à l'Allemagne tout couvert de nuages ». Cf. encore *L'Homme du Midi et l'Homme du Nord*, p. v. — 4. Bonstetten, *Etudes de l'Homme*, t. I, p. 252 note (à propos d'une définition de l'*analyse*). — 5. *Lettres... à la C^{me} d'Albany*, p. 332, 334, Coppet, 4 avril 1810, Genève, 6 novembre 1810.

mands, en général, lui paraissaient trop amis des « questions ténébreuses », et il savait être injuste avec esprit, à la française, quand il concluait : « La philosophie allemande ne peut plaire que sous le voile ; c'est une laide et ingénieuse coquette, qu'il faut bien se garder de mettre en déshabillé ¹. »

Il n'ignora point les représentants principaux de la *belle littérature* allemande et lisait ses poètes, dès l'enfance, à Yverdon ² ; pouvait-il ne pas connaître les idylles de son compatriote Gessner ³ ? un lecteur cultivé pouvait-il ignorer la mode, et les *Abdérites* de Wieland, ou la *Petite Ville* de Kotzebue ⁴ ? Ni Winckelmann, ni même Wolf ou Leibnitz, dont on assure qu'il fit une lecture assidue ⁵, n'étaient inaccessibles à un Français qui n'eût eu pour amis ni le poète F. Mathisson ⁷, ni Haller ou Jean de Muller ⁶, et sans doute Schlegel ⁸.

Est-ce par l'un d'eux qu'il a connu l'*Origine du Langage* de Herder ?

Jean de Muller procurant l'édition posthume des *Œuvres complètes* pouvait lui signaler celle-là pour ses recherches. Dès 1776 il recommandait vivement à Bonstetten, par deux fois ⁹, les Mémoires de l'Académie de Berlin et spéciale-

1. Bonstetten, *Etudes de l'Homme*, t. I, p. ix (Introduction) ; t. I, p. 80, note. — *Lettres... à la C^{me} d'Albany*, p. 332. — 2. Bonstetten, *L'Homme du Midi et l'Homme du Nord*, p. v. — 3. « ... Qui ne pouvaient naître que chez une nation simple et libre, dont ces poèmes sont le plus bel éloge » : *L'Imagination*, t. II, p. 182. — 4. Bonstetten, *ibid.*, t. I, p. 108 note ; *Etudes de l'Homme*, t. I, p. 248 note.

5. Bonstetten, *L'Imagination*, t. I, p. 77 (les quatre époques des beaux-arts, d'après Winckelmann), *ibid.*, t. I, p. 94 note (Wolf) ; quant à Leibnitz, voir les *Souvenirs* du duc de Broglie, t. II, p. 21.

6. Bonstetten, *Scandinavie*, p. xix : « Le peu que je vauX encore, je le dois à l'amitié : Bonnet, Gray, Muller, Matthison, Frédérique Brun ! je vous dois le bonheur de ma vie. » Cf. Bienerhassett, t. I, p. 204.

7. A. de Broglie, *Souvenirs*, t. II, p. 21 ; Ph. Godet, *Hist. litt. de la Suisse française* (1895), p. 302, 447 ; Blennerhassett, t. I, p. 204, 209 (c'est lui qui présente Jean de Muller à Coppel) ; cf. *Lettres... à la C^{me} d'Albany*, p. 333, Genève, 6 novembre 1810 : « On a traduit en français les lettres de Muller à moi : c'est une des lectures les plus intéressantes qu'on puisse faire » ; cf. *ibid.*, p. 336 et *passim*.

8. Blennerhassett, t. III, p. 676 : avec Sismondi, il attend à Coppel Schlegel et les enfants de M^{me} de Staël qui ramènent ses restes.

9. Johannes Muller, *Briefe an Bonstetten*, t. I, p. 147, 203 (cf. 165). Il lui parle souvent aussi de lectures allemandes qu'il fait seul ou avec Bonnet (I, 174, Winckelmann ; II, 739, Lessing, *Education du genre humain*,

ment les exposés de Weguelin et Merian. C'est vers cette date qu'y paraissait l'analyse du Mémoire couronné de Herder : le souvenir qu'en a Bonstetten date-t-il de si loin ? En tout cas Muller avait eu plus d'une occasion, même par lettres, de l'entretenir de Herder. Herder en 1780 envoie à Wieland pour un compte rendu au *Mercure Allemand* le premier volume de *l'Histoire des Suisses* dont il n'a pu lire encore lui-même que la Préface, à son goût « forte et belle ». Herder plus tard dissuade Muller d'accepter le poste qui s'offre à Vienne ¹. Surtout, peu après la nomination de Muller à Cassel, en 1782, Herder avait accueilli et logé Muller en visite à Weimar.

Je reviens de Saxe... J'ai quitté Weimar avec bien des regrets... Goethe m'a amicalement accueilli ; il gagne d'être vu... Herder a un grand génie, beaucoup d'esprit, et des grâces et un cœur qui feraient oublier le reste, si c'était possible. C'est chez lui que j'ai logé ; nous avons lu de mes leçons (je dois en lire au duc quand je reviendrai)... ²

Frédérique Brun, la commune amie danoise de Bonstetten et Muller ³, avait été jadis en relations par Böttiger avec « les Herder », leur donnant des nouvelles d'un de leurs

II, 1-2, son amour croissant de l'Allemand, etc...) — Pour les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, et Herder, voir plus haut page 62 (années 1773 pour 1771, 1783 pour 1781, analyse de Mérian.)

1. J. Muller, *Briefe...* t. II, p. 735, Berlin, 30 novembre 1780 (les lettres de 1780, perdues d'abord, puis insérées d'après une autre copie, postérieurement à l'impression du reste) ; *ibid.*, t. II, p. 573 (dans une lettre de Vienne, 1800, *Chronologie meines Lebens*). Les lettres manquent pour la période 1786-1794 (sauf une lettre de 1791 à Frédérique Brun) de même pour la période fin 1803-1804, qui sont celles des grandes œuvres de Herder et de sa mort.

2. *Ibid.*, t. II, p. 287, Cassel, 19 mai 1782 (en français). — J. de Muller et Herder se revirent en 1782 à Aschaffenburg (Haym, *Herder*, t. II, p. 476). — Cf. d'ailleurs Haym, *ibid.*, II, 73, 295, 687, 739, 721, sur les rapports de Herder avec J. de Muller, qui lut et jugea nombre de ses ouvrages, *Plastik, Gott, Persepolis*, écrits contre Kant... ; II, 144, 621, etc., la famille Herder était intime avec le frère de J. de M. ; I, 548, l'ouvrage de Muller sur les *Papes* développe des idées herderiennes... — D'après *l'Histoire des Suisses*, Herder souhaitait que Muller donnât une histoire des origines des peuples de l'Europe (*Ideen* XVIII, 3, trad. Quinet, t. III, p. 303 note). — 3. Blennerhassett, t. II, p. 519 (l'amitié de Frédérique Brun date de 1791). — Cf. le passage cité de la *Scandinavie*.

fil, leur recommandant une jeune Suissesse que Mounier avait chez lui, leur parlant d'un de ses livres, leur envoyant ses saluts « cordiaux et tendres » et assurant que « l'âme si humaine de Herder va jusqu'au fond de l'âme ¹ ».

Est-ce elle? est-ce lui? Ou peut-être Degérando que Villers chapitrait jadis pour avoir d'abord ignoré ce même *Mémoire* de Herder, et de qui Bonstetten estimait les lumières et la probité ² ?

De toute façon, Bonstetten n'a demandé à Herder que des compléments de documentation, quelques renseignements puisés jadis par lui-même aux livres de Missionnaires ou de voyageurs en lointains pays.

Ce n'était pas assez pour rallier le disciple — volontiers assez indépendant — et l'ami de Charles Bonnet ³, l'apôtre un peu ambitieux de la « philosophie rationnelle ⁴ », l'homme d'esprit, ingénieux et original ⁵, qui faisait à Benjamin Constant l'effet d'avoir commencé à penser trop vieux,

1. *Bibliothèque de Dresde*, archives Bœttiger, vol. XXI in-4°, Sophienholm, 9 novembre 1798, Copenhague, 8 janvier 1799 (puis 19 mars), 30 décembre 1799; *ibid.*: « Herders Menschenherz greift (?) an das innerste Herz. » — Sophienholm, 23 mai 1801: « Grüßen Sie herzlich und zärtlich unsere Herders. Cf., dans Bœttiger, *Zeitgenossen* t. II, p. 199, une lettre de Caroline Herder à Bœttiger, non datée: de la part de M^{me} Brun, à Rome avec Bonstetten, elle envoie à B. un poème à insérer au *Merkur*. Est-ce celui qui y a paru en août 1791, vol. 75? (R. Lote, *La France et l'esprit français jugés par le Mercure de Wieland*, p. 96).

2. *Lettres... à la C^{me} d'Albany*, p. 329, Genève, 13 juin 1808 (il lui fait remettre un exemplaire de son dernier ouvrage).

3. Bonstetten, *Scandinavie*, passage cité. — *Etudes de l'Homme*, t. I, p. 2: « Je pose comme principe, d'après Bonnet et beaucoup d'autres... » — Pour Damiron (*Philos. en France au XIX^e siècle*, p. 252), Bonstetten ne ressemble « à personne de ses maîtres, pas même à Bonnet ». — Cf. Ph. Godet, *Hist. litt. de la Suisse française*, p. 446.

4. *Id.*, *Etudes de l'Homme*, t. I, p. XL (Introduction): « Je me plais à errer dans les beaux déserts de la philosophie rationnelle. J'y ai percé des sentiers et peut-être frayé quelques routes. » Cf. Ph. Godet, *ouvr. cité*, p. 451, et V. Rossel, *Hist. litt. de la Suisse romande*, t. II, p. 372.

5. B. Constant, *Journal Intime*, p. 51, cf. 78. — Cf. encore *ibid.*, p. 42: « de l'imagination, mais point d'ordre », à propos de son ouvrage sur l'exactitude de Virgile; p. 39: « c'est encore une de ces existences demeurées légères, malgré l'âge, et que je ne peux souffrir, peut-être parce que je cours le risque de leur ressembler »; p. 85: « sautillant et sans profondeur ». — Sismondi à la C^{me} d'Albany (*Lettres*, p. 160), Pescia, septembre 1812): « sa conversation, ses écrits, sa correspondance, tout est sautillant, même sa conduite; cf. Sismondi, *Journal et Correspondance*, p. 87, 23 avril [1826]... « tous ces débris de la secte de Voltaire... »

dont le même Constant, comme Sismondi, supportait mal la légèreté attardée et « sautillante », et qui, s'en tenant à « des vues », ne fit en somme qu' « effleurer la philosophie ¹ ».

III. — Herder et Sismondi.

Herder et Creuzé de Lesser.

Il serait vain de prêter à Herder philosophe de l'histoire une influence même légère sur l'historien que fut Sismondi. Déjà ses *Républiques Italiennes du Moyen Age* ² niaient à peu près tout effet du climat ou de la race, et donnaient le « gouvernement » et les « lois » comme la cause première du caractère des peuples, avec leurs vertus et leurs vices, leurs talents ou leur ignorance. Un quart de siècle plus tard, il ne cherche encore dans l'histoire qu'un enseignement moral ou politique, des leçons sur le gouvernement de l'espèce humaine, l'histoire « utile » étant pour lui celle qui apprend à éviter les erreurs des peuples ³. Ailleurs, il ne lui demande que de se faire le recueil, le registre commun, le dépôt général des expériences de toutes les sciences politiques et morales, système dont elle est une partie essentielle ⁴. A soixante ans passés, il reste fidèle à tous ses « enthousiasmes de jeunesse » ; désir de la liberté pour tous les peuples, réforme des gouvernements, progrès de la moralité, bonheur de la société humaine ⁵ ; pour cet homme du xviii^e siècle, ils sont toute une philosophie de l'histoire.

Il ne conteste point alors, qu'à force d'être attrayante,

1. Damiron, *Philosophie en France au XIX^e siècle*, p. 259. — R. du Nord, juillet-août 1837, p. 283 (extrait des *Bas-Reliefs* de Bornstedt). « Le trop inconnu Bonstetten, dit cependant Ph. Chasles (*Mémoires*, t. II, p. 171) ; cf. A. de Broglie, *Souvenirs*, t. II, p. 21.

2. Sismondi, *Républiques Italiennes*, Introduction. — 3. Id., *Renaissance de la Liberté en Italie*, t. I, p. 2, 3, cf. p. 8. — Cf. Ph. Godet, *Hist. Litt. de la Suisse française*, p. 444-445 (l'histoire morale, didactique : spécialement l'*Histoire des Français*), et A. de Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 344-346. — 4. Sismondi, *Chute de l'Empire Romain*, t. I, p. 1, 3, 9 ; cf., t. II, p. 416 ss.

5. Id., *Journal et Correspondance*, p. 181-182, à M^{lle} E. de Saint-Aulaire 6 juin 1835.

exacte et détaillée, l'analyse des temps passés et de « cet infini qui est dans le cœur de l'homme », fait perdre de vue la marche générale « ou du genre humain, ou de la nation qu'on étudie ¹ ». Au moment même où il semble que la philosophie de l'histoire va trouver en lui un adepte tardif, on ne sait, plus de dix ans après que V. Cousin a révélé Hegel et Quinet traduit Herder, s'il ne s'en tient pas à admettre la nécessité des vues d'ensemble, des « résumés d'une histoire générale » ou des essais sur la grandeur et la décadence des peuples. « Il faut, concède-t-il, fondre de nouveau les individus dans les masses, il faut s'élever, en quelque sorte, au-dessus de la terre, pour voir se dessiner cette procession majestueuse du genre humain, qui s'avance lentement vers le but à lui assigné par la providence. » L'image n'est pas sans grandeur ; mais Sismondi n'en persiste pas moins à nier qu'un bon historien doive être un prophète regardant le passé, comme l'assure « un philosophe allemand », et qu'on puisse mettre ainsi « l'esprit de système de l'homme à la place du grand système de la Divinité », fausser ou voiler l'histoire en prétendant la juger *a priori* ou vaticiner en son nom. Même réduite à de simples *Précis historiques*, l'œuvre des philosophes de l'histoire ne lui semble pas pouvoir suppléer à l'examen patient du détail : « Ils ont été quelquefois ingénieux, éloquents, profonds même ; ils nous ont trompés néanmoins, car ils n'ont point présenté les choses telles qu'elles ont réellement été ². » Il ne reconnaît la philosophie de l'histoire comme science que pour la désavouer aussitôt.

En devait-il être autrement d'un écrivain qui achevait en 1817 un travail de vingt et un ans, « expression d'une seule pensée et d'un seul sentiment, dit-il, qui m'a animé toute ma vie ³ » ? Quinet-Herder ou Hegel-Cousin pouvaient-ils rien changer aux convictions d'un homme qui touchait à la vieillesse quand il les connut ?

Il n'avait guère su jusque-là de l'Allemagne que l'Allemagne dramatique ou littéraire. Il la jugeait un peu contre Guillaume Schlegel, assez antipathique à sa nature d'esprit.

1. Id., *Précis de l'Histoire des Français*, t. I, Introd. — 2. Id., *ibid.*, p. 4.

3. Id., *Lettres*, p. 317 (Pescia, 15 mai 1817) : *l'Histoire des Français*.

Il la jugeait, surtout, comme il jugea la France impériale, d'après le regard mobile, impétueux, mais pénétrant, de M^{me} de Staël chez qui il écrivit et vécut longtemps¹.

1. *Id.*, *ibid.* ; p. 72, 101, la tragédie allemande ; p. 77 Schiller ; p. 78, 164 Werner (à Coppet) ; p. 110, 172, 203, romans de Goëthe (*Werther* et les *Affinités Electives*), les *Mémoires*, p. 74 son voyage de 1808 en Allemagne ; p. 104 il séjourne à Weimar ; p. 103 l'Allemagne rêveuse (opposée à l'Amérique) ; p. 263 (opposée à l'Italie, à la France, à l'Angleterre) ; p. 126-127 son éloge de l'Allemagne, dont il a communication « dès son premier jet », puis « de nouveau sous toutes ses formes » ; cf. p. 100-101 sur le projet primitif de M^{me} de Staël (*Lettres sur l'Allemagne*), l'ouvrage en est à peine au delà du premier quart (Coppet, 6 sept. 1809). — Quant à la *France impériale*, voir *ibid.*, p. 97 (1809) : « Je n'ai jamais vu Paris, mais je le déteste par avance et de plus je le crains » (il se défie par avance du plaisir qu'il y pourrait goûter) ; aversion « pour la ville, et ses habitants, et la nation dont c'est la capitale » ; p. 224 (1814) : « Quant aux nations, je n'estime hautement que l'anglaise... Après celle-là, qui me semble hors de pair, entre toutes les autres c'est la française que je préfère. Je souffre pour elle lorsqu'elle souffre, et encore que je ne sois point Français, mon orgueil se révolte quand son honneur même est compromis » ; p. 246 (1814) : « J'évitais de toutes mes forces d'être confondu avec la nation dont je parle la langue, pendant ses triomphes ; mais je sens vivement dans ses revers combien je lui suis attaché, combien je souffre de sa souffrance, combien je suis humilié de son humiliation » (il se dit : du peuple genevois et de la nation française). — Sur son *hostilité à Schlegel*, voir *ibid.*, p. 71 (1808) : la brochure sur *Phèdre* « pétille d'esprit, mais c'est souvent celui d'un avocat » ; p. 168 (4 novembre 1812) : « J'aime votre vivacité sur Schlegel ; c'est en effet un pédant présomptueux, ... presque toujours d'une extrême insolence » ; p. 278 (1816) : « Nous avons tant de points d'opposition et de mésintelligence, que la plus longue et la plus intime habitude entre nous ne peut pas prendre le nom d'amitié. » Ce qui n'empêche pas le *Journal de l'Empire* (11 mars 1814, cf. 21 mars) d'accoler « incidemment » Sismondi à Schlegel, de voir la distinction entre littérature *classique* et *romantique* à la base de la *Littérature du Midi de l'Europe* comme elle est à la base du *Cours de Littérature dramatique*, d'imputer en somme à l'influence de Schlegel le « chaos » où les paradoxes de Sismondi plongent le lecteur. — Sismondi vit à Coppet en compagnie de Schlegel en 1808 et 1809 (*Lettres*, p. 75, 85) ; il l'a vu à Vienne au printemps 1808 (Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. III, p. 287), et précédemment les a introduits M^{me} de Staël et lui dans la société romaine (*id.*, *ibid.*, p. 147) : il sera à Coppet pour l'y attendre quand il ramènera le corps de M^{me} de Staël (*ibid.*, p. 676). — Les 40 leçons publiques où il ébauche à Genève, dans l'hiver 1811, son cours sur les littératures méridionales (*Lettres*, p. 147) ont leur « pointe polémique » dirigée contre les idées artistiques de Schlegel (Blennerhassett, t. III, p. 419). — Sur son *intimité avec M^{me} de Staël*, voir p. ex. *Lettres*, p. 108 (1810) : « A force d'écrire et surtout de vivre chez M^{me} de Staël, etc... — » ; chez elle il prend confiance en lui-même (Ph. Godet, *Hist. Litt. de la Suisse française*, p. 442).

*
* *

C'est grâce à eux sans doute, plutôt qu'à M^{me} d'Albany, cette « commère¹ », c'est grâce à Schlegel surtout² que, préparant son cours sur les littératures modernes et plus spécialement romanes, il peut espérer que la connaissance des critiques allemands lui permettra de considérer son sujet sous des rapports nouveaux³. Est-ce par elle, ou par lui, qu'il connut le *Cid* de Herder ? ou bien par l'éditeur posthume des *Œuvres complètes*, Jean de Muller, « le plus grand historien de nos jours⁴ » ? Ou s'il vit à Weimar Wieland, futur admirateur de ses *Républiques Italiennes*⁵, cet ami du défunt lui a-t-il parlé d'un ouvrage à la naissance duquel lui-même s'était intéressé⁶ ? Peu importe en somme. Le *Cid* allemand ne fut pour Sismondi qu'un document, un élément d'information qu'il sut apprécier et utiliser faute des textes originaux, mais ne chercha point à juger en lui-même, relativement à l'art de l'auteur ou aux intentions littéraires dont cette œuvre de vieillesse avait été comme un « paradigme pratique⁷ ».

Sismondi a dit — après d'autres — la difficulté qu'on avait dans la France d'alors à se procurer des ouvrages espagnols, dont fort peu étaient traduits⁸. En Allemagne,

1. A. de Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 348. Voir en effet ses *Lettres inédites... à ses amis de Sienne*, oiseuses le plus souvent.

2. Bien que ce soit sur la foi de Frédéric Schlegel qu'en 1838 Pietro Monti fait des réserves sur la célèbre traduction de Herder (*Romancero*, Discorso del Traduttore, p. 20) : « Non è molto notevole la grazia senz' arte, propria dell' originale... negligente anziché no... contro l'uso generale de' traduttori tedeschi, fedeli nel traslatore fino allo scrupolo, vi ha fatto ommissioni di rilievo... »

3. Sismondi, *Lettres...*, p. 147, Genève, 11 oct. 1811 ; Bouterwek nommé *ibid.*, p. 172 et 223 (1813 et 1814). — 4. Id., *Républiques Italiennes*, t. I, p. 8. — 5. Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. III, p. 271.

6. H. Lambel, *Introd.* au t. LXXV de la Deutsche Nat. Litteratur, p. xxxix ; C. Redlich, Notes au t. XXVIII de l'éd. Suphan des Œuvres de Herder, p. 565. — 7. R. Haym, *Herder...*, t. II, p. 815-816.

8. Sismondi, *Littératures du Midi de l'Europe*, t. III, p. 99. — Cf. H. Tronchon, *Herder et C. de Lesser*, p. 507-509. — Phil. Chasles, *Voyages d'un Critique*, t. II, p. 431 et 146 ; les ouvrages espagnols, « denrée prohibée » sous Napoléon ; en faisant du *Cid* un saint, Sismondi aurait voulu plaire aux « fils du *Cid* » et déplaire à l'Empereur.

Herder s'en était vu privé comme lui ¹. Faute d'avoir pu recourir aux textes mieux que Herder, tous ses contemporains ont cru de bonne foi qu'il avait travaillé sur les originaux. C'est de France que les érudits allemands l'ont appris, beaucoup plus tard : sauf une quinzaine de romances trouvées par Herder dans un recueil partiel, le *Cid* allemand est une translation artiste de l'adroite et fantaisiste version donnée jadis en prose par la *Bibliothèque des Romans* ². En désespoir de cause, Herder avait cru pouvoir lui faire confiance ; sa sympathie pour l'âme espagnole, sa divination de l'esprit d'une race et d'un temps, l'avaient aidé à tirer d'un roman un vrai poème ³. Son art de métricien avait fait le reste — art très conscient des difficultés à vaincre — et donné l'illusion de romances calquées sur le rythme original ⁴.

Mais pour Sismondi le « poète-philosophe allemand » a recueilli les romances ; il en donne soixante-dix au lieu des quarante de l'antique *Tesoro Escondido* ; « il les a rangées de manière à ce qu'elles forment une biographie complète du héros, et il les a traduites en vers de même mesure, avec cette exactitude scrupuleuse que les Allemands apportent dans leurs traductions ». Sismondi n'hésite pas à le déclarer, la traduction de Herder, « qui a connu tous les originaux, qui a choisi avec critique et avec goût les meilleurs », est « supérieure à tous les recueils espagnols ⁵ ».

Aussi est-ce d'après Herder que Sismondi présente un résumé, une idée du *Romancero*. Il emprunte dans leur

1. H. Tronchon, *étude citée*, p. 497. — Cf., plus tard encore, *Sammlung spanischer Romanzen* (Aarau, 1821), Vorwort, p. 6-7 : « Zu der Ausführung des Wunsches, manche meiner Landsleute, denen es an andern Mitteln dazu fehlt, mit dieser kleinen Sammlung wahrer Volkslieder der Spanier bekannt zu machen... »

2. H. Lambel, *Introd. citée*, p. LXXI ; H. Tronchon, *étude citée*, p. 502, 494-495. — 3. R. Haym, *Herder...*, t. II, p. 821. — A. Farinelli, *Spanien und die spanische Litt. im Lichte der deutschen Kritik u. Poesie*, p. 332.

4. Caroline Michaelis, Notes jointes à l'éd. Julian Schmidt du *Cid* de Herder, p. 130. — H. Düntzer le note, (*Herders Cid*, p. 87), dès sa préface des *Volkslieder*, Herder remarquait qu'il n'est rien de plus difficile à traduire qu'une simple romance espagnole.

5. Sismondi, *Littérature du Midi de l'Europe*, t. III, p. 168. — Correction de la 2^e éd. 1819 : « un Allemand, poète et philosophe, Herder... »

entier les romances allemandes où sont chantés la tristesse de don Diègue déshonoré, le défi de Rodrigue au Comte, son retour après la vengeance, — puis la plainte de Chimène au roi, le duo nocturne de Rodrigue et Chimène, — la lutte en champ clos du Cid contre les quatre fils d'Arrias Gonzalo sous les murs de Zamora, — le salut des ambassadeurs persans au Cid, ses recommandations à Chimène avant de combattre sous Valence, l'apparition de saint Pierre, la mort du héros, et le miracle de sa victoire posthume ¹. Quelques fragments d'autres romances servent à indiquer la suite des événements, ou parfois à les situer avec exactitude ².

Sismondi n'avait pas connu la première version française en prose, et n'a pu lire les originaux espagnols, sauf exception, que trop tard. Il s'aperçut alors, par comparaison, que le *Cid* de Herder n'en est pas une reproduction fidèle. Est-ce pour avoir mesuré vraiment dans toute son ampleur la divergence de l'un aux autres, qu'il ne s'est pas senti le « courage » de refaire la besogne ? Il n'a cru qu'à des inexactitudes de traducteur trop soucieux de « supprimer les traits barbares de l'original » ; il n'a jamais su qu'en transposant celles des romances allemandes qui lui avaient paru le plus caractéristiques et le plus évocatrices du héros, il traduisait la traduction d'une traduction, déjà moins fidèle à l'original que Herder ne l'avait été à elle-même.

1. Herder, *Cid*, romances 1, 3, 4 ; 9, 14 ; 36 ; 62, 63, 64, 67, 68 (éd. Suphan, t. XXVIII).

2. *Id. ibid.*, fragment de la rom. 15 (fin de la cérémonie nuptiale) ; de 35 (dévouement d'Arrias Gonzalo pour l'infante sous les murs de Zamora) ; de 37 (le serment du roi à Burgos) ; de 39 (exil du Cid) ; de 65 (date de la mort du Cid). — Pour une autre romance traduite comme étant de Herder (rom. 38, serment que le Cid demande au roi à Sainte-Gadée), Sismondi suit non pas le texte allemand, mais un original espagnol donné en note : Fizo hacer al rey Alfonso — El Cid un solene juro — qui n'est pas la romance suivie par la Bibliothèque des Romans et Herder : En santa Agueda de Burgos, Do juran los hijos d'algo (*Romancero... recopilado por Juan de Escobar*, p. 71) ; cette romance finie, Sismondi revient aux quatre derniers vers (27-30) de la romance de Herder. — Inversement, à la romance 67, prise de Herder, il donne en note vingt vers d'un texte espagnol sans rapport exact à la version allemande qu'il traduit (tome III, p. 186 et 193).

3. Sismondi, *Littérature du Midi de l'Europe*, 2^e éd., 1819, t. III, p. 171, note. — M. Milà y Fontanals (*Obras completas*, t. VII, p. 23, n.) a noté déjà cette désillusion tardive de Sismondi.

Il a dû s'en rapporter à lui pour les romances, comme il avait dû s'en rapporter à Jean de Muller pour le personnage historique du Cid, et le plus souvent à « Boutterwek, Dieze et Schlegel » pour tout ce qui touchait aux choses d'Espagne ¹. Damas-Hinard pourra sembler fondé à lui reprocher une soumission excessive à leurs jugements; on l'a constatée en Allemagne aussi; elle s'explique aisément par la pénurie de textes originaux, et par une médiocre connaissance de l'Espagne ². Mais quoi qu'aient pu dire Viardot ou Phil. Chasles des erreurs commises par cet homme du xviii^e siècle entrant « dans le xiii^e... avec une lumière de 1820... superficiel avec gravité, et géométriquement frivole ³ », sa traduction partielle de Herder témoigne d'un souci d'exactitude bien rare à l'époque ⁴. La fidélité générale de cette interprétation aurait pu être dans la France d'alors un modèle; malgré ses imperfections, elle demeure un témoignage de la conscience et de l'intelligence littéraires de Sismondi.

A vrai dire, sa connaissance grammaticale de la langue allemande paraît avoir été médiocre.

Un certain nombre d'interprétations fausses proviennent de rapports syntaxiques mal observés. Tel ce contre-sens enjolivé dont on a dit ailleurs la longue histoire ⁵, et qui

1. Sismondi, *Littérature du Midi de l'Europe*, t. III, p. 99-100, 127 note, 197. — En renvoyant à la note dont Herder lui-même faisait suivre le titre de son *Cid*, M. Redlich observe (Herder, éd. Suphan, t. XXVIII, p. 565, cf. p. 399) que sans doute cette introduction historique de Jean de Muller, — supprimée dans l'édition à part qui suivit d'un an la publication dans les Œuvres complètes — n'eût pas été du goût de Herder, confiant en la valeur historique des romances : « sie sind historisch ».

2. Damas Hinard, *Romancero General*, t. I, p. LXX (*Avis au Lecteur*). Cf. plus tard E. de St-Albin, *Légende du Cid...* t. II, p. 9, note, et aussi L. Clarus, *Darstellung der spanischen Lit. im Mittelalter*, t. I, p. 217; Sismondi a du moins lu tout le poème (*Poema del Cid*) et gagné par là quelques-unes des rares parties de son ouvrage où il soit tout à fait indépendant de Boutterwek.

3. L. Viardot, *Études*, p. 144, note; (L. Clarus, *ouv. cité. ibid.*, doute que Viardot ait vraiment lu les vieux originaux espagnols). Phil. Chasles *Études sur l'Espagne*, p. 5 et 10. — Léon de Monge, *Études morales et littéraires...* t. I, p. 286, accuse Sismondi de s'être mépris comme Boutterwek, Southey, D. Hinard et bien d'autres, sur la nature du Cid primitif, plus cultivé qu'ils ne l'ont cru. — 4. Sur l'espèce des traductions d'alors, v. H. Tronchon, *étude citée*, p. 525-528.

5. Id., *ibid.*, p. 518, note 5 (Sismondi, 1813, Creuzé de Lesser, 1814, Vil-

fait « joindre les mains » aux fils du Cid implorant la miséricorde... « divine », tandis que ceux du Romancero et de Herder pleuraient de se voir les mains serrées trop rudement par leur vieux père, et lui demandaient grâce. Dans la même romance, Sismondi montre Rodrigue s'avançant vers son père, alors qu'il bondissait loin de lui, sous l'outrage, puis, comme par une répercussion d'erreur, offrant à don Diègue, sans enthousiasme bien apparent, l'épée que le vrai Rodrigue parlait presque de lui passer au travers du corps ¹. Ailleurs, Rodrigue déclarait accepter volontiers son exil de quatre ans « parce que c'est le roi qui le lui vaut » ; Sismondi traduit : parce que cet éloignement de la cour « apprendra au roi à me connaître ² »... Le Cid partant pour combattre Bucar et faisant ses recommandations à Chimène demandait que, lui mort, on appelât aux armes : Sismondi prend pour « les guerriers » eux-mêmes cet « on » anonyme à qui le Cid s'en remettait de ce soin, en toute confiance ³. Il priait le Ciel d'accorder à Chimène le pouvoir de conserver ce que lui-même a pu acquérir : pour Sismondi, c'est par l'appui de Chimène que le Ciel le conservera. A l'apparition de saint Pierre, le Cid de Sismondi se lève joyeusement de sa couche et tombe aux pieds de

lemain, 1830, P. Monti, 1838, Rénal, 1842; Saint-Albin, en 1866, rend enfin justice à Herder) : Herder, rom. 1, v. 25 ss. (éd. Suphan, t. XVIII, p. 401-2), Sismondi, t. III, p. 170-174 : « Bindet ihrer aller Hände-Ernst und vest mit starren Banden-Alle, Thränen in den Augen, — Flehen um Barmherzigkeit ». — « Ceux-ci joignent leurs mains en silence ; des larmes remplissent leurs yeux, et ils implorent la miséricorde divine. »

1. Herder, *ibid.*, v. 34 : « Tritt er von dem Vater rückwärts » ; Sismondi : « il s'avance vers son père ». Ce contre-sens et le précédent ont été déjà signalés par la *R. Critique* de 1867, t. I, p. 141, art. de G. P. sur l'ouvrage de R. Köhler ; « Sismondi comprenait l'allemand encore moins bien que Herder le français ». — Herder, *ibid.*, v. 37 ss. : « Hätt'ich nicht aus Euren Händen — Meine Waffenwehr empfangen — Ahndet'ich mit einem Dolche — Die mir jetzt gebotne Schmach » ; Sismondi : « N'ai-je pas reçu de vos mains des armes pour ma défense ? L'épée ne peut-elle pas repousser l'affront qui m'a été offert ? » Sismondi néanmoins traduit exactement la réplique de Don Diègue : Ce n'est pas contre ton père que doit se lever ton bras, etc... C'est le texte espagnol de cette même romance 1 qu'il donnera en note dans sa seconde édition, pour que les lecteurs qui savent l'espagnol puissent juger des infidélités de Herder.

2. Herder, *ibid.*, p. 481, rom. 39, v. 35, et Sismondi, t. III, p. 189 (fragment) : « Da vom Hofe die Entfernung — Mir der König selbst gebent. »

3. Herder, rom. 63, v. 17-18 ; Sismondi, t. III, p. 191-193 : « so rufe jenseit — Man zu Waffen ».

l'apôtre, alors qu'il s'était soulevé à peine sans que l'apparition bientôt évanouie lui donnât le temps d'aller jusqu'à elle. Enfin, quand le héros défunt combat encore, on nous parle « des drapeaux élevés du Cid », alors que Herder montrait seulement son fanion tenu bien haut, et nous voyons défilier *après* le Cid quatre cent chevaliers « pour couvrir son convoi », tandis qu'ils devaient seulement, *à ses côtés*, protéger les couleurs du vaillant ¹.

Parfois aussi la valeur de certains mots a été mal rendue, *flehn* par *prier*, *ersetzen* par *sacrifier*, *befrein* par *délivrer*, *erst* par *encore une fois*, *sodann* par *cependant*, *weil* par *pendant que*, *abnehmen* par *imposer* ². Saint Pierre engage le Cid à disposer *de sa maison*, et non plus à la disposer joyeusement; Rodrigue partant en guerre appelle sa femme « mon amour » et non plus « ma chère ». Les drapeaux qui le voient mourir, frémissent tristement dans les airs, au lieu que cette même tristesse les faisait s'arrê-

1. Herder, rom. 64, v. 31; Sismondi, p. 194 : « *auf seinem Lager... will fallen* ». — Herder, rom. 68, v. 42-44; Sismondi, p. 197 : Mit erhobner Fahne Cids... neben... zur Bedeckung ihr...; avec les drapeaux élevés du Cid,... après lui... destinés à couvrir son convoi ». — On peut comparer encore Herder, rom. 63, v. 13-14: Dass dich der Mauren — Keiner dann in Furcht und Schwachheit sehe : pour que les Maures ne découvrent en toi aucun signe de crainte ou de faiblesse. — Et romance 15 de Herder, v. 88-89 : « mich zu Strafe, Sprach er, diene Dieser da », traduit en : « elle est là, dit-il, pour me punir » ; romance 65, v. 8 : « Und Ximenes ihm zur Seite » ; et Chimène avec eux, etc... — Souvent les *temps* sont peu observés : Herder, rom. 1 (v. 1, 2) sass, dachte, rom. 3 (v. 4) redete, rom. 9 (v. 1, 10, 12) sass, trat, kniete, rom. 36 (v. 11, 39, 60) empfang, flossen, war, rom. 62 (v. 26) schwur, rom. 64 (v. 6) sahe, rom. 68 (v. 17, 50, 87, 88, 102) setzte, ging, siegte, anging, tous traduits par des *présents* ; rom. 3 (v. 26) als er dies gesagt : disait ; rom. 68 (v. 39) führet traduit par un imparfait. — Ailleurs, et pour la même raison, le sens est faussé, sans qu'on doive aller jusqu'à l'erreur complète; Herder, rom. 9, v. 39. Sismondi, t. III, p. 177, Chimène se plaint au roi Fernand : einer Waise-Der die Klage auf ihren Lippen-Schmerzlich Euch ein Vorwurf wird : une orpheline qui, avec la plainte sur les lèvres, est elle-même une accusation contre vous ; rom. 63, v. 7, als Cid gegen sie (30 Könige) hinauszog, sortant à sa rencontre ; peut-être bien aussi rom, 4, v. 18, Mitleid tief im Herzen fühlend, la pitié pénétrant jusqu'au fond de son cœur ; rom. 9, v. 7 Als, mit langer Trauerschleppe, comme, en longs habits de deuil ; rom. 1, v. 6, Tapfern Hauses der von Laynez, ... maison de Laynez.

2. Herder, rom. 9, v. 47, Sismondi, p. 177 ; Herder, rom. 15, v. 92, Sismondi, p. 180 ; Herder, rom. 36, v. 20 et 49 et rom. 37, fin, Sismondi, p. 186 ; Herder, rom. 68, v. 93 et rom. 3, v. 13. A la romance 64, v. 24, *Freunde* rendu par *saints* ne peut s'expliquer que par un lapsus, les deux mots venant d'être traduits ensemble.

ter de claquer au vent. Les chameaux avec lesquels « abordaient » (angelanget) les envoyés du Soudan, sont devenus « leurs chameaux chargés ¹ ».

Parmi les méprises du traducteur, on peut relever quelques traits de ce style « gènevois » que les adversaires de Sismondi lui reprocheront volontiers ². Mais s'il manque de science grammaticale ou d'adresse, sa bonne foi, ses scrupules même ne sauraient faire doute.

Parfois le traducteur a cru nécessaire de détailler l'expression, soit avec l'espoir de la renforcer, soit faute d'en bien sentir ou d'en pouvoir rendre la concision énergique; et la périphrase n'a guère pour effet que d'affaiblir ³.

Mais Sismondi cède rarement à l'habitude, à la loi française contemporaine, d'infidélité élégante et de traduction

1. Herder, rom. 64, v. 29, Sismondi, p. 193: Und bestelle froh Dein Haus; et dispose de ta maison. Herder, rom. 63, v. 30, Sismondi, p. 192: Gib mir, *Liebe*, gib mir Deinen Segen. — Herder, rom. 67, v. 4, Sismondi, p. 194, Rauschet ihr *nicht* in den Lüften, Traurig, dass... Herder, rom. 62, v. 19, Sismondi, p. 191.

2. Foisset, *R. Européenne* (1834), t. VIII, p. 196. — Par exemple (rom. 4 de Herder, v. 7, Denkend an des Sohns Gefahren), pensant à son danger; (rom. 9 de Herder, v. 12, Kniete demüthig nieder). Chimène place humblement son genou; (rom. 67 de Herder, v. 7, Denn es brechen seine Blicke) ses yeux à présent se brisent... etc...

3. Herder, rom. 1, v. 24, Sismondi, p. 170: er spricht zu ihnen nicht; il ne peut leur parler; rom. 3, v. 3, Einzeln redet'er: ils étaient seuls, et c'est ainsi qu'il parle au comte; rom. 4, v. 11-12, Alle kehren mit der Ehre — Froh und jugendlich zurück: mais ces attributs de la jeunesse reviennent tous avec l'honneur; rom. 1, v. 13, Sonder Schlaf und sonder Speise: jamais le sommeil ne ferme sa paupière, aucune nourriture ne touche à son palais; rom. 35, v. 31, Ihrer Dienste sechzig Jahr, les services qu'ils vous auraient rendus pendant 60 années; rom. 36, v. 64, spielend mit dem jungen Krieger, regardant comme un jeu de combattre ce jeune guerrier; v. 31, Hebet den Degen und die Stimme — Fürchterlich gen Zamora, élève la pointe de son épée, et sa voix terrible va frapper les murs de Zamora; v. 83, das Blut des Haupts, le sang qui inonde sa tête; rom. 37 fin, noch nicht! aujourd'hui je ne le suis pas encore; rom. 63, v. 1, Matt von Jahren, matt von Kriegen, épuisé par les années, épuisé par tant de guerres (cf. 64, v. 1: matt von Kriegen, matt von Kämpfen, traduit par: accablé par tant de guerres, accablé par tant de combats); rom. 63, v. 27, wer dem Herrn so treu wie Er gedient hat, celui qui servit si fidèlement son maître pendant sa vie (ajouté pour l'antithèse); rom. 67, v. 3, in und siegreich aus der Schlacht, qui accompagnâtes le Cid aux batailles et en revintes victorieux avec lui; v. 40, mit dem Tode, avec la mort elle-même; rom. 68, v. 29, Ganz in Eisen eingekleidet — Schien er da auf seinem Ross: tout le reste de son corps était couvert de fer et il paraissait à cheval, dans sa complète armure.

ennoblie ¹. Il est vrai, les hommes du roi Fernand deviennent ses *preux* ; sous Zamora le Cid arpente la « lice », la « carrière », et non plus la place ou le champ du combat ; chez lui, la simple chaise, la chaise de bois sur laquelle il s'assoupit, devient une chaise de bois *élevée* ou, à tout le moins, son « siège accoutumé » ; au ciel, *tous* les saints l'attendent ; quand il meurt, le vent qui descend des collines passe « au travers des fenêtres ouvertes » et non plus à travers l'unique fenêtre de jadis ; celui que, mort, on campe sur le fidèle Babieça n'est plus, bonnement, son maître, mais un « héros », et les grandes richesses dont on s'empare deviennent des richesses « immenses ² ». — Mais les personnages gardent leurs noms authentiques ³. Mais leurs paroles sont en général transcrites avec une scrupuleuse fidélité ⁴. Mais le très grand nombre des détails fami-

1. H. Tronchon, *étude citée*, p. 526 ss.

2. Herder, rom. 9, v. 28, Sismondi, p. 176 ; H. rom. 36, v. 3, Sism. p. 183 ; *ibid.*, v. 91, Sism., p. 185 ; H., rom. 62, v. 2, Sism., p. 190 ; rom. 68, v. 11, Sism., p. 197 ; rom. 64, v. 23, Sism., p. 193 ; rom. 67, v. 45, Sism., p. 196 ; rom. 68, v. 19, 90, Sism., p. 197, 198. — Cf. rom. 9, v. 19, « von... Hand » : sous les coups de ; rom. 14, v. 31, une interrogation oratoire pour rendre : Unendlich ist der Liebe Macht ; rom. 36, v. 22 : Denn Verräther seydt ihr alle : n'êtes-vous pas tous des traîtres ?

3. Cependant, rom. 68, v. 2 : Cid, der von Bivar sich nannte, le bon Cid de Bivar ; rom. 3, v. 36 ; wie ward Cid auf dieses Wort ? ce que sentit Rodrigue à ces mots (Sismondi s'est-il fait scrupule de l'appeler déjà *Cid* ?)

4. Sauf pourtant les paroles de Rodrigue à Chimène, dans la romance 15 (v. 78-85) ; Sismondi semble n'avoir pas compris l'offre que fait le Cid de remplacer tout ce que Chimène a perdu en la personne de son père, et le tout aboutit à un quiproquo (*Ehe*, en composition, pris pour *Ehre*) :

Fräulein, einen Mann von Ehre	Und was Ihr mit ihm verlohren
Leider habe ich Euch getödtet,	Vater, Freund, Verwandte, Diener,
Denn es wollt' es Ehr'und Pflicht ;	Alles geb'ich Euch, mit Allem
Diesen Mann geb'ich Euch wieder,	<i>Mich</i> , Euch, Euren Ehgemahl.

« Chimène, j'ai tué ton père, mais je l'ai fait sans perfidie ; je l'ai fait en combattant d'homme à homme, et pour venger une injure mortelle. J'ai tué un homme et je te rends un homme. Je suis ici pour obéir à tes ordres, et au lieu du père que tu as perdu, tu acquerras un époux, homme d'honneur. »

De même, rom. 35, v. 34 (Sismondi, p. 182, fragment), Arrias Gonzalo voudrait défendre lui-même l'infante, et non pas s'en remettre à ses fils : « Si je meurs, lui dit-il, c'est une heure ou deux de ma vie que *vous* perdez, et pas davantage » ; — que *je* perds, disait le Gonzalo de Herder. — On peut citer encore : rom. 68, v. 6 et 40 : *frisch und schön*, als ob er lebte : on dirait qu'il vit encore ; Trabethor wird sie genannt : la porte vers la Castille.

liers conservés par Herder sont traduits ¹ ; Sismondi, on l'a vu, lui reprochera de n'en avoir pas sauvé davantage : il jugeait les romances « remplies de détail » et leur trouvait un air de vérité, si peu comparables qu'elles soient au vieux *Poème du Cid*, « sans prétention, sans art, mais tout plein d'une nature supérieure », dont il avait cité pour elles-mêmes, pour leur charme de loyauté, de simplicité, nombre d'images naïves ².

Les omissions sont rares. Sismondi néglige parfois un mot dont la reprise ou l'expression formelle ne lui a pas semblé utile ³, ou qu'il lui a paru impossible de rendre à part ⁴, ou dont il a jugé l'à-propos [assez douteux, comme le *tiefbeschämt* appliqué à Rodrigue conduisant Chimène à l'autel, ou le souvenir d'Hercule évoqué au sujet du même Rodrigue attendant sous Zamora les défenseurs de l'infante, ou même le terme d'*amitié* appliqué aux compagnons du Cid qui lui font escorte pour sa victoire posthume ⁵. Ailleurs, quand le roi va jurer sur son honneur,

1. Cependant, rom. 63, v. 10, 25, Rodrigue disait à Chimène « bestatte mich » et lui recommande de caresser Babieça (streichle ihn) s'il revient du combat sans son maître ; chez Sismondi : « fais préparer ma sépulture » — « soigne » Babieça. Il est vrai qu'au v. 23 « mich heimkehren » est traduit avec plus de familiarité que n'en avait le modèle : « me rapporter sur son dos ».

2. Sismondi, *Litt. du Midi de l'Europe*, t. III, p. 167, 188, 148, 122-147

3. Rom. 1 de Herder, v. 32, Hoffnung ; rom. 4, v. 13, versenkt in tiefer Sorge, absorbé dans ces méditations ; rom. 35, v. 28, lasset Eure-Jungen Söhne vor Euch streiten, laissez du moins vos fils combattre avant vous (l'infante, à Gonzalo) ; rom. 62, v. 4 sass (cf. v. 2) ; *ibid.*, v. 5, Waren beide hoch erstaunt — Und noch mehr, noch mehr erstaunt... admirèrent, et ils s'étonnent encore ; rom. 68, v. 60, tödtlich, après giftig ; rom. 64, v. 9, glänzend (cf. v. 6) ; rom. 36, v. 86 (l'épée n'atteint que les rênes du cheval ennemi) sie durchhauend ; rom. 68, v. 50-51, schweigend..., leise.

4. Rom. 14 de Herder, v. 21 : Wie ? zwischen Dir und meinem Vater, Ihm ! — Mein Herz zu theilen ? Comment, entre toi et mon père, comment partager mon cœur ? — Rom. 36, v. 13, als er vor Diego's Antlitz... quand il arrive devant Diego ; *ibid.*, v. 24-25, beide rennen mächtig los, tous deux courent avec violence. — Rom. 64, v. 6, leuchtend sahe, welchen Glanz : une lueur brillante ; *ibid.*, v. 11, in süßem Himmelsduft : une lueur céleste. — Rom. 65, v. 6, prophezeiend. — Rom. 68, v. 9, der Valentia hart umschloss, qui tenait Valence assiégée ; *ibid.*, v. 14, 48, die Kriegstrommeten,... wohlbegleitet : les trompettes... (Chimène) accompagnée ; *ibid.*, v. 20-22,... Niederkleider — Aehnlich dem gewohnten Harnisch — Den Cid an den Beinen trug : ses chausses... telles que le Cid avait coutume de les porter.

5. Herder, rom. 15, v. 77 ; rom. 36, v. 5 (mit der Stärke des Alciden) ;

Sismondi estime suffisant d'annoncer que ce sera « dans l'église de Gadea », sans ajouter « devant l'autel sacré » ; il juge inutile, quand défilera le cortège funèbre du Cid, d'annoncer que Fanez venait le premier — puisque l'on commence par lui — ou d'ajouter « déjà depuis longtemps », quand on a dit qu'ils étaient tous loin de Valence¹. Telle fin de romance, peu intelligible, et où d'ailleurs Herder avait mal interprété lui-même son modèle français en prose, a été condensée par Sismondi, qui au reste n'en cite qu'un fragment ; pour telle autre romance reproduite en entier, la fin — simple transition — a été supprimée ; de même tel vers qui parlait d'une devise inscrite au bouclier du Cid, sans la dire².

On aurait mauvaise grâce à compter que la prose française pût rendre toutes les finesses de l'adaptation poétique allemande, avec sa souplesse et ses trouvailles de rythme³. Et il serait assez peu équitable de passer en revue un quarteron de traductions qui peuvent paraître impropres⁴, sans

rom. 68, v. 93-96, setzten die *freundlichen* Begleiter... Ruhig ihre Reise fort : le cortège... continué en paix sa route.

1. Herder, rom. 37, fin (vor dem heiligen Altar) ; rom. 68, v. 54, 53 (war der erste... längst schon).

2. Herder, rom. 39, fin : Mit gespitzten, scharfen Lanzen — Mit Wolfsrachen auf den Schilden, — Alle zogen sie mit ihm : les 300 chevaliers, portant des lances, le suivent. — Rom. 62, 7 v. de la fin (annonce du nouveau mariage des filles du Cid) : addition de la rédaction définitive, voir Lambel, *Introd.* citée, p. LXXVIII ; Sismondi, qui a parlé déjà de ces événements *prochains* à propos du *Poème du Cid* (t. III, p. 136, 143) supprime cette indication, ajoutée par Herder d'après les *Romances de Sepulveda* (Anvers, 1551, fac-simile publié à New-York, 1903). — Rom. 68, v. 25, Eingefasst mit der Devise...

3. Quelques effets heureux de *rejel* disparaissent. Par exemple, rom. 3, v. 19 et 20, Jüngling, Schande ; rom. 4, v. 20, schüttelnd (d'ailleurs traduit par *saisie*) ; rom. 14, v. 5, zu Dir (isolé, en fin de strophe) ; rom. 68, v. 89, Cid.

4. Rom. 3 de Herder, v. 29, rascher Jüngling, téméraire jeune homme ; rom. 4, v. 1 (Thränen) rannen, roulaient ; rom. 9, v. 34 gute Könige... die Ungerechten, les bons rois... les mauvais ; rom. 14, v. 4, o weinende Ximene, triste Chimène ; rom. 15, v. 86, den kühnen Degen, son épée redoutable ; rom. 36, v. 9 (les entrailles du père) wenden sich bei eurem Hall, sont déchirées par vos fanfares ; *ibid.*, v. 80 Hölleneifer, la fureur ; *ibid.*, v. 76 in der stärken Hand Ordoños, conduit par la main terrible d'Ordoño ; *ibid.*, v. 92 (le jeune guerrier qu'on voit) verblühen — Ihn verblühen wie eine Rose — Eh sie sich entfaltetete : qui perdait son sang, il se fanait comme une rose qui va bientôt se défeuiller ; rom. 63, v. 21-22 Dass sie kein andrer, — Kein Unwürdger führe : afin qu'aucun homme indigne de moi ne vienne à la posséder (l'épée du Cid) ; *ibid.*, v. 28,

mettre en regard le très grand nombre de cas où Sismondi, de toute évidence, à travers plus de six cents vers, a cherché et souvent réussi à reproduire le sens complet, jusque dans les détails¹.

Non content de tenir Sismondi pour un guide peu sûr en matière hispanique, Philarète Chasles assurait que les traductions françaises « faites par cet excellent philosophe avec une traduction allemande, fourmillent de contre-sens ». C'était, quant à sa traduction du *Cid*, sinon le calomnier, en tout cas méconnaître les intentions d'un homme qui avait dû « habituellement lire et penser en italien, en latin » et *occasionnellement* en allemand, en espagnol, ou en diverses autres langues².

Pour achever de le justifier, malgré inexpériences ou maladresses, rien de tel que de comparer à son adaptation de Herder, l'idée que se fit alors du *Cid* allemand le littérateur Creuzé, à qui sans nul doute Sismondi le révéla.

blinket schon die Morgenröthe, déjà l'aurore rougit le ciel ; rom. 64 v. 12, schlummerst du, dors-tu ? ; rom. 65, v. 2, des Maimonds, du mois de mai ; rom. 67, v. 26, Mitgefährt, compagnon d'armes ; *ibid.*, v. 49, Trommeten, Trommeln ; trompettes ! trompettes ! rom. 68, v. 7 (le mort) mit hellen Augen, avec ses yeux ouverts ; *ibid.*, v. 23, durchgenäht, semé ; *ibid.*, 24, Kleidung, manteau ; *ibid.*, v. 61, also meisterhaft, avec tant de certitude (flèche lancée) ; *ibid.*, 77, glänzete wie Feuer, étincelante de feu ; *ibid.*, 79, Breitet Er ringsum den Tod, la mort s'étend autour de lui ; *ibid.*, 81, 82, viele... wohl zehn tausend, plusieurs... plus de cent mille.

1. En tenant compte des omissions, le total des vers de Herder traduits par Sismondi serait de 637. — Quelques exemples seulement de cette exactitude heureuse, et tout menus : Rom. 14 de Herder, v. 25 : Die Ehre that's, nicht ich — Die Liebe will's versöhnen : l'honneur le fit et non point moi, l'amour doit faire notre paix ; rom. 63, v. 16, Ruhepsalmen, les psaumes de Requiem ; rom. 64, v. 13, auf : sus ! rom. 67, v. 46, her von den Höhen, qui descend des collines ; *ibid.*, v. 49, auf ! nun, auf ! sus à présent, sus ! etc...

2. Ph. Chasles, *Voyages d'un Critique...*, t. II, p. 147 (cf. 431) et 257. — Sismondi, *Journal et Correspondance*, p. 37 ; citation de Sismondi, fin du 6^e vol. des *Républiques Italiennes*. Il lit l'allemand, Jean de Muller dont il admire le *Darstellung* (*Correspondance*, p. 161, sept. 1812 ; cf. p. 107, janv. 1810) ; il loue comme très harmonieux et pittoresque l'allemand de Bonstetten (*ibid.*, p. 160, sept. 1812). Malgré eux deux et Schlegel, il fait surtout mine d'autodidacte. OEhlenschläger (*Lebenserinnerungen*, t. II, p. 173) le voit à Coppet, et atteste qu'il comprend l'allemand, sans le parler. — Voir dans le *Journal d'Amiel* (t. I, p. 128, 15 sept. 1857) un éloge senti de son compatriote Sismondi (conscience, honnêteté, cordialité du caractère, « un bel exemple », etc).

Sauf une commune fécondité littéraire, nulle analogie de nature entre Herder et Creuzé. Le hasard, — ou peut-être, aidé par le hasard, un dessein d'opposition politique — fit qu'ayant découvert les *romances* de la *Bibliothèque des Romans* à laquelle il était allé demander des aventures de chevalerie, « chercheur de coquillages » qui a trouvé un trésor, Creuzé se mit en devoir d'« imiter les romances espagnoles en romances françaises », peu après le moment où paraissait le *Cid* de Herder¹.

Il était fort peu suspect de germanisme. Malgré une annonce parue jadis, isolée et sans doute inaperçue², rien ne donne à croire qu'il ait pu connaître sur-le-champ l'œuvre allemande, et qu'il en sut autre chose que ce que lui en apportait Sismondi, peu avant l'achèvement de son propre travail. La comparaison des deux adaptations, Herder et Creuzé, n'a d'intérêt véritable que celui d'opposer deux *moments* de deux littératures, bien plutôt que deux tempéraments intellectuels, si hétérogènes que tout élément de rapport entre eux fait défaut³.

Connu de Creuzé partiellement et si tard, le *Cid* de Herder-Sismondi lui a peu donné; sauf quelques emprunts de la dernière heure, le fond de son œuvre ne lui a rien dû⁴. Pour tels détails isolés, l'imitation paraît douteuse, et l'origine peut être aussi bien autre: soit Sismondi lui-même, soit, pour des traits postérieurs à la première édition, quelques œuvres de vulgarisation parues dans l'intervalle, comme l'*Espagne Poétique* de J.-M. Maury, ou les *Romances* du chevalier Regnard. Herder fournit peut-être, si Creuzé ne l'invente de lui-même, l'idée d'un trait à ajouter au caractère du *Cid*⁵. Mais c'est à Sismondi, non pas à Herder comme on le pouvait croire⁶, qu'il va

1. H. Tronchon, *étude citée*, p. 489 ss., 494.

2. *Archives Littéraires de l'Europe*, t. I, 1804, p. LXV; t. II, p. VI.

3. H. Tronchon, *étude citée*, p. 495-496. — 4. Id., *ibid.*, p. 511, 517-518.

5. Id., *ibid.*, p. 512 (Le *Cid* mourant pense à remercier Chimène).

6. Je l'avais cru moi-même (*étude citée*, p. 512 et note 4); mais il se trouve que Sismondi a supprimé, sans doute comme faisant double emploi avec ce qu'il avait déjà dit à propos du *Poema del Cid*, p. 136, 143, la fin de la rom. 62 où Herder, par une addition empruntée à Sepulveda, annonçait ces événements. C'est dans les indications antérieures de Sismondi, relatives au *Poema*, que Creuzé a puisé.

prendre la donnée d'une romance postiche de son crû, sur les secondes nocces des filles du Cid abandonnées par leurs premiers maris les Carrion. Il attend que J. M. Maury, puis Regnard, lui aient donné l'exemple, après Herder et Sismondi, pour se risquer à retracer lui aussi la scène du défi Rodrigue-Gormas, illustrée par Corneille¹. Une romance entière qui pourrait sembler provenir de Herder lui-même — ici non traduit par Sismondi — n'est chez Creuzé qu'une glose maladroitement versifiée, mais assez fidèle, d'un fragment que Sismondi avait donné du vieux *Poema del Cid*². Une autre romance enfin paraît bien, elle, d'origine herderienne³ : la *Bibliothèque des Romans* l'avait ignorée ; un trait de l'original espagnol, négligé par Herder, manque chez Creuzé, et il reproduit une déformation légère que Herder avait cru pouvoir se permettre : Sismondi avait choisi, pour la traduire, cette romance seule parmi les sept que Herder ajoute à la *Bibliothèque des Romans* ; Creuzé de Lesser se montre homme de goût, en la jugeant digne de clore son propre poème.

Mais il use avec Herder des mêmes libertés qu'il prend avec tout modèle, déformant ou changeant les noms et qualités des personnages, altérant les données historiques ou légendaires que Sismondi avait su respecter, supprimant la plupart des traits expressifs ou familiers, substituant au détail vivant des gloses ou des additions oratoires, enjolivant même le *Romancero*, et Herder, et Sismondi, de déclarations de foi royaliste. Il modifie à son gré les mœurs et le pittoresque, il retranche et ajoute à sa guise. C'est ainsi qu'il traite tout ce qu'il a connu des Romances. Soit que de ci de là, par grand hasard⁴, il ait fait au *Romancero* quelques emprunts de détail et démarqué sur le tard deux de ses poèmes — le chevalier Regnard aidant — soit qu'il en reste à la *Bibliothèque des Romans*, son modèle d'élection⁵, et lui fasse aveuglément confiance comme à une simple *matière* à versifier, lui qui pourtant a sous la main le recueil espagnol d'Escobar vainement recherché par Herder, et ainsi toutes preuves de l'indépendance avec laquelle

1. H. Tronchon, *étude citée*, p. 513. — 2. Id., *ibid.*, p. 515-517. — 3. Id., *ibid.*, p. 513-515. — 4. Id., *ibid.*, p. 519, 521 ss. — 5. Id., *ibid.*, p. 497 ss., 504, 507.

l'a traité le premier adaptateur français, suivi par Herder faute de mieux.

Là déjà s'accusent, entre son œuvre et celle de Herder, de significatives divergences ¹. Herder a été dupe de bonne foi, Creuzé a fermé les yeux pour ne pas voir. De plus, Herder était préparé, par toute sa vie littéraire, à sa tâche de traducteur épris et scrupuleux ²; Creuzé, venu au *Roman-cero* par accident ³, le traite avec la même fantaisie qu'il a traité jadis le Tassoni ou Schiller ⁴. Il prend volontiers des mines érudites pour en vanter le charme naïf et simple, mais il n'en parle que d'après Sismondi ou la *Bibliothèque des Romans* ⁵, confond *Poema del Cid* et romances, ignore toutes les distinctions — insuffisantes — établies par eux entre ceci et cela, situe en plein Moyen Age les romances du xvi^e siècle, et traite comme une espèce de poème médiéval l'adaptation que le xviii^e siècle français en avait faite, sur ses vieux jours. Selon son goût à lui, selon le goût français, les romances ne pouvaient être « présentées » telles quelles au public ; il a fallu les « améliorer » ; il a fallu « épurer en imitant... dégager cet or si pur du sable qui le cache quelquefois », supprimer de ce vaste champ toutes les landes, ne cueillir de ce parterre que les plus belles fleurs ⁶. « J'ai fait à ces romances, dit-il lui-même, tous les changements que j'ai cru leur être avantageux... retranché ou abrégé tout ce qui m'a paru inutile ou insignifiant. » Comme d'une invention merveilleuse, dont « ni les Espagnols ni personne » ne s'était avisé, il est tout fier d'avoir pensé à les « coordonner », de force. Il ne dissimule pas que plusieurs de ses « romances » sont de son crû, et peut à bon droit défier qu'on les discerne. Son triomphe de malencontreux virtuose est d'avoir varié le mètre — uniforme dans les romances — au point qu'on n'en puisse trouver deux de suite, parmi les siennes, qui offrent la même mesure ou le même arrangement de rimes. Il se vante d'avoir visé à l'effet poétique ; les romances, dont il exaltait la simplicité précieuse, avaient le tort grave, à son goût, de manquer d'« art » ; le « problème » a été pour

1. Id., *ibid.*, p. 505. — 2. Id., *ibid.*, p. 510-511, cf. p. 872. — 3. Id., *ibid.*, p. 873. — 4. Id., *ibid.*, p. 526. — 5. Id., *ibid.*, p. 528-529. — 6. Id., *ibid.*, p. 530-531.

lui de leur en donner, tout en leur conservant le charme naïf qu'il célèbre sur parole. Plus tard, achevant le déguisement, il fera de ce *Romancero* travesti une « odéide », et « un matin » découvrira qu'il a fait « une foule d'odes, sans s'en apercevoir ¹ ».

Il est impossible d'être plus anti-Herderien, sans avoir lu Herder. Mais qu'on ne parle point de Herder à Creuzé : Herder a traduit le *Romancero* en allemand et « n'en a pas demandé davantage, dit Creuzé, non plus qu'aucun des traducteurs que je connais ² ». Aussi a-t-il jugé suffisant de s'en rapporter, sur son compte, à ce que disait Sismondi. Pas plus pour Herder-Sismondi que pour la *Bibliothèque des Romans*, — ignorée de Sismondi, — il ne s'est avisé d'instituer une comparaison avec le *Romancero* : sauf en un point, pour reprocher à Herder d'avoir « mal choisi » parmi les variantes espagnoles, alors que Herder a eu simplement le malheur de prêter à un contre-sens de Sismondi ³. Creuzé parle d'une édition du *Romancero* publiée par Herder ⁴, qui n'a jamais pu même le lire. S'il y oppose Escobar et la *Bibliothèque des Romans*, c'est pour blâmer Sismondi — faussement — d'avoir décerné à Herder comme un brevet d'invention, pour l'ordonnance biographique des romances. Il adopte sans contrôle aucun tout ce que Sismondi avançait sur l'« exactitude scrupuleuse » de Herder traducteur et ne ménage point les éloges au « poète si estimé » et à l'« ouvrage précieux » qu'est sa « traduction littérale et vers pour vers de même mesure ⁵ ». Mais ce ne sont là que compliments de bonne compagnie à un « poète et philosophe allemand très célèbre », célèbre au point qu'on s'est dispensé de le lire.

Que reprocher à un homme qui, dédiant son œuvre à

1. Id., *ibid.*, p. 861, 865, 864, 866, 869 ; cf. la Préface de Creuzé à son édition de 1836 (*ibid.*, p. 531 et notes 1 et 2).

2. Id., *ibid.*, p. 861. — 3. Id., *ibid.*, p. 518, note 5.

4. L'article déjà mentionné de la *R. Critique* de 1867 (t. 1, p. 141, signé G. P.) étudiant l'ouvrage allemand de Köhler sur le *Cid* de Herder, signalait non seulement des erreurs de traduction de Sismondi, mais aussi quelques-uns des contre-sens de Herder (p. 143) — en combattant le préjugé de l'« exactitude scrupuleuse » des Allemands p. 143-144) — et enfin les sottises de Creuzé, relatives à une traduction vers pour vers et à une édition, qu'aurait données Herder (p. 144).

5. H. Tronchon, *étude citée*, p. 518-519.

l'Académie de Madrid, déclare avec l'orgueil d'une belle inconscience : « Pour moi, je n'ai pas un moment eu la pensée de traduire ces romances ¹ ? » Que reprocher à un homme de 1815, dont l'œuvre a été un succès et fut pour son temps une initiation véritable, au dire d'Emile Deschamps lui-même ? que le *Mercur de France* a loué bien fort d'avoir tiré un *manuscrit* de la poussière des bibliothèques ? dont les rares essais de fidélité ont été blâmés comme des crimes contre le goût ? et que le féroce Dussaulx a failli flétrir du nom de « romantique » avec Schlegel, M^{me} de Staël, « l'Allemand Herder et... son très humble traducteur, M. Simonde de Sismondi ² » ?

Si l'on osait faire à Dussaulx l'injure de supposer qu'il ait pu lire une ligne de Herder, voilà qui vengerait bien Sismondi de tout reproche d'infidélité. Mais ses fautes d'ignorance ne font plus l'effet que de vétilles, dès qu'on a mesuré la distance qui sépare son honnête bonne foi de l'inconscience littéraire où se complurent Creuzé de Lesser et la majorité des Parisiens contemporains de Napoléon.

1. Id., *ibid.*, p. 530.

2. Id., *ibid.*, p. 870-872, 873-874, 879-880, 878, 876-877, 880 note 2. — Les *Annales Romantiques* de 1825 (p. 177) donnèrent les « Plaintes de Chimène, romance historique imitée de l'espagnol, par Creuzé de Lessert ».

CHAPITRE II (*fin*)

M^{me} de Staël et son groupe

III. — Benjamin Constant et Herder.

- I. — Weimar. Avant : Herder semble inconnu de Constant. — Après : où il apparaîtra dans l'œuvre. — A Weimar : impressions de lecture.
- II. — Entre Weimar et la publication de la « Religion ». — L'œuvre s'avance à travers renoncements et reprises. Crise d'âme. Diversions : « Wallstein », Juliette, le mysticisme, la politique. — Refontes successives. L'enquête philosophique en Allemagne. L'érudition, française et allemande, accumulée.
- III. — La métamorphose de l'œuvre. — La conversion de Benjamin. Dès sa jeunesse, il est préoccupé du problème religieux. De la tactique à la conviction : Herder y a-t-il aidé ? Un auteur *fail* par son livre. — La rupture partielle avec l'esprit du xviii^e siècle, au nom du sentiment religieux : Herder et la « philosophie allemande » y aident ; mais elle est due surtout à une crise morale, à l'influence de l'époque, à l'expérience des *faits*.
- IV. — Ce qui subsiste de la conception ancienne. — L'idée française de la perfectibilité reste le dogme fondamental, Herder ou autres Allemands suggérant simplement à Constant des raisons nouvelles d'y croire. — L'anti-sacerdotalisme : conséquence naturelle du principe général, ou influence persistante de Condorcet. — L'action du climat sur les religions : Herder ? ou Montesquieu ? ou, ici encore, simple résultante du principe essentiel ?
- V. — Ce qu'a pu être l'influence profonde de Herder sur Constant. — Histoire des religions : développement de la notion du *sentiment* religieux indépendant de toutes *formes* religieuses. — Philosophie de l'histoire : le dogme (primordial) de la perfectibilité *humaine* de la religion, et la croyance (nouvelle) à la nécessité d'une tutelle divine aux moments critiques, sont conciliés par la conception herderienne du libre-arbitre.

QUOI qu'en ait dit Michel Berr son panégyriste, B. Constant ne pouvait être « deviné » par Herder, mort avant son arrivée à Weimar¹. Mais il y étudia de près les

1. M. Berr, *Eloge*, p. 70. — Sur B. Constant à Weimar, voir Blennerhassett, t. III, p. 56. J'ai dû reprendre plusieurs citations du *Journal intime*, concernant Herder, et données là en bloc.

Idées, communiquées probablement par Böttiger ¹. Le *Journal Intime* a recueilli au jour le jour les impressions de sa lecture ; la *Religion* en porte des traces.

A-t-il connu Herder auparavant ? C'est peu vraisemblable. Ce cosmopolite, « le premier des cosmopolites », qui longtemps erra d'un pays d'Europe à l'autre et ne fit choix d'une patrie qu'assez tard ², a dû fort peu tout d'abord à l'Allemagne, malgré quinze mois de séjour à Erlangen. Il avait entre quatorze et seize ans. S'il se familiarisa dès lors avec la langue allemande ³, prit — peut-être — à l'Université, pour la vie, le goût des études sérieuses, et connut quelques auteurs littéraires, ce fut beaucoup et ce fut tout sans doute ; et l'on en est réduit sur ce point aux conjectures ⁴. Ensuite l'Ecosse surtout, puis le salon Suard à Paris, aidèrent au développement de son esprit ; après ses deux ans de séjour à Edimbourg, et sa participation aux débats un peu ambitieux de la *Speculative Society*, on n'aperçoit encore en lui qu'un disciple des philosophes français, ses premiers maîtres ⁵. Plus tard, à la cour de Bruns-

1. Billet de la Bibl. de Dresde, non daté, pp. F. Baldensperger, R. Bleue, 18 avril 1908 ; Constant les demande « pour peu de jours ».

2. Melegari, *Introd. au Journal Intime*, p. xvii. — Cf. J. Texte, *Origines de l'influence allemande...*, p. 31. Sur ses démarches aux Cinq Cents (1796) pour revendiquer ses droits de citoyen français, voir G. Rudler, R. Suisse, août 1912, p. 239-240 (*Lettres à Louvet*). — En 1814, M^{me} de Staël lui écrit encore (*Unpublished letters together...*, pp. B^{ms} de Nolde, p. 72) : « Vous n'êtes pas Français, Benjamin, vous n'êtes pas attaché à ces lieux par tous les souvenirs de l'enfance » (en anglais dans la publication).

3. Michel Berr (*Eloge*, p. 103) attestera la grâce et la facilité avec lesquelles il parle allemand ; cf. Æhlenschläger, *Lebenserinnerungen*, t. II, p. 172. — Le *Cahier Rouge* (p. 87, Anvers, au retour de l'équipée en Angleterre) avoue que son « assez mauvais allemand » de 1787 était « presque inintelligible ».

4. G. Rudler, *thèse*, p. 117, 158, 160, 162, 181.

5. Id., *ibid.*, p. 166-169, 173-177, 184, 195, 85. — *Cahier Rouge*, p. 11, Edimbourg « l'année la plus heureuse de ma vie » ; p. 74 : la parfaite connaissance qu'il a dès lors de l'anglais. — Pour ses deux séjours chez les Suard, v. *Cahier Rouge*, p. 13-14, et 24. Il rend hommage à Suard : *De la Liberté des Brochures...* (1814) : reproduit par Ed. Laboulaye dans l'édition du *Cours de Politique Constitutionnelle*, t. I, p. 447, note. — Selon Louis Blanc (*Histoire de Dix Ans*, t. II, p. 176), B. Constant restera « de cette école anglaise et protestante dont Mounier fut l'orateur, Necker le financier, M^{me} de Staël l'héroïne, et dont l'empereur Alexandre, élevé par le général Laharpe, devint l'adepte ». Sur sa trad. fragmentaire (1787)

wick, il a eu grand'peine à tenir bon contre l'ennui ; ennui des gens, ennui des livres ; pourtant, sur les conseils de Mauvillon son ami, il y a « beaucoup parcouru » la littérature allemande ¹ ; les poètes allemands ne l'ont pas réconcilié avec la poésie ; c'est d'alors que date sa vive sympathie pour les philosophes et les historiens d'Outre-Rhin. Peu germaniste comme lui-même jusque-là, M^{me} de Charrière aura beau s'en alarmer pour le style, pour l'esprit de Benjamin ² : ces souvenirs de dix ans, un peu obscurcis, se réveilleront en lui avec une fraîcheur soudaine dès son retour en Allemagne, en 1804.

Pays « d'un grand intérêt », dira-t-il à Hochet ³, où le peuple est « le plus impartial de tous les peuples » et les gens de lettres « des êtres purement pensants. Ils lisent, ils méditent ou ils écrivent toute la journée ». Sa « courbature morale » ⁴ s'y délasse voluptueusement. Le bon sens, le calme des conversations allemandes le repose ⁵. A une date où presque tout en France, esprit et mœurs, le choque et le blesse, il a trouvé là « des hommes, assurera-t il, dont les habitudes et les opinions sont plus analogues aux miennes ». Et plus tard : « Ils connaissent ce dont ils parlent... décidément, il y a plus de fonds dans cette nation que dans la nôtre... Comme les Allemands valent mieux que nous ⁶ ! » Pour un peu, c'est là qu'il songerait à se chercher une patrie nouvelle ; en tout cas il rêve d'y pas-

d'un ouvrage de l'historien Gillies, par laquelle il comptait préluder à une trad. de Gibbon, v. cette trad. de Gillies, p. 2, et G. Rudler, *thèse*, p. 181 ss., et *Bibliogr.*, p. 44 ss.

1. Lettre à sa tante la C^{me} de Nassau, 31 janvier 1794 (à la suite du *Journal Intime*, p. 190) ; cf. lettre du 6 juillet 1792, citée par G. Rudler, *thèse*, p. 389 ; et voir *ibid.*, p. 445. Sur Mauvillon, v. L. Morel, *L'Influence germanique chez M^{me} de Charrière et B. C.*, 1912, p. 106.

2. Lettre de Brunswick, sans date, citée par V. Rossel, *Relations Littéraires*, p. 145 ; Ph. Godet, *M^{me} de Charrière*, t. II, p. 124 ; G. Rudler, *thèse*, p. 463, cf. 498.

3. Lettres à Hochet, p. 7 (Leipzig, 10 mars 1804). — Cf. encore, en 1814, lettre à Villers (*Briefe...* pp. Isler), Paris, 15 mai 1814 : « Je ne crois pas que je reste longtemps ici. Paris me déplaît, l'Allemagne m'a gâté. J'y trouvais moins de conversation [il s'en est assez plaint, à Göttingen !], mais plus de réalité. Ici je me sens au milieu de gens qui n'ont que des apparences de vie, et cette absence de nature devient fatigante à la longue. »

4. G. Rudler, *thèse*, p. 162.

5. *Journal Intime*, p. 17. — 6. *Ibid.*, p. 1, 91, 107, 117, 123.

ser tous ses hivers ¹. Il quitte une première fois « l'hospitalier territoire de Weimar », avec tristesse : « J'y ai étudié, vécu en sûreté, je n'y ai pas beaucoup souffert. Je n'en demande pas davantage. » Il y retourne peu après : « Je n'ai jamais tant étudié de ma vie. » Plus tard, la nostalgie de cette « douce retraite » le poursuit ; à Böttiger qui va l'abandonner pour Dresde, il déclare que son séjour l'avait rendu lui-même citoyen de Weimar ².

Mais quant à Herder, rien n'indique qu'il l'ait connu jusqu'alors autrement que de nom. Il avait vu près de M^{me} de Charrière Marie-Thérèse Heyne, avec son second mari Huber ; le premier, Forster, était en excellents termes avec Herder ³ ; elle-même avait fait visite avec lui deux fois au ménage Herder, à Weimar ⁴ ; il n'avait pas tenu à Heyne le père que Herder ne fût pourvu d'une chaire à l'université de Göttingen ⁵, où B. Constant le vit lui-même entre

1. A Rosalie, 27 février 1804 : *Lettres à sa famille*, pp. Menos, p. 198 ; *Journal Intime*, p. 23-24, 26.

2. *Journal Intime*, p. 9, 18 ; à la suite, p. 329, lettre à la C^{me} de Nassau. — *Journal Intime*, p. 83. — *Lettres à Böttiger*, pp. F. Baldensperger : Genève, 15 août 1804, cf. Lyon, 7 décembre 1804, et Göttingen encore 16 Juli 1812. — Sur un projet de voyage en 1812 à Weimar pour y séjourner « plus ou moins longtemps », v. *Lettres à Barante*, p. 556 (Göttingue, 21 juillet 1812).

3. Gaullieur, *Hist. litt. de la Suisse française*, p. 154 ; il y est dit inexactement que Forster vivait à Göttingen « dans l'intimité de Heyne, de Herder, de Bürger et d'autres littérateurs allemands ». — G. Rudler, *thèse*, p. 445, 424. Sur les relations entre Herder et les époux Heyne, notamment le « schwärmerisches Verhältniss » entre Herder et M^{me} Heyne, voir L. Geiger, *Therese Huber*,... p. 2. — Sur Constant et les Huber, v. L. Morel, *art. cité*, 1912, p. 96, 97, 101 ; *ibid.*, 113, 119, M^{me} de Ch. et Kant.

4. Haym, *Herder*..., t. II, p. 455 (en 1785 et 1787) ; cf. L. Geiger, *ouvr. cité*, p. 46, 51 ; *ibid.*, p. 337, Thérèse lit le *Génie de la Poésie Hébraïque*, de Herder.

5. Haym, *Herder*..., t. I, p. 714, t. II, p. 416 ; Heyne lui-même avait vu Herder à Weimar (1790) : *ibid.*, t. II, p. 451. Cf. L. Geiger, *ouvr. cité*, p. 172 : après une interruption de relations assez longue, en 1804 Caroline Herder demande aux Huber protection pour les œuvres de son mari défunt ; p. 175, le jeune Emile Herder, longtemps en correspondance avec eux, se marie avec Louise Huber, le vieux Heyne bénit l'union, en souvenir de Herder qu'il a tendrement aimé (*ibid.*, p. 205, 210). — Aux archives Böttiger, Bibl. de Dresde, vol. XL, n° 24 a., lettre de Huber à son retour de Neuchâtel, 26 novembre 1804 ; il a vu M^{me} de Staël, B. Constant, Degérando, Schlegel, Sismondi. B. Constant a beaucoup de piquant ; « es ist ein Mann, der sehr viel weiss », Sismondi « ein sehr interessanter junger Mann ».

deux voyages à Brunswick ¹. Par elle ou par lui, avait-il su quelque chose de Herder ?

Toujours est-il que dès l'hiver 1804 il prit Herder assez au sérieux. Si Villers avait réussi à fonder sa *Revue Germanique* au début de 1805, peut-être ne se serait-elle pas ouverte sans faire à Herder, comme déjà la *Bibliothèque Germanique* de 1800, sa place dans les lettres allemandes contemporaines. Au nombre des « esquisses » dont Constant proposa les sujets à Villers, l'une s'intitulait : « *De la perfectibilité de l'espèce humaine, comme introduction à l'extrait des Idées sur la philosophie de l'histoire de Herder* ² » ; elle était des mieux désignée, selon lui, pour les premiers numéros de la revue. Dans la publication de cette étude et de quelques autres, philosophiques ou littéraires, sur l'influence intellectuelle de Frédéric II et Joseph II, sur la théologie allemande, sur Wolf et Homère, sur les chœurs dans la tragédie antique de Schiller, il voyait pour lui-même l'avantage de développer des idées « dont plusieurs, disait-il, tiennent à l'ouvrage qui m'occupe, mais n'y peuvent être traitées que très en passant ».

A Leipzig, avant de rejoindre Weimar, il achète pour six louis de livres allemands ³. A-t-il depuis lors « trimbalé » Herder avec tant d'autres auteurs, « la moitié des livres étant usés par le transport avant d'être coupés ⁴ » ? Le catalogue de sa bibliothèque, établi quelque vingt ans plus tard, comprendra non seulement la première édition des *Idées*, mais celle aussi des *Lettres pour l'avancement de l'humanité* et des *Feuilles Détachées* ⁵.

1. G. Rudler, *thèse*, p. 445 (avril 1794).

2. Lettre du 20 nivôse an XIV, 10 janvier 1805, appartenant à M^{lle} Valentine Stapfer, communiquée par M. L. Wittmer à M. G. Rudler (voir sa *Bibliographie Critique*, p. 29-30). — Cf. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 266, n. 2, et *Journal Intime*, p. 94 (date, 1804, selon Melegari) : «... comme introduction aux idées sur la philosophie de l'histoire, par Herder ».

3. *Journal Intime*, p. 14. — 4. *Ibid.*, p. 78 ; cf. p. 95 : « Je continue à ranger ma bibliothèque. Il y a moins de livres dépareillés que je ne le mériterais. »

5. *Catalogue autographe*, des archives Monamy-Valin. Renseignement communiqué par M. G. Rudler (v. à ce sujet *thèse*, p. 422-423). Ce catalogue peut être, selon lui, daté de 1822, l'ouvrage le plus récent qu'il mentionne étant de cette année-là. Feuillet 33 : Herder, *Zerstreute Blätter*,

La *Religion* — les deux premiers volumes surtout — renverra en notes assez souvent aux *Idées*, à propos de l'Égypte et de la Chine, ou de l'Inde, ou des Hébreux en Égypte, ou du luxe dès Troyens, à propos du culte des animaux chez les sauvages, de l'influence exercée par les jongleurs, des premières corporations astrologiques, ou encore du climat, de son action sur l'organisme dans les pays septentrionaux, contrariée parfois par des circonstances locales qui, sans altérer les mythologies, s'y traduisent en de curieuses anomalies ¹. Ailleurs, au sujet de la métempsycose, née sous les climats du Midi, transplantée vraisemblablement dans le Nord par des colonies, et partout conservée, Constant se réfère à la fois aux *Idées* et aux *Feuilles Détachées* ². Enfin sur Pindare et l'idée de la Némésis, il discute un sens donné par Herder à l'épithète *δὲ γέβουλος* ³ ; est-ce dans Herder, ou dans Pindare ⁴, qu'il apprit à croire, à certaines heures, en une puissance invisible, placée derrière nous comme pour se moquer de nous, à cette *Némésis* qui a voulu, par une « nuit détestable », lui enseigner à ne pas dire en se couchant que rien ne l'empêcherait de bien dormir ⁵ ? Serait-ce chez Herder encore ⁶ qu'il aurait

Gotha, 1798, 6/12 cart. ; feuillet 39, Herder, *Briefe zu Beförderung der Humanität*, Riga, 1793, 5/12 cart... Herder, *Ideen zur Philosophie der Geschichte*, Riga, 1791, 4/8° cart.

1. *De la Religion*, I, 287 (note à la p. 38) ; II, 59, 74, 92 ; IV, 245 ; II, 224, 292 (renvois aux *Ideen*, appelées : *Philosophie de l'Histoire*, III, 38, 35, 42, 39, 43, 86, 142). — *Ibid.*, I, 313 (note à la p. 158), 350 (note à la p. 247) ; II, 29 (renvois aux *Ideen* I (sans autre indication) aux *Ideen* (sans indication précise), aux *Ideen* III, 117). — *Ibid.*, II, 137, 135 (renvoi aux *Ideen* II, 7 et 133, II, 153). — Outre ces références données par Constant lui-même, on peut encore indiquer : V. 202 (cf. *Ideen* XI, IV, trad. Quinet, t. II, p. 329) la métempsycose des Brame et les 80.000 transmigrations des âmes ; I, 240 (titre du chap. VII) : Conséquences de l'influence des jongleurs sur le culte des sauvages ; V, 112, le Midi, domaine du sacerdoce, le Nord, sa conquête ; nous reviendrons à ce dernier point.

2. *De la Religion*, IV, 107 (renvoi aux *Ideen* III, 42-43 et aux *Zerstreute Blätter*, I, 218.) — 3. *Ibid.*, IV, 381, sans référence exacte à Herder. — Sur la Némésis dans les *Zerstreute Blätter*, la 3^e partie des *Ideen* et les *Humanitätsbriefe* (les trois ouvrages de H. que B. Constant a eus à lui), voir Haym, *Herder*, t. II, p. 328. — 4. Voir *Journal Intime*, p. 40, 45, 55.

5. *Journal Intime*, p. 72 ; cf. p. 95, la terreur de la destinée.

6. Voir Herder, *Ideen* XII, II, trad. Quinet, t. II, p. 363 (cf. XII, XIV, trad. Quinet, t. III, p. 393) : l'esprit de conquête, qui se détruit nécessairement de lui-même... l'ambition de conquêtes. *Ibid.*, XV, II, trad. Quinet, t. III, p. 108 ; cf. XVIII, II, fin, trad. Quinet, t. III, p. 301 ; cf.

trouvé, à l'état d'indication obscure, la première idée de cet *Esprit de Conquête* qui l'occupera plus tard et marquera sa véritable entrée dans la vie publique ?

Ce ne sont guère là que références d'érudit, ou menus faits peu assurés ; les uns ni les autres ne sauraient attester, à eux seuls, une influence réelle. Il faudra, pour y croire, en rencontrer dans l'œuvre de Constant des preuves plus manifestes, où s'aperçoive une confirmation plus nette de ses premières impressions de lecture.

Au début du *Journal intime* et de son séjour à Weimar, il partage son temps entre Meiners et Herder. Meiners lui paraît utile, mais ennuyeux : des idées justes, mais peu d'esprit ; des « faits précieux », mais en un latin détestable et parmi d'intolérables longueurs ¹. Au contraire, il lit Herder « avec un plaisir infini ». Herder est pour lui « comme un lit bien chaud et bien doux, où l'on rêve agréablement ».

encore, trad. Quinet, t. III, p. 51, 57, 71, etc. — Y a-t-il un souvenir de Herder — après Heeren — dans tel couplet de l'*Esprit de Conquête* (chap. II, p. 201) : « Nous sommes arrivés à l'époque du commerce, époque qui doit nécessairement remplacer celle de la guerre... Les ramifications infinies et compliquées du commerce ont placé l'intérêt des sociétés hors des limites de leur territoire, et l'esprit du siècle l'emporte sur l'esprit étroit et hostile qu'on voudrait parer du nom de patriotisme... » ? — Cf. *De l'Usurpation* (XVIII, p. 360), et même dès l'introduction (p. 196) : « La durée de toute puissance dépend de la proportion qui existe entre son esprit et son époque... ». *Ibid.*, chap. XII (Des effets de l'arbitraire sur les progrès intellectuels), p. 329 : B. C. proteste contre la théorie « d'un cercle prétendu que parcourt l'esprit humain et qui, dit-on, ramène, par une fatalité inévitable, l'ignorance après les lumières, la barbarie après la civilisation... » Cela est-il contre Vico — bien peu connu encore — ? d'après Herder ? ou simplement d'après la théorie de la *perfectibilité*, qui reste chère à l'auteur ? Il ajoute : « La véritable cause de ces vicissitudes de l'histoire des peuples, c'est que l'intelligence de l'homme ne peut rester stationnaire : si vous ne l'arrêtez pas, elle avance ; si vous l'arrêtez, elle recule ; si vous la découragez sur elle-même, elle ne s'exercera plus sur aucun objet qu'avec langueur. On dirait, etc... » (ici Constant assurément ne pense plus qu'à Napoléon.)

1. *Journal Intime*, p. 2, 7, 9, cf. 10, 11, 12 (*De vero Deo — Zoroastre. — Sur l'origine des Egyptiens — Hésiode.*) Constant arrive à Weimar avec M^{me} de Staël en décembre, et non en janvier seulement, comme le dit lady Blennerhassett : voir E. Ritter, *Notes sur M^{me} de Staël...*, p. 63. Il a failli n'y pas venir (il ne devait d'abord accompagner son amie que jusqu'à Francfort), et y rester quelques jours seulement. — Aurait-il connu Herder, et utilement pour son livre *De la Religion* ? Plus tard, à Göttingen, n'aurait-il pas été trop tard ?

D'abord il déclare brièvement : « système doux et enthousiaste, mais rien d'assez positif ». Puis il admire chez Herder « une masse immense de connaissances ». Et de nouveau il le juge « bien vague », ainsi sur les monarchies du Midi et de l'ancienne Egypte ; il doute qu'il soit meilleur sur les Grecs et les Romains, et ne nous dit pas ce qu'il en a pensé¹. Il semble que les considérations très générales des cinq premiers livres, sur la terre parmi les mondes et l'homme au sein des êtres, lui aient plu médiocrement. Mais il a fait quelques « découvertes ». Dès le VIII^e livre, dans le « catéchisme » des Groenlandais, il trouve des indications contraires à sa théorie sur l'absence de morale et d'état sacerdotal dans le fétichisme ; il se promet d'expliquer cette exception, au lieu de la nier par esprit de système². Le jour suivant, encore d'après Herder³, il note la « singulière ressemblance » que présente la religion thibétaine avec le catholicisme, et rétient cette observation ingénieuse, « qu'aucune religion prise à la lettre ne serait praticable : transaction de l'idéal des religions avec les possibilités pratiques⁴ ». Il compte « faire une grande application de cette vérité », que « tout est bon ou mauvais suivant les temps et les lieux⁵ ». Pendant quelques jours, Herder semble aban-

1. *Journal Intime*, p. 5, 39, 2, 4. Les considérations que B. Constant juge « bien vagues » sont sans doute le premier aperçu de Herder (*Ideen*, VI, III et IV, trad. Quinet, t. I, p. 331 ss) sur les peuples méditerranéens.

2. *Journal Intime*, p. 4 (*Ideen* VIII, II, trad. Quinet, t. II, p. 72, d'après Cranz, *Geschichte von Groenland*, déjà cité VII, II.)

3. *Journal Intime*, p. 9 (*Ideen* XI, III, trad. Quinet, t. II, p. 317.)

4. *Ibid.* (*Ideen* XI, III, trad. Quinet, t. II, p. 315 : « Si une religion sur la terre est contradictoire et monstrueuse, c'est assurément celle du Thibet ; et certes si le christianisme (B. Constant dit : catholicisme) était répandu dans toute la rigueur et l'intolérance de ses doctrines, il ne présenterait nulle part un système plus révoltant que celui qui domine sur les montagnes du Thibet .. » ; 317 : « en un mot, la religion du Thibet est une espèce de souveraineté papale, comme celle qui a régné en Europe dans le Moyen Age, sans s'être entourée de cette noble élégance et de cette morale élevée qui distingue si éminemment le culte des Mongols et des Thibétains »... Cf. XVII, II, trad. Quinet, t. III, p. 233.

5. *Ibid.*, trad. Quinet, t. II, p. 319 : « Tout dans la nature, et par conséquent aussi le système de Bouddha, est bon ou mauvais selon l'usage que l'on en fait »... cf. 314 : « si chaque Thibétain obéissait scrupuleusement aux lois des Lamas et cherchait à imiter leurs suprêmes vertus, bientôt l'empire du Thibet aurait cessé d'être... » ; 316 : « Dans quelle détresse l'humanité ne tomberait-elle pas, si toutes les folies que consacrent les croyances nationales étaient strictement mises en pratique ! Le vrai est

donné : dans la *Louise* de Voss, Constant observe combien la religion protestante, en Allemagne, devient de plus en plus une chose de sentiment ¹. Et le voici au XVII^e livre de Herder, sur l'origine et les progrès du christianisme à travers l'Orient, puis les contrées grecques et les provinces latines. Il le trouve « d'une philosophie étonnante ». Le jugement est bref, mais vaut d'être cité :

C'est tout à fait la contre-partie de l'absurde ouvrage de Chateaubriand. Herder était pourtant un théologien, chef des églises d'une partie de la Saxe, homme pieux et presque enthousiaste, mais la dévotion du cœur est moins exagérée que l'hypocrisie ².

Après quoi, il n'est plus question de Herder dans le *Journal Intime*, dont la suite abonde en mentions de lectures nouvelles.

Il semble bien que B. Constant soit venu à Herder,

que le plus souvent on croit aux dogmes sans obéir aux préceptes... » — Le texte du *Journal Intime* porte « les temps et les livres » ; la faute est évidente, de même que plus loin une erreur de livre, « 7^e » au lieu de 17^e. L'expression *les lieux* figure notamment dans les *Ideen*, XVII, 1, trad. Quinet, t. III, p. 221 : « changeant de formes avec *les lieux*, selon les modifications qu'il subit, ce caractère (goût du célibat) fut tantôt un bien, tantôt un mal. »

1. M^{me} de Staël lisait *Louise* « avec Benjamin » et se disait « toute émue » des « trésors cachés » qu'elle y avait trouvés (lettre à son père, 10 février 1804, pp. M. d'Haussonville, R. des Deux-Mondes, 15 mai 1914, p. 353). Benjamin lisait Voss, avec elle, entre deux tranches de Herder : comment résister à la tentation de croire qu'elle a peut-être bien lu dès lors un peu de Herder, avec lui ?

2. *Journal Intime*, p. 5. — Cf. son jugement sur le *Génie*, dans les lettres à Fauriel, *Bibl. de l'Institut, papiers Fauriel*, Mss. N. S. CCCXXVII, 2^e carton, pièce 513 (pp. Glachant, B. C. sous l'œil du guet, 1906, p. 34-35 ; v. le jugement que fait de cette publication M. G. Rudler, *Bibliographie Critique*, p. 25). — Cf. *De la Religion*, t. I, p. 28 (notes). — Je ne sais si l'on a relevé déjà cette rencontre : l'idée du *Polythéisme* est cachée dans un repli de *l'Essai sur les Révolutions* (Londres, 1797), p. 567 : « Ce fut l'altération des opinions religieuses qui produisit en partie la chute du colosse romain... terminer ce volume par ce grand sujet. Il faut, pour bien l'entendre, donner l'histoire du Polythéisme et du Christianisme » ; chap. XXX : Histoire du Polythéisme depuis son origine jusqu'à son plus récent point de grandeur. — Ce n'est qu'une rencontre : l'idée du *Génie du Christianisme* était, elle aussi, dans Herder ; les problèmes de polémique religieuse hantaient nombre d'esprits à la fin du xviii^e siècle ; et le projet de Constant est antérieur.

comme à Meiners ou tant d'autres, pour lui demander de nouveaux faits à l'appui d'une thèse déjà prête. Aux jours où il le lisait, il corrigeait le début de son livre premier ¹. Telle idée « alambiquée » le tourmente depuis dix ans, dira-t-il. Son premier projet d'un ouvrage sur la Religion date de 1785, comme il le confiait à Böttiger ². En 1793, l'œuvre formait déjà « un imposant volume de 600 à 700 pages » et l'auteur pensait la terminer « d'ici à un an ». Deux ans après, elle n'avancait que lentement. Vers 1798, chez M^{me} de Charrière, il en était encore à l'écrire « sur des cartes de tarot, qu'il se proposait d'enfiler ensemble ». Deux ans avant Weimar, il se disait « précisément sur le point de l'achever », quitte à la perfectionner à loisir, du-

1. *Journal Intime*, p. 4, 94.

2. *Lettres à Böttiger*, pp. F. Baldensperger : Göttingen, 5 août 1812. Cf. G. Rudler, *thèse*, p. 172, 177, et *Bibliographie Critique*, p. 43. — Selon lady Blennerhassett (t. II, p. 239) c'est M^{me} de Charrière qui aurait, vers 1788, donné à Constant la première idée de son livre, en lui suggérant de réfuter l'ouvrage de Necker sur l'importance des idées religieuses. Mais le *Cahier Rouge*, p. 18, confirme la déclaration à Böttiger : en Suisse, fin novembre 1785, retour de Bruxelles, il étudie à bâtons rompus, à la campagne « m'occupant, dit-il, d'un ouvrage dont la première idée m'était venue à Bruxelles, et qui depuis n'a jamais cessé d'avoir un grand attrait pour moi... Je n'avais alors aucune des connaissances nécessaires pour écrire quatre lignes raisonnables sur un tel sujet. Nourri des principes de la philosophie du XVIII^e siècle et surtout des ouvrages d'Helvétius, je n'avais d'autre pensée que de contribuer pour ma part à la destruction de ce que j'appelais les préjugés. Je m'étais emparé d'une assertion de l'auteur de *l'Esprit*, qui prétend que la Religion païenne était de beaucoup préférable au christianisme; et je voulais appuyer cette assertion, que je n'avais ni approfondie, ni examinée, de quelques faits pris au hasard et de beaucoup d'épigrammes et de déclamations que je croyais neuves. Si j'avais été moins paresseux, et que je me fusse moins abandonné à toutes les impressions qui m'agitaient, j'aurais peut-être achevé en deux ans un très mauvais livre, qui m'aurait fait une petite réputation éphémère, dont j'aurais été bien satisfait. Une fois engagé par amour-propre, je n'aurais pu changer d'opinion; et le premier paradoxe ainsi adopté m'aurait enchaîné pour toute ma vie. Si la paresse a ses inconvénients, elle a bien aussi des avantages... ». — Cf. Lettre à Villers (*Briefe...* pp. Isler, p. 5) : Genève, 6 prairial an XII, 26 mai 1804, remerciements pour l'envoi du *Luther* : « Occupé depuis plus longtemps que je n'ose le dire, d'un ouvrage dont le sujet est analogue au vôtre, quoique malheureusement plus vaste et hors de proportion avec mes forces, mais dans lequel je me réfugie avec délices... Vous me rendez le courage de continuer; ce courage m'abandonnait à mesure que je m'éloignais de l'Allemagne, le seul pays où la vérité soit un but et où la littérature soit un moyen, chez les meilleurs de briller, et chez le reste de plaire... » : comme Villers, il la juge par opposition à la France du temps.

rant le temps qu'il la garderait en manuscrit ; déjà une lettre contemporaine parle d'une quatrième refonte ¹.

Lues à ce moment de la gestation, les *Idées* semblent l'avoir d'abord déçu ; quelque plaisir qu'il y prit — surtout aux chapitres qui traitaient de religion — elles lui parurent pauvres parfois en données « positives ». Puis, à travers des conceptions trop générales pour qu'il jugeât bon d'en rien retenir, le libéralisme sincère de Herder, allié à une foi profonde, à la « dévotion du cœur », retint sa sympathie un peu comme une nouveauté.

II

Le premier volume de la *Religion* paraîtra vingt ans après ces impressions de Weimar ². Qu'en aura-t-elle gardé, à travers renoncements et reprises, au milieu d'influences contradictoires et sous un formidable appareil d'érudition ?

En 1806, l'ouvrage devenait « vraiment respectable par la masse » ; Constant y avait « énormément travaillé ». Et puis les « persécutions » que subit M^{me} de Staël et les « tribulations » qui s'ensuivent pour Benjamin ont rompu l'effort ; il y va maintenant par accès, soudain saisi d'une « fureur de travail ³ ». Il a abandonné *Polythéisme* et *Religion* pour *Wallstein*, pensant y étourdir son « cœur furieux ⁴ », puis il s'est « rejeté en entier » dans son grand œuvre ; ensuite il a repris *Wallstein*, non sans impatience de se remettre à ce *Polythéisme* qui est l'« ouvrage de

1. Lettre à M^{me} de Charrière, Brunswick, 21 juillet 1793 (à la suite du *Journal Intime*, p. 399). — A Samuel de Constant, 30 fructidor an III (1795), *Lettres à sa famille*, p. 143. — G. Rudler, *thèse*, p. 261 ; déjà cité par Ph. Godet. — Deux lettres à Fauriel, pp. Glachant, p. 43, 63 ; la première, datée de 1802 ; la seconde, exactement, du 26 messidor an X, 15 juillet 1802.

2. *Lettres à sa famille*, pp. Menos, p. 564 ; à Rosalie, mai 1824 : « mon livre, dont le premier volume a paru enfin ».

3. *Lettres à Barante*, p. 243 ; p. 246, 248 (1807).

4. *Journal Intime*, p. 125, 127. — Cf. lettre à Fauriel, 22 juillet 1808, Institut, Mss, N. S., t. CCCXXVII, pièce 87. Et *Lettres à Barante*, p. 249, 256-60, 263-268, 271 ; il a refait plus de mille vers : « j'y ai gagné aussi de remplir mon tems et d'user ma vie ».

sa vie 1 ». Il y revient au milieu des perpétuelles distractions de cette « vie inarrangeable 2 ». Par périodes, il sent qu'il a perdu l'habitude du travail ; les motifs qui l'y encourageaient « ont diminué » ; il reste des mois sans s'occuper de ses religions, il a « bien perdu de vue » son *Polythéisme*, il ne se le rappelle « que d'une manière assez vague 3 ». Son existence, toute en « oscillations » coupées de quelques « apparitions » chez ses proches, puis, comme il disait jadis, de « bonds » qui, de l'endroit où le sort l'avait jeté, le placent « de nouveau dans une toute autre sphère 4 », — sa vie « si pleine, si agitée 5 » puis si douloureuse, l'amène à ne plus travailler un temps qu' « à bâtons rompus, ... en courant la poste », et il éprouve qu'il lui est facile de se reprendre à son ouvrage « au bout de deux heures d'application. Les idées m'en sont si familières qu'elles se saisissent de moi et m'entourent dès que je ne me laisse pas aller aux distractions ultérieures 6 ». — En 1810, une « affaire d'avarice », quelque 150 louis à gagner en fabriquant une centaine d'articles pour la Biographie Michaud, l'a tenté, puis « désespéré » par le morcellement de son temps 7. En 1811 il s'est cru de nouveau — comme en 1809 — au terme de ses « vieilles recherches sur ses vieilles religions » ou de son « éternel Polythéisme 8 » ; chez sa femme, au Hardenberg, il s'y est « remis avec ardeur ». Ou du moins il allait s'y remettre ; mais l'année suivante, il s'agissait encore de reprendre ce *Polythéisme* que l'état de son âme l'avait obligé d'interrompre : « il est commencé, et même presque achevé.... si je puis me remettre au travail, mon séjour ici m'aura été utile... » Constant « avance à grands pas », heureux que le travail le sorte parfois de son « abattement » ; s'il reste à Göttingue jusqu'au printemps 1813, il rapportera « tout son Polythéisme

1. *Lettres à Barante*, p. 252 (1808), p. 261. — 2. *Lettres à sa famille*, p. 243 (à M^{me} de Nassau, 7 mars 1808). — *Journal Intime*, p. 134. — 3. *Lettres à Barante*, p. 532, 534 (1810), p. 267 (1808). — 4. *Lettres à Rosalie*, p. 289, 291 (1809). — *Cahier Rouge*, p. 76. — 5. G. Rudler, *Lettres de B. C. à Louvet*, p. 239. — 6. *Lettres à Barante*, p. 541, 544 (1811). — 7. *Lettres à Rosalie*, p. 290. — Cf. *Lettres à Barante*, p. 532.

8. *Lettres à Fauriel*, 30 août 1809, 10 septembre 1811 : Institut, Mss. N. S. t. CCCXXVII, 2^e carton, pièces 536, 537. — G. de Lauris, introd. aux *Lettres à Hochet*, p. 14.

achevé... Je l'ai cru fini plus d'une fois, dit-il, et je me suis toujours aperçu qu'il ne l'était pas encore ¹ ».

Conscience littéraire, sans doute ; lui-même s'en loue avec raison. Mais aussi, « fabuleuse malléabilité ² » de jadis, qui persiste et s'aggrave. Et une « sorte de folie contemplative » qui bien souvent dépasse le « marivaudage de mélancolie » des bons jours ³. Et sa pauvre âme de « grand nerveux ⁴ », orgueilleuse et tendre, rouée et timide, que n'a point pacifiée la solution hâtivement donnée à des difficultés sans cesse accrues ⁵, et que ronge le regret d'inoubliables joies de l'esprit et du cœur, auxquelles il avait cru pouvoir dire adieu.

Vous et une autre personne exceptés, confie-t-il à un ami, je suis seul de ma nature sur cette terre bouleversée. Tant que cette autre personne vivra, je ne serai pourtant pas seul. Ma pensée se rattache à la sienne. Mes pages sont des lettres que je lui écris. Je sens ce qu'elle aimera à lire et je dis : Sine me, liber, ibis in urbem ⁶.

Aux temps de leur intimité souvent heurtée, peut-être pour avoir été trop continue ⁷, Benjamin lisait telle de ses

1. *Lettres à Barante*, p. 546, 548, 552, 554 (Göttingue), 557. — 2. G. Rudler, art. cité, p. 226. — 3. *Lettres à Barante*, p. 256, 260 (1808). — 4. G. Rudler, *même article*, p. 239.

5. B^{mo} de Nolde, *Unpublished Letters together*, p. 262, note 1. Le mariage avec Charlotte de Hardenberg est du 8 juin 1808 ; peu après, avec la brusquerie des timides, il l'apprend à M^{mo} de Staël qui rentre de voyage (*ibid.*, p. 95). — 6. *Lettres à Barante*, p. 503 (1812).

7. B. Constant est précieux à M^{mo} de Staël, « il l'électrise », (Alb. Sorel, *M^{mo} de Staël*, p. 66). Et elle « pendant dix ans, fut sa conscience et sa lumière », (Anatole France, cité par Ph. Godet, *Hist. litt. de la Suisse française*, p. 433). La connaissance date de septembre 1794 (Alb. Sorel, *ibid.*, p. 52) ; démêlés, reprises, indéisions (*ibid.*, p. 97, 129-132 : Alb. Sorel très dur pour B. Constant). Toute l'histoire de leurs réunions et séparations, de 1802 à 1811, a été indiquée par Eug. Ritter, *Notes sur M^{mo} de Staël*, p. 76-87. — Les admirables *Lettres à Barante* confirment son opinion (p. 87) : malgré colères éclatantes ou concentrées, mécontentement redoublé, fatigue de son « long esclavage », malgré tout cela « son cœur n'était pas libre. Pendant vingt ans, il a aimé M^{mo} de Staël ». La rupture d'âmes, définitive, n'intervint qu'après le revoir de 1814 ; le portrait d'elle par lui, publié à la suite de ses *Lettres à M^{mo} Récamier* est d'un homme qui n'aimait plus. — Est-ce de tout point sûr ? Cf. *Lettres de M^{mo} de Staël à lord Harrowby* : Coppet, 9 juin 1815 : « Je me suis brouillée avec Benjamin Constant et je suis en froid avec Sismondi » ; brouille d'ordre politique, la suite l'indique assez.

pages sur le sentiment religieux à M^{me} de Staël, qui s'en disait émue et charmée. Et lui, flatté, masquait d'un peu d'ironie la joie que cette approbation lui donnait : « elle a une telle disposition à l'émotion, que cela ne prouve pas la beauté du morceau ¹ »... Les cœurs ont brisé, brisés eux-mêmes ; les esprits se cherchent encore. Qui sait si dans l'histoire de la pensée religieuse de Constant il ne convient pas de faire une part, assez large, à l'influence de l'amie, de sa foi très libre, très dégagée de toutes formules, un peu confuse dans l'« enthousiasme », mais prompte à se traduire en élévations, et peut-être, telle quelle, bienfaisante et contagieuse ² ?

1. *Journal Intime*, p. 84.

2. Sur les convictions de M^{me} de Staël affirmées dans ses écrits, voir plus haut, page 261. On ne saurait exagérer l'influence qu'a dû avoir en ce point Necker, que sa « grosse fille » adorait ; voir les lettres publiées avec un soin pieux par M. d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 1913-14, et notamment, 1^{er} avril 1913, p. 535, une conversation de Necker avec son petit-fils Auguste (1803), 15 juin 1914, p. 806-808, sur la nature profondément religieuse de Necker, et son *Cours de Morale religieuse*. — Sur les progrès de la croyance de sa fille, entre le temps où, dans *l'Influence des Passions* (p. 278, 281, 292, éd. de 1818) elle refusait de compter la dévotion, même quand elle n'est pas « frénésie », ou la foi, « don aussi indépendant de soi que la beauté, le génie ou tout autre avantage qu'on tient de la nature, et qu'aucun effort ne peut obtenir », parmi les ressources qu'on trouve en soi pour lutter contre les passions, — voir d'Haussonville, *M^{me} de Staël et M^{me} de Krüdener*. Voir aussi une assez curieuse boutade de M^{me} de Staël à Monti en 1805 (*Lettres à V. Monti*, p. 32) ; foi, mitigée, en l'immortalité de l'âme « pour ceux qui la souhaitent ; je n'y crois pas plus pour le commun des hommes que pour les canards » ; — mais cf., *ibid.*, p. 37, sa visite à l'église le jour où ses deux fils ont manqué se noyer. — Sur son retour progressif au simple christianisme après la mort de Necker, voir d'Haussonville, *R. des Deux-Mondes*, 15 juin 1914, p. 829-831 ; cf. Albert Sorel, *M^{me} de Staël*, p. 134-135 : « elle y revenait par des chemins escarpés et semés de pierres, mais par des chemins directs » ; *ibid.*, p. 136, influence de ses amis chrétiens, Mathieu de Montmorency, Degérando — et des Mystiques : à quoi nous reviendrons, à propos de Constant. — Voir dans les lettres pp. la baronne de Nolde, p. 280, sa lecture de *l'Imitation*, ses prières, durant sa maladie dernière. Cf. *Dix Années d'Exil*, p. 221 (éd. P. Gautier) : « le monument qui renferme les cendres de mon père et de ma mère et dans lequel, si le bon Dieu le permet, les miennes doivent être déposées » ; M. Paul Gautier remarque (*ibid.*, p. 149, note) : « elle était alors fort peu croyante ». En plus d'un endroit, les Lettres à lord Harrowby traduisent cette confiance au « bon Dieu ». En 1815, elle faisait à M^{me} Degérando son *credo* politique et religieux : « Martigny, le 27 septembre (pp. B^{on} de Gérando, *Mém. Ac. Metz*, 1863-64, p. 44). — Je souhaite, de toute mon âme, tout ce qui peut élever cet homme (le tsar Alexandre) qui me paraît un pur miracle de la Providence pour sauver la liberté menacée de toutes

Toute communication est interrompue depuis longtemps et la communication qui existait n'était point sans gêne. Sa situation extérieure est brillante, comme partout. Elle paraît heureuse, comme partout, à ceux qui ne la connaissent pas. Elle s'agite sûrement, comme partout et comme toujours. De tems en tems, à d'assez longs intervalles, je rêve d'elle, et ces rêves mettent dans ma vie, pour plusieurs heures après que le réveil est venu, un mouvement inusité, comme quand nos soldats passaient auprès d'un grand feu à Smolensk ou sur la Bérésina...⁴.

Elle souffre, elle lui criera sa souffrance. Et lui ! Jusqu'à d'horribles démêlés d'argent qui empoisonneront ces joies amères, mais n'empêcheront pas que la mort de l'amie ne le laisse méconnaissable et intellectuellement « éteint³ ».

Intelligence impitoyablement lucide, âme qui toujours s'en va au fil de la vie, et de la vie de l'époque, heurtée, meurtrie et frémissante : que pèse, et que dure, pour des natures telles, une influence intellectuelle, passagère, semblait-il, et déjà lointaine ? Et Constant se souvient-il encore de Herder ?

Voici qu'il lit à l'*Athénée Royal* quelques chapitres de

parts. Je n'ai pas besoin de vous dire que liberté et religion se tiennent dans ma pensée ; religion éclairée, liberté juste, c'est le but, c'est le chemin. Je crois le mysticisme, c'est-à-dire la religion de Fénelon, celle qui a son sanctuaire dans le cœur, qui joint l'amour aux œuvres, je la crois une réformation de la Réformation, un développement du christianisme, qui réunit ce qu'il y a de bon dans le catholicisme et le protestantisme, et qui sépare entièrement la religion de l'influence politique des prêtres... » — On peut croire que l'influence de B. Constant, ici manifestée, n'est qu'un retour d'influence ; elle se marque aussi dans les *Considérations*, t. III, p. 161, sur l'ancienne Egypte et l'identification qui s'y fait de la religion à la politique ; t. III, p. 376 : « le sentiment religieux, sans lequel les hommes n'ont point d'asile en eux-mêmes, pourra-t-il résister à ce mélange de la politique et de la religion, qui porte le caractère évident de l'hypocrisie et de l'égoïsme ? » ; et même, t. III, p. 386 : la Révolution a dévié parce que les Français n'ont pas uni la religion à la liberté » (ce sera, en somme, l'idée de la Révolution de Quinet). — A quoi l'on peut opposer ce qu'elle-même disait (*Dix Années d'Exil*, éd. P. Gautier, p. 52) de l'opposition philosophique à la religion dans les milieux littéraires et savants du Consulat.

1. *Lettres à Barante*, p. 505 (1813). Cf. *ibid.*, p. 535, son opinion sur l'Allemagne en cours de rédaction.

2. B^{ans} de Nolde... *Unpublished Letters together...*, p. 126, 134 (1813), 143, 145 (1814) ; *ibid.*, p. 215 ss. — Sismondi, *Journal et Correspondance*, p. 123 : en 1830, réflexions sur B. Constant, à l'occasion de sa mort.

son *Polythéisme* ¹. Mais depuis plusieurs années s'accomplit le « règne de Juliette », Benjamin est tout à son « ange fatal » ². Et presque aussitôt la politique ³ a vite fait de reprendre à la *Religion*, ce que le mysticisme et M^{me} de Krüdener auront pu lui laisser ⁴.

Au moment même où il lisait Herder, il a cru devoir transformer le plan de toute sa première partie ; il estime que son second livre est à refaire ⁵. Est-ce Herder qui l'y

1. *Annales Politiques, Morales et Littéraires*, 8 février et 20 mars 1818.

2. *Journal Intime*, p. 142. — *Lettres à M^{me} Récamier*, p. 259. — C'est M^{me} Degérando qui est chargée par Juliette de décourager Benjamin : B^{ne} de Gérando, *Souvenirs épistolaires de M^{me} Récamier et de M^{me} de Staël*, p. 10 (un fragment de lettre passionnée de Constant).

3. (Sur le premier essai de rôle politique joué par Constant, membre du Tribunal [1798], voir la publication de la B^{ne} de Nolde, p. 58 ss. et 66. — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. I, p. 421, rappelle qu'en 1797 Talleyrand prenant les affaires étrangères songe à s'adjoindre B. Constant comme secrétaire général. — Cf. G. Rudler, R. Suisse, août 1912, p. 239-240.) V. aussi, dans les lettres pp. M. d'Haussonville (R. des Deux-Mondes, 1^{er} mars 1913, p. 66, 67, 70 et 15 mars 1903, p. 308), Necker à sa fille sur ce qui conviendrait à B. C., puis sur la nomination au Tribunal. — Ses deux volumes de *Discours*, de 1819 à 1827, le montrent saisi entièrement par la vie parlementaire au jour le jour, intervenant à toute occasion dans les discussions qui touchent à l'interprétation ou aux modifications du Code civil, au fonctionnement des organes constitutionnels (nombreuses comparaisons aux lois constitutionnelles anglaises ; voir Henry Crabb Robinson. *Diary*, t. I, p. 181, sur la traduction qu'avait faite Constant, et qu'il n'a pas publiée, de Godwin, *Political Justice*), ou aux questions de politique financière ou étrangère — notamment à la traite des nègres —, à la défense des libertés de la presse, du droit de pétition, des droits du culte protestant, et jusqu'aux incidents de la vie parlementaire ou publique. On connaît l'appréciation que fait Emile Faguet de Constant politique : « C'est le rétiaire de la polémique » (*Politiques et Moralistes*, t. I, p. 251).

4. *Journal Intime*, p. 146-147. Préface de la *Religion*, p. ix, note de 1830. Avertissement au tome IV. Cf. *Lettres à Fauriel*, p. 137, 19 avril 1821 ; d'Haussonville, *M^{me} de Staël et M^{me} de Krüdener*, Constant chez M^{me} de Krüdener (vers 1814), à genoux ou étendu en extase sur le tapis.

5. *Journal Intime*, p. 4, p. 5 (11, 13 pluviôse, an XII) ; cf. p. 7 (le 22) « achevé le plan et tous les chapitres de la 1^{re} partie de mon ouvrage » ; p. 10 (le 28) « commencé à copier mon Introduction d'après le nouvel ordre d'idées » ; le 29 : « J'ai achevé mon Introduction et revu les trois premiers chapitres du 1^{er} livre. Je les trouve très bons et crois qu'ils pourront rester ainsi » ; cf. le 30. Cf. encore, p. 15 : « La partie de mon ouvrage sur les religions orientales commence à devenir comme je la veux. » — L'embarras subsistera : voir par exemple, *De la Religion*, t. V, p. 115 : « Beaucoup de choses qui devaient ici trouver leur place sont répandues dans nos quatre premiers volumes, etc... »

incite ? ou n'est-ce pas plutôt Montesquieu, qu'il relisait concurremment, et sur le modèle de qui, semble-t-il, Constant se résout à éviter la forme historique ¹ ?

Ensuite, gêné dans la composition nouvelle par des fragments qui lui restent de l'ancien ouvrage, par des répétitions fréquentes, par l'habitude qu'il a de laisser pour un autre un développement inachevé, il refond encore l'introduction, rebâtit son plan général pour la quatrième fois, persuadé qu'il n'y perd pas son temps ; et quand il découvre dans ses papiers une vingtaine de vieux plans différents, tous lui paraissent également bons ². Il pense décidément ajourner la publication à des temps meilleurs, sinon pour le protestantisme, au moins pour l'esprit de libre examen ³ ; mais il continue à polir et dépolir l'ouvrage de toute sa vie. Voilà si longtemps que son « esprit paresseux » soupire après la solitude ! en deux ans, il a passé deux cent cinquante-neuf jours sur sept cent quatorze, à ne rien faire ; tel celui où il a « travaillé, comme un imbécile à faire des vers, au lieu de s'occuper utilement ⁴ ».

1. *Journal Intime*, p. 5. — *De la Religion*, t. I, p. 145-146 : « Ce n'est donc point une histoire détaillée, etc... Nous avons, au contraire, tâché d'éviter la forme historique... » Sur Constant « bon élève de Montesquieu », voir E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. 1, p. 219-220. Ses écrits politiques le citent, notamment *De l'Esprit de Conquête*, ch. XII et XIII (p. 233, 243 n. 246), *De l'Usurpation*, II, VI, XV (p. 267, 293 n., 348).

2. *Journal Intime*, p. 59, 76, 68, 94, 69-70. Cf. p. 54 : « On ne peut travailler à un ouvrage qu'après en avoir fait le plan, et un plan ne peut être bien fait qu'après que toutes les parties de l'ouvrage sont achevées... » Cf. *Lettres à Barante*, p. 530 : « Genève, 22 août 1809... Je me suis remis à mon *Polythéisme*, dont j'ai enfin déterminé invariablement le plan, résolu que je suis à ne plus le refondre, parce que je n'en finirais jamais. »

3. *Journal Intime*, p. 66. — Sur la mésaventure littéraire qui lui advint en 1812 à la faveur de ces longs retards (Sainte-Beuve, peu bienveillant pour lui, dit que sa *Religion* « fit long feu » : *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 431) voir sa lettre de Göttingue, septembre ou octobre 1812, à Villers (*Briefe...*, pp. Isler, p. 7) : Tœlken, à qui il avait communiqué « le plan et plusieurs parties » de son « diable de *Polythéisme* », s'est emparé « avec la plus grande bonhomie » de l'idée générale, et de la forme aussi, titres des livres et chapitres, etc...

4. *Journal Intime*, p. 46, 53, 112, 57. — Cf. *Lettres à Barante*, p. 246 (1807) : « J'aurais besoin... de quelques mois d'une solitude absolue, mais je ne sais quand je pourrai me les accorder. Il y a si longtemps que je les désire, que je ne vois aucune raison pour que je les obtienne jamais » ; 248... « Je suis tenté quelquefois d'aller m'enfermer dans quelque lieu solitaire, pour l'achever d'arrache-pied. »

Il ne s'en est pas moins donné la peine de connaître les « écrivains les plus subtils du pays le plus studieux et le plus indépendant de l'Europe dans les recherches intellectuelles ¹ ».

Il n'a pas lu seulement — avec Herder — Meiners, Heeren ou Winckelmann ², Schlözer ou Jean de Muller ³, Heyne ou Voss ⁴. Il aborde Stäudlin, Paulus et Schleiermacher ⁵, qui doit éveiller en lui plus d'un souvenir de Herder. Il s'est fait expliquer Schelling, qu'il a peu goûté d'abord et qu'il adopte ensuite « dans tout ce qui regarde la métaphysique et la morale », de préférence au Kantisme : « mais pourquoi y mêle-t-il de la religion ⁶ » ? Avec le Kantien Villers, durant les trois années qu'il vivra dans son intimité à Göttingen, il discutera souvent le plan et les idées de son propre ouvrage ⁷. En attendant, il juge Kant surtout d'après Schlegel ⁸. Avec Schlegel encore, homme d'esprit mais trop peu méthodique à son gré, il a de longs débats sur la religion, la législation et la politique — sur l'état monastique et les guerres de religion, sur la révolution anti-sacerdotale en Grèce. Il raille son rêve d'être le chef d'une religion nouvelle, mais ne répugne nullement à faire naître la religion, non plus des objets extérieurs comme les philosophes français, mais du cœur humain comme Schlegel et « toute l'école des nouveaux philosophes alle-

1. *Du Polythéisme Romain...*, t. 1, p. 206.

2. *Lettres à Böttiger*, pp. F. Baldensperger, 21 septembre 1812 : Meiners, sa « Beschränktheit ». — *Journal Intime.*, p. 83 ; cf. les passages où il le nommait avec Herder. *Du Polythéisme*, t. 1, p. 25, 105, 172, ss.

3. *Journal Intime*, p. 46 et passim ; Michel Berr, *Eloge...* (1836), p. 73 ; Eckstein, dans le *Catholique*, t. VIII, p. 59. — 4. *Journal Intime*, p. 45.

5. *Ibid.*, p. 58, 32, 84-87. Cf. lettre à Villers (*Briefve*, pp. Isler, p. 52) de Paris, mai 1814, Constant soumet à l'inspection de Villers ses livres laissés à Göttingue, et que Charlotte doit ramener : « Ce que vous réclamerez, soit comme propriété de la Bibliothèque, soit comme votre propriété, vous sera remis. Je vous prie de ne prendre aucun des miens, ni surtout Creuzer et Neander, dont j'ai besoin, et Stäudlin qui m'a donné son ouvrage, dont j'ai besoin aussi. Du reste, je suis sûr qu'il ne manque pas un seul livre. » — Sur Schleiermacher et la « claire et large piété » de Herder et Goethe, v. Cramaussel, *thèse*, p. 43, 52.

6. *Journal Intime*, p. 9, 12, 32 (entrevue ; impression désagréable), 33, 61 ; cf. 63, conversation avec Prévost de Genève. — 7. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 428, 429. — Cf. B. Constant, *Lettres à M^{me} Récamier*, p. 125. — 8. *Journal Intime*, p. 61 (il lit de lui une leçon sur Kant).

mands ¹ ». Parmi les auteurs d'Outre-Rhin qu'il blâmerait volontiers d'être allés trop au symbole et au sens mystérieux des religions, mais qu'il louera pour avoir « retrouvé la nature humaine » dans les monuments et traditions où les érudits français n'avaient su voir que « les couches d'un monde sans vie ou les squelettes d'espèces détruites ² », il admire surtout Gœrres et Creuzer ; au dernier, il reproche seulement son indulgence pour le sacerdoce antique et ses hypothèses trop systématiques ³.

Jadis il a pratiqué Goguet, Dupuis et d'autres avec eux ⁴. On le voit, la comparaison aux auteurs allemands ne leur est guère favorable. Pourtant, il les consulte encore ; en pleine période de lectures germaniques, il lui arrive de retrouver dans une dissertation de Lévesque tout le système de Des Bosses, dans un traité de Sainte-Croix, instructif d'ailleurs, tout un attirail de « preuves dans le genre français », l'histoire de la Grèce primitive, des guerres de religion et des querelles sacerdotales racontée par l'auteur « comme s'il en avait été témoin oculaire ». Il lit et juge « pitoyable », sans faits ni idées, telle *Histoire philosophique de la religion*. La *Religion* citera l'*Anacharsis* de Barthélemy, il est vrai pour le déclarer élégant et superficiel : « Nous disons superficiel, parce que la profondeur n'est pas dans l'érudition qui compile, mais dans la perspicacité qui apprécie ⁴. » Lui-même voudrait bien ne pas « compiler ».

Or le voici établi à Gœttingen. « Après Lausanne et

1. *Ibid.*, p. 84, 36, 31, 42, 83, 82 ; p. 76 il fait des extraits de Villosion et de lui. — Cf. en 1808 (Genève, 23 novembre) *Lettres à Barante*, p. 270 : « Nous avons eu tout cet été force philosophes et poètes allemands. Leur imagination est d'une nature très particulière et qui, bien saisie, a beaucoup de charmes. Vous ne connaissez guère que Schlegel qui de toute l'école a le moins de cette imagination. » — En 1813 encore, l'arrivée de Schlegel « remontait » Constant, en lui permettant d'assouvir à nouveau ses « besoins de communications intellectuelles » (à Villers, décembre 1813, *Briefve...* pp. Isler, p. 28, 30).

2. *De la Religion*, t. III, p. 310 ; t. I, p. 99 : cf. p. 282-3, note à la p. 96.

3. *Du Polythéisme*, t. I, p. 86 ; *De la Religion*, t. II, p. 482, note 2 ; t. IV, p. 217, note. — 4. *Journal Intime*, p. 5, 4, 55, 64 (cf. 65), 81 ; cf. p. 82, De Schaste : la religion indienne évidemment dévoyée par le sacerdoce ; cf. p. 76, Villosion. — *De la Religion*, t. I, p. 99 : Fréret, Dupuis, Sainte-Croix : momies desséchées.

4. *De la Religion*, t. IV, p. 391.

Paris, dit-il, il n'y a aucun lieu où je sois plus domicilié ». La plus belle bibliothèque d'Europe l'y a attiré ; le calme de la vie universitaire l'y séduit ; « une ville de trois cent mille habitants peut sauter en l'air sans qu'un professeur de Gœttingue lève les yeux de dessus son livre ¹ ». Mais la bibliothèque « est un océan dans lequel on se perd » ; il a « tant lu », qu'il éprouve « déjà » quelque peine à tout mettre en ordre ². « Les idées se multiplient, dit-il, et leur nombre devient effrayant... Je vois des lacunes énormes que je ne remplirai jamais, et je saute de l'une à l'autre comme un chasseur de chamois ³. » Le poids de son énorme érudition l'accable. A force de se transcrire et de se relire, il finit par trouver « usées », lui-même, bien des observations qu'il croit « très neuves pour d'autres ⁴ ». De bonne heure tous les Grecs avaient été réduits en extraits, d'Homère et Hésiode jusqu'à Xénophon et Aristophane ⁵ ; leurs principaux commentateurs les ont rejoints. Souvent une publication récente, d'Allemagne ou d'Angleterre, viendra obliger Constant à

1. *Lettres à sa famille*, p. 476 (à Rosalie, 1^{er} décembre [1822]) ; p. 487 (Cassel, 1813) ; p. 449 (Cassel, 17 août 1811 ; au Hardenberg, puis Gœttingue, 10 septembre 1811). — *Lettres à Hochet*, p. 154 (Gœttingue, 5 octobre 1812) ; p. 18 (2 décembre 1811). — Et déjà, lettre à sa tante, 23 août 1811, du Hardenberg (*Lettres à sa famille*, p. 532 ; citée déjà par Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. I, p. 289) ; et, à la même, Gœttingue, 29 juillet 1813 (à la suite du *Journal Intime*, p. 384). — Cf., à Villers (*Briefe*, pp. Isler p. 10, 17, 30), Gœttingue, octobre [1812]... Gœttingue est terrible quand vous n'y êtes pas. Je n'ai jamais autant senti que sans vous je n'y serais pas resté deux jours, malgré les charmes de la bibliothèque. — Cassel, mars ou avril 1813 : ... Il est de la gloire de Gœttingue de servir d'éguide à tous ceux qui laissent aller le présent pour ne s'occuper que du passé. — Le 12 [décembre 1813] : « Racontez-moi donc quelque chose de Gœttingue, ma seconde patrie... » Cf. p. 19, du 11 octobre 1813 : « Vous m'y teniez lieu de souvenirs et de patrie ».

2. *Lettres à sa famille*, p. 492, Gœttingue, 1^{er} juin 1813, à la C^{de} de Nassau ; *ibid.*, p. 487, Cassel, 1813. Cf. *Lettres à Barante*, Wiesbaden, 15 juillet 1811 : « Je compte être à G. dans huit ou dix jours. Je m'y plongerai dans un océan de livres et de travail » ; *ibid.*, du Hardenberg, 11 octobre 1811 : « Il y a des momens où je suis effrayé de l'espèce de chaos qui se renouvelle de tems à autre lorsque je lève une des écluses, et que deux ou trois mille notes viennent se jeter au milieu de ce que j'ai déjà composé. L'expérience me rassure un peu, j'ai vu plus d'une fois, quand j'avais rassemblé tous les matériaux, un ordre subit s'y introduire, etc... » Cf. *Lettres à Fauriel*, p. 30-31.

3. *Lettres à Barante*, Göttingen, 21 juillet 1812, 23 septembre (1812), p. 557, 563.

4. *Lettres à Hochet* (p. 151), Gœttingue, 12 mars 1812. — 5. *Journal Intime*, p. 40, 42, 45, 51, 52, 55, 57, 62, 70, 74.

des recherches supplémentaires ¹, et une « nouvelle masse de lectures... peser sur la précédente ² ». Dès le retour de Weimar, il redoutait un peu de se perdre dans les discussions savantes et les détails : « les citations, les petits faits, l'érudition déplacée sont mon grand écueil ³ ». Un peu plus tard, les discussions d'érudition lui paraissent « infernales », et les savants de Göttingen, presque tous, lui font l'effet de compilateurs : « Trois cent mille volumes pèsent sur eux, et lorsqu'ils ont extrait, de ces trois cent mille volumes, ce que les autres ont dit sur une chose, il ne leur reste ni temps pour penser, ni place pour dire ce qu'ils auraient pu tirer de leur propre fonds ⁴. »

Peu s'en faut que trois cent mille volumes pèsent sur lui. Et pourtant la *Religion* gardera le souvenir de Herder. Moins dans les aspects les plus apparents de la doctrine, que dans ce qu'on en pourrait appeler les données intérieures ; moins à la surface, que près du centre et dans les œuvres vives.

III

Ce cher projet était un vieux projet déjà quand Benjamin Constant connut Herder. Si vieux, qu'il était en voie de subir une métamorphose interne complète et qu'il y aura, entre l'idée première et l'ouvrage achevé, toute une vie — et quelle vie ! ⁵ — Au temps où Constant travaillait à ses

1. *De la Religion*, préface, p. ix, note de 1830.

2. Eckstein, dans le *Catholique*, t. I, p. 211. Sur les insuffisances de l'érudition de Constant, selon Eckstein, voir *ibid.*, p. 221, 224 : « ... lecture rapide et indigeste » ; Barante (moins qualifié il est vrai) y contredit, *Souvenirs*, t. I, p. 162.

3. *Journal Intime*, p. 46, 44. Cf. p. 116 : « J'ai dans mon travail actuel le même défaut que dans tous ceux que j'ai entrepris. Je me jette dans des détails qui ne sont pas nécessaires et prêtent à la contestation » ; cf. p. 65, à propos de Sainte-Croix. — 4. *Journal Intime*, p. 107. *Lettres à Hochel*, p. 154, Göttingue, 2 décembre 1812.

5. On sait que M. G. Rudler a en préparation une étude critique sur la *Religion*, d'après les manuscrits qu'il a été admis à consulter (voir sa *Bibliographie Critique*, p. 9). — Sur le goût de B. C. pour les choses de religion, v. L. Morel, *art. cité*, p. 102 : l'ambiance nationale, l'hérédité.

« petits Grecs » au milieu des « gros Allemands ¹ », ou préparait « très languissamment » des *Lettres sur l'histoire* ², il songeait à une comparaison des mœurs grecques avec celles des Celtes, des Germains, des Ecossais, des Scandinaves, etc... ; il voulait « contempler les mœurs des hommes et les révolutions des empires », tirer au clair et développer bien des idées confuses que lui avait laissées « la lecture de la plupart des historiens des différents siècles et des différents pays ³ » ; il comptait moins étudier l'histoire des traditions morales, que l'influence exercée sur elles par les traditions religieuses. Dès son séjour à Edimbourg, on le voit préoccupé de l'action de la mythologie païenne sur les mœurs et le caractère antiques, ou de tolérance religieuse universelle, aussi bien que des causes physiques et morales dont se constitue le caractère d'une nation ⁴. Faux sceptique, dont on doit chercher le vrai moi « sous trois ou quatre enveloppes ⁵ », terminant en quinze jours son *Adolphe*, décevante merveille, fruit mûri lentement d'une éducation sentimentale précoce et tant de fois reprise, mais simple « accident ⁶ » de sa vie intellectuelle, B. Constant fut hanté dès sa jeunesse par le problème religieux.

Déjà quand il mettait son ambition à détruire sa part de « préjugés », cette incrédulité passionnée qu'était-elle, qu'un instinctif besoin de croire qui a résisté aux suggestions d'un précepteur « athée », à l'influence et à l'afflux de lectures peu édifiantes et fort irreligieuses ⁷, et n'a pas trouvé son emploi ?

Du catholicisme et du protestantisme, il a d'abord pensé ne vouloir aucun des deux. « On croirait, dit-il, qu'il s'agit de savoir ce que nous choisirons, du protestantisme ou du

1. Lettre du 20 mars 1788 (Brunswick), à M^{me} de Charrière ; citée par G. Rudler, *thèse*, p. 316. — 2. G. Rudler, *thèse*, p. 319, 172 ; (cf. sa *Bibliographie Critique*, p. 51, n^o 63). — 3. *Ibid.*, p. 320, 319. — 4. *Ibid.*, p. 166, 171 (1784-85).

5. *Ibid.*, p. 354. Voir p. 285 une éloquente protestation contre l'accusation banale de scepticisme dont on a voulu accabler Constant... Cf. J. Matter, Introduction au *Polythéisme*, p. xix : Constant prenant à bras le corps « dans son athlétique nudité », le géant du scepticisme (cf. *ibid.*, p. lv, lxx).

6. *Journal Intime*, p. 118. G. Rudler, *thèse*, p. 173.

7. *Cahier Rouge*, p. 18-19 (déjà cité par G. Rudler, *ibid.*, p. 117) ; et p. 3-4.

catholicisme, tandis qu'il y avait tout lieu de croire que nous étions débarrassés de l'un et de l'autre ¹. » Mais Henry Crabb Robinson, dès Weimar, le tenait pour un « zealous anti-Romanist », chrétien de sentiment plutôt que chrétien selon la Bible ², sans aller jusqu'à oser faire de lui un « anti-supernaturalist ». Et une fois sa grande œuvre rédigée, Constant se plaît à espérer qu'elle n'ébranle aucune des bases de la religion « au moins, dit-il, telle que la conçoit le protestantisme que nous professons et que nous avons le droit légal de préférer à toutes les autres communions chrétiennes ³ ». C'est du sein du protestantisme, dit-il encore, que le Christianisme « rendu tout à la fois à sa pureté ancienne et à sa perfectibilité progressive, se présente aujourd'hui comme une doctrine contemporaine de tous les siècles, parce qu'elle marche avec tous les siècles ⁴ ». Ses préférences rationnelles auront alors rejoint le souvenir, indécis longtemps mais vivace, des habitudes de croyance auxquelles sa pauvre jeunesse n'a pas pu ne pas être mêlée, et qui seront devenues la pierre d'angle de son vaste monument ⁵.

1. *Journal Intime*, p. 66 (à propos de la critique du *Mercur* contre le *Luther* de Villers).

2. H.-C. Robinson, *Diary*, t. I, p. 181 (1804) : « but I should not be warranted in saying that he was an anti-supernaturalist ».

3. *De la Religion*, t. I, p. 256 ; cf. t. II p. 211 « ... Nous exposerons ici toute notre pensée, en usant du droit que nous confère notre croyance. Ce droit, c'est l'examen, l'étude des monuments religieux sur lesquels cette croyance se fonde. »

4. *Mélanges de Littérature et de Politique* (1829), p. 107 ; il renvoie à ce sujet « aux ouvrages des principaux théologiens de l'Allemagne ». — Cf. dans le *Cours de Politique Constitutionnelle*, pp. Laboulaye, t. II, p. 437 ss., les *Lettres* de Constant (Minerve Française, 1818), à M. Ch. Durand, avocat, où il défend la conduite des protestants dans le Midi ; p. 433 : « ... un protestant français, dont les ancêtres ont été victimes du même esprit de fanatisme et d'intolérance... J'espère toutefois que ma qualité de protestant ne me fera point tomber dans une partialité contraire au reste de mes opinions et de mes principes ».

5. Cf. Bouglé, *La philosophie politique de B. Constant*, p. 222, 224 : « Le protestantisme de ses ancêtres remontant à son cerveau pour le convaincre que les libres consciences ont besoin de s'appuyer à Dieu ; par-dessus tout, l'exemple des Allemands, des Herder, des Schleiermacher, des Schlegel, avec lesquels il discute, dont il suit attentivement les études... Les jours où, par delà les suggestions de la sentimentalité romantique et les leçons de la philosophie allemande, cet intellectuel inquiet écoutait les voix lointaines de sa race protestante... »

Longtemps il a visé simplement à prouver que la religion ne saurait être donnée comme base à la morale, en raison des inconvénients qu'elle garde et malgré les avantages individuels qu'elle peut avoir. Et la seule question était pour lui celle-ci : exposerait-il d'abord les inconvénients, risquant de mettre ainsi de mauvaise humeur les gens religieux, pour mécontenter ensuite les incrédules par un semblant de rétractation ? Ou ne ferait-il pas mieux de commencer par les avantages, pour montrer les inconvénients, en second lieu, comme malgré lui ? Le tout était de « dérouter les gens qui se préparent à crier à l'impiété ¹ ».

Mais le ton a changé peu à peu. Ce tacticien de lettres s'est comme pris à son jeu. Le livre qu'il continuait « comme on voit des gens ajouter chaque jour à une collection de coquilles ou de tulipes » a pris pour lui autre chose et mieux que « l'attrait d'une chose commencée dès longtemps ² ». C'est maintenant « la seule chose qui m'intéresse, dit-il, et dont l'idée me ranime ». Et plus tard : « il ne reste de moi que mon livre. L'individuel est fini, et quand j'aurai achevé de dire ce que je crois noble et bon, je ne crois pas que je trouve autre chose à faire dans ce monde ³... » Sa vie de Gœttingue dont il s'était promis tant de bien, est devenue « complètement solitaire et sans communication quelconque » ; telle quelle, il la supporte sans peine — il le croit du moins — « depuis que j'ai mis toute ma vie, déclare-t-il, dans un ouvrage dont les progrès sont pour moi une occupation animée, qui m'empêche de regarder ce qui se passe autour de moi ». Mieux, il préserve sa pensée intime de tout heurt extérieur, et comme de toute lumière trop vive ; il y songe « exprès en parlant d'autre chose », avec « une sorte de satisfaction de porter ainsi en *lui* ce que personne ne peut atteindre », et pour ceux qui le connaissaient peu ou mal, voici en Benjamin un nouvel homme : « Je traverse la vie avec mon trésor d'idées que je crois bonnes et fières, sans qu'elles entrent jamais en contact ⁴. »

1. *Journal Intime*, p. 61, 84. — 2. *Lettres à Barante*, (p. 248), Paris, 29 avril 1807. — 3. *Lettres à Barante*, Paris, 20 mars 1808, Gœttingue, 21 juillet 1812, (p. 252 et 557.)

4. *Ibid.*, Gœttingue, août 1812 et 21 juillet 1812 (p. 560, 559, 558).

En lui, la *Religion* a tué l'irrégion. « Il y a dans l'irrégion, dit-il maintenant, quelque chose de grossier et d'usé qui me répugne. » Suit cet aveu, secret mais total, que Guizot eût été heureux de connaître : « J'ai ma religion, mais elle est toute en sentiments et en émotions souvent vagues, qu'on ne peut réduire en système ¹. » De système, il n'en eut guère, même en philosophie ; les passes d'éloquence de Schlegel et Sismondi, l'un pour la philosophie française de l'expérience, l'autre pour la nouvelle philosophie allemande *a priori*, tous deux se regardant mutuellement comme des fous, se heurtent à l'ironie de son impartialité indifférente : « Il faut, écrit-il à son meilleur ami, me prendre impartial et sceptique, ou me laisser ². » Alors qu'il se croira bien d'accord avec lui-même, il se verra reprocher par les esprits entiers, de rester « ballotté entre les contraires, dans l'absence totale de tout système original ³ ». Point de système donc, mais une indéniable ardeur d'âme. Dès 1804, il protestait contre la « théorie absurde » que Schlegel, après d'autres, faisait sienne, à savoir « que l'homme peut écrire sur la religion — sans religion ⁴ ». Et puis le voici aux lectures édifiantes ; le futur disciple de M^{me} de Krüdener, quelque dix ans avant de la retrouver à Paris, a sa première *poussée* de mysticisme.

J'ai beaucoup lu ce qu'on appelle les Mystiques dans ces derniers temps, et notamment M^{me} Guyon ; et je les ai lus dans un esprit de bonne foi complète, sans croyance fixe, mais aussi sans préjugé contre et avec une grande fatigue de l'incrédulité. L'effet que ces livres et mes méditations m'ont produit a été variable et interrompu. Cependant, en prenant le tout ensemble, ils m'ont certainement fait faire des découvertes dans le cœur humain et dans le mien propre. L'homme est composé de trois choses, de

1. *Journal Intime*, p. 103-104. — Cf. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 135 : « Si l'on réduit la religion au sentiment religieux proprement dit, à ce sentiment très réel, mais un peu vague, un peu incertain dans son objet, qu'on ne peut guère caractériser qu'en le nommant, ... qui se promène partout, en un mot « cherchant partout à se satisfaire, et ne se fixant nulle part .. » ; cf. p. 137 (ce qu'est, au fond, la religion)... « non une pure forme de la sensibilité, un élan de l'imagination, une variété de la poésie ». — 2. *Lettres à Barante* (22 avril 1808), p. 258.

3. Eckstein, dans le *Catholique*, t. 1, p. 212. — 4. *Journal Intime*, p. 36.

sentiments, de réflexions et de sens. Les sentiments et les sens sont les seules choses qu'il tienne de la nature. Les réflexions ne sont que le résultat de ses rapports avec les objets extérieurs. En conséquence, ce dont il est orgueilleux, l'esprit ou la raison, n'est qu'une chose qu'il acquiert de la seconde main... Elle est donc tout à fait inapplicable quant aux objets qui sortent de sa sphère. La religion est à l'âme, ce que le plus haut des plaisirs des sens est au corps. La raison n'a rien à faire dans tout cela... La raison est un intrus venu après coup et qui fait du bruit dans la maison¹.

Peu après il est devenu pratiquant, non sans quelque chose d'ombrageux encore, qui graduellement s'atténue à mesure que la conviction s'affirme. Un peu plus, et par crainte rétrospective de l'irréligion il se ferait superstitieux.

Je suis bien moins éloigné que vous ne le pensez de votre manière de sentir sur la religion. Ce ne sont pas les pratiques que je blâme, au contraire je les aime et elles me font du bien. Je ne blâme que la volonté de les imposer aux autres. Chacun a ses pratiques, ses croyances, son genre de rapport avec Dieu. Nul ne peut faire entrer un autre dans sa route, parce que nul ne peut rendre un autre soi. Ma religion consiste en deux points : vouloir ce que Dieu veut, c'est-à-dire lui faire l'hommage de notre cœur ; ne rien nier, c'est-à-dire lui faire l'hommage de notre esprit. Ces deux points donnés, la route est établie de la terre au ciel, route pleine de protection, de consolation intérieure et d'une providence particulière que nul ne peut prouver, mais qui se fait sentir à chacun à chaque pas.

Je vous le jure, cher Prosper, je ne sais plus du tout comme on pourrait vivre sur la terre, au moins comme j'y pourrais vivre sans l'appui du ciel, et je dirai, sans vouloir défier le malheur, car je ne sais ce que le malheur pourrait produire physiquement et moralement sur moi, je dirai

1. *Lettres à Barante*, Genève, 6 septembre 1808 (p. 265). Sur la crise contemporaine de mysticisme chez M^{me} de Staël, la « trombe de mystiques » qui s'abat sur Coppet en 1807-1808, Langallerie, Z. Werner, et M^{me} de Krüdener tout près à Sécheron, voir J. Billion, *M^{me} de Staël et le Mysticisme*, p. 107, 112-113. — Dès 1802, elle conta à Lacretelle qu'en sa jeunesse elle avait failli être mystique (*ibid.*, p. 107). — Alors déjà, son bon sens avait résisté. La lettre à Barante, que nous citons, permet-elle de croire que ce fut Constant qui ramena M^{me} de Staël au mysticisme, et par « fatigue de sa liaison » ? (p. 110).

qu'avec cette confiance profonde qu'une croyance qui n'a en aucune manière le raisonnement pour base peut inspirer à un esprit revenu du raisonnement, il n'y a peut-être point de malheur que l'on ne pût supporter, ou qui du moins ne fût considérablement adouci.

... Il est impossible, en remontant vers l'origine de quoi que ce soit, de ne pas rencontrer une énigme dont la religion seule est le mot. Il n'y a pas dans le cœur un bon sentiment qui ne perde à être séparé de la religion, et s'il fallait choisir d'un peuple athée ou d'un peuple superstitieux, il n'y aurait pas à hésiter pour ce dernier. Se faire incrédule, parce que des fous ou des méchants ont abusé de la religion, c'est se faire eunuque parce que des libertins ont pris la vérole¹.

Le voici qui fait de la sincérité religieuse, de la disposition religieuse, son critérium de la vraie grandeur historique :

... Nous avons toujours été des Gascons, à la fois maniérés et emphatiques... Je n'accepte ni Bayard, ni Duguesclin, ni même Henri IV qui n'a pas su pardonner à son ami. Saint-Louis est le seul être réel que je connaisse dans toute l'histoire française. C'est à la religion qu'il le devait. Elle avait fait de lui un homme, au lieu que les autres me paraissent tous des êtres factices, qui ne vivent pas réellement².

Le « philosophe intrépide » de jadis médite la pensée de Bacon : « un peu de science mène à l'athéisme, et plus de science à la religion³ ». Il le redit un peu plus tard : « Je sais très peu de chose. Quand je savais encore moins, je me croyais très sûr de mon fait. En étudiant plus sérieusement, j'ai vu s'écrouler tout mon dogmatisme. Si j'en savais encore plus, qu'est-ce qui m'arriverait⁴ ? » Et il donne raison au professeur de Göttingen, selon qui ce n'est pas lui qui fait son livre, mais son livre qui le fait⁵.

1. *Lettres à Barante*, Genève, 23 novembre 1808 ; du Hardenberg, 11 octobre 1811 (p. 269-270 et 546-547). — 2. *Ibid.*, Göttingue, 12 juin 1812 (p. 555).

3. Lettre à Hochet (1811) citée, par G. Rudler, (après Chateaubriand), *thèse*, p. 178.

4. *Lettres à Hochet*, Göttingue, 5 août 1812 (p. 152). — 5. *Ibid.*, Göttingue, 2 décembre 1812 (p. 154).

Son livre, et une violente crise d'âme au cours de laquelle, en une année cruelle, il *abdique* sa volonté et s'en remet, du soin de conduire sa pauvre vie, à quelqu'un de plus puissant :

Si en abdiquant sa volonté on peut y joindre une conviction fort opposée aux idées philosophiques, mais qui n'est pas dénuée d'une certaine vraisemblance de sentiment, c'est que nous sommes entourés d'une force intelligente, dont nous sommes ou les créatures ou une partie, et que cette force se mêle de nous, on n'est presque plus malheureux. On parvient assez facilement à établir dans sa pensée une certaine correspondance de cette force avec soi et, l'imagination une fois tournée en ce sens, mille événements individuels viennent justifier cette conviction. Alors un monde nouveau s'ouvre. On est débarrassé du poids de soi-même, on n'a plus la charge de son égoïsme, ni le fardeau de son individualité... ⁴.

Son livre, et aussi une vraie sincérité envers soi-même, qui fait que de *l'imagination*, du cœur lassé ou brisé — non pour toujours — cette foi bienfaisante gagnera l'esprit à son tour, et dont il serait juste que ce faible, ce timide, cet indécis gardât le bénéfice auprès des âmes simples, toutes d'une pièce, et qui parfois oublient de pratiquer la vertu cardinale de l'indulgence.

Le voilà donc « retourné du blanc au noir ou si l'on veut du noir au blanc ² ». Il recopie en entier son ouvrage « pour ôter les queues encyclopédistes ³ ». Il a beaucoup à faire et à refaire... « J'ai rassemblé tant de matériaux, à diverses époques et surtout dans des sens différents, suivant les modifications successives de mes opinions, qu'il faut de toute nécessité que je les mette en ordre, avant de profiter des nouvelles richesses qui s'offrent à moi ⁴. » Au début du livre surtout : « C'était toujours ce qui m'effrayait, parce que, commencé dans un sens assez différent, il tournait le dos au but auquel la dernière partie allait. J'ai re-

1. *Lettres à Barante*, Coppet, 27 juillet 1808 (p. 262). — 2. A. de Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 284. — 3. *Lettres à Barante*, 15 février 1809 (p. 272).

4. *Lettres à Barante*, Göttingue, août 1812 (p. 561).

tourné cette partie de mon armée, et tout marche ensemble. J'aurai fièrement à élaguer...¹ »

Il lui arrivera de contredire ouvertement Helvétius, le premier inspirateur de son livre². Si pénétré qu'il paraisse encore de Rousseau³ ce dissident de la *philosophie*, il est très opposé à la théorie de l'état de nature⁴. « Amant qui maltraite sa maîtresse », dira un contemporain⁵ : en quels termes il parle d'elle à ses amis, de cette « étroite et cynique philosophie, qui dans Voltaire nous faisait naître entre l'urine et la matière fécale, dans Helvétius ne nous distinguait des chevaux que par les mains, dans Diderot voulait étrangler le dernier prêtre avec les boyaux du dernier roi, et dans Cabanis définissait la pensée une sécrétion du cerveau⁶ » ! Pourtant, entre deux séjours d'Allemagne, il fréquentait naguère encore chez M^{me} de Condorcet — bien à tort on lui reprochera d'ignorer l'*Esquisse*⁷, — il y voyait Cabanis, lui faisait visite et se trouvait d'accord avec lui : « Nous causons de mon ouvrage. Il aura l'approbation de tous les hommes de cette opinion. Mais les autres⁸ ? » Cabanis mort, il parlait de lui à Faurel en homme à qui

1. *Ibid.*, Göttingue, 20 mars 1812 (p. 552).

2. *Cahier Rouge*, p. 6 (cité plus haut). Helvétius contredit par exemple à propos du climat, *De la Religion*, t. II, p. 132. — 3. Eckstein, dans le *Catholique*, t. I, p. 16, 29, 36, 217, etc. — ; t. VIII, p. 58, etc...

4. Voir par exemple, *De la Religion*, t. I, p. 112, 113 : « Plus l'homme est voisin de l'état sauvage, plus il est stationnaire. » Cf. ce qu'il dit de la « métaphysique subtile », fausse et inapplicable, du *Contrat Social (De l'Usurpation)*, VII, p. 295.

5. A. Jay, dans le *Mercure du XIX^e siècle*, t. IV, p. 575 (1824), sur le 1^{er} vol. de la *Religion*. — Cf. dans le *Correspondant* du 26 janvier 1830 (signé F.), t. I, p. 376 : « un pied dans notre siècle, et l'autre dans le siècle dernier... (Constant) fait avec embarras la part du passé et celle de l'avenir : esprit de transition, doué de facultés remarquables, mais sans puissance, faute de pouvoir accorder ses admirations d'autrefois et celles d'aujourd'hui, le rationalisme de son éducation et le mysticisme de ses lectures présentes, ne sachant être, ni tout à fait Allemand, ni tout à fait Français... »

6. *Lettres à Barante*, Göttingue, 2 décembre 1811 (p. 549). Pour Voltaire, v. *Dialogues*, XLV, Le Jeune Marié et le Philosophe, au début de l'*Entretien*.

7. *Mercury du XIX^e siècle*, t. VI, p. 59 : « s'il avait lu Condorcet... »

8. *Journal Intime*, p. 118 (1807) et 102. Cf. Ant. Guillois, *La Marquise de Condorcet*, p. 196 et 222 ; F. Picavet, *Les Idéologues*, p. 417. — La brochure *De l'Usurpation* (VI et XII, p. 290 note, p. 332 note), outre Montesquieu, Mably et Bentham, citera Condorcet et Condillac.

est sensible la perte d'esprits de cette espèce « qu'assurément la génération qu'on forme et qu'on veut former ne remplacera pas ¹ ».

Mais l'origine de la brouille est ancienne. Dès avant la crise psychologique et morale qui a pu la consommer, Constant déclarait : « Je suis tellement las des auteurs à intentions comme presque tous ceux du xviii^e siècle, que j'aimerais, je crois, mieux un sot qui n'aurait aucun but dans ce qu'il raconterait, qu'un homme d'esprit dans les récits duquel je verrais toujours un but ². » Il faisait « scandale » en mettant Bossuet historien plus haut que Voltaire, peut-être bien pour le plaisir de contredire les *philosophes* restés fidèles à ses maîtres de jadis : « Tout est enrégimenté. Il y a des gens qu'on appelle philosophes, et quand on est philosophe il faut ne mettre d'intérêt qu'à l'avilissement de la religion et se consoler de tout pourvu que la religion soit avilie. Il faut ne reconnaître aucune valeur à ceux qui ont la moindre étincelle de sentiment religieux et savoir gré à tous ceux qui sont athées, n'eussent-ils aucun talent ³. » Dès 1804, Constant condamne comme « étrange » la philosophie du xviii^e siècle, « se jouant d'elle-même et des autres, prenant à tâche de discréditer non seulement les préjugés reçus, non seulement les idées consolantes et morales — qu'on aurait pu séparer de ces préjugés — mais se moquant de ses propres principes, trouvant du plaisir à ne rien laisser qui soit exempt de ridicule, à tout dégrader, à tout avilir. Quand on lit avec attention les ouvrages de cette époque, on n'est étonné ni de ce qui a suivi, ni de ce qui

1. *Lettres à Fauriel* (22 juillet 1808), p. 68. — Il est à noter qu'ici Constant s'abstient de tout ce qui pourrait sembler encore une adhésion aux doctrines de Cabanis. — 2. *Lettres à Barante*, Paris, 15 avril 1807 (p. 246).

3. *Lettres à Barante*, Paris, 25 février 1808 (p. 250). — Suit une attaque contre les « gens qu'on appelle dévots » et pour qui « le doute est un crime... la religion... une chose positive, fixe, ... » etc. — E. Faguet souligne l'analogie des tendances [primitives] de la *Religion* avec l'esprit de l'*Essai sur les Mœurs* : « Prenez l'*Essai sur les Mœurs*, et au lieu d'y voir un plaidoyer pour l'irréligion, dirigez-le dans le sens d'une introduction au protestantisme, vous avez tout l'esprit du livre de la *Religion* » (*Politiques et Moralistes*, t. 1, p. 245). Correction p. 246 : « Et je me trompe encore... c'est le protestantisme, réduit à ce qu'il a de négatif, de purement protestataire, que préconise B. Constant. En cet état, il n'est pas une religion, il n'est que le besoin de n'en pas avoir... un fétichisme intérieur, une genuflexion devant les pénates de votre âme. »

en résulte à présent ¹ ». Dès lors, il est prêt à exalter « les vérités de sentiment, qui font la sécurité et la consolation de la vie » en les opposant à « l'intérêt bien entendu » ou aux « habitudes de l'égoïsme » et à la « raison ² ». C'est dès lors qu'on le voit tout décidé à montrer le caractère universel et constant du sentiment religieux, fondamental pour l'homme, « étranger à tout le reste des êtres vivants » : besoin de l'âme comme la logique est un besoin de l'esprit, élan de l'homme vers la puissance qui est hors de lui, vers l'inconnu, vers l'infini ; tendance contradictoire à notre but apparent et à toutes les facultés qui nous y portent, mais que le doute même n'exclut point ³ ; sentiment aussi « incréé » que la morale, et que n'expliquent ni la terreur, ni une cause extérieure quelconque, ni la perfection supérieure de notre organisation ; pour croire, l'homme n'a besoin « que de s'écouter lui-même ⁴... La société, le langage, la religion sont inhérents à l'homme, les formes varient ».

Herder avait bien, du même accent, dit des choses assez analogues, en parlant de l'humanité primitive :

Ainsi au milieu du chaos des êtres qui l'entouraient, il faut qu'une sorte d'instinct religieux des forces invisibles de la nature ait précédé dans sa pensée la conception de la liaison des forces abstraites, dont il a formé la base. Partout les traditions religieuses et le sentiment intérieur d'une existence qui ne reconnaît point le néant, précèdent les analyses de la raison... Qu'il nous soit permis, après tant de lectures et de méditations,... de considérer cette disposition intérieure à l'humanité comme aussi universelle que la nature humaine, ou plutôt à proprement parler, comme le fond et l'essence même de l'homme... Dieu bienveillant... à l'animal tu as donné l'instinct qui le fait

1. *Journal Intime*, p. 87 (1804). — 2. *De la Religion*, préface, p. xx, xxi, xxvii, xxxix, xxxv. — Cf. t. I, p. 3, 26 ; t. IV, p. 358 ; et préface, p. xxvi.

3. *Ibid.*, t. I, p. 3, 38, cf. 22-25 ; t. IV, p. 64 note ; t. I, p. 29, 27 ; t. V, p. 172 (cf. t. I, p. 87, à propos de Schleiermacher.)

4. *Ibid.*, t. IV, p. 503 ; t. I, p. 13, 15, 18, 19. — E. Faguet (*Politiques et Moralistes*, t. I, p. 233) en pensant à Guyau et autres modernes (p. 234), devancés par Constant : « ... que la religion est au fond de notre être comme un élément constitutif, que l'homme est un animal religieux, comme il est un animal à la voix articulée... »

vivre, à la pensée de l'homme, la religion et l'humanité, où ton image respire .. il est absurde de dire que la crainte a inventé les dieux chez la plupart des peuples. La crainte, comme crainte, n'invente rien... Aussitôt donc que l'homme apprend à se servir de son intelligence, à l'occasion de la plus légère impulsion, c'est-à-dire aussitôt qu'il vit le monde d'une manière différente de l'animal, il crut à des êtres invisibles et tout puissants... et c'est ainsi que la religion vraie ou fausse, juste ou erronée, prit naissance au sein des nations pour instruire l'homme, le fortifier ou le guider à travers le labyrinthe obscur et périlleux de la vie... (L'animal et l'homme...). Ainsi la religion, à la considérer seulement comme un exercice de l'intelligence, est la forme la plus noble que l'humanité puisse sentir et le fruit le plus précieux de la pensée humaine. Mais bien plus c'est un exercice du cœur humain et la direction la plus pure de ses capacités et de ses pouvoirs ¹.

Mais ce n'est pas Herder seul, ni même Schleiermacher ², ni Creuzer dont il est « nourri », assure M. Faguet ³, qui ont ainsi dégoûté Constant de la pensée et de l'érudition du XVIII^e siècle français, où pourtant son ouvrage plonge encore par tant de racines ⁴. Ce n'est même pas la « philosophie alle-

1. Herder, *Ideen* IX, v (Suphan, t. XIII, p. 393-394), et IV, vi (Suphan, t. XIII, p. 162-163) ; traduction de Quinet, t. II, p. 208-209 et 209-212, et t. I, p. 240-241. — J'étudierai plus tard la façon dont cette traduction a été faite et, pour quelques chapitres, les inexactitudes — généralement peu graves — qu'elle présente. Pour les textes cités ici, il faut relever qu'au début, à « traditions religieuses » répond chez Herder : « religiöse Tradition » ; plus loin, « le fond et l'essence même de l'homme — ja eigentlich für diese Natur selbst » ; puis « à l'animal... l'instinct qui le fait vivre, à la pensée de l'homme, la religion et l'humanité, où ton image respire — den Thieren gabst du Instinkt, dem Menschen grubest du dein Bild, Religion und Humanität in die Seele » — « il crut à des êtres — musste er vermuthen » — « la religion... prit naissance au sein des nations — und so ward die Religion » — « la forme la plus noble que l'humanité puisse revêtir, et le fruit le plus précieux de la pensée humaine — die höchste Humanität, die erhabenste Blüthe der menschlichen Seele ».

2. Nous avons vu Schleiermacher cité, *De la Religion*, t. I, p. 87. — Sur Schleiermacher et l'« intuition propre de l'infini » (*Reden*, 287), selon lui âme d'une religion vivante, chaque religion se suffisant à elle-même, fondée qu'elle est sur une révélation originale et irréductible, voir E. Craussel, *thèse*, p. 98-99.

3. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 233. — Cf. A. Dupouy, *France et Allemagne*, p. 66.

4. F. Picavet, *Les Idéologues*, p. 415-417. — Mais il semble à la fois

mande », par contraste avec laquelle Voltaire, Helvétius, Diderot et Cabanis étaient traités sans bienveillance ni gratitude. « La philosophie allemande, disait alors Constant, me sert beaucoup, quoiqu'elle ne marche pas dans une direction parfaitement analogue à la mienne. Elle marche dans le sens dont je me suis écarté, mais qui suit pourtant une ligne parallèle... C'est une philosophie un peu vague, mais respectant tout ce qui est religieux, retrouvant la religion dans tout ce qui est bon, et s'agitant seulement dans ses tentatives pour généraliser ses idées, et placer la divinité dans tout, afin de parvenir à un résultat plus séduisant par son universalité apparente. Comme détails, cette philosophie m'est infiniment précieuse...¹ ». Eckstein qui, sans assez d'autorité peut-être, reproche à Constant ses études irrégulières², lui a comme jeté à la tête les noms de tous ceux dont il croit retrouver un lambeau chez ce Protée, « cou-sant » ici au panthéisme de Herder, ailleurs à son platonisme, ailleurs encore à son christianisme, du Lessing, du Heyne ou du Creuzer³ : à établir avec patience le départ

inexact et un peu injuste de dire (p. 417, note) : « s'il cite les Allemands, et non Cabanis, c'est que c'eût été une mauvaise recommandation d'invoquer l'homme dont on flétrissait alors le matérialisme, et que l'Allemagne, comme en d'autres temps l'Angleterre, était alors à la mode ». — E. Faguet lui-même (bien sévère à Constant historien des religions : *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 230 ss.) n'exagère-t-il pas en disant (p. 232, 230, 240) qu'il fut « impénétrable au mystère d'Outre-Rhin de cette époque, ... à cette manière de « somnambulisme » qu'il avait pu contempler avec stupeur dans son commensal Werner » ? N'est-ce pas se méprendre quelque peu, à la fois sur Constant, et sur la valeur *représentative* d'un homme comme Werner ?

1. *Lettres à Barante*, Göttingue, 2 décembre 1811 (p. 549) ; cf., dans la lettre citée plus haut (27 juillet 1808) : une force intelligente, dont nous sommes ou les créatures, ou une partie.

2. *Le Catholique*, t. I, p. 23, 29 (« M. B. Constant n'est qu'un homme du monde, etc. ») ; cf. p. 109, 207 (« ses études se bornent à une très vaste lecture, puisqu'on ne saurait raisonnablement douter qu'il n'ait lu tous les ouvrages qu'il cite au bas des pages... »)

3. *Le Catholique*, t. VIII, p. 86 : « Je l'ai suivi, dans tous ses changements de formes, véritable Protée, s'attachant tour à tour à tous les érudits, se métamorphosant en Heyne, en Lessing, en Herder, en Wolf, en Voss, en Creuzer, sans jamais réussir à prendre leur allure et à saisir leur caractère... » — Cf. dans le *Correspondant*, t. I (1829), p. 136-137 : ... « M. de Constant a eu bien aussi quelque teinture de cette doctrine des nécessités, dont le germe est renfermé dans un écrit de Lessing sur la franc-maçonnerie, au sujet d'une éducation progressive du genre

de ce qu'il doit aux uns et aux autres, on arriverait sans doute à donner davantage que ne fait Eckstein à la pensée personnelle de Constant.

Herder et ses successeurs panthéistes ont aidé à la désaffection intellectuelle de Benjamin Constant. Mais se serait-elle opérée, en un homme comme lui, si la vie du cœur n'y n'avait collaboré de toute son intensité ? Et surtout si elle n'avait été assurée, préparée par une troisième influence un peu plus lente peut-être à s'affirmer chez lui que chez tant d'autres, mais non moins profonde, la magistrale leçon de l'époque et des faits, contre laquelle nulle ne prévaut ?

Au polythéisme en décadence, à la crise que traversa la nature humaine aux débuts du christianisme, ses deux grands ouvrages, vers 1825, compareront la « crise actuelle » : « Le sentiment religieux, dira-t-il, peut seul nous sauver » ; et il montrera l'esprit humain de nouveau « fatigué des chicanes de la dialectique, et appelant le sentiment à son aide, pour reconstruire ce que la dialectique avait renversé ¹ ».

Mais cette forme religieuse du mal du siècle, il l'avait constatée ou pressentie longtemps avant qu'en France elle apparût à tous. Il écrivait à la fin de 1808, en pleine crise d'âme :

N'êtes-vous pas frappé comme moi, mon cher Prosper, de la grande impulsion religieuse qui semble imprimée à tous les esprits de notre siècle ? La religion s'est retirée de l'extérieur de la vie ; mais elle n'en est que plus entière dans l'intérieur de l'homme. Cela est moins sensible en France que partout ailleurs, parce que la France est une Chine européenne, où il n'y a d'un côté que la mode, et de l'autre que des pratiques ; mais partout ailleurs... Est-ce l'époque ? Il y a sans doute des traits de ressemblance avec

humain, et dans le livre de Herder ; mais chez M. de Constant elle n'est pas fortement empreinte dans la pensée. » *Le Catholique*, t. I, p. 206, 29 ; t. VIII, p. 63 ; t. V, p. 174-5, 202 ; t. I, p. 220 ; t. V, p. 194.

1. (*La Religion* paraît de 1824 à 1831 ; la publication — posthume — du *Polythéisme* a lieu en 1833.) — *De la Religion*, t. I, p. 41 : « Nous l'avons déjà dit, la crise actuelle est la même... Le moment est donc favorable pour nous occuper de ce vaste sujet sans partialité comme sans haine » ; cf. t. I, p. 46 ; t. II, p. 484. — *Du Polythéisme*, t. II, p. 248 (cf. 101) et 143.

celle qui précéda et favorisa l'établissement du christianisme. Mais l'époque même n'a-t-elle pas quelque chose de miraculeux ?... Sortirons-nous de cet état de décrépitude ? Certainement ce ne sera pas exprès. Notre volonté n'y peut rien, ou plutôt nous ne pouvons pas avoir de volonté. Il n'y a que la religion qui puisse nous ressusciter, comme il n'y a que les miracles qui ressuscitent les morts. Mais ce ne sera pas si l'on prend la religion comme moyen de littérature. C'est la tuer un peu plus. Il faut tâcher d'y croire gratis ¹...

Et quelques mois plus tôt, alors que l'absorbait encore son histoire de la chute du paganisme :

Je trouve assez de plaisir à peindre, surtout dans la dernière partie, l'écroulement de toutes les opinions, la dégénération de l'espèce humaine, le scepticisme réduisant tout en poussière, l'homme n'ayant plus la force de rien croire et s'enorgueillissant de ce qui est le symptôme de la faiblesse la plus incurable, du persiflage universel, l'autorité prenant, rejetant, reprenant la religion, la couvrant de boue, puis la nettoyant pour s'en servir, puis cassant l'instrument pour le rendre plus souple ²...

Les empereurs, ou Napoléon ? La vieille Rome, ou la révolution française ?

...J'ai vu l'homme incrédule se précipitant dans la magie. J'ai vu l'homme fatigué de l'incrédulité et ne pouvant mettre à sa place que l'extase, l'enthousiasme sans frein, et des exagérations d'autant plus incurables qu'elles partaient du raisonnement et marchaient méthodiquement à la folie. J'ai vu la raison dans toute sa pompe et dans toute sa faiblesse, le résultat de quatre siècles de méditations n'être

1. *Lettres à Barante*, Genève, 21 octobre, 23 novembre 1808 (p. 268, 269). — Sur la *Chine* qu'est devenue la France, selon Constant, cf. lettre du 25 février 1808 (*ibid.*, p. 251) : « Nous sommes des êtres factices, même dans ce que nous avons de bon ; la Chine ! la Chine ! Nous y tendons, nous y marchons à grands pas. » — Sur l'« absurde ouvrage » de Chateaubriand, cf. le mot du *Journal Intime*, cité plus haut page 318. — Dès la *Littérature* (p. 338) M^{me} de Staël avait comparé son époque à celle de la chute de l'empire romain. — 2. *Ibid.*, Paris, 20 mars 1808 (p. 252).

d'abord que le chaos, puis une ordonnance fantastique et arbitraire, l'homme parvenant à tout détruire et hors d'état de rien rétablir, et succombant enfin sous tant d'évidences irrésistibles, j'ai vu Dieu rendant à l'homme non seulement la religion, mais la raison même.

Depuis que je me suis franchement avoué ces vérités, je ne sais quelle simplicité merveilleuse s'est répandue sur mon ouvrage. Ma route si incertaine pendant tant d'années, s'est tout à coup présentée à moi, claire et unie... J'ai vu les grandes énigmes se résoudre ¹.

Jadis, voyageant sans enthousiasme avec un jeune Berinois, Benjamin croyait bien faire que menacer l'aristocrate de se faire plus tard le propre libérateur du pays de Vaud :

L'occasion s'est offerte onze ans après. Mais j'avais devant les yeux l'expérience de la France où j'avais été témoin de ce qu'est une Révolution, et acteur assez impuissant, dans le sens d'une liberté fondée sur la justice, et je me suis bien gardé de révolutionner la Suisse ².

Au nom de la Révolution, il avait d'abord traité assez durement le pauvre La Harpe ; il lui fera en somme réparation d'honneur :

Le sentiment religieux est une faculté inhérente à l'homme ; il est absurde de prétendre que la faute et le mensonge aient créé cette faculté. On ne met rien dans l'âme humaine, que ce que la nature y a mis. Les persécutions, les abus d'autorité en faveur de certains dogmes, peuvent nous faire illusion à nous-mêmes, et nous révolter contre ce que nous éprouverions si on ne nous l'imposait pas ; mais dès que les causes extérieures ont cessé, nous revenons à notre tendance primitive ; quand il n'y a plus de courage à résister, nous ne nous applaudissons plus de notre résistance. Or, la Révolution ayant ôté ce mérite à l'incrédulité, les hommes que la vanité seule avait rendus incrédules purent devenir religieux de bonne foi ³...

1. *Ibid.*, Gœttingue, 2 décembre 1811 (p. 549). — 2. *Cahier Rouge*, p. 92.

3. Fragment du Portrait de M^{me} Récamier, par B. Constant, cité d'après les *Mémoires d'Outre-Tombe* par Ed. Laboulaye, au t. II (p. 102, note) de son édition du *Cours de Politique Constitutionnelle*.

Voilà quelle sorte de *faits* l'ont conduit :

Une foule innombrable de faits envisagés avec d'autant plus d'impartialité que je les ai recueillis dans un sens contraire, et que mes habitudes et la direction de mes idées m'ont même porté longtemps à leur faire une sorte de violence pour les plier à l'intention de mon entreprise. Mais comme j'étais de bonne foi, la violence n'y a rien fait. Les preuves ont réagi sur moi, le cœur humain s'est montré ce qu'il est quand le sentiment religieux en est banni, et le sentiment religieux lui-même n'a pu longtemps me satisfaire, impuissant et vague qu'il est, lorsqu'il est réduit à ses propres forces ¹...

C'est « sans le vouloir et parce que les faits et le raisonnement l'y poussaient », c'est « graduellement, à mesure que les faits l'y ont comme forcé », que Constant est venu à la religion et à l'« horizon tout à fait nouveau » qui s'ouvrait devant lui. « Ce qu'il y a de sûr, déclare-t-il, c'est que je ne dirai pas un mot qui ne soit ma conviction ². »

Et voilà pourquoi le grand ouvrage a été « refait tout entier sur un nouveau plan et, à bien des égards, dans des idées nouvelles ».

IV

A bien des égards, non pas à tous.

Le *principe* même de l'œuvre subsiste, et aussi la *tendance* polémique, toute naturelle, de la *Religion* à ses débuts. L'une comme l'autre semble ne rien devoir à Herder d'essentiel.

Dès l'origine, il s'agissait d'appliquer à la religion l'idée française de la perfectibilité, — « mon système sur la marche de l'esprit humain » dira Constant ³, — comme elle

1. *Lettres à Barante*, Göttingue, 2 décembre 1811 (p. 548).

2. *Ibid.*, du Hardenberg, 11 octobre 1811 (p. 546).

3. *Journal Intime*, p. 91 : « l'histoire de la mythologie indienne vient à l'appui de son système... »

l'avait été jusqu'alors à la civilisation, aux mœurs, à la politique par les *philosophes*, par Condorcet en qui leurs tendances se résumaient, *algébrisées* pour ainsi dire et portées à l'extrême, — comme elle l'avait été aussi à la critique littéraire, en une Querelle fameuse que M^{me} de Staël devait reprendre du point de vue de l'ère révolutionnaire.

La perfectibilité reste le dogme fondamental qu'affirment tous les livres de la *Religion*. « L'espèce humaine n'a aucun principe plus cher et plus précieux à défendre ¹. » Notre race a été créée « pour la perfectibilité et les lumières » ; si un pouvoir bienveillant a mis l'homme sur terre, c'est « pour le perfectionner et le rendre heureux » ; de sa faculté perfectible, nulle force ennemie ne saurait entraver les progrès ; « aucune puissance ne résiste avec un succès complet à la [marche nécessaire de l'esprit humain ²]. Moins enthousiaste que Villers par exemple, moins confiant que ce « bon jeune homme ³ » en l'immédiate vertu de l'action personnelle d'un esprit, Benjamin Constant n'en garde pas moins sa foi en la perfectibilité, œuvre des siècles, lente mais assurée. Il en fait lui-même la confiance :

Non que les faits et la marche de l'esprit humain ne soient pas selon moi toujours la même que celle que j'avais cru démêler de tout temps. Mais le résultat est autre, et sans rien changer à mes assertions sur la progression, je finirai tout différemment de ce que mes premières intentions encyclopédistes semblaient l'annoncer, ce qui m'oblige à modifier une quantité de petites phrases écrites dans le

1. *De la Religion*, t. V, p. 202 (liv. XV, chap. iv).

2. *Ibid.*, t. II, p. 281 (liv. IV chap. xiii, conclusion du livre) ; t. III, p. 208, 275 ; t. IV, p. 237 (cf. t. IV, p. 442, 507). — Cf. le jugement d'Ed. Laboulaye (note à la p. 127 du t. II du *Cours de Politique Constitutionnelle*, à la Récapitulation des *Réactions*) : « C'est le système de la perfectibilité que défend ici B. Constant... C'est à lui et à M^{me} de Staël qu'on doit le triomphe de cette théorie en littérature, en religion et en politique. Il y est souvent revenu, sentant bien que cette liberté qui n'est qu'un moyen, serait une force inutile si elle n'élevait l'homme vers une perfection indéfinie. »

3. *Journal Intime*, p. 97 (de 1814). — M. P. Gautier (*Un idéologue...*, p. 138) compare l'œuvre faite par Villers au nom du Kantisme à l'œuvre faite par Chateaubriand au nom du christianisme : « Tous deux avaient senti l'illumination soudaine. » — Constant aussi.

xviii^e siècle et pour lui, et qui ne doivent pas lui survivre ¹.

Il n'a pas, comme on l'en accusa ², reporté aux penseurs d'Allemagne la découverte de cette idée toute française ; il a été heureux simplement, de retrouver chez « presque tous » — Herder compris — une vérité fondamentale « sans laquelle on ne découvre rien de vrai, on n'établit rien de bon... : tout est progressif dans l'homme ». Les formes sociales, politiques, religieuses, sont pour eux « des secours indispensables à l'homme, mais qui doivent se modifier quand lui-même se modifie ; et cela seul est une excellente donnée pour juger la religion ³ ». A en croire l'étude sur la *Perfectibilité de l'espèce humaine* qu'il a recueillie dans les *Mélanges*, probablement celle qu'il proposait à Villers en 1805 sous le patronage de Herder, il semble bien que dans ce système qui lui était familier, l'exemple de Herder lui ait fait découvrir des raisons nouvelles et plus fortes d'y croire et de le préférer encore à tous les systèmes qui se sont « suivis, combattus ou modifiés ». Seule cette « opinion consolatrice » lui paraît propre « à donner un but à nos travaux, à motiver nos recherches, à nous soutenir dans nos incertitudes, à nous relever de nos découragements... Pour qui n'adopte pas cette opinion, l'ordre social, comme tout ce qui tient, *je ne dirai pas seulement à l'homme, mais à l'univers*, n'est qu'une de ces mille combinaisons fortuites, l'une de ces vieilles formes plus ou moins passagères qui doivent perpétuellement se détruire et se remplacer sans qu'il en résulte jamais aucune amélioration durable ³ ».

1. *Lettres à Barante*, Genève 21 octobre 1808 (p. 267).

2. *Mercur du XIX^e siècle*, t. VI, p. 57-59 (2^e article de Jay sur la Religion). — 3. *De la Religion*, t. I, p. 90, 91.

3. [C'est moi qui souligne quelques mots vers la fin : l'unique souvenir que j'aie cru retrouver chez Constant, des considérations cosmogoniques du début des *Ideen* : nous l'avons vu, le *Journal Intime* n'indiquait pas qu'il y eût pris grand intérêt quand il lisait Herder à Weimar].

Mélanges de Littérature et de Politique, p. 388, 387. — On peut comparer Herder, *Briefe zu Bef. der Humanität*, II, 25 (Suphan, XVII, 122). Die Perfectibilität ist also keine Täuschung ; sie ist Mittel und Endzweck zu Ausbildung... Das ist mein Credo, etc... »

Mais les recherches historiques auxquelles il est allé dès l'abord, lui ont montré que toujours la perfectibilité religieuse s'est vue paralysée par l'influence conservatrice du sacerdoce. Croire à la perfectibilité en matière de religion, comme il fait, ce sera donc nécessairement être opposé au sacerdotalisme, ce sera distinguer avec soin, des *formes religieuses*, qui ont péri en dépit des efforts du sacerdoce pour les faire se survivre à elles-mêmes, le *sentiment religieux* intérieur, inné, immortel, dont elles ne furent que des revêtements passagers.

« Ce n'est jamais le sentiment religieux qui a fait du mal, dira Constant en 1825, dans un discours à l'Athénée Royal ¹. Non, ce sentiment n'est en rien responsable de ce qu'ont fait en son nom des hommes qui n'étaient pas religieux, car ils ne sont pas religieux, ceux qui font de la religion un moyen d'empire ». Simple variante politique à des déclarations formelles de son grand ouvrage ² : trop souvent la religion s'est faite l'auxiliaire de la tyrannie de quelques-uns ; loin d'être l'auteur des maux qui en résultent, le sentiment religieux en est « la victime ». En se rangeant du côté de la force, le sentiment religieux « mentirait à sa nature » ; il n'y a rien de commun entre elle et lui ³. Dans les *Mélanges* ⁴, il montrera le sacerdoce fondé sur « l'immutabilité des doctrines », opposé au libre développement de la religion dont l'intérêt est de « marcher d'un pas égal avec l'intelligence », tendant même à l'étouffer, par un travail opiniâtre et funeste. La religion a tout avantage à être « livrée à elle-même ⁵ ». « Est-ce notre faute, dira-t-il, si depuis les âges les plus reculés nous avons rencontré partout un en-

1. *Coup d'OEil sur la tendance générale des esprits dans le XIX^e siècle*, p. 11-13.

2. *De la Religion*, t. I, p. 64-65. — Cf. *Discours*, t. II, p. 11 (séance du 25 janvier 1822 ; Sur l'article 1^{er} du projet de loi sur la Presse) : « Quel est le but de ce premier article ? De maintenir en honneur la religion, de la raffermir, de l'enraciner dans les âmes. Pour atteindre ce but, que faut-il faire ? détruire les causes qui s'opposent au sentiment religieux, au respect pour les croyances consolantes, complément du bonheur, soutien dans l'infortune... ces causes... dans la marche du gouvernement. On associe la religion à des actes et à des doctrines attentatoires à la liberté. » Etc...

3. *De la Religion*, t. II, p. 253 (liv. IV, chap. XII). — 4. *Mélanges de Littérature et de Politique* (VI), p. 106, 123. — 5. *De la Religion*, t. I, p. 191.

nemi que nous ne cherchions pas ? » Le réquisitoire se poursuit à travers toute l'œuvre ; comme s'il voulait, lui jadis incrédule et maintenant « religieux », épargner « aux incrédules beaucoup de railleries froides et puérides et aux hommes religieux beaucoup de contradictions sous le poids desquelles ils se sont longtemps débattus vainement ³ ». Une des vérités qu'il tient le plus à établir contre l'ennemi du *sentiment religieux*, c'est « que la religion est différente, suivant qu'elle est affranchie de la domination sacerdotale ou soumise à cette domination ³ ». Il y aura même deux grandes catégories de formes religieuses. « Les unes, soumises à des corporations qui les maintiennent stationnaires ; les autres indépendantes de toute corporations, et se perfectionnant progressivement ⁴. »

L'antisacerdotalisme de Benjamin Constant suit par une conséquence trop directe sa conception progressive de la religion, pour qu'on puisse rechercher dans Herder l'origine de cette partie de sa doctrine — non la moins curieuse, ni la moins retentissante. Et s'il en devait à quelqu'un la confirmation, ne serait-ce pas à Condorcet plutôt, chez qui l'hostilité au sacerdoce revient, un peu à travers toute l'*Esquisse*, comme un *Delenda* convaincu et obstiné ⁵ ?

1. *Ibid.*, t. III, p. 4 (liv. IV, chap. 1) : « Nous n'écrivons point en haine du sacerdoce, etc... » Cf. Préface, p. xi : « L'évidence des faits nous a contraints, cependant, à nous exprimer avec une sévérité que nous croyons juste sur l'influence du sacerdoce. » — 2. *Ibid.*, t. II, p. 238.

3. *De la Religion*, t. V, p. 162 (liv. XIV, chap. v et dernier du livre). — Cf. *ibid.*, t. IV, p. 500 : « On arrive donc toujours à ce résultat : avec la liberté, la morale améliore la religion ; avec l'esclavage, la religion fausse la morale » ; t. IV, p. 54 : « L'esprit humain se montre plus inconséquent, plus déraisonnable, moins religieux même, lorsqu'une classe d'hommes s'arroe le privilège de le guider, que lorsqu'il suit en liberté sa marche naturelle. » — Cf. *Du Polythéisme Romain*, t. II, p. 319 : « La religion, entre les mains d'une corporation privilégiée, peut souvent faire beaucoup de mal. Livrée à elle-même, elle fait toujours du bien : n'est-ce pas une preuve qu'il faut, si l'on peut, l'enlever aux corporations, mais qu'il ne faut pas en priver les hommes ? »

4. *De la Religion*, t. V, p. 167 (Résultats de l'ouvrage). Cf. *ibid.*, t. III, p. 19 note : « Comme nul effort humain ne remporte sur les lois naturelles une victoire complète, la progression se fait jour aussi dans les religions sacerdotales, lentement et par des voies détournées. Mais alors... l'intelligence étant concentrée dans une caste, la progression ne s'exerce que dans cette caste ».

5. Herder et le *sacerdoce* : par exemple, trad. Quinet, t. II, p. 204 (*Ideen*, IX, 5) : dégénérescence des symboles et du sacerdoce qui les

Une fois aux mains de la politique, la religion romaine « en tant qu'immobile, perdit son principe de vie, la perfectibilité, et en tant qu'esclave, sa puissance réelle, la conviction ¹ ». Au contraire, la Grèce « libre et progressive », en résistant victorieusement à « l'immobilité sacerdotale », avait décidé du sort de l'humanité, et donné « le signal des hautes destinées réservées à l'homme par l'être bienfaisant qui l'a créé ² ». Le sacerdoce fait, à Constant, l'effet d'avoir été l'une des causes les plus actives qui aient déterminé le sort de l'homme ³. L'esprit sacerdotal, « jaloux et impietoyable », a trouvé dans le cœur de l'homme le germe de toutes les notions religieuses, mais en a « despotiquement » dévié le développement ⁴. Plutôt que de modifier une tradition, même devenue révoltante, il préfère « briser le sentiment religieux » et pour prix de l'« abdication de son intelligence » l'humanité a eu, des siècles entiers, « l'esclavage, la terreur et l'effroi ⁵ ». Rédigeant l'histoire des nations dont il avait la foi en charge, il a fait proclamer loi divine les annales dressées par lui. Il a ravalé les religions soumises aux prêtres, « œuvre longtemps méditée de l'élite de l'espèce humaine formée en corporation », au-dessous des religions nées « des conjectures, des craintes, des espérances d'une multitude ignorante ⁶ ». Il a fait de la vie future son domaine, creusant les uns sous les autres « une multiplicité d'enfers » ⁷ ; il a retravaillé sans cesse la religion,

interprète et les exploite ; t. III, p. 238 (*Ideen*, XVII, 2) : formation du cérémonial, « triste mannequin », l'autorité du sacerdoce essayant de se substituer à la doctrine et à la vie ; cf. t. III, p. 221, le sacerdoce chrétien ; et encore, t. II, p. 320, 400, 409, 420, etc.

Condorcet et le sacerdoce : *Esquisse d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, 1^{re} époque, fin ; 2^e époque, fin ; 3^e époque, fin ; 4^e ép., début ; 5^e ép., vers le milieu ; 6^e ép., début et *passim*. ; 7^e ép., début ; 8^e ép., début, puis *passim*. ; 9^e ép., début ; en outre, *Fragments de l'histoire de la 4^e époque* (tome II).

1. *De la Religion*, t. V, p. 189. — 2. *Ibid.*, t. V, p. 178 ; t. II, p. 371 (cf. p. 458-459) ; t. II, p. 468 (ceci dû à Schlegel probablement : voir *Journal Intime*, p. 83) ; cf. t. III, p. 276 : « le seul peuple assez heureux pour n'avoir pas vu s'élever sur sa tête des corporations dominatrices ». Comparer Herder, *Ideen*, XII, 6 (trad. Quinet, t. III, p. 420) ; mais aussi Condorcet, *Esquisse*, t. I, p. 69, 74, 75, 79, cf. 43.

3. *De la Religion*, t. V, p. 176. — 4. *Ibid.*, t. II, p. 238-9, t. I, p. 141.

5. *Ibid.*, t. IV, p. 40-42 ; cf. Condorcet, *Esquisse*, t. I, p. 36.

6. *De la Religion*, t. IV, p. 19 (cf. 34). Cf. Condorcet, *Esquisse*, t. I, p. 37. — 7. *Ibid.*, t. IV, p. 77 (cf. 85), p. 97 (les Indiens).

tout en maintenant ses dogmes anciens ¹. Grâce à une morale toute factice, à une logique particulière, il a « tourné contre l'homme jusqu'à ses progrès ² ». S'il n'a pas été l'auteur de « tous les maux qui ont pesé sur le monde », en tout cas le tort qu'il a fait à l'homme durant l'antiquité est aujourd'hui incommensurable ³. Aussi B. Constant étudie-t-il patiemment « dès les premiers pas de l'espèce humaine vers la civilisation ⁴ » les causes qui ont favorisé l'accroissement de ce pouvoir sacerdotal, ou comme il l'appelle encore, « du principe stationnaire dans la religion ⁵ ».

L'une d'entre elles est le climat, qui modifie les religions comme toutes choses humaines ⁶ ; parfois auxiliaire de la puissance sacerdotale, ailleurs favorable à l'esprit de tolérance et à la philosophie, bien qu'elle ait mêmes lois et même intérêt sous tous les climats ⁷, parfois causant les modifications que subit le sacerdoce dans ses doctrines secrètes ou éclairant la diversité des modes de divination ⁸, confirmant dans les âmes l'idée de la sainteté de la douleur, insuffisante à préserver un peuple des excès de la superstition, mais expliquant, pour tel vaste empire, le mélange d'idées religieuses d'espèce opposée ⁹.

Ces choses étaient assez nouvelles en France. Chez Condorcet la *constante* du climat n'intervient qu'accidentellement et à titre accessoire dans l'étude de la perfectibilité considérée sous l'aspect de l'infini ¹⁰. Helvétius, premier

1. *Ibid.*, t. IV, p. 98. — Cf. Condorcet, *Esquisse*, t. I, p. 125-126.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 102, 204, 206. — 3. *Ibid.*, t. V, p. 175 ; t. II, p. 465.

4. *Ibid.*, titre du livre III. — 5. *Ibid.*, t. V, p. 175.

6. *Ibid.*, t. V, p. 113 (liv. XIV, chap. 1) : « Nous ne contestons pas que la religion se soit modifiée suivant le climat et les circonstances » ; *ibid.*, t. IV, p. 297 (liv. XI, chap. vii).

7. *Ibid.*, t. II, p. 14, 132, 148, 223 (liv. III, chap. iii ; liv. IV, chap. ii ; liv. VI, chap. vi). — *Ibid.*, t. V, p. 112 (liv. XIV, chap. 1).

8. *Ibid.*, t. III, p. 208, cf. p. 190 (liv. VI, chap. vi) ; t. IV, p. 64 (liv. IX, chap. vi.) — Pour ces deux dernières notes, comparer Herder, *Ideen*, XI, 3, trad. Quinet, t. II, p. 313-315. — 9. *Ibid.*, t. IV, p. 279, p. 258 (liv. XI, chap. v et chap. iv) ; *Journal, Intime*, p. 107 (sur la Perse) : « Je crois avoir eu une idée assez heureuse, etc. ».

10. Voir par exemple Condorcet, *Esquisse...* t. I, p. 43, 54, 154, 187 ; t. II, p. 64, 96, 102, 109. — *L'Esquisse* a été publiée en 1794, le livre de *l'Esprit* en 1758, *l'Essai sur les Mœurs*, de 1753 à 1758, *l'Esprit des Lois* en 1748.

inspirateur de la *Religion*, ne se soucie guère du climat que pour nier « que le climat anglais, comme on l'a prétendu, soit plus favorable à l'esprit que le nôtre ¹ ». Peu ami de l'Eglise, mais très désireux de faire croire à son respect pour la foi, Voltaire s'aventure peu sur le domaine des questions religieuses ; quant au climat, il ne pouvait pas ne point en constater parfois les effets, notamment dans l'Inde, et l'influence incessante sur « l'esprit des hommes », jointe à celle du gouvernement et de la religion, toutes trois donnant la clef de l' « énigme de ce monde » ; mais il s'en tient à ces remarques fort générales, et déclare que le gouvernement influe bien plus encore que le climat sur le caractère des hommes ². Ecrivain politique et non théologien, « chrétien mais non pas imbécile », Montesquieu « ne veut point mettre à tort et à travers toutes les vérités qu'il croit ». Le droit et les « lois » l'occupent infiniment plus que la religion, qui n'entre pour rien dans sa formule : « éclairer l'histoire par les lois et les lois par l'histoire ³ ». Aussi applique-t-il aux lois surtout et à l'étude des formes diverses de gouvernement, ou de servitude, politique, civile ou domestique, son observation avisée, et amusée parfois, des effets du climat ⁴. Tout en considérant que « l'empire du climat est le premier de tous les empires », il notait cependant l'influence de la religion, concomitante à celle du climat, parmi les « choses » qui « gouvernent les hommes » et contribuent à former un « esprit général ⁵ ». Il constatait, à l'occasion, une lutte d'influence entre climat et religion, telle religion ancienne s'accordant avec le climat d'une contrée,

1. Helvétius, *De l'Esprit*, Discours II, chap. XX, p. 129 ; H. est d'ailleurs, nettement, pour les causes morales contre le climat ; v. *ibid.*, Disc. II, chap. xxvii, xxviii et xxx.

2. Voltaire. *Essai sur les Mœurs...* ch. CXCIV (du Mogol), ch. CXCVII (Résumé de cette histoire), chap. CLIX (De l'empire ottoman au xv^e siècle). — Cf. *Dialogues*, XLI, A. B. C. 1. (sur Montesquieu) : « sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de Chardin, et n'en est pas plus vraie, etc... »

3. Montesquieu, *Esprit des Lois*, XXIV, 1, cf. XXV, 10 : t. III, p. 124, 178. — *Défense de l'Esprit des Lois* (Mariage), t. IV, p. 284. — *Esprit des Lois*, XXXI, 2 (t. IV, p. 118). — 4. *Ibid.*, I, 3 ; V, 15 ; XIV, 1 et 15 (fin) ; XVI, 2 (t. I, p. 13, 129 ; t. II, p. 31, 60, 98). — *Ibid.*, XVII, 1 (t. II, p. 124) ; cf. VIII, 8 (t. I, p. 238). — 5. *Ibid.*, XIX, 14 (t. II, p. 202) ; VIII, 10 fin ; XIX, 4 (t. I, p. 240 ; t. II p. 189).

telle autre, nouvellement importée, s'y refusant : lutte où la religion parfois triomphe, comme dans le cas de l'Éthiopie, préservée du despotisme par la religion chrétienne « malgré la grandeur de l'Empire et le vice du climat ¹ ». Ou encore une adaptation plus ou moins aisée de la religion à la forme de gouvernement, facilitée ou non par le climat : le protestantisme mieux fait pour une république, le catholicisme pour une monarchie, « une religion qui n'a point de chef visible » mieux faite pour « l'indépendance du climat » que celle qui en a un ².

Est-ce parmi ces indications éparses et précieuses que Benjamin Constant a pris l'idée de soumettre à la notion de climat le concept religieux lui aussi ? Ou bien, entre autres Allemands, s'est-il souvenu de Herder ? A l'occasion de ce catéchisme des Groënlandais qui avait retenu l'attention de Constant à Weimar, Herder constatait que partout les rêveries religieuses des peuples portent l'empreinte des climats et des nations. Ailleurs, il montrait le sacerdoce prompt à profiter des facilités que le climat offrit en certaines contrées à sa « molle apathie » et le départ se faisant là surtout entre le dogme et les pratiques, entre les prescriptions absolues de la religion établie par le sacerdoce et les possibilités pratiques de la vie humaine ³.

Ou surtout peut-être, le projet même d'étendre à la religion le principe de perfectibilité progressive que jusqu'alors en France on n'avait guère osé lui appliquer, n'avait-il pas pour résultante naturelle de soumettre les religions, comme les lois, comme les mœurs, comme les

1. *Ibid.*, XXV, 12, XXIV, 3 (t. III, p. 180, 128) ; cf. XXIV, 26 (t. III, p. 160) : « Il semble, humainement parlant, que ce soit le climat qui a prescrit des bornes à la religion chrétienne et à la religion mahométane, la religion fondée sur le climat ne pouvant s'établir dans un pays dont elle choquait trop le climat. » — 2. *Esprit des Lois*, XXIV, 5 (t. III, p. 131-132), cf. XXIV, 3, titre : le gouvernement modéré mieux approprié à la religion chrétienne, le despotique à la religion mahométane. — *L'Encyclopédie* ne voit de rapport entre climat et religion que pour opposer l'une à l'autre dans les pays où il porte à certains vices (III, 387 a.) ; elle considère (V, x, b. note, xi b. note) l'influence du climat sur les lois, sur la servitude politique, non sur la religion.

3. Herder, *Ideen*, VIII, 2 et XI, 3 (trad. Quinet, t. II, p. 78 et 314). — Nous avons relevé plus haut, d'après le *Journal Intime*, les renvois de B. Constant à Herder pour l'influence du climat sur la religion.

productions intellectuelles, comme tout ce qui tient de l'homme et de la vie, à la condition du climat ?

V

Mais voici où Herder paraît intervenir, plus efficacement encore que par l'indication précieuse de quelques faits bien choisis : par l'aide partielle apportée à toute une évolution intellectuelle et morale, ou par la confirmation donnée à d'anciennes idées fondamentales, auxquelles des modalités nouvelles n'enlèvent rien de leur valeur.

Et d'abord il peut avoir eu part à ce que Benjamin Constant tient lui-même pour l'essentielle nouveauté de son œuvre : la distinction « entre le sentiment religieux et les religions positives », entre « le fond et les formes », qui est le véritable point de vue d'où contempler la religion : point auquel ni Bossuet, ni d'autres en France, dit-il, ne s'étaient placés avant lui ¹. La distinction, purement abstraite, il en convient, n'en est pas moins concevable autant que nécessaire ². Le *sentiment* religieux, « émotion naturelle du même genre que toutes les autres... besoin que l'homme éprouve de se mettre en communication avec la nature qui l'entoure et les forces inconnues qui lui semblent animer cette nature », emploie la *forme* religieuse comme moyen pour établir cette communication ³. « Le besoin

1. *De la Religion*, t. I, p. 77, 72, 75 ; cf. p. 85 : la religion traitée en France d'une manière toujours partielle et souvent superficielle ; cf. t. I, p. 12 : « L'on n'a jusqu'ici envisagé que l'extérieur de la religion ; l'histoire du sentiment intérieur reste en entier à concevoir et à faire... questions que personne n'a examinées. » — Cf. *Journal Intime*, p. 10 (le 28 pluviôse an XII). « Commencé à copier mon Introduction d'après le nouvel ordre d'idées. Une distinction heureuse est à conserver entre le sentiment religieux et les religions positives. Cette distinction éloigne la brutalité de l'athéisme en laissant toute liberté. » Constant en est encore à la quasi-irreligion ; mais il vient de lire Herder (dernière mention, p. 5, le 12 pluviôse) ; le « nouvel ordre d'idées » peut devoir à Herder à tout le moins une confirmation.

2. *De la Religion*, t. I, p. 22, 32, 34 (titre).

3. *Ibid.*, t. I, p. 53, 149. — Cf. Herder, *Ideen* XIV, 6, trad. Quinet, t. III, p. 79, 84 : « un phénomène historique est une production naturelle » ; *Ideen* IX, 5, trad. Quinet, t. II, p. 201 : « la disposition à la raison, à l'humanité et à la religion, ces grâces de la vie humaine » ; p. 208 : « une sorte d'instinct religieux des forces invisibles de la nature » ; p. 209 : « le

religieux demeure identique, mais ses apparences varient et son expression n'est plus la même ¹. » Le *sentiment* religieux, source première de tous les cultes, ne contribue pas seul à la création de la *forme* religieuse, qui reflète accessoirement tout ce qui coexiste à la même époque, et se trouve donc être « proportionnée nécessairement à la situation des individus ou des peuples qui professent une religion ² ». Mais toujours il tend à s'élever au-dessus d'elle, et tant qu'il la domine son influence reste heureuse et réparatrice ³.

Religion vague et superficielle, dit Guizot. Religion sentimentale à la Jean-Jacques, dit Eckstein, bonne à prendre « comme un sorbet à la glace dans les chaleurs de la canicule ⁴ ». Cette religion de Constant a eu contre elle les

sentiment intérieur d'une existence qui ne reconnaît point le néant ». — Cf. encore *Ideen* XVII, 2, trad. Quinet, t. III, p. 240 : « C'est donc s'égarer que d'attribuer à la pensée d'une religion ce qui au fond n'appartient qu'aux instruments par lesquels elle agit » (les idiomes); et aussi *Ideen* IV, 6, trad. Quinet, t. I, p. 240 : « Aussitôt donc que l'homme apprit à se servir de la plus légère impulsion, c'est-à-dire aussitôt qu'il vit le monde d'une manière différente de l'animal, il crut à des êtres invisibles et tout puissants... — p. 241 : « Ainsi la religion, à la considérer seulement comme un exercice de l'intelligence, est la forme la plus noble que l'esprit puisse revêtir... Mais bien plus, c'est un exercice du cœur humain, et la direction la plus pure de ses capacités et de ses pouvoirs. »

1. *De la Religion*, t. II, p. 133. — Cf. Herder, *Ideen* IX, 5, Quinet, t. II, p. 201 : « Les langues changent avec les peuples et les climats; mais toutes reproduisent la même loi de la raison humaine. Ainsi, malgré la différence des formes on trouve, jusqu'à l'extrémité de la terre, des traces de religion chez les nations les plus pauvres et les plus grossières... »; cf. titres des chap. IV et V du livre VIII; cf. sur l'amour (VIII, 4, trad. Quinet, II, p. 110) : « douce puissance qui étend son empire sur toute la surface de la terre, quoique partout sous des formes diverses ». — Y a-t-il un souvenir de Herder encore, dans cette lettre à Rosalie du 25 mars 1809 ? (*Lettres à sa famille*, pp. Menos, p. 299) : « Je vois que votre raison ne me pardonne pas ma faiblesse, si faiblesse il y a, en faveur de ce qu'on nomme superstition. Ce n'est, après tout, que la religion appliquée, identifiée avec chaque circonstance, et animant la vie, qui sans elle ou même avec une religion moins applicable, est si petite et si sèche. »

2. *De la Religion*, t. I, p. 165, 209, 310 (note à la p. 147) et 102.

3. *Ibid.*, t. I, p. 180; t. III, p. 393; t. I, p. 53. — Cf. Herder, *Briefe zu Bef. der Hum.* II, 25 (Suphan XVII, 121) : « Je reiner eine Religion war, desto mehr musste und wollte sie die Humanität befördern... »

4. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 135. — Eckstein dans le *Catholique*, t. I, p. 16, 36, le *Correspondant*, t. I (1829), p. 136-7, le *Catholique*, t. VIII, p. 58, etc., t. XV, p. 174; cf. tomes I, 15-109 et 205-242, VIII, 58 ss. XV, 171 ss. — Pour le *Globe* même, t. I (1824), p. 39 ss., 43 ss., à en juger par le début de l'ouvrage, Constant n'aura pas été assez profond.

colères violentes des croyants et des *ultras*. Il est bien certain qu'en sa tentative pour isoler le concept religieux, dans l'assimilation des phénomènes religieux à tous phénomènes historiques et humains, à tous phénomènes naturels, Constant a dépassé de beaucoup le *théologien* Herder ¹, pourtant suspect déjà aux orthodoxes.

Pour Constant, l'homme étant perfectible, toute religion l'est aussi ², sauf entrave sacerdotale, et même sans l'aide du climat. Le christianisme comme toutes les autres ; sinon dans sa doctrine morale et dans « toute la portion émanée de son auteur... car il y est parfait », du moins « dans ses formes et surtout dans les opinions partielles que ses sectateurs ont adoptées », en le dégageant d'additions qui le défigurent ³. Tout obstacle à la perfectibilité progressive de la religion, est funeste à la religion même ; ne pas lui appliquer (dogmes, rites et pratiques) « la faculté progressive qui est une loi de la nature de l'homme », serait lui faire tort et commettre une erreur grave ; respecter sa progression, c'est lui rendre « le seul hommage qui soit digne d'elle ⁴ ». Il ne s'agit pas de lui imposer, hors de pro-

1. Voir le passage du *Journal Intime* (p. 5) cité plus haut, sur Herder opposé à Chateaubriand. — 2. *De la Religion*, t. I, p. 104 : « ... notre premier principe... La civilisation étant progressive, les formes religieuses doivent se ressentir de cette progression : et l'histoire nous a confirmés dans ce premier résultat de nos recherches ».

3. *Ibid.*, t. II, p. 485 (cf. 490), 491 (liv. 5, chap. 7). — Cf. Herder, *Ideen* liv. XVII, Introduction : Quinet, t. III, p. 205 : « Je m'incline... Qu'on me montre dans l'histoire... » ; p. 206 : « ce serait une injure à ton nom que de s'arrêter à tant d'impur limon descendu de ta source limpide »... ; p. 219 : « à l'intérêt de l'humanité, du monde ou de l'Etat, substituant celui de l'Eglise, ou plutôt des ordres, des cloîtres et des sectes » ; p. 224 : « ces honteux abus des meilleures choses » ; p. 246 : « ces sectes, dans leur manie de spéculation, ressemblent à l'hydre aux cent têtes, au polype... Dans l'histoire, ce tissu inutile, funeste au genre humain, se déroule pendant plusieurs siècles. »

4. *Ibid.*, t. V, p. 199 (titre du chap. iv du livre XV), p. 200, 201. — Cf. dans les *Mélanges* (VI : Du développement progressif de la religion), p. 105 : « C'est donc une erreur grave que de supposer la religion intéressée à demeurer immuable ; elle l'est au contraire à ce que la faculté progressive, qui est une loi de la nature de l'homme, lui soit appliquée. » *Ibid.*, p. 120 : « La religion est progressive ; par l'effet de ce caractère, elle s'améliore, se perfectionne, s'épure graduellement. Quand la progression n'est pas interrompue, la religion ne peut faire que du bien ; pourvu qu'elle soit indépendante, elle a sous chacune de ses formes son utilité, qu'on méconnaît quand ces formes sont tombées, et qui disparaît lorsqu'on veut prolonger ces formes au delà de leur durée naturelle. »

pos, des changements de dogmes qu'une nécessité urgente ne légitimerait pas. « Tout se fait graduellement et pour ainsi dire imperceptiblement, dans la nature. » Il suffit de ne point s'y opposer : « ... Cette immobilité dans les dogmes, ce caractère stationnaire dans les croyances, toutes ces choses contre nature, qu'on recommande au nom de la religion, sont ce qu'il y a de plus opposé au sentiment religieux... Il est dans son essence d'essayer, pour se satisfaire, de chaque forme religieuse qu'il se crée ou qu'on lui présente ¹.

D'où le politique tire aussitôt les conclusions logiques qu'on attendait : « A chaque époque aussi, réclamons la liberté religieuse, illimitée, infinie, individuelle ; elle entourera la religion d'une force invincible et garantira sa perfectibilité ². »

Bien qu'à ce sujet il renvoie à Herder ³, on peut croire qu'il ne lui demande que d'appuyer son opinion. Mais à propos de toute religion passée, et non plus du christianisme moderne, il fait, comme il se l'était promis, une grande application de l'idée herderienne « que tout est bon ou mauvais suivant les temps et les lieux ⁴ ». Il se plaît à répéter la *maxime fondamentale* ⁵ : « une religion est toujours pour un peuple telle que ce peuple la conçoit » ; ou

1. *De la Religion*, t. V, p. 203-204. Cf. Herder, *Ideen* V, 3, trad. Quinet, t. I, p. 264 : « Rien dans la nature ne reste immobile, chaque chose se développe elle-même et poursuit sa carrière ;... (p. 268) La nature restera-t-elle immobile, aura-t-elle une marche rétrograde dans la plus noble et la plus puissante des créatures ? » — 2. *De la Religion*, t. V, p. 207.

3. *De la Religion*, t. I, p. 287, note à la p. 108 (renvoi à Herder III, 138-150) : l'autorité ne peut ni ne doit tenter d'entraver, de détourner ni même d'accélérer les améliorations apportées à la religion par les efforts de l'intelligence. — 4. *Journal Intime*, passage déjà cité, avec correction de « livres » en « lieux ».

5. *De la Religion*, t. III, p. 310 (livre VII, chap. v). Cf. Herder, *Ideen* XII, 6, trad. Quinet, t. II, p. 413 : « Toutes choses sur notre terre ont été ce qu'elles pouvaient être selon la situation et les besoins du lieu, les circonstances et le caractère du temps, le génie natif ou accidentel des peuples » ; p. 417 : « la nature a déroulé la terre entière sous les pas des générations humaines, laissant chaque chose produire ce que comportent le lieu, le temps et la force mise en action ». Cf. encore *Ideen* XIII, 7 et XIV, 6 fin, trad. Quinet, t. II, p. 511 et t. III, p. 84 : « Tout ce qui peut se développer dans l'humanité sous les circonstances données du temps, du lieu et des caractères nationaux, se développe réellement. ... « Les Romains furent tout ce qu'ils étaient capables d'être... Tout ce qui pouvait fleurir sur la terre a fleuri dans sa saison, son climat et son lieu. »

ailleurs : « La religion eut, à chaque époque, le caractère que l'époque devait lui imprimer » ; chaque âge a eu ses prophètes qui ont parlé sa langue ; et la marche de la religion se proportionne naturellement aux progrès de chaque époque ; dans son essence elle n'est liée à aucun temps, mais « à chaque époque la forme qui s'établit naturellement est bonne et utile... Inhérente à l'homme, la religion renaît toujours sous une forme nouvelle quand l'ancienne forme est brisée ¹ ».

Mais Constant s'aide de Herder surtout, semble-t-il bien, pour concilier ce dogme primordial, évolution humaine de la religion par elle-même perfectible, et le postulat auquel sa propre évolution de conscience l'a ramené : droit de tutelle, si l'on peut dire, que cette religion humaine impérissable ne saurait refuser à la puissance divine, proclamée par elle en des formes transitoires. Ici, l'histoire des religions rejoint la philosophie de l'histoire. Elles sont inséparables chez Constant, l'une pénètre l'autre : on a pu appeler cette grande tentative de sa vie individuelle, une « histoire philosophique de la civilisation religieuse du monde humain tout entier ² ».

Constant, non plus que Herder, n'admet le cercle « d'alternative éternelle ³ » auquel on voudrait réduire l'espèce humaine, pas plus qu'il n'acceptera de la condamner, même en religion, à une régression quelconque ⁴. Il ne prétend

1. *De la Religion*, t. II, p. 459 ; t. I, p. 107, 310 (note à la p. 147), 21, et 107.

2. Michel Berr, *Eloge*, p. 83. — 3. B. Constant, *Mélanges*, p. 403.

4. *Du Polythéisme Romain*. t. II, p. 297 : « Quelques philosophes semblent disposés à croire que l'espèce humaine parcourt un cercle d'opinions, et peut de la sorte se trouver reportée successivement vers toutes les formes de croyance religieuse. C'est une erreur. L'homme ne rétrograde sous aucun rapport, et dans la religion comme dans tout ce qui tient à la pensée, il est impossible de lui imprimer une impulsion différente de l'impulsion progressive. » — Cf. Herder, *Ideen*, VIII, 5, trad. Quinet, t. II, p. 135 : « Et comment toutes les générations seraient-elles faites, à proprement parler, pour la dernière, qui s'élèverait ainsi sur les débris épars du bonheur de celles qui l'ont précédée ? » ; *Ideen*, IX, 1, trad. Quinet, t. II, p. 150 : « Peut-il se faire que des milliers d'individus naissent pour un seul ? que toutes les générations qui ont passé soient faites pour la dernière venue ?... » ; cf. p. 264 : « Rien dans la nature ne reste immobile, chaque chose se développe elle-même et poursuit sa carrière »...

point que notre marche en avant soit régulière et continue ; mais tout arrêt, toute régression ne sont tels qu' « en apparence » ; la cause matérielle venant à cesser, l'effet s'annihile, et l'espèce humaine, comme elle y tendait, se retrace au point où elle était ¹.

Sans doute ici l'exemple de la Révolution française se présente comme une confirmation éclatante de la doctrine ; et il établit ailleurs entre la perfectibilité et la « tendance vers l'égalité » une équation qui sent assez son politique et, si l'on veut, son Français ². Mais s'il n'a pas besoin

1. *Du Polythéisme Romain*, t. II, p. 401. — Cf. *De la Religion*, t. IV, p. 507 (liv. XII, chap. XII) : « Il est si vrai que la marche de l'esprit humain est progressive, il est si vrai que, malgré ses apparences rétrogrades et ses déplorables aberrations, il s'élève toujours vers des notions plus épurées, que la religion, conçue de la sorte, nous conduit à de nouveaux perfectionnements de la doctrine la plus admirable à laquelle l'homme soit arrivé (le stoïcisme. — Le chapitre est intitulé : Des véritables rapports de la religion et de la morale). — Comparer Herder, *Ideen*, V, 3, trad. Quinet, t. I, p. 264, titre du chapitre ; et plus loin : « Toutes les déviations ne peuvent manquer de le ramener dans la bonne route, car la suprême bonté a sans doute des moyens pour repousser dans la lice, par quelque impulsion nouvelle, la balle bondissante. » — *Ibid.*, XV, 5, trad. Quinet, t. III, p. 152. « Ce qui peut arriver quelque part, arrive ; ce qui peut agir, agit. Il n'y a que la raison et la justice qui demeurent ; l'égaré et la folie détruisent eux-mêmes leurs œuvres » ; XV, 2, trad. Quinet, t. III, p. 113 : « quelques générations périssent, mais le tout immortel survit à la ruine des peuples... et apprend le bien même par le mal. Toutes les erreurs de l'homme sont des rayons brisés de la vérité. Toutes les passions de son cœur sont des impulsions désordonnées d'un pouvoir qui s'ignore et selon son essence ne peut servir qu'au bien » ; — XV, 3, trad. Quinet, t. III, p. 121, 128, 129 : « ... la chaîne de la culture humaine... se compose d'une suite de courbes inégales et brisées. Chacune d'elles répond à des alternatives de grandeur et de déclin, et toutes elles ont leur maximum..... (128). Lorsque l'équilibre de la raison et de l'humanité a été troublé parmi les hommes, il ne se rétablit guères qu'après de violentes oscillations d'un extrême à l'autre... La chaîne de la civilisation, avec ses contours heurtés, ses angles saillants et rentrants, n'imité pas le cours du ruisseau paisible de la vallée... Il est constant que la constitution entière de notre espèce est faite pour le mouvement d'oscillation..... (129). Dans la constitution de l'humanité, comme dans celle de nos corps, l'œuvre du temps ne s'achève ou ne se consolide que par des oppositions nécessaires. — XV, 4, trad. Quinet, t. III, p. 134 : « Nous suivons le flot, mais le torrent une fois descendu des montagnes ne remonte plus à sa source... » ; p. 140 : « C'est ainsi que dans les forces humaines les abus les plus intolérables tendent d'eux-mêmes à se corriger avec le temps et à servir au bien. »

2. *Du Polythéisme Romain*, t. II, p. 407 : « La perfectibilité de l'espèce humaine n'est autre chose que la tendance vers l'égalité ; cette tendance vient de ce que l'égalité seule est conforme à la vérité, c'est-à-dire aux rapports des choses entre elles et des hommes entre eux. »

d'emprunter à Herder ses exemples de perfectibilité *intérieure* (abolition de l'esclavage, et la Révolution française encore) — ou de perfectibilité *extérieure* ¹ (découvertes sans nombre des Galilée, Copernic et Newton, étude de la circulation du sang, des phénomènes électriques, invention de la poudre à canon, de la boussole, de l'imprimerie, de la vapeur, et autres « moyens physiques pour la conquête du monde »), — peut-être Herder est-il un de ceux à qui il doit sa conception collective et non plus « partielle » de l'histoire considérée selon le système de la perfectibilité : « Peu importe que telle peuplade, à telle époque, ait joui de plus de bonheur, ou possédé plus de lumières que telle autre peuplade à une époque suivante, s'il est démontré que la masse des hommes coexistant dans un temps quelconque est toujours plus heureuse que la masse des hommes coexistant dans un temps antérieur ². » Surtout, il est vraisemblable qu'il tient de Herder sa croyance en une puissance progressive, « force éternelle des choses », qui amène les révolutions à leur tour : « Celle que nous prenons pour l'effet immédiat d'une circonstance imprévue est une ère de l'esprit humain, et l'homme ou l'évènement qui nous paraît l'avoir causée n'a fait que partager plus ostensiblement l'impulsion générale imprimée à tous les êtres ³. »

1. *Ibid.*, p. 400. Cf. Herder, *Ideen*, XX, 5, trad. Quinet, t. III, p. 486ss : boussole, verre, poudre à canon, imprimerie, *Zerstreute Blätter*, IV, 3, (éd. Suphan, t. XVI, p. 47) l'imprimerie — ; mais aussi Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. CXXVII, sur l'imprimerie qui « vint tout changer », et Condorcet, *Esquisse...* t. 1, p. 142, 146 (boussole, poudre à canon, imprimerie, cf. p. 111) ; t. II, p. 21 la Révolution française, p. 23 ss., le développement scientifique, Newton, Huyghens, Képler ; p. 29 l'électricité ; p. 35 la circulation du sang, etc...

2. *Du Polythéisme Romain*, t. II, p. 403. — *Ibid.*, plus haut : « Mais pour apprécier le système de la perfectibilité, il ne faut pas le juger partiellement. » — Cf. Herder, *Ideen*, XV, 4, trad. Quinet, t. III, p. 132 : « D'où il suit qu'il est dans l'espèce humaine un progrès inséparable du progrès des âges... » ; — XVI, 6, trad. Quinet, t. III, p. 201 et 202 : « Quoi qu'il en soit, l'historien de l'humanité se gardera d'adopter de préférence une race exclusive, pour y sacrifier celles auxquelles leur situation a refusé le même degré de gloire et de bonheur.... (la race germanique, forte, belle, noble... sa culture, etc.) Pour cela, la prendrons-nous pour le peuple choisi de Dieu en Europe ? » — On voit ici l'un des points où l'humanitarisme de Herder, passablement germanique, a été largement, audacieusement débordé par ses successeurs.

3. *Du Polythéisme Romain*, t. II, p. 406-407. — Cf. *Mélanges*, p. 126 (VI : Du développement progressif des idées religieuses) ; « Wellington

Le *Polythéisme* reprendra cette donnée pour en faire incidemment le dernier mot — très herderien — de Benjamin Constant sur le progrès. « Les choses humaines ont une marche progressive indépendante des hommes, et à laquelle ils obéissent sans la connaître. Leur volonté même y est comprise, parce qu'ils ne peuvent jamais vouloir que ce qui est dans leur intérêt, et que leur intérêt dépend des circonstances coexistantes ¹. »

achevant ce que M. Canning n'avait pu faire et n'osait même tenter ! Certes, quelle preuve plus incontestable que tout s'opère par une force des choses dont les hommes ne sont que les instruments » ! — On peut comparer Herder, *Zerstreute Blätter*, IV (Suphan, XVI, p. 125) : ... « Dass wenn Kräfte im Streben sind, sowohl zur Blüthe als zur Auflösung, ihr Gang schneller sei und sich ihnen Alles zu assimilieren scheine, bis kleine Umstände, oft wiederum einzelne Menschen, dem Strom eine andre Richtung geben, die abermals ein Resultat der lebendigen Gegenwart der Dinge ist, ob sie gleich bisweilen eine Wirkung des Zufalls scheinete » ; *ibid.*, IV, 8 (Tithon u. Aurora ; Suphan, t. XVI, p. 117) : le vrai sens du mot révolution : « dass es einen nach Gesetzen geordneten Lauf der Dinge, eine friedliche Rückkehr der Begebenheiten in sich selbst, auch in der Geschichte bedeute » ; — *ibid.*, VI, 3 (Palingenese, Suphan, t. XVI, p. 356) : « Offenbar sind wir auch mit unsern Erfindungen und Operationen Werkzeuge in einer höheren Hand, die augenscheinlich unser gesamtes Geschlecht umfasst und (wie wir ihr zutrauen können) sein Bestes zum Zweck hat... ; (p. 357). Das innere Zeughaus der Naturkräfte kennen wir nicht ; wissen also auch nicht, woher die Vorsehung die Geister nimmt, die sie zu Fortleitung und Entwicklung dieses allgemeinen Knotens menschlicher Dinge bestimmt hat... » — Cf. encore *Ideen*, IX, 1, trad. Quinet, t. II, p. 153 : « C'est un triste point de vue, que celui d'où l'on n'aperçoit, dans les révolutions de notre terre, que des débris sur des débris, d'éternels commencemens sans fins, des changemens de circonstances sans aucun but fixe. Il n'y a que la chaîne dorée du perfectionnement qui compose de ces ruines un tout, dans lequel vont s'évanouir les formes humaines, et où l'esprit de l'humanité vit et agit éternellement » ; *ibid.*, p. 155 : « Chaîne dorée du perfectionnement, toi qui entoures la terre de tes replis, et qui t'étends à travers tous les individus jusqu'au trône de la Providence... » ; cf. *Ideen*, XIII, 7, trad. Quinet, t. II, p. 512 : « exercer sa pénétration sur un accident historique comme sur un phénomène naturel... L'histoire de l'humanité tout entière n'est que l'histoire naturelle d'un système de forces, d'actions et de dispositions humaines en rapport avec le temps et le lieu .. »

1. *Du Polythéisme Romain*, t. II, p. 168. — Cf. Herder, *Ideen*, IX, 1, trad. Quinet, t. II, p. 155 : « l'activité humaine, qui toujours a continué sa longue carrière, sans avoir presque jamais prévu les conséquences que la Providence voulait tirer de son sein, comme l'esprit des formes matérielles... » ; p. 154 : « c'est ainsi que la forme changeante et que l'imperfection de toutes les œuvres humaines entraînent dans le plan du Créateur... » *Ibid.*, XIII, 7, trad. Quinet, t. II, p. 513 : « la Providence révèle ses desseins par la succession des événemens et sous la forme sous laquelle ils se présentent ; sur ce fondement, le vrai philosophe ne con-

Pas plus que Herder, Benjamin Constant ne se souciera de résoudre métaphysiquement l'humaine antinomie entre la bienveillance de cette « force éternelle des choses » et le libre arbitre qu'elle semble devoir limiter en nous. Comme Herder, il affirmera ce libre arbitre. En l'homme, le bien et le mal se livrent un combat ; la lutte est son partage et son moyen de perfectionnement : « Le but de l'homme est le perfectionnement. Il ne peut se perfectionner que par ses propres efforts, par l'exercice de ses facultés, par l'énergie de son libre arbitre ¹. » Sans quoi « sa perfection ne serait plus que du mécanisme ». Pour ne pas réduire le libre arbitre de l'homme c'est — comme fit Herder — l'emprise divine sur lui que limite Constant : « Cette puissance

naît le secret des conseils célestes que par les faits qui tombent sous l'expérience et qu'il peut constater dans toute leur étendue »...

1. *De la Religion*, t. II, p. 212 (IV, 11), cf. t. V, p. 206. — Cf. Herder, *Briefe zu Beförderung der Humanität* (Suphan, t. XVIII, p. 27) : « Auch alle möglichen Antipathieen sind in der menschlichen Natur da ; jedem Gift ist nicht nur sein Gegengift gewachsen, sondern... (etc.). Ach ! die Extreme liegen in unsrer einbeschränkten Natur so nahe, so dicht bei einander... » — Cf. encore, *Ideen*, XIII, 6, trad. Quinet, t. II, p. 500 : « Et qu'on ne dise pas qu'une divinité malfaisante trouble de ses fausses lueurs la destinée des hommes et cherche par envie à égaler leurs conseils : les hommes sont les uns aux autres leurs méchans génies... (p. 505). Ici le destin providentiel agit évidemment de la même manière que dans tous les événemens de l'histoire qu'il livre aux combinaisons humaines, tantôt sages, tantôt extravagantes, mais toujours fondées sur des lois naturelles. » — *Ideen*, XV, 5, trad. Quinet, t. III, p. 150 : « Dans l'histoire du genre humain, comme dans la vie des individus les plus imprévoyans, les fautes, les égaremens se succèdent à l'infini, jusqu'à ce que la nécessité ramène enfin le cœur de l'homme à la raison, à la justice. Tout ce qui peut se manifester, se manifeste par les effets que comporte sa nature. Nulle force, pas même la plus aveugle, n'est contrariée dans son action, mais toutes sont subordonnées à ce principe, que les résultats contraires se détruiront l'un l'autre, et que le bien seul restera permanent »... (p. 154) : « Ne demandez pas à l'histoire humaine une plus noble réponse : elle nous dévoile les conseils de la destinée, et nous enseigne, malgré notre néant, à agir conformément aux lois éternelles de Dieu. En plaçant sous nos yeux les suites funestes de chaque erreur, elle nous marque les limites de notre étroite sphère dans ce grand système, où la sagesse et la bonté, opposées à des forces aveugles, tirent l'ordre du chaos, sans cesser jamais de triompher dans la lutte. » — *Ideen*, XIV, 6, trad. Quinet, t. III, p. 79 : « Si quelque chose est contraire à cet esprit d'impartialité et d'universalité, c'est de s'obstiner à voir même dans les scènes ensanglantées de l'histoire romaine l'accomplissement de quelque but caché de la Providence... (p. 82). La philosophie des causes finales... n'a été d'aucun secours à l'histoire naturelle ; combien moins encore à l'histoire de l'homme, où une innombrable série d'actions et de réactions répondent à autant de moyens et de fins !... »

doit borner sa protection à l'instruire par des enseignements, à lui révéler des vérités proportionnées à son intelligence. Ces manifestations l'éclairent sans l'enchaîner, elles le laissent libre d'user de ce bienfait à ses risques et périls ; il peut en user, y renoncer même. » Aussi, de même que Herder conciliait liberté morale et Providence, méprises, fautes et progrès final ¹, de même, Lessing aidant peut-être, Constant revenu à la foi associera religion progressive et révélation, « étincelle divine ² » et erreurs humaines sans cesse renaissantes. Il reconnaîtra la révélation faite à Moïse : « Car nous ne pourrions, dit-il, nous expliquer autrement l'apparition du théisme dans un peuple barbare ³ ». Il expliquera par « un phénomène inexplicable... un secours inattendu », par une intervention de la « pitié céleste, » par un éclair sillonnant la nue « pour montrer la route à notre race égarée », le passage du polythéisme au théisme, la transformation en une doctrine animée et vivante de l'idée abstraite de l'unité, à laquelle l'esprit humain s'était élevé sans pouvoir aller plus avant ⁴. Il transigera à sa façon — à la façon de Herder — entre les deux hypothèses opposées, comme le polythéisme grec sut transiger entre la sujétion aux Parques, aux décrets du sort, et les déro-

1. Herder, *Briefe zu Beförderung der Humanität*, II, 25. Suphan, t. XVII, p. 120, 122, 119 : « Alle Laster und Fehler unsres Geschlechts müssen also dem Ganzen endlich zum Besten gereichen... Auch Laster, Fehler und Schwachheiten der Menschen stehen als Naturbegebenheiten unter Regeln... Kein Uebel, das der Menschheit begegnet, Kann und soll ihr anders als crspriesslich werden... Also stehen ihm oft die Elemente der Natur entgegen. Alle dies ist ihm in den Weg gelegt, damit ers überwinde. Er hat dazu die Waffen in sich.

2. *Lettres à Hochet*, Göttingue, 5 août 1812 : « Il y a de l'étincelle divine dans toutes les religions. » — Cf. Herder, *Zerstreute Blätter*, III, Suphan, t. XV, p. 289 : « Alles Leben der Natur, alle Arten und Gattungen der beseelten Schöpfung, was sind sie, als Funken der Gottheit... O Freund, würde uns ein Auge gegeben, den glänzenden Gang dieser Gottesfunken zu sehen... Aber der menschliche Verstand erblickts nicht, er sieht nur die Dinge von aussen. »

3. *De la Religion*, t. II, p. 238-239. — *Du Polythéisme Romain*, t. II, p. 251 (liv. IV, chap. XI).

4. *Mélanges de Littérature et de Politique* (VI), p. 108. — *Du Polythéisme Romain*, *ibid.*, et t. II, p. 234 ; cf. *De la Religion*, t. II, p. 211 : « un éclair sillonne alors les ténèbres » ; cf. t. III, p. 220 (apparition et durée du théisme juif)... « phénomènes qu'on ne saurait expliquer par le raisonnement » ; t. V, p. 205 : « phénomène inexplicable ».

gations qu'y faisait la valeur, l'adresse ou le crime d'individus exceptionnels ¹.

Mais ces révélations, qu'il faut bien admettre pour expliquer les grandes transformations qu'a subies l'idée religieuse à travers les vicissitudes de son histoire humaine, il ne les considèrera que « comme des secours accordés par un être puissant et bon à un être ignorant et faible, quand ses forces ne suffisent pas à son amélioration sur cette terre ² », comme un « secours additionnel ³ » qui s'est exercé conformément à une tendance déjà existante, qui s'est proportionné « à la position et aux facultés » de ceux à qui il allait ⁴. Il ne saurait être question, selon lui, de comparer cet acte « de la puissance suprême se manifestant à l'homme pour lui expliquer son existence et revêtir ses devoirs d'une sanction religieuse », à la promulgation d'un code moral ou politique par un législateur ou un conquérant ⁵.

La révélation faite et l'éclair éteint, tout est « rentré dans l'ordre », l'homme s'est retrouvé « abandonné à lui-même », il a « recommencé son travail suivant sa nature », il s'est « débattu autour de la grande découverte », lui donnant « des formes grossières qui ont voilé sa sublimité ⁶ ».

*
* *

Ainsi, adoptée par lui et transportée dans l'ordre des faits d'histoire religieuse, la conception herderienne de l'homme moral, de son essence contradictoire, de son libre arbitre limité par la nature en face de qui l'a mis l'auteur des choses, de ses efforts généreux mais incertains, de ses

1. *De la Religion*, t. III, p. 363 (liv. VII, chap. vii).

2. *De la Religion*, t. II, p. 211 (liv. IV, chap. xi).

3. *Mélanges de Littérature et de Politique*, p. 108 ; repris dans la *Religion*, t. V, p. 206. — Cf. Herder, *Ideen*, XV, 5, trad. Quinet, t. III, p. 144 : « S'il voit en elle (la Providence) un fantôme que chaque instant fait apparaître, qui ne tend qu'à briser le cours des actions humaines, toujours flottant, toujours changeant au gré de sa volonté et de son caprice, l'histoire, il faut l'avouer, est le tombeau d'une telle Providence. »

4. *De la Religion*, t. I, p. 91.

5. *Ibid.*, t. II, p. 230.

6. *Du Polythéisme Romain*, t. II, p. 234. — *De la Religion*, t. V, p. 206 (presque identité d'un passage à l'autre).

progrès contrariés, douteux parfois et cependant continus, pourrait bien avoir été pour Constant sinon l'éclair impérieux qui montre d'abord la route sûre, au moins la lueur « bien douce » qui jadis avait doré quelques rêves, auxquels on revient faute d'en avoir trouvé de plus consolants. Ne le disait-il pas lui-même ¹ : « Pénétrez dans la nature de l'homme, vous y apercevrez, si vous l'étudiez bien, la source unique de toutes les religions et le germe de toutes les modifications qu'elles subissent. »

Et pour Herder le mérite n'est pas médiocre, d'avoir attiré et retenu la sympathie d'un esprit aussi averti, aussi ondoyant, aidé les vraies douleurs de Benjamin, et l'action de la vie de l'époque, à lui révéler l'homme qu'il était, et vraisemblablement fourni à l'œuvre essentielle de ce croyant, tard venu à la foi et en peine d'asseoir sa croyance, quelques-unes des idées qui lui ont permis de prendre corps.

1. *De la Religion*, t. I, p. 101.

QUATRIÈME PARTIE

L'ŒUVRE DES PREMIERS INFORMATEURS ACTIONS ? RÉACTIONS ?

« On dirait que l'esprit humain se précipite toujours d'un extrême à l'autre, comme si les opinions qu'il vient de quitter se changeaient en remords pour le poursuivre. »

(M^{me} DE STAEL, De l'Allemagne,
éd. Garnier, 1874, p. 559.)

« Il y a de ces grandes zones d'idées et de sentiments dans lesquelles plongent des quarts de siècles ou des demi-siècles tout entiers. »

(SAINTE-BEUVE, Chateaubriand et son
groupe littéraire sous l'Empire,
2^e éd. 1861, p. 364.)

AVANT la *Religion* de B. Constant, avant l'*Allemagne* de M^{me} de Staël et l'attention, passagère ou prolongée, que tel ou tel ami de Coppet prête à Herder, l'œuvre d'information commencée en France dès avant sa mort s'y était continuée. Développement naturel, auquel les faits déjà constatés furent comme parallèles : les évènements le retardent, et aussi l'état des esprits ; mais les deux séries finissent par converger ; consciemment ou non, la traduction Quinet en sera la résultante, un peu lointaine.

D'ici là nous aurons à faire, en passant, à un savant de l'ancien régime, dont l'époque impériale couronne la gloire. Puis, parmi les informateurs des dernières années, à deux Herderiens avoués, et dévoués, l'un à Herder interprète de l'âme hébraïque, l'autre à Herder historien et surtout philosophe ; malheureusement l'un promet plus qu'il ne peut tenir, l'autre, quoi qu'on en ait dit, ne connaît bien Herder et ne s'éprend de lui qu'après avoir presque achevé son œuvre d'homme de lettres.

Mais déjà deux écrivains qui ont un nom, et représenteront deux tendances intellectuelles du siècle nouveau, ont su quelque chose de Herder dès leurs débuts ; celui-ci grâce au récent travail d'information dont Herder bénéficia pour sa bonne part ; celui-là, semble-t-il bien, par étude directe.

D'autres encore trouvent Herder sur leur route : ils sont déjà les hommes d'une théorie, au patron de laquelle ils le mesurent simplement d'un regard.

Somme toute, dès avant Quinet, en partie dès avant l'*Allemagne*, il y a contact, proche ou lointain, entre Herder et quelques-uns de ceux qui aideront à risquer ou fonder en France des modes nouveaux de l'histoire, à établir la doctrine romantique, à dresser face à face deux des grands systèmes sociaux modernes.

CHAPITRE PREMIER

Actions ?

1. — *Barthez, médecin de l'Empereur.* — « Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme », et « Théorie du Beau ».
2. — *Un avocat exégète : Michel Berr.* — Il cite souvent Herder exégète ; que lui doit-il ? Son projet de traduction de la *Poésie Hébraïque* : ce qu'il en advint.
3. — *Un philosophe homme de bien : Degérando.* — I. Un Herderien ? Il connaît Herder, entre bien d'autres : assez pour l'aimer, trop tard pour lui être redevable. — II. Œuvres et projets de début. — III. Son opinion sur Herder ne s'exprime avec précision qu'assez tard. — IV. Son ouvrage principal a déjà vu le jour. Les écrits philanthropiques qui suivront, qu'ont-ils de herderien ? V. Conclusion.

(Pour les §§ 4 (Ballanche) et 5 (Guizot), cf. plus loin, à part.)

I. — Barthez, médecin de l'Empereur.

PEUT-ÊTRE le hasard de relations érudites fit-il seul qu'en 1806 Barthez, médecin de Napoléon I^{er}, et membre de plusieurs Académies savantes dont celles de Göttingen et Berlin, cita Herder dans ses *Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme*, édités pour la seconde fois. L'ouvrage, déjà ancien, était fort connu ; on l'avait traduit en plusieurs langues ¹. Parmi des *Notes* nouvelles, Barthez analyse ou traduit, sur le « principe vital », un fragment

1. P.-J. Barthez, *Nouveaux Elémens...* 1^{re} éd., Montpellier, 1778 ; 2^e éd., Paris, 1806 ; 3^e éd., Paris, 1858. Sur le succès de l'ouvrage, voir, du même, *Discours sur le génie d'Hippocrate*, feuille du titre ; cf. F. Picavet, art. *Barthez* dans la Grande Encyclopédie. — Antérieurement, Barthez avait écrit en latin : *Nova doctrina de functionibus naturae humanae, et De methodo medendi.*

des *Idées*, postérieur de sept ans à sa première édition ¹.

Ce médecin était un érudit et un lettré. Dans ses ouvrages antérieurs, bien qu'il déclare expressément vouloir s'en tenir aux faits, il mentionne à propos de Thérapeutique, de Matière Médicale ou de la Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux, non seulement la plupart des maîtres illustres de l'antiquité, d'Angleterre, d'Italie et d'Allemagne, Zimmermann, Stahl, Hoffmann, Campe, Haller, Blumenbach et tant d'autres, mais aussi les *Monumenti inediti* de Winckelmann, Bacon « le plus grand philosophe qui ait écrit », et le « livre admirable de l'Arithmétique universelle » de « Newthou », et ce qu'ont dit Montesquieu, — non sans quelques exagérations, lui semble-t-il, — ou Du Bos sur l'influence du climat. Même à propos de Fièvres, il rappelle l'avis de Pascal, « que plus on a d'esprit, plus on trouve de différence entre le caractère de certains hommes qui paraissent semblables au vulgaire ». Mais ces Traités divers sont contemporains de la première édition de ses *Nouveaux Elémens* ² ; ils datent d'une époque où l'on commençait à peine à connaître parmi nous le nom de Herder, où seuls quelques rares philosophes avaient pu le voir passer dans les discussions sur l'origine des langues, où, la vogue de Lavater lui-même ne faisant que naître, nul médecin n'avait songé encore à le traduire en faisant bénéficier Herder de son patronage imprévu.

1. Barthez, *Nouveaux Elémens*, t. I, p. 73-74 (Notes du 2^e chap.) : « Je finis mes Notes sur ce second chapitre, en rapportant un passage remarquable d'un ouvrage de M. Herder, intitulé : *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit*. Dans la 2^e partie de cet ouvrage, qu'il a publié en 1785 (ou 7 ans après la 1^{re} Edition de mes Nouveaux Elémens)... il dit que le *Principe Vital* qui est en nous... » Le passage traduit ou analysé (*Ideen* VII, 4, éd. Suphan, t. XIII, p. 277), va de : « Und diese Lebenskraft haben wir alle in uns... », jusqu'à : « der innere Genius meines Daseyns »... Herder, de son côté, ne semble pas avoir connu Barthez. Déjà le *Discours Préliminaire de la Nouvelle Mécanique* (1798) annonçait, à propos de la théorie du Principe Vital, une nouvelle édition, plus complète, des *Nouveaux Elémens de la Science de l'Homme*.

2. Mss., *Cours de Thérapeutique*, p. 91, 2, 37 ; *Traité de Matière Médicale*, p. 1 ; *Traité des Fièvres*, p. 22 ; et *passim*. — Newton et Bacon, cités encore, avec « le divin Marc-Aurèle » et d'autres, dans le *Discours sur le Génie d'Hippocrate*, p. 40, 41, 47 et *passim* ; Bacon encore, dans la *Nouvelle Mécanique des mouvemens de l'homme*, p. 94, et la 2^e éd. du *Traité des Maladies Goutteuses*, t. 1, p. LXXX. — Winckelmann est nommé dans la *Nouvelle Mécanique*, p. 92 note, 156 note 2.

Aussi Herder n'a-t-il guère été pour l'illustre vieillard ¹ qu'une *autorité* de la dernière heure. Il recourt à lui encore dans sa *Théorie du Beau*, et rappelle en passant, au sujet du merveilleux poétique, une observation de Herder à propos d'Homère ². Mais à supposer même, et non sans hardiesse, qu'il ait connu Herder autrement que par fragments ou d'après les traductions partielles qu'on en donnait ici et là, qu'il soit allé prendre encore dans les *Idées* quelques références aux *Voyages* pourtant notoires de Niebuhr, Charlevoix ou Lafiteau, ou qu'il ait cru peut-être devoir appliquer à l'esprit celtique, et au caractère chevaleresque que lui donna l'influence des femmes ³, ce que Herder disait plutôt de l'esprit de l'Espagne arabe et de la France provençale et méridionale, puis de l'Angleterre normande : le jugement qu'il fait de Shakespeare ⁴ suffirait à montrer

1. Taine, *Origines*, éd. in-8°, t. I, p. 368 : Barthez parmi les familiers du baron d'Holbach.

2. Barthez, *Théorie du Beau*, 2^e éd., p. 157 ; 6^e Discours, Des Beautés de la Poésie ; section 5, du Merveilleux Poétique : « Un très haut degré du merveilleux poétique, est celui qui donne de la réalité à un être dont l'existence n'est pas même concevable, comme lorsque le poète suppose qu'une puissance divine peut former un être composé d'éléments dont la nature est inaliablc. Ainsi Herder a bien observé que, dans les balances où Jupiter pèse la destinée d'Hector, Homère a présenté comme réel ce qu'il est impossible de comprendre, et a voulu indiquer une mesure de ce qui n'est pas mesurable. Ainsi Burke... » Barthez ne donne aucune référence à Herder ; j'ai relu en vain les *Ideen*, et spécialement le livre XIII, sur la Grèce (chap. II, III, IV, langue, mythologie et poésie, arts, institutions morales et politiques, belles pages sur Homère) et n'ai pas su retrouver ailleurs non plus le passage de Herder auquel Barthez fait allusion, même en recourant à l'*Index* qui termine le 33^e vol. de l'éd. Suphan.

3. Id., *ibid.*, p. 212, 79-80, 225-226 ; cf. *Ideen*, surtout XX, 2.

4. Id., *ibid.*, p. 247-253. Notons-le cependant, l'éd. des lettres de Barthez, etc... au D^r Rast, et son biographe Lordat (p. 445 et *passim*, cf. 108) donnent Barthez pour bon germanisant ; il avait, nous dit-on, traduit avec un véritable talent un fragment de Zimmermann, qui félicita chaudement son traducteur d'abord anonyme. Voici ce que Barthez écrivait (*Corresp. inéd.*, p. 38) au Lyonnais Rast : « Narbonne, ce 14 avril 1796, vieux style... Je voudrais bien avoir ce que M. Richter a publié de sa chirurgie en allemand (ce Richter est venu le voir jadis à Paris)... Mais en général les écrivains allemands de ce siècle sont, au moins autant que Haller, malveillants et injustes envers les Français, surtout envers leurs contemporains. Comme ils savent qu'ils n'écrivent guère en allemand que pour leurs compatriotes, ils se mettent à leur aise pour manquer totalement de justice et d'honnêteté à l'égard des Auteurs Français ; et leur malignité s'enveloppe à plaisir dans l'obscurité de leur langue qui n'est presque connue que dans le Nord. »

que l'initiation tardive de Barthez fut loin d'être complète.

Il n'en est pas moins un des premiers écrivains français qui, sans avoir eu besoin, semble-t-il, d'aller s'instruire en Allemagne, accueille le nom de Herder dans ses œuvres, et lui fait dépasser ainsi le seuil de la notoriété des gazettes et des revues, toujours incertaine, où on l'a vu retenu jusqu'alors. A tout le moins ce résultat a la valeur d'une indication.

II. — Un avocat exégète : Michel Berr.

Michel Berr, dès le début du siècle informateur utile à la réputation de Herder en France ¹, resta fidèle toute la vie à son admiration pour l'« immortel auteur de la philosophie de l'histoire, du génie de la poésie des Hébreux..... qui par la force de sa pensée et de son imagination ravissante transporta sur les terres du Nord les plus fraîches et brillantes fleurs de l'Orient ². »

Son *Abrégé de la Bible*, de 1819, semble ne faire aucune part à Herder ³. Mais dans une *Notice littéraire*

1. Voir plus haut, page 161. — 2. Michel Berr, *Eloge de B. Constant*, p. 70 (On a imprimé : « du génie et de la poésie des Hébreux »).

3. Il dit, dans la Préface, s'être servi uniquement de travaux rabbiniques, ou d'œuvres d'Israélites de diverses nations. — Rien de Herder non plus dans la courte *Lettre sur les Israélites et le Judaïsme*, ni dans un article nécrologique *Extrait du Journal Le Philanthrope*, ou la *Lettre au Comte Lanjuinais*, ou les *Discours*. Mais l'*Appréciation du Monde*, ouvrage traduit de l'hébreu, louait d'un mot Herder (Préface p. xiii) : « ouvrage écrit dans cette langue sur le génie de laquelle Herder a composé un ouvrage si justement estimé ». Plus tard, la *Lettre sur l'ouvrage de M. Salvador* reprochera à Salvador et aux Juifs portugais en général, « classe d'Israélites plus avancée que les autres dans la civilisation pour ce qui tient aux formes extérieures, mais aussi... extraordinairement en arrière des connaissances religieuses », de rester étrangers aux « immenses monumens littéraires dont se compose le judaïsme moderne... aux travaux de la science de l'exégèse qui ont illustré en Allemagne Herder qu'il ne faut pas seulement citer mais connaître, Michaëli (*sic*), Eichhorn, Gesenius et tant d'autres ; en Angleterre le D^r Lauwt (*sic*) et ses dignes émules dans les universités les plus célèbres de ce pays "... de ne connaître « que le xviii^e siècle d'un côté et Bossuet de l'autre » et d'ignorer « Meldelsohn (*sic*) que, comme Herder, il ne faut pas seulement citer, il faut aussi connaître et étudier, ses collaborateurs et ses successeurs, et en France depuis quelques années un trop petit nombre de ses humbles

et historique sur le livre de Job (1806), composée dès les environs de 1800 et donnée comme « extrait préliminaire » d'un travail plus étendu, il est peu douteux que les idées essentielles proviennent de Herder. Telle, l'opposition fondamentale qu'il établit entre le génie et le goût. Le génie n'a besoin que de « l'impulsion puissante qu'il reçoit de la nature..... jamais aucun homme n'en communiqua aucune étincelle à son semblable ». Le goût au contraire « plus craintif et plus timide, aime à marcher où d'autres ont marché avant lui », et d'après la comparaison de ce qu'ont produit « les grands maîtres dans l'art de penser, d'écrire et de sentir..... se forme une règle générale dont il cherche à ne jamais s'écarter ». N'est-ce pas là comme l'essence de la critique de Herder, et de son esthétique historique ? Le goût, déclarait-il dans un mémoire qui avait failli jadis faire du bruit en France¹, le goût « n'est que l'ordre apporté à l'usage des forces du génie ; le goût sans le génie est donc un pur « non-sens » ; le goût, dit-il encore, ne saurait être que « le gouvernail des forces du génie sur la mer sauvage du hasard ». Et Michel Berr ne faisait en somme qu'appliquer aux Hébreux spécialement ce que, sans trop oser établir d'identité entre les littératures humaines et la poésie biblique, Herder avait dit de toute littérature primitive, où le génie seul s'affirma : « C'est lui, dit Michel Berr, qui enfante la poésie ; et plus on remonte vers son origine, plus on la trouve dans tout son éclat et toute sa grandeur². » Quand il exalte la poésie hébraïque, la plus ancienne connue, et qui l'emporte sur toutes les autres « par la force des idées, la grandeur des images, l'énergie des

admirateurs... » Il est vrai, la brochure *Du Rabbïnisme et des Traditions Juives* corrigera un peu (p. 38, Notes) la véhémence biblique de cette apostrophe à Salvador, sans que Herder soit nommé de nouveau. — Il ne l'était pas non plus dans la notice sur la *Langue Hébraïque*, ni dans une autre sur la *Littérature Hébraïque*.

1. Voir plus haut p. 58 ss. Herder, éd. Suphan, t. V, p. 602, 605-606 (*Ursachen des gesunkenen Geschmacks*) : « Geschmack ist nur Ordnung im Gebrauch der Geniekräfte, und ist also ohne Genie ein Unding... das Steuerruder der Kräfte desselben auf dem wüsten Meer des Zufalls. » M. Berr, *Notice...* p. 5-6 ; voir la note finale p. 27, pour la date de composition. — 2. M. Berr, *Notice sur le livre de Job*, p. 5-6. — Sur la timidité relative de Herder en la matière, voir une observation de Haym, *Herder*, t. II, p. 176.

sentiments », ne peut-on admettre qu'il se souvienne entre autres d'un passage de ces *Feuilles Détachées* qu'il louait dans la *Décade*¹, et où Herder donne comme la caractéristique générale de toute poésie orientale, des langues, des religions, et de la vie même de l'Orient, la passion, l'énergie concise, les couleurs éclatantes ? Michel Berr fait valoir la force, la hardiesse des images poétiques de *Job*, « puisées dans la nature », de même que Herder avait dit de la Bible en général, de l'Orient et de ses livres : « l'expression poétique, l'espèce de la représentation et de l'action poétiques, était alors toute nature² ». Il montre dans la haute antiquité une « mine inépuisable d'observations et de découvertes » sur les mœurs, les connaissances humaines de l'époque, le génie des langues orientales, et nombre de questions d'histoire naturelle et d'antiquité, comme Herder avait dit de *Job* lui-même : « Donnez-moi un poème qui représente notre physique, nos découvertes et opinions sur le monde et les transformations de l'univers, en images aussi ramassées, en personnifications aussi vivantes, avec une interprétation aussi exacte, avec un plan aussi entraînant d'unité et de variété....., et je vous abandonne en échange une épopée avec ses héros et ses armes³ ». L'un et l'autre relèvent la description que Job fait du cheval de bataille — « pleine de feu » dit l'un, « peut-être, dit l'autre, la plus noble qui en ait été faite⁴ ». Tous deux enfin sont d'accord, sinon pour attribuer le poème à Moïse en personne, comme y tendait Michel Berr, — ni même sur le sens général à donner à l'interprétation (puisque Herder parlait d'une sorte de drame entre le ciel, où se passe l'action, et la terre, où parlent des sages, là où M. Berr ne voit qu'allégorie, fruit de l'imagination et du génie,

1. Voir plus haut page 162. Cf. Herder *Zerstreute Blätter*, IV, 2, 11 Suphan, t. XVI, p. 17 ss. — 2. M. Berr, *Notice sur le livre de Job*, p. 5. Herder, *Theol. Briefe*, I, 3, Suphan, t. X, p. 29-30 ; cf. plus loin : « Dies sage ich nicht weil ich von der Bibel, sondern weil ich von Kindheit und Jugend der Welt, von Orient, von dieser Sprache, von diesem Volk und seinen Büchern rede » ; cf. encore *Vom Geist der Ebr. Poesie*, IV, Suphan, t. XI, p. 293-294, et *passim*.

3. M. Berr, *Notice sur le livre de Job*, p. 4. — Herder, *Vom Geist der Ebr. Poesie*, I, iv. Suphan, t. XI, p. 295. — 4. M. Berr, *ibid.*, p. 25. — Herder, *ibid.*, p. 304.

sans nécessité de supposer que l'auteur ait existé vraiment), — au moins pour assigner comme origine possible au livre de *Job* l'Arabie et non la Palestine ¹.

Là même où il semble difficile d'évoquer des pages de Michel Berr une comparaison explicite avec un texte précis de Herder, il est peu douteux encore que l'ensemble soit conçu selon l'esprit du livre dans la familiarité duquel l'auteur français a vécu, selon l'esprit de Herder dont il se déclare un admirateur pénétré. Ainsi lorsqu'il rappelle que « la poésie, enfant de l'imagination et de la nature, ne s'est jamais élevée aussi haut qu'elle le fit dans les temps qui suivirent immédiatement les premiers jours de sa gloire », ou montre, comme Herder jadis à propos d'Ossian, mais en termes moins heureux, que l'homme primitif « concevait des idées plus grandes par la vue même de sa faiblesse, et par la comparaison qu'il en faisait avec la grandeur de la nature ². . . . »

Michel Berr nourrit longtemps le projet de faire passer en français l'ouvrage de Herder sur la poésie hébraïque. Les *Annales politiques morales et littéraires* de 1815 en ayant annoncé une traduction proche ³, il craint qu'il ne s'agisse d'une version autre que la sienne, et se hâte de prendre date pour son entreprise ancienne déjà de plusieurs années, et que seuls les « orages d'une vie agitée » l'ont empêché de mener à bien. L'œuvre lui était chère et devait être d'importance :

En traduisant de l'allemand le texte de l'ouvrage de Herder, disait-il, j'ai traduit de la langue originale, l'hé-

1. M. Berr, *ibid.*, p. 25 : étonnante ressemblance entre le style de la partie prosaïque de ce livre et celui du Pentateuque, entre sa poésie et celle de quelques psaumes de Moïse, etc. . . ; opposer à cela les différences que constate Herder, *Vom Geist der Ebr. Poesie*, I, iv, Suphan, t. XI, p. 309-310, et 311-312. — M. Berr, p. 9 ; Herder, *ibid.*, p. 315, 316 ss. — M. Berr, p. 24-25 ; Herder, *ibid.*, p. 310 : « es ist die Denkart eines Arabers, eines Idumäers, etc. . . » ; cf. p. 455 (sur Moïse) : « Ueberall tönt die Wüste Arabiens durch... »

2. M. Berr, *Notice sur le livre de Job*, p. 5-6 ; cf. Herder, *Von deutscher Art und Kunst*, Ossianaufsatz, Suphan, t. V, p. 196-199.

3. *Annales politiques, morales et littéraires*, 1816, n° 341, 21 novembre, p. 4 (Variétés) ; la réponse de M. Berr, au n° 343, 23 novembre (Feuilleton, p. 3-4), lettre datée du 21.

breu, les nombreuses citations des passages les plus poétiques de l'Ancien Testament, répandus avec abondance dans cet ouvrage. Un tel travail devait me plaire d'autant plus qu'il se rattachait à la fois aux deux genres de littérature que j'ai toujours cultivés avec le plus d'affection. Je me propose d'augmenter les deux volumes d'Herder, de beaucoup de notes et d'additions.....

Mais, trois ans après, il fallait qu'on l'encourageât d'Allemagne à « publier enfin bientôt, comme il l'a tant de fois promis » sa traduction, lui qui trouvait du temps pour cette « idée heureuse » de mettre en hébreu la prière universelle de Pope ¹. Plus tard, dans un court essai *De la Littérature Hébraïque et de la Religion Juive*, il rappelait encore son projet de jeunesse :

La Société de Traduction a annoncé dans son prospectus qu'elle publierait ma traduction de l'ouvrage allemand de Herder sur le Génie de la Poésie des Hébreux, avec un discours préliminaire dans lequel j'aurai l'occasion de parler avec plus d'étendue de ces diverses époques de la littérature et de la philosophie hébraïques ².

Malgré ces engagements pris, la traduction ne parut point. Toujours est-il que Michel Berr avait parlé de son travail à « un grand nombre de personnes instruites, et à plusieurs de ses estimables amis, protecteurs et collègues ³. » On peut croire qu'il nomma ou commenta Herder dans le cours de littérature allemande qu'il ouvrit en 1816-17 à l'Athénée Royal pour l'interrompre bientôt, en plein succès semble-t-il ⁴, ou encore dans le « cours de Judaïsme progres-

1. *La Renommée*, 28 juin 1819, p. 55 : « On écrit de Berlin... »

2. Extrait de la *R. Encyclopédique*, juillet 1822 ; en note, p. 4. — *Ibid.*, p. 8 (fin) il nomme parmi les « écrivains juifs et chrétiens les plus distingués en matière d'exégèse »... Mendelssohn,... Michelis (*sic*), l'anglais Lauwt (*sic*)... et enfin Herder dans son ouvrage sur le *Génie de la Poésie des Hébreux*. — 3. *Annales politiques, morales et littéraires*, *ibid.*

4. *Annales politiques, morales et littéraires*, 1816, n° 339 (19 novembre), p. 3-4. — *Minerve Française*, 1818, t. III, p. 543 note ; t. IV, p. 53 note. *La Renommée*, du 28 juin 1819, souhaite la publication du premier volume de ce cours « qu'il a commencé avec succès à l'Athénée Royal de Paris, et que sans doute il doit y achever ». — Cf. Michel Berr, *Du Rabbinnisme*, p. xvi (Notes de l'Avant-Propos) : « La chaire de l'Athénée

sif » qu'il donna vers la fin de sa vie, et non sans des interruptions encore, à « l'École de Philosophie éclectique progressive ¹ ».

Il est regrettable que cet enseignement, même incomplet, soit resté purement oral, et qu'un homme qualifié de façon aussi rare que Michel Berr, et par sa connaissance de l'allemand, et par son origine israélite et par ses évidentes sympathies pour l'être intellectuel de Herder ², n'ait pas été le premier traducteur d'une œuvre qui plus tard, à travers une version médiocre, devait faire beaucoup pour la renommée française de l'auteur. Au moins « ce Juif avide de réputation », comme le qualifiait sans bienveillance le *Mémorial Catholique* ³, put-il « colporter de maison en maison », non seulement ses « productions sur des feuilles volantes », mais sans doute aussi un peu de son enthousiasme pour Herder. Son insistance à louer parmi ses amis un grand nom pouvait suppléer en quelque manière, et par une notoriété diffuse mais efficace, à ce qu'on eût pu attendre de lui plus que de tout autre alors, pour la fondation définitive d'une gloire sans cesse retardée, bien que les esprits cultivés semblaient tout prêts à l'accueillir.

III. — Un philosophe homme de bien : Degérando.

On l'a remarqué déjà ⁴, c'est à Degérando qu'est due la première étude française d'ensemble sur la personnalité et l'œuvre de Herder. L'idée assez complète qu'il en donna dans son article nécrologique des *Archives* s'accompagnait de passages traduits : l'un des premiers en France, Degé-

Royale (*sic*) de Paris, où B. Constant fit un cours sur l'histoire de la religion, un autre sur la constitution anglaise... chaire dans laquelle j'ai professé moi-même un cours de littérature allemande, où j'ai cherché à remplir entièrement une tâche dans laquelle j'avais été en partie précédé par B. Constant lui-même et son immortelle amie M^{me} de Staël. »

1. *Revue Sociale*, 1832, p. 60, 76, 240 ; cf. 251.

2. De même pour Mendelssohn, qu'il louait dans sa *Lettre au Courrier des Tribunaux*, et cite souvent ailleurs : par exemple, *Du Rabbanisme*, p. 31 ss. ; *De l'Appréciation du Monde*, p. xvii ss.

3. *Mémorial Catholique*, t. VI (1826), p. 254. Réponse à une lettre de M. Michel Berr.

4. O. Wenderoth, *Der junge Quinet*, p. 39-40.

rando connaissait les *Idées* autrement que de réputation et d'après les notices fragmentaires de Revues éphémères. Quand Charles Gutzkow rendra visite au philosophe et philanthrope vieilli, mais toujours généreux, il croira devoir saluer en lui « une vivante application des idées de Herder ¹ » ; et Degérando protestera qu'il a dû au penseur allemand ses « meilleures inspirations ». Si, contrairement à ce qu'assure Gutzkow, l'idée de traduire les *Idées* vint à Quinet sans qu'il eût consulté au préalable Degérando ², il n'en reste pas moins que le jeune enthousiaste de Herder trouva auprès de lui un accueil dont la « douceur » le séduisit ³, et dont l'empressement était un gage certain de dévotion à Herder... Degérando ouvrit à Quinet sa bibliothèque, où il put consulter non seulement une partie de l'édition Cotta publiée peu après la mort de Herder, mais aussi l'édition complète donnée par Ulrich un peu plus tard, et même la préface de Herder à la traduction allemande de ce Monboddo (Origine de la Parole) que Villers avait jadis reproché à Degérando de n'avoir pas connu plus que Herder lui-même ⁴. Et Quinet, lui rappelant sa promesse, lui demandera les œuvres qu'il n'a pas ⁵, les « Lettres sur l'Humanité » et, outre l'ouvrage « sur les Hébreux », un volume « sur les Grecs », qui doit être la dissertation sur l'Epigramme, ou un recueil des études consacrées à la littérature grecque. Il est même assez probable que Degérando, fort occupé par nombre d'œuvres généreuses et de commissions ou sociétés ⁶, fut heureux de voir reprise

1. Gutzkow, *Briefe aus Paris*, t. I, p. 161-162 ; cf. Wenderoth, ouvr. cité, *ibid.*, et Süpflé, t. II (1), p. 81.

2. Wenderoth déjà (p. 39, note 4) relève à ce sujet l'erreur de Süpflé (t. II, 1, p. 81), sans doute d'après Gutzkow. Voir une lettre fort explicite de Quinet : *Lettres à sa mère*, t. I, p. 303-304, Paris, mai 1825.

3. Quinet, *ibid.*, p. 310, 324, 372-3, 378, et Wenderoth, p. 47.

4. Quinet, *ibid.*, p. 303, et Wenderoth, *ibid.* — *Catalogue bibliothèque de Gérando* : n° 1411 (articles omis) : Philosophie et Histoire, par Herder, Tubingen, Cotta, 1806, 8 vol. 8° ; n° 1395 (écrivains polygraphes) Herders Sämmtliche Werke, Bade, Ulrich, 1814, 14 vol. in-12 ; n° 356 (Linguistique) Des lord Monboddo Werk... etc. (voir à ce sujet ce qui en a été dit à propos de Villers, page 217.)

5. Edg. Quinet, *Correspondance avec Gérando*, p. 130, lettre datée de « mardi, novembre, rue de Sorbonne, n° 7 ».

6. Gutzkow, *Briefe aus Paris*, t. I, p. 162. — La R. Encyclopédique de 1820 (t. VI, p. 496) donne un programme du cours de Droit public, po-

par un homme plus jeune, sinon plus fervent, la tâche qu'il avait lui dit-il réservée pour sa vieillesse ¹.

Mais y a-t-il là matière à déclarer que Degérando a tiré de Herder sa *Weltanschauung*, ou que l'histoire de ses relations intellectuelles avec Herder est celle de ses relations avec la littérature et la philosophie allemandes en général? Assertion tout aussi hasardée que celle qui reporte à Herder lui-même l'idée de l'examen historique que Degérando fit des systèmes philosophiques, pour dériver de là, c'est-à-dire de Herder encore, tout le principe du futur éclectisme ².

Dès 1798 et son passage à Tubingen, Degérando a de chères raisons d'aimer Herder, même avant de le connaître vraiment : l'« Immortelle » qui devint M^{me} Degérando ³ et qui peut-être lui apprit le nom de Herder ⁴, le leur signale à Jordan et à lui au nombre des écrivains dont les œuvres — les « chefs-d'œuvre » — la ravissent. Mais Herder apparaît ici entre Kant, Klopstock, Gessner, Haller, que déjà les deux jeunes Français connaissent, et bon nombre d'autres dont elle ne le distingue nullement : Schiller, Goëthe, Schlosser, Richter, puis Zollikofer et Pfeffel ⁵. Elle pense moins encore à leur parler de Herder (sans doute à propos de Weimar où Jordan compte se rendre) qu'à blâmer — en partie d'après Pfeffel et sans en nier l'utilité — le pyrrhonisme de Kant, selon elle plus pythagoricien que sceptique, qui doit le plus clair de sa célébrité au « goût qu'ont les hommes pour ce qui est singulier, extraordinaire ou même inintelligible », dont la morale « glace le cœur et en pétrifie les ressorts », et lui fait, à elle, tout l'effet d'une « maladie de l'esprit ». Et Degérando discute, par lettre, sur le système de Kant, avec une vigoureuse justesse dont

sitif et administratif professé par Degérando à la Faculté de Droit de Paris, en 1819-1820. Toute une série de leçons d'un Cours de Droit Administratif (déjà professé en 1819), dans le Journal des Cours publics de la Ville de Paris, 1828.

1. Wenderoth, p. 47. d'après Quinet, *Lettres à sa mère*, t. 1, p. 303.

2. Wenderoth, p. 46, 39, 53. — 3. *Correspondance des demoiselles de Berckheim*, t. 1, p. xi (préface).

4. Wenderoth, p. 41.

5. *Lettres de la b^{nne} de Gérando*, p. 45-47 (en 1800 encore elle lit Zollikofer : *ibid.*, p. 385, *Fragments d'un Journal*). *Ibid.*, p. 70, 62, 63, 71.

le bon Pfeffel s'émerveille : « Il trouve, dit-elle, que vous avez saisi le système de Kant mieux que la plupart de ses disciples, et que vous l'appréciez à sa juste valeur. » Un peu plus tard, c'est de Klopstock qu'elle lui parle — en passant — puis de Gessner et de la *Louise* de Voss, de Goëthe et Schiller, de l'inévitable Lafontaine et de Jean-Paul, puis de Lessing, Mendelssohn, de la *Solitude* de Zimmermann. Avec plus de ferveur dans l'admiration que de rigueur dans le jugement, elle lui recommande, un peu pêle-mêle, Schlosser, Schutz, Michel Huber et Sulzer, en même temps que Hagedorn, Kleist ou Wieland. « Je ne finirais pas si je voulais vous indiquer tout ce qu'il y a de beau, d'excellent dans cette langue. » A la fin de la même année, ils liront ensemble Klopstock et Voss ¹.

Ainsi Herder a sa place parmi les Allemands « profonds et énergiques » au regard desquels cette jeune femme, germaniste médiocre à l'en croire, mais d'une sensibilité à demi-germanique, a-t-on dit ², tient la plupart des œuvres françaises pour « de la crème fouettée ³ ». Fait-elle de Herder un cas plus spécial que de tant d'autres ? Est-il vrai que sur un conseil de sa fiancée Degérando, jusque-là bien plus familier avec l'Italie qu'avec l'Allemagne ⁴, ait pris Herder pour maître et pour guide en un monde nouveau ? Rien ne semble le prouver, soit dans ses œuvres de début ou ses premiers projets, soit même dans l'opinion qu'il a et donne de Herder, soit enfin dans l'inspiration propre de l'ouvrage qui sera son principal titre de philosophe, ou de ceux où revivra le mieux son âme de grand homme de bien.

1. *Ibid.*, p. 78, 79; en 1808 (*Ibid.*, p. 218) elle citera à Dalberg une ode de Klopstock. — *Ibid.*, p. 144 (à Jordan, 7 novembre 1798).

2. F. Baldensperger, *Goëthe en France*, p. 250; cf. V. Rossel, *Relations Littéraires*, p. 154.

3. *Lettres* de la b^{me} de Gérando, p. 79. — *Ibid.* : « D'après mon enthousiasme pour la littérature allemande, vous me croirez peut-être bien savante en cette langue; il n'en est rien, etc... »

4. Après l'insurrection de Lyon, Degérando condamné à mort s'était évadé en Suisse, puis en Italie; il avait fait, deux ans, du commerce à Naples. Il suit à Paris Camille Jordan, membre du Conseil des 500, l'aide à s'évader au 18 fructidor (1797), et l'accompagne un temps en exil à Tübingen, pour rentrer en France bientôt : Biographie Michaud, art. de Gérando; cf. J.-B. Bayle Mouillard, *Eloge*, p. 19, 20; Ch. Joret, *M^{me} de Staël et Weimar*, p. 284; Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. I, p. 47.

Sa longue intimité intellectuelle avec Jordan ¹ avait abouti vers 1795 à la victoire du sentiment religieux sur le scepticisme des dernières années ; c'est à Naples que Degérando se reprend à croire, en même temps que son ami lui annonce d'Angleterre son retour à la foi ². Crise d'âme où nulle influence philosophique extérieure ne semble intervenir.

Les contemporains le constatent ³, dès son Mémoire couronné sur *l'Influence des Signes*, il fait preuve d'indépendance à l'égard de Condillac, directeur des esprits d'alors, et qui avait été le sien. Mais c'est au nom de Locke déjà, comme plus tard dans le traité de la *Génération des connaissances humaines*, que s'affirme sa réaction contre l'emprise générale du sensualisme ⁴. Réaction timide encore, puisque le *Spectateur du Nord* ne l'aperçoit pas sous le « titre un peu fastueux » de l'ouvrage ⁵. On n'y voit guère trace d'une influence quelconque de l'Allemagne. Et c'est tout juste si, vers la fin de ce volumineux mémoire philosophique, le nom de Herder se trouve mentionné parmi des considérations « sur les principales langues anciennes et modernes et sur le caractère qui les distingue ». La langue

1. Dès 1790, à Lyon, il lit avec lui Abadie, Fénelon et Nieuwentit (Bayle-Mouillard, *Eloge*, p. 13).

2. Bayle-Mouillard, *Eloge*, p. 13, 19.

3. *Décade*, an IX, t. XXVIII, p. 52 ; Roux-Bordier (pseudonyme : W. Boddmer) *Le vulgaire et les métaphysiciens*, an X-1802, cité par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 125. — Barchou de Penhoen cependant jugera encore en 1836 que les *Signes* et la *Génération des Connaissances humaines* « ne sont qu'une nouvelle exposition des idées de Condillac, une nouvelle application de sa méthode » (*Philosophie Allemande*, t. II, p. 117 ; cf. 118-119, « lit de Procuste... fanatisme »). — Le rapport des titres (*Essai sur l'origine des connaissances humaines* — *Génération des connaissances humaines*) — avait en soi quelque chose de significatif. Cf. *Génération des Connaissances Humaines*, p. 22, 78 (Condillac), 84 (Bonnet) etc... ; la discussion qu'il y fait (160 ss.) du système de Kant (analysé p. 65-68, cf. p. 10 et 176) ne doit rien à Herder.

4. Sur cette influence de Locke, voir par exemple *Des Signes*, t. I, p. xi et 262 ; II, 49 note ; IV, 55 ; cf. IV, 140 : « Locke, Condillac et Bonnet, les fondateurs de la vraie métaphysique » ; Condillac est d'ailleurs cité souvent avec éloge, par exemple t. I, p. 273 ; II, 13, 86, 121 ; cf. III, 15 : « l'ouvrage le moins utile et le moins exact de Condillac, le *Traité des Sensations*, est celui qui a obtenu le plus de succès, parce qu'il mettait en quelque sorte la métaphysique en roman ». Sur Locke et Degérando, voir *l'Eloge* de Bayle-Mouillard, p. 13, 29, 41, 43 note et cf. la *Décade*, t. XXX, p. 493. — 5. *Spectateur du Nord*, t. XXIV (1802), p. 206, 203.

française, assure Degérando, est « aussi supérieure à l'allemande par ses constructions, qu'elle lui est inférieure par sa nomenclature » ; pourtant il est des écrivains allemands dont les écrits « rivalisent avec le français en délicatesse, en grâce, en clarté ». Ici intervient Herder, en compagnie de Lessing, Wieland et Goëthe. Degérando le nomme parmi les plus grands écrivains en langue allemande ; mais il ne fait que le nommer ; et la note élogieuse qu'il consacre à Herder philosophe n'indique ni une connaissance exacte de son ouvrage capital dont il défigure le titre, ni surtout un commencement d'influence sur l'œuvre française ¹. Degérando voit, il est vrai, dans la métaphysique « un art plutôt qu'une science » : non pas « une source nouvelle de lumières », mais un simple procédé propre à transmettre « celles qui découloient de l'expérience ». Toutefois, loin d'être déjà un anti-métaphysicien à la façon de Herder, il n'est pour le moment qu'un idéologue à la suite, et qui proteste contre le ridicule qu'a fait jeter sur l'expression *idéologie*, un « méprisable jeu de mots ² ».

L'idée même des traités auxquels il songe à cette époque, *Des Méthodes*, ou *De l'Existence de Dieu*, ne semble rien avoir de spécifiquement herderien. Et vers 1816, quand il reprendra le second pour essayer de montrer « le parfait accord de la vraie philosophie et de la vraie religion », il pensera moins à Herder sans doute qu'à Hume et à Kant, pour les contredire ; ses grands oracles sont, alors encore, Leibnitz et Bacon ³.

Son étude des *Archives* ⁴ sur le moraliste Garve ne cite point Herder au nombre « des métaphysiciens modernes de l'Allemagne », et mentionne pourtant non seulement Sulzer, Jacobi et Ancillon, mais aussi Merian, Rosenstein, Eberhard et Platner. L'article ému qu'il vient d'y consacrer à la

1. Degérando, *Des Signes*, t. IV, p. 521. — Et en note : « Parmi les nombreux et utiles ouvrages dont les Allemands ont enrichi la philosophie, il faut assigner une place très distinguée à un ouvrage récent de M. Herder, intitulé : « Idées sur la Philosophie de l'Homme ».

2. Id., *ibid.*, t. II, p. 162 note, t. IV, p. 101 note : « Toute science est vraiment une idéologie, ou un raisonnement sur nos idées. » — Cf. M^{me} de Chastenay, *Mémoires*, t. II, p. 90 : « M. de Gérando, idéologue, et de ceux qui regardent la morale comme l'invention de leur propre génie, etc... » — 3. Bayle-Mouillard, *Eloge*, p. 48, 68. — 4. *Archives Littéraires de l'Europe*, 1804, t. III, p. 357 ss. ; notamment, p. 359.

mémoire de Herder ¹ montre que le reproche de Villers l'a touché, qu'il a lu et apprécié à sa valeur l'opuscule *Sur l'origine du Langage*, que peu auparavant son *Traité des Signes* ignorait encore. Il saura choisir non sans bonheur pour les donner en extraits, deux passages importants des *Idées* ². Mais doit-on croire qu'il ait dès lors pris véritablement contact avec l'œuvre entière de Herder ? il ne mentionne qu'en passant le commentaire sur les « vénérables monumens de la poésie hébraïque », sans s'y arrêter davantage qu'à la dissertation sur l'*Epigramme* parmi les Grecs, et n'accorde pas plus d'attention au « recueil de ballades et chansons populaires », qu'à l'*Adrastée* par exemple ³. Avait-il lu tout de bon la *Métacritique*, quand il y trouve une réfutation du système kantien « aussi décente que judicieuse » ? Plus tard, mieux informé, ne dira-t-il pas de la même œuvre, comme critique du Kantisme, qu'elle en « attaque les conséquences plutôt qu'elle n'en discute sérieusement les principes ⁴ » ?

Kant l'occupe assez longtemps, dès 1798 a-t-on pensé. Il avait projeté de le traduire ⁵. Il combat le Kantisme dès le début de la campagne que tente Villers, à l'Institut d'abord avec Destutt de Tracy, puis dans un remaniement du mémoire sur la Génération des Connaissances humaines. Mais il n'avait pas besoin vraiment du secours de Herder ⁶ pour protester contre l'excessive importance donnée par Kant aux idées de temps et d'espace, ou contre la distinction kantiste entre notions qui appartiennent aux objets et notions qui ont leur fondement en nous-mêmes ⁷. S'il combat Kant, pourquoi vouloir que ce soit après avoir vainement cherché à les concilier, lui qu'il commence à connaître, et Herder que tout récemment encore il ignorait ?

1. *Ibid.*, 1804, t. I, p. 137 ss.; spécialement p. 140. — Le traité *Des Signes* est de 1800. — 2. *Ibid.*, t. II, p. 29 ss., traduction des *Ideen* I, iv, 7 (« l'homme est formé pour l'attente de l'immortalité »), et I, v, 1-6.

3. *Archives Littéraires de l'Europe*, 1804, t. I, p. 142, puis 140.

4. *Biographie Universelle Michaud* art. *Herder* (signé D. G....o).

5. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 76, note 2; pour lui (*ibid.*, p. 83 note 3) l'article du *Magasin Encyclopédique*, 1798, t. VI, p. 63 ss., sur l'Etat présent de la philosophie allemande, aurait pour auteur Degérando.

6. O. Wenderoth l'assure (p. 44), en partie d'après *Süpfle*, t. II (1), p. 85. — 7. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 119, 109 note 3.

Plus tard, il semblera plus familier avec Herder, et l'on s'expliquerait qu'alors cette philosophie ou cette morale ait pu avoir sur lui quelque action. Mais son œuvre d'écrivain est déjà presque achevée.

Pour trouver Herder jugé par lui avec ampleur et exactitude, il faut se reporter soit à l'article qu'il lui consacre dans la *Biographie Universelle*, soit à son *Histoire de la Philosophie Moderne*. Ici ou là, c'est toujours à Herder philosophe que l'étude est allée; mais elle est plus complète et plus pénétrante. D'abord Degérando associe Herder à des esprits généreux comme Lessing et Mendelssohn, et voit revivre en lui « un disciple de Platon, inspiré par l'amour de l'humanité et par l'amour de la vertu », à une époque où dominant la doctrine de l'intérêt personnel et le scepticisme : et là peut être l'une des causes principales qui gagnèrent à Herder Degérando guéri de ses doutes. Pour le caractère professionnel ou privé — piété, enthousiasme et imagination, tempérées de dignité modeste et de bienveillance, — Herder le fait penser à Fénelon. Comme il juge mieux que jadis la valeur de ses écrits anti-kantistes, de même il ne dissimule pas les faiblesses où la polémique a pu l'entraîner, mais qui ne sauraient prévaloir contre un charme prenant et tout de sérénité. Sans prétendre que Herder satisfasse pleinement ni les théologiens, ni les érudits de carrière, il indique toute la reconnaissance que lui devront et l'érudition et la théologie, pour leur avoir rendu comme un droit de cité littéraire et une vie rajeunie. Quant à Herder philosophe, s'il semble manquer parfois de profondeur « rationnelle » ou de solidité dans sa réfutation des systèmes récents, le caractère *pratique* de sa philosophie, amie de la vertu, lui assure un rang éminent, selon Degérando, parmi ceux qu'a préoccupés le bonheur du commun des hommes. Le biographe donne enfin des éloges, un peu vagues dans leur solennité, et qui sentent le profane, mais des éloges sincères, à la conception herderienne de l'histoire : l'histoire, « grande et générale expérience établie sur la plus noble partie de la création », l'histoire, « tableau vivant des desseins de la Providence sur la société humaine », qui assurera « un nom

immortel » à Herder. D'où il est naturellement amené à souhaiter qu'en « cette généreuse carrière, presque neuve il faut en convenir », l'influence de Herder philanthrope et « homme de bien littérateur », soit non seulement « lumineuse et bienfaisante », — ce dont il ne doute point — mais encore « étendue et rapide ¹ ».

L'*Histoire de la Philosophie Moderne*, en reprenant quelques termes de cette brève étude, y adjoindra un complément d'information heureux, mais bien tardif ². C'est par étapes, semble-t-il, que Degérando est arrivé à une connaissance complète de Herder et son œuvre, à une mesure exacte de la *valeur* qu'il peut avoir été dans l'histoire des idées. Non seulement cette appréciation dernière gagne à s'accompagner d'extraits nombreux empruntés aux œuvres principales de Herder philosophe : *Idées, De la Connaissance et de la Sensation, Dieu*, et le mémoire sur *l'Origine du langage*. Mais l'essentiel de son action intellectuelle est perçu, avec plus de netteté synthétique, dans une féconde alliance de la philosophie, d'abord avec « la littérature et les intérêts généraux de la société », accessoirement avec la théorie du langage et avec l'histoire, — et aussi dans cette *humanité* qui est « l'objet de son culte », et fait que la philosophie de Herder est « pleine d'âme ».

Toutefois l'information reste incomplète sur un point ³. On pouvait croire que Degérando avait pris connaissance des variations qu'a subies la théorie herderienne de l'origine du langage. L'auteur impénitent du traité des *Signes* ⁴ vient d'analyser avec quelque complaisance l'idée d'un premier langage formé de *signes intérieurs*, disait Herder, né de l'âme, institué par elle « pour son propre usage » et pour s'entretenir avec elle-même, et devenant ensuite le langage proprement dit, par l'extériorisation de ces *signes intérieurs*

1. *Biographie Universelle Michaud*, art. Herder, p. 261-264.

2. *Histoire de la Philosophie Moderne*, chap. XXII, tome IV, p. 81 ss. — On s'en souvient peut-être, la Gazette des Deux-Ponts, en 1777, avait traduit — un peu longuement — le titre *Vom Erkennen und Empfinden* par : *Recherches sur la faculté de sentir et sur celle de connaître*.

3. *Ibid.*, p. 86, 87. — 4. Dans l'*Histoire Comparée* (t. I, p. 286), Degérando renvoie encore au chapitre 5^e de ses *Signes* comme à une démonstration d'une « entière évidence », comme quoi le langage peut être institué.

primitifs, qui n'en constituent pas moins l'essentiel de tout humain langage. Plus tard, ajoute Degérando, Herder fit « quelques modifications à ses idées sur ce sujet ». Mais il s'agit plutôt, pour lui, de compléments apportés à l'*Origine du Langage* par *De la Connaissance et de la Sensation*, et du langage condition ou auxiliaire de la conscience intellectuelle, que de la rétractation des *Idées*, rendant à l'institution purement divine tout ce que le Herder de jadis avait donné à l'origine humaine, et avouant l'incertitude d'une âme élevée, prise entre sa confiance philosophique dans la dignité de l'homme, et les exigences de sa foi.

D'autre part la philosophie de l'histoire, ici non plus, n'apparaît pas au premier plan des tendances herderiennes, comme on pouvait le souhaiter même dans un traité d'histoire de la philosophie. Degérando fait partie d'une génération peu accessible aux spéculations de cette sorte, et dont les esprits ont été médiocrement tentés par ce qu'ils conquirent des récentes perspectives philosophiques frayées à travers l'histoire passée ou à venir. Un mot sur Herder continuateur d'Iselin et contradicteur de l'*Essai sur les Mœurs*, Herder rappelé ailleurs à propos de l'ébauche idéaliste de Vico¹, et c'est à peu près tout. Selon Degérando,

nul penseur encore n'avait tiré de la mine immense de l'histoire tant et de si précieux matériaux pour la philosophie..... nul n'avait éclairé la psychologie par des observations mieux choisies et mieux ordonnées sur les mœurs, le langage, la civilisation, les institutions et la culture intellectuelle des différents peuples.

Pour ce philosophe, Herder est philosophe beaucoup plus qu'historien². Philosophe peu curieux d'étudier « dans les opérations de notre esprit les lois et les procédés logiques » : Degérando le regrette semble-t-il. Philosophe peu spéculatif, bien qu'il ait essayé, pour justifier Spinoza le *philosophe géomètre*, de le suivre « dans les profondeurs de la métaphysique la plus transcendante ». Philosophe peu ami

1. Degérando, *Histoire de la Philosophie Moderne*, t. IV, p. 152.

2. Id., *ibid.*, p. 89, 90 ; cf. p. 319 : Herder nommé, simplement, parmi les adversaires de Kant, que domine Jacobi.

des « dissections anatomiques » ou des « oiseuses subtilités » : d'où adversaire passionné de la nouvelle école kantienne, et fort maltraité par elle. Mais philosophe artiste et poète et, surtout, fondateur ou promoteur éminent de cette « psychologie expérimentale » qui voit « chaque partie dans l'harmonie de l'ensemble » et s'applique à représenter « l'intelligence dans l'état de vie et d'activité ».

Là où elle est complète, la notice rend un compte assez exact des intentions de Herder. Mais elle n'a paru qu'après la mort de l'auteur ; les *Idées* étaient traduites depuis plus de trente ans, et même si Degérando n'a rien pris à l'étude de Quinet, la sienne n'y pouvait guère ajouter quoi que ce fût d'utile.

Il a connu Herder trop tard pour lui devoir autant qu'on l'a cru. *L'Histoire comparée des systèmes de philosophie*, son ouvrage essentiel, où la science allemande se voit pour la première fois utilisée par un Français¹, nommait tout juste Herder à propos de l'histoire, avec Iselin et avant Tetens, Goguet, Kant et Condorcet, ou à propos du langage entre De Brosses, Tetens, Michaelis et quelques autres Allemands², et ne le citait même pas quand elle abordait le problème du progrès humain, qui passionna Herder et fut comme l'axe de toute sa vie intellectuelle³. Dès la première édition, Schweighaeuser louait le zèle avec lequel Degérando, arrivé aux temps modernes, a « consulté les écrits les plus récents....., puisé dans des ouvrages qu'il était assez méritoire de rassembler et de lire dans leurs langues originales, au milieu d'un pays dont les communications littéraires avec les autres parties de l'Europe ont été pendant

1. Wenderoth, p. 44, 49. Cf. déjà J. Texte, *Origines de l'influence allemande*, p. 10. — M. Picavet, *Les Idéologues*, p. 515, assure que l'ouvrage fut peu lu du grand public ; le panégyriste de notre auteur est assez du même avis : Bayle-Mouillard, *Eloge*, p. 39. Avant d'en finir avec Degérando, j'indiquerai en notes quelques témoignages qui semblent contredire ceux-là. — 2. Degérando, *Histoire Comparée.....*, t. I, p. 173 et note 1 (*Ideen, Humanitätsbriefe*), I, 193, en note ; cf. encore, t. IV, p. 173, notes du 23^e chapitre sur les Causes générales de la décadence des études philosophiques et les Destinées de la philosophie chez les Grecs du Bas Empire ; entre autres références : « Herder, *Idées* ».

3. Id., *ibid.*, t. IV, p. 563, 569 (xiv^e et xv^e siècles), p. 139 (Empire d'Orient).

longtemps interrompues ¹ ». Ce « travail gigantesque » et un peu superficiel d'un jeune homme, suivant de près la publication de deux autres ouvrages également volumineux ², n'avait guère pu laisser à l'auteur le loisir de devenir herderien. Dire que l'idée fondamentale du livre est « allemande et spécifiquement herderienne », c'est oublier que le principe de cette « histoire inductive et comparée » a été rattaché par Degérando lui-même à Bacon ³; c'est ignorer que dès l'an IX, au Lycée Républicain, « le citoyen Degérando, professeur de philosophie morale », divisait l'histoire de cette science en quatre époques principales, de Socrate à Bacon et ses successeurs ⁴. Il semble plus exact d'admettre qu'en se proposant dans son *Histoire Comparée* « la recherche et l'investigation des causes qui ont déterminé la direction des idées et les révolutions qu'elles ont éprouvées ⁵ », Degérando ait voulu simplement faire aux lecteurs, comme naguère à ses auditeurs du Lycée, le récit de son voyage à travers les philosophies humaines ou, comme on l'a dit ⁶, de ce « commerce opiniâtre et prématuré avec les philosophes les plus divergents », qui l'avait laissé un temps sans conviction assurée, et désarmé contre le doute.

Herder n'a pas davantage inspiré cette œuvre, qu'il n'a mis Degérando sur la voie de ses recherches touchant l'*Education des sourds-muets de naissance*; Herder ne s'y trouve nommé qu'une fois, au milieu de références allemandes innombrables, et d'après un spécialiste allemand, qui « remonte même à l'origine du langage avec Adelung, Herder et le lord Monboddo ⁷ ». Degérando s'y ralliait à une

1. *Décade*, t. XLI (an XI), p. 322.

2. Bayle Mouillard, *Eloge*, p. 49, cf. 52 (volontiers hyperbolique); opposer à cela le jugement de Cousin (qui doit à Degérando peut-être plus qu'il ne dit): « analyses superficielles », *Fragments Philosophiques*, préface de la 2^e édition; mentionné par Wenderoth, p. 54, note 3.

3. Degérando, *Histoire Comparée*, t. I, p. ix et xxvi. — Opposer Wenderoth, p. 44. — 4. *Décade*, an IX, t. XXVII, p. 562-563: nulle mention de la philosophie allemande. — 5. Degérando, *Histoire Comparée*, t. IV, p. 119. — 6. Bayle-Mouillard, *Eloge...*, p. 13-14.

7. Degérando, *De l'Education des Sourds-Muets de naissance*, t. II, p. 45, t. I, p. 17. — Le sujet avait alors l'attrait de la nouveauté; M^{me} de Charrière renonçait à lire tout le traité *Des Signes*, mais s'intéressait aux pages qui ont trait aux sourds-muets (cité par Ph. Godet, M^{me} de Charrière, t. II, p. 343). — Degérando parle du langage surtout d'après Rous-

sorte de compromis — assez herderien — entre les tenants de l'origine divine et les partisans de l'institution humaine, le Créateur ayant donné à la Créature humaine un premier idiome « quoiqu'il lui eût confié en même temps les facultés suffisantes pour instituer cet idiome avec le temps et les facultés convenables ». Il regrettera ¹ que Herder n'ait pas étudié mieux la condition des sourds-muets de naissance ; mais lui-même s'en préoccupait dès sa jeunesse, nous dit son biographe, en tout cas dès l'*Histoire comparée* et même dès les *Signes* ².

Est-ce enfin Herder qui a donné à Degérando le goût d'une philosophie toute pratique ? ou Degérando, après y être venu lui-même, n'a-t-il fait qu'y retrouver Herder et l'en aimer ? Herder a-t-il aidé Degérando à devenir, de simple idéologue, « ami de l'humanité » lui aussi ³, philanthrope éclairé et parfait homme de bien ? On voudrait le croire, et admettre que faute de l'influence proprement intellectuelle qui lui a été attribuée, Herder ait agi sur son cœur, d'homme à homme, de l'âme à l'âme. Dans le *Rapport à l'Empereur* ⁴ où il louait Herder en termes choisis, Degé-

seau, contre Rousseau ; l'ouvrage étant de 1827, il n'y a rien d'impossible à ce que, par exemple, de ses conversations récentes avec Quinet, quelque chose lui soit resté ou revenu en mémoire des discussions de Herder sur la question.

1. Id., *Histoire de la Philosophie Moderne*, t. IV, p. 87.

2. Bayle-Mouillard, *Eloge*, p. 35. — Degérando, *Histoire Comparée*, t. I, p. 227 ; *Des Signes*, t. I, p. 128, t. IV, p. 452.

3. Wenderoth, p. 49, croit reconnaître dans le Prospectus de la première Revue Germanique (1825) à laquelle Quinet devait collaborer et qui ne parut jamais, à la fois la main de Degérando et l'influence de Herder, de son « Humanitätsevangelium », lorsqu'on y vient à parler de la grande famille formée par les amis de l'humanité et les penseurs de tous les peuples civilisés. Mais si Degérando lui-même est le rédacteur, il ne fait que reprendre ici brièvement les idées de son manifeste de 1804, qui servit d'article-programme aux *Archives Littéraires de l'Europe* (t. I, p. 1-18 : « Des communications littéraires et philosophiques entre les nations de l'Europe ») — reproduit dans l'*Esprit des Journaux* de septembre 1804 (p. 117 ss.). — Et si l'expérience de l'auteur et ses réflexions personnelles ne doivent pas suffire à expliquer son point de vue et ses désirs, s'il faut lui découvrir un *inspirateur*, ne convient-il pas de songer — plutôt encore qu'à Herder, — à Villers, avec qui Degérando avait sympathisé d'abord, et dont le manifeste aux officiers émigrés de l'armée de Hanovre donnait des conseils analogues ?

4. Publié à la suite de l'*Histoire de la Philosophie Moderne*, t. IV, p. 417 : Herder est loué comme moraliste, avec Garve ; p. 404 : « le Fénelon de l'Allemagne ».

rando donnait « l'exposition de la morale pratique » comme « une des branches par lesquelles la philosophie se rapproche davantage de son véritable but ». Il n'en avait pas fait, on l'a vu, l'objet même de son *Histoire Comparée*, bien que ce fût la pensée de chevet de son intime ami Jordan, qu'il désigne dans la *Préface* comme l'un de ceux qui l'ont assisté le plus constamment dans son travail¹. Cette pensée Jordan la devait-il à Herder ? rien n'est moins sûr. Degérando, laissant là son œuvre d'homme de lettres, l'esprit plus libre désormais, fut-il gagné par lui à cette conception un peu différente et plus restreinte de son devoir intellectuel ? On peut le croire, mais non pas affirmer que Herder ait agi directement sur lui. Sa Notice nécrologique des *Archives*² louait Herder historien et prédicateur, pour avoir fait de la religion l'institutrice de l'homme, « la marque de son perfectionnement ». Verra-t-on là peut-être l'origine d'un livre de beaucoup postérieur, *Du Perfectionnement moral*, où Herder n'apparaît point, mais où la religion est donnée comme « la grande éducation de l'humanité³ » ? Ailleurs, est-ce d'après Herder qu'il invoque l'humanité ?

Humanité, sainte humanité, tu triomphes et tu triompheras toujours lorsque ta voix ne sera pas interceptée par nos habitudes vicieuses... Humanité, sainte humanité, tu triomphes, et avec toi un noble et touchant cortège d'affections généreuses⁴...

ou qu'il justifie la Providence contre les accusations considérées de l'homme ?

O toi que la vue spéculative des maux de ton semblable porte à accuser la Providence, laisse-toi attendrir, va consoler, soutiens cet infortuné ! que son regard et ton regard se rencontrent !... et la Providence est justifiée ! tu l'accusais de ton propre sort : elle s'était confiée à toi pour l'accomplissement de ses desseins, et tu trompais son attente⁵ !

1. Degérando, *Histoire Comparée...*, t. 1, p. xli, note de la 2^e éd., 1824 ; cf. p. 110 (Notes).

2. *Archives Littéraires de l'Europe*, t. I, p. 139. — 3. Degérando, *Du Perfectionnement Moral*, t. II, p. 429 (titre du chapitre dernier).

4. Degérando, *Le Visiteur du Pauvre*, p. 83-84. — 5. Id., *ibid.*, p. 8.

En ce cas, il ne s'agirait que d'une aide « spéculative » demandée à Herder ; le fonds de l'œuvre est tout de philanthropie pratique, et la seule tendance générale qu'on y puisse relever le dirige contre Malthus et son école ¹. De même l'ouvrage *De la Bienfaisance publique*, où seront invoqués encore les « amis de l'humanité ² », traite avec une touchante minutie de questions d'organisation pratique où toute influence d'ordre philosophique ou simplement moral semble disparaître. Quand Degérando vient à parler d'institutions charitables de Charles-Auguste de Saxe-Weimar, ou de ce grand Duché « dont le nom rappelle tant et de si hautes gloires littéraires ³ », Herder n'est l'objet d'aucune mention spéciale. C'est à son vieil ami le baron de Voght, « le Nestor des philanthropes européens », que vont les hommages répétés de l'auteur ⁴. Lorsqu'au début il nomme le philosophe qui « en Allemagne comme en Angleterre... remonte jusqu'aux véritables causes de l'indigence », c'est à Christian Garve qu'il songe, à l'« auteur du beau traité sur la Patience » qu'en 1804 déjà il semblait bien connaître de plus près que Herder ⁵.

Dès lors pourtant, Degérando se disait l'un de ceux « qui eurent le bonheur d'entretenir quelques relations avec lui, et qui s'instruisirent souvent à son école ⁶ ». De ces relations, nulle trace n'a subsisté. Qu'elles aient été directes, ou se soient bornées à des hommages d'estime et d'admiration et à des témoignages de reconnaissante sympathie par l'intermédiaire de Camille Jordan ⁷, on peut croire, en tout cas, qu'elles ont été morales beaucoup plus qu'intellectuelles ; Herder a pu aider son élève à bien agir, à tenir haut le regard de son âme, plus qu'il n'a sans doute assisté

1. Id., *ibid.*; p. VII, 200. — 2. Id., *De la Bienfaisance Publique*, t. I, p. 306, 460. — 3. Id., *ibid.*, t. IV, p. 174 ; cf. t. II, p. 68. — 4. Id., *ibid.*, t. I, p. 40 et XLII, avec note 4 ; t. IV, p. 612 (à la fin de l'ouvrage, et à l'occasion de la mort de Voght). — 5. Degérando, *De la Bienfaisance Publique*, t. I, p. xxxv. — Article déjà mentionné des *Archives*, sur Garve.

6. Id., article nécrologique sur Herder, *Archives Littéraires de l'Europe*, 1804, t. I, p. 137 ss. — 7. M^{me} de Schardt à Jordan, Weimar, 20 septembre 1802 (pp. Boubée, *C. Jordan à Weimar*, p. 729) : « Aucun exemplaire de l'ouvrage métaphysique de votre ami n'est parvenu ici, que celui que Beyland a eu pour le vendre. Je m'en vais le prêter à Herder... »

une pensée déjà arrêtée, et qui s'évadait du champ de l'activité proprement intellectuelle.

Si Michel Berr a pu dire de lui qu'il fut, comme B. Constant, « nourri du lait de la littérature et de la philosophie allemandes ¹ », c'est en parlant de l'homme peut-être et du philanthrope qui parsema ses traités ultérieurs de références aux ouvrages allemands spéciaux ², mais non pas de l'écrivain, qui de bonne heure en lui s'effaça. Quand lui-même proclame sa dette envers l'Allemagne, c'est non pas en 1804, mais en 1822 ; jadis il se bornait à engager les Français à ne pas la juger seulement d'après les excès métaphysiques de quelques penseurs récents ³ ; vingt ans plus tard, il leur recommande « l'étude trop négligée des écrivains de l'Allemagne », pensant « acquitter en cela la dette de la reconnaissance ; car nous aimons à le déclarer, ajoutait-il, nous avons souvent et beaucoup puisé à cette source ⁴ ». Si l'on en juge par le catalogue de sa bibliothèque, il recourut en effet volontiers aux historiens allemands de la philosophie, Schulze, Buhle, Brucker, Tennemann, Wundt, qui sont parmi ses livres, avec des auteurs littéraires et quelques théologiens, l'essentiel du *fonds germanique* ⁵.

Lui-même, à tout prendre, ne prétendit guère être qu'un historien de la philosophie, qui eut sa valeur ⁶. Les philo-

1. Michel Berr, *Eloge de B. Constant*, p. 112. — 2. Voir notamment *De la Bienfaisance Publique*, t. II, p. 65 et suiv., et *passim* t. III et IV.

3. Article sur Garve, déjà cité, dans les *Archives Littéraires de l'Europe*.

4. Degérando, *Histoire Comparée...*, p. 195.

5. *Catalogue bibliothèque de Gérando* : n^{os} 1, 8, 9, 10, 11... 59, 77, 99... 232 et suiv., 555 et suiv., 1391 et suiv.

6. Alletz, *Génie du XIX^e siècle (1842-43)*, p. 75, le loue fort comme tel. — De même Coulmann, *Réminiscences*, t. III, p. 211, qui l'accuserait volontiers de quelque désordre. — Plusieurs écrivains catholiques l'ont cité ; entre autres, Gerbet, *Coup d'OEil sur la controverse chrétienne*, p. 17 ; Rohrbacher, *Histoire Universelle de l'Eglise Catholique*, t. III, p. 286 ; Cognat, *Polémique Religieuse*, p. 416, 422 ; de même Ozanam, *Mélanges*, t. I, p. 281 note ; Dante, p. 28 ; Maret, *Essais sur le Panthéisme...*, p. 117, 129, 203 ; Aug. Nicolas, *Etudes sur le Christianisme*, t. I, p. 189 ; Bautain, *Philosophie du Christianisme*, t. I, p. 329 ; II. et Ch. de Riancey, *Histoire du Monde*, t. IV, p. 137, 156. — Michelet en fait vers 1820 une étude « délicieuse » : *Mon Journal*, p. 114, cf. 210, 261, 296, etc... Massias loue son *Histoire Comparée* comme un « bel ouvrage »

sophes ou les esprits vigoureux ont jugé le sien sans indulgence : à commencer par Villers, qui ne pardonnait pas au « débonnaire », au « doucereux Degérando » de ne s'être pas converti au kantisme, ou par Humboldt qui l'accuse de confondre Kant et Locke ¹ ; à continuer par Benjamin Constant qui voit en lui un pur Français, inaccessible à « toute philosophie que l'on ne peut pas mettre en vaudeville ou dans un roman » ; puis par Bonald qui, non sans justesse, n'aperçoit dans l'*Histoire Comparée* qu'une autre histoire des variations des écoles philosophiques ² ; par Damiron qui, à distance, lui reproche de travailler sans méthode, d'apporter peu d'idées neuves et, malgré le profit qu'on peut tirer de lui, de ne présenter « aucun trait distinctif » ; par Sainte-Beuve enfin, qui, sans faiblesse, a rangé cet homme de bien parmi les esprits « essentiellement mous ² ».

A supposer qu'il eût connu Herder plus tôt qu'il ne l'a pu, à supposer que Herder eût fait sur lui dès l'abord une impression assez profonde pour devenir son auteur allemand de prédilection — ce que rien n'indique — à supposer enfin qu'il eût continué à écrire pour la philosophie ou les lettres, au lieu de les abandonner pour les bonnes œuvres ⁴, aurait-on pu vraiment reconnaître la pensée de

(Appendice au *Problème de l'Esprit Humain*, 1825) ; Stapfer le cite dans ses *Mélanges*, t. I, p. 132 ; A. Théry dans son *Tableau des Littératures Anciennes et Modernes*, t. I, p. 6, 126, 235 ; Bartholmèss (*Doctrines religieuses de la philosophie moderne*, t. II, p. 559) le nomme avec La Romiguière, Maine de Biran et Royer Collard. Etc... Notons enfin que pour M. Boutroux (*Etudes d'Histoire de la Philosophie*, p. 419) son *Histoire Comparée* « en même temps qu'elle montrait aux philosophes français une voie nouvelle, les invitait à prendre les Ecossais pour guides... »

1. Villers, dans les *Briefve...*, pp. Isler, p. 272 ; cf. p. 276 la réponse de M^{me} de Staël, qui défend Degérando (1802) ; cf. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 161 ; *ibid.*, p. 309 une lettre de 1808 à Jacobi ; cf. p. 110 note 4, 111 note 2, 108 note 3. — *Lettres de Humboldt à G. Schweighaeuser*, pp. Laquante, p. 49. — 2. B. Constant, *Journal Intime*, p. 44. — Bonald, *Recherches Philosophiques*, t. I, p. 59. On trouvera plus loin un jugement très dur de Stendhal sur Degérando, qu'il accuse de « lâcheté ».

3. Damiron, dans le *Globe* de 1826, t. III, p. 482 (signé Ph.), puis dans son *Histoire de la Philosophie en France au XIX^e siècle*, p. 289, et 291-292. — Sainte-Beuve, cité par F. Picavet, *Les Idéologues*, p. 505.

4. La vocation philanthropique s'éveilla fort tôt chez Degérando : v. la lettre de lui à M^{me} de Staël, citée dans l'Appendice aux Souvenirs épistolaires de M^{me} Récamier et de M^{me} de Staël, *Mém. Acad. Metz*, 1866-67,

Herder, elle-même incertaine souvent, à travers le prisme un peu terne de cette âme généreuse ?

p. 178 : 6 juillet 1803. « Toutes ces idées philanthropiques qui, à vingt ans déjà, exaltaient mon âme et me faisaient passer des nuits entières dans les plus doux transports, ces idées, aujourd'hui plus fixes, plus approfondies, remplissent sans cesse ma pensée... mission morale... etc. »

CHAPITRE PREMIER (suite)

Actions ?

IV. — Ballanche : l'histoire par le mythe

- I. L'ouvrage *Du Sentiment* (1801) et Herder. — Qu'a-t-il passé de Herder dans le reste de l'œuvre ? — L'idée herderienne de la *Némésis* chez Ballanche : il la reçoit ou la reprend de l'antiquité, par Herder, bien plutôt que de Herder lui-même.
- II. Ballanche et l'Allemagne : Herder étranger au fond de sa doctrine. — Les MOYENS : l'idée *palingénésique* (Bonnet) mise au service du *mythe* et de la *philologie* : la première tendance propre à Ballanche, la seconde antérieure, en lui, à sa connaissance de Vico. — Les DOGMES et l'ESPRIT : *sens des traditions*, théorie de l'épreuve, doctrine du *progrès lent* (contre l'antichristianisme, la philosophie du bonheur, et la perfectibilité, du xviii^e siècle). — Importance capitale, en histoire, de l'*élément social* (contre Rousseau) et du *plébéianisme* (contre J. de Maistre). — La *leçon des faits contemporains* : Bonaparte et la Révolution. — Dans ce système, un et cohérent malgré les apparences, dans cette vision de l'histoire, nulle place pour Herder.
- III. Après Quinet, Herder fournit à Ballanche confirmations ou corrections utiles, et lui apprend à voir dans l'histoire l'homme lui-même (Libre arbitre et nécessité. L'homme-roi. La terre parmi les mondes. Intelligence et instinct. L'optimisme herderien dirigé vers l'effort). — Dettes de la dernière heure, qu'on a exagérées. — Deux âmes parentes. — Deux conceptions de l'histoire, indépendantes et distinctes.

BALLANCHE dira en 1833 de son infructueux début, le traité *Du Sentiment* : « L'ouvrage que j'imprimai en 1801, et dont plusieurs bibliographies ont cru devoir rappeler le titre, ne m'a rien offert que j'eusse pu être tenté de sauver de l'oubli ¹ ». Et pourtant cette humble poétique

1. Ballanche, Préface générale à l'éd. des *Œuvres*, de 1833, p. 1. — Sur l'insuccès total de ce premier ouvrage, voir Frainnet, *Ballanche*, p. 21, 23, 24.

de sa jeunesse ¹, sœur déshéritée du trop brillant *Génie du Christianisme* qu'elle semble annoncer ², descendante, comme lui, du Bernardin des *Etudes* ³, mais à la naissance de qui plusieurs Muses manquèrent d'assister, cette tentative de « poétique universelle », a tout l'intérêt des œuvres prématurées, aux confuses promesses desquelles on aime comparer les écrits postérieurs où les germes premiers ont achevé d'éclorre, et l'esprit, d'évoluer.

Embrassant d'un regard d'ensemble la mystérieuse, l'incertaine harmonie du parc profond dessiné à loisir et lentement peuplé d'ombres par la fantaisie de ses rêves mélancoliques, Ballanche ne se remémore plus qu'à demi le tracé du modeste « jardin anglais » de jadis ⁴. Le nom de Herder était là, lisible à peine, au détour d'une des allées dernières, à la base d'une stèle à Némésis.

Le chapitre « De la Mélancolie », entre autres allégories antiques « d'un but très moral », mentionne « le beau symbole de Némésis, fille de la Nécessité, veillant à ce que l'homme n'ait pas le temps de s'enorgueillir de la constance de la fortune ». Ballanche rappelle les exemples de Polycrate, ou de Paul Emile au faite de la gloire, étouffant ses larmes devant ses enfants morts, pour « épuiser sur lui-même et sur sa famille toutes les rigueurs de la Némésis publique ». Il voit ici l'origine de la « belle superstition » des dévouements, « qui a pour type cette opinion vraie, qu'il n'y a point de bonheur parfait sur la terre ».

1. Ballanche, *Du Sentiment*, p. 7 : « Toutes ces considérations m'ont porté à croire que ce pourrait être un bon ouvrage, qu'une poétique dégagée de tout l'appareil scolastique, une poétique où l'on démontrerait, en remontant à l'origine de nos facultés, de nos affections, que la morale et les principes des arts d'imitation ont une source commune, le sentiment. » — Cf. p. 15 : « ma poétique universelle à l'usage de la littérature, des arts, et que j'aurais appelée *Poétique du Sentiment*, si je n'avais pas craint que ce titre trop ambitieux n'eût promis au lecteur autre chose qu'un faible essai... » (Cf. Sainte-Beuve, *Prem. Lundis*, II, 183).

2. Id. *ibid.*, p. 157 ss., 151, 180 ss., 182 « le génie du christianisme »; cf. Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. I, p. 295. Déjà relevé par Ozanam, *Mélanges*, t. II, p. 85, et par M. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 139 : « c'est un *Génie du Christianisme* enfantin, mais qui a paru avant le *Génie du Christianisme* ». Cf. Latreille, *Chateaubriand*, ch. I.

3. Id. *ibid.*, p. 20-21.

4. Id. *ibid.*, p. 8 : « mon livre est un jardin anglais ». E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 168 : « il n'a pas osé dire un labyrinthe. Cela séduisit ». — (Cf. Sainte-Beuve. *Portr. Contemp.* (1846), t. I, p. 303).

A ce frère aîné des romantiques, le malheur, commun lot des hommes, paraît être surtout « l'apanage du grand homme » ; mais là encore il retrouve « cette destinée jalouse, que les anciens appelèrent Némésis ». Les *Notes* dont ce premier ouvrage est grossi, renvoient expressément à l'« excellente dissertation » de Herder et citent d'après elle plusieurs morceaux « précieux par leur antiquité et par la beauté des idées ¹ ».

Quelques années plus tôt, on l'a vu, la dissertation de Herder avait paru mériter qu'on la traduisit des *Feuilles Détachées*, récemment publiées : Ballanche la connut ainsi ². L'idée, on dirait presque la hantise de la Némésis dont traitait Herder, persistera dans les ouvrages ultérieurs. Ce hasard, si l'on veut, fait qu'on ne saurait étudier la pensée de Ballanche à ses origines, sans considérer ce qu'elle a pu devoir dès lors à Herder.

Des affinités certaines le disposaient à être le disciple du penseur allemand. Mais, produit presque entièrement spontané d'un tempérament et des circonstances, sa doctrine ne rencontre tout d'abord celle de Herder qu'en un seul de ses points essentiels, et comme à l'insu de Ballanche, sans qu'il puisse se croire en présence d'une doctrine et, par le profit quasi anonyme qu'il en tire dès lors, être tenté de l'étudier mieux. La mythologie de l'histoire selon Ballanche se formera en agglomérant une idée importante de la philosophie herderienne de l'histoire. Cependant Ballanche pourra penser qu'il doit cette idée aux anciens, non pas à Herder lui-même : la dissertation isolée d'archéologue humaniste, où Herder avait assemblé leurs témoignages et assis sa croyance sur leur autorité, longtemps fut tout ce que Ballanche connut de lui. Dans ses derniers ouvrages, qui suivent la tra-

1. Id. *ibid.*, p. 130, 134, et p. 295 ; sont cités notamment l'hymne de Mésodmès, trois maximes grecques, un hymne orphique (cf. *Recueil de pièces intéressantes concernant les antiquités, les beaux-arts, les belles lettres et la philosophie*, t. VI, 1796, p. 377, p. 391, 392, p. 396, 397). — Une citation d'Horace et deux fragments sans indication d'auteur, paraissent être des additions de Ballanche.

2. Voir plus haut page 138. — Ballanche connut aussi l'édition française de Hemsterhuis, où un autre opuscule de Herder avait été inséré : voir plus haut page 135 et *Du Sentiment*, p. 274. C'est seulement ainsi qu'on peut dire qu'il a « lu » Herder (C. Latreille, *Chateaubriand*, p. 10).

duction de Herder par Quinet, et s'étagent au-dessus de tous les autres sans réussir à les couronner d'un faite définitif ¹, on retrouvera plusieurs données de la philosophie de l'histoire selon Herder : pour Ballanche, simple confirmation d'une pensée essentiellement originale, même quand elle n'accède pas à la clarté ; confirmation tardive, imprévue jusque-là sans doute, ou soupçonnée à peine.

Au symbole de la Némésis, au souvenir de Herder qui en a rendu plus présente à son esprit toute la tragique majesté, celui que M^{me} Récamier et Chateaubriand appelaient leur « pauvre Ballanche ² » semble attacher désormais un peu de sa propre théorie de l'universelle douleur, avec laquelle seule peut se mettre en harmonie le cœur de l'homme, qui seule « compte dans la vie », et plus tard deviendra pour lui « la loi progressive de l'univers ³ ». Dès le début d'*Antigone* ⁴, cette élégie trop oubliée où la voix de la douleur a des accents émouvants et si purs, Tiréias déposant la lyre afin de ne pas attrister Priam et ses hôtes par des sons lugubres, sa fille Daphné, prêtresse d'Apollon, pour « reporter leurs pensées sur de riantes images », ne sait que leur chanter une invocation à Némésis, qui fait rouler des larmes dans tous les yeux : « Némésis, divinité douce et terrible... la Pudeur fut autrefois sur la terre ton aimable compagne... Déesse auguste, Némésis, est-ce toi qui guides ce bras parricide ? » La déesse vengeresse allait ici de pair avec la Pudeur qu'en 1801 Bal-

1. Ozanam, *Mélanges*, t. II, p. 91 : « Comme l'*Enéide*, la *Somme* de Saint-Thomas, comme tant de belles cathédrales commencées, comme tant de belles œuvres divines que le Ciel n'a pas laissé être jusqu'au bout, mais qu'il a assez montrées à la terre, pour lui servir de modèles... »

2. Lettre de M^{me} de Chateaubriand, 1806, citée par G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 358. — Cf. Daniel Stern, *Souvenirs*, p. 359, et la note, d'après le *Journal d'un Poète*, de Vigny.

3. [Ballanche], *Fragmens* (1819), p. 37, 13. — *Orphée*, l. II, p. 52. — Cf. *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 111 : « car tout est souffrance pour le genre humain », et dans *Antigone*, p. 83 : « le cœur de l'homme ne sait que souffrir » ; *ibid.*, p. 108, Hémon, cherchant dans sa pensée celle qu'il devait aimer plus que lui-même, désirait « qu'elle ne fût pas tout à fait sans quelque expérience de la douleur » ; cf. p. 110, 113, 115, 206.

4. Ballanche, *Antigone*, p. 12-13. — Cf. (l. II) p. 32, Étéocle et Polynice devant Œdipe qui s'arrache les yeux : « l'insensé, après avoir lassé Némésis par son orgueil... »

lanche associait à la Naïveté et à l'Amour pour en faire « la triple essence » de la Divinité ¹. Dans *Orphée* encore, c'est à Némésis que s'adresse l'invocation du père d'Eurydice promise à Orphée : « Orphée, Eurydice, couple divin, consentez à être misérables pour diminuer la misère du genre humain... Satisfaites à la Némésis des noces solennelles ! » C'est l' « antique Némésis » qui se réveille au moment des noces, « divinité jalouse, gardienne sévère des plus secrètes pensées, des mouvements les plus involontaires du cœur... Un grand sacrifice était réclamé par la Providence, dispensatrice des biens et des maux ² ».

Voilà donc la *Némésis* promue au rang d'instrument ou d'exécutrice de la Providence. Plus tard, Ballanche indiquera lui-même quelle importance a eue pour lui ce personnage, grâce auquel il a pu éviter de reconnaître, avec la toute-puissance du Destin antique, la sujétion des choses humaines à la fatalité :

Dans l'*Antigone*, dira-t-il, j'ai substitué la Némésis au Destin..., je renonçai de plein gré à placer ma fable sous le jour de ce Destin terrible, force mystérieuse et inéluctable que le plus funeste délaissement de la condition humaine a seul pu faire concevoir.... Lorsque l'on veut se faire une idée du Destin, tel que le conçut l'antiquité..., il faut y joindre une idée de triste et funeste résignation, de stupide renoncement au libre arbitre ³.

Sur ce symbole, il a donc pu fonder son affirmation de l'éternelle Providence :

La Providence, dans les organisations sociales anciennes, a dû revêtir souvent la forme du Destin ; cette forme s'est retirée successivement par le progrès de l'initiation ; et la Providence va se dégageant de ses voiles ⁴.

1. Ballanche, *Du Sentiment*, p. 42. — 2. Id., *Orphée*, l. II, p. 81 ; l. III, p. 112 ; cf. l. VI, p. 224, le grand prêtre à Thamyras qu'il initie : « Nous portons tous au-devant de nous une juste Némésis » ; l. VIII, p. 292 : « D'après les traditions, les plus illustres instituteurs des peuples sont tous placés, par une inconcevable Némésis, dans le lieu de la vengeance divine. » — 3. Id., *Œuvres*, éd. 1833, t. III, p. 351-352 (à la fin de l'*Élégie*). Passages extraits du 3^e vol. de l'éd. in-8°. — 4. Id. *ibid.*, p. 354.

Cette *succession*, il lui eût été impossible de l'établir d'un extrême à l'autre, sans l'intermédiaire que lui offrait la Némésis. Aussi la Préface qu'un temps il projeta pour *Antigone*, devait-elle développer ce thème entre autres : « De la fatalité chez les Anciens. De *Némésis*, symbole qui repose sur des idées si différentes de celles du Destin ¹. » Quand commence à surgir la ténébreuse *Ville des Expiations* qui ne s'achèvera point, Ballanche relie encore au même symbole l'œuvre dernière :

Ainsi on pourrait dire que le Destin est devenu successivement la Providence, comme la solidarité est devenue la charité. Telle est donc la loi qui gouverne la *Ville des Expiations*, et qui doit produire le dogme ou le mythe de la fin des choses ².

Le problème primitif — Destin, ou Providence ? — se posant « avec toute sa rigueur » aux époques de crise, chacune de ces époques est illustrée par Ballanche d'une allégorie moderne ou antique. La réunion de ces allégories devait constituer son « épopée cyclique ³ » ou sa « vaste trilogie » dantesque ⁴. Chacune de ces époques est pour l'humanité un moment d'épreuve, où s'applique « le dogme générateur de la déchéance et de la réhabilitation » — épreuve et expiation — qui produit lui-même « la loi perpétuelle de l'évolution et du progrès ⁵ ». Ainsi le symbole de la Némésis n'« éclaire » pas seulement « d'un nouveau jour » la fable d'Antigone ⁶, il affirme et, dans une certaine mesure, *conditionne* la plupart des grandes idées généreuses éparses à travers l'« entreprise immense » qui, assure Ballanche, pèse sur lui sans l'effrayer ⁷.

Serait-ce de Bacon, qu'il apprit à voir ainsi « dans la Némésis des anciens, l'empreinte du dogme de la Providence » ? Là même où il le donnerait presque à penser, et

1. Id., *ibid.*, t. I, p. 41. — 2. Id., *ibid.*, t. III, p. 354. — 3. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, Préface, p. 12, p. vi.

4. Id., *ibid.*, p. vi, p. 263. — *Ville des Expiations*, début : « Je voudrais, comme le Dante... » — 5. Id., *Œuvres*, éd. 1833, t. III, p. 356-357. — 6. Id., *ibid.*, t. I, p. 42. — 7. Id., *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 21.

réserve au philosophe anglais le mérite de l'antériorité, il nomme encore Herder avec éloges ¹. A l'origine, il semble n'avoir été guidé que par lui.

Mais Ballanche a sans doute ignoré, tout d'abord, les applications que Herder fit de la Némésis à l'histoire, après avoir symbolisé en elle toute la sagesse grecque qui lui était si chère : Soit qu'il y ramenât avec candeur la morale même de l'histoire universelle, tout méfait portant sa peine immédiate ou lointaine, toute bonne action, tout exemple ou conseil de sagesse donné aux hommes, tout sang innocent répandu, tout soupir d'âmes opprimées, toute larme de détresse, devant avoir son effet en ce monde humain comme en un tout où « nous peinons et souffrons, semons et récoltons les uns pour les autres ». Soit que dans cette *Adrastea* qui porte le nom même de la divinité, et comme au pied du monument à Némésis-Adrastea, « déesse tutélaire » de l'histoire humaine et de l'histoire grecque, où son triomphe éclate mieux que nulle part ailleurs, il passe en revue tous ceux qui ont prétendu écrire l'histoire, d'Hérodote à Bossuet et Puffendorff ou leurs émules, à Voltaire, critiqué souvent par lui, mais glorieux à ses yeux, malgré lacunes, insuffisances et ironies vaines, parce qu'il a plus que tout autre approché de la « pure histoire humaine », clairvoyante, libérale, tolérante, inspirée enfin de cette vérité que le « droit est la suprême, la seule habileté », et de cette loi de la Némésis et de la nature, que la force brutale barbare doit crouler, céder ou plier devant le pouvoir de l'esprit ².

1. Id., *Essai sur les Institutions Sociales*, vers la fin (p. 416). *Formule Générale*, 2^e Sécession (p. 285), « le dernier roi hors de la route tracée par la juste Némésis ». — *Œuvres*, éd. 1833, t. I, p. 42 (à propos d'*Antigone*) : « Le symbole de Némésis a été admis par les plus anciens poètes comme l'emblème de la justice divine, et même de la Providence, d'après Bacon. L'idée, telle que j'ai voulu la rendre, remonte jusqu'à un hymne orphique conservé par Stobée [sans doute l'hymne 60, que donnait la dissertation de Herder, et Ballanche d'après lui en 1801]; et elle exclut formellement celle dont on a coutume de revêtir le Destin. Une dissertation de Herder sur Némésis mérite d'être consultée. Lowth compare fort judicieusement, à mon avis, l'histoire d'Œdipe avec celle de Job » (la maison Ballanche, à Lyon, avait édité en 1812 une traduction des *Leçons latines* de Lowth.)

2. Herder, *Zerstr. Blätter*, II, IV, 6 (*Nemesis*), Suphan XV, 422-423 ss. ;

Mis sur la voie d'une idée qu'il jugeait féconde, Ballanche la développa librement, et sans plus rien demander à Herder, dans le sens de la « métaphysique mystérieuse » que fut son histoire à lui.

Il voulut que son « véritable livre » ne fût point écrit, mais résultât « de l'impression générale qui doit rester à chaque lecteur », laissant sa doctrine se faire elle-même : tel les « initiateurs de Mystères », à qui lui-même se comparait. Entretenant, comme Hébal, sa « rêverie magnétique », et non sans éprouver parfois lui aussi « une grande fatigue », à en juger par l'aspect de son œuvre, il se vouait à renouer « la chaîne magnétique des traditions... non dans la série des événements extérieurs du genre humain, mais dans la série des événements secrets de l'esprit humain ¹ ». Deux séries parallèles, ajoutait-il.

Ainsi, sa voie à lui fut parallèle à celle de Herder, sans qu'il s'en aperçût qu'assez tard ². Herder archéologue et humaniste lui avait été utile. Presque jusqu'à la fin, Herder philosophe et historien resta inconnu de cet « utopiste fort avancé ³ », beaucoup plus avancé que Herder lui-même. Le doux mystagogue que la vie avait doublé d'un éditeur apprit en 1816 que l'on songeait à traduire l'ouvrage de Herder sur la Poésie Hébraïque : Herder ne semble avoir été alors pour lui qu'un nom, connu jadis par hasard, et que peut-être lui avaient répété parfois Degé-

Briefe zu Bef. der Hum. X, 121, Suphan XVIII, 284 ; *Adrastea* XI (Bd. VI) 2, Suphan XXIV, 327 (cf. par exemple *Ideen* XV, 3, trad. Quinet, t. III, p. 126 ss., les nobles génies et derrière eux la furie... César au Rubicon, et la Némésis) ; *ibid.* 332 « reine menschliche Geschichte » : (l'impression de Ballanche sur Voltaire sera d'ailleurs assez analogue à celle de Herder (*Essais de Palingénésie Sociale, Prologomènes*, p. 158) : « Voltaire, engouffré dans les erreurs du siècle dont il est le représentant si passionné, et qui néanmoins se recommande à notre reconnaissance par le vif sentiment d'humanité qu'il a développé parmi nous ») ; — *ibid.*, p. 328 : « Recht sei die höchste Klugheit ; ausser ihm gebe es keine » ; p. 334 : « eben hier fängt also das Amt der strenge bewachenden Nemeses an. Gesetz der Natur ist, dass brutale barbarische Macht von überlegender denkender Macht geordnet, geregelt, gelenkt oder gestürzt werde ».

1. Ballanche, *Essai sur les Institutions Sociales, Avant-Propos ; Vision d'Hébal*, p. 112, 113 ; *Orphée, Epilogue*, p. 396 ; *Essais de Palingénésie Sociale*, préface, p. 18.

2. Dans quelle mesure peut-on dire avec E. Faguet (*Politiques et Moralistes*, t. II, p. 172) que Ballanche, avant Michelet, avant Cousin, étudia Vico et signala Herder ? — 3. Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, t. II, p. 393.

rando ou Jordan ses compatriotes et amis. Et comme la maison Ballanche venait d'imprimer un *Lowth* traduit à Avignon, en concurrence avec une version parisienne, Ballanche le fils écrivit sans émotion apparente à son correspondant Beuchot ¹ :

Il paraît que l'on traduit en ce moment Herder, De la poésie des Hébreux. Ce sera une occasion pour faire parler de Lowth.

II

Supérieure, il est vrai, à celle qu'en avaient bien des contemporains, sa connaissance de l'Allemagne, pays des « têtes à in-folio ² », se limita longtemps à quelques poètes et littérateurs : Gœthe, Gessner, Haller, Klopstock, Gellert, Wieland ou Kleist, le traité de la *Solitude* de Zimmermann, Lafontaine et Baggesen ³. Il ne faisait pas sans

1. *Bibl. Nationale, Manuscrits français*, Nouv. acquisitions, vol. n° 5197, feuillet 188, fin de la lettre du 12 septembre 1816. Aux 3 vol. précédents, on trouve Degérando nommé souvent, dès le début de la correspondance avec Beuchot (vol. n° 5194, feuillet 134, p. 2 — les lettres de Ballanche commencent au feuillet 119 — ; feuillet 139 « notre illustre Degérando » ; cf. vol. 5196, feuillet 236, 23 juin 1811; etc...). — De même C. Jordan : notamment vol. 5197, feuillet 169, en marge, 5 février 1816; sur leurs bonnes relations, voir J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 9, 48; cf. E. Scherer, *Études sur la Littérature Contemporaine*, t. V, p. 63; Frainnet, *Ballanche*, p. 17, 18, 45.

2. Ballanche, *Du Sentiment*, p. 28. — C. Huit, *Ballanche*, p. 221 note, mentionne les louanges données « en maint endroit » par B. à « ces belles méthodes critiques et constructives qui sont l'honneur de l'Allemagne, et qui font l'effet d'une révélation parmi nous ». Il est dans le vrai quand il dit à ce sujet : « Ballanche s'est rencontré avec quelques-unes des conclusions les plus en vue de l'école allemande, mais en y apportant moins de parti pris et d'exagération. »

3. Ballanche, *Du Sentiment*, p. 56, 218 (cf. F. Baldensperger, *Gœthe en France*, p. 30, 252) ; *Fragments* (1819), p. 56 ; *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 398 : ceci pour Gœthe. — Quant à Gessner, voir *Du Sentiment*, p. 98, 195, 214, 215, 218 ; pour Haller, *ibid.*, p. 100 ; pour Klopstock, p. 180, 214, 215, cf. *Essais de Palingénésie Sociale, Protégomènes*, p. 263, 271 ; pour Zimmermann, *Du Sentiment*, p. 289 ; pour Lafontaine, *ibid.*, p. 218 ; Gellert, Wieland et Kleist nommés ensemble, *ibid.*, p. 215 ; pour Baggesen, *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 388, 398. — Ses lettres à Beuchot le montrent curieux de lire Winckelmann, Lavater, le

« une sorte d'anxiété » ces excursions dans le domaine littéraire de la communion protestante ¹. Il parle d'abord de Kant par conjecture, en l'appelant *Kent* ². Avec le temps, il apprit à connaître Ancillon, dont il retiendra surtout les théories sur l'origine du langage et l'histoire des institutions sociales ³. La critique littéraire de W. Schlegel fit impression sur lui, comme sa discussion, historique et non plus spéculative, de l'origine du langage, et sa féconde investigation archéologique ; les travaux des deux frères lui parurent coopérer avec ceux des Humboldt, des W. Jones et des Cuvier, pour conquérir à l'observation le monde moral autant que le monde physique, et donner à l'archéologie un rang parmi les sciences naturelles ⁴. A eux tous, ils éclipsèrent pour lui la valeur de Herder comme critique du langage ou des littératures. Il connut vraisemblablement Creuzer encore, par l'adaptation qu'en donna Guigniaut après 1825, et entrevit Fichte et Schelling ⁵. On ne le trouve plus occupé de Herder avant l'éloquent appel de Quinet.

Herder ainsi n'eut point de part directe à la formation de sa doctrine historique, — ni dans ses moyens : *mythe*

Laocoon, Wieland (ceci en l'an XI, confirmé en l'an XIII pour Winckelmann) ; en 1806 il s'intéresse aux *Archives Littéraires de l'Europe* ; en 1813 il demande qu'on lui procure Eichhorn, *Histoire Universelle des Lettres et des Sciences* (Mss. f. fr., n. acq., 5195. feuillets 30, 122, 197 ; vol. 5197, Lyon, 30 janvier 1813.

1. Id., *Essais de Palingénésie Sociale, Prologomènes*, p. 263 (à propos de la *Messiaide*). — 2. Id., *Du Sentiment*, p. 28-30 ; corrigé d'ailleurs p. 236 et 345 ; (cf. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 106 note 1). — Id. Préface d'*Orphée*, p. 124, 131 (dans les *Essais de Palingénésie Sociale*).

3. Id., *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 131, 152, 295, 345, 349, 355. *Essais de Palingénésie Sociale*, Préface d'*Orphée*, p. 124, 126 : « ... c'est qu'en effet cela n'était pas possible ; Ancillon y avait échoué » ; *ibid.*, p. 131, Ancillon nommé avec Kant ; Lerminier, dans le *Globe*, (t. IX, 1830, p. 948) taxera d'impuissance métaphysique sa complaisance à se référer à la « philosophie bâtarde » d'Ancillon.

4. Id., *Œuvres*, éd. 1833, t. III, p. 351, à la fin de l'*Élégie*, passages extraits du 3^e vol. de l'édition in-8^o (il nomme Jacobi aussi). — *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 229, 242, 245, 247, 269, 345 ; p. 317, un jugement sur la poésie et la langue française, qui semble être un écho direct de la critique littéraire de Schlegel ; *Essais de Palingénésie Sociale, Prologomènes*, p. 127. — (La plupart du temps, les deux Schlegel sont nommés ensemble) ; *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 345 ; il est à noter que dès le *Sentiment*, Ballanche nomme Darwin (p. 269, note : les Amours des Plantes, trad. Deleuze).

5. Fichte est nommé dans l'*Essai sur les Institutions Sociales*, p. 164 ; Schelling, dans les *Essais de Palingénésie Sociale*, préface d'*Orphée*, p. 29.

et *philologie* mis au service de l'*idée palingénésique*, — ni dans ses dogmes ou son esprit : *sens des traditions*, vertu de l'*épreuve douloureuse*, nécessité du *progrès lent*, opposés à l'anti-christianisme, à la philosophie du bonheur, à la perfectibilité ; *élément social*, *élément plébéien*, portés au premier plan de toute l'histoire, dont la *période contemporaine* est un saisissant abrégé. C'est à d'autres qu'il faut demander le secret des croyances essentielles du « mandarin ès lettres ¹ ». A d'autres que Herder, et surtout à Ballanche lui-même ², à sa personnalité un peu confuse mais énergique, ou à son désir de combattre telles tendances intellectuelles illustrées par de grands noms.

Sa théorie de l'universelle *palingénésie* paraît bien, elle, être d'emprunt, et lui venir tout droit de Charles Bonnet. Herder, à vrai dire, l'avait fort estimé, et lui fut redevable pour ses études sur la palingénésie, la transmigration des âmes et le progrès, comme aussi pour quelques hypothèses des *Idées*, touchant l'avenir de l'humanité et du monde actuel ³. Mais lui-même Ballanche eut soin de déclarer comment il a repris le principe général du « savant laborieux et modeste, dont le nom est resté cher à toutes les âmes religieuses, et qui a été justement appelé le bramine de l'histoire naturelle », pour appliquer à l'homme collectif ce que Bonnet avait essayé de l'homme individuel ⁴. Ce n'est donc pas tant le platonicien qu'à bon droit Lerminier recon-

1. Chateaubriand à Ampère (*Correspondance et Souvenirs*, de A.-M. et J.-J. Ampère, t. II, p. 129) ; déjà cité par Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. II, p. 362 note 1. d'après le texte manuscrit inédit.

2. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 137 : « Il me semble qu'il a peu lu, mais ses lectures étaient originales » ; cf. même, p. 146 : jusque vers 1819, B. remue « assez péniblement, les idées disparates qui lui venaient des différents points de l'horizon ».

3. Voir par exemple Herder. *Theol. Briefe*, Suphan, t. X, p. 169, 330, 398 : « Jedermann schätzbar, der die edelste Hoffnung der Menschen-Natur liebet » ; *Metakritik*, Suphan, XXI, 248 ; *Ideen*. IV, trad. Quinet, t. I, p. 245-246 ; etc. ; *Zerstr. Blätter*, VI, 3, Suphan, XVI, 341, 367.

4. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, préface, p. 9 ; cf. p. 14 : « Ainsi donc, quoique ma pensée apparente soit plus vaste,... elle est cependant moins difficile peut-être à réaliser et à montrer aux autres. » — Cf., à propos de l'origine du langage, *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 259. — Lerminier, dans le *Globe* (t. IX, 1830, p. 550), paraît avoir trop limité cette influence.

naissait en Ballanche¹, ni peut-être le fils spirituel de Fénelon² — tant admiré lui-même de Herder — c'est surtout le disciple avéré de Bonnet, qui fut amené à donner le phénix pour emblème aux sociétés humaines qui « meurent et renaissent » comme lui, et à considérer, ou peu s'en faut, le genre humain « comme le même individu passant par une suite de palingénésies³ ». A titre secondaire, la mystérieuse philosophie italique primitive put l'y encourager, « cette reine de toutes les philosophies élevées, cette admirable héritière des théosophies antiques et des mythographies cosmogoniques⁴ », fondée sur l'idée palingénésique elle aussi. En tout état de cause, il est bien douteux que Ballanche ait eu besoin ici du secours de Herder.

Il ne doit vraisemblablement son goût pour le *mythe*, qu'à lui-même, à ce que sa personnalité eut de « fatidique » et de « sybillin », au dire de ceux qui l'ont le mieux connu⁵.

1. Lerminier, *Globe*, *ibid.*, p. 549. Cf., entre beaucoup d'exemples, celui-ci, où la *réminiscence* platonicienne vient au secours de la *palingénésie* : « Sur notre malheureuse terre, l'homme est souvent obligé de recommencer le travail de son avancement ; souvent il croit apprendre pour la première fois, et il ne fait que se souvenir. » (*Essais de Palingénésie sociale*, *Orphée*, l. III, p. 103.)

2. Ballanche, *Ibid.*, *Prolégomènes*, p. 272 : « lui aussi (Fénelon) était agité par une pensée palingénésique » ; p. 159 : « Fénelon, il ne faut pas se lasser de le redire, est le véritable fondateur de l'ère actuelle » ; p. 207 : « le prophète de l'avenir, celui en qui l'amour des hommes, l'intimité du sentiment évangélique, l'imagination la plus gracieuse, des souvenirs pleins de poésie, formaient un mélange si charmant ». Déjà dans *l'Homme sans Nom* (Notes), p. 93, il lui fait gloire d'avoir su, le premier dans les temps modernes, faire passer de la théorie à la pratique le sentiment d'humanité : idée reprise dans les *Essais de Palingénésie sociale*, *Prolégomènes*, p. 267. Sainte-Beuve, *Portr. Contemp.*, t. I (1846), p. 305 : « l'ombre de Fénelon prit donc de bonne heure par la main M. Ballanche... »

3. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale*, *Orphée*, l. VII. p. 256 ; cf. *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 402 : « Ne disons donc point que tout est fini, etc... » : déclaration de modernisme littéraire, au nom de la palingénésie ; *ibid.*, Préface générale, p. 13. — 4. *Id.*, *ibid.*, p. 13.

5. Laprade, *Ballanche*, p. 13. — Cf. Barante, *Réponse au Discours de Réception de B. à l'Académie Française*, p. 19 et 24, « don de divination » ; A.-M. et J.-J. Ampère, *Correspondance et Souvenirs*, t. II, p. 81, lettre de Mohl (1835) : « j'ai vu Ballanche, l'air un peu plus somnambule qu'à l'ordinaire, mais d'une grande béatitude ». Lui-même s'appelait « une vieille corneille » : lettre inédite de 1820, citée par Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. II, p. 88. — « Génie vaticinateur », dit P. Vulliaud, *Pensées et Fragments de B.*, Introduction, p. 3 ; cf. Barchon de Penhoen, *Un Automne au bord de la mer*, p. 300 : « S'il emploie mythe et symbole, c'est que sa pensée, instinctivement pour ainsi dire, sans qu'il en ait

Il demandait à l'antiquité un nom, il lui empruntait une légende, pour exprimer sa pensée propre ¹. Comme plus tard le Renan des *Drames Philosophiques*, il estima que dans telle de ses vieilles fables « l'antiquité a mis plus de sens profond qu'il n'y en a dans nos traités de politique ² ». Le mystère l'attira. L'initiation fut son procédé favori d'expérience. Dès avant *l'Essai sur les Institutions Sociales* ³, il avait pratiqué le *Séthos* de l'abbé Terrasson, qui fit une si belle fortune parmi les sociétés secrètes. L'Égypte, « image et type de toutes les initiations locales », fut aussi pour lui, et par là même peut-être, « la savante Égypte » qui renferme en elle « toutes les diverses formes sociales ⁴ ». Les mystères d'Isis offrirent à son Orphée l'image des épreuves de l'humanité. En même temps, comme il le dit, son antipathie pour le passé, pour un certain passé, le forçait à se réfugier dans l'avenir ⁵. Tel son Hébal, Ballanche se complut à voir « le mythe, dans les lointains de l'humanité, projetant de grandes ombres à l'égal du dogme ». Le mythe fut à ses yeux « une histoire condensée ». Sa région à lui fut « la région idéale où l'histoire et le mythe sont choses identiques » ; son histoire, l'histoire « génésiaque » ; et s'il s'abîma dans les cosmogonies sociales des anciens peuples, c'est que chacune d'elles reproduisait pour lui « une image, un écho, une transformation d'une cosmogonie générale, universelle ⁶ ».

conscience, naît et se développe sous cette forme. — Cf. encore E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 147 : « Il courait au symbole partout où il le flairait » ; p. 148 : « C'est un oracle. Il est né Pythie. » Sur ce qu'il a pu avoir de prédisposition en ce sens, de par ses origines lyonnaises, voir E. Faguet, *ibid.*, p. 135 (« Ce sont nos Allemands ») et Renan, *L'Eglise Chrétienne*, p. 475 ; cf. encore Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. I, p. 298.

1. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prologomènes*, p. 111.

2. Renan, *Drames Philosophiques*, Le Prêtre de Nemi (Avant-Propos), p. 255. — Ballanche, *Formule Générale*, Prologue (p. 145) : « L'histoire éclairé le mythe, et le mythe, mieux connu, explique à son tour l'histoire. »

3. Ballanche, *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 69.

4. Id., *Essais de Palingénésie Sociale, Orphée*, p. 327, 373, 324.

5. Id., *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 86.

6. Id., *Vision d'Hébal*, p. 85 ; *Essais de Palingénésie Sociale, Orphée*, p. 397 ; *ibid.* (Épilogue), p. 401, et préface, p. 12 : « Tous les efforts doivent tendre maintenant à reculer le plus possible l'horizon de l'histoire dans la nuit des origines, à agrandir son empire, en faisant des

Sa tentative, ingénieuse et confuse, d'expliquer l'histoire primitive par la *philologie*, relève des mêmes tendances de sa propre nature, et ne saurait non plus devoir rien à Herder. Voulant parler à son temps au nom du passé et en vue de l'avenir, il tenta d'éclairer par « une philologie indépendante... la cosmogonie mystérieuse, toute intuitive... et, sous certains rapports, toute prophétique » que sont les langues ¹. Il en avait conçu le projet même avant de connaître Vico, dont « l'œuvre lui était familière », chez qui il a « puisé abondamment », mais dont on ne saurait exagérer l'influence sur sa pensée jusqu'à faire de Vico son guide « dans la nuit des siècles ² ». Est-ce à Naples, comme on l'assure, et en 1824 seulement, que Ballanche « à travers les difficultés d'une langue qu'il ne se donna jamais la peine d'apprendre à fond... pénétra le génie de Vico, si semblable au sien ³ » ? En tout cas il assure alors à Beuchot qu'il a profité beaucoup de ce voyage en Italie, qu'il y a « fait des études très utiles », en histoire surtout, et « beaucoup travaillé ⁴ » ; son zèle pour Vico va jusqu'à insérer dans la préface d'*Orphée* tout un traité de lui ; il le loue grandement d'avoir compris, comme Bacon et par une féconde inspiration, « que la philologie était le meilleur instrument pour sonder les profondeurs de l'antiquité ». Mais quelque sympathie qu'ait Ballanche pour la puissance de cette intuition, pour « cette sorte de somnambulisme du génie qui voit au travers des enveloppes extérieures », il

conquêtes successives dans la région des fables ; *ibid.*, p. 6 : « La mythologie est une histoire condensée, et pour ainsi dire algébrique » ; *Formule Générale de l'histoire de tous les peuples*, 1^{er} fragment, pp. P. Vulhaud, *Pensées et Fragments de B.*, p. 26 : « Toutes les origines sont obscures, mais toutes les histoires d'origine disent le fait primitif, d'une manière plus ou moins littérale, plus ou moins emblématique. » — Même préface d'*Orphée*, p. 6.

1. *Id.*, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 220.

2. Laprade, *Ballanche*, p. 39 ; Lerminier, dans le *Globe*, 1830, t. IX, p. 549 ; Loménie, cité par J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 126 : « Armé de la philosophie ingénieuse et subtile de Vico... » ; cf. Gilardin, *De la Philosophie de l'Histoire*, p. 6 : « tout imbu de la philosophie de Vico, dont il a pris la dépouille plus qu'il n'est disposé à le confesser ».

3. *Souvenirs et Correspondance de M^{me} Récamier*, t. I, p. 232. (Son premier voyage en Italie, 1813, avait été fort court.)

4. *Bibliothèque Nationale, manuscrits français, nouvelles acquisitions*, vol. 5197, feuillet 242 (27 février 1825).

plaint Vico de sortir du tombeau « lorsqu'il n'a plus rien à enseigner », et croit que son principe à lui, Ballanche, « surpasse de beaucoup en énergie celui de Vico ». Malgré son admiration pour un esprit aussi original, il a relevé les écueils où bute l'orthodoxie restreinte de Vico, insoucieuse de l'ensemble des traditions humaines. Vico enfin n'est pour lui que le premier, le plus célèbre aussi des « jurisconsultes napolitains du siècle dernier », dont les ouvrages assez tard connus de lui ont « pleinement confirmé » toutes les conjectures auxquelles lui-même s'était élevé « par la force des analogies, par la liaison et l'ensemble de son système sur les origines sociales ¹. »

Le sens des traditions, qu'il reproche à Vico de n'avoir guère eu, et au nom duquel il tente de compléter et transposer la doctrine de Bonnet, il l'a acquis de son propre chef, par réaction contre la philosophie du xviii^e siècle, « tout entière à renverser », dit-il, malgré les services rendus, comme un « béliet inutile qui pourrait devenir un instrument dangereux », et parce qu'elle a nié la « force de perpétuité » du genre humain, traité par elle « comme une race née spontanément et sans ancêtres ² ». Ballanche a pratiqué les historiens érudits ou théosophes du xviii^e siècle, les Dupuis, les Sainte-Croix, les Boulanger, les Court de Gébe-

1. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale*, *Orphée*, p. 49-109. De Antiqua Italorum Sapientia ex latinae linguac originibus eruenda, 1^{re} et unique éd., Naples, 1710. — *Ibid.*, p. 17, 116, et *Prolégomènes*, p. 278, 274, 276, 122. Cf. *Formule Générale*, Prologue (1829), p. 145, p. 155 et n. sur Vico. M. Faguet, *Politiques et Moralistes*. t. II, p. 137 dit Ballanche « tout pénétré » de la pensée de Vico : il l'a lu « avant Michélet je crois, et à coup sûr en même temps que lui » ; cf. p. 142, à propos de l'*Essai sur les Institutions Sociales* (1818). Qu'il ait découvert Vico, c'est fort possible ; mais on peut douter qu'il s'en soit pénétré, ou qu'il ait appris de lui ceci (p. 138) qu'il est une philosophie de l'histoire et qu'il faut la chercher surtout dans le mythe, ou ceci encore, qu'elle démontre le progrès, et le progrès providentiel et chrétien ; même d'E. Faguet, on peut hésiter à accepter cette caractéristique de Ballanche (p. 153) : « un Vico éclairé par la Révolution française » : il doit à l'une et à l'autre, à elle d'abord et beaucoup plus.

2. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale*, *Prolégomènes*, p. 269, 158. — Quand E. Faguet (*ibid.*, p. 133) disait Ballanche « absolument indemne de l'esprit du xviii^e siècle », disait-il assez ?

lin : il use de leur science et répudie leurs inspirations ¹. Dupuis et tant d'autres ont méconnu la vérité du christianisme, qui « a tout dit », qui a rétabli l'unité de l'espèce humaine, qui fait « la seule loi morale du genre humain », gouverne la société, et, pour mieux dire, « est la société elle-même ». Contre Dupuis et ses pareils, sans prendre conseil de personne, l'âme de Ballanche, passionnément religieuse dès le *Sentiment*, repousse le « funeste héritage » du siècle mort ; et cherche à dégager son temps du « suaire d'incrédulité » dont on l'a enveloppé ². Comme le remarquera Gans », c'est « par des raisons religieuses » que Ballanche « aime le progrès de l'humanité » ; et l'ardente foi du jeune Ozanam enrôlera son maître au premier rang de ces « serviteurs du christianisme, qui soutiennent la croix plantée à l'entrée de notre époque ³ ».

De même les récents « fabricateurs de systèmes ⁴ » faisaient du bonheur le but souverain de l'espèce humaine : c'est là, pour Ballanche, ce qui a toujours troublé leur raison. Il récuse, quant à lui, cet idéal d'essence inférieure, contraire à sa propre nature, contraire à tout progrès véritable : « Ce n'est pas le bonheur que j'apporte aux hommes, s'écriera Orphée, c'est la jouissance du progrès. Au reste, qu'importe que l'homme soit heureux, pourvu qu'il soit grand ? » Et déjà le Vieillard assurait au Jeune Homme que la société nous a été imposée non pas en vue de notre bonheur, mais comme un moyen de développer nos facultés ⁵. Aux raisons de la raison, le cœur de Ballanche joignit les siennes. On a pu attribuer à une peine d'amour la naissance d'*Inès de Castro*, des *Fragments* ⁶ ; avec une

1. Ballanche, *ibid.*, Préface d'*Orphée*, p. 18. — Cf. Lerminier (dans le *Globe*, t. IX, 1830, p. 550) qui semble exagérer l'influence de Boulanger sur Ballanche.

2. Ballanche, Epilogue d'*Orphée*, p. 400, 403. — *Vision d'Hébal*, p. 98. — *Ville des Expiations*, III, 4 (*Pensées et Fragments*, pp. P. Vulliaud, p. 22). — *Réflexions Diverses*, à la fin du 6^e vol. (t. III), des *Œuvres*, éd. 1833, p. 342. — *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 49, 139.

3. Lettre inédite de Gans à M^{me} Récamier (1830), citée par Ed. Herriot, *M^{me} R.*, t. II, p. 273-274. — Ozanam, *Mélanges*, t. II, p. 92.

4. Ballanche, *Le Vieillard et le Jeune Homme*, p. 116.

5. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Orphée*, p. 135 (livre III), *Le Vieillard et le Jeune Homme*, p. 10.

6. *Id.*, *Inès de Castro*, pp. Frainnet, p. 9, 10, 11, 32 note.

délicatesse contre laquelle l'ironie de Heine s'émousse, Ampère a dit tout ce que le noble personnage d'Antigone doit au culte chevaleresque rendu à M^{me} Récamier, Béatrix reconnaissante de ce cœur miraculeusement pur ¹. Sans aucun doute, les peines qui meurtrirent cette âme toute chrétienne aux débuts littéraires de Ballanche, la consacrèrent à la *douleur* qui pour lui, durablement, devint le levain de toute noblesse, la rançon de toute grandeur. La théorie des épreuves et des expiations part de là surtout, de cette foi chrétienne et de cette blessure d'âme ; et aussi la théorie du progrès que ces épreuves cautionnent, et de la réhabilitation suivant la déchéance ². — Herder et sa Némésis ont aidé le sentiment à se faire théorie, sans inspirer la théorie : « Dès le commencement, dira Ballanche, la Providence a ordonné le progrès par l'épreuve, le mérite par la liberté, le perfectionnement par l'expiation ». Et avant que lui-même se soit lassé d'établir, à travers le passé et pour l'usage de l'oubliex avenir, une hiérarchie sociale et politique d'épreuves ou d'expiations, son Orphée s'écriera : « Tout est épreuve ³. »

Enfin, Ballanche a soin de le déclarer ⁴, la « perfectibilité » selon le xviii^e siècle, limitative de l'effort, donc du vrai progrès, est aussi étrangère que possible à sa théorie fondamentale de la lutte de deux principes, le stationnaire et le progressif. Lutte « effroyable » et salutaire, qui met aux prises la fatalité et la volonté, l'immobilité et le mouvement, et fait toute l'histoire humaine. « Le repos ne peut pas être notre but. » Autant est indiscutable la foi de Ballanche au *progrès*, autant il est ennemi d'un progrès qu'on hâte et qu'on force en substituant aux révolutions lentes

1. J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 46 ; cf. Frainnet, *Ballanche*, p. 44, 54. — Henri Heine, *De l'Allemagne*, t. II, p. 269 : « Ballanche, que cette ultravestale traînait partout à sa suite comme pièce justificative de sa vertu. »

2. Chateaubriand, *Etudes Historiques...* (1831), t. I, Préface, p. LX :... « philosophie chrétienne... Déchéance et réhabilitation, dogmes qui se retrouvent dans toutes les traditions générales de l'humanité, et qui sont le christianisme même ».

3. Ballanche, *Formule Générale de l'histoire*, 1^{er} fragment, cité par P. Vulliaud parmi les *Pensées et Fragments* de Ballanche, p. 28 ; — *Essais de Palingénésie Sociale*, *Orphée*, p. 237 (livre VI).

4. Id., *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 39-40. — *Essais de Palingénésie Sociale*, *Prolégomènes*, p. 270.

du temps les révolutions brutales des hommes, pour le plus grand désaccord des mœurs et des opinions : « Les institutions sont filles du temps ¹. » Appliquant aux choses de l'esprit ce qui lui paraît vrai des mœurs, et posant en fait que « les erreurs même mènent parfois à la vérité », il établit sa comparaison du *feutrage*, ingénieuse, qui eût mérité qu'on la retînt, et va droit contre la généreuse folie de création du xviii^e siècle finissant :

Les opinions humaines ne ressemblent donc point à la pièce de toile que le tisserand commence et achève : toutes se croisent et se feutrent, pour ainsi dire. La trame est de tous les jours, la chaîne est éternelle, et Dieu seul la connaît ².

Ce n'est plus contre les « philosophes » du xviii^e siècle, mais contre le seul J.-J. Rousseau, que dès l'*Essai sur les Institutions Sociales* ou le *Vieillard et le Jeune Homme*, il affirme l'essentielle importance de l'*élément social* : « L'homme naît dans la société; la société telle qu'il la trouve, et non telle qu'il l'a faite, est toujours une des conditions de son état... Ce que je vous explique ici est la religion sociale, naturelle... » L'homme sauvage est l'homme dégénéré, et non pas l'homme primitif; Dieu enseigne à l'homme par la société ce qu'il ne lui a pas enseigné directement; hors la société, l'homme n'est « pour ainsi dire qu'en puissance d'être »; et c'est l'état social, imposé comme épreuve, qui seul lui a permis de « reconstituer son être », après avoir abusé de la liberté que Dieu lui avait confiée à l'origine des temps cosmogoniques ³. Sur le compte de Rousseau, Ballanche varia comme Herder avait jadis varié. Après l'enthousiasme absolu de ses débuts pour « cet

1. Id., *Réflexions Diverses*, à la fin du 6^e vol. (t. III), des *OEuvres*, éd. 1833, p. 392; cf. *Essais de Palingénésie Sociale*, *Orphée*, p. 370 (livre IV). — *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 16 (contre Ferrand, *Théorie des Révolutions*), p. 84, 86, 143, 70.

2. Ballanche, *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 42-43. — La comparaison n'a pas échappé à la sagacité d'Emile Faguet, *étude citée*, p. 135, qui relève ce qu'elle a de proprement lyonnais.

3. Ballanche, *Le Vieillard et le Jeune homme*, p. 36, 44. — *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 294, 279. — *Essais de Palingénésie*, *Prologomènes*, Préface, p. 9; et p. 160. — Cf. *Le Vieillard et le Jeune Homme*, p. 85:

homme étonnant... bon par excellence » et que le sentiment « illumina ¹ », les réserves s'étaient faites nombreuses, d'une gravité croissante, à mesure que naissait dans l'esprit de Ballanche la théorie sur laquelle reposa l'*Essai*. Dès le temps de sa jeunesse, il avait médité une réfutation du *Contrat Social* ². Que ce fût au sujet de la société ou à propos du langage primitif, la question étant à ses yeux « évidemment la même », Ballanche trouvait Jean-Jacques « sur le chemin de toutes les vérités, lorsqu'il n'est pas contraint d'en sortir par l'esprit de système » ; plus tard, il parlera sans ambages de ses « brillantes absurdités » sur l'homme primitif ³.

Sa théorie du *plébéianisme* se réfère avant tout, elle aussi, à l'insurrection de son être sentimental contre un esprit distingué : contemporain, celui-là, ou presque, mais à qui Herder semble avoir été inconnu à peu près totalement. Après avoir admiré Joseph de Maistre, Ballanche ne vit plus en lui que le « prophète du passé », le « rigide néo-platonicien de notre temps », dont les ouvrages eussent dû paraître sous le règne de Louis XIII et n'étaient plus, à leur date, que « le chant du cygne d'une société expirante ». Il se révolta contre le dogme de la prédestination, dogme impie, déclare-t-il, à moins que l'on n'admette la prédestination *heureuse*, avec la condition expresse de l'épreuve et du perfectionnement progressif ⁴. Ce fut pour lui un

« Les hommes, sauf de rares exceptions, qu'encore on pourrait faire rentrer dans la règle générale, les hommes doivent tout apprendre de la société... nous ne pouvons juger les hommes que d'après la société... »

1. Id., *Du Sentiment*, p. 57 ; cf. p. 222, *Julie*, à propos de Richardson.

2. Id., Préface générale des *Œuvres*, éd. 1833, p. 5 : « Il m'est bien prouvé à présent que la théorie sur laquelle repose l'*Essai* (1818) est très ancienne dans ma pensée. »

3. Id., *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 177, 278, cf. 258, 264. — *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 125.

4. Id., *Prolégomènes*, p. 204, 205, 208, et 147. — Il ne semble pas que Barchou de Penhoen ait jugé très exactement le rôle de Ballanche, quand il fait de lui un conciliateur entre les théories exclusives de Jean-Jacques et J. de Maistre (*Un Automne au bord de la mer*, p. 264). Pour l'influence profonde qu'eut d'abord J. de Maistre sur Ballanche, voir J.-J. Ampère, *Ballanche*, p. 178. Sainte-Beuve, *Portr. Contemp.*, t. I (1846), p. 331 : « Les hommes qui ont le plus agi sur M. B., mais par contradiction surtout, sont MM. de Bonald, de Maistre et de La Mennais » : de Maistre plus que tout autre, semble-t-il.

principe radical, que la vanité de tout effort de réaction intellectuelle : « Nul ne peut imprimer un mouvement rétrograde aux esprits ¹ ». Ballanche devint *plébéianiste*, par une sorte de reprise exercée contre une des influences les plus profondes qu'il eût subies, et sans que Herder ait pu y être pour rien, sans même que Vico l'y ait proprement amené. On a là l'unique contribution qu'il ait voulu donner lui-même ² à l'histoire des sociétés humaines telle qu'il la concevait — (travail immense, dit-il) — dominée par une loi générale de la Providence, et constituée par une « haute synthèse » des formes mêmes de l'esprit humain. La théorie lui apparut grandiose : en elle il voyait toute l'histoire s'abrèger. Pour nous, elle demeure obscure, parce que l'unité s'y établit assez mal entre un élément historico-symbolique usurpé des annales particulières de l'Italie primitive, et une intention prophétique générale par quoi elle devait exprimer « la grande pensée de son siècle », tout en s'aidant à répandre dans les esprits le « sens des destinées sociales ³ ». Selon Ballanche, c'est proprement avec le plébéianisme que l'humanité commença. Le plébéianisme est l'humanité se faisant elle-même ; « le plébéien, c'est l'homme ⁴ ». Il en arrivait ainsi, par opposition à J. de Maistre et à son disciple d'un temps Lamennais ⁵, à faire entrer de force l'histoire humaine tout entière, passée et à venir, dans les cadres étroits que lui offraient l'histoire des origines du monde romain, et l'histoire de son temps.

Car ce furent les seules périodes qu'il consentit à étudier dans leur réalité ⁶, avec leurs similitudes et leurs contrastes,

1. Ballanche, *L'Homme sans Nom*, p. 94.

2. Id., *Essais de Palingénésie Sociale, Pro égomènes*, p. 138. — Pour Vico, voir ses *Œuvres choisies* pp. Michelet, p. 480, 510, 337, 625, 626. — J'ai été heureux de trouver confirmation de cette idée chez M. C. Latreille, *J. de Maistre et la Papauté*, p. 301 (la croyance à la *perfectibilité* permet à B. de se reprendre.)

3. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Pro légomènes*, p. v. — *Le Vieillard et le Jeune Homme, Avant-Propos*.

4. Id., *Pro légomènes*, p. 114 (cf. (*Vision d'Hébal*, p. 60) ; — *Orphée*, p. 353 (livre IX.)

5. Voir par exemple *Pro légomènes*, p. 236 ; cf. *Œuvres*, éd. 1833, t. VI, p. 298.

6. Barchou de Penhoen lui en fait le reproche : *étude citée*, p. 306 et 308. — E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 171 : « La préhistoire et l'histoire contemporaines sont inégalement, mais toutes les deux, très

celle-là expliquant celle-ci. Et l'on ne saurait guère exagérer l'empire qu'eut sur cette imagination, généreuse et magnifique jusqu'à la confusion¹, l'action directe des *événements contemporains*. Avec la révolution de juillet il lui parut que le monde avait « vieilli d'un cycle palingénésique ». Les grands faits qui, à dater de 1814, ont « mûri à la fois toutes les populations de notre Europe », l'ont mûri lui-même; « c'est la Restauration, dit-il, qui m'a tout enseigné² ». Six mois du temps d'alors valaient pour lui bien des années d'un autre temps, car il se sentait vivre « sous la dictature des circonstances et dans l'interrègne des doctrines », et voyait ce que ni Montesquieu ni Rousseau n'avaient pu voir, « la société se faisant³ ». L'exemple de Bonaparte, « l'homme le plus antique des temps modernes, ... la plus vaste existence qui ait paru sur cette terre depuis les temps primitifs », mais, aux yeux de Ballanche, symbole tragique de l'éternel « esprit de retardement », se dresse à travers ses œuvres dernières comme il dominait celles qui suivirent de peu la chute de l'Empire⁴. Enfin le flambeau qui luit à travers le

favorables à l'homme d'imagination. » Barante, *Réponse au Discours de réception de Ballanche à l'Académie Française*, 1842 (p. 30) donne comme un fait constant pour le public lettré « que sous le voile d'une théorie générale, que sous l'apparence de symboles empruntés aux plus antiques fables, c'est la pensée du présent qui s'est emparée de ses méditations ».

1. On l'a fort bien placé, comme Gobineau, dans la région des hommes d'esprit « qui ont osé plus qu'ils ne pouvaient » : G. Lanson, R. Universitaire, 15 juin 1907, p. 49.

2. Ballanche, *Essai de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 21-22, 45, 270 (et déjà *Le Vieillard et le Jeune Homme*, p. 18 « ère nouvelle de l'esprit humain ») — *Œuvres*, éd. 1833, à la fin du t. VI, *Réflexions Diverses*, p. 356 (Post-Scriptum); *ibid.*, p. 358 (Cf. Lerminier, dans le *Globe*, t. IX, p. 948 ss.; Barchou de Penhoen, *étude citée*, p. 250). Et aussi l'*Essai sur les Institutions Sociales*, p. 25. 27. 155 : « cette époque-ci ne ressemble donc, quoi qu'on en dise, à aucune autre époque de l'esprit humain ».

3. *Id.*, *Le Vieillard et le Jeune Homme* (1819) fin de l'Avant-Propos; cf. *Élégie* (1822), VII : « Au temps de Daniel, on connaissait des semaines d'années, parce que les années étaient comme des jours; maintenant, ce sont les jours qui sont comme des années ». — *Le Vieillard et le Jeune Homme*, p. 117. — *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 205-206; p. 139 (la formation de la constitution anglaise, « événement considérable »).

4. *Id.*, *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 73. — *Essai de Palingénésie, Prolégomènes*, p. 98, 195; *ibid.*, *Orphée*, p. 402, Epilogue. — *Vision d'IIébal*, p. 94. — *Œuvres*, éd. 1833, t. VI, fin (*Réflexions Diverses*), p. 297. — *Le Vieillard et le Jeune Homme*, p. 13, 41, 81, 87. — *L'Homme sans Nom*, p. 72. — *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 29, 39, 60, etc... Le traité *Du Sentiment* (p. 144) chantait un hymne à Bonaparte, sauveur pro-

« chaos cosmogonique » de la Révolution française n'illumine pas seulement pour lui toute l'histoire contemporaine, mais « éclaire au loin les histoires anciennes ¹ ».

Tels paraissent être, ramenés à leurs origines, les éléments principaux de ce système de l'histoire. Il est « tout d'une pièce », a-t-on dit ² ; et Ballanche prend soin de déclarer :

Un tel ensemble de choses n'a point été improvisé, il a été fait successivement ; mais l'inspiration est aussi complètement spontanée que possible ; il est donc parfaitement un, parfaitement identique, parfaitement homogène ³.

Comment s'en douter d'abord, à la complexité même de cet « ensemble de choses », à l'indécision logique dont Lermnier déjà s'irritait ⁴, à l'incohérence « apparente », assure Ballanche, d'un plan progressif et péniblement dégagé, sur le tard, de matériaux entassés ou de nouveaux projets surajoutés à d'autres, chaque déploiement successif de ce plan constituant pour l'auteur une *initiation* nouvelle, « comme

videntiel : « Mais du sein de ces grandes calamités il s'est élevé un homme qui a été en s'avançant dans le chemin obscur des plus hautes destinées... » ; tout le passage, dans l'exemplaire qu'a la Bibliothèque Nationale, a été biffé ligne à ligne. — Cf. Sainte-Beuve, *Portr. Contemp.*, t. I (1846), p. 299 : B. « remarquable entre tous ceux qui saluèrent la Restauration comme une ère nouvelle... Au souffle immense des événements, ces marbres remuèrent comme au son d'une lyre, etc... » : tout un passage fort beau, et d'une admirable justesse.

1. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolegomènes*, p. 202. — *Œuvres*, éd. 1833, fin du t. VI, *Réflexions Diverces*, p. 289. Cf. encore, *Prolegomènes*, p. 135 : « un cours complet en action » ; p. 136 : « tous les enseignements pressés dans une si courte période de temps porteront leurs fruits ». — E. Faguet (*Politiques et Moralistes*, t. II, p. 136) observe que B. a vu la Révolution à Lyon, où elle fut « épouvantable ». Cette épouvante a persisté chez lui, l'a « obsédé » (*ibid.*, p. 148, 153, 170.)

2. Ed. Herriot, *M^{me} Récamier*, t. II, p. 273. — Laprade disait (*Ballanche*, p. 37) : « Nul penseur n'a été plus constamment identique à lui-même dans tous ses écrits. » — 3. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale*, Préface, p. 17. Cf. (1829), *Formule Générale, Prologue*, Note de l'Auteur (en tête). — Sainte-Beuve, *Portr. Contemp.* (1846), t. I, p. 330 (cf. 299) : « peut-être l'homme de ce temps-ci qui a eu à la fois le plus d'unité et de spontanéité dans son développement ».

4. Lermnier, dans le *Globe*, t. IX, 1830, p. 549, 550, 948 : B. est selon lui disciple de Platon et de Vico, mais rebelle à la puissance dialectique de l'un, à l'influence des formes et des habitudes logiques de l'autre.

à son insu ¹ » ? Mais la curieuse personnalité de Ballanche sert de dominante à cet accord fuyant. Il est parmi les écrivains dont l'originalité s'affirme au contrôle qu'on fait de leurs attaches intellectuelles. C'est lui-même surtout, peu sûr de soi, mais très spontané, que découvre sa conception de l'histoire. Il en fut d'elle comme de cette science des hommes primitifs, qu'il tenta de faire revivre :

Ils écoutaient la voix encore retentissante de la tradition, ou bien, se repliant sur leur nature éminemment sympathique, ils obéissaient à l'entraînement de leurs facultés intuitives ².

A tout autre guide, il préféra sa propre intuition sympathique, l'« instinct » qu'il crut avoir en lui-même de « rencontrer quelquefois l'expression juste des sentiments de l'antiquité ». Aussi, un peu dans tous ses ouvrages, et non pas seulement dans la *Palingénésie*, visa-t-il moins à reproduire l'exactitude des détails qu'à rendre sensible « la physionomie des contours ³ » : forme d'art qui surprend d'abord, appliquée à la littérature, et en France surtout ⁴, mais n'en

1. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale*, préface d'*Orphée*, t. II, p. 5. — Cf. la Préface générale (t. I), p. 17, annonçant des Notes où il fera, des matériaux qu'il n'a pu utiliser, un volume analogue aux *Stromates* de Saint-Clément, complément indispensable à l'ouvrage général, « pour rapprocher les différentes parties entre elles, et les assimiler » ; *ibid.* p. 19 : « la succession dans la composition a mis une sorte d'irrégularité dans la marche graduelle des idées, mais cette irrégularité n'est qu'apparente ». — Cf. *Prolégomènes*, p. 113, préface d'*Orphée*, p. 123 ; Préface générale à l'édition 1833, p. 8 : après *Antigone* il avait fait le projet d'une *Atlantide* qui devint *Orphée*, la préface devenant elle-même l'*Essai sur les Institutions Sociales*. — Ses *Prolégomènes* sont destinés par lui (préface, p. 15) à « diriger le lecteur dans une route où ses propres pensées doivent toujours servir de complément aux miennes et, j'oserai dire, de lumière pour les éclairer, pour leur donner de la vie et du relief » ; il y associe ses lecteurs (p. 271) « à une création qui ne peut s'achever que par eux ». Touchante confiance d'un auteur d'une modestie infinie (voir une lettre à M^{me} Récamier, dans les *Souvenirs et Correspondance* de M^{me} R., t. I, p. 311) — et qui fut à lui-même son propre éditeur.

2. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale*, *Prolégomènes*, p. 60 (Cf. *Formule Générale*, Prologue, p. 146) : « Armé du rameau d'or de l'initiation, je vais donc m'enfoncer dans les mystérieuses ténèbres des origines... c'est le tact des analogies qui sera mon rameau d'or... »

3. *Id.*, *ibid.*, p. 59, 62.

4. Pour Alf. Nettement (*Litt. française sous la Restauration*, t. II, p. 5), ses ouvrages « ne peuvent être ramenés à aucun genre ». — *Le Mercure*

a pas moins son charme, nébuleux et voilé. Dès l'*Essai sur les Institutions sociales* qui est, de son propre aveu ¹, comme le centre de l'œuvre entière, les traditions anciennes lui apparaissent, bien plus qu'il ne les a cherchées : « je pourrais presque dire qu'elles se sont trouvées en moi ». Dès lors, il affirme la complète indépendance de sa pensée et demande qu'on fasse confiance à la « candeur », à la « simplicité » avec laquelle il tâche de la traduire ².

Aussi donna-t-il une *vision* de l'histoire beaucoup plutôt qu'une philosophie de l'histoire. Il parlait en 1818 de la « carrière immense » que l'histoire ouvre aux esprits : « c'est presque un monde tout entier à découvrir et à explorer. Oui, la muse de l'histoire est la plus jeune des muses, et elle n'a fait que bégayer jusqu'à présent ». Mais, à ceux qui veulent la forcer de s'exprimer, il conseille simplement d'apprendre l'art « de discuter les témoignages, d'interroger les monuments, de faire parler aux traditions leur véritable langage », pour retrouver sous les traditions écrites des peuples les traditions orales, seules primitives ³. La France d'alors ignore à peu près la notion de philosophie de l'histoire : science fausse ou vraie science, lui-même ne l'ignore pas moins. Les majestueux linéaments qu'en donnait la théodicée de Bossuet, le contentent. Parmi les his-

de France au XIX^e siècle (t. XXXIII, 1831, p. 592) notait que « la savante Allemagne » a plus d'admiration que notre France pour « ce Ballanche aux vues immenses ».

1. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 21.

2. Id., *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 9.

3. Ballanche, *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 378, 379. — Cf. *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 132 : « les histoires anciennes sont donc à refaire *a priori*. La tâche consiste à démêler le fait général, et à le séparer du fait particulier, c'est-à-dire de sa personnification. L'histoire moderne doit se refaire aussi, mais sur un patron différent... (Sismondi, Niebuhr, Hallam, Walter Scott, — et déjà Gibbon et Montesquieu)... Je ne veux pas me contenter d'applaudir à de tels efforts, et j'essaierai de prouver qu'il est possible de surprendre l'histoire à sa source... La tâche de l'historien, pour tous les peuples du monde, nous a été léguée intacte. Il faut la recommencer, j'oserais dire synthétiquement, dans la philologie, dans la jurisprudence primitive, celle que j'appelle cyclo-péenne, dans les anciens poètes... (migrations des peuples... colonies...) Enfin, les travaux faits jusqu'à présent ne doivent être considérés que comme des matériaux à mettre en ordre ». — L'idée, l'intention, est ancienne chez Ballanche ; il y incorpore, y subordonne, à mesure qu'il les connaît, les tentatives les plus récentes d'agrandissement du domaine historique.

toriens de l'antiquité ou des temps modernes, qui tous ont eu selon lui des *systèmes*, c'est-à-dire des partis pris, Bossuet seul, à son goût, « donne l'idée du véritable historien » ; et Ballanche se déclare convaincu, à n'en pas douter, que chaque peuple a sa mission, le peuple français comme le peuple hébreu ¹ ; à la vue de Rome il parle, comme Bossuet, des révolutions successives des empires ². En 1840 seulement il croira pouvoir écrire à M^{me} Récamier : « Le sens historique vient de naître en moi ; c'est un peu tard ³ ».

Herder fut de ceux qui coopérèrent à cette révélation de la dernière heure, et surent agir sur une âme que Chateaubriand, Thierry ni Guizot n'avaient entraînée à leur suite.

III

Quand les *Idées* ont été traduites par Quinet, Ballanche s'est avisé de tout ce que Herder philosophe de l'histoire pouvait apporter de confirmations ou corrections utiles, aux vues où Herder humaniste l'avait aidé à s'élever jadis. Dans ses *Prolégomènes pour la formule générale de l'histoire*, renvoyant encore à des *Noies* qu'il ne donnera point, il annonce une sorte de confrontation de ses principes avec ceux des philosophes de l'histoire, passés ou présents :

1. Id., *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 380 : il préfère Bossuet « parmi ceux qui ont écrit en prose » : les meilleurs historiens, pour lui, sont les poètes. *Ibid.*, p. 46, 47, 48, 53, 57, 60, 67 (cf. 119, 326). — Cependant il déclare (p. 108 ss.) que Bossuet a vieilli ; cf. *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 206 : le principe du *droit divin* a fait son temps (ceci au moins autant contre J. de Maisire), p. 267 « l'immobile Bossuet » ; cf. dans Et. Delécluze, *Souvenirs de 60 Années*, p. 190 ss., un jugement sévère sur Bossuet à propos des Juifs, émis par Ballanche en 1823 chez M^{me} Récamier, à Rome. — Mais l'*Essai* se réfère (p. 296) à la *Politique Sacrée*, et les *Prolégomènes* la disent (p. 211) un « livre admirablement beau », et défendent encore (p. 158) la théorie des missions providentielles des peuples contre le xviii^e siècle et Voltaire. — Comparer encore le *Discours de Réception* à l'Académie, 1842, p. 15, et déjà la *Vision d'Hébal*, p. 49, et voir aussi les *Souvenirs* de M^{me} Récamier, t. I, p. 295.

2. *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 76.

3. *Souvenirs et Correspondance de M^{me} Récamier*, t. II, p. 498 : « peut-être, ajoute Ballanche, sera-t-il assez tôt pour qu'il produise un pauvre petit fruit d'arrière-saison ».

J'aurai sans doute à faire comparaître à la fois, devant le génie de l'humanité, Vico, Herder, le comte de Maistre et l'abbé de Lamennais.

Et dans la Préface d'*Orphée* il indique tout ce qu'a d'analogie à son essai de chronologie idéale, la géographie idéale qu'entrevoyait Leibnitz, à la théorie de laquelle Bonnet avait consacré « une fort belle page », et qu'a « beaucoup développée » Herder ¹.

Il semble avoir senti, alors, que par des moyens plus simples et des recherches moins absconses on pouvait « parvenir à une vue sur l'ordre des choses humaines », à une « image de la prescience de Dieu », assez proche de celle qu'il apercevait lui-même et pensait avoir évoquée, en quelques figures nobles et douloureuses, au sein d'un mystérieux décor. « Les climats, les génies des peuples donnés, ajoute-t-il, le problème historique pourrait se résoudre *a priori* ². » Ici peut-être par delà Herder songe-t-il aux récentes fantasmagories hégéliennes de Cousin, ou à Fichte que mettra bientôt en français son propre disciple Barchou de Penhoen ³. Mais on peut croire que ses dernières œuvres ont fait à la traduction Quinet plus d'un emprunt de détail. Il s'était obstiné et comme perdu dans l'étude des mythes et des mystères humains : Herder lui apprit, sur le tard, à voir l'homme même.

Ballanche eut plaisir sans doute à trouver en lui un membre de ce groupe des « hommes de la Providence », du sein duquel lui-même s'opposait aux « hommes du Destin ».

Les hommes de la Providence, disait-il, voient aussi le mal, mais ils sont pleins de confiance, et ils croient fortement que si l'économie des desseins de Dieu pouvait être manifestée dans tout son majestueux développement, elle

1. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 125 ; *ibid.*, préface d'*Orphée*, p. 20. — 2. *Id.*, *ibid.*

3. De même, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 113 : « J'indiquerai trois âges de Titans, trois âges de Cyclopes, trois âges d'hommes ; et ces différents âges, tous correspondant les uns aux autres, tous analogues entre eux. » *Ibid.* préface d'*Orphée*, p. 29, Schelling est nommé.

satisferait à toutes les plaintes, elle répondrait à tous les doutes, elle apaiserait tous les troubles de la pensée ¹.

Il rencontra chez Herder une confirmation optimiste à sa propre théorie de la douleur, de l'expiation condition du progrès, d'après cette « loi de la Providence,..... loi toujours constante..., que le bien sorte du mal,... que le bien ne puisse s'opérer sans douleur », et, ajoutait-il, « que la grandeur du bien se mesure même par l'étendue et l'intensité de la douleur ² ».

Le problème du libre arbitre et de la nécessité, plus grave encore que celui du bien et du mal, dut lui apparaître, dans les *Idées*, posé avec une ampleur que lui-même peut-être n'avait pas atteinte, malgré l'aide d'Ancillon ³.

La volonté humaine, déclare-t-il alors, peut créer un destin... mais le destin créé par l'homme, à son tour est brisé par le destin qui résulte des lois générales de la Providence... La liberté des êtres intelligents a été prévue dans les lois qui gouvernent l'univers. Dieu s'est imposé, s'il est permis de parler ainsi, le devoir de la respecter ; mais il s'est en même temps réservé la faculté de la réprimer, car elle aurait pu aller jusqu'à troubler l'harmonie des mondes ⁴.

Dans *Orphée*, le grand prêtre qui initie Thamyris lui révèle ainsi la loi des choses :

1. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 24, 25.

2. Id., *L'Homme sans Nom*, préface de la 2^e éd. (1828), p. 8. — Cf. Herder, *Ideen*, XV, 2, trad. Quinet, t. III, p. 100 ss., 105 ss. — et les déclarations optimistes du début de l'ouvrage, I, 1, trad. Quinet, t. I, p. 4 et 5, et aussi XV, 5, trad. Quinet, t. III, p. 150, 152.

3. Id., *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 152 : « M. Ancillon a remarqué fort bien que l'histoire est le tableau de la lutte perpétuelle qui existe entre la nécessité et la liberté ».

4. Id., *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 88, cf. p. 87 : « Dieu qui a fait l'homme a su qu'il faisait une volonté libre et indépendante, et il a voulu qu'il en fût ainsi » ; Ballanche accentue l'élément de liberté que, pour beaucoup de critiques, Herder semble restreindre, désireux qu'il est de faire à la nature toute la part qui lui revient. — Cf. p. 92, et aussi p. 96 : « le tableau des destinées humaines serait donc le tableau général du plan de la Providence marchant à l'accomplissement de ses desseins sur nous » ; p. 10 : « en un mot, le haut domaine de la Providence sur les affaires humaines, sans que nous cessions d'agir dans une sphère de liberté... ». — Comparer Herder, *Ideen*, IV, 4, XV, 1, trad. Quinet, t. I, p. 213-215, t. III, p. 94, 97, 99.

La volonté de l'homme marche dépendante, mais non esclave, de l'harmonie universelle, qu'on a appelée destin : elle est une puissance elle-même ; et cette puissance fait partie des lois qui gouvernent le monde ¹.

N'est-ce pas là le point de vue même de Herder, la souple indétermination de sa théorie clairvoyante et généreuse et, philosophiquement ou métaphysiquement parlant, sa chimère de concilier des inconciliables ?

Ainsi Herder guide le regard de Ballanche dans l'humble monde humain et terrestre que jusque-là il avait à peine entrevu. Pour Ballanche comme pour Herder, l'homme, libre dans sa dépendance, « dernier terme du progrès de l'organisation », ainsi que le montrent les récents progrès des sciences naturelles, se trouve être le centre, le sommet, le but de la création sur cette terre. Les *Réflexions diverses* dont il fait suivre une réédition de ses Œuvres, placent l'homme « à la tête du monde, pour l'admirer et en jouir... Les lois qu'il nous est déjà donné de connaître, et qui s'appliquent à toute la création, nous disent que notre planète n'est pas isolée ² ». Même si les découvertes de Cuvier aident le médiocre géologue qu'il avoue être, à raviver en lui les grands souvenirs de la Genèse dont il souhaite une exégèse nouvelle, il est permis de croire que Herder contribue à lui faire entrevoir « l'identité des cosmogonies mystagogiques et des cosmogonies scientifiques ³ ». Les yeux

1. *Id.*, *ibid.*, *Orphée*, p. 255 (livre VII) ; cf. p. 295 (liv. VIII)... « la volonté de l'homme luttant avec dignité contre le destin ou succombant avec courage contre des obstacles invincibles ». — Cf. *Ville des Expiations*, l. 1, 1 (dans P. Vulliaud, *Pensées et Fragments* de B., p. 16) : « l'origine du mal, c'est la nécessité de la liberté... L'homme ayant été créé libre, il a bien fallu qu'il pût abuser de sa liberté » ; *Discours de Réception* (1842), p. 15 : « En livrant ainsi notre globe à la puissance de nos travaux, la Providence n'a pas voulu l'abandonner à la témérité de nos désirs... lois physiques,... lois morales... liberté humaine. » A cela comparer, par exemple, Herder, *Ideen*, III, 4, trad. Quinet, t. 1, p. 214.

2. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolegomènes*, p. 37 ; *Œuvres*, éd. 1833, t. VI, fin (*Réflexions Diverses*), p. 293 ; cf. Herder, *Ideen*, début. (On peut comparer encore, de Ballanche, *Formule Générale*, Prologue, p. 150, *ibid.*, 143, l'homme vaincu par la terre).

3. Ballanche. *Vision d'Hébal*, p. 39. — Souvenirs de la Genèse : *ibid.*, p. 10, 35, 37, 38, 137, 148, 239, 241. — Cuvier : *Essai de Paling. Soc., Prolegomènes*, p. 126, *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 345. Ballanche

d'Hébal, en état d'extase, avaient deviné l'existence des affinités chimiques et des lois de l' « éternelle géométrie », avant que mondes et corps fussent formés, de la végétabilité et de l'animalité, avant qu'il y eût animaux ou végétaux : « Maintenant, s'écriait-il, l'univers peut éclore, la matière peut sortir du néant. » Puis il voyait « notre chétive planète, jetée dans l'espace infini, avec ses lois de gravitation et de projection », prendre sa place dans l'harmonie universelle. Quant à l'homme, en qui se résument toutes les animalités successives, déjà résumées les unes par les autres, « l'homme fut une fleur intellectuelle croissant sur une tige terrestre, une fleur immortelle dont le pied était enfoncé dans un sol destiné à périr ¹ ». De même que l'homme enfin, si l'on en juge par le fœtus à ses différentes époques de développement, « offre une analogie frappante avec cette succession d'êtres animés et avec ces progrès dans l'échelle de la vie », ainsi chaque être, à mesure qu'il progresse dans « cette hiérarchie de l'organisation, présente les mêmes analogies avec ceux qui lui sont inférieurs » ; l'homme rappelle en lui seul « tous les actes de la création des êtres qui vivent sur la terre ² ». D'où, chez Ballanche,

et les sciences naturelles : Prolégomènes pour *Orphée*, p. 34, 57, 59, 173 ; préface d'*Orphée*, p. 18, 34 ; *Essai sur les Institutions Sociales*, p. 378 ; *Vision d'Hébal*, p. 29. — Cf. *Prolégomènes*, p. 181 (Prolégom. pour l'*Élégie*) : « J'ai donné à comprendre ce que nous devons espérer des progrès de l'archéologie, de la symbolique, de l'exégèse, de la philologie et de la géologie, pour une histoire vraie du genre humain, antérieure aux temps historiques. Telles sont les Muses qu'il faut à présent invoquer, pour qu'elles nous initient dans les secrets des traditions primitives. » — Cf. une note antérieure, p. 13 note 1. Même ici, l'on pourrait retrouver Herder : par exemple, *Ideen*, II, 1, trad. Quinet, t. I, p. 61 (chimie), 65 (géologie, paléontologie), etc...

1. Ballanche, *Vision d'Hébal* (1831), p. 25, 27 ; cf. Herder, *Ideen*, II, 1, trad. Quinet, t. I, p. 59 ss. : ... « Notre terre est un immense laboratoire où se prépare l'organisation d'êtres très différents les uns des autres » ; cf. I, 4, trad. Quinet, t. I, p. 20 ss., et spécialement p. 25-26. — *Vision d'Hébal*, p. 104, 110 ; cf. Herder, *Ideen*, II, 2, trad. Quinet, t. I, p. 67 : « il est évident que la vie humaine, autant qu'elle est une végétation, a la destinée d'une plante... naître, croître, fleurir, se faner et mourir » ; cf. 69 et 75 : « la structure organique de l'homme, en tant du moins qu'il est une plante, etc... »

2. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolégomènes*, p. 34 ; cf. Herder, *Ideen*, IV, iv, trad. Quinet, t. I, p. 207 : « Il paraît que l'enfant dans le sein de sa mère passé par tous les états qui appartiennent à une créature terrestre. Il nage dans l'eau... »

une conclusion cosmogonique en forme d'hypothèse, assez herderienne de ton, elle aussi :

Les animaux ne sont pas destinés à s'élever jusqu'à la sphère de l'homme, mais... à être absorbés par lui. Y aurait-il une loi cosmogonique perpétuelle en vertu de laquelle l'être qui est au sommet d'une hiérarchie d'organisations rappellerait sans cesse à lui, se rendrait propre, par une attraction continue, le principe immatériel de toute la sphère où il domine ?

C'est assez pour que le cœur d'Hébal soit « saisi d'épouvante » à la pensée que la création serait « sans but », de même que se révoltait l'intelligence de Herder, à l'idée que « tous ces pouvoirs..... disparaîtraient de la chaîne des êtres, de la sphère de réalité, comme s'ils n'eussent jamais été² ».

Mais déjà l'homme est apparu, à l'Orphée de Ballanche, « comme appelé à vaincre constamment les lois de la nécessité, à se perfectionner malgré le destin », sous la conduite des hommes de génie, dont Herder jadis exaltait le rôle de « messagers du destin » ou de « médecins dévoués... fils libres et immortels de Dieu sur la terre³ ». Comme Herder, Ballanche montre l'homme qui, par une lutte incessante contre la nature, « fait, en quelque sorte, la terre où il vit, le climat où il habite » ; que ce soit de Dieu ou de Prométhée, l'homme a obtenu « la puissance de dompter l'aveugle nature », et de ce jour a été introduite sur terre la loi de progrès⁴. Comme Herder encore, il marque fortement la

1. Ballanche, *ibid.*, p. 238. — 2. Id. *ibid.* et *Vision d'Hébal*, p. 28. Cf. Herder, *Ideen*, V, 1, trad. Quinet, t. I, p. 248 : « Une série ascendante de formes et de pouvoirs règne dans notre création terrestre » (cf. 251) ; p. 250 : « A mesure que l'organisation s'élève, elle emprunte aux règnes inférieurs un plus grand nombre d'éléments : »... (l'homme) : « son sang et les diverses parties qui le composent, sont un abrégé du monde ; » *Ideen*, II, 4, trad. Quinet, t. I, p. 91-92 : l'homme « créature centrale, ... la forme la plus parfaite, qui réunit les traits de tous dans l'abrégé le plus complet. » — *Ideen*, V, 1, trad. Quinet, t. I, p. 254, 255 : « Si cela est, la chaîne de nos idées n'est-elle pas brisée pour toujours ? »

3. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Orphée*, p. 282 (liv. VII) ; et *Prolégomènes*, p. 162 :... « ceux-là sont les hommes providentiels que la bonté divine suscite pour hâter l'accomplissement de ses desseins ». Cf. Herder, *Ideen*, IX, 3 et IV. 5, trad. Quinet, t. II, p. 182, t. I, p. 218-219.

4. Ballanche, *ibid.*, *Orphée*, p. 246, 279 (liv. VII) ; cf. Herder, *Ideen*, II,

nécessité où est l'homme, de recourir aux leçons de l'expérience « pour toutes les idées qui le font homme », au lieu que l'instinct suffit aux animaux, « dont l'instinct reste immodifiable, à moins qu'ils n'entrent dans la sphère magnétique de l'homme par la domesticité ». L'animal, dit-il, « sait tout ce qu'il doit savoir. L'homme doit tout apprendre ». Les animaux que Herder appelait les frères aînés de l'homme, Ballanche à son tour les montre soumis à son « action magnétique » qui « fait violence à leurs instincts naturels ¹ ».

Herder, familier avec les choses du Nord, donnait comme exemple « le Lapon aussi timide que sa renne... il parle à sa renne, et il en est compris » ; chez Ballanche aussi, « le Lapon parle à l'oreille du renne ² ».

La parole est pour Ballanche « le sens intellectuel qui sert à développer les autres sens, les sens extérieurs », de même que selon Herder elle seule réunit l'œil, l'oreille, en un mot les impressions de tous les sens, dans un seul et même foyer, dans la pensée souveraine, dont les mains et les autres membres ne sont que les « instrumens serviles » ; suit, chez l'un comme chez l'autre, l'exemple des sourds-muets de naissance ³.

Enfin, recourant après Herder — et tant d'autres — à l'« emblème bien connu » qu'est pour la vie humaine la

3 (trad. Quinet, t. I, p. 82) et VII, 3 (Quinet, t. II, p. 30-31) : « ainsi le genre humain nous apparaît comme une société de pygmées, qui sont successivement descendus des montagnes pour subjuguier la terre et changer le climat avec leurs faibles bras... » : c'est la conclusion de tout un développement.

1. Ballanche, *ibid.*, *Prologomènes*, p. 237, 239, 261 (répété à peu près textuellement dans *Orphée*, p. 315 ; liv. VIII), p. 238. — Cf. Herder, *Ideen*, IV, 4 et V, 5., trad. Quinet, t. I, p. 208-209 : « capable de tout faire sans avoir rien appris, il n'apprendrait aucune chose qui lui appartient en propre » ; p. 212 « comme l'homme ne fait rien sans l'avoir appris, et que c'est là le caractère de sa destinée et de son instinct... » ; p. 286 : « l'instinct, ce don maternel de la nature, est le guide certain de l'animal... — L'homme est en cela un véritable enfant, etc... » ; cf. *Ideen*, II, 2, trad. Quinet, t. I, p. 79.

2. Ballanche, *ibid.*, *Prologomènes*, p. 238. — Herder, *Ideen*, VI, 1, trad. Quinet, t. I, p. 312... On a vu (p. 65) que dès 1772 la *Gazette des Deux-Ponts* et le *Journal Encyclopédique* avaient cité entre autres ce trait, emprunté au mémoire de Herder sur l'Origine du Langage ; il semble bien peu probable que Ballanche s'y soit reporté. — 3. Ballanche, *ibid.*, p. 262. — Herder, *Ideen*, IV, 3, trad. Quinet, t. I, p. 201.

merveilleuse métamorphose du papillon ¹, Ballanche, toujours selon l'esprit de Herder, la montre tout organique, spontanée, réalisée sans le moindre concours de l'être qui la subit. Mais tandis que l'optimisme absolu de Herder en concluait simplement à la vertu bienfaisante de la mort, présent de la bienveillance divine, et s'écriait : « Espère donc, fils de l'homme... », Ballanche conseille à l'homme l'effort : la chrysalide humaine doit se donner à elle-même « les ailes brillantes avec lesquelles elle doit s'élever, de région en région, jusqu'au séjour de l'immutabilité éternelle » ; et Orphée dit à l'homme que ses forces « ne peuvent lui servir qu'autant qu'il les emploie sans cesse, sans repos. Elles seraient impuissantes, s'il suspendait un instant les travaux de son intelligence, le labeur de ses mains ² ».

Devant tant d'analogies bien apparentes, on se demanderait volontiers si la notion même de l'éducation du genre humain, que Ballanche rattache à son idée maîtresse de l'épreuve et de la douleur, en est une déduction spontanée, — ou si elle vient ici de Lessing, qu'il ne mentionne nulle part et que bien peu de gens connurent en France avant la traduction saint-simonienne de Rodrigues ³, — ou s'il ne l'a pas recueillie de Herder, lui-même écho indirect de Lessing. Ballanche en fait la pensée fondamentale de la future *Ville des Expiations* : « l'éducation de l'homme, l'éducation d'un peuple, celle du genre humain sont toujours pénibles et souvent douloureuses ». Herder lui aussi disait, à plus d'une reprise, « que le but de l'existence présente est l'éducation de l'humanité, à laquelle les moindres circonstances de cette terre concourent, et qu'elles sont toutes appelées à provoquer ⁴ ».

1. Herder, *Ideen*, V, 5, trad. Quinet, t. 1, p. 290. — 2. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolegomènes*, p. 102 ; *Orphée*, p. 282.

3. Dans la *R. Encyclopédique*, t. LIII (1832), p. 603, Alex. de Saint-Chéron, publiant la *Vision d'Hébal*, disait qu'elle lui avait rappelé celle de Lessing, « œuvre sublime de promesses ». D'autre part la *Biographie universelle et portative des Contemporains*, pour qui Herder a inspiré Ballanche, faisait de Herder (contre Eckstein) un demi-terme entre le matérialisme de Leibnitz-Spinoza et l'idéalisme de Lessing (t. II, 1834, p. 2067). La trad. E. Rodrigues est de 1829.

4. Ballanche, *Essais de Palingénésie Sociale, Prolegomènes*, p. 85. Cf. *ibid.*, p. 188 : « l'éducation du genre humain est toujours dure, parce qu'elle contient toujours la double condition de l'expiation et du progrès

*
* *

Quoi qu'il en soit, au vrai, de cette dernière rencontre, il n'est pas exact tout à fait de dire que Ballanche fut « instruit par des exemples étrangers, ceux de Vico, de Herder, de Creuzer » : car son éducation à lui était faite avant qu'il les connût pleinement. Surtout c'était simplifier à l'excès, que « rattacher sous plus d'un rapport, mais plus spécialement sous celui de l'art et de l'expression sentimentale, la palingénésie sociale de l'écrivain français aux travaux du philosophe allemand », ou voir dans les œuvres de Ballanche, comme Alfred Nettement jadis, « des études transcendantes dans le genre de celles auxquelles s'éleva Vico en Italie, Herder en Allemagne » : car Ballanche ne prend vraiment contact avec Herder que sur la fin, et Vico, dont il semble beaucoup plus près, n'a pas été pour lui un *modèle*. Il y avait moins de justice encore à déclarer avec la *Revue Européenne*, à la publication des Œuvres Complètes, que Ballanche a marché « sur les traces des Vico, des Herder, des Hegel ¹ ».

Les contemporains ont d'ailleurs assez peu reconnu dans Ballanche ce qui devait ou pouvait revenir à Herder. Adolphe Mazure le proclamait « le poète de l'histoire, comme Vico en est le métaphysicien, et Herder l'orateur », et voyait en somme ce « disciple de Vico » amendant son maître avec le secours de Herder, élargissant, évasant grâce à Herder les *ricorsi* fermés, en des spirales ascendantes,

acheté par l'effort, même par la douleur ». Cf. *Formule Générale*, Prologue (p. 148) sur la révélation continue. — Herder, *Ideen*, V, 5, trad. Quinet, t. I, p. 284 ; cf. IX, 1, trad. Quinet, t. II, p. 144-146 : « il y a, selon moi, une éducation de l'espèce et une philosophie de l'histoire de l'humanité, tout aussi certainement, tout aussi indubitablement qu'il y a une nature humaine, c'est-à-dire une coopération d'individus qui seule fait de nous des hommes » ; *ibid.*, p. 148 : « ... le spectacle de l'éducation de l'humanité... la tradition d'une éducation qui a pour but le bonheur et le perfectionnement de l'homme sous des formes variées ».

1. Alb. Cahen, au t. VII (p. 590), de Petit de Julleville, *Hist. de la Litt. française* ; M. A. Cahen réserve d'ailleurs une part équitable aux « suggestions de son génie original, généreux et doux ». — *Biographie Universelle et portative des Contemporains*, t. II (1834), p. 2067. — Alf. Nettement, *Littérature française sous la Restauration*, t. II, p. 8-9. — *R. Européenne*, t. III, 1832, p. 108.

et progressives même à leurs points de retour. Un peu plus tard il se reprenait, pour accentuer mieux tout ce que « la pensée beaucoup plus religieuse et élevée », le christianisme indubitable de Ballanche, lui paraissait comporter de supériorité sur Herder, moins « pur », et qui n'a pas comme Ballanche « rompu tout à fait avec le naturalisme antique » pour se placer « dans le centre vivant des antiques traditions chrétiennes » ; il le mettait alors aux côtés de Saint Martin, le théosophe mystique, dont la loi d'initiation douloureuse lui semblait fonder à elle seule chez Ballanche l'idée de l'épreuve et de l'expiation, — assez loin de Lessing, Herder, Hegel, assemblés un peu de confiance, « frères de nation, frères tous trois d'intelligence », qui « théorisent le monde » et dénaturent l'histoire « à force de l'exalter ¹ ».

Médiocrement renseigné sur les écrits « immortels » de Herder, mais appréciateur assez judicieux de l'ouvrage « si heureusement reproduit » par Quinet, l'historien du droit Lerminier s'était contenté de trouver à Ballanche « de la ressemblance » avec Herder :

Comme lui, disait-il, il est étendu et vague, profond sans résultats positifs, poète dans les spéculations, spéculatif dans la poésie ; comme lui, on dirait un précurseur d'une philosophie religieuse et historique plus profonde ².

Deux hautes âmes chrétiennes, de même trempe, avec plus d'une admiration ou d'une hostilité commune, dans les temps modernes ou l'antiquité, et venant par des chemins divers à des résultats voisins.

Deux idéalistes, l'un parfois amer ou morose, l'autre d'une absolue candeur et d'une pureté virginale qui rappelait au baron d'Eckstein, non pas même Fénelon, mais saint François de Sales ³.

Deux rêveurs qui volontiers prophétisent, peu amis de

1. *R. Universelle*, t. VI (1833), p. 168, article d'Ad. Mazure, repris, avec corrections, dans son *Spiritualisme et Progrès social* (1834) : p. 84, 85, 126, 134. — 2. Lerminier, dans le *Globe* de 1830, art. cité. — Il fait de Herder, « esprit heureux et riant... l'éloquent ami de Schiller », et du naturalisme des *Ideen* une réaction contre l'emprise universelle du Kantisme, qui avait « enfoncé » l'esprit allemand « dans les profondeurs de la conscience », où il avait « comme oublié l'histoire et la nature ».

3. Eckstein, dans le *Catholique*, t. IX, p. 93.

« la littérature toute seule, c'est-à-dire la littérature qui est son propre but à elle-même ¹ ». L'un prêche aux hommes, par fonction religieuse et vocation morale, tout ce qui peut ennoblir une vie d'homme. L'autre s'abandonne à des préoccupations sociales : à la française, dit Vinet ², ou simplement en homme de son temps, mais sans rien d'un partisan ; mal à son aise « sur le terrain fangeux que se disputent les factions », et s'élevant d'un vol qui toujours l'emporta « naturellement, au-dessus de la région des orages ³ », en plein ciel, plus haut parfois que les nuages qui limitent notre vision.

C'était voir assez juste — en gros — que reconnaître de l'un à l'autre, comme fit Lerminier, cette différence caractéristique : malgré quelques « peintures aimables », Ballanche fut beaucoup moins que Herder occupé de *nature* : n'est-ce pas aux considérations herderiennes sur la nature, sur l'homme au sein de la nature, que Ballanche a de préférence emprunté ⁴ ?

« L'histoire surtout, disait Lerminier, lui parle, l'excite et le féconde. » Encore était-il bon de le noter, malgré des emprunts tardifs, malgré une dette antérieure, et importante quoi qu'elle eût d'accidentel, l'« histoire » à la Ballanche resta une chose tout autre que l'histoire à la Herder.

1. Ballanche, *Discours de Réception* (1842), p. 2.

2. Vinet, *Etudes*, t. 1, p. 460... « avec ces préoccupations sociales dont l'idéalisme français ne consent point à se séparer ».

3. Ballanche, *L'Homme sans Nom*, préface de la 2^e éd. (1828), p. 8.

4. Lerminier, *Globe*, t. IX, p. 550.

CHAPITRE PREMIER (*fin*)

Actions ?

V. — Guizot : L'histoire de la civilisation.

- I. — Guizot et Herder en 1808 : Guizot chez Stapfer ; les lectures allemandes de Guizot ; Guizot critique et Schlegel ; le Kantien Stapfer et Herder.
- II. — Guizot détaché des théories allemandes et de toutes théories : le culte des faits, les affaires politiques, et l'étude de l'histoire anglaise.
- III. — Guizot historien de la civilisation, et Herder : Guizot en 1828 semble prendre la suite de Herder ; mais en dépit de quelques analogies, son indépendance reste entière : *a*) le *procédé* de son investigation historique (limitations successives) ; *b*) l'*objet* principal qu'elle se donne : Guizot refuse d'y soumettre les faits moraux (anti-déterminisme) ; *c*) l'*esprit* dans lequel il la poursuit : l'homme et la Providence ; Dieu dans l'histoire (le christianisme) ; pas d'optimisme ; le Progrès (xviii^e siècle) ; *d*) les *faits* eux-mêmes qu'il étudie.
- IV. — Guizot historien et la philosophie de l'histoire : les faits seuls ; pas de philosophie pure ; 1812-1828-1830 ; l'histoire analytique, à la Guizot, absorbe la philosophie de l'histoire et l'histoire à la Herder.

DANS un *Tableau philosophique et littéraire de l'an 1807* que les *Archives* insérèrent, François Guizot loue fort le « célèbre Herder » et ses *Vues sur l'Histoire de l'humanité*. Il a été déçu par les idées justes, mais « rarement profondes », d'une Histoire critique de la République romaine, récemment parue. Il renvoie aux *Idées* de Herder quiconque voudra voir les Romains « remis à la place qu'on doit leur assigner ; Herder a jugé et non dénigré leur caractère ; il a démasqué leurs vices et non rapetissé leurs vertus ; il a fait voir le principe du mal en eux-mêmes, sans leur ôter leur brillante et orgueilleuse apparence ; il a laissé

subsister le colosse, mais il a montré que sa base était incertaine ¹ ».

Guizot ne se contente pas de cette adhésion hardie à une donnée de Herder, qui sera parmi les plus controversées. A l'histoire qui « se borne à des récits, des tableaux, des portraits, des réflexions particulières sur les personnages et les évènements, sur la marche des uns et la conduite des autres », il oppose un mode différent de la science, celui des « historiens philosophes », auquel il semble gagné. « L'historien, placé plus haut, fait entrer le monde dans son plan, cherche à saisir le fil qui lie entre eux les siècles, et ne considère l'histoire des hommes que comme des matériaux amassés pour la grande histoire de la civilisation du genre humain. Les peuples ne sont pour lui que les individus de l'espèce sociale ; leur histoire est pour l'histoire de l'espèce ce qu'est pour l'histoire des peuples celle des individus qui les composent, ou des rois qui les gouvernent... »

Telle est sa conception de l'histoire, à vingt ans. Est-ce à Herder, peu ou prou, qu'il la doit ? La « grande histoire de la civilisation du genre humain », dont il parle, semble être pour lui comme la première idée, ébauchée à peine, de l'œuvre d'une vie. Mais s'il en rêve lui-même, il attendra vingt ans encore d'en donner deux fragments. A travers le reste de ses écrits historiques, l'influence de Herder n'apparaîtra guère : son étude de la *Civilisation en Europe et en France* reflètera-t-elle davantage les sympathies intellectuelles de ses débuts ?

C'est chez Stapfer qu'il vient de lire Herder ; lui-même le conte dans ses *Mémoires*, sans insister autant qu'on l'eût souhaité sur cette période de la vie de son esprit ². Or Stapfer a beau s'être trouvé en relations, par Mounier, avec Bœttiger et M^{mo} de Berlepsch, deux anciens familiers de

1. *Archives Littéraires de l'Europe*, 1808, t. XVII, à propos d'un ouvrage de Levesque (2^e article), p. 372. 374.

2. Guizot, *Mémoires*, t. I, p. 8. — L. Wittmer, *Ch. de Villers*, G. précepteur des enfants Stapfer (p. 327, n. 6, cf. 345). — Bardoux, *Guizot*, p. 12, 13 : c'est sur le conseil de Stapfer que la mère de G. laisse son fils libre de s'adonner à la littérature. Cf. Breitinger, *Vermittler*, p. 13, et V. Rosset, *Relations Litt.*, p. 262. — On ne voit pas que ce soit « dès Genève », que Guizot s'est initié à la littérature allemande, à Kant et à Herder (art. anonyme des *Preussische Jahrbücher*, « Guizot », 1861, t. VII, p. 406).

Herder ¹, il ne paraît nullement avoir été de ses disciples. Il lui arrive de nommer Herder en parlant de Kant, sans malveillance, bien qu'il attribue au « dépit », trop prompt à confondre le maître avec ses sectateurs, l'opposition philosophique d'où naquirent la *Métacritique* et la *Calligone* ². Il donne encore le nom de Herder parmi ceux qu'a illustrés l'exégèse, science trop haute et qui requiert des qualités trop rares pour n'être pas au nombre des productions qui « font le plus d'honneur à la sagacité humaine », — ou dans la foule des écrivains allemands, moralistes ou historiens, exégètes, prédicateurs ou théologiens, qui « se sont portés défenseurs de l'Évangile » contre les attaques du rationalisme. Il cite enfin Herder, avec Jacobi et Kant, pour regretter que leur admiration ou leur estime n'ait pu sauver du dédain public les œuvres du « spirituel Hamann ³ ».

Mais Alb. Stapfer est ami de Villers et Kantiste fervent, au point que la philosophie critique fut, pour ce chrétien pénétré, « comme la propédeutique ou la préface du christianisme ⁴ ». Mais, bon germaniste dès sa jeunesse ⁵, tellement que son style français en gardera toujours quelque marque ⁶, il a quitté Berne dès 1789 pour Göttingen et s'est fait l'élève de gens érudits comme Heyne, Michaelis, Eichhorn ou Spittler, Feder et Plank ⁷, auprès de qui l'intuition, la divination d'un Herder forment un contraste absolu, et sont en assez médiocre estime. C'est à eux et à leur science que les habitudes de son esprit demeureront acquises. Il mettra en français telle compilation d'Eichhorn ; et dans

1. Vinet, *Mélanges*, p. 411 note ; lettre de Böttiger à J. de Muller, 1798 : « Connaissez-vous Stapfer ? Notre Mounier ne parle de lui qu'avec enthousiasme. Emilie de Berlepsch m'a conté aussi de lui une quantité de beaux traits. »

2. Stapfer, *Mélanges*, t. I, p. 169-170 (Notice sur Kant, insérée dans la *Biographie Universelle*). — 3. Id., *ibid.*, t. I, p. 259 (art. sur V. Reinhard, donné à la suite des *Lettres* de lui). — *Ibid.*, t. II, p. 639, p. 551.

4. L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 98, 421. — Vinet, *Mélanges*, p. 398 ss., et *Notice* sur P.-A. Stapfer, en tête des *Mélanges* de Stapfer, p. II-VI. — Ces *Mélanges* citent souvent Kant : t. I, p. 245, t. II, p. 215, 504, 513, 593. — Stapfer rédige l'article *Kant* de la *Biographie Universelle*, à la place de Villers qui n'a pu s'en charger : L. Wittmer, *ouvr. cité*, p. 135.

5. Delécluze, *Souvenirs*, p. 230 (études d'allemand avec son père), p. 117 (il traduit le *Faust* à vingt ans). — 6. Vinet, *Mélanges*, p. 435.

7. Luginbühl, *Ph.-A. Stapfer*, p. 22 ss. ; Vinet, *Notice*, en tête des *Mélanges* de Stapfer, p. II.

son *Coup d'OEil* — dédié à Stapfer — Villers annoncera comme un événement cette traduction du livre de son « ancien professeur ¹ ». Faute d'en faire autant pour Heeren, Stapfer dressera la table analytique de ses *Croisades*, traduites par Villers, aussi bien que du *Luther* de Villers lui-même ². C'est lui le traducteur anonyme de la *Littérature Espagnole* de Bouterwek, pour qui Fauriel transpose les citations données en espagnol par l'original allemand ³. Nul doute que Lessing ou surtout Michaelis l'aient occupé plus que Herder exégète, Lichtenberg plus que Herder moraliste, et son compatriote Jean de Muller, « que l'Europe a proclamé l'historien le plus savant des temps modernes », autant et davantage que Herder historien. Plus tard, Krummacher lui paraîtra encore « un des écrivains les plus remarquables de l'Allemagne », et déjà Fr. Schlegel et Creuzer, Fichte, Schelling et Hegel, Strauss, Ritter et Leo, semblent lui être familiers ⁴.

Cet informateur de grand mérite, ce « semeur d'idées ⁵ » tenta, d'accord avec Ancillon, Villers et M^{me} de Staël, d'unir la France et l'Allemagne au point de vue religieux, ou du moins voulut nous faire connaître, malgré toutes les résistances, l'érudition et les doctrines allemandes ⁶. Mais il semble avoir laissé à d'autres le soin de nous révéler Herder : à Michel Berr, à Degérando son collaborateur des *Archives*, ou à Guizot lui-même.

Or Guizot, chez lui, ne pratique pas seulement Herder.

1. Luginbühl, *ibid.*, p. 309. — Ch. de Villers, *Coup d'OEil sur l'état actuel de la Littérature en Allemagne* (1809), p. 123. — Cf. *Archives Littéraires de l'Europe*, t. VI (1805), p. xlv. — Eichhorn nommé avec grands éloges dans les *Mélanges* de Stapfer, t. II, p. 539, note.

2. Luginbühl, *ibid.* — Vinet, *Notice*, p. lxxix ; Heeren cité (à propos de Socrate) *Mélanges*, t. I, p. 16 ; et encore II, 528 n. (art. de 1834).

3. *Lettres à Fauriel*, p. 13 ; la traduction a paru en 1812, signée « le traducteur des Lettres de J. de Muller. »

4. Stapfer, *Mélanges*, t. I, p. 288 ss. ; Lessing nommé par exemple, t. I, p. 229 (étude sur Reinhard), et II, 540 (très grande influence de l'*Éducation du Genre humain*) ; pour Lichtenberg, *ibid.*, I, 82 ; pour J. de Muller, *ibid.*, II, 542, I, 383, II, 405 ; pour Meiners, *ibid.*, I, 23 ; Krummacher, *ibid.*, II, 531 ; pour les autres, *ibid.*, II, 543, 243, 364, 367, 393, 405, 528, 540 n.

5. Ph. Godet, *Hist. litt. de la Suisse française*, p. 407 note.

6. Vinet, *Mélanges*, p. 447-448, 471 ; *Notice*, en tête des *Mélanges* de Stapfer, p. xxxv, xxxvi, et li. — Cf. Luginbühl, *ouvr. cité*, p. 307.

Guizot est alors « beaucoup plus Allemand ¹ » que plus tard. Pendant une période de quatre ans, dira-t-il à Gutzkow, il ne lit guère que des ouvrages allemands, histoire, littérature, érudition, et un peu d'anglais pour changer ; il les prend à « la Bibliothèque », ou les reçoit d'outre-Rhin ². Au *Publiciste*, il soutient Villers et déplore l'indifférence du public français à l'égard de l'Allemagne, comme aussi de toutes questions de littérature générale ou de philosophie ³. Déjà chez M^{me} d'Houdetot ou chez Suard on souriait parfois de ses enthousiasmes protestants et germaniques ; dans le public on attribue faussement à ses opinions germaniques bien connues la traduction annoncée d'un roman de Lafontaine ⁴. Toujours est-il qu'il traduit un ouvrage allemand sur l'Espagne en 1808, puis un Essai politique d'Ancillon ⁵ ; et les *Annales de l'Education*, où Pauline de Meulan et lui traitent de l'éducation des familles, « praktischer Weise », dit-il lui-même à Fauriel ⁶, sont fort au courant des publications pédagogiques d'Allemagne, les annoncent, en traduisent des fragments, en même temps qu'elles donnent, par exemple, des extraits de Jean-Paul ⁷.

1. Lettre de Guizot, 20 juillet 1825, dans les *Souvenirs* de Barante, t. III, p. 257. Voir, dans sa *Préface* (1812) à la révision de la trad. de Gibbon, (p. 14 et 15), l'indication des lectures allemandes qu'il a faites à cette occasion ; entre autres, comme historiens, Spittler, Planck, Schloezer, Gatterer, Adelung ; comme exégètes, Michaelis et Paulus, comme historien de la philosophie, Tennemann, etc... Il ajoute : « Sans les secours que j'ai puisés dans les directions et dans la bibliothèque de M. Stapfer, j'aurais été fort souvent embarrassé, etc... ; il m'a prêté à la fois ses lumières et ses livres. »

2. Gutzkow, *Briefe aus Paris*, t. II, p. 192. — Guizot, *Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 6 (à sa mère, 22 août 1811).

3. *Publiciste*, 25 et 29 août 1809 ; cité par L. Wittmer, *Ch. de Villers*, p. 307 ; cf. *Lettres à Fauriel*, p. 21 (Nîmes, 24 juin 1811), sur Villers.

4. Bardoux, *Guizot*, p. 12. Quant à la traduction de Lafontaine, un démenti est donné dans les *Annales politiques, morales et littéraires*, n° 301, p. 1 ; d'après le n° 317, p. 4, le traducteur serait Elise Voïart. — Sur la *germanophilie* de Guizot, voir L. Wittmer, *ouvr. cité*, p. 327-328.

5. V. Bibliographie Critique.

6. *Lettres à Fauriel*, p. 20 (Nîmes, 24 juin 1811). — Cf. les lettres de Guizot à Villers (*Briefe...*, pp. Isler, p. 122-124) où il le prie de faire connaître les *Annales* en Allemagne : « Je mettrais le plus grand prix à être bien informé de ce qui se fait en Allemagne sur cette matière » ; il demande à faire échange de ses *Annales* contre les journaux des « bons Allemands ».

7. *Annales de l'Education* (1811-13) notamment tomes 3 et 4 (voir la

C'est alors qu'il lit Creuzer dans l'original allemand, et déjà croit y démêler une « mauvaise philosophie », cachée sous « beaucoup de vues ingénieuses et de science ¹ ». Les ouvrages de critique ou d'art qu'il publie peu après citent Bouterwek, Mengs et surtout Lessing, dont il se « vante » d'être le disciple ². C'est à l'Allemagne, vraisemblablement, que le doctrinaire de plus tard doit alors, en partie du moins, un romantisme indiscutable, et dont son principal biographe s'étonnera ³.

Il est en ceci l'obligé de Schlegel bien plus que de Herder. Peut-être à la rigueur se souvenait-il de Herder, entre autres, sinon du seul Montesquieu, lorsqu'il expliquait par l'influence indirecte du *climat* le « peu de disposition » des Nîmois ses compatriotes « à l'étendue d'esprit ⁴ ». Mais c'est avec Schlegel qu'il discute au sujet de Shakespeare ; il lui envoie par Auguste de Staël la *Notice* dont il fait précéder la révision du « Shakespeare » de Letourneur ;

Table). Cf. *Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 13 (1821), M^{me} Guizot à son mari, en parlant de leur fils : « Il sera très aisé de l'intéresser à son allemand... j'espère qu'il aura comme nous le don des langues. »

1. Barante, *Souvenirs*, t. III, p. 257, lettre citée.

2. Guizot, *Corneille et son temps* (publié en 1813), p. 131, note. De *l'Etat des Beaux-Arts en France et du Salon de 1810*, dans *Etudes sur les Beaux-Arts en général* : Mengs, p. 218, 228, 321 ; Lessing, p. 24, 180 (grand éloge du *Laocoon*, traduit par Vanderbourg). — Cf. L. Wittmer, *ouvr. cité*, p. 345, et V. Rossel, *Relations Litt.*, p. 69.

3. Bardoux, *Guizot*, p. 197 : « Qui eût cru que Guizot était un romantique ? » Lui-même cite, p. 194 et 199, des passages de *Corneille et son temps*, de *Shakespeare et la poésie dramatique*, auxquels il convient d'ajouter, du même *Shakespeare*, p. 138, sur le culte fécond que l'Allemagne lui rend depuis longtemps, et p. 139, sur le système romantique. — Cf. déjà dans les *Archives Littéraires de l'Europe*, t. XVII (1808), p. 244 ss. : « Considérations générales sur l'état actuel de la littérature en France », sur le règne de Louis XIV et le pli qu'il donna aux écrivains, etc... ; p. 254 : « les vers ne sont plus aujourd'hui les moyens de faire un poème, un poème est le moyen de faire des vers ; aussi peut-on dire que l'essence de la poésie est méconnue, etc... » — Sur la valeur du *Shakespeare* et du *Corneille*, trop oubliés, voir A. Michiels, *Idées littéraires*, t. II, p. 118 : « on aurait dû le placer (l'opuscule de Guizot) comme un arc triomphal devant toutes les éditions de Shakespeare ».

4. *Bibliothèque de l'Institut, papiers Fauriel*, Mss. N. S. t. 327 pièce 205, Nîmes, 24 juin 1811 : G. confie à Fauriel ses doléances sur les « vieux préjugés » et l'« ignorance absolue » qu'il a rencontrés partout en France, et plus encore chez les Méridionaux : « ils ne croient pas au génie qui n'a pas vu leur soleil ». — Cf. *Shakespeare et son temps*, p. 42, sur les Anglais et leur climat froid. — Cf. plus loin, p. 456.

c'est à lui sans doute qu'il doit, en grande partie, ses notions de la poésie populaire ou des origines spontanées, et non factices, de la littérature chez un peuple qui se forme normalement, ou enfin de la loi qui lie toute poésie dramatique à l'état social du peuple auquel elle s'adresse, toute littérature aux révolutions de l'esprit humain et aux modes sans cesse renouvelés de la pensée et de la société ¹.

II

A l'époque où il connut Herder, Kant qu'il lit aussi, et Schiller même, ont pu joindre leur influence à celle des *Idées* pour orienter son esprit vers la philosophie de l'histoire. Plus tard, il fraye avec nombre d'historiens contemporains ou plus récents : Savigny, qu'il cite souvent, Meiners, Adelung, Hullmann, Mœser, Plank, Niebuhr, sans compter les ouvrages spéciaux d'auteurs moins notoires, comme Haller qu'il traduit ².

L'Allemagne n'a jamais cessé de l'intéresser, bien qu'il s'avise en 1850 seulement de l'« entrevoir » elle-même ³. Vers la fin du premier Empire, il défendait contre les mépris de Fontanes « la littérature allemande en général », philosophes, poètes, historiens ou philologues ⁴. Trente ans

1. Guizot, *Shakespeare et son temps*, p. 69 ; F. Baldensperger, *Correspondance des enfants de M^{me} de Staël avec A.-W. Schlegel*, p. 132 et note. — Guizot, *Shakespeare...*, p. 43, cf. *Civilisation en France*, t. III, p. 162, 158. — Guizot, *Corneille et son temps* (publié en 1813), p. 2 ss., p. 7 ; *Shakespeare...*, p. 2, 7, 9.

2. Guizot, *Essais sur l'histoire de France*, p. 174 note (grand éloge de Savigny) ; *Origines du Gouvernement représentatif*, t. I, p. 232, 391 ; *Civilisation en Europe*, p. 206 ; *Civilisation en France*, t. I, p. 39, 313, 316, 319, 332 ; II, 415 ; III, 74, 474, etc. ; cf. II, 260, sur l'intime correspondance entre le développement de la législation et celui de la société (Savigny n'est pas nommé). — Autres historiens allemands : voir par exemple *Essais sur l'histoire de France*, p. 67, 148 note ; — *Origines du Gouvernement représentatif*, t. I, p. 165, 228 ; *Civilisation en France*, t. I, p. 39, 217, 222, 225, 282, 358, 367 ; t. IV, p. 6. — A Fauriel, en octobre 1820, il parle de Hullmann (*Institut. Mss.*, N. S., t. CCCXXVII, pièce 219). Lui-même renvoie à sa trad. de Haller, dans sa brochure *Du Gouvernement de la France* (1820), p. 256, note.

3. A Ems, août 1850 : *Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 301 (à Mrs. Austen). — 4. Guizot, *Mémoires*, t. I, p. 16.

après, Gutzkow notera comme un honneur pour son pays que Guizot se soit déclaré prêt à l'entendre en allemand ; avec ce ministre qui se dit « ami et admirateur de l'Allemagne », il s'entretiendra à plusieurs reprises, à sa table ou dans son cabinet, de la scène ou de la philosophie allemandes, tout aussi bien que de politique ¹. Mais en attendant que Guizot lise les exégètes allemands contemporains de ses vieux jours ², d'assez bonne heure ce n'est guère aux « historiens philosophes » de l'Allemagne que sa curiosité se prend, ni même à ses philosophes. Dès 1811, les tendances nouvelles de la raison en Allemagne le déconcertent : « elle se réfugie dans le mysticisme, dit-il, pour échapper au sentiment de son impuissance ³ ». Un peu plus tard, il assiste bien aux conférences qui se donnent à l'École Normale sur la philosophie allemande, comme aux réunions hebdomadaires chez Maine de Biran, où la présence de Stapfer, des deux Cuvier, avec Royer-Collard et Cousin, donne à croire qu'on y parlait de Kant ou autres penseurs d'outre-Rhin ⁴. Et Auguste Comte s'affligera de trouver cette « très forte tête » dominée « en dernière analyse » par le Kantisme, et l'homme « presque ainsi paralysé pour le progrès réel de la société ⁵ ». Mais, peu à peu, la pensée de Guizot se détache de tout ce qui est théorie. Peut-être ce qu'il a connu des conceptions allemandes nouvelles a-t-il aidé à cette évolution. En tout cas les conceptions moins absolues, moins hardies, qu'il avait paru près d'adopter jadis, n'y pouvaient guère gagner dans son esprit.

Sur le tard, on le verra d'accord avec le Père Gratry

1. Gutzkow, *Briefe aus Paris*. t. I, p. 81 ; II, 190, 191, 192, 213. — Où donc Heine a-t-il pris que Guizot ne sait « pas un mot d'allemand », non plus que Thiers, Molé, ou Louis-Philippe ? (Alex. Weill, *Souvenirs Intimes de Henri Heine*, p. 51, vers 1846.) Ailleurs, il conte qu'à la chute de Thiers, l'arrivée de Guizot au pouvoir fut très bien accueillie outre-Rhin : « tous les maîtres d'école d'outre-Rhin raffolaient de lui... ces jours d'honneur sont passés... » (H. Heine, *Lutèce*, p. 357).

2. Guizot, *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne* (1864), p. 149, 176, 205 (Ewald et autres). — 3. *Lettres à Fauriel*, p. 21.

4. Jouffroy à Damiron, 27 avril 1817, pp. le Correspondant, 10 février 1901, p. 547. — Ch. Adam, *Philosophie en France*, p. 139.

5. Aug. Comte à d'Eichthal, 6 juin 1824 ; cité par Littré, *Aug. Comte et la Philosophie Positive*, p. 144. Sur les rapports de Guizot avec Comte de 1824 à 1829, voir les six lettres pp. Valat, pp. 15-27.

pour faire bon marché du « philosophique pur ¹ ». Dès les *Essais sur l'Histoire de France*, on le sent hostile à toute « exigence philosophique » de l'esprit humain lancé à la poursuite des théories, et d'accord avec ceux qui étudient la société elle-même pour en comprendre les institutions politiques, plutôt qu'avec les partisans de la méthode inverse, *a priori*². Et à la tribune, exposant en 1830 ses vues d'homme de gouvernement, il proscrira comme « presque toujours incomplètes et par conséquent fausses » les théories dans lesquelles il respecte pourtant « le travail de la raison humaine, son plus noble effort pour atteindre à la connaissance générale de la vérité ³. » Il déclarera plus tard formellement : « Je déteste les assertions vagues et les conclusions précipitées ⁴. » Le prédicant dont il se sentait l'âme ⁵, le protestant pénétré qui faisait de lui « une manière de pasteur ⁶ » a bien pu demander, un temps, à la philosophie spéculative une confirmation de ses propres tendances spiritualistes : elle n'a réussi qu'à l'assurer dans une voie où l'avaient mis et son éducation de famille, et ses cinq années d'études à Genève ⁷, dès avant son entrée dans le monde de Paris et les derniers salons du XVIII^e siècle, où ses convictions se trempèrent par opposition. Il a bien pu retrouver « dans la patrie de Goëthe et de Kant » — et de Herder — « comme un écho fraternel de son esprit et de son

1. Le mot est repris de Bossuet par Gratry : voir le *Gratry* du P. Chauvin, p. 232. — Guizot condamne expressément Cousin et son école ; il revient sur cette divergence, très profonde, dans une lettre à Cousin lui-même, 21 janvier 1867 : *Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 404.

2. Guizot, *Essais sur l'Histoire de France* (publiés en 1823), p. 355, p. 66. — 3. Discours du 9 novembre 1830 : voir Bardoux, *Guizot*, p. 174.

4. Guizot, *Mémoires*, t. VIII, p. 6 (à propos des mérites et défauts du gouvernement parlementaire).

5. Témoignage de Ch. de Rémusat, reproduit par Bardoux, *ouvr. cité*, p. 171. — Cf. *ibid.*, p. 220 : « ses livres d'histoire, qui ne furent jamais pour lui qu'un moyen de naturaliser ses idées ».

6. C. Jullian, *Aug. Thierry et le mouvement historique sous la Restauration*, p. 138. — Cf. Guizot, *l'Eglise et la Société chrétiennes en 1861*, p. 8 : « Je suis protestant, de conviction comme d'origine. En m'enseignant la justice, une justice sympathique envers tous les chrétiens, l'expérience de la vie et l'étude de l'histoire m'ont affermi dans l'Eglise où je suis né. » — Cf. *Mémoires...*, t. I, p. 27 : « Né bourgeois et protestant. »

7. G. Boissier, *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis*, p. 552-553. Bardoux, *ouvrage cité*, p. 7-9.

cœur ». Mais l'hommage que l'historien des civilisations européennes rend à l'Allemagne en 1830, exprime de la part de ce politique pénétrant et de cet homme de foi une implicite condamnation : « Le développement intellectuel y a toujours devancé et surpassé le développement social », et c'est un lieu commun de dire qu'au delà du Rhin « les idées et les faits », l'ordre intellectuel et l'ordre réel, sont presque entièrement séparés ¹. Mémorable clairvoyance, qui semble deviner l'avenir à travers le passé.

Les *faits* avaient détourné Guizot des *idées*. Professeur de Sorbonne avec dispense d'âge, avant vingt-cinq ans, il voit son enseignement interrompu bientôt, pour ne le reprendre qu'après six ans d'administration publique ², et

1. V. Rossel, *Relations Litt.*, p. 261.

2. Guizot, *Civilisation en France*, t. I, p. 12. — Cf. *ibid.*, t. III, p. 62-64 ; après avoir rappelé la théorie du régime patriarcal, premier mode d'organisation sociale chez les peuples pasteurs et agriculteurs, d'après les annales de l'Orient, spécialement celles des Arabes et des Hébreux, d'après les récits de la Bible, et même les premières données de l'histoire de Rome républicaine : cette explication adoptée, dit-il, par « la plupart des écrivains allemands », — parmi lesquels Herder peut être compris — ... « Dans la sphère purement intellectuelle, dans la recherche et la combinaison des idées, nul peuple n'a plus d'étendue d'esprit, plus d'impartialité philosophique ; et lorsqu'il s'agit de faits qui s'adressent à l'imagination, qui suscitent des émotions morales, ils tombent aisément dans les préventions et les vues étroites ; leur imagination manque alors de fidélité, de vérité ; ils sont dépourvus d'impartialité historique et poétique ; ils ne voient pas, en un mot, les choses sous toutes leurs faces et telles qu'elles sont réellement ». — Cf. t. I, p. 203, ses critiques assez sévères d'un « grand nombre d'écrivains allemands, et quelquefois des plus distingués », touchant la peinture de la société et des mœurs germaniques aux III^e et IV^e siècles ; *ibid.*, p. 208, sur les « esprits médiocres » tels que Henrich et Meiners.

3. Nommé professeur adjoint à la chaire d'histoire de Lacretelle, 7 avril 1812 (première leçon, 11 décembre 1812 ; la chaire est dédoublée et Guizot chargé de l'histoire moderne). Nommé en 1814 secrétaire général au ministère de l'Intérieur, il y reste jusqu'à sa destitution par de Serre en 1820. Son cours, repris alors, est supprimé par le cabinet Villèle en 1822, et repris de nouveau à la formation du cabinet libéral Martignac, en 1827, en même temps que les cours de Villemain et Cousin (voir à ce sujet Bardoux, *Guizot*, p. 17-19, 27, 34, 47, et Guizot, *Mémoires...*, t. I, 15 ss.). — Du premier cours, la leçon d'ouverture a été recueillie dans ces *Mémoires* : il semble n'avoir été qu'un « coup d'œil rapide » (*ibid.*, t. I, p. 394), jeté sur l'histoire moderne, comme préparation aux grandes études d'histoire de la civilisation. — Le second (*Histoire des constitutions politiques de l'Europe*), publié dans le *Journal des Cours Publics* de 1820-22, est reproduit dans les *Origines du Gouvernement Représentatif*.

il dira de Royer-Collard qui l'a désigné comme collaborateur à Montesquieu : « il a fait plus que de me rendre service dans ma carrière, il a réellement contribué à mon développement intérieur et personnel. Il m'a ouvert des perspectives et appris des vérités que, sans lui, je n'aurais peut-être jamais connues ¹ ». Ces années de la vie de Guizot ne voient paraître de lui que des travaux de critique littéraire ou artistique, des brochures politiques. Suivent les *Essais sur l'Histoire de France*, « pour servir de complément aux *Observations* de l'abbé de Mably », et où toutes références allemandes ou françaises sont faites à titre purement documentaire ². Puis c'est la longue préparation des ouvrages sur l'histoire des révolutions anglaises : les premiers datés de 1826-27, les derniers publiés seulement après une existence politique et parlementaire de dix-huit années ³ ; les uns et les autres entrepris par un citoyen « passionnément préoccupé de l'avenir politique de sa patrie ⁴ ». Les

1. A l'occasion de la mort de Royer-Collard, 1845 ; cité par Bardoux, *Guizot*, p. 19-20 ; sur l'amitié de Guizot et Royer-Collard, traversée par quelques années de brouille, voir Guizot, *Mémoires*, I, 18, III, 279.

2. Guizot, *Essais sur l'Histoire de France*, préface de la 1^{re} édition ; malgré les erreurs de Mably, « aucun autre écrivain, à tout prendre, n'a plus souvent démêlé ou entrevu la vérité ». — *Ibid.*, p. 46, note 3 : ajouter, pour la France, Mably et Montlosier, Boulainvilliers, Dubos, Sismondi (*Histoire des Français*, voir, dans ces *Essais* de Guizot, p. 96, 229, 246-247 note, 254, 257). — Montesquieu lui-même n'est cité qu'à titre documentaire (*Essais*, p. 96, 257 ; de même, *Civilisation en France*, t. I, p. 111, 258 ; t. III, p. 27 (avec Mably et Robertson), p. 34, etc... Aug. Thierry de même : *Civilisation en Europe*, p. 61, 68-69 (avec Boulainvilliers, Dubos et Mably), *Civilisation en France*, t. I, p. 234, II, 249, IV, 9, etc... Alb. Sorel (*M^{me} de Staël*, p. 200, cf. 207, relève dans les *Essais*, de même que dans *l'Hist. de la Révol. d'Angleterre*, et dans *l'Hist. de la Civilisation*, aussi, une influence des *Considérations* de M^{me} de Staël.

3. Sauf quelques fragments, et le *Monk* paru en 1837, d'où toute philosophie de l'histoire est absente. En note, p. 167-8 : « mon digne ami M. Hallam » ; sur sa longue étude des travaux de Hallam, l'intimité intellectuelle des deux historiens, les visites réciproques qu'ils se firent en 1853 et 1858, voir les *Mémoires* de Guizot, t. V, p. 148 et 150. — Guizot note cependant (*Civilisation en Europe*, p. 402) la faiblesse des idées générales dans les ouvrages historiques anglais. — E. Faguet (*Politiques et Moralistes*, t. I, p. 364 : « Il connaissait assez sa chère histoire d'Angleterre, pour savoir... » Guizot fut un *angliciste* de marque ; voir dans sa *Correspondance avec Léonce de Lavergne* (p. 19) la fin d'un discours prononcé par lui « en anglais, avec quelque bonheur et une immense popularité », au meeting de la Société pour les écoles britanniques et étrangères, Londres, mai 1840.

4. Guizot, *Mémoires*, t. I, p. 318.

théories n'y trouvent guère place : tout va aux documents. Même quand Guizot aura loisir d'y revenir, dans sa longue retraite studieuse, c'est à peine si les chapitres de son *Cromwell* seront ouverts ou clos par des considérations brèves, simples constats d'expérience politique. Les ouvrages historiques à tendances plus ou moins spéculatives lui paraîtront alors, ceux d'Henri Martin « de la mauvaise histoire, de la mauvaise philosophie et de la mauvaise littérature », ceux de Voltaire ou de Michelet, du cynisme sensé ou du cynisme fou ¹.

Restent les célèbres leçons sur l'*Histoire de la Civilisation en Europe et en France* : les autres compositions historiques de Guizot ne nous fourniront guère que quelques termes de comparaison, espacés, isolés, d'autant plus utiles. Quand notre « grand professeur d'histoire ² » s'est vu rappelé à sa chaire pour la seconde fois, il a été contraint, assure-t-il, de chercher un sujet en hâte, et durant trois ans la foule est venue applaudir une « grande improvisation », magistrale il est vrai, et que seuls de « grands travaux » avaient rendue possible à un grand esprit ³.

Je voulais, dira-t-il lui-même à distance, étudier et peindre dans leur développement parallèle et leur action réciproque, les éléments divers de notre société française... Non seulement pour satisfaire la curiosité scientifique ou philosophique du public, mais dans un double but, pratique et actuel ; je voulais montrer que les efforts de notre temps pour établir dans l'Etat un régime de garanties et de libertés politiques, n'avaient rien de nouveau ni d'étrange ⁴...

Du haut de cette tribune universitaire, malgré ses préoccupations d'ordre *actuel*, en pleine époque de crise, étrangement remuée nous le verrons, Guizot historien a-t-il laissé renaître à la vie de l'éloquence des souvenirs de jeunesse bien abandonnés semble-t-il, et s'est-il rappelé avoir lu Herder, qui en 1808 paraissait presque être pour lui « l'historien » ?

1. Guizot, *Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 357 (à Barante, 26 juin 1856). — 2. Bardoux, *Guizot*, p. 115.

3. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 3. — *Ibid.*, Avertissement de l'Editeur à la 4^e édition (1840). — 4. Guizot, *Mémoires*, t. I, p. 355.

III

L'histoire à la Guizot n'est pas l'histoire à la Herder.

Dans l'essai qu'il tente pour « systématiser l'histoire moderne ¹ » en jetant, comme il dit, « un coup d'œil sur l'histoire de la civilisation européenne, de ses origines, de sa marche, de son but, de son caractère ² », il peut sembler d'abord que Guizot prend les annales du monde là où les a laissées l'œuvre inachevée de Herder. Le livre XX et dernier des *Idées* était consacré aux phénomènes principaux de l'histoire européenne naissante : Guizot oppose, d'ensemble, les civilisations antiques à la moderne, leur unité fondamentale à sa confuse diversité : celles-là supérieures, en apparence, celle-ci incomparablement plus riche en développements variés ³, mais l'une étroitement reliée aux autres, puisque toute la culture intellectuelle antique naît de la liberté de pensée, dont nous ne sommes redevables ni au christianisme ni, comme on l'a cru, au monde germanique ⁴. Il se penche avec une vive curiosité sur les origines des peuples modernes, où « toutes choses sont à peu près confondues dans une même physionomie ⁵ ». Comme jadis quand il étudiait les origines de la France, il s'assied longtemps auprès de leur berceau, suivant ces peuples « pas à pas à leur entrée dans la carrière », épiant, disait-il naguère, le terme décisif « où ils marchent enfin, sans hésitation ni détour, dans la direction qu'ils ont adoptée ⁶ ». La civilisation européenne lui est « une fidèle image du monde, ni étroite, ni exclusive, ni stationnaire ⁷ ».

Mais, en dépit de quelques analogies, ni dans le procédé

1. *Correspondant*, 1829, t. I, n° 19 (14 juillet), 4^e article sur le cours de Guizot, signé A. ; p. 151. — 2. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 3. — 3. Id., *ibid.*, p. 35-40, cf. p. 64. — 4. Id., *Civilisation en France*, t. II, p. 406-409.

5. Id., *Civilisation en Europe*, p. 229 ; cf. p. 236 ; les trois grandes périodes, 1^o origines et formation, jusqu'au xii^e siècle ou presque ; 2^o temps d'essais, de tâtonnements, jusque vers le xvi^e ; 3^o la période du développement proprement dite.

6. Id., *Essais sur l'Histoire de France*, préface de la 1^{re} éd. (1823).

7. Id., *Civilisation en Europe*, p. 42.

de son investigation, ni dans l'objet principal qu'elle se donne, ni dans l'esprit selon lequel il la conduit, ni enfin dans l'examen des faits eux-mêmes, Guizot ne se montre l'élève de Herder.

Contrairement à la conception historique de Herder, celle de Guizot procède par *limitations* successives, qui la concentrent.

Il est évident, dit-il, qu'il y a une civilisation européenne, qu'une certaine unité éclate dans la civilisation des divers états de l'Europe ; que, malgré de grandes diversités de temps, de lieux, de circonstances, cette civilisation découle de faits à peu près semblables, se rattache aux mêmes principes et tend à amener à peu près partout des résultats analogues ¹.

Mais pour en démêler l'unité foncière à travers une prodigieuse variété d'apparences, pour rassembler les traits de cette physionomie, Guizot croit pouvoir « se placer en quelque sorte au cœur de la civilisation elle-même, au cœur du fait qu'on veut étudier », et ne rien sacrifier à la convention ni à l'arbitraire en concentrant, ramenant et réduisant son étude de la civilisation européenne à l'étude de la civilisation française, la France ayant été « le centre, le foyer de la civilisation de l'Europe ² ». Seuls « les faits généraux, les grands résultats » peuvent refléter l'unité essentielle ; pour reproduire cette unité essentielle tout en étudiant le détail de l'histoire, il faut donc « absolument en rétrécir le champ ³ ».

Dans ce champ ainsi déterminé, de nouvelles limitations interviennent. Cette civilisation *moderne* comprend, selon Guizot, des faits moraux tout aussi bien que des faits matériels, des formes sociales autant que des formes individuelles : car la nature intime de l'homme, les conditions extérieures où il vit, l'homme intérieur et l'homme social,

1. Id., *Ibid.*, p. 3.

2. Id., *ibid.*, p. 4-5. Flint, *Philosophie de l'Histoire en France*, p. 262-268, a indiqué ce que ces illusions nationales ont de nécessairement relatif et incomplet. — 3. Guizot, *Civilisation en France*, t. 1, p. 2.

sont inséparables au regard de l'histoire comme d'après les croyances instinctives de l'humanité ¹. Et ceci pourrait être de Herder, si vraiment toute notion un peu générale, un peu complète de l'histoire, ne commençait là. De même l'affirmation que Guizot faisait auparavant, d'une correspondance entre les lois qui régissent le monde physique et le monde moral — bien que les termes mêmes éveillent ici l'idée d'une réminiscence de Herder ².

Il faut à tant de faits un lien qui les unisse et les enchaîne. Ce lien existe dans les faits mêmes, rien n'est moins douteux. L'unité et la conséquence ne manquent pas plus au monde moral qu'au monde physique. Le monde moral a, comme le système des corps célestes, ses lois et son mouvement ; seulement le secret en est plus profond, et l'esprit humain a plus de peine à le découvrir. Nous sommes venus assez tard pour que des événements déjà accomplis nous servent de guides dans cette recherche.... Nous n'avons pas besoin de demander à quelque hypothèse philosophique, peut-être incomplète et douteuse, quelle a été dans l'ordre politique la tendance de la civilisation européenne....

Mais voici qui, tout en paraissant rappeler encore Herder, diffère de lui complètement. De l'histoire qui « entre dans l'intérieur de l'homme », et de celle qui se place « au milieu de la scène du monde », c'est à la seconde d'abord que Guizot se rallie explicitement, pour étudier les seuls « événements extérieurs du monde visible et social ³ ». Et cependant il ne se dissimule pas qu'une histoire vraiment

1. Id., *Civilisation en Europe*, p. 6, 10, 17, 21 ; cf. *ouvr. préc.* III, 8.

2. Id., *Origines du Gouvernement Représentatif...*, p. 16 (le passage est tiré du discours d'ouverture au Cours d'Histoire Moderne de 1820 : *Journal des Cours Publics*, 1820-1822, p. 4-5). — Cf. par exemple Herder, *Ideen*, XV, 2 (trad. Quinet, t. III, p. 102) : « Et cette loi, résultat des forces universelles, qui tire l'ordre du chaos, rétablit l'équilibre au milieu des affaires humaines, ne prévaudrait pas dans la vie de l'homme ? » ; cf. XV, 5 (trad. Quinet, t. III, p. 151) : « Ici je m'incline avec respect devant ce tableau des desseins de la nature sur mon espèce en général ; car j'y reconnais le plan de l'univers entier. »

3. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 26, 27, 428 (fin de l'ouvrage) ; *Civilisation en France*, t. 1, p. 1-2 : « J'ai couru, pour ainsi dire, de sommité en sommité, etc... »

sérieuse de la civilisation doit comprendre, et allier l'un à l'autre, comme fait la réalité vivante, l'un appelant l'autre, l'élément intellectuel et moral, et l'élément social¹. A cette réserve volontaire de Guizot quelle raison ?

C'est que l'état moral est, pour lui, distinct et même partiellement indépendant de l'état social ; c'est que la question serait de savoir — question d'un intérêt immense — si les évènements, la vie du monde social subissent, comme le monde physique, l'empire de causes extérieures et nécessaires, ou si l'homme lui-même, sa pensée, sa volonté, ne concourent pas à les produire et à les gouverner².

Guizot ne s'interdit pas d'aborder le débat un jour, mais autrement qu'en historien. Avec quelles convictions, on le devine : « Si le monde extérieur agit sur l'homme, dit-il, l'homme à son tour le lui rend bien. » Et ailleurs déjà : « Après tout, Messieurs, quels que soient les évènements extérieurs, c'est l'homme qui fait le monde..... c'est de l'état intérieur de l'homme que dépend l'état visible de la société³. » Et l'un de ses intimes, devant tel paysage complété et marqué par la main de l'homme, songera plus tard à Guizot et à ses « triomphes » en plus d'une discussion passionnée⁴. Avec insistance, comme à plaisir, Guizot renouvellera ces affirmations de la liberté de l'homme. Sans doute : « pensée encore arrogante, et pourtant abattue..... à la fois supériorité et infériorité, grandeur et misère⁵ » ; être fini et imparfait, qui porte en soi l'idée de l'infini et du parfait, « nature mêlée..... ; destinée au-dessus de sa condition actuelle⁶ » ; part d'action et de pouvoir limitée à l'ordre naturel : « dans l'ordre surnaturel, il n'a qu'à se soumettre⁶ ». Et l'on pense à Pascal,

1. Id., *Civilisation en France*, t. I, p. 3, p. 8. — 2. Id., *ibid.*, t. I, p. 112.

3. Id., *ibid.*, même page ; *Civilisation en Europe* p. 83.

4. Duchesse de Broglie, *Lettres*, p. 273, à M^{me} d'Haussonville, 28 juillet 1837, à propos du pont suspendu de Fribourg en Suisse : « M. Guizot triompherait ici, car vraiment l'homme a l'air d'avoir mis le grapin (*sic*) sur la nature. » — Guizot, *Discours Académiques*, p. 165. Discours à la Société des Antiquaires de Normandie. — Id., *Méditations et Etudes Morales*, p. 31 (De la religion dans les sociétés modernes).

5. Id., *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne*, p. 300 (le Panthéisme) ; cf. 3^e série, p. 130, 140.

6. Id., *Méditations et Etudes Morales*, préface, p. x.

puis à Hegel, puis à Herder. Mais il est certain pour Guizot que l'homme doit

présider lui-même à l'éducation qu'il reçoit de la vie ; à ce prix seulement il la recevra en homme, et non comme la plante dont le climat, le lieu, les circonstances extérieures règlent la direction et le progrès ¹.

Le libre arbitre est selon lui « le caractère propre et distinctif de l'homme », en cela séparé de la nature que gouvernent « des lois générales antérieures et permanentes » ; cette liberté est « plus forte que les institutions de la société ² ». La « détermination libre de l'homme dans ses actes moraux » constitue pour Guizot « un fait certain et incontestable ».

L'homme prend des déterminations libres et fait ainsi dans sa propre vie des événements qui ne sont point le résultat de lois générales et extérieures. La providence divine assiste à la liberté humaine et en tient compte. Elle ne traite pas l'homme comme les astres du ciel et les flots de l'océan qui ne pensent et ne veulent rien ; elle a avec l'homme d'autres rapports qu'avec la nature, et un autre mode d'action ³.

On a beaucoup reproché à Herder d'avoir trop ingénieusement démontré à quel point l'homme subit l'empreinte et l'action du monde extérieur, sans noter assez, peut-être, qu'il indique avec force l'action de l'homme sur le monde extérieur ⁴. Mais sans nul doute la foi intransigeante de Guizot en des vérités *incontestables* s'accommoderait mal du pseudo-déterminisme de Herder, de son essai de conciliation, timide, ingénu, entre les données accumulées de la science qui semblaient, à son époque, la renouveler toute, et l'éternel besoin de croire, qui fut aussi le besoin de son âme.

Pendant Guizot paraîtra presque herderien quand, pro-

1. Id., *Etudes Morales*, p. 183 (De l'éducation progressive pendant le cours de la vie). — 2. Id., *ibid.*, p. 31. — 3. Id., *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, p. 34 (Les dogmes chrétiens).

4. Par exemple, *Ideen*, VII, 3-5 (trad. Quinet, t. II, p. 31-53).

clamant encore l'efficacité de la pensée et de la volonté humaines dans l'histoire, il croira bon néanmoins d'en limiter le rôle, même ici-bas : c'est la dernière affirmation d'ordre général qu'il se permettra, en tête de son dernier ouvrage :

Il y a dans l'histoire des peuples deux séries de causes à la fois essentiellement diverses et intimement unies : les causes naturelles qui président au cours général des événements, et les causes libres qui viennent y prendre place. Les hommes ne font pas toute l'histoire... elle a des lois qui lui viennent de plus haut ; mais les hommes sont, dans l'histoire, des êtres actifs et libres qui y produisent des résultats et y exercent l'influence dont ils sont responsables. Les causes fatales et les causes libres, les lois déterminées des événements et les actes spontanés de la liberté humaine, c'est là l'histoire tout entière. C'est dans la reproduction fidèle de ces deux éléments que consistent la vérité et la moralité de ses récits. Je n'ai jamais été plus frappé de ce double caractère de l'histoire qu'en le racontant à mes petits enfants ¹.

A distance des faits qu'il vécut, Guizot est-il donc revenu à une conception jadis connue, et qui d'abord lui aurait paru moins vraie ? Qu'a-t-on là, que la théorie herderienne même, avec son indétermination libérale, qui se refuse volontairement à l'analyse métaphysique : liberté et fatalité combinées dirigeant le cours des choses, par une sorte d'équilibre variable et d'accommodation compensatrice : d'où, pour Herder, auprès des systématiques de tout ordre, une réputation bien établie de déterminisme ? Quoi qu'il en soit, au temps où Guizot conte l'histoire de la civilisation à ses auditeurs de Sorbonne, il refuse d'associer, d'imposer à ses recherches proprement historiques ce grave problème, dont les méditations de Herder gardaient comme l'obsession.

De même, quand il se déclare convaincu « qu'il y a, en effet, une destinée générale de l'humanité, une transmission du dépôt de la civilisation, et par conséquent une his-

1. Guizot, *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, t. I (1875). Lettre aux Editeurs, p. 1.

toire universelle de la civilisation à écrire ¹ », les questions qu'implique cette conception générale lui paraissent supérieures à l'histoire, trop lointaines, trop hautes pour la diriger efficacement et pour y trouver une solution. Sur toutes ces questions « redoutables » il déclarera avoir reçu de la *vie pratique* plus d'enseignements que ne lui en ont jamais donné la méditation et la science ². Le professeur de Sorbonne en était-il déjà là ? En tout cas, à peine les questions posées il les dérobe à l'histoire telle qu'il la conçoit, comme réservées à un autre ressort :

Sans élever des questions si grandes, si difficiles à résoudre, quand on se renferme dans un espace de temps et de lieu déterminé... ; il est évident que, dans ces limites, la civilisation est un fait qui peut être décrit, raconté, qui a son histoire ³.

Quant à l'*esprit* de cette histoire de la civilisation ainsi volontairement limitée, les rapports avec l'histoire telle que la conçut Herder ne sauraient donc être que latents et fortuits, — si même on doit croire que Guizot se souvienne de lui.

Est-ce de Herder, n'est-ce pas du christianisme lui-même, qu'il tient son idée de l'homme, ouvrier inconscient, mais libre, d'une tâche qu'il ignore, comme l'artisan de tel rouage délicat d'une « grande machine », dont l'économie et la destination lui seraient inconnues ?

Ainsi.... l'homme avance dans l'exécution d'un plan qu'il n'a point conçu, qu'il ne connaît même pas, il est l'ouvrier intelligent et libre d'une œuvre qui n'est pas la sienne ; il ne la reconnaît, ne la comprend que plus tard, lorsqu'elle se manifeste au dehors et dans les réalités ; et même alors il ne la comprend que très incomplètement... Ainsi s'exécute, par la main des hommes, le plan de la Providence sur le monde ; ainsi coexistent les deux faits qui éclatent dans l'histoire de la civilisation, d'une part ce qu'elle a de fatal,

1. Id., *Civilisation en Europe*, p. 7.

2. Guizot, *Méditations et Etudes Morales* (1852). Préface, p. vi, à propos de la destinée de l'homme et de l'univers dans lequel il est placé.

3. Id., *Civilisation en Europe*, p. 7 (suite du passage précédemment cité).

ce qui échappe à la science et à la volonté humaine, d'autre part le rôle qu'y jouent la liberté et l'intelligence de l'homme, ce qu'il y met du sien, parce qu'il le pense et le veut ainsi ¹.

Herderienne ou non, la même notion persiste chez Guizot jusqu'à la fin :

Heureusement, dit-il en 1863, il n'est pas indispensable que les hommes, pour bien faire, sachent nettement ce qu'ils font, et Dieu permet souvent qu'ils marchent dans la bonne voie, sans en bien connaître l'étendue et les sinuosités ².

Comme Guizot sans doute, Herder eût déclaré qu'indépendamment du travail de l'homme, par une loi de la Providence qu'il est impossible de méconnaître, loi analogue à celle qui régit le monde matériel, une certaine mesure d'ordre, de raison, de justice, est indispensable pour qu'une société dure ³. Comme Herder, Guizot voit un Dieu dans l'histoire ⁴; et la foi de Herder aussi bien que la foi de

1. Id., *ibid.*, p. 315-316. — Cf. Herder, *Ideen*, V, 6, trad. Quinet, t. I, p. 300 : « Fait pour la liberté, l'homme n'a pas été destiné à être le singe d'imitation d'êtres supérieurs, mais partout il est conduit à retenir cette heureuse opinion, qu'il agit de lui-même » [la fin de la traduction est inexacte : *sondern auch wo er geleitet wird, im glücklichen Wahn stehen, dass er selbst handle* »]; — *ibid.*, IX, 1 (trad. Quinet, t. II, p. 155) : « l'activité humaine, qui toujours a continué sa longue carrière, sans avoir presque jamais prévu les conséquences que la Providence voulait tirer de son sein, comme l'esprit des formes matérielles... »; *ibid.*, XV, 1 (trad. Quinet, t. III, p. 95) : « Dieu établit l'homme comme une divinité sur la terre, il disposa en lui un principe d'activité personnelle... » de l'usage que l'homme fait nécessairement de sa raison, découle une foule de maux, mais l'expérience l'éclaire...; *ibid.*, p. 99 : Dieu à l'homme, etc. ; cf. encore XIV, 6, fin (trad. Quinet, t. III, p. 84) et XV, 5 (Quinet, t. III, p. 154) : « Ne demandez pas à l'histoire humaine une plus noble réponse : elle nous dévoile les conseils de la destinée, et nous enseigne, malgré notre néant, à agir conformément aux lois éternelles de Dieu. En plaçant sous nos yeux les suites funestes de chaque erreur, elle nous marque les limites de notre étroite sphère dans ce grand système, où la sagesse et la bonté, opposées à des forces aveugles, tirent l'ordre du chaos, sans cesser jamais de triompher dans la lutte... »

2. Guizot, *Trois Générations*, p. LXXVIII.

3. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 74.

4. Id., *Méditations et Etudes Morales* (1852), préface, p. xxxii : « Loin

Guizot — celle-ci plus absolue cependant, moins satisfaite de demi-termes, et dont l'accent rappelle parfois Bossuet — y discerne les vestiges d'une « marche de la Providence » et une révélation de la « logique » de Dieu, peu soucieuse « de tirer aujourd'hui la conséquence du principe qu'elle a posé hier », mais « sûre », quelque lente qu'elle nous paraisse parfois. « La Providence a ses aises dans le temps ;... elle fait un pas, et des siècles se trouvent écoulés ¹. »

Dieu, dit-il encore, « veut que les hommes prennent leur part dans la conduite de leurs propres affaires... Et en même temps il ne souffre pas que les hommes se figurent qu'ils disposeront à leur gré des évènements... A ceux dont la présomption se promet et tente tout ce qu'ils désirent, Dieu envoie des obstacles et des échecs. La bonne politique consiste à reconnaître d'avance ces nécessités naturelles qui, méconnues, deviendraient plus tard des leçons divines, et à y conformer de bonne grâce sa conduite ² ».

Mais que sont-ce là, que des *postulata* communs à tout esprit résolu à faire d'abord la part de sa foi ? Et Guizot ne déclarera-t-il pas que ce n'est point Montesquieu, mais Jésus, qui a *rendu au genre humain ses titres*, comme il a « fait entrer... dans l'âme humaine, d'où elle travaille à passer dans la société », cette grande idée que tout homme a droit à la justice ³ ?

de m'arrêter et de me satisfaire dans les choses visibles et naturelles, je crois à l'ordre surnaturel et à sa nécessité pour expliquer et gouverner le monde. » — Cf. *Trois Générations* (1863), p. cxxxı : « grandes vérités religieuses et morales, qui sont le divin apanage du genre humain ». — Comparer par exemple Herder, *Ideen*, XV (Introduction), trad. Quinet, t. III, p. 90 : « Pourtant, s'il est un Dieu dans la nature, il est aussi dans l'histoire, car l'homme est aussi une partie de la création. Etc... »

1. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 21. Cf. déjà les *Essais sur l'histoire de France*, p. 51 (éd. 1823, p. 67), sur les causes, plus générales et plus lointaines qu'on ne croit, de « ces grandes vicissitudes des sociétés humaines que nous appelons des révolutions ». — Cf. *Du Gouvernement de la France* (1820), p. 35, 234 et d'autre part *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, t. IV, p. 143 (sur Gustave-Adolphe) ou encore *Trois Générations*, p. xxxii : « signes certains d'une loi providentielle à reconnaître et d'une nécessité sociale à accomplir ».

2. Id., *Monk*, préface, p. x.

3. Id., *Trois Générations*, p. cxxxvii, cxl. — Cf. le jugement qu'il

Inversement, d'ailleurs, dès les débuts de Guizot on le trouve opposé à l'optimisme de Herder. Le bien et le mal voisinent en ce bas monde, et se mêlent ; la lutte des bons et des mauvais principes y est à l'état permanent ¹ ; mais il est faux de dire que, nécessairement, du mal sorte un bien : « Le bien ne dérive point du mal. » Déjà en parlant de la civilisation européenne et de son caractère fondamental de discordance, de variété, de lutte, il constate sans joie :

Il y a dans toutes les choses un mélange de bien et de mal si profond et si invincible que, quelque part que vous pénétriez, quand vous descendez dans les derniers éléments de la société ou de l'âme, vous y trouvez ces deux ordres de faits coexistants, se développant l'un à côté de l'autre, se combattant, mais sans s'exterminer. La nature humaine ne va jamais jusqu'aux dernières limites, ni du mal, ni du bien ; elle passe sans cesse de l'un à l'autre, se redressant au moment où elle semble plus près de la chute, faiblissant au moment où elle semble marcher le plus droit ².

Guizot vieilli affirmera de nouveau ces principes désa-

porte de Montesquieu, dès 1812, dans sa *Préface* à la révision de la trad. de Gibbon (p. 3, édition de 1828) : « ... le coup d'œil du génie, ... une foule d'idées toujours profondes, presque toujours neuves, mais quelquefois inexactes, et moins appuyées sur la véritable nature et la dépendance réelle des faits, que sur ces aperçus rapides et ingénieux auxquels un esprit supérieur s'abandonne trop aisément, parce qu'il trouve un vif plaisir à manifester sa puissance par cette création. Heureusement que, par un juste et beau privilège, ces erreurs du génie sont fécondes en vérités, etc... »

1. L'histoire d'Angleterre lui paraît « un grand exemple du mélange et de la lutte des bons et des mauvais principes » (*Trois Générations*, p. xxiii-xxiv) ; cf. *Méditations sur la Religion Chrétienne*, p. 78 : « Quel est le grand fait qui éclate sur le théâtre des sociétés humaines ? la lutte du bien et du mal » (cf. *ibid.*, p. 280).

2. Guizot, *Origines du Gouvernement Représentatif*, p. 104-105 ; *Civilisation en Europe*, p. 151-152 ; et même *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, t. I, p. 78 (sur le despotisme conquérant de Rome). — On peut opposer à cela tout le chap. II du livre XV des *Ideen* : en particulier (trad. Quinet, t. III, p. 100) : « Tous les pouvoirs destructeurs dans la nature doivent non seulement céder dans le cours des âges aux pouvoirs conservateurs, mais même concourir en dernier résultat au bien universel » ; cf. XV, 5 (trad. Quinet, III, 150) : « les résultats contraires se détruiront l'un l'autre, le bien seul restera permanent » ; p. 152 : « Il n'y a que la raison et la justice qui demeurent, l'égarément et la folie détruisent eux-mêmes leurs œuvres » etc...

busés : « Hommes et choses, tout est plein en ce monde de mauvais germes, et la liberté les met en lumière et même les développe¹. » Le chrétien austère, intransigeant, s'en tiendra sur ce point au dogme de la chute : « Je ne crois ni à la bonté essentielle de l'homme, ni à sa souveraineté ici-bas... L'observation philosophique reconnaît en lui ces contrastes, comme les affirme le dogme chrétien². »

Il faut donc songer beaucoup moins à Herder qu'au « dogme chrétien » dont tous deux s'inspirent, quand on voit Guizot, à des moments différents de sa vie, s'exprimer sur le compte de la nature humaine, du sort et de l'œuvre des générations successives, comme Herder l'a pu faire lui-même ; reprochant aux *Ultras*, en 1821, leur obstination « à mutiler la nature humaine, à en oublier une partie », leur incapacité « de la voir sous toutes ses faces, de la saisir par tous ses côtés, de lui répondre dans tous ses besoins, d'en porter enfin tout le poids³ » ; assurant, dans l'agitation de 1840, que « la Providence ne traite point les générations humaines avec tant d'injustice, qu'elle déshérite complètement les unes pour réserver à d'autres tous ses bienfaits⁴ » ; ou, vers la fin de sa vie, que souvent « les émotions des peuples demeurent stériles, comme dans le monde végétal beaucoup de germes apparaissent à la surface du sol et meurent sans avoir grandi et fructifié⁵ ».

Si hostile que doive être un jour à toute « démocratie » le ministre de Louis-Philippe déchu⁶, il croit fermement,

1. Guizot, *Mémoires*, t. VIII, p. 21 ; cf. *ibid.*, t. VI, p. 7 : « L'esprit de conquête, l'esprit de propagande, l'esprit de système, tels ont été jusqu'ici les mobiles et les maîtres de la politique extérieure des Etats. »

2. Id., *Trois Générations*, p. xxiii-xxiv.

3. Id., *Des Moyens de Gouvernement* (1821), p. 209.

4. Guizot, *Origines du Gouvernement Représentatif*, p. 7. — Cf. Herder, *Ideen*, IX, 1, trad. Quinet, t. II, p. 150 : « C'est ce qui a lieu pour l'animal et pour la plante ; peut-il en être autrement quand il s'agit de l'homme ? peut-il se faire que des milliers d'individus naissent pour un seul ? que toutes les générations qui ont passé soient faites pour la dernière venue ? »

5. Id., *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, t. I, p. 360 ; cf. Herder, *Ideen*, II, 2, trad. Quinet, t. I, p. 70 : « la nature emploie des germes, elle emploie un nombre infini de germes... prodigalité apparente... (aux fins de propager l'espèce) ».

6. Voir la préface de *La Démocratie en France* (1849) ; cf. *Trois Générations* (1863), p. cxxvii, cxxix. Dès 1816, la Préface à sa trad. d'Ancillon a, contre la Révolution et l'esprit révolutionnaire, des expressions assez violentes (p. 4, p. 8, 9, 10).

dès avant 1830, au progrès dans les affaires du monde. — « Le progrès, dit-il, est la loi de sa nature. L'espérance, et non le regret, est le principe de son mouvement ¹. » Il déclare, comme l'eût fait Herder, que « c'est la gloire de l'homme d'être ambitieux. Seul ici-bas, entre tous les êtres, il ne se résigne point au mal, il aspire incessamment au bien... » Comme Herder encore, il professe que « l'homme, ce n'est pas seulement les êtres individuels qu'on appelle les hommes, c'est le genre humain qui a une vie d'ensemble, une destinée générale et progressive ² ». Il ajoute aussi, et le souvenir de Herder pourra sembler assez reconnaissable : « C'est là le genre humain, c'est son originalité et sa grandeur ; c'est un des traits qui marquent l'homme pour la souveraineté dans ce monde, et pour l'immortalité au delà de ce monde ³. »

Nous verrons dans un chapitre ultérieur, quelle place cette idée de la perfectibilité et du progrès a tenue dans les esprits, dès avant la Révolution, qu'elle conditionne, jusque vers 1830 qui en relève aussi. Comme bien d'autres en son temps, Guizot refuse d'aller jusqu'à la notion du progrès *indéfini* en tant que loi de l'humanité : « Quand je qualifie d'erreurs ces croyances superbes, c'est que la question suprême à laquelle elle se rattache est, pour moi, résolue... ⁴ » Mais selon lui, ce progrès indéniable au nom

1. Id., *Origines du Gouvernement Représentatif*, p. 12 ; cf. p. 161 « un phénomène général qui caractérise la marche du genre humain » ; cf. *L'Eglise et la Société Chrétiennes en 1861*, p. 149 : « Je n'ai point l'idolâtrie du passé... C'est le caractère propre et l'honneur du genre humain, que seul ici-bas il ne vit pas immobile, qu'il est capable de progrès comme de chute... »

2. Voir par exemple Herder, *Ideen*, XV, 4 (trad. Quinet, t. III, p. 132) : « d'où il suit qu'il est dans l'espèce humaine un progrès inséparable du progrès des âges, en ce sens au moins qu'elle est fille du temps » ; cf. IX, 1 (trad. Quinet, t. II, p. 155) : « Chaîne dorée du perfectionnement, toi qui entoures la terre, etc... »

3. Guizot, *Démocratie en France*, p. 11, 57, 58. — Herder, *Ideen*, IV, 4, 5, 7 (trad. Quinet, t. I, p. 214, 222, 245) : « C'est un roi... ». — « Si la nature a élevé l'homme au-dessus du sol, c'est pour qu'il règne sur la terre... » ; titre du chap. VII : « L'homme est formé pour l'espérance de l'immortalité. »

4. Guizot, *Trois Générations*, p. xxiii. — Cf. dans *L'Eglise et la Société chrétiennes*, p. 222 (le XVIII^e siècle) : « C'est un siècle non seulement de sympathie passionnée, mais d'adoration idolâtre pour l'humanité, et c'est par là surtout qu'il a cessé d'être chrétien. »

duquel marche le monde c'est « pour les peuples, comme pour les individus », le développement « le plus varié, le plus complet » ; c'est un progrès « dans toutes les directions », un progrès « presque indéfini » ; et la chance de développement qu'a chaque peuple « compense à elle seule tout ce qu'il en peut coûter pour avoir le droit de la courir ¹ ».

A suivre ainsi les modalités de cette idée du progrès si intimement liée à la foi historique de Guizot, tantôt on la trouverait assez éloignée de Herder, tantôt il semblerait probable qu'un souvenir des *Idées* ait aidé un *desideratum* moral à devenir dogme supra-historique, par accommodation aux contingences du passé réel ². — Mais cette croyance foncière, qui subsiste chez Guizot devenu *réactionnaire*, lui est commune et avec Herder, et aussi avec tout le XVIII^e siècle finissant, dans les idées duquel il a grandi, autant qu'elles pouvaient se concilier avec sa foi chrétienne. N'est-ce pas au XVIII^e siècle, de son propre aveu, qu'il a pris l'*idée* de l'histoire telle qu'il l'a conçue ³ ? Au XVIII^e siècle qu'il blâme à regret de ses erreurs et de ses chimères, non sans le louer bien haut de son « ambition immense, insatiable, pour l'homme, pour tous les hommes ⁴ », et dont il se dit « le très bon fils, qui en accepte l'héritage, mais qui entend le gouverner autrement ⁵ » ?

Enfin dans l'examen des *faits* eux-mêmes, là où Guizot a considéré quelques-unes des données historiques sur les-

1. Id., *Civilisation en Europe*, p. 65-66.

2. Discours d'ouverture du Cours d'Histoire Moderne, 11 décembre 1812 (*Mémoires*, t. I, p. 394) : « Aucun siècle encore n'a été placé avec autant d'avantages que le nôtre pour observer cette progression lente mais réelle... la route qu'a suivie le genre humain en Europe depuis deux mille ans... le tableau le plus vaste et le plus complet que nous possédions encore de la marche progressive de la civilisation d'une partie du globe... »

3. Guizot, *Civilisation en France*, t. II, p. 399 : « le XVIII^e siècle en a le premier conçu l'idée ».

4. Id., *Discours Académiques, Discours de Réception* (1836), p. 10.

5. Id., *Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 165, à Piscatory, 6 août 1835, à propos de son discours de réception à l'Académie, où il succède à Deslutt de Tracy. — Pour le *Correspondant*, 1829, t. I, p. 151, et à tort, on l'a vu, le point de départ de Guizot est l'idée de la perfectibilité indéfinie, si chère au XVIII^e siècle : « il la prend comme un dogme, sans examen, sans la moindre velléité de scepticisme, et encore il est défendu de savoir comment il la comprend ».

quelles les *Idées* sont restées en suspens, pour quelques analogies on trouverait de l'un à l'autre bien des divergences.

L'étude rapide que Guizot consacre à la civilisation européenne naissante, dès la fin du monde romain, semble ne devoir rien aux derniers livres de Herder. Le point de vue est autre, en vérité. Guizot se tient à l'examen des institutions, et de la valeur *sociale* des éléments historiques. Il semble avoir oublié, et ses sentiments passés de jeune préromantique envers Rome, glorieuse dévastatrice de l'univers, et l'appréciation fougueuse de Herder qu'il approuvait : il ne considère plus que le caractère « éminemment municipal » du monde romain ¹. Quant aux invasions germaniques, à peine si l'on entrevoit peut-être une réminiscence de Herder sous la critique que Guizot fait d' « illustres écrivains » pour n'avoir indiqué « aucune distinction d'époque ni de pays ² » ; et, dans tout ce qu'il dit, après Thierry et d'autres, sur « l'erreur fondamentale » d'un grand nombre d'écrivains allemands qui ont exagéré la part de l'élément barbare dans la civilisation moderne, il est à peu près certain que Herder n'est visé en rien ³. On ne voit pas que les considérations des *Idées* sur la civilisation et l'esprit arabes aient servi à Guizot ⁴. Herder ne traitait ni de la féodalité, ni des communes, ni de la royauté, à quoi Guizot s'arrête longuement ⁵.

Par contre, l'examen que Herder faisait de l'Eglise et de la « hiérarchie romaine », non sans « une tristesse secrète » assurait-il ⁶, devenait très vite un simple récit historique de la diffusion du christianisme d'Orient en Occident. A ce qu'il disait, sans les ménagements dignes qu'on eût espérés, du « grand lama à la triple-couronne » et de l' « énorme

1. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 43 ss. ; cf. Herder, *Ideen*, XIV, 3-6 (trad. Quinet, t. III, p. 30-85). — 2. Herder, *Ideen*, XVI, 3 (trad. Quinet, t. III, p. 182-183) ; Guizot, *Civilisation en France*, t. II, p. 414. — 3. Guizot, *ibid.*, t. I, p. 196, 198 quelques autorités françaises ; Boulainvilliers et Mably contre Dubos), p. 199, 203, 243 ; t. II, p. 415 (Savigny nommé ici).

4. Herder, *Ideen*, XIX, 4-5 ; Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 81.

5. Guizot, *ibid.*, p. 123 ss., 197 ss., 232 ss. — La citation des *Mémoires* donnée plus haut p. 441, expliquait cette insistance.

6. Herder, *Ideen* XVII, 1 (trad. Quinet, t. III, p. 224).

fantôme » de la monarchie spirituelle ; à sa critique passionnée des Croisades, dont les rares avantages, selon lui, se partagent entre elles et d'autres causes « déjà préexistantes et qu'elles développèrent à leur insu ¹ » — l'étude de son coreligionnaire français, bienveillante, équitable, vraiment *objective*, fait un contraste auquel il serait vain de s'attarder, même après les attaques de catholiques contemporains ², même s'il était vrai que Guizot comprît Herder parmi les « historiens philosophes » qu'il mentionne en passant ³. Se souvient-il de lui, quand il éveille l'intérêt de ses auditeurs à une littérature qu'on n'a pas remarquée, « littérature véritable, essentiellement désintéressée, qui n'avait guère d'autre but que de procurer au public un plaisir intellectuel et moral » : ces Vies des Saints et Légendes qui furent pour les imaginations chrétiennes du VI^e au VIII^e siècles, littérairement parlant, ce que sont pour l'Orient les Contes des Mille et Une Nuits ⁴ ? On se rappelle que les *Archives Littéraires*, peu après la mort de Herder, avaient donné des considérations de lui sur cette même *Légende*. Il est possible que l'exemple de Herder, ici du moins, ait aidé Guizot à l'impartialité envers le catholicisme. On lui en a su gré à l'époque ⁵, à lui et aux « savants d'Outre-Rhin » spécialistes de l'histoire de l'Église : il peut être équitable de leur adjoindre Herder.

Mais la dette de Guizot — si dette il y a — ne semble pas aller plus loin. Venant par exemple à indiquer l'influence des climats, il se réfère à Montesquieu seul, et pour la réduire à une « influence indirecte », l'action directe lui paraissant n'être pas « aussi étendue qu'on l'a supposé ⁶ ».

1. Herder, *Ideen*, XVII, 4, XVIII, 6, XX, 3 (trad. Quinet, t. III, p. 271, 351, 463). — Cf. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 147-196, 237-256. — Quand Guizot dit (p. 253) que les Croisades ont « diminué beaucoup le nombre des petits fiefs, des petits domaines », etc... — se souviendrait-il de Herder ? (trad. Quinet, t. III, p. 463 : les Croisades accélèrent, mais ne déterminent pas, la formation d'un ordre moyen).

2. *Le Correspondant*, 10 mars 1829 (n° 1), p. 3. — 3. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 287. — 4. *Id.*, *Civilisation en France*, t. II, p. 27.

5. Voir, par exemple, le *Correspondant*, t. I (1829), p. 152-153.

6. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 104-105. — Il est à noter que Herder lui aussi tempérait l'influence du climat par celle du « pouvoir de génération » ou « pouvoir originel » (*Ideen*, VII, 4-5, trad. Quinet, t. II, p. 33 ss., 48 ss.). Cf. plus haut, p. 435.

Mentionne-t-il au nombre des facteurs importants de l'histoire l'apparition des grands hommes ? Que ce soit pour faire de leur naissance un « secret de la Providence », et de cet instrument « terrible, souvent tyrannique » une puissance glorieuse pourtant et salutaire — ou pour indiquer d'un mot les « lieux communs moraux » de toute sorte auxquels ont prêté, et leur impuissance, et leur destinée qui pourrait bien n'être que « de peser sur le genre humain et de l'étonner ¹ » : ici ou là, il songe bien moins à Herder qu'à Hegel et à Cousin, à Hegel ou à Napoléon. De même enfin, quand il marque avec soin l'essentiel intérêt des époques de crise ou de transition « peut-être, sous le point de vue historique, les plus importantes de toutes » et qui « déplacent pour ainsi dire l'homme tout entier et le transportent sous un autre horizon ² », Guizot n'a besoin d'aucun maître à penser et peut se contenter — déjà — d'avoir vécu.

IV

Même autour de 1830, l'histoire à la Guizot n'est point, et refuse d'être une philosophie de l'histoire. Guizot historien est pareil à Guizot politique, à Guizot philosophe. Cet homme qui s'est mêlé aux faits et à leur vie, regrette qu'on s'en soit écarté jamais :

Ce fut dans le siècle dernier le sort de l'esprit humain, de dédaigner les faits, de ne pas savoir les observer, les

1. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 87; *Civ. en France*, t. II, p. 115 ; cf. *l'Histoire de la République d'Angleterre et de Cromwell*, t. I, p. 1, t. II, p. 399. — Comparer cependant Herder, *Ideen*, IX, 1 (trad. Quinet, t. II, p. 153) : « Dieu n'agit sur la terre que par le moyen d'hommes supérieurs et élus de sa main... Noms glorieux qui brillez dans l'histoire de la civilisation, etc... »

2. Guizot, *Civilisation en France*, t. I, p. 175 ; *Origines du Gouvernement représentatif*, p. 3 ; cf. *ibid.*, p. 4 : « ces temps de rénovation que la Providence a investis d'une importance et d'une fécondité particulières... » ; p. 15 : « L'expérience se précipite et s'accumule en quelque sorte ; dans le court espace d'une vie, l'homme voit, sent, essaie, ce qui eût pu suffire à remplir plusieurs siècles. Cet avantage coûte assez cher, Messieurs, pour qu'on doive au moins le recueillir ».

comprendre et en tenir compte, de s'en fier aveuglément à des idées générales arbitrairement et légèrement conçues : de là, au jour de l'épreuve, tant d'égarements et de mécomptes. Les études historiques poussent l'intelligence dans des voies plus sûres ; elles l'obligent à considérer attentivement les faits, lui enseignent à les apprécier, à n'en rien omettre, à tirer les idées des faits mêmes ¹...

Les faits ont leurs lois, à n'en pas douter ; elles sont « le lien et le mouvement caché » qui unissent et fécondent les faits, elles en sont « les lois providentielles ² ». Comme il l'écrivait en tête de la traduction de Hallam ³, il est « étrange » de vouloir continuer à traiter le passé « comme un cadavre », et, pour le faire connaître, de le « disséquer » en travaux spéciaux, au lieu de donner au public ce qu'il demande, « l'ensemble,... le spectacle du monde ou des choses humaines, et l'impression que la nature humaine est appelée à en recevoir ». Maintenant que dans l'histoire « nous voulons... retrouver toutes choses », il faut donc tâcher « de découvrir et de reproduire le système général des faits, tel qu'il s'est effectivement produit.... ils se tiennent tous, ils se sont développés simultanément et réciproquement modifiés » ; leur sens est attaché à la « physiologie de l'ensemble ».

Mais ces lois

qui président à l'enchaînement des faits et qui les gouvernent en les liant entre eux, sont elles-mêmes des faits qui ne sont, il est vrai, écrits nulle part, que l'érudition ne rencontre point dans ses études et que l'esprit philosophique ne recherche qu'avec un grand péril de précipitation et d'erreur, mais qui n'en subsistent pas moins, et qui doivent être saisis et mis en scène pour que l'histoire soit complète et vivante ⁴.

1. Id., *Discours Académiques*, p. 164 (Discours à la Société des Antiquaires de Normandie).

2. Id. *ibid.*, p. 141 (Rapport sur le concours d'histoire en 1850).

3. H. Hallam, *Histoire Constitutionnelle d'Angleterre*, Préface à la traduction publiée chez Furne en 1832, p. 1, III, VIII, IV, V. — Sur Guizot et Hallam, voir plus haut p. 440, note 3.

4. Guizot, *Discours Académiques*, p. 141 (discours précédemment cité).

Ce sont des lois *morales* ; l'étude des faits eux-mêmes, auxquels elles sont inhérentes, seule doit nous conduire « à des idées générales, à des conclusions morales, à des jugements et à des principes ¹ ».

Dès sa première leçon de Sorbonne, Guizot donnait aux historiens comme guide « la raison et ses données positives, à travers le dédale incertain des faits ² ».

L'histoire nous offre à toutes ses époques quelques idées dominantes, quelques grands événements qui ont déterminé le sort et le caractère d'une longue suite de générations... ; dans un effet qui s'est longtemps prolongé, on découvre facilement la nature de sa cause... Marchons donc du côté où nous pouvons avoir la raison pour guide ; appliquons les principes qu'elle nous fournit aux exemples que nous prête l'histoire ; l'homme, dans l'ignorance et la faiblesse auxquelles le condamnent les bornes de sa vie et celles de ses facultés, a reçu la raison pour suppléer au savoir, comme l'industrie pour suppléer à la force ³.

C'était un pas vers l'étude philosophique de l'histoire, et le jeune maître, à cette date, y avait du mérite et presque du courage. Mais déjà l'application qu'il faisait du principe portait un caractère spécial, et montrait que l'histoire selon Guizot resterait *expérimentale*, et orientée vers une sorte de morale de la politique ⁴.

Tel est le point de vue, Messieurs, sous lequel nous tâcherons d'envisager l'histoire. Nous chercherons dans l'histoire des peuples celle de l'espèce humaine, nous nous appliquerons à démêler quelles ont été dans chaque siècle, dans

1. Id., *ibid.*, p. 165 (Discours à la Société des Antiquaires de Normandie). — 2. Cité par Bardoux, *Guizot*, p. 115 ; cf. p. 17.

3. Guizot, Discours d'ouverture du Cours d'Histoire Moderne, 11 décembre 1812 (*Mémoires*, t. I, p. 393-394).

4. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 328 : « Il est bien rare que pour un homme politique l'histoire soit autre chose que de la politique rétrospective... Il est bien difficile que pour M. Guizot l'histoire universelle, ou au moins l'histoire moderne, ne soit pas une introduction au gouvernement de M. Guizot » ; cf. p. 327 : « c'est l'histoire conçue par un homme d'Etat qui a besoin que l'histoire l'approuve » ; et p. 367 : « Guizot est un penseur réprimé par un homme d'Etat. »

chaque état de civilisation, les idées dominantes, les principes généralement adoptés qui ont fait le bonheur ou le malheur des générations soumises à leur pouvoir, et qui ont ensuite influé sur le sort des générations postérieures...

Et il insistait déjà sur l'importance du *détail*, constitutif de l'histoire elle-même.

Dans l'évènement qui passe, peut se trouver telle circonstance aujourd'hui inconnue qui le rende totalement différent de l'idée que nous nous en formons... Prenez les mêmes acteurs, changez une seule de ces circonstances indépendantes de la volonté qu'on appelle hasard ou destinée ; tout est changé encore. C'est de cette infinité de détails, où tout est obscur, où rien n'est isolé, que se compose l'histoire ¹.

Quinet traducteur de Herder n'y changera rien, ni même Cousin truchement de Hegel. Les mêmes idées sont reprises, avec une éloquence plus sûre d'elle-même ², dans un article de la *Revue Française* de 1828 :

Tel l'homme, tel le genre humain ; la vie de l'individu a pour fidèle image la destinée de l'humanité. Des faits se produisent, extérieurs, visibles, éléments matériels de l'histoire. Ces faits se lient, s'enchaînent, se modifient réciproquement par des rapports et selon des lois que ne leur impose point la volonté de l'homme, qu'entrevoit à peine et très incomplètement son intelligence... En sorte qu'ici, comme dans l'individu, trois éléments distincts se rencontrent : les faits proprement dits, extérieurs, matériels ; les forces et les lois naturelles, générales, immuables, d'après lesquelles les faits se lient et se modifient ; les actes libres de l'homme lui-même, la vie morale des individus au sein de la vie sociale du genre humain. L'ensemble de ces trois ordres de faits, c'est l'histoire ³.

1. Guizot, Discours d'ouverture du Cours de 1812 (déjà cité), *Mémoires*, t. I, p. 393, 389.

2. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 343 : « il a commencé par l'assurance, il a continué par la certitude, et il a fini par l'infailibilité ».

3. *Revue Française*, t. I, p. 221, à propos d'une traduction de l'ouvrage allemand de Pertz, *Histoire des Maires du Palais* (la liste, en tête du

Et les deux cours d'histoire de la civilisation donneront sur ce point la pensée complète de Guizot. D'une façon générale, la méthode de la « pure philosophie » — poser un principe rationnel pour en déduire la civilisation comme une conséquence — lui paraît impropre à l'histoire, et grosse de chances d'erreur. « Rien ne fausse plus l'histoire que la logique... les évènements ne sont pas si prompts dans leurs déductions que l'esprit humain ¹ ». Il n'attache aucun prix « à ces comparaisons, à ces parallélismes dans lesquels on se plaît quelquefois à faire entrer, de gré ou de force, les faits historiques ² ». Sans doute l'idéal est nécessaire à l'histoire, « l'histoire même en veut », comme il est « l'essence de la poésie » ; mais « l'idéal aussi a besoin d'être vrai, complet, harmonique ³ ». La tâche de l'historien est de retrouver les « faits généraux », l'enchaînement des causes et des effets.

C'est là, pour ainsi dire, la portion immortelle de l'histoire..... le plus puissant et le plus glorieux de tous les besoins intellectuels est le besoin de généralité, de résultat rationnel, mais il faut bien se garder de le satisfaire par des généralisations incomplètes et précipitées. Rien de plus tentant que de se laisser aller au plaisir d'assigner sur l'heure et à la première vue le caractère général, les résultats permanents d'une époque, d'un évènement. L'esprit humain est, comme la volonté humaine, toujours pressé d'agir, impatient des détails, avide de liberté et de conclusion ⁴.

On a trop souvent pris le parti d'ignorer la « chronologie morale ⁵ ». Dans l'histoire des sociétés plus encore que dans celle des individus, « il y a péril à méconnaître la variété des origines, la complication et la lenteur de la

t. VII, de la *Revue*, indique que l'article est de G.). Il se réclame ici de « Polybe, Machiavel, Bossuet, et presque tous les historiens du siècle dernier, Montesquieu, Robertson, Hume, Voltaire... »

1. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 10, 151. — 2. Id., *ibid.*, p. 242. — 3. Id., *Civilisation en France*, t. I, p. 225 (les Barbares). — 4. Id., *Civilisation en Europe*, p. 349-350. — 5. Id., *ibid.*, p. 184. Cf. p. 185 : « Tout cela a été partiel, successif, jeté çà et là dans l'espace et dans le temps. Ne vous attendez pas à retrouver, dans le récit des faits, cet ensemble, cet enchaînement prompt et systématique. »

formation ¹ ». Et Guizot de montrer le remède préventif à côté du danger lui-même ; il faut, selon les tendances modernes en tout ordre de recherches, se faire « un esprit de rigueur, de prudence, de réserve, l'esprit scientifique » ; là seulement sera selon lui « la méthode philosophique ² ». Les faits seuls doivent compter pour l'historien.

Il n'y a pour l'esprit humain, Messieurs, qu'un moyen d'échapper à ce péril, c'est d'épuiser courageusement, patiemment l'étude des faits, avant de généraliser et de conclure. Les faits sont pour la pensée ce que les règles de la morale sont pour la volonté. Elle est tenue de les connaître, d'en porter le poids ; et c'est seulement lorsqu'elle a satisfait à ce devoir, lorsqu'elle en a mesuré et parcouru toute l'étendue, c'est alors seulement qu'il lui est permis de déployer ses ailes et de prendre son vol vers la haute région où elle verra toutes choses dans leur ensemble et leurs résultats ³.

On a cité tout au long, avec une juste admiration, la page éloquente où, en s'aidant de termes auxquels les progrès contemporains de la science expérimentale donnaient une valeur particulière, Guizot formule sa propre théorie de l'histoire, qui pour être complète doit être non pas seulement et à la fois une « anatomie historique » et une « physiologie de l'histoire » mais en même temps une « biologie », et montrer l'homme « vivant ⁴ ». Mais il y a quelque inexactitude à l'appeler après cela « un grand historien penseur ou philosophe ».

Les hautes questions de la *philosophie morale* ne le

1. Id., *Civilisation en France*, t. III, p. 27. — 2. Id., *ibid.*, t. I, p. 22 ; cf. p. 24, selon Guizot, les idées et les théories n'ont plus leur influence que dans le domaine des théories économiques ; partout ailleurs, le cours de la civilisation a substitué à leur empire celui des faits.

3. Id. *Civilisation en Europe*, p. 350. — Cf. *Civ. en France*, t. I, p. 315 : « la recherche des faits, l'étude de leur organisation, la reproduction de leur forme et de leur mouvement, voilà donc l'histoire telle que la veut la vérité... » — 4. Id., *Civilisation en France*, t. I, p. 314-315 ; cité par Flint, *Philosophie de l'Histoire en France*, p. 251. — Cf. *Discours Académiques*, p. 141 (Rapport sur le concours d'histoire en 1850) : « De même que la description anatomique la plus exacte des corps humains ne serait point le portrait de l'homme et de sa vie, de même le recueil le plus complet des faits consignés dans les documents historiques n'est point l'histoire, qui est la vie de l'humanité. »

laissent pas indifférent, on l'a vu ; mais il ne va pas « les chercher ». Il ne songe pas à se dérober à cette « nécessité » de son travail et de son temps, il accepte, « franchement, cette inévitable alliance de la philosophie et de l'histoire », comme une loi qu'impose « l'état actuel du monde ¹ ». Mais cette alliance est plutôt, dans son esprit, un alliage par parties inégales... « Ce qu'il faudrait *après* le cours de M. Guizot sur la civilisation, disait Amédée Duquesnel, ce serait une philosophie de l'histoire. Elle seule pourrait désormais compléter ce grand travail ; elle seule est destinée à présenter le magnifique tableau des développements de l'humanité dans l'unité ; elle seule peut retracer avec assurance l'ensemble des lois indestructibles sous l'empire desquelles le genre humain marche, par un mouvement éternellement libre, à l'accomplissement de ses destinées ². » Sur le moment, quelques-uns avaient été dupes « Cours singulier ! » s'écriait la *Quotidienne* : « une histoire sans faits, sans dates, sans noms, sans principes. Des mots sonores, des aperçus hasardés sur des institutions défigurées plutôt que mal comprises : voilà le cours de M. Guizot ³ » : elle lui reprochait de prendre pour modèle Hume plutôt que Bossuet : ce contre quoi Guizot protestera ⁴. Eckstein lui-même avait d'abord appelé toute « l'attention des penseurs » sur la tentative que faisait Guizot, pour substituer à la manière de Bossuet une philosophie nouvelle de l'histoire ; puis il se ravisa, et lui reconnut « le véritable sens, le vrai tact, la connaissance réelle de l'histoire », en lui déniaut l'intention ou, comme il dit, l'esprit philosophique ⁵.

1. Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 99-104.

2. Am. Duquesnel, *Du Travail intellectuel en France*, t. II, p. 232 (c'est nous qui soulignons le mot *après*) ; p. 294 note, il s'excuse d'avoir traité si longuement de l'œuvre de Guizot : « c'est que nous l'avons considéré comme l'expression philosophique d'une grande partie de la France contemporaine sur l'histoire générale, comme le travail historique le plus synthétique de notre temps ». — 3. *La Quotidienne*, 2 juin 1828. p. 3.

4. Voir par exemple le fragment précédemment cité de l'*Introduction* mise par Guizot à la traduction de Hallam (p. 458, note 3), et plus loin ce que lui-même dit de sa longue intimité avec Barante.

5. Eckstein, dans le *Catholique*, t. I, p. 400 et t. XII, p. 263 ; cf. t. IV, p. 5. Cf. dans le *Correspondant*, 1829, n° 6, p. 42 : « rien ne révèle des idées fondamentales, une doctrine, une philosophie » ; cf. *ibid.*, t. I, p. 151 (n° 19) ; et du même, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire* (1854),

L'histoire *analytique*, telle que la conçoit Guizot, ne ré-
cuse pas la philosophie de l'histoire de Herder ni d'autres,
mais l'englobe et l'absorbe. L'ancienne méthode, la *syn-
thétique*, prétendait être une méthode de création, mais,
quelque puissance intellectuelle qu'on y mît en œuvre, n'en-
fantait « que des chimères sans valeur,..... mesquines au
fond sous une apparence de grandeur ¹ ». Il le concède :
« la *portion* même qu'on est accoutumé à nommer la *por-
tion* philosophique de l'histoire, les relations des évène-
ments, le lien qui les unit, leurs causes et leurs résultats,
ce sont des faits, c'est de l'histoire, tout comme les récits
des batailles et des événements visibles ² ». Mais la con-
cession n'est qu'une revendication. L'histoire totale, celle
qu'il appelle l'histoire de la civilisation, est « une œuvre
nouvelle, à peine ébauchée ³ ». Les essais que des érudits
ou des philosophes ont tentés, d'une histoire du développe-
ment général de l'humanité — recherches savantes ou
brillantes considérations — ont toujours été édifiées sur
une base toute spéciale. Bossuet, Montesquieu, ont donné
« de glorieux essais d'une histoire de la civilisation ». Mais
l'un s'est tenu presque exclusivement à l'histoire des
croyances religieuses, l'autre à l'histoire des institutions
politiques ; « ces deux grands génies ont ainsi borné leur
horizon ⁴ ».

Et Herder ? pensera-t-on. Guizot a-t-il oublié le « grand
ouvrage sur l'histoire de l'humanité » ? ou veut-il ignorer
l'hommage éclatant récemment rendu par Quinet, en une
« introduction remarquable » dont il dira plus tard se sou-

p. 80 : » derrière l'un et l'autre cours (Cousin et Guizot), il y a tous les
grands éléments d'une philosophie de l'histoire ». — Cf. encore Roux-
Lavergne, *De la Philosophie de l'histoire* (1850), p. 157 : Guizot « a traité
l'histoire en philosophe, mais n'a pas fait une philosophie de l'histoire ».
Bardoux n'en assurera pas moins que Guizot « a ouvert l'ère de l'his-
toire philosophique proprement dite » (*Guizot*, p. 118 ; cf. p. 129, 130 ; la
p. 129 emprunte à l'Avant-propos de l'Éditeur de 1840 à la *Civilisation
en Europe* ; la p. 130 reprend quelques expressions de Guizot lui-même).

1. Guizot, *Civilisation en France*, t. I, p. 34.

2. Id., *Civilisation en Europe*, p. 6 (c'est nous qui soulignons).

3. Id., *Civilisation en France*, t. II, p. 399.

4. Royer-Collard, envers qui nous savons la reconnaissance de Guizot,
avait du lui prêcher Montesquieu, dont il fut l'élève et se réclama : voir
E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 290, 304.

venir avec « un affectueux intérêt ¹ » ? Mais Guizot continue : « Que dire des esprits d'un ordre inférieur ? Evidemment, érudite ou philosophique, l'histoire jusqu'ici n'a jamais été vraiment générale ; elle n'a jamais suivi simultanément l'homme dans toutes les carrières où son activité s'est déployée..... ² »

Quelques années plus tôt — avant Quinet — Herder n'était-il pas impliqué dans le blâme que donnait aux philosophes de l'histoire l'auteur des *Origines du Gouvernement Représentatif*, attiré par l'histoire anglaise, mais résolu à ne l'étudier que du point de vue politique, à n'y prendre que des leçons de « philosophie politique », tout en revendiquant contre l'école « philosophique » les droits de l'école « historique », la sienne ³ ? Il demandait aux faits « autre chose que des récits » ; quelque charme qu'il trouvât aux vieilles chroniques, et à l'histoire de Barante son ami intime ⁴, il sentait fort bien la « nécessité » des grandes combinaisons de la philosophie historique ⁵... Et cependant il se défendait de vouloir, à l'imitation d'écrivains du siècle précédent, « ne ressusciter que le squelette du passé, pour le revêtir ensuite d'idées générales et de considérations philosophiques ». Robertson, Hume, Gibbon étaient expressément nommés, d'autres aussi, d'un mot : « la plupart des écrivains allemands sont encore dans le même système. La philosophie de l'histoire y domine, l'histoire proprement dite n'y est pas ⁶ ». Si Herder n'a pas de rang assigné parmi les représentants d'un genre historique auquel Guizot oppose le sien, et qu'il refuse d'adop-

1. Guizot, *Mémoires*, t. III, p. 181, à propos de Michelet et Quinet ; cf. p. 182 : « Encore deux esprits rares et généreux, que le mauvais génie de leur temps a séduits et attirés dans un impur chaos, et qui valent mieux que leurs idées et leurs succès. »

2. Id., *Civilisation en France*, t. II, p. 399-400. — 3. Id., *Origines du Gouvernement Représentatif*, t. II, p. 11, 129, 281-282. L'école historique..., sans nier le droit, en se le proposant même comme but, ne le prend pas pour point de départ (à la base, l'idée de fait).

4. Id., *Lettres à sa famille et à ses amis*, p. 406 (à Mrs Austen, 22 septembre 1867) : « C'était l'un, non pas de mes plus chauds, mais de mes plus anciens et plus intimes amis... 55 ans de relations sincères, sérieuses et confiantes... » ; cf. *ibid.*, p. 9 (1821) ; voir aussi Bardoux, *Guizot*, p. 51 (leur amitié en 1828), et Guizot, *Civilisation en Europe*, p. 238.

5. Id., *Origines du Gouvernement Représentatif*, t. II, p. 9.

6. Id., *ibid.*, t. II, p. 6.

ter, Herder n'a pas été non plus excepté de la condamnation, quelques éloges que Guizot ait pu jadis avoir à son adresse.

A l'heure où Cousin croit découvrir un nouveau système philosophique où tous les systèmes du passé viendraient se retrouver et se fondre, Guizot veut constituer une science historique nouvelle. Son histoire, dira l'éditeur de 1840, « est le résumé de toutes les histoires, et ne peut être faite qu'en les prenant toutes pour matériaux ¹ ».

Son imagination, dès avant les débuts du romantisme en France, avait failli — peut-être — faire de lui un Herderien. Cette influence qui semblait s'indiquer n'a pas tenu contre des souvenirs plus profonds et des lectures plus fortes, contre une foi vivace et entière, contre les leçons d'une grande vie.

1. Id., *Civilisation en Europe*, éd. de 1840, Avertissement de l'Éditeur.

CHAPITRE II

Réactions ?

I. — Herder et deux théoriciens du Catholicisme : De Maistre et Bonald.

- I. — *De Maistre et Bonald*, que tout réunit, sont inséparables même relativement à Herder, que tous deux ont nommé, sans le connaître beaucoup ; hostiles pour bien des raisons, et cependant parfois, à leur insu, proches de lui.
- II. — L'érudition allemande de J. de Maistre ; son anti-kantianisme ; ses autorités ; ses ennemis jurés ; hostilité au protestantisme et à toute *philosophie*. — Bonald et l'Allemagne, et Kant : anti-philosophe, anti-révolutionnaire, anti-*métaphysique* ; son vrai maître de philosophie : Bossuet.
- III. — Malgré tout, de Maistre (peu exégète, peu philosophe de l'histoire, théoricien de la politique expérimentale, et qui ne voit l'homme que sous la main de Dieu) voisin parfois de Herder : lutte du bien et du mal, liberté et Providence. — Bonald lui aussi a quelques analogies critiques avec Herder : langage, littératures comparées (si éloigné qu'il soit de la philosophie de l'histoire).
- IV. — Par comparaison à Herder, peu connu d'eux, une nuance dans leur absolutisme. — Que la politique expérimentale, la critique même, peuvent mener à la philosophie de l'histoire. Que Herder pourrait attirer des croyants qui ne seraient pas absolus.

IL est difficile de séparer De Maistre et Bonald, même pour les opposer à Herder, que le second nomme et que l'autre a cité. L'un, Français sans l'être ¹, a pensé, une bonne part de sa vie, loin de France, et l'autre « était devenu penseur et écrivain aux frontières de la France ² ».

1. J. de Maistre à Bonald, novembre 1817 : *Lettres et Opuscules inédits*, t. I, p. 436 : « ... Français... Je le suis bien, moi qui ne le suis pas. »

2. Bartholmèss, *Doctrines Religieuses*, t. II, p. 505. — Cf. Chateaubriand

Ils ont donné, à un an de distance, leur première œuvre de combat ¹, à peine terminée cette Révolution dont ils ont, l'un et l'autre, partout dénoncé et poursuivi l'esprit. Sinon leurs tendances ², du moins leurs conclusions sont très voisines. Improprement peut-être, B. Constant désigne Bonald comme successeur de J. de Maistre ³ qui, on l'a dit, a laissé « des admirateurs et pas un disciple ⁴ ». Bonald lui-même revendique son indépendance vis-à-vis de son illustre ami et contemporain :

Je n'ai été ni son disciple, ni son maître. Nous ne nous sommes jamais vus, mais je le regarde comme un de nos plus beaux génies et m'honore de l'amitié qu'il m'accordait et de la conformité de nos opinions. Il m'écrivait peu avant sa mort : « Je n'ai rien pensé que vous ne l'ayez écrit, et je n'ai rien écrit que vous ne l'ayez pensé. » L'assertion, si flatteuse pour moi, souffre cependant, de part et d'autre, quelques exceptions ⁵.

Il n'en sera que plus intéressant de le constater, Herder n'est pour rien — ni l'Allemagne — dans la constitution de leurs théories, traductions spontanées des réactions, des

cité par Pailhès, *Chateaubriand sa femme et ses amis*, p. 111 : « C'est dans l'obscur chaumière d'un paysan d'Allemagne, au fond d'une terre étrangère, qu'il a composé sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*. » Cf. *Spectacle du Nord*, 1802, t. XXIV, p. 388 note : « M. de Bonald a publié en Allemagne, il y a quelques années... »

1. Bonald, *Théorie du Pouvoir...* 1796 ; de Maistre, *Considérations sur la France*, 1797. — 2. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 69 : « Si ces deux hommes se croient d'accord, c'est qu'ils se rencontrent, et encore à peine, aux mêmes conclusions, sans du reste y arriver jamais par les mêmes chemins. Etc... »

3. B. Constant, *De la Religion*. t. IV, p. 143 note : « Ferrand, Bonald, d'Eckstein, n'ont emprunté de son système que ce qu'il y a de faux. » A noter qu'en 1819 il est arrivé à Bonald d'« impatienter » J. de Maistre : de Maistre, *Lettres et Opuscules inédits*, t. I, p. 469.

4. E. Laboulaye, *Essai sur Savigny*, p. 51 : « Son génie effrayait plus qu'il ne persuadait, etc... » (en opposition à Savigny).

5. Bonald, *Démonstration philosophique du principe constitutif de la Société*, p. 198, note. — Cf. de Maistre, *Soirées*, t. I, p. 148, Bonald cité sur les *idées innées* ; p. 149 : « Celui qui tenait ce discours il y a plus de dix ans, se doutait peu alors qu'il était à la veille de devenir le correspondant et bientôt l'ami de l'illustre philosophe dont la France a tant de raison de s'enorgueillir. »

insurrections de leur foi sous la leçon des faits contemporains.

Herder n'est pour rien non plus dans l'écart qui sépare ces deux esprits et accentue ce qu'a d'original, chez l'un et chez l'autre, leur action concordante et non concertée : celui-ci plus entier, féru de formules dont rien n'atténue la roide énergie ; celui-là, presque aussi peu informé, presque aussi partisan, mais que peut-être une existence moins uniforme avait assoupli et rendu moins absolu.

I

On a cru apercevoir des analogies, mais toutes fortuites, entre Bonald et Hamann. On a cru en découvrir entre J. de Maistre et Savigny, de même entre J. de Maistre, opposé à Rousseau, et Hegel conciliateur de certaines théories d'Aristote et de Rousseau ¹. On peut en trouver de même entre J. de Maistre et Herder, entre Bonald et Herder.

De fait nous avons vu Bonald, à propos de la question juive nouvelle en France, citer l'*Adrastea* du « célèbre Herder », sans que les célébrités allemandes paraissent lui faire plus d'impression qu'à la grande majorité de ses contemporains, prompts à gratifier d'un adjectif louangeur des écrivains qu'ils ne lisaient guère ².

De fait encore, Herder a eu les honneurs d'une *Soirée de Saint-Petersbourg* ³. A propos de la Prière, le Chevalier vient de citer quelques vers de Voltaire ; l'occasion est trop belle pour le Comte, de lâcher bride à son « espèce de rage sainte » et dire une bonne fois de plus ce qu'il pense de lui. Puis, le Sénateur s'inscrivant en faux contre les « apparences séduisantes » du système des lois naturelles, invariables, qui « mène droit à ne plus prier..., au fatalisme, et ferait de l'homme une statue ⁴ », le Comte enché-

1. Blennerhassett, *M^m de Staël*, t. III, p. 389 ; Ed. Laboulaye, *Essai sur Savigny*, p. 51, reproduit dans *Etudes contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves*, p. 271 ; A. Espinas, *Des Sociétés Animales*, Introd. historique, p. 59. — 2. Voir plus haut page 174.

3. J. de Maistre, *Soirées*, 4^e Entretien, t. I, p. 258 et, aux Notes, p. 283 (1^{re} éd., p. 293 et 352). — 4. Id., *ibid.*, p. 243, 247 (1^{re} éd., p. 276, 281).

rit : « Ces règles immuables et cette chaîne inflexible des évènements, dont on a tant parlé », il ne les voit nulle part, quoi qu'en aient dit « tous les philosophes de notre siècle ». Il ne saurait y avoir dans la nature que « ressorts souples », l'action des êtres libres s'y combinant fréquemment avec les lois matérielles, comme le prouvent l'influence des prières humaines sur la hauteur des pluies, ou l'influence de la cérémonie des Rogations sur la fécondité des terrains, ou, tout aussi bien, l'intervention décisive du propriétaire en matière d'élevage ou de greffe. Affirmation de lois invariables ? simple moyen d'empêcher l'homme de prier. Protestation contre les « châtimens divins » sous forme de fléaux matériels, tels qu'éruptions, secousses sismiques ou autres ? colère de « mécréants ¹ ». Et nous revenons à Voltaire, à son poème sur le désastre de Lisbonne, à son opposition « téméraire » de la douleur et du mal inévitables à la liberté, à l'équité, à la bonté de Dieu ². Et de Maistre se rappelle l'indignation qu'il eut « un jour » à lire le « sermon » de Herder à Voltaire, qu'il accusait « sérieusement » de blasphémer dans son poème l'éternelle sagesse, en s'y plaignant à la Providence du récent cataclysme, alors que la dissociation des éléments dont sont constituées les choses humaines n'est « comme leur agrégation, qu'une loi nécessaire de la nature ³ ». Une fois la citation faite « de mémoire », J. de Maistre ne disconviendra pas qu'elle comporte « un peu de caricature », bien que le sens en ait été présenté « très exactement ⁴ ». Les « propres paroles » de Herder, reproduites après coup, ne disaient pas l'homme et les choses humaines « débiteurs du néant » mais « de la terre et des élémens ». Les « lois de la nature » en vertu desquelles l'homme se voit redemander par les éléments « ce qui est à eux » étaient présentées par Herder comme « lois éternelles de la sagesse et de l'ordre », non pas comme lois « nécessaires » ou fatales. Et le blâme que Herder fai-

1. J. de Maistre, *Soirées*, t. I, p. 255, 256-257 (1^{re} éd., p. 290, 292).

2. Id., *ibid.*, p. 258-260 (1^{re} éd., p. 293, 295).

3. Id., *ibid.*, p. 258 (1^{re} éd., p. 293).

4. Sur l'érudition partielle et peu *topique* de J. de M., sur son habitude de citer sans grand souci du contexte, et en faussant parfois le sens, v. C. Latreille, *J. de M. et la Papauté*, p. 43, 81 (à propos du Pape).

sait de la « plainte bien peu philosophique » de Voltaire, « presque un blasphème », était d'un meilleur chrétien qu'on ne veut bien le dire encore ¹.

N'empêche que pour son malencontreux et discret « sermon » à Voltaire, Herder, « évêque de Weimar », associé d'ailleurs à Epictète et à tous les tenants de la philosophie « jusqu'à la fin des siècles », s'est vu traiter de la belle manière. Barruel jadis n'eût pas mieux parlé, ni plus injustement, de « l'honnête comédien qui enseignait l'Évangile en chaire et le panthéisme dans ses écrits ² ». Aussi, quelle audace, pour un ministre d'erreur, de n'être pas en tout plus Voltairien que Voltaire ?

Herder ne semble pas avoir été autrement connu de J. de Maistre, germaniste médiocre, anti-Kantien qui ignore Kant, sans doute, aussi, anti-Herderien qui ignore Herder, — opposé au rationalisme du XVIII^e siècle et à tout ce qui y ressemble de près ou de loin, opposé au protestantisme, libéral ou non, opposé à tout ce qui a pu être tenté pour rendre à l'homme quelques droits sur sa propre histoire.

Quant à Bonald, de l'Allemagne il sait moins encore que J. de Maistre. Il est, comme lui, plus farouchement que lui, opposé à tout ce qui est rationalisme et esprit du XVIII^e siècle. Il n'a, pas plus que lui, la moindre notion de ce que serait une manière philosophique d'écrire l'histoire, une « philosophie de l'histoire » ; les idées qu'il affirme sur le rôle de l'homme dans les affaires de ce monde sont aussi éloignées de Herder que celles de J. de Maistre.

Et pourtant, l'un et l'autre, l'époque où ils ont vécu les amène, à elle seule, à une sorte de conception politique et religieuse de l'histoire, en certains points voisine de l'esprit

1. J. de Maistre, *Soirées*, t. I p. 283, 1^{re} éd., p. 352 (Notes) : « Voyez le bon chrétien ! » Il indique : liv. I, chap. III des *Ideen « für die » Philosophie der Geschichte der Menschheit* ; sa traduction (abrégée), est assez exacte, sauf un faux sens. « Ne sommes-nous pas, nous et tout ce qui nous appartient, et même notre demeure, les débiteurs de la terre et des éléments ? » Herder disait « notre demeure, la terre » (éd. Suphan, t. XIII, p. 24). Là où il disait : « Es war ein unphilosophisches Geschrei.. » Quinet traduit (t. I, p. 19) : « Voltaire fut désavoué par la philosophie » ; le modèle anglais qu'il a suivi disait (p. 9) : « Very unlike the conduct of a philosopher was the complaint made by V... »

2. J. de Maistre, *Soirées*, t. I, p. 258 (1^{re} éd., p. 293) ; cf. la citation de Barruel donnée plus haut, page 147.

de Herder. Vraisemblablement sans le connaître beaucoup mieux que de nom, ils sont parfois, à leur insu, proches de lui.

II

En fut-il de Herder comme des érudits allemands que J. de Maistre cite ici et là : Heyne, Wolf, Meiners ¹, des brochures allemandes anonymes que des amis germanisants ont pu lui signaler ou qu'il a parcourues, attiré sans doute par le titre qui promettait des arguments à sa polémique religieuse ² ? On ne voit pas qu'il ait été en relations avec M^{me} de Krüdener ³. Mais a-t-il su le nom de Herder par M^{me} Swetchine, qui fut liée avec lui et eut quelques volumes de Herder ⁴ ? Un de ses intimes de Saint-Pétersbourg, pour chatouiller sa fibre anti-voltairienne, lui a-t-il indiqué ce fragment des *Idées* ⁵ ?

Les caractères gothiques le rebutaient, « l'enseignement

1. J. de Maistre, *Soirées*, t. II, p. 307, *Du Pape*, t. II, p. 138 (Heyne — en latin — sur Pollion) ; *Du Pape*, t. II, p. 172 (Wolf, *Protégomènes*) ; *Lettres et Opuscules inédits*, t. II, p. 265 (Meiners, titre allemand défiguré) ; *Essai sur le principe générateur*, p. 51 note (Campe, *Recueil de Voyages*).

2. J. de Maistre, *Essai sur le principe générateur...*, p. 69 note (Die Siegesgeschichte der christlichen Religion, in einer gemeinnützigen Erklärung der Offenbarung Johannis, Nüremberg, 1799, « auteur anonyme mais très connu » ; ce même ouvrage paraît être cité dans les *Lettres et Opuscules inédits*, t. I, p. 174, 1809, au Roi) ; — *Du Pape*, t. I, p. 235 note (Der Triumph der Philosophie im 18^{ten} Jahrhunderte « livre allemand très remarquable et très connu ») ; — *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, p. 287 (Posselt, sur l'Hillebrandisme). — Sur ce *Triumph der Philosophie*, sur l'aide que prête à J. de M. son fils Rodolphe qui sait l'allemand, v. C. Latreille, *J. de M. et la Papauté*, p. 70.

3. Elle ne semble pas être allée à Saint-Pétersbourg, après le voyage qu'elle y fit en 1784 avec son mari, nommé alors à l'ambassade de Venise : J. Turquan, *La h^{me} de Kr.*, p. 14. Cf. plus haut p. 284.

4. De Falloux, *M^{me} Swetchine*, t. I, p. 63, 53 (il n'y eut pas grande intimité intellectuelle, dit Falloux). Nous retrouverons M^{me} Swetchine en étudiant l'accueil fait par les catholiques à la philosophie de l'histoire.

5. Dans les *Notes au Premier Entretien des Soirées* (t. I, p. 65), de Maistre cite un développement donné à une observation d'Hippocrate par Barthez, *Nouveaux Elémens*. — Barthez, on l'a vu, citait Herder. Ont-ils puisé, de Maistre et lui, à une source commune ?

germanique », en général, lui répugnait ¹ ; peut-être qu'il « ne comprenait pas mieux l'allemand que l'anglais ² ». Il n'admit guère qu'un philosophe comme Kant prétendît « non content de nous proposer d'apprendre l'allemand (certes c'était bien assez !)... nous forcer d'apprendre encore le Kant ». Dans la révolution philosophique opérée par le même Kant il ne voulut voir qu'« une fermentation passagère, un enthousiasme de commande, un frémissement scolastique toujours borné à la rive droite du Rhin », et fit écho de loin au « rire » qui, dans la France de son temps, accueillit « ces belles choses », expliquées par les *drogmans* de la « Pythonisse énigmatique » dont l'« orgueil aigre et exclusif » refusait de devoir rien à personne et « n'a rien voulu dire comme les autres hommes ³ ». Hostile à Kant « avant tout examen », de principe, d'« instinct », par ce misonéisme intellectuel qu'il appelait l'« aversion machinale de tous les bons esprits pour les innovations ⁴ », il s'en fallait de beaucoup que De Maistre connût assez la querelle pour se ranger avec ceux des Allemands qui s'opposaient à Kant, et recourir à Herder contre lui comme avait failli faire Portalis ⁵. Les lectures qu'il accumulait « systématiquement, la plume en main ⁶ », ont été entre-

1. J. de Maistre, *Lettres et Opuscules inédits*, t. I, p. 304 (juillet 1813) : « ... un livre... j'espère qu'il ne sera pas écrit en lettres allemandes » ; *ibid.*, t. I, p. 33 (octobre 1815) : « C'est l'esprit philosophique moderne perfectionné par je ne sais quel amour du bizarre, qui s'approche beaucoup de l'extravagance. »

2. Scherer, *Mélanges de Critique religieuse*, p. 270-271 ; cf. plus haut : « il savait plusieurs langues, mais il les savait mal » ; opposer à ceci C. Latreille, *ouvr. cité*, p. 41 (et *ibid.*, p. 71 : J. de M. et l'anglais, notamment Burke).

3. J. de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 12 ; cf. t. II, p. 31 : « tout le venin de Kant appartient à Bacon » ; et *Soirées*, t. I, p. 282 (notes du 4^e Entretien) sur « Hant » d'après la notice tirée du *Frey müthig* dans le *Correspondant de Hambourg*, du 7 mars 1804 (une phrase, d'intérêt anecdotique, est citée incorrectement).

4. J. de Maistre, *Essai sur le principe générateur...*, p. 55 : « Le mot de réforme, lui-même et avant tout examen, sera toujours suspect à la sagesse, et l'expérience de tous les siècles justifie cette sorte d'instinct ».

5. Voir plus haut page 207 et suiv.

6. J. de Maistre, *Lettres et Opuscules inédits*, t. I, p. XXI (Notice). — Cf. dans les *Soirées*, 1^{er} Entretien, p. 11 : « Tous mes livres sont là sous ma main ; il m'en faut peu, car je suis depuis bien longtemps bien convaincu de la parfaite inutilité d'une foule d'ouvrages qui jouissent encore d'une grande réputation »... ; p. 22 (l'instinct secret, à peu près infail-

prises dans un esprit de polémique strictement orthodoxe et exclusif. Feuilletterait-on même les « registres » avec « table des matières par ordre alphabétique » où il consignait ses propres extraits de lectures et les réflexions que lui inspiraient ces « passages remarquables ¹ », selon toute vraisemblance Herder n'y figurerait pas. On y trouverait les anciens, Platon, « toujours le premier sur la route des grandes vérités ² », Plutarque, saint Jean Chrysostome, Origène et bien d'autres, grecs ou latins ³ ; Malebranche dont il fit grand éloge, la *Palingénésie* de Bonnet ⁴ ; puis toute la série des écrivains du « siècle des folies ⁵ », ses ennemis intimes, à lui « dont toute la vie s'est passée avec les philosophes du xviii^e siècle, dont l'esprit en a pris toutes les formes, et qui leur doit le petit nombre d'idées qu'il a ⁶ » : Voltaire dont l'« urne..... ressemblait à ces vaisseaux du Levant qui recèlent la peste dans les précieuses cargaisons qu'ils nous rapportent », mais que Scherer l'accuse malignement d'avoir « retourné ⁷ » ; Rousseau dont il prend le contre-pied pour montrer l'homme né sociable et partiellement mauvais, et dont le « redoublement de folie » lui paraît « véritablement inconcevable ⁸ » ; Condorcet,

libre lorsqu'il s'agit de philosophie rationnelle, de morale, de métaphysique et de théologie naturelle). « Il est infiniment digne de la suprême Sagesse, qui a tout créé et tout réglé, d'avoir dispensé l'homme de la science dans tout ce qui l'intéresse véritablement. »

1. Id., *Lettres et Opuscules inédits*, t. II, p. 249, t. I, p. XXI.

2. Id., *Essai sur le principe générateur...*, p. 29, 41, 26-27.

3. Id., par exemple *ibid.*, p. 14, 29, 47, 12, 54 et (Cicéron, Tacite, Tite Live), p. 6, 12, 16, 55.

4. Id., *Soirées*, t. I, p. 133, t. II, p. 200, cf. 210 n, 224 (Malebranche) ; *ibid.*, t. II, p. 148 note, 210 (Ch. Bonnet) ; t. I, p. 16, et ailleurs, il cite Pascal (cf. *Essai sur le principe générateur*, préface, p. 5).

5. Id., *Essai sur le principe générateur*, p. 16 ; cf. 36 « épouvantable livre » ; *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, p. 271 : « fleuve de fange qui roulait des diamants ».

6. B. Constant, *Journal Intime*, p. 85. — Cf. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 15 : « C'est le xviii^e siècle brutalement nié, repoussé, raillé du premier coup » ; p. 65 : « il est la négation du xviii^e siècle, même dans sa personne » ; p. 66 : « et cependant il en est, de ce siècle... » ; p. 67 : « c'est l'esprit du xviii^e siècle contre les idées du xviii^e siècle ».

7. J. de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. II, p. 271 ; cf. *Essai sur le principe générateur...*, p. 45, note 1. — Scherer, *Mélanges de Critique religieuse*, p. 269 (à propos du livre *Du Pape*).

8. J. de Maistre, *Œuvres Inédites, Mélanges*, p. 441 (cf. A. Espinas,

Cabanis, Condillac, le « ridicule et funeste Condillac » dont il voudrait voir la France « désinfatuée », souvent unis à Rousseau, tous trois, dans le même anathème ¹ ; et Locke aussi ², et plus qu'eux tous sans doute Bacon, dont il se vante d'avoir « complètement démonté » le *Nouvel Instrument*, à qui il consacre tout un livre, comme au plus ancien de « ces novateurs » dangereux, dont chacun inventa « un mot qui sert de point de ralliement à ses disciples, s'il doit en avoir : Bacon avec son *induction*, Kant avec sa *critique*, Condillac avec son *analyse* ont enrôlé la foule. Ils ont fait secte ³..... »

Contre l'irreligion qui est « canaille », contre la *philosophie*, qui a perdu la Noblesse imprudemment alliée avec elle et dont « l'orgueil féroce et rebelle..... ne s'accoutume de rien ⁴ », De Maistre va chercher des arguments jusque chez les Illuminés, dont il déclare avoir « étudié à fond » le système ⁵. Mais pour aller en demander au surintendant des églises de Weimar, il a en trop grande horreur l'« élixir du protestantisme », cette religion qui « n'est pas une religion, mais une négation », qui lui apparaît comme l'« insurrection de la raison individuelle contre la raison générale, et... par conséquent tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais ». Il voit dans le protestantisme « le grand ennemi de l'Europe, qu'il importe d'étouffer par tous les moyens qui ne sont pas des crimes, l'ulcère funeste qui s'attache à toutes les souverainetés et qui les ronge sans

Des Sociétés Animales, p. 62) ; *Essai sur le principe générateur*, p. 45 note 1 ; et *Soirées*, 2^e Entretien, t. I, p. 106 : « Rousseau, dans une de ses rapsodies sonores... »

1. Id., *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 12, 10 ; *Essai sur le principe générateur*, passage précédemment cité ; *Soirées*, t. I, p. 135, 143.

2. Voir par exemple tout le 6^e Entretien des *Soirées*, dirigé contre Locke. — 3. J. de Maistre, *Examen de la philosophie de Bacon*, t. I, p. 322 (fin du 1^{er} vol.), et t. I, p. 10.

4. Id., *Lettres et Opuscules inédits*, t. II, p. 262, 263 ; *Soirées*, t. II, p. 132 : « Pourquoi a-t-on commis l'imprudence d'accorder la parole à tout le monde ? C'est ce qui nous a perdus... »

5. Id., *Lettres et Opuscules inédits*, t. I, p. 370 (1816), cf. p. 339 ; *Soirées*, 11^e Entretien, t. II, p. 292 : «... illuminés et francs-maçons... C'est ce que certains Allemands ont appelé le christianisme transcendantal » ; cf. t. II, p. 200, M^{me} Guyon (après Spinoza) ; t. I, p. 67 (Notes du 1^{er} Entretien) il cite l'« élégant théosophe » Saint-Martin ; cf. t. II, p. 224, 294. Pour ce qui est de Saint-Martin, cf. Sainte-Beuve, *Prem. Lundis*, II, 57.

relâche, le fils de l'orgueil, le père de l'anarchie, le dissolvant universel ¹... » Il aspire de toute sa foi au jour où « les savants français seront chrétiens... les savants anglais... catholiques, ce qui doit bien cependant arriver une fois ² ». Des Allemands, il n'a cure.

De même Bonald, aussi hostile et moins érudit. Il lui est arrivé de nommer, sans admiration, ceux des Allemands qui furent à la mode en France à la veille de la Révolution : Gessner, le *Werther* de Goethe, Kotzebue, d'autres gloires de la scène allemande, ou du roman allemand, Klopstock lui-même ³. Cela entre 1802 et 1806, peu après avoir quitté l'Allemagne et Heidelberg où, nous dit-on, il se rappelait mieux le patois de Rouergue qu'il n'apprenait l'allemand ⁴. Tout ce qu'il semble en avoir rapporté, ce sont des notions générales sur la contexture de la langue allemande, riche en composés mais pauvre en harmonie et en « expressions morales ⁵ », très « abondante » mais de construction embarrassée et pénible, et de prononciation dure ⁶. L'excellence du français est pour lui un dogme ; il en veut d'ailleurs à l'allemand d'avoir été, de toutes les langues de l'Europe où s'est essayé le monstre révolutionnaire, celle où l'« enfant de l'athéisme et de la philosophie » a fait le plus de progrès ⁷. A part les Allemands en vogue avant

1. Id., *Lettres et Opuscules inédits*, t. I, p. 459 (1818); cf. t. I, p. 355 : la Société Biblique, « évidemment une machine protestante ». *Œuvres inédites*, t. II, p. 369 (1819) : « toutes les fois qu'il affirme (le protestantisme), il est catholique » ; ibid, t. III, *Mélanges*, p. 510 (Turin, 1798) Réflexions sur le Protestantisme dans ses rapports avec la souveraineté.

2. Id., *Essai sur le principe générateur*, p. 33.

3. Bonald, *Législation primitive*, t. I, p. 232. — *Pensées*, t. I, p. 239 : « On ne connaît pas d'ouvrage national chez les Allemands, à moins que ce ne soit leur Werther, vague, rêveur, mélancolique, dont la passion est dans la tête plutôt que dans le cœur, ne voulant ni réussir dans ses amours ni s'en guérir, et nourrissant son malheur tout exprès pour se tuer. » (Nous citerons, d'un homme aussi différent que Stendhal, un jugement assez analogue). Id., *Mélanges*, t. I, 95 (1805), 405 (1806), 367.

4. Nettement, *Hist. litt. de la France sous la Restauration*, t. I, p. 48.

5. Ceci d'après Leibnitz : voir Bonald, *Mélanges*, t. II, p. 299.

6. Bonald, *Théorie du Pouvoir*, t. I, p. 550 (notes); *Mélanges*, t. I, p. 95 (1805), t. II, p. 197 (1807).

7. Id., *Législation primitive*, t. I, p. 452 «... richesse incomparable... régnera éternellement... » (cf. *Mélanges*, t. II, p. 197 : « la langue française a tous les caractères de la richesse et n'a pas le superflu de l'abondance ». — *Mélanges*, t. II, p. 455 (1810).

son séjour outre-Rhin, il ne citera guère que les *Recherches* de Schlegel sur la langue et la philosophie des Indous, récemment commentées en français, et, à propos du langage, « des savants estimables, particulièrement en Allemagne », qu'il ne semble pas avoir approchés de près ¹. Il croit de son devoir de maudire Kant, lui aussi. Dès 1802, il l'appelait « le philosophe le plus accrédité de notre temps », usant alors de lui comme anti-sensualiste formel ² : à la date où il écrivait sa *Théorie du Pouvoir*, ne l'a-t-il pas vu tournant « toutes les têtes dans l'Allemagne littéraire... Si, las de n'être que docteur, il lui prenait envie d'être apôtre, il ne tient qu'à lui d'établir une nouvelle religion ». Plus tard, non sans le citer encore à propos de la limitation du pouvoir dans la société, Bonald jugera du tort qu'a fait à l'Allemagne du Nord « la secousse violente que la philosophie de Kant a donnée aux esprits ». Mais quand il apprécie en tant que philosophe « l'oracle de la raison, l'interprète de la nature, le messie promis à la philosophie », le plus grand artisan de fanatisme vu au monde depuis Luther, il n'en fait rien que d'après l'*Histoire Comparée* de Degérando, qu'il présente au public : il y a vu d'ailleurs que pour quelques « Kantiens purs » il y a en Allemagne « beaucoup de demi-Kantiens et d'anti-Kantiens » et que la « succession litigieuse » laissée par le maître, est déjà celle d'une gloire défunte ³.

« Philosophe de l'anti-philosophie », comme dit M^{me} de Staël ⁴, représentant, parmi les chrétiens modernes, de la philosophie de ne pas philosopher ⁵, il a rendu des oracles pour les croyants et non pas écrit pour le peuple ⁶. Vite honni des libéraux pour cause d'inintelligibilité, d' « extra-

1. Bonald, *Recherches*, t. I, p. 92, 172 (Fréd. Schœll, cité t. I, p. 165, note). — J. Manget, de Lausanne, traducteur de l'*Essai* d'Ad. Smith sur la formation des langues (Genève, 1809, in-12), analysait et commentait (p. 111-129) l'ouvrage publié à Heidelberg en 1808 par Fr. Schlegel.

2. Bonald, *Législation primitive*, p. 91.

3. Id., *Théorie du Pouvoir*, t. II, p. 440; *Recherches*, t. I, p. 76; *Démonstration philosophique*, p. 122; *Recherches*, t. I, p. 4, 41, 42, 44, 51.

4. Voir la *Notice* de M^{me} Necker de Saussure en tête de l'édition 1843 de *Dix Années d'Exil* de M^{me} de Staël, p. 123; cf. Ch. Adam, *Philosophie en France*, p. 35. — 5. Bartholmèss, *Doctrines Religieuses*, t. II, p. 495.

6. Lamartine, *Nouvelles Confidences*, iv.

vagance doctorale » et d' « absurdité imposante ¹ » chansonné par Béranger qui n'a que faire de lire, pour plaire aux rois de la sainte alliance barbaresque,

l'Alcoran
Et le Bonald et le Ferrand ²,

salué de très loin, malgré son « génie », par Chateaubriand qui semble parler en son propre nom, « comme ces pyramides, palais de la mort qui ne servent au navigateur sur le Nil qu'à mesurer le chemin qu'il a fait avec les flots ³ » : — quoiqu'il ait été, comme de Maistre, éveillé par la Révolution ⁴, il n'est pas moins anti-révolutionnaire que lui, et cette hostilité foncière à toute une doctrine est bien près d'être toute sa doctrine. Jamais expérience ne fut « plus vaste et plus décisive » ; elle a été « faite en grand sur l'humanité » : République et athéïsme, cette « secte infernale » sont tout un à ses yeux. Les amis de la Révolution n'ont point pardonné à Bonald de l'avoir « calomniée » ; et lui n'a pas désarmé, même l'âme de la Révolution épuisée par ses propres violences, puis écrasée par l'Empire et ensommeillée par la Restauration, définitivement semblait-il ; en 1817, il voyait encore en elle « le mal élevé à sa plus haute puissance ». Accablés sous un « poids immense de malheur et de honte », victimes de « cette philosophie qui a fait en Europe des progrès si effrayants », les Français du Directoire sont « malheureux ou coupables, parce que des *opinions* mensongères ont pris la place de *sentiments* vrais et profonds ⁵ ». Tout est venu de ce qu'on a voulu

1. *Décade*, t. LIV (1807), p. 66 : « le Ciel a fait découvrir à ces Messieurs (les journalistes anti-philosophes), M. de Bonald, auteur d'un ouvrage inintelligible intitulé la *Législation Primitive*, et vivant dans les montagnes de l'Aveyron, patrie du célèbre Sauvage ». — B. Constant, *Lettres à Hochel*, Genève, 4 novembre 1805.

2. Béranger, *Chansons*, la Sainte Alliance Barbaresque.

3. Chateaubriand, *Etudes Historiques*, t. I, p. XLVII (préface), à propos de la *Théorie du Pouvoir*.

4. Eckstein, dans le *Catholique*, t. I, p. 402.

5. Bonald, *Théorie du Pouvoir*, t. I, p. 313 (conclusion du livre IV), p. 269, 530, 520, 526 ; t. III, p. 372. — Ferrari, *Essai sur le principe et les limites de la philosophie de l'histoire*, p. 156. — Bonald, *Pensées*, cité par les *Archives philosophiques, politiques et littéraires*, t. I, 1817, p. 24.

suppléer à la religion par la « métaphysique des hommes à imagination » et constituer la société avec de la métaphysique : « état monstrueux », état indépendant au milieu de l'Europe chrétienne, au sein même de la civilisation, ayant pour religion l'athéisme, pour gouvernement l'anarchie, et qui « armé contre la société, ... a présenté tous les caractères de la société ¹ ». A ce vocable de *métaphysique*, Bonald prête la même signification méprisante et très vague que lui donnaient le commun des gens de son temps, décidés à proscrire d'un seul coup, d'un seul mot, toute spéculation philosophique. Bonald trouve chez les Ecossais les mots « intimité de la conscience, relativité, subjectivité, réflexivité, ... le moi... » et de cette terminologie psychologique il demeure interdit ² : « Au fond, concède-t-il, un peu à la légère peut-être, il y a de la métaphysique dans tous les ouvrages d'esprit, depuis les méditations de Descartes jusqu'aux poésies de Dorat ³ ». Mais il est pour lui deux qualités de métaphysique. La *métaphysique* de son temps ne vaut rien : Condorcet, avec son « apocalypse », sa « trompette prophétique » et ses « sophismes », n'est guère bon à citer que pour appeler une contradiction ; Condillac devient son adversaire permanent dès qu'il traite de la parole et de la pensée humaine ; l'idéologie n'est qu'« étude stérile, travail de la pensée sur elle-même, qui ne saurait produire ⁴ ». Bonald est « Rousseau retourné » dit M. Faguet, comme de Maistre, selon Scherer, *retourne* Voltaire ; de ceux qu'il combat, peut-être Jean-Jacques est-il le seul qu'il lui arrive de citer avec estime ⁵. Du siècle qui a fait la Ré-

1. Bonald, *Essai Analytique* (1800), p. 20, 25.

2. Id., Introduction à la *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*, p. 16 : « J'avoue avec une entière sincérité que, quoique assez accoutumé à des études sérieuses, je ne comprends pas un mot de ce long passage. » — 3. Id., *Essai analytique*, p. 19.

4. Id., *Théorie du Pouvoir*, t. II, p. 482, 483, 491 (la publication de l'*Esquisse* de Condorcet est contemporaine de l'ouvrage de Bonald). — *Recherches*, t. I, p. 132 (les origines humaines, barbarie, selon Condorcet) ; p. 148 cependant, il le cite avec approbation (l'humanité à ses débuts, déjà pourvue d'une langue) ; il le cite encore, *Démonstration philosophique*, p. 129, 191. — Condillac, *Législation primitive*, p. 64, note ; *Recherches*, t. I, p. 152, 187, etc. — L'idéologie, *Pensées*, t. I, p. 138 ; cf. déjà *Législation primitive*, p. 82 (contre Degérando).

5. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 119. — Contre Rousseau,

volution, seul le « savant recommandable » qu'est Charles Bonnet mérite confiance, par un heureux et noble emploi de la philosophie rationnelle » ; en dépit de « quelques opinions particulières à la croyance dans laquelle l'auteur était né », il est au nombre « des vrais amans de la nature et des vrais maîtres de la science ¹ ». Montesquieu même, dont il arrive à Bonald de se rapprocher ², a commis « beaucoup d'erreurs » ; son *Esprit des Lois*, « le plus profond des ouvrages superficiels », on le sait, a le tort grave de ne chercher « que le motif ou l'esprit de ce qui est » ; le *Traité des Causes de la Grandeur et Décadence des Romains* indique plutôt les moyens que les causes véritables ; c'est pourtant son ouvrage le plus parfait, « et même le seul du genre historique que le XVIII^e siècle puisse opposer aux *Discours (sic)* de M. Bossuet sur l'Histoire Universelle » dont les dernières pages renferment en substance tout ce qu'a pu dire Montesquieu ³.

Car il ne faut pas s'y tromper. Bonald renvoie à la métaphysique de Descartes, Malebranche, Leibnitz... Fénelon, qu'il faut, par un saut résolu d'un siècle, substituer à la dangereuse métaphysique de Bayle, Voltaire, Jean-Jacques, Helvétius, Diderot ... ⁴ ; Leibnitz, qu'il aime à citer ⁵, Male-

Législation primitive, p. 65 ; Rousseau cité, *Recherches*, I, 124, 153, 188, 232, 377 (langage) ; *Théorie du Pouvoir*, t. III, p. 46 (éducation physique) ; *ibid.*, t. I, p. xiv : « J'ai beaucoup cité M. de Montesquieu et J.-J. Rousseau... parce qu'il combat l'*Esprit des Lois* ».

1. Bonald, *Discours sur la Vie de Jésus-Christ*, p. 57, note ; cf. *Législation primitive*, p. 299 note, 427 ; l'*Essai Analytique* porte une épigraphe de Bonnet ; *Recherches*, t. I, p. 104, 291, 416, surtout t. II, p. 223 ; *Essai Analytique*, p. 19 : « tous les hommes à conceptions, depuis Platon jusqu'à Ch. Bonnet » ; *Recherches*, t. II, p. 95 : « de bons esprits... Beauzée, Blair, Bonnet ». — 2. Id., *Théorie du Pouvoir*, t. I, p. 397, cf. 494 ; mais p. 484, il lui reproche d'avoir « avili la dignité de l'homme » en faisant de lui une « production végétale soumise aux propriétés du terroir et à l'action de l'air » ; sur le climat, cf. *Recherches*, t. I, p. 9.

3. Bonald, *Mélanges*, t. II, p. 407, 247 ; *Pensées*, t. I, p. 22 ; *Théorie du Pouvoir*, t. I, p. xiv (cf. *ibid.*, p. 217 : « ... loin de percer la terre pour chercher les racines, s'arrête à considérer l'extrémité des branches » ; cf. encore *Essai analytique*, p. 29 : « ... observe le fait sans remonter au principe ». — Cf. encore sur Montesquieu, *Recherches*, t. II, p. 353, etc. ; *Théorie du Pouvoir*, t. I, p. 120, 135, etc... ; *Essai analytique*, p. 46, etc...

4. Bonald, *Essai Analytique*, p. 20.

5. Par exemple, *Recherches*, t. I, p. 111, 150 ; t. II, p. 127 ; *Mélanges*, t. II, p. 27, 218, 224, 299 ; *Législation primitive*, t. I, p. 44 note, 122 (« la lumière du Nord et le Platon de l'Allemagne »), 359 ; t. II, p. 130 note ;

branche qu'il invoque contre Locke, sont avec Fénelon et Descartes les derniers « des génies les plus brillans dont s'honorent la philosophie et les lettres ¹ » ; commencée avec Platon et saint Augustin, pour l' « homme du passé » qu'est Bonald ², la liste des « plus grands philosophes des siècles passés ³ » ne va pas plus loin. — Mais la vraie, la seule *métaphysique* selon lui, c'est la métaphysique de « l'immortel Bossuet », qui est du même coup le modèle des histoires *philosophiques* ⁴ :

Je dirai au philosophe chrétien que la religion qu'il professe est le plus vaste système de métaphysique, puisque le fondement en est la croyance d'une cause universelle ⁵.

Très tard dans le siècle, on le verra, beaucoup en reviendront à cette doctrine, et s'y tiendront.

III

Si peu qu'ils doivent l'un et l'autre à l'Allemagne, l'un n'usant ou n'abusant qu'à son corps défendant d'un texte de Herder, qui n'est pour l'autre qu'un nom, *l'esprit du temps* (comme Herder aimait à dire après Voltaire ⁶) a fait que De Maistre et Bonald ont abordé certains des domaines où Herder s'est le plus volontiers attardé. Bien que venus à ces recherches d'une région de l'horizon intellectuel opposée à la sienne, et avec des intentions d'esprit tout

Essai Analytique, p. 34 ; le *Discours sur la Vie de Jésus-Christ* porte une épigraphe de Leibnitz.

1. Bonald, *Législation primitive*, p. 42 ss.

2. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 98 ; cf. Bonald, *Essai Analytique*, p. 97, 166.

3. Bonald, *Recherches*, t. I, p. 47 ; *Législation Primitive*, p. 91, cf. p. 42.

4. Id. *Théorie du Pouvoir*, t. I, p. 67 (cf. 134, 138, et t. II, p. 242) ; *Mélanges*, t. II, p. 219. — Bossuet est très souvent cité dans *l'Essai analytique*, le *Discours sur la Vie de J.-C.*, les *Recherches*, les *Mélanges* et la *Démonstration philosophique*. — 5. Id., *Essai Analytique*, p. 18.

6. Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, chap. CLXXIV : « Ravaillac ne fut que l'instrument aveugle de l'esprit du temps, qui n'était pas moins aveugle. » Cf. par exemple Herder, *Humanitätsbriefe* II, 15, éd. Suphan, t. XVII, p. 77 ss.

autres, leurs idées ont côtoyé parfois, sans qu'ils l'aient su, les idées de Herder.

Homme à connaissances « aussi superficielles qu'elles étaient étendues » a-t-on dit non sans une pointe d'exagération peut-être ¹, il est arrivé à J. de Maistre de parler exégèse et philosophie de l'histoire. Mais c'est un exégète d'occasion, qui cite des mots hébreux sans être hébraïsant, il le reconnaît lui-même ². Mais, s'il nomme la *philosophie de l'histoire*, c'est au sens qu'y donnait le XVIII^e siècle, d'une histoire *critique* avec laquelle la chronologie biblique, au lieu de *s'isoler*, doit se mettre d'accord comme avec la métaphysique, la physique et la théologie. L'histoire reste pour lui une simple « politique expérimentale ³ ». La « formation des constitutions » lui semble présenter la plus juste « application » de tout ce qu'on a pu dire de sage sur la nature et la destinée de l'homme, en ce sens que l'homme apparaît là, mieux qu'ailleurs, ce qu'il est, un « outil de Dieu » ; son action n'intervient là « que d'une manière infiniment subordonnée, ou comme simple instrument ». L'homme se fait illusion jusqu'à oublier sa dépendance : « parce que l'homme agit il croit agir seul... il se met à croire qu'il est réellement l'auteur direct de tout ce qui se fait par lui ⁴ » : en réalité, comme le prouverait par exemple l'histoire de la constitution anglaise, « l'homme fait tout et ne fait rien », il est guidé par une main infallible, supé-

1. E. Scherer, *Mélanges de Critique Religieuse*, p. 270.

2. J. de Maistre, *Lettres et Opuscules inédits*, t. II, p. 272. De même Bonald a de la Bible une connaissance toute littéraire, comme on l'eût de son temps : « Notre langue s'est enrichie de toutes les locutions orientales communes dans l'Écriture, et nos plus beaux morceaux de poésie et d'éloquence sont traduits ou imités des Livres saints » (*Mélanges*, t. II, p. 197, de mai 1807). Quand il parle de l'absence du présent en hébreu (*Recherches*, t. I, p. 143), c'est d'après autrui. — Il faut noter que les *Soirées* (t. II, p. 308, notes du 11^e Entretien), citent Lowth, *De sacra poesi Hebraeorum* et même (t. II, p. 172) « le fameux rabbin Moïse Maimonide », dont J. de Maistre a « parcouru quelques ouvrages traduits ». — Génie « autant moisiaque que catholique », dit Sainte-Beuve (*Prem. Lundis*, t. II, p. 57) : d'instinct, de tempérament, plutôt que du fait d'une étude appliquée. — 3. J. de Maistre, *Lettres et Opuscules inédits*, t. II, p. 251 ; *Essai sur le Principe Générateur...*, préface, p. iv, cf. 40.

4. Id., *Essai sur le Principe Générateur...*, p. 14, 13, 11, 12 ; cf. p. 40 : « Il s'ensuit que l'homme ne peut rien dans ce genre, à moins qu'il ne s'appuie sur Dieu, dont il devient alors l'instrument. »

rieure à l'homme ¹ ». Il est « nécessairement associé et nécessairement gouverné..... sa volonté n'est pour rien dans l'établissement du gouvernement », il est impossible de méconnaître l' « espèce de juridiction immédiate » que Dieu s'est réservée dans l'octroi à l'homme d'un langage aussi bien que de constitutions ; l'homme n'a pas le pouvoir de *nommer* : comment aurait-il le pouvoir de *créer* ² ? De Maistre n'est donc pas de « ces pauvres gens qui s'imaginent que les législateurs sont des hommes, que les lois sont du papier et qu'on peut constituer les nations avec de l'encre ». Pour lui « toute loi écrite n'est qu'un mal nécessaire, produit par l'infériorité ou par la malice humaine » ; sur elle nulle institution grande et réelle ne saurait être fondée, ni constitutions, ni langues, ni même souverainetés ³. La seule constitution de Moïse « jetée comme une statue » est exceptée de cette règle « que *nulle constitution ne peut être écrite, ni faite a priori* » ; et l'expérience non plus ne sert de rien pour fonder une constitution ; « l'homme peut tout modifier dans la sphère de son activité, mais il ne crée rien ; telle est sa loi, au physique comme au moral ⁴ ».

Dans son éclatante intransigeance, cette doctrine de la politique théocratique offusque la théorie herderienne, indécise et nuancée, de l'homme libre quoique dépendant de Dieu, et maître de diriger sa propre conduite quoique tout, dans la vie des générations et le sens général de l'activité humaine, ait été prévu, réglé par Dieu en vue du bien final de l'humanité ⁵. Encore est-ce le même problème éternel, conçu tout différemment, vers la même époque, par deux natures d'esprit fort dissemblables. Voici où la divergence semble s'atténuer.

Extérieure, supérieure à l'homme, la lutte du bien et du mal se poursuit donc sans son intervention :

1. Id. *Essai sur le Principe Générateur*, p. 14, 16 ; cf. 62-63 : « Aucune institution humaine ne peut durer, si elle n'est supportée par la main qui supporte tout, c'est-à-dire si elle ne lui est spécialement consacrée dans son origine. »

2. Id., *Du Pape*, t. I. p. 209. — *Essai sur le Principe Générateur...*, p. 71, 64. — 3. Id., *Essai sur le Principe Générateur...*, p. 29, 31, 33.

4. Id., *ibid.*, p. 39. — *Considérations sur la France*, p. 92.

5. Herder, *Ideen*, IV, 4, IX, 1, trad. Quinet, t. I, p. 215 ; t. II, p. 145, 149, 151.

S'il y a quelque chose d'évident pour l'homme, c'est l'existence de deux forces opposées qui se combattent sans relâche dans l'univers.... Ces deux forces sont présentes partout. On les voit également dans la végétation des plantes, dans la génération des animaux, dans la formation des langues, dans celle des empires.... Le pouvoir humain ne s'étend peut-être qu'à ôter ou à combattre le mal pour en dégager le bien et lui rendre le pouvoir de germer suivant sa nature ¹.

Il pourrait y avoir là du Vico, si l'« évident » duel du bien et du mal n'avait hanté les premiers rêves des cerveaux humains. Vico voit la Providence guidant la marche des sociétés, se servant de l'instinct des peuples pour les conduire, faisant appel au besoin à des remèdes du dehors, contraire parfois (pour leur bien) et supérieure toujours aux fins particulières que les hommes s'étaient proposées ².

Mais cette fusion en une seule question des problèmes naturels, linguistiques et historiques, cette notion, qui voudrait être décourageante, de l'efficacité négative peut-être, infiniment bienfaisante pourtant, des efforts humains, dépassent l'érudition juridique ou philologique de la *Science Nouvelle*. Ne croirait-on pas lire du Herder ?

Dès 1797, on trouve ainsi J. de Maistre presque voisin de Herder à qui tant de sentiments ou d'opinions l'opposaient.

Nous sommes tous attachés au trône de l'Être suprême par une chaîne souple qui nous retient sans nous asservir. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres sous la main divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement.... Chacun de ces êtres occupe le centre d'une sphère d'action, dont le diamètre varie au gré de l'éternel géomètre qui sait étendre, restreindre, arrêter ou diriger la volonté, sans altérer la nature.... Sa puissance opère en se jouant ; dans ses mains, tout est souple, rien ne lui résiste.... tout est moyen, même l'obstacle, et les irré-

1. J. de Maistre, *Essai sur le Principe Générateur...*, p. 53.

2. Vico, *La Science Nouvelle*, trad. 1845, p. 330, 387, 394, 396 (*Oeuvres Choiesies*, pp. Michelet, p. 563, 627, 637, 639).

gularités produites par les agens libres viennent se ranger dans l'ordre général ¹.....

Comme en un éclair, et malgré lui, J. de Maistre jusqu'à tranquille dans sa confiance en Dieu juge et guide des faits de l'homme, a pu voir confusément et brutalement résumées en des drames saisissants, les tendances de l'histoire humaine, que Herder s'était plu à scruter dans les données du passé, évènements, langages, poésies. Pour ces deux esprits, inégaux de libéralisme et de sérénité, essentiellement, virtuellement fort divers, et sans autre point de contact qu'un élément commun de foi chrétienne, il fallait bien que quelque chose aidât à ce miracle d'accidentelle unanimité.

Il ne se produisit pas pour Bonald. Les seules analogies qu'on puisse relever entre Herder et lui sont d'ordre critique. Bonald, historien des sociétés politiques et religieuses, reste l'homme qui fut amené à dire : « La littérature est l'expression de la société, comme la parole est l'expression de l'homme ². » Est-ce Fr. Schlegel et sa *Langue des Indous* ? est-ce plutôt Duclos, souvent cité par lui comme « l'un des plus profonds et des plus judicieux de nos grammairiens philosophes ³ » qui l'a guidé dans ses théories sur le langage, aussi tranchées que celles de Herder l'ont été peu ⁴ ? Tel détail sur les quatre cents mots de la langue

1. J. de Maistre, *Considérations sur la France* (1797), p. 1-2 ; cf. *ibid.*, p. 38 : l'effusion du sang, « un moyen autant qu'une punition » ; p. 3 : Révolution, miracle « effet produit par une cause divine ou surhumaine, qui suspend ou contredit une cause ordinaire ». — Cf. non seulement Herder, *Ideen*, IX, 1 (trad. Quinet, t. II, p. 153, 155), la chaîne de la tradition, la chaîne dorée du perfectionnement... mais surtout XV, 1 (Quinet, III, 95) : « la divinité ne lui a imposé d'autres limites que celles qui dépendent du temps, du lieu et de ses propres facultés » (pas de prodiges en histoire)... « Dieu établit l'homme comme une divinité sur la terre... » ; p. 99 : « n'attendons de l'Auteur des choses que les secours qu'il nous a assurés en nous donnant notre raison, notre industrie, nos facultés » ; et encore XV, 4-5 (trad. Quinet, t. III, p. 136, 140, 150) : « Ainsi la Providence fera servir à son œuvre les bons et les mauvais penchants, etc. »

2. Bonald, *Législation primitive*, t. II, p. 228 (art. du *Mercure de France*, an X). Alf. Michiels, *Idées Littéraires*, t. I, p. 334, 337, 362, a insisté sur l'importance du principe « découvert ou plutôt formulé » par Bonald, et indiqué que ses doctrines littéraires résultent de ses opinions sociales.

3. Bonald, *Recherches*, t. I, p. 265, cf. 270, 243, 143, etc...

4. Nous y reviendrons à propos de l'influence ou de la notoriété qu'a pu avoir Herder philosophe, et spécialement philosophe du langage.

arabe pour dénommer le lion, paraît simplement repris par lui à une source antérieure, Leibnitz semble-t-il ¹, où l'avait emprunté Herder, chez qui Bonstetten le retrouvera. De même quand il arrive à Bonald de se rencontrer avec Herder précurseur de l'« évolution des genres », il est sage de croire que Herder n'y est pour rien et que Duclos ou quelque autre *Moderne* l'a éclairé, sur l'insuccès de la fameuse *Querelle*, sur le seul moyen possible de tenter une comparaison entre des littératures, qui est de « prendre les deux extrêmes des deux genres, la poésie pastorale pour le genre familier, la poésie épique pour le genre héroïque ». Sans établir de « proportion géométrique » comme l'esprit absolu de Bonald s'y hasarde à la suite de cette comparaison « facile », Herder dès sa jeunesse préparait une étude sur le développement historique du genre de l'*Ode*, et l'idée qui la lui inspirait est demeurée familière à sa pensée. Bonald l'a retrouvée, de lui-même ou chez un autre, et l'a mise en forme d'axiome mathématique, tout en ne faisant que l'indiquer ².

Ces apparences herderiennes ne vont d'ailleurs pas plus avant. La religion chrétienne, la religion de l'« immortel Bossuet » était toute la métaphysique de Bonald ; elle est toute sa philosophie de l'histoire aussi. Non qu'il fasse un système : il s'en défend ³. Non qu'il ait la moindre notion d'une *philosophie de l'histoire* : il ne connaît, en fait d'histoires écrites *philosophiquement*, que celles du « dernier siècle », et l'on devine ce qu'il en dit ⁴. Il n'y a pour lui que « deux manières principales d'écrire l'histoire : ... avec tous ses détails, avec ceux du moins que comporte la dignité de l'histoire, et qui méritent d'intéresser le lecteur... — en

1. Bonald, *Recherches*, t. I, p. 173 ; cf. *Mélanges*, t. II, p. 299 (*Sur les Langues*). — Voir plus haut p. 286, à propos de Bonstetten ; Herder, dans l'*Origine du Langage*, donnait « 50 mots pour exprimer l'idée de lion » dans la langue arabe.

2. Bonald, article du *Mercur de France*, an X (déjà cité) donné au t. II de la *Législation Primitive* (p. 228, en note à la p. 429 du t. I), *Législation Primitive*, t. II, p. 233, 232. — Sur le projet de Herder, voir Haym, *Herder...*, t. I, p. 115, 151, 159, t. II, p. 523.

3. Bonald, *Théorie du Pouvoir*, p. 130 (conclusion du livre I) : « Je ne dis pas : voilà mon système, car je ne fais pas de système ; mais j'ose dire : voilà le système de la nature dans l'organisation des sociétés politiques, tel qu'il résulte de l'histoire de ces sociétés. »

4. Id. *Mélanges*, t. II, p. 211-212, 218, etc... (*De la manière d'écrire l'histoire*, juillet 1807).

supprimant les détails des faits particuliers, pour ne présenter que les faits généraux, c'est-à-dire les causes des évènements, leur ensemble et leurs résultats ' » : Rollin, Velly et Hume, ou Bossuet, l'abbé Fleury et Montesquieu. Béranger n'avait pas tort de l'associer à Ferrand : Bonald en reste à discuter de l'utilité des *abrégés*, en particulier pour les jeunes gens ² ; il ne met pas en question la « méthode » ³, le procédé le meilleur pour écrire l'histoire, et ne concevrait pas qu'on songeât à l'écrire selon un *esprit* qui ne fût pas celui de « M. Bossuet ». La philosophie de l'histoire, s'il en avait la notion, se confondrait pour lui avec une « histoire philosophique » du genre de celles qu'il abhorre, consistant, dit-il, « en exceptions qu'on donnait pour des règles, en faits particuliers et presque toujours isolés, même en anecdotes... Tout y était particulier, et même personnel ; et il n'y avait de général qu'un esprit de haine et de détraction de la politique et de la religion modernes ». La religion « chrétienne » rendue responsable de tous les malheurs du monde et de l'ignorance des peuples, l'autorité temporelle des papes déniée « avec amertume et à tout propos », la civilisation limitée aux « arts agréables ⁴ » : tel est, selon Bonald, le sens, l'objet, la raison d'être de la seule philosophie de l'histoire qu'il ait jamais connue, celle d'un siècle intellectuel où il regrette de vivre, dont il n'est pas, et dont tout lui paraît détestable, ou peu s'en faut : « on transporta les sentences philosophiques dans la tragédie, la terreur et la pitié dans le drame familial, les mouvements les plus passionnés dans une histoire même *philosophique*, la dissertation dans le roman, la pompe de la poésie épique

1. Id., *ibid.*, t. II, p. 204 ; cf. 207 : « La méthode d'histoire qui consiste à supprimer les faits, qu'on peut regarder comme le *corps* de l'histoire, pour n'en saisir que l'*esprit*, c'est-à-dire les causes générales et leurs effets, convient aux hommes faits, surtout aux hommes publics. »

2. Id., *ibid.*, t. II, p. 210 ; cf. p. 220 : «... lorsque la vie la plus longue peut à peine suffire à apprendre l'histoire de son pays, ou même de son temps et que des *abrégés* de toutes les histoires composeraient à eux seuls une immense bibliothèque, on doit peut-être considérer l'histoire d'une manière encore plus philosophique ou, si l'on veut, plus métaphysique... » — 3. Id., *ibid.*, t. II, p. 211 : « Mais, quelle que fût la méthode que l'on suivit en écrivant l'histoire, il fallait, dans le dernier siècle, qu'elle fût *philosophique*. »

4. Bonald, *Mélanges*, t. II, p. 212, 213-216.

dans l'histoire naturelle, l'invective dans la critique littéraire...¹ »

Quel est pour lui le but de la rédaction philosophique ou métaphysique de l'histoire², telle qu'il l'accepte ? « en tirer des règles générales, applicables à toutes les circonstances de l'histoire et à la conduite des gouvernements, à peu près comme les géomètres considèrent la quantité et cherchent dans leur *analyse des formules* applicables à tous les calculs de la quantité en nombre et en étendue ». Mettre de la « véritable philosophie dans notre histoire », c'est donner « plus d'idées positives, de ces idées avec lesquelles ceux qui gouvernent savent d'où ils viennent et où ils vont, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter...³ » Condensation en formules, simplification en recettes, réduction en analyses « qui ne satisfont peut-être pas la curiosité, mais qui nourrissent la pensée, forment le jugement, et règlent la conduite⁴ » : selon lui tout l'effort des historiens modernes doit avoir là son objet ; quant au reste, l'Eglise y a pourvu depuis longtemps.

C'est dans les limites de sa croyance, en deçà des barrières d'une orthodoxie jalousement préservée, que Bonald étudie « le système de la nature dans l'organisation des sociétés politiques, tel qu'il résulte de l'histoire de ces sociétés ». Il se hâte de laisser pour les monarchies barbares (très supérieures aux mœurs des « républiques policées »), et pour les temps modernes, les diverses sociétés anciennes : l'Egypte « reine dépouillée de ses états, qui, sous le poids de l'âge et du malheur, en impose encore par la dignité de son maintien » ; le monde romain, « vieux guerrier qui, réduit à l'esclavage par le sort des armes, semble dans ses fers insulter à ses vainqueurs » ; le monde grec, « roi de théâtre qui, la pièce finie, a déposé le sceptre et le diadème et qui, revenu à son premier état, mêle à des habitudes de valet le langage emphatique de son rôle ».

1. Id., *ibid.*, t. II, p. 469 (Des progrès ou de la décadence des lettres, 19 septembre 1810).

2. Voir le passage (*ibid.*, t. II, p. 211) précédemment cité en note.

3. Id., *Mélanges*, t. II, p. 221, 240 ; cf. p. 241 : « J'ose même dire qu'on peut, au moyen de ces principes généraux, se passer de la connaissance d'un grand nombre de faits, ou même conjecturer d'une manière certaine ce qui a dû arriver et ce qui doit suivre. » — 4. Id., *ibid.*, t. II, p. 243.

Combien nous sommes loin de Herder ! Si Bonald observe avec attention « tous les peuples qui ont paru avec éclat sur la scène du monde », c'est pour remarquer que ceux-là seuls ne sont pas morts tout entiers, qui avaient « attaché leur durée à quelque grand monument à la fois religieux et politique ». Quand il fait la *théorie* ou l'histoire du pouvoir religieux, de l'existence de la Divinité parmi les éléments primitifs de la société, jusqu'à la Réforme, quand il établit le rapport des sociétés religieuses aux sociétés politiques, c'est pour aboutir à un parallèle de la religion et de la philosophie qui s'inscrit en faux contre l'*Esquisse* de Condorcet, sans que Bonald pourtant s'érige « ni en législateur de l'Etat, ni en réformateur de l'Eglise ¹ ». C'est ce qu'il appelle chercher à déterminer les « lois générales du monde moral, ... comme Képler et Newton ont cherché à découvrir et à calculer les lois générales du monde physique ² ».

Les problèmes que se crée la philosophie de l'histoire, et sur quoi elle repose, sont pour lui tout résolus, par l'absurde. L' « humanité » dont elle aime à parler après les *philosophes*, n'a été pour eux durant soixante ans qu' « un objet de déclamations souvent très peu humaines », sur lequel ils se sont « repliés » après avoir dû céder la tolérance, dernier poste qui leur restât, à la religion « en qui seule est la raison suprême du pouvoir et du devoir ³. » S'il admet quelque influence de l'habitat sur l'homme — pays de plaine ou de montagne, du Midi ou du Nord ⁴, — il la borne à l'esprit, aux sentiments, au caractère, et de la psychologie n'infère rien à l'histoire. La *perfectibilité indéfinie*, à la Condorcet, ne fait qu'exciter ses sarcasmes ; la perfectibilité, même d'après Leibnitz, lui paraît mériter les partis-pris de ses adversaires ⁵. Bonald, dans son premier

1. Bonald, *Théorie du Pouvoir* (1796), t. I, p. 130, 163, 185, 145 ; t. III p. 364 (conclusion) ; et toute la 2^e partie, notamment chap. VI et p. 481 (tome II). — 2. Id., *Essai Analytique*, p. 15 ... « dans un autre ouvrage dont celui-ci n'est à quelques égards que l'extrait et l'abrégé ».

3. Bonald, *Mélanges*, t. I, p. 255, art. de juin 1806 : « Réflexions philosophiques sur la Tolérance des opinions ». — 4. Id., *Pensées*, t. I, p. 155.

5. Id., *Recherches*, t. I, p. 180 : « Comment expliquer l'incurable stupidité de ces peuples (sauvages) aussi anciens que tous les autres ? » Les *Mélanges*, (t. I, p. 33) opposent la *perfectibilité* « dont on parle beaucoup »

ouvrage, semblait poser la question de « l'accord du libre arbitre avec la volonté de Dieu » ; mais il suffit que les « histoires *philosophiques* » parlent beaucoup de *destin* et de *fatalité*, pour que Bonald refuse le débat. « Le destin et la fatalité ne sont que l'ignorance des causes politiques ¹ » ; à propos de la *résistance passive*, la seule que Bonald permette à l'homme, Lamennais dira qu'elle est « la résistance du cou à la hache qui tombe dessus ² ». Cet homme à qui « toutes les origines échappent ³, prétend chercher « au sein de la nature, et non dans les cabinets des savans ⁴ », c'est-à-dire substituer les « preuves par le sentiment » aux faits et à la « matière à pensée » qui lui répugne ⁵, aux efforts récents de la raison humaine pour profiter d'une moisson de faits nouvellement découverts. Tout ce qu'il se permettra, c'est d'indiquer « les lois immuables que l'auteur de la nature et le père du genre humain a données lui-même aux sociétés comme fondement *nécessaire* de leur existence » ⁶. Un Bossuet descendu de sa chaire, rude et désenchânté, aigri d'avoir survécu à la ruine du pouvoir absolu, et réduit à puiser dans les horreurs de la Révolution une confirmation de sa *Politique* tirée de l'Écriture sainte ⁷. Il retient obstinément l'histoire à l'état de théodicée.

au perfectionnement (le progrès « actuel ») « dont on parle un peu moins ». — Cf. *Essai Analytique sur les Lois Naturelles* (1800), p. 35 : « La perfectibilité sociale que nous annonçons, sans la connaître, des hommes dont les opinions font rétrograder la société, au moins par leurs conséquences, jusqu'à l'état d'ignorance et de férocité... »

1. Id., *Théorie du Pouvoir*, t. II, 2^e partie, chap. VI. — *Mélanges*, t. II, p. 218. — 2. Lamennais, *Œuvres Posthumes*, p. 177.

3. Ferrari, *Essai sur le principe et les limites de la philosophie de l'histoire*, p. 152 (à propos de l'origine du langage).

4. Bonald, *Théorie du Pouvoir*, t. I, p. 264.

5. Ferrari, *ouvr. cité*, p. 145. — E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. I, p. 84 : Bonald met dans la science « le minimum de matière à pensée qu'il faut jeter dans la mécanique intellectuelle pour qu'elle ne tourne pas absolument à vide » ;... l'éloignement, la répulsion de B. à l'égard de la matière à pensée ;... p. 96 : « l'histoire et l'histoire naturelle, ses deux ennemies personnelles... »

6. Bonald, *Théorie du Pouvoir...*, t. I, p. 264.

7. Id., *Recherches...*, t. II, p. 276, le peuple hébreu « premier dépositaire de la loi écrite ; Dieu constitue la première société en promulguant et fixant par l'écriture la loi positive, comme il avait constitué la première famille en lui enseignant avec la parole les devoirs naturels. »

IV

Si léger qu'en ait été le motif, la comparaison de J. de Maistre et Bonald à Herder a eu du moins ce résultat, de montrer entre les deux grands théoriciens politiques du catholicisme français une différence de degré dans l'absolutisme. Est-elle due à une nuance dans leurs tempéraments ? Leur fonds d'idées était assez analogue. La vie qu'a eue de Maistre lui a-t-elle permis une tolérance relative que n'a pas connue Bonald, cantonné dès la fin de l'exil aux montagnes du Sauvage de l'Aveyron ?

Chez de Maistre, chez Bonald surtout, le cadre s'offre tout agencé et ne reçoit rien qui ressemble à un tableau philosophiquement conçu.

Cependant, quand l'action des faits est assez profonde, la simple *politique expérimentale*, telle que Bonald et de Maistre l'ont étudiée, chacun pour son compte, peut mener droit à la *philosophie de l'histoire*, tout au moins à l'entrevoir. La critique aussi, littéraire ou philosophique, peut y conduire, non pas peut-être avec la même soudaineté.

Que fut en effet cette création d'une science nouvelle, qu'une tentative pour étendre aux événements humains la juridiction de la raison humaine, pour exercer en son nom des reprises, modestes ou illimitées, contre l'autorité absolue à qui le consentement presque unanime avait jusque-là tacitement réservé ce ressort ?

Or ces deux croyants s'élèvent de toute l'impétuosité de leur foi menacée, mais avec une intransigeance inégale en fait, contre un essai récent, déjà formidable, et qui se poursuit, pour *matérialiser* dans l'ordre des faits du monde l'effort de ces mêmes tendances toutes spéculatives, mais audacieuses.

Le hasard de quelques rencontres, entre de Maistre au moins et lui, peut l'indiquer déjà : Herder, philosophe de l'histoire resté croyant, en qui le combat des deux puissances n'a jamais été clos, âme généreuse et timide demeurée à mi-chemin des extrêmes, devait offrir certains points

de concordance à ceux qui, même l'ignorant, même ne voulant rien connaître de la science qu'il essayait lui aussi de fonder, et en réprouvant le principe, ne se retrancheraient pas absolument, comme en une forteresse imposante malgré ses lézardes, dans les habitudes anciennes des esprits dressés à l'abdication joyeuse devant la foi.

CHAPITRE II (suite)

Réactions ?

II. — Un aspect du romantisme. Stendhal et Herder.

- I. — Stendhal nomme et cite Herder : « niaiserie ».
- II. — La niaiserie allemande selon Stendhal ; quelque bien qu'il dise parfois du caractère allemand, les Allemands l'ennuient : vie allemande, amants allemands, romantisme allemand.
- III. — Stendhal juge des lettres allemandes. — Son romantisme et la critique de Schlegel. — Stendhal shakespearien et homme de son temps. — Le peu d'effet de l'*Allemagne* sur lui.
- IV. — Stendhal ne sait pas l'allemand. — Stendhal et l'érudition allemande, l'esthétique allemande. — Stendhal et la pensée allemande. — Kant jugé par un disciple de Tracy, Condillac, Cabanis, Helvétius et Montesquieu.
- V. — Dans tout cela, Herder fait figure d'emprunt. — Stendhal n'a guère su de lui que ce qu'en avait cité un éditeur français de Lavater.

I

VOICI Herder nommé encore et jugé par un écrivain d'une espèce tout autre, qui fut à même de connaître l'Allemagne¹ mais la vit, lui aussi, en fils du xviii^e siècle français, — l'âme transformée par les émotions de la Révolution et de l'Empire sans que les habitudes intellectuelles eussent été profondément modifiées — à travers un tempé-

1. Sur les séjours de Stendhal en Allemagne, fin octobre 1806 à décembre 1809 — (sauf un congé à Paris en 1808) — puis 1813, voir au tome I de sa *Correspondance*, p. 281 (*Notes biogr.*), et *Journal*, p. 440, note 1.

rament extraordinairement personnel et entier, rebelle à toute contrainte et presque à toute influence, plein de suc et de sève contenue le plus souvent par une sorte de pudeur qui volontiers se déguise en cynisme.

Dans son *Journal de Brunswick*, Stendhal parlant du « genre français » encore en faveur dans les cours allemandes ajoute, non sans ironie : « Les grands hommes allemands, Gœthe, Wieland, Klopstock, Bürger, Herder, ont changé tout cela ¹ ». Au bas d'une page, l'*Histoire de la Peinture en Italie* cite un fragment de Sulzer et un passage de Herder « pris au hasard dans leurs œuvres », pour déclarer aussitôt : « Sulzer et Herder sont des philosophes qui jouissent d'une grande réputation en Allemagne ; ce qui n'empêche pas que ces passages... ne soient d'une force de niaiserie qu'on ne se permettrait pas en France ². »

II

La remarque a été faite, ce mot de *niaiserie* est pour Stendhal comme un terme-type où tous les défauts de l'esprit germanique se concrétisent ³. Il n'a rien d'intentionnellement ni de spécialement désobligeant pour Herder. On pourrait dresser tout un rôle des arrêts de Stendhal concernant l'Allemagne ; que le jugement soit récent, ou l'impression ancienne déjà, l'arrêt est sans appel, et d'une assurance divertissante. Opposée au panégyrique de M^{me} de Staël, de quel intérêt n'eût pas été, malgré les erreurs d'un jugement peu impartial, sa « vaste étude sur l'Allemagne », un instant rêvée ⁴ ? « La nation allemande est une nation

1. *La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} avril 1914, p. 566.

2. Stendhal, *Peinture en Italie*, p. 218, n. 3 (liv. V, Suite du Beau Antique, Caractères physiques, Le Flegmatique) — déjà cité par A. Kontz, thèse latine, p. 30, n.

3. Kontz, thèse latine, p. 28. — Cf. notamment, dans le *Journal de Stendhal*, p. 115, 169, 194, 216, 266, 366, échelonnés sur plusieurs mois ses jugements sur l'Allemand Wagner. — Cf. *Vie de Rossini*, Introduction : « Le sentiment des Allemands, trop dégagé des liens terrestres, et trop nourri d'imagination, tombe facilement dans ce que nous appelons le genre niais. » Etc. Cf. *De l'Amour*, p. 80.

4. Stendhal, *Œuvres Posthumes*, p. 95.

pleine de prétentions au caractère, à l'originalité, et qui aussi a toute la vanité d'un parvenu ¹ ». Le régime alimentaire allemand « ôte les idées » ; la choucroute est « un mets bêtifiant » ; la vie des *Burschen* dans les Universités, n'est bonne qu'à arrêter la civilisation de l'Allemagne ². Sur les figures « une fatuité insupportable, ... point de grâces et beaucoup d'affectation, pas l'ombre du naturel ; voilà ce qui fait d'un fat Allemand un des êtres les plus ridicules qu'on puisse rencontrer, ... nulle âme, nulle expression, que celle du manque d'idées ». Les conversations allemandes ont « un fond de froid » ; l'air « ennuyeux et ennuyé » semble « percer de partout ³ ». Comparés aux Anglais, les Allemands sont un peuple de « gobe-mouches ⁴ ». On fait « plus de plaisanteries à Paris pendant une seule soirée que dans toute l'Allemagne pendant un mois... Ces Allemands sont si barbares » !

Il est vrai, un de leurs ridicules est de ne savoir pas se payer de mots, de « demi-pensées » et de phrases académiques, mais de vouloir « des idées ⁵ ». La bonne foi intellectuelle allemande a été louée par Stendhal : « une raison ferme et profonde qui ne se laisse éblouir par rien ». Le caractère allemand a son estime : « beaucoup de sagesse, de bonté, d'indulgence, de douce gaîté ⁶ ». Il reproche aux Allemands, non sans perspicacité, de n'avoir pas « la pudeur de l'attendrissement ⁷ ». Mais de « l'adorable simplicité des bonnes Allemandes » il garde un souvenir charmé qui l'empêchera d'être « simple, sincère, bon, en un mot parfaitement Allemand, avec une femme française ⁸ ». Il a « adoré »

1. Id., *Correspondance inédite*, t. I, p. 80 (*Correspondance*, t. II, p. 86).

2. Id., *Œuvres Posthumes*, p. 103, 110, 111 ; *Promenades dans Rome*, 2^e série, p. 48. — 3. Id., *Journal*, p. 406. — 4. Id., *Souvenirs d'Egotisme*, p. 234. Milan, 1^{er} octobre 1816, (*Correspondance*, t. II, p. 11-12).

5. Id., *Racine et Shakespeare*, p. 28-29 (chap. II : le Rire) : à propos d'un sujet donné au concours en Allemagne sur le rire.

6. Id., *Promenades dans Rome*, p. 19. — Cf. *De l'Amour*, p. 129, en Allemagne, admiration de bonne foi ; cf. p. 269. — 7. Id., *Journal*, p. 438.

8. Id., *Souvenirs d'Egotisme*, p. 48, 82.

Cf. *Romans et Nouvelles* (Mina de Wrangel), p. 215 : « les Allemandes, même les filles riches, croient qu'on ne peut épouser qu'un homme qu'on adore ». *Promenades dans Rome*, 2^e série, p. 50 : « l'Allemagne a pour elle une chose délicieuse : tous les mariages s'y font par amour (en note : c'était il y a 70 ans) ». *De l'Amour*, p. 42 : le pays des bons ménages ; cf. 146 ss. et aussi 205 ss.

la musique allemande, « de 1806 à 1810, avec le plus grand bonheur ¹ ». Les « aspects charmants » des petites villes allemandes ont failli le séduire, tous de simplicité sans ornements, « uniquement avec du soleil et des arbres : c'est que les Allemands ont de l'âme ». Le voici qui parle d'eux presque à la façon de M^{me} de Staël. Que leur reproche-t-il donc ? De manquer de vivacité d'esprit, de l'avoir ennuyé : « hors de leur enthousiasme, les Allemands sont trop bêtes ² ».

De la vie allemande, il a crié toujours ce qu'il en pensait, « c'est-à-dire pis que pendre ³ ». Mirabeau, dont il se souvient ⁴, était plus équitable que lui. En Allemagne, il se désennuie à écrire une *Histoire de la Guerre de Succession d'Espagne*.⁵ Ainsi que M^{me} de Staël, et avant elle, il a vu « toute une famille d'Allemands prenant le café dans la *Stube*, chambre à poêle dont l'air n'a pas été renouvelé depuis le commencement du froid » ; et devant cette « vie purement animale », devant « l'air triste de ces gens-là ⁶ », ce « Fer-flou-ke-ta-Françauze, ce qui veut dire f... gueux de Français ⁷ », cet « ultra-Français » comme dira de lui Michelet ⁸, ce Latin, a reculé avec moins de sympathie indulgente que n'en montrera M^{me} de Staël. Malgré *Werther*, cet intellectuel sensuel, cet homme à femmes n'a jamais compris les jeunes amants d'au delà du Rhin et leur manie de se tuer à tout propos : « Cela exige moins d'activité que d'enlever sa maîtresse, la conduire en pays étranger et la faire vivre par le travail ⁹. » A la veille de 1813, les Allemands lui font l'effet d'une nation « sentimentale et sans énergie, qui meurt d'envie d'avoir un caractère, et qui

1. Id., *Souvenirs d'Egotisme*, p. 91, cf. p. 90 : l'Allemand Hermann, qu'à seize ans il eut pour maître de musique.

Cf. *Promenades dans Rome*, 2^e série, p. 49 : « les Allemands sont un peuple de bonne foi ; comme tels, ils ont de l'imagination, et par conséquent une musique nationale ». Cf. *Vie de Rossini*, Introduction : « A Dieu ne plaise que je sois injuste à ce point envers la patrie de Mozart. »

2. Id., *Mémoires d'un Touriste*, p. 301 ; *Souvenirs d'Egotisme*, p. 126. — 3. Id., *Journal du séjour à Brunswick*, p. 575. — Cf. *Journal*, p. 328 : l'Allemagne a longtemps été pour lui un « cahos ».

4. Id., *Œuvres Posthumes*, p. 119. — 5. Id., *ibid.*, p. 91, 94. — 6. Id., *Correspondance*, t. I, p. 307 (25 novembre 1807). — 7. Id., *ibid.*, t. I, 302 (19 septembre 1807).

8. Michelet, *La Femme*, p. 340. — 9. Stendhal, *Peinture en Italie*, p. 227. On l'a vu, l'impression de Bonald, quant à *Werther*, était assez analogue.

ne peut en venir à bout ». Il leur en veut notamment de ne pas savoir qu' « il faut de l'esprit même pour souffrir, même pour aimer ¹ ».

Aussi le romantisme allemand, le *romanticisme* à l'allemande, traducteur et chantre de l'âme allemande sous les apparences que les poètes en laissent voir, rêverie sentimentale, tendresse passionnée et naïve, ne dit-il rien qui vaille à Stendhal. Il ne pardonne pas aux romantiques allemands d'avoir osé rire de Molière, « soit qu'ils trouvassent plus commode de mépriser ce qu'ils n'avaient pas, soit que réellement leur génie, froid et toujours monté sur des échasses, fût insensible aux grâces de Thalie ». Il jugeait sans doute bien bon et bien naïf Barthe, le faiseur d'*héroïdes*, de « frapper du pied et se tordre des bras comme un furieux » devant le bassin du Luxembourg, parce que la lune qu'il lorgnait depuis une heure le laissait « plus froid que la pierre », à s'enrhumer, au lieu de lui inspirer tant de choses, comme « à ces diables d'Allemands », ces poètes de la lune dont la « tendresse » le confondait ². Et, dès *Racine et Shakespeare*, il déclare sans ambages : « L'esprit français repoussera surtout le galimatias allemand que beaucoup de gens appellent *Romantique* aujourd'hui ³. »

III

Encore a-t-on pu noter, malgré tant de jugements sommaires ⁴, qu'il apprécie les mœurs mieux que les lettres allemandes ⁵. Les mœurs étaient d'ailleurs le seul objet dont l'étude lui plût dans les voyages : « Tout ce que je vois ne m'intéresse que relativement aux mœurs ⁶. » —

1. Id., *ibid.*, p. 290, p. 282. — 2. Id., *ibid.*, p. 221 note (au bas des p. 222 et 223) ; et note de la p. 245. — 3. Id., *Racine et Shakespeare*, p. 52.

4. Voir, entre autres, *Journal*, p. 336 : la vue d'une très belle fille à la fenêtre de la poste de Kehl lui inspire — provisoirement — un sentiment favorable à l'Allemagne.

5. Kontz; *thèse latine*, p. 79 (Conclusion). A-t-il fait son profit (*ibid.*, p. 56) de ce que M^{mo} de Staël dit du caractère allemand ?

6. Stendhal, *Oeuvres Posthumes*, p. 123-125. — Cf. *De l'Amour*, p. vii : « cette espèce de voyage moral en Italie et en Allemagne ».

Témoin prévenu, distrait et fort peu méthodique, le *drame* allemand semble seul l'avoir intéressé ¹. De la littérature allemande, il paraît connaître les « vrais grands hommes ² » : Goëthe, qu'il veut bien mettre sur le même plan que Monti et à qui rien ne lui semble comparable chez nous, qu'il cite, dont il nomme souvent le *Werther*, dont il semble avoir compris les *Affinités Electives*, seul peut-être dans la France de son temps ³ ; Schiller, le Schiller des boudoirs français, dont la mort ne l'a pas laissé indifférent, quoique l'enthousiasme de Schiller lui parût quelquefois « niais » lui aussi, et qu'il y eût senti avec ennui « le rhéteur ⁴ ». Les « tragédies allemandes dont l'action dure des mois entiers » furent pour lui une confirmation moderne de la grande leçon Shakespearienne, « copiée » assez platement par Schiller et redite par Werner avec plus de bonheur ⁵. Nous ne lui en voudrions pas d'avoir été, comme tant de contemporains, « charmé » par Auguste Lafontaine, et, pour l'amour de lui, « un peu réconcilié avec les Allemands » sans les connaître encore, en sorte qu'il se demanda, là-dessus, si « vraiment quelques-uns d'entre eux auraient de l'esprit ⁶ ». Son ami de Struve lui a traduit la *Lenore* de Bürger, où il a entrevu « peut-être une poésie très touchante ⁷ »...

1. Kontz, *thèse latine*, p. 81. — 2. Stendhal, *Correspondance Inédite*, t. I, p. 80 (*Correspondance*, t. II, p. 86).

3. Stendhal, *Correspondance Inédite*, t. I, p. 97 (*Correspondance*, t. II, p. 109) ; — *Racine et Shakespeare* (à propos du goût), éd. 1854, p. 117 ss., cf. p. 56 ; — *Promenades dans Rome*, 2^e série, p. 49 (critique du *Werther* et du *Faust* de Goëthe « proclamé grand homme », critique corrigée par la note sur le *Tasse*, *Egmont* et *Goetz*) ; *Peinture en Italie*, p. 121, 122, 206, 240 ; — *De l'Amour*, p. 27, note 4, 253, 294 (*Werther*), 211 ss. (*Werther* et *Don Juan*), 243 (le désintéressement de Goëthe) ; — *Correspondance*, t. I, 241, 289. — Cf. F. Baldensperger, *Goëthe en France*, p. 83, 84, 188, et surtout p. 88.

4. Stendhal, *Correspondance*, t. I, p. 192 ; t. II, p. 317 ; — *De l'Amour*, p. 80, 120 (*Don Carlos*) ; *Peinture en Italie*, p. 181 ; — *Racine et Shakespeare*, t. II, p. 34 (*G. Tell*) ; éd. 1854, p. 168, 233-234.

5. Id., *Racine et Shakespeare*, p. 15 : « En Angleterre depuis deux siècles, en Allemagne depuis cinquante ans, on donne des tragédies dont l'action dure des mois entiers » ; *ibid.*, p. 52 (éd. 1854, p. 91).

6. *Souvenirs d'Egotisme*, p. 143 (1802, *Correspondance*, t. I, p. 29-30). — Cf. *De l'Amour*, p. 151, 293.

7. Id., *Correspondance*, t. I, p. 295.

On a dit, en l'exagérant un peu semble-t-il ¹, ce que le romantisme de Stendhal doit à la critique romantique de Schlegel, outre le mot *romantique* lui-même, « mot nouveau ou pris dans une acception nouvelle ² ». En 1813 il lit « avec un intérêt particulier » le *Cours de Littérature*, dont il semble admirer surtout la partie traitant de la Grèce antique ³. Mais longtemps avant de connaître les théories de Schlegel il admirait Shakespeare, qui fut son grand maître d'art dramatique. Il l'a lu constamment de 1796 à 1799 ; il a rêvé d'aller le voir jouer à Londres. En 1802 il était « fou » de *Hamlet*, qu'il lisait avec l'aide d'un franciscain irlandais, sans apprendre beaucoup d'anglais pour autant. En 1803 il se proposait pour règle d'« imiter Shakespeare ou plutôt la nature ». Il a « adoré » Shakespeare ; Shakespeare, Mozart et Cimarosa sont les seuls qu'il ait « aimés avec passion ⁴ ». Et quand il annoncera avec joie la « grande révolution théâtrale ⁵ » à laquelle il aura aidé, ce sera une révolution faite au nom de Shakespeare, et non pas au nom de Schlegel. Son romantisme à lui fut, avant tout, spontané, à en juger par quelques-uns de ses goûts littéraires. Il avait lu Voltaire à douze ans ⁶ ; puis il le « détesta », autant que M^{me} de Staël, mais « adora » Montesquieu autant que La Fontaine et Corneille ⁷. Il s'est

1. Kontz, thèse latine, p. 34 ss., notamment p. 40 et 49 ; voir pourtant, p. 80, quelques restrictions, sur ce qu'il y a chez Stendhal de romantisme spontané. — Stendhal, *Peinture en Italie*, p. 221.

2. Stendhal, *Corresp. Inédite*, t. I, p. 33 (*Correspondance*, t. I, p. 411).

3. *Corresp. Inédite*, t. I, p. 32 (*Corresp.*, t. I, p. 410). — Voir p. 502, n. 1.

4. Stendhal, *Vie de Henri Brulard*, p. 200 (cf. *Journal*, p. 91, son admiration « croit tous les jours », p. 133 Shakespeare « coule comme un fleuve qui inonde et entraîne tout »). — *Journal*, p. 98 (cf. p. 101 : le *Macbeth* de Ducis ne vaut pas « une pipe de tabac ») ; il ira en Angleterre en 1821, pour voir jouer Shakespeare (*Souvenirs d'Egotisme*, p. 61). — *Journal*, p. 19, et *Vie de Henri Brulard*, p. 11. — *Journal*, p. 37 et p. 469 (Appendice, notice nécrol. de 1822). — *Souvenirs d'Egotisme*, p. 61.

5. Id., *Correspondance inédite*, t. I, p. 211 (novembre 1822) ; cf. 235 (Shakespeare opposé aux « errements » de Racine). (*Correspondance*, t. II, p. 273 et 296). — 6. Id., *Peinture en Italie*, p. 315 ; cf. p. 206, 207, citation de « jolis vers » de Voltaire.

7. Id., *Journal*, p. 469 (notice nécrologique de Beyle sur lui-même, 1822) ; cf. p. 472, variante de 1832. — Il cite souvent Montesquieu, par exemple *Journal*, p. 315, *Souvenirs d'Egotisme*, p. 81 (« ce grand homme que j'ai tant étudié, etc... »), *Vie de H. Brulard*, p. 6 (« S'il y a un autre monde, je ne manquerai pas d'aller voir Montesquieu »), *Oeuvres Posthumes*, p. 205

plongé dans Shakespeare, Alfieri et quelques autres, après s'être nourri de tragédies et comédies contemporaines comme celles de Collin ¹. Puis il est resté, prétend-il en 1840, sans rien lire « de ce qu'on a imprimé depuis trente ans », et n'eut désormais pour goûts durables que « les épi-nards, et Saint-Simon... après celui toutefois de vivre à Paris avec cent louis de rente, faisant des livres ». Parfois il avoua le besoin de *dérusseautiser* son jugement et *délaharpiser* son goût ². Il assurera ne s'être jeté à corps perdu en pleine querelle romantique ³, que pour éviter de se rembarquer sur la mer orageuse de l'amour. Mais lui-même « qui fut » — ou presque — « de la retraite de Moskou », a bien senti à quel brusque changement il avait assisté, de 1785 à 1824, « dans les habitudes, les idées, les croyances » : changement sans analogie peut-être « depuis deux mille ans que nous savons l'histoire du monde ». De mémoire d'historien, dit-il encore, « jamais peuple n'a éprouvé, dans ses mœurs et dans ses plaisirs, de changement plus rapide et plus total que celui de 1780 à 1823 ; et l'on veut nous donner toujours la même littérature ⁴ ! » Il avait vu peut-être Schlegel à Weimar ⁵, et reconnu en lui « un des esprits les plus vifs et les plus brillants » qu'il eût jamais rencontrés, sans lui reprocher autre chose que le « ridicule de condamner au nom de la religion et comme indécents, « les ouvrages gais qu'il ne pouvait pas sentir ». Bientôt le « mystique » de Schlegel lui gâtera tout à fait le « système romantique » de l'homme « qui voudrait couper le cou à la littérature française ⁶ » ; il ne se tient pas de railler

(il l'emporte dans ses fontes de maréchal des logis de dragons, pour la campagne d'Italie, — avec Helvétius, Maine de Biran et D. de Tracy).

1. Id., *Œuvres Posthumes*, p. 179.

2. Id., *Correspondance inédite*, t. II, p. 295 (*Correspondance*, t. III, p. 259) : cf. plus haut, quelques mots sur B. de Saint-Pierre, Voltaire et La Harpe. — *Vie de H. Brulard*, p. 276. — *Journal*, p. 96 (1804), p. 95.

3. Id., *Journal*, p. 474 (Notice nécrologique de Beyle sur lui-même, 1832).

4. Stendhal, *Racine et Shakespeare*, II, 38, I, 50.

5. Voir à ce sujet Kontz, *thèse latine*, p. 40, et la note.

6. Stendhal, *Corresp. inéd.*, t. I, p. 31 (*Correspondance*, t. I, p. 409) ; cf. Kontz, *ibid.* ; cf. *Peinture en Italie*, p. 221 : « un homme d'esprit, M. Schlegel, veut bien nous apprendre que les comédies de Molière ne sont que des satires tristes ». — *Souvenirs d'Egotisme*, p. 235, 244 (*Cor-*

le « sens intérieur » de ce « pauvre et triste pédant Schlegel, qui sera dans la boue au premier jour ¹ ».

L'*Allemagne* de M^{me} de Staël, faite « avec des analyses fournies par M. Schlegel », n'a pas appris grand'chose, à Stendhal. C'est pourtant selon lui le meilleur de ses livres, capable de survivre aux autres « une vingtaine d'années » mais destiné à tomber « dès que nous aurons deux volumes bien faits et surtout bien écrits sur la littérature romantique ». Il a beau reconnaître en elle le précurseur du romantisme : l'ennemie ou la calomniatrice d'un grand homme malheureux restera pour lui l'objet d'une « répugnance insurmontable », même après qu'il aura fait amende honorable à la *Suédoise*. « Il me semble, dit-il, qu'après ses prétentions au sentiment, la prétention de juger la littérature allemande est une des plus singulières de cette femme distinguée ». Esquisse agréable, « mais fautive à tous moments : c'est tout simple, elle ne savait pas l'allemand ² ».

IV

Il paraît difficile pourtant d'admettre qu'il ait « parlé allemand » lui-même, ni surtout qu'il ait été « toute sa vie

respondance, t. II, p. 12, 18) ; cf. *Rome, Naples et Florence*, t. II, p. 215 : « le ton mystique avec lequel M. Schlegel vient nous parler des théâtres anciens ».

1. Id., *Peinture en Italie*, p. 221 ; — *Souvenirs d'Egotisme*, p. 235 (*Correspondance*, t. II, p. 12) ; — 2. Id. *Correspondance Inédite*, t. I, p. 79-80 (*Correspondance*, t. II, p. 86). — *Correspondance*, t. I, p. 79 : « De l'Influence des Passions », livre enflé, excellent au fond. — *Journal*, p. 30, sur « Delphine » : il se sent presque entièrement dans le personnage de D., mais la grâce est quelque chose d'absolument opposé au style de M^{me} de Staël. — *Correspondance*, t. I, p. 232 : « De la Littérature », enflé en diable, mais d'excellentes idées, etc. (cf. p. 228). — *Correspondance Inédite*, t. II, p. 25 ; t. I, p. 78, cf. 74, 76, 77 (*Correspondance*, t. II, p. 413, 80 ss.), les « Considérations » : bon ouvrage ? ouvrage à la mode ? femme dépourvue de sensibilité et surtout de la pudeur de la sensibilité, mais pleine d'imagination et d'esprit ; ... M^{me} de Staël et M^{me} de Genlis, âmes communes... l'âme d'une parvenue... livre habituellement puéril, etc... — *Journal*, p. 469 (Notice nécrolog. de 1822), p. 477 (2^e notice, de 1832) : « il méprisait M^{me} de Staël, qui lui paraissait emphatique... ». — *Œuvres Posthumes*, p. 237 et note.

occupé de choses d'Allemagne¹ ». Jeune, il rêve de savoir, en plus du latin et du grec, comme tout bon fils de la période du retour à l'antique, l'anglais et l'italien, pour imiter Shakespeare, pour imiter aussi Alfieri. En 1802 il travaille « uniquement à l'anglais ». En 1806 il sait l'italien, d'ailleurs en grand honneur dans sa famille, et fait encore des thèmes anglais. En 1809, à Paris, retour de Brunswick, il prend des leçons d'espagnol. Et, avant qu'il aille en Angleterre, en 1817 d'abord, puis en 1821, l'Italie achève de lui faire oublier l'Allemagne ; il est séduit pour toujours, il sent « par tous les pores, que ce pays est la patrie des arts » ; il a « le cœur italien² ». Au début de son séjour à Brunswick, on l'excuse de traduire le *Kehraus*, cotillon final des bals allemands, par « Ker-Haus ; je crois : balai de la maison » ; mais en 1817 il parlera de *Hinter-Linden*, lui qui vit l'entrée de Napoléon à Berlin, aussi sérieusement que de Schœnbrunn. A Trieste, en 1831, il faillit « donner un coup de collier » et se mettre en état de « comprendre la prose », la prose des journaux ; mais il quitta ces confins de la langue allemande juste à point pour n'avoir pas à faire cet effort tardif. Et il déclare à Balzac avoir « oublié », par « mépris » des Allemands, « si bêtes » et « tellement à genoux devant un cordon », le « croassement de corbeaux » qu'il s'était mis jadis en devoir d'apprendre « pour se tirer d'affaire en voyage³ ».

1. Blennerhassett, *M^{me} de Staël*, t. III, p. 516. — Kontz, *thèse latine*, p. 12. — M. Kontz dit (p. 8), que Stendhal sut vite assez d'allemand pour saisir les beautés de la langue dans les détails, et (p. 58) sinon pour se plaire à Klopstock, en tout cas (p. 80) pour lire le *Cours* de Schlegel avant la traduction et méditer ce qu'il apportait de nouveau. — Mais la lettre où St. dit l'avoir lu est du 18 décembre 1813 (*Corresp. inéd.*, t. I, p. 31 ; *Correspondance*, t. I, p. 409), et la traduction par M^{me} N. de Sausure est annoncée à la *Bibliographie de l'Empire français* le 10 du même mois, décembre 1813 : le nom de l'auteur, connu de lui jadis et jugé favorablement, le titre même de l'ouvrage, ont attiré ce passionné de littérature dramatique, et il parle du *Cours* aussitôt après l'avoir lu, mais non pas dans le texte : comment l'aurait-il pu ? — Ses amis d'Allemagne durent lui aider beaucoup dans les lectures qu'il voulut bien faire. Par exemple, de Struve : voir *Correspondance*, t. I, p. 295 ; 12 mai 1807. — Il ne semble avoir nommé « Klopstock, le grand poète » que par ouï-dire ou d'après *Werther* (voir *De l'Amour*, p. 267 et 205).

2. Stendhal, *Journal*, p. 19, 181, 310, 334, 399, 405, 386 note, 469 ; cf. *Vie de Henri Brulard*, p. 76.

3. Id., *Œuvres Posthumes*, p. 115 ; *Correspondance inédite*, t. I, p. 51

D'assez bonne grâce, mais non sans un sourire, il rend hommage à la science allemande, aux résultats du labeur allemand. Il donne sa *Vie de Mozart* comme traduite de l'allemand ¹. Il connaît de nom Otfried Müller, et a quelques notions sur les « conjectures » de G. de Humboldt relatives aux antiquités bretonnes ². Il nomme l'ouvrage de Blumenbach sur *l'Unité de l'Espèce humaine* ; à propos du « romanticisme », il lui arrive de citer avec éloges le « professeur Wieland ³ ». Il mentionne assez fréquemment Winckelmann, qui fait volontiers « du Phébus », que citent « tous les gens à sensiblerie », le « savant Winckelmann » qu'il s'excuse de ne pouvoir citer sur Michel-Ange, faute de l'avoir lu ⁴ ; Mengs, « le peintre saxon », dont il dit « froid comme Mengs ⁵ » ; Lessing qu'il nomme avec Winckelmann ou Tiraboschi et autres Italiens ⁶ ; et le commentateur du « divin Hogarth », l'ombre de Lichtenberg, « l'esprit de Chamfort qui est entré dans un professeur allemand » et à qui il voudrait demander « un mot spirituel pour chaque tableau ⁷ ». Il dit encore, sans beaucoup de justesse : « le seul pays où l'on connaisse les Grecs, c'est Göttingue... Les arts à l'Italie, l'esprit comique à la France, la science à l'Allemagne, la raison à l'Angleterre, tel a été l'arrêt du destin ⁸ ». Tels livres de la *Peinture en Italie*

(*Correspondance*, t. II, p. 44) ; — *Correspondance*, t. III, p. 26 (au b^{on} de Marestre, Trieste, 23 février 1831) ; t. III, p. 262 (de Civita-Vecchia, 30 octobre 1840) ; t. I, p. 315 (Basse-Saxe, 1807).

1. Colomb, préface aux *Romans et Nouvelles* de Stendhal, p. lxxv (*Vie* donnée par Beyle comme traduite de Schlichtegroll).

2. Stendhal, *Promenades dans Rome*, p. 157 ; *Mémoires d'un Touriste*, 2^e série, p. 29. — 3. Id., *Peinture en Italie*, p. 196 note, 208 ; *Racine et Shakespeare*, éd. 1854, p. 231.

4. Id., *Promenades dans Rome*, p. 241 (au sujet de l'Apollon du Belvédère) : « Nous avons lu la description de Winckelmann : c'est du Phébus allemand, le plus plat de tous » ; cf. p. 201 : W., en sa qualité d'Allemand, est un peu sujet à faire du Phébus. — *Souvenirs d'Egotisme*, p. 237 (1816) (*Correspondance*, t. II, p. 14). — *Peinture en Italie*, p. cix, p. 373 (cf. p. 168, 215, 371 note 4, etc...)

5. Stendhal, *Peinture en Italie*, p. 183. En 1811, il faisait observer à sa sœur que « les deux plus grands artistes du xviii^e siècle, Mozart et Mengs, sont Allemands (*Correspondance*, t. I, p. 377).

6. Id., *Peinture en Italie*, p. 249, p. 102, note 2. — 7. Id., *ibid.*, p. 245.

8. Id., *ibid.*, fin de la note de la p. 254, et note complémentaire ; cf. *Correspondance inédite*, t. I, p. 32 (*Correspondance*, t. I, p. 410), à propos du *Cours* de Schlegel : « les excellents commentateurs dont l'Allema-

recourent assez souvent aux érudits allemands ¹, bien que Stendhal y raille « tous les sots qui savent du grec comme Heyne et les Allemands », et se moque de leur facilité à donner des *mots obscurs* pour *preuve de leurs idées* : « Le pédantisme de ces pauvres Allemands est déconcerté si on leur dit : soyez clairs. » L'idée même, très allemande, d'une *science* de l'esthétique, ne sourit nullement à sa cervelle incurablement française à qui la beauté apparaît — la formule est heureuse — comme « le fruit *inattendu* de la civilisation tout entière ² ». L'Allemand veut traiter « savamment » toute chose, même la musique, et « met tout en doctrine ». Stendhal, qui n'en est pas là, renvoie à « toutes les esthétiques allemandes », pour comparaison avec les Mémoires de la Margrave de Bareith, document des mœurs élégantes de l'aristocratie allemande vers 1740, en demandant si ce peuple « raisonnablement peut prétendre à la finesse ³ ».

La pensée allemande semble l'avoir occupé fort peu ; il lui est arrivé rarement de « s'égarer » dans les « espaces imaginaires à la suite de Schelling, Kant, Platon etc. » en qui l'Allemand voit « d'habiles musiciens chargés d'exalter son imagination ⁴ ». A en juger même par les Gazettes,

gne abonde » et dont Schlegel a profité : Heyne, Wolff, etc... ; cf. *Promenades dans Rome*, p. 102 : « Quant à l'histoire ancienne, on ne s'en doute qu'en Allemagne. Tout ce qu'on publie en France sur l'antiquité est à mourir de rire. » Voir cependant *Mémoires d'un Touriste*, 2^e série, p. 29, critique très vive de Niebuhr et de « toutes les billevesées » dont il a « pendant quelques années... offusqué l'histoire des commencements de Rome ». — Cf. *De l'Amour*, p. 246 (Fragments Divers) : « La nature a donné la force au Nord et l'esprit au Midi, me disait le célèbre Jean de Muller à Cassel en 1808 ».

1. Notamment les livres 4, 5 et 6, Du Beau Antique, Du Beau Idéal moderne. — En tête du liv. VII, p. 294 (Vie de Michel Ange) : « Il fallait ces idées pour juger Michel-Ange ; maintenant, tout va s'aplanir. »

2. Stendhal, *Peinture en Italie*, p. 260, note 3, et p. 255 (c'est nous qui soulignons *inattendu*). — 3. Id., *Vie de Rossini*, p. 139, note. — *Peinture en Italie*, p. 223. — Cf. *Promenades dans Rome*, 2^e série, p. 32-33 : « L'heureuse ignorance de sa jeunesse l'avait garanti (Canova) de la contagion de toutes les poétiques depuis Lessing et Winckelmann faisant de l'emphase sur l'Apollon, jusqu'à M. Schlegel qui lui eût appris que la tragédie antique n'est autre chose que de la sculpture ».

4. Id., *Promenades dans Rome*, 2^e série, p. 50. — Cf. *De l'Amour*, p. 151 : «... une forte disposition à l'enthousiasme et à la bonne foi. C'est pour cela que, tous les dix ans, ils ont un nouveau grand homme qui doit effacer tous les autres (Kant, Steding, Fichte, etc., etc...) » ; p. 14 «... la des-

« masse de niaiseries » qu'il essaie de lire à Trieste, « ces pauvres Allemands pensent très difficilement ». En 1825, à Naples, il raille Weber qui « au lieu d'écrire de la musique s'occupe à écrire sa vie et à nous décrire, avec toute la clarté de la philosophie allemande, comment il est parvenu à se donner du talent ¹ ». Quand il projette d'intituler « Philosophie transcendante » un article pour la *Revue de Paris*, « ce titre est une plaisanterie, déclare-t-il ; je chéris trop la clarté pour commencer par une obscurité. Le vrai titre serait : *Helvétius et M. Cousin*, ou des Motifs des actions des hommes ² ». Vers la fin de sa vie, il n'aura pas désarmé : « les jeunes Allemands déraisonnent à plaisir sur les pas de Steding, de Munich, le grand déraisonneur à la mode en 1841. La logique *allemande* est de la force de la logique romaine : 2 et 2 font 5 ³ ». Stendhal a lu le français d'Ancillon, mais il l'a lu concurremment avec l'*Essai sur les Mœurs* et Condorcet, il en a eu comme « une indigestion de sécheresse » et ne le citera guère que pour railler sa théorie des Anges, « la niaiserie philosophique à la mode », et la bêtise des Allemands qu'elle enthousiasme ⁴. Il a lu Kant à travers Kinker, Destutt de Tracy et les Mémoires de l'Institut, et cela en 1822 ; il a cru sentir « son gros individu » un moment « tout kantisé » ; il jugea sans tendresse ce philosophe dont la langue n'est pas « forcément claire », qui, dit-il, ne s'est pas toujours en-

tinée des grands philosophes allemands, dont l'immortalité, tant de fois proclamée, ne peut jamais aller au delà de trente ou quarante ans » ; p. 147 «... à peine sortis des intérêts sociaux les plus directs... on les voit avec étonnement s'élaner dans ce qu'ils appellent leur philosophie ; c'est une espèce de folie douce, aimable, et surtout sans fiel ».

1. Stendhal *Correspondance*, t. III, p. 26 (lettre déjà citée, 1831), t. II, p. 381 (Naples, 30 septembre 1825). — Cf. Kontz, *thèse latine*, p. 16 et suiv., sur Stendhal et la philosophie allemande.

2. Stendhal, *Correspondance*, t. II, p. 510 (décembre 1829).

3. Id., *ibid.*, t. III, p. 271 (Civita-Vecchia, 14 mars 1841).

4. Id., *Correspondance*, t. I, p. 312, 315 ; *Souvenirs d'Egotisme*, p. 102, 126. — C'est peut-être chez Ancillon qu'il a pris sa comparaison de la courbe et de l'asymptote (*Peinture en Italie*, p. 185) qui pourrait faire croire à un souvenir de Herder ? — En 1806, il recommandait très chaleureusement à sa sœur Pauline le *Tableau des Révolutions du Système politique de l'Europe*, par Ancillon, qui, par son art de ramasser les faits, le guérit de son « long dégoût pour l'histoire ». Quel bonheur, s'écrie-t-il, « de trouver 1400 ans, et les plus intéressants pour nous, en 8 vol. in-8° ! » (*Correspondance*, t. I, p. 260, 262.)

tendu lui-même, et qu'en tout cas on entend difficilement : « Quand enfin l'on en est venu à bout, l'on se trouve en présence de vérités si simples, qu'il ne valait pas la peine de les dire. Ces vérités sont mêlées avec un tas énorme d'absurdités qu'un homme d'un aussi grand talent que Kant n'aurait jamais dites si son langage avait été clair ». Après quoi il dit de lui-même, le plus tranquillement du monde : « Moi qui ai soixante ans et qui ai lu tous les systèmes de philosophie ¹ ». Pour se consoler d'avoir dû, avec Destutt de Tracy interprète de Kant, « poursuivre son adversaire vers une sombre caverne », à cette philosophie qui proscrit l'expérience, en appelle au sens intime et taxe « fièrement » d'êtres imparfaits ceux qui déclarent ne pas sentir en eux ce sens intime, il oppose la philosophie de Condillac qui, elle, « invoque sans cesse l'expérience ² » ; et dans l'un des *Articles nécrologiques* écrits sur lui-même, il déclare *fièrement* à son tour, mais sans exactitude : « Il fut employé à Brunswick.... Il étudia dans cette ville la langue et la philosophie allemande, en conçut assez de mépris pour Kant, Fichter, etc..., hommes supérieurs qui n'ont fait que de savants châteaux de cartes ³. » Même après Brunswick, surtout après Brunswick, il est resté très français d'intelligence, et Français de son époque, volontiers dédaigneux pour ce qu'il ne prend pas le temps ni la peine de juger. Croire, comme les Allemands, à « l'existence de la conscience intime du bien et du mal », c'est du *mysticisme* ⁴. « Kant, Steding, Fichte, M. Cousin et tous les Allemands » sont, en face de Bayle, Cabanis, Destutt de Tracy et Bentham, comme Aristote vis-à-vis Platon dans l'*Ecole d'Athènes* de Raphaël : l'*imagination* en face de la raison, l'*imagination* qui « dans certains pas difficiles où elle ne peut satisfaire la raison de ses auditeurs, les prie d'avoir de la foi et de croire sur parole ⁵. » S'agit-il simple-

1. Id., *Correspondance Inédite*, t. I, p. 180, 181, 288 (*Correspondance*, t. II, p. 244-245, 357).

2. Id., *ibid.* (dernière citation) : il est à noter que la *Correspondance*, après « la philosophie allemande », omet « de Kant », que donnait la *Corresp. inéd.* — 3. Id., *Journal*, p. 467 (Notice nécrologique de 1822).

4. Id., *Romans et Nouvelles*, p. 51 (*Armance*).

5. Id., *Promenades dans Rome*, p. 299.

ment d'entendre le Beau antique ? « Il faut d'abord écarter toutes les phrases vides de sens empruntées à Platon, à Kant et à leur école ¹. » Et d'ailleurs, systèmes philosophiques, dramatiques, historiques, changent tous les dix ans, chez ces Allemands « que nous appelons graves pour nous moquer ² ».

Stendhal, lui, se pique avant tout de connaître « l'homme », qu'il a étudié en lui-même. Encore n'est-ce pas là connaître « les hommes » pour les avoir pratiqués. Selon lui, le *nosce te ipsum* de la Grèce et de Tracy ouvre le chemin du vrai bonheur. Il se défie des « phrases qui n'ont pas d'idées », et de « tous ces jugements téméraires » sur lesquels Paris voit bâtir tous les vingt ans quelque science nouvelle : « *Facta, facta, nihil praefer facta* sera un jour l'épigraphe de tout ce qu'on écrira sur l'homme ³ ». Des philosophies étrangères, Smith, Hume, Hobbes surtout sont à peu près tout ce qui l'intéresse ⁴. Mentalement, c'est un fils de notre xviii^e siècle. Il lui arrive de faire fi de l'idéologie, « science non seulement ennuyeuse, mais même impertinente », et, bien qu'il envoie la *Logique* à sa sœur Pauline, il juge Condillac « et gens de son espèce » très inférieurs à Platon ⁵. Mais il « vénère » Cabanis, Tracy et J.-B. Say, bien qu'à vrai dire le style « vague » de Cabanis, qu'il lit souvent, le « désole ». Le livre de Cabanis, dit-il, « a été ma Bible à seize ans » ; et il oppose les ouvrages de Pinel et de Cabanis, « pleins de faits et de conséquences bien déduites de ces

1. Id., *ibid.*, p. 241 : Stendhal renvoie à Bentham. — Cf. *Rome, Naples et Florence*, t. II, p. 36, note : « Ce n'est que par des monographies de chaque passion du cœur humain que l'on pourra parvenir à connaître l'homme ; mais alors tout le monde rira des phrases louches de Kant et autres grands philosophes spiritualistes. » — Cf. *Romans et Nouvelles*, p. 213 (*Mina de Wrangel*) : « le noble stoïcisme de Fichte, seul loué, d'un mot, parmi les « recherches obscures de la philosophie allemande » qu'aime l'héroïne.

2. Id., *Vie de Rossini*, chap. XXIV : « les Allemands ont changé trois fois au moins de philosophie et de système dramatique depuis trente ans ». — Cf. *Mémoires d'un Touriste*, 2^e série, p. 29 : ... Niebuhr, « remplacé depuis peu par un autre génie dont j'ai oublié le nom ».

3. Id., *Journal*, p. 363 (1810), p. 368 ; *Peinture en Italie*, p. 411 ; *ibid.*, note de la p. 228. — 4. Stendhal, *Journal*, p. 229, 230, 320, 51, 367. — *Souvenirs d'Egotisme*, p. 192. (*Correspondance*, t. I, p. 190. Cf. 200, etc.). — *Mélanges*, p. 1, 15. — *Racine et Shakespeare*, p. 29. Etc... — 5. Id., *Racine et Shakespeare*, éd. 1854, p. 98, 97 ; *Correspondance*, t. I, p. 30 (1802).

faits » aux « phrases de Zimmermann et des Allemands ¹ ». Quand Destutt de Tracy lui fit, en 1817, la surprise de venir le voir, il « adorait » l'*Idéologie* « depuis douze ans » ; il fréquenta longtemps le salon de M^{me} de Tracy ². Jeune, avant qu'il se préparât à écrire en lisant le Code Civil « pour prendre le ton ³ », le style emphatique de Rousseau lui a gâté la pensée de Rousseau, dont le *Contrat Social* l'avait « charmé » pourtant ⁴. Mais il garda toujours un faible pour Helvétius. Tout ce qu'il dit, contre Helvétius, sur l'influence de « la nature de l'air dans lequel nous nageons » et des *climats* qui « à la longue font naître les tempéraments », les uns et les autres donnant « la force du ressort », et l'éducation ou les mœurs, le *sens* dans lequel ce ressort est employé : tout cela, on l'a reconnu, est dans Cabanis ⁵ et déjà dans Montesquieu. Sa philosophie ne dépasse guère l'étude de l'homme, psychologie, physiologie, mœurs et organisation sociale. Et s'il parut vouloir un temps viser plus haut et « étudier bien l'idée de la perfectibilité ⁶ », ce fut sans doute sur les pas de Condorcet, et d'ailleurs à seule fin de se mettre sur les voies d'un doux optimisme.

V

Quelle figure Herder fait-il dans tout cela ? Figure d'emprunt : Stendhal le cite sans le connaître, comme Sulzer, comme d'autres érudits ou philosophes allemands, distingués ou secondaires, dont à Brunswick il a su le nom, et

1. Id., *Vie de Henri Brulard*, p. 10 ; *Souvenirs d'Egotisme*, p. 48 (cf. *Peinture en Italie*, p. 212, 235) ; *Peinture en Italie*, p. 170.

2. Id., *Journal*, p. 96, 107, 110, 112, 227, 368, 403. — *Souvenirs d'Egotisme*, p. 26. — Cf. *Correspondance*, t. I, p. 298 (Berlin, 1807), *Peinture en Italie*, p. 212, note 1 : « l'ouvrage sublime de M. Destutt de Tracy sur la Volonté ».

3. Id., *Correspondance Inédite*, t. II, p. 295 (*Correspondance*, t. III, p. 259). — 4. Id., *Vie de Henri Brulard*, p. 10. — *Souvenirs d'Egotisme*, p. 167-168, 160 (*Correspondance*, t. I, p. 76, 65).

5. Id., *Journal*, p. 23 (1803) 229, 424 (1813). — *Souvenirs d'Egotisme*, p. 168 (*L'Esprit* : réserves de Stendhal) ; *ibid.*, p. 274 (1820) (*Correspondance*, t. I, p. 76, t. II, p. 217). — *Peinture en Italie*, p. 208, 236. — C. Stryienski, Introduction aux *Souvenirs d'Egotisme*, p. v.

6. Stendhal, *Œuvres Posthumes*, p. 179 (*Les Pensées*) ; cf. p. 189 : la perfectibilité prouvée par la constitution anglaise.

dont on a fait en France, dans les revues ou ailleurs, sans grand discernement, des traductions complètes ou fragmentaires, bonnes ou médiocres. Le passage *pris au hasard*, nous disait-il, dans les œuvres de Herder, est simplement extrait de l'ouvrage que le médecin parisien Süe avait en 1797 consacré à Lavater, avec le même fragment traduit de la *Plastique* sur une citation de Lavater ¹. La renommée de Herder avait bénéficié quelque peu de la vogue de Lavater en France ; Stendhal, un moment Lavaterien ² comme la plupart des gens de son temps, a connu Herder par Lavater, et ne semble pas avoir autrement su grand chose de lui.

Comme il ne parle guère de Berlin que pour rappeler qu'il y avait vu l'entrée triomphale de Napoléon ³, de même, passant à Weimar, il n'a guère fait que regretter la *platitude* de la nature dans ce pays où l'on sent « la présence d'un prince ami des arts », — et chercher des yeux le château de Belvédère où son ami Mounier a vécu ⁴.

Car il fut l'ami du fils Mounier. « Quelle occasion, pour ce tempérament qui volontiers brusquait son jugement sur les choses, de s'informer et de juger ! Il est vrai qu'il n'était guère d'humeur à en profiter ⁵. » Plus tard il connut aussi Albert Stapfer ⁶, et ne semble pas avoir profité de lui davantage.

Mais, on l'a vu ⁷, quant à Herder, ni l'un ni l'autre ne lui

1. Voir plus haut, page 134. — 2. Stendhal, *Journal*, p. 150. *Peinture en Italie*, p. 199 note 2, 210, note 3, 248 note 2, etc... (*Ibid.*, p. 228 : Gall). — *Correspondance*, t. I, p. 124. — 3. *Id.*, *Journal*, p. 467 : Appendices ; première notice nécrologique, de 1822.

4. *Id.*, *Souvenirs d'Egotisme*, p. 225 (à sa sœur, 1812) (*Correspondance*, t. I, p. 381). — Pour Mounier le fils, voir *ibid.*, p. 153, lettre du 26 mars 1803 : « Vous qui connaissez Ossian, la littérature allemande, Homère, etc.. — Autre lettre à Mounier dans les *Œuvres Posthumes*, p. 207-209.

5. F. Baldensperger, *Gœthe en France*, p. 70.

6. Stendhal, *Souvenirs d'Egotisme*, p. 126 : chez M. de l'Etang (c'est-à-dire Delécluze) ; cf. ce que Delécluze lui-même dit de ces réunions (*Souvenirs*, p. 231-236 et 242-246), de la façon dont Stendhal enfourchait certains « dadas » sur la tragédie romantique, sur le goût, etc...

7. Voir plus haut pages 183 et 431. Quant à Degérando, par exemple, comme autre informateur possible sur Herder, voici l'opinion de Stendhal, jeune encore : thermidor an XII, à sa sœur Pauline (*Correspondance*, t. I, p. 103). « Demande à mon grand-père l'*Histoire de la Philosophie* de Gérando. Je ne l'ai pas lue. Tout ce que j'en sais, c'est que l'auteur est un lâche, dans les deux sens, de style et de cœur. Dis-moi si elle t'amuse. »

eussent été d'un bien grand secours. Et si le hasard eût voulu que, par eux ou par d'autres, Stendhal eût mieux connu le surintendant des églises de Weimar, il eût dit peut-être de lui, comme de l'honnête Bonnet, avec un haussement d'épaules : « De la blague sérieuse ¹ ! »

1. Stendhal, *Journal*, p. 472. Appendices ; 2^e notice nécrologique, 1832.

CHAPITRE III

III. — Herder et les Novateurs : Auguste Comte et Saint-Simon

- I. — Auguste Comte et Herder, et l'Allemagne ; le Saint-Simonisme et l'Allemagne, et Herder (Bazard). A l'époque où Herder est enfin traduit, Saint-Simon est mort, mais sa doctrine lui survit, agissante, et le positivisme est déjà constitué comme système.
- II. — L'origine commune des deux doctrines est ailleurs : 1. La tradition catholique (de Maistre et Ballanche) ; l'anti-protestantisme de Comte et Saint-Simon. — 2. Reprise de la tradition du XVIII^e siècle français : Montesquieu, Cabanis, Condorcet, la Révolution.

LES *Opuscules* d'Aug. Comte ont recueilli un article publié en novembre 1825 dans le *Producteur*, où Herder philosophe de l'histoire est nommé avec Kant : leurs travaux, « et postérieurement la formation, parmi les jurisconsultes, d'une école qui conçoit la législation comme nécessairement déterminée toujours par l'état de la civilisation, manifestent avec évidence la tendance générale de notre siècle vers les doctrines positives en politique. Un goût exclusif pour les ouvrages qui montrent plus ou moins ce caractère se prononce chaque jour davantage, et, ce qui est une observation bien décisive, il domine même l'esprit de parti ¹ ». Déjà lisant en 1824 le traité de Kant : *Idée*

1. Aug. Comte, *Opuscules de Philosophie Sociale*, p. 208, cf. p. vi ; cf. à ce sujet Rappoport, *La Philosophie de l'Histoire comme science de l'Evolution*, p. 55. — Plus tard, Comte applaudira encore (*Cours de Philosophie Positive*, t. IV, p. 207) à la tentative des historiens jurisconsultes allemands de la *philosophie du droit*, comme à un symptôme très favorable de l'évidente « régénération philosophique » contemporaine, comme à une innovation fort heureuse pour ramener au vrai sens une étude réservée jusque-là à « une classe éminemment métaphysique ». — Cf. déjà

d'une *histoire universelle*, vieux de quarante ans, « prodigieux pour l'époque » disait-il, et tel que « si Condorcet avait eu connaissance de cet écrit — ce que je ne crois pas — il lui resterait bien peu de mérite », Comte ajoutait : « Et même, si je l'avais connu six ou sept ans plus tôt, il m'aurait épargné de la peine ¹. » Hegel lui est révélé par un *extrait* que lui envoie d'Eichthal ; entre cette doctrine « encore trop métaphysique » et la sienne propre, il relève « un grand nombre de points de contact ». Si inférieur qu'il le trouve à Kant, trop métaphysicien d'ailleurs lui aussi, Hegel lui paraît être l'homme d'Allemagne « le plus capable de pousser la philosophie positive » ; et Kant lui-même « une très forte tête... le métaphysicien le plus rapproché de la philosophie positive... peut très efficacement contribuer » à y préparer les esprits ². Quant à moi, dit Aug. Comte « je ne me trouve jusqu'à présent..., après cette lecture, d'autre valeur que celle d'avoir systématisé et arrêté la conception ébauchée par Kant à mon insu... Je rends grâce aujourd'hui à mon défaut d'érudition... » On l'a dit très justement, le positivisme a pu sembler aller « à sa façon, au-devant de la métaphysique allemande, au moment où celle-ci se préparait... à descendre dans la science ³ ». Mais

dans le *Système de Politique Positive* (3^e Cahier du *Catéchisme des Industriels*), p. 98 : « L'histoire n'ayant été écrite et étudiée jusqu'à présent que dans un esprit superficiel, de telles coïncidences, des effets aussi frappants, au lieu d'instruire les hommes, comme il serait naturel de le supposer, n'ont fait que les étonner » ; p. 99 : « Ce fâcheux effet résulte de ce que, dans ces grands évènements, on ne voit que les hommes, et jamais les choses qui les poussent avec une force irrésistible... En un mot, suivant l'originale expression de M^{me} de Staël, on prend les acteurs pour la pièce. »

1. Aug. Comte, lettre à d'Eichthal, 10 décembre 1824, citée par Littré, *Aug. Comte*, p. 150 (cf. dans les *Lettres à Valat* une déclaration contemporaine et analogue, quoique moins élogieuse pour Kant (p. 147, lettre du 3 novembre 1824).

2. Id., *ibid.*, p. 151, 155, 150 ; cf. Littré lui-même, p. 38, 72 ; et Ch. Adam, *Philosophie en France*, p. 50. — Sur l'« ignorance » d'Aug. Comte (ignorance par lui voulue, pour préserver son originalité intellectuelle : *Cours de Philosophie Positive*, t. VI, p. xxxv), voir F. Laurent, *Etudes sur l'histoire de l'Humanité*, t. XVIII, p. 191, 197. Dans la première de ses *Lettres à Stuart Mill* (20 novembre 1841, p. 1-2) Comte se dit « extrêmement isolé du monde vulgaire, même intellectuel », et heureux d'avoir adopté « une telle hygiène cérébrale », qu'il croit « nécessaire à la plénitude de sa vie philosophique ».

3. F. Baldensperger, *Goethe en France*, p. 213. — Littré (*Paroles de*

si quelques positivistes ont eu recours à certaines données de la philosophie allemande de l'Unité, il s'agit là d'une dette d'héritiers, que le chef de l'école n'eût pas reconnue. Et en tout cas les philosophies allemandes de l'histoire ne lui paraîtront jamais avoir donné à l'histoire « une véritable nature scientifique ¹ ».

Auguste Comte attendit assez tard de s'initier à l'Allemagne. Littérairement, il y fut plutôt rebelle : peu indulgent à Schiller, par exemple, et partial toujours pour les poètes de langues méridionales ². Philosophiquement parlant, il pensa surtout être lui-même. « Plus nous aurons de précédents, assurait-il fièrement à d'Eichthal, mieux nous vaudrons ³. » Il donnait dès 1826 une exposition orale de la philosophie positive : interrompu deux ans par la maladie, le cours était complet en 1829 ⁴. Herder a été pour lui, comme Hegel et Kant, et moins connu qu'eux encore, un de ces *précédents* jusque-là ignorés : renfort imprévu, dont

philosophie positiviste, p. 32), niera la valeur des conclusions pratiques du panthéisme allemand, qui a été « la forme allemande de l'incrédulité » et n'a su aboutir qu'à « une accommodation entre le panthéisme et le christianisme, ... faisant du panthéisme, pour les intelligences éclairées, une explication transcendante des dogmes qui suffisent aux intelligences vulgaires ».

1. Aug. Comte, *Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 206, 205. — C'est à l'influence de Bossuet, « directe ou indirecte, inaperçue ou sentie », qu'il reporte le « caractère de plus en plus satisfaisant qu'ont dû prendre graduellement les principales compositions historiques », aux *xix^e* et *xviii^e* siècles.

2. Ch. Adam, *Philosophie en France*, p. 398 (à partir de 1838, au moment où Comte, adonné tout entier à la sociologie, change son régime intellectuel et laisse les livres scientifiques). — On peut noter que Littré, lui, « plus Allemand que Français », assurera Dupanloup (*Avertissement à la Jeunesse et aux pères de familles...*, p. 16) et qui à 21 ans avait fait de l'allemand « sa langue d'affection » (*Lettres de Littré à G. Schlegel*, p. 38 : le mot cité, du père de Littré, accompagne une lettre allemande du fils à Schlegel), — traducteur et « propagateur » de Strauss, comme dit encore Dupanloup, citera volontiers Schiller (*Littérature et Histoire*, p. 192 ss., art. de 1830 sur Schiller et d'Aubigné ; p. 203, 417, traductions de Schiller, p. 69 n., cit. et trad. de quelques vers ; Schiller cité encore dans *La Science au point de vue philosophique*, p. 256 n. ; *Conservation, Révolution et Positivisme*, p. 45, etc.)... Dans le *Catéchisme positiviste*, la *Bibliothèque du Prolétaire au XIX^e siècle* (1852) comprendra pour la poésie les œuvres choisies de Goethe, pour l'histoire, les deux *Manuels* de Heeren et *l'Histoire de l'Art* de Winckelmann.

3. Lettre du 5 août 1824, citée par Littré, *Aug. Comte*, p. 37.

4. Littré, *ibid.*, p. 35-36.

il faisait des étais accessoires à une théorie née sans eux, et qui avait pris sans eux toute sa force vitale.

Il en faut dire autant du Saint-Simonisme, contemporain et proche parent, et de Saint-Simon lui-même, l'ancien maître d'Aug. Comte. Saint-Simon était mort quand Herder devint accessible au public français ; mais la doctrine saint-simonienne s'était formée et vivait dans les esprits, et l'école faisait pour ses idées une propagande soutenue, en attendant qu'au lendemain de 1830 elle pût agir ¹.

Pas plus dans les idées « jetées à pleines mains » par Saint-Simon « laissant à ses continuateurs le soin de les coordonner et d'en tirer les conséquences ² », que dans le système positiviste en germe dès les premières années de la Restauration, Herder ne paraît avoir joué le moindre rôle.

Saint-Simon, il est vrai, a la curiosité de l'Allemagne ³, avant même que s'y intéresse la femme de génie, la femme philosophe, la femme à idées générales, qu'un instant il songe à épouser ³. Pour compléter la forte éducation intellectuelle que lui ont donnée l'École Polytechnique puis l'École de Médecine, il fait, par Genève, un voyage en Allemagne. Mais de même qu'il rapporte d'Angleterre la certitude qu'on n'y avait sur le chantier « aucune idée capitale neuve », il revient d'Outre-Rhin, confiant dans l'Allemagne en plein travail intellectuel et philosophique, mais avec l'assurance « que la science générale était encore dans l'enfance dans ce pays, puisqu'elle y est encore fondée sur des principes mystiques ⁴ ». — Enfantin, lui aussi, visite l'Allemagne, mais en commerçant, avant d'aller faire de la banque en Russie. Jules Lechevalier ira en Allemagne étudier la pensée allemande, mais s'adressera à Hegel ⁵. Un disciple de Krause soutiendra, en Allemagne puis en

1. G. Weill, *L'École Saint-Simonienne*. Avant-Propos et p. 1. — 2. *Ibid.*, p. 2. — 3. Sur le refus de M^{me} de Staël, voir Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme*. Introduction, p. 8.

4. *Globe*, 1830, t. IX, p. 995, premier article de E. L(erminier) sur les Travaux et l'École de Saint-Simon. — 5. Charléty, *ouvr. cité*, p. 33, 61. *Ibid.*, p. 65, on note que l'Exposition de la Doctrine, faite par Carnot surtout (qui connut peu Saint-Simon), cite Hegel.

France, que la « doctrine panthéiste saint-simonienne » procède de Hegel ¹ ; mais Eckstein, qui s'y connut mieux qu'homme de France, demandera qu'on ne confonde pas « l'idée propre à Hegel et celle d'une secte née du contact d'un *hégélianisme* dégénéré avec le socialisme français ». Et le fondateur de l'école n'a guère de responsabilité dans le « grapillage » qu'on aurait fait après lui de Schelling et de Hegel, sous l'influence d'une « nouvelle école de poètes allemands, avortons de Goëthe, qui ont eu la prétention de se faire romantiques et socialistes en partie double ² ».

Que d'autre part un voltairien désabusé se soit préparé à devenir saint-simonien par la lecture de la *Raison pratique* ³, le cas, s'il est vrai, n'a en soi rien de plus miraculeux que n'aurait eu le cas contraire. Le Saint-Simonisme rompait avec le xviii^e siècle français tout en le continuant ; Kant, sur certains points, le continuait tout en rompant avec lui et en le dépassant. Orientées en des sens différents, les tendances émancipatrices, les aspirations étaient de même ordre. Aussi, malgré les résistances bourgeoises que devaient provoquer les déclarations saint-simoniennes en matière de propriété, la doctrine deviendra-t-elle assez populaire outre-Rhin après sa ruine en France : plus populaire, semble-t-il, que la pensée allemande ne l'avait jamais été parmi les Saint-Simoniens ⁴.

Quant à Herder, Bazard le nommera dans son Exposition de la Doctrine de Saint-Simon, mais seulement pour opposer la théorie de la perfectibilité *indéfinie*, selon son maître, à l'idée de perfectibilité « entrevue par Vico, Lessing, Turgot, Kant, Herder, Condorcet... demeurée stérile dans leurs

1. Ahrens, *Cours de Droit Naturel*, p. 490 note ; il renvoie à un article de lui paru dans l'*Ausland* en 1832, et fait état d'un article de Pierre Leroux dans la *Revue Indépendante*.

2. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 38 ; et plus loin : « cet amalgame a abouti à des énormités vraiment monstrueuses, où l'on ne saurait dire qui a contribué à se corrompre le plus réciproquement, de la France ou de l'Allemagne ». — *Ibid.*, p. 39-40 ; et plus loin : « tout cela n'aboutit qu'à une pure *fantasia* à la façon des Arabes ;... c'est une razzia dans le domaine de l'érudition, sauf le bonheur du coup de main ».

3. G. Weill, *ouvr. cité*, p. 61 (d'après l'*Organisateur*, 24 juin 1830). — On verra plus tard que par son disciple Buchez, Saint-Simon aurait eu connaissance de la traduction de Kant publiée par F. de Neufchâteau dans le *Conservateur* de l'an VIII.

4. G. Weill, p. 62 ; cf. Charléty, p. 122.

maines ». Herder pas plus que les autres n'a su *caractériser* le progrès en son essence, son développement, ses manifestations successives et à venir, ni classer les faits historiques, faits *progressifs* et faits *rétrogrades*, en séries homogènes formées selon une loi de croissance ou de décroissance, ni prévoir l'avenir à travers le passé tel que l'avaient fait les Beaux-Arts, les Sciences et surtout l'Industrie : trois objets essentiels de la science *sociale*, que ni l'un ni l'autre n'ont entrevue ¹. Simple mention au bas d'une page, deux ans après la traduction Quinet qui pour les Saint-Simoniens ne fera qu'ajouter un nom à la série des devanciers, non pas des maîtres.

Heine, qui faillit être Saint-Simonien, aurait pu faire aimer Herder parmi les gens de la rue Taitbout ; mais il ne connut que la doctrine à sa fin ² ; en garda-t-il quelque chose dans sa vie intellectuelle et spécialement dans sa philosophie de l'histoire ? En ce cas, il fut l'obligé des Saint-Simoniens bien plutôt qu'eux les siens.

A la veille de 1830, Eugène Rodrigues découvrira grâce à M^{me} de Staël et traduira l'*Education du Genre Humain* ³, et l'on ne perdra plus de vue en France le substantiel résumé de Lessing ; pour les Saint-Simoniens, nulle confirmation de leurs aspirations rénovatrices, nulle évocation d'un Evangile éternellement jeune, nulle autorité ne vaudra celle-là. Le nom même de Herder n'est pas cité à l'occasion de cette publication ⁴. Et Herder est fort peu inté-

1. [Bazard] *Doctrine de Saint-Simon*, p. 111 note (Kant cité et loué, p. 162). — 2. L.-P. Betz, *Heine in Frankreich*, p. 35-37 ; H. Lichtenberger, *Heine penseur*, p. 114. Cf. le jugement de Heine sur Herder, cité plus haut page 22 (Introduction).

3. [Eug. Rodrigues]. *Lettres sur la Religion et la Politique*, p. 141-143, Avis du Traducteur : « l'*Education du Genre Humain* fut considérée en Allemagne comme une œuvre ingénieuse, mais rien de plus ; la philosophie allemande est restée dans le sentier de la *raison pure*, et c'est à la France qu'il appartiendra d'apprécier à sa juste valeur le chef-d'œuvre de Lessing ».

4. Cependant Rodrigues (*ibid.*) nomme Kant, « laissant percer » dans sa *Théorie de la pure religion morale* (renvoi au *Conservateur* de l'an VIII), l'idée d'une régénération religieuse d'abord annoncée par Lessing. — Dans les *Lettres* qui précèdent sa traduction (p. 23, 46), Rodrigues, d'origine juive, admirateur de Salvador (voir G. Weill, *ouvr. cité*, p. 15) cite, à propos des idées juives, Lessing et Michaelis, sans nommer Herder.

ressé dans cette initiation tardive à une œuvre déjà ancienne, mais qui semble avoir gardé toute sa force de conversion¹.

II

Et voici peut-être pourquoi ni Herder, ni l'Allemagne, surtout si l'on s'en tient à la recherche des éléments constitutifs de la doctrine, n'ont eu à intervenir dans la formation du Saint-Simonisme et du Positivisme.

Qu'Aug. Comte ait eu des obligations philosophiques durables à Saint-Simon, ou qu'en rompant avec lui il ait assuré la libération de sa pensée², il est bien certain que leurs origines intellectuelles sont très voisines, que l'impulsion intime qui a orienté leur effort est de même nature, répond et satisfait au même besoin d'âme.

1. L'opuscule de Lessing est retraduit en 1841 par P..., une seconde édition donnée en 1857 par J. Tissot, qui dit avoir inspiré la première ; v. éd. de 1857, Avertissement du nouveau traducteur : « depuis bien des années déjà, la 1^{re} (éd.), est épuisée. L'idée fondamentale de ce petit ouvrage, vraie ou fausse, nous a semblé assez intéressante pour mériter de n'être pas oubliée de ceux qui s'occupent de la philosophie de l'histoire... a sa place marquée dans les considérations sur la marche de l'esprit humain ». A noter que pour Posadzy (Diss. Münster, 1906, p. 23) Lessing a traité plutôt d'une philosophie de la révélation que d'une philosophie de l'histoire.

2. A ce sujet, voir E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 282 (A. Comte, fort utile à Saint-Simon pendant leurs cinq ou six années de collaboration) ; Cf. Adam, *Philosophie en France*, p. 395 : Littré, *A. Comte*, p. 39 et suiv., cf. p. 106 ; dans le *Correspondant*, 1830, t. III, p. 109, le Saint-Simonisme faisant fi d'Aug. Comte, il a dit lui-même ce qu'il en pensait, au moment où la séparation se fit. Cf. A. Comte, *Système de Politique Positive* (1824) en tête, éloges de Saint-Simon, mêlés de critiques : Aug. Comte « n'a rempli que la moitié de nos vues » ; p. 6 : « quoiqu'étant, j'aime à le déclarer, l'élève de M. Saint-Simon, j'ai été conduit à adopter un titre général distinct de celui des travaux de mon maître. Mais cette distinction n'influe point sur le but identique des deux sortes d'écrits... » ; p. 7 : « ayant médité depuis longtemps les idées-mères de M. Saint-Simon, je me suis exclusivement attaché à systématiser, à développer et à perfectionner la partie des aperçus de ce philosophe qui se rapporte à la direction scientifique... » ; cf. p. 8 : « J'ai cru devoir rendre publique la déclaration précédente, etc... » Cf. *Lettres à Valat*, p. 115, 116, 119, « tutelle... fâcheuse... tour perfide », etc..., et déjà p. 114-115 ; cf. p. 36 et 51, sur les débuts de son secrétariat chez Saint-Simon. Voir encore P. Janet, *Les Origines de la Philosophie d'Aug. Comte*, p. 612 ss., et Lévy-Bruhl, *La Philosophie d'Aug. Comte*, p. 8.

Prophètes de la ruine du protestantisme et hostiles à l'esprit de la Réforme, fausse émancipatrice des esprits maintenus par elle sous un joug théologique qu'il s'agit de rompre à jamais, tous deux sont partis du catholicisme. Ils le croient près de sa fin lui aussi, et veulent se substituer à lui; ils lui sont apparus comme des ennemis mortels. Mais l'une et l'autre école sont filles du catholicisme, filles rebelles qui seraient mal venues à renier leur naissance. J. de Maistre, Ballanche, même Bonald, ont été parmi les instituteurs du Saint-Simonisme ¹; Auguste Comte dut cultiver J. de Maistre, au temps où il signait « ancien élève de l'École Polytechnique, et élève d'Henri Saint-Simon ² »; il faisait grand cas de lui peu après la rupture avec son maître ³.

Le Saint-Simonisme s'était rattaché directement au principe chrétien, sans vouloir admettre d'intermédiaire entre le catholicisme et lui ⁴, sans avoir pour le protestantisme

1. G. Weill, *L'École Saint-Simoniennne...*, p. 13 : influence dominante de J. de Maistre et M^{me} de Staël. — Eug. Rodrigues, p. 141-3 de sa traduction citée plus haut (mêmes influences); dans les *Lettres* du début de l'ouvrage (p. 35) il recommande de lire et méditer toutes les œuvres de J. de Maistre, surtout les *Soirées* (citées p. 42, 102; de même *Le Pape*, cité p. 63). — Pour Ballanche, voir *ibid.*, p. 141-143 (Avis du Traducteur); cf. Charléty, *ouvr. cité*, p. 60 (citation de Carnot), G. Weill, *ouvr. cité*, p. 158 et déjà Sainte-Beuve, *Portr. Contemp.*, t. I (1846), p. 329. — Bazard nourri de J. de Maistre : v. Louis Blanc, *Histoire de Dix Ans*, t. III, p. 112. — Quant à l'influence partielle de Bonald historien sur les Saint-Simoniens, voir Alf. Michiels, *Idées Littéraires*, t. I, p. 352.

2. Titre du 3^e Cahier du *Catéchisme des Industriels* (1824), précédemment cité. — 3. Lettre à d'Eichthal, 6 novembre 1824, citée par Littré, *Aug. Comte*, p. 147 : « M. de Maistre a pour moi la propriété particulière de me servir à apprécier la capacité philosophique des gens par le cas qu'ils en font. Ce symptôme, dont je me suis beaucoup servi, ne m'a encore jamais trompé » (ceci contre la *Religion* de B. Constant, où J. de M. est « traité fort lestement »). Dans le *Catéchisme positiviste*, la Bibliothèque du Prolétaire au XIX^e siècle comprendra, pour les ouvrages de *Synthèse*, le *Discours sur l'Histoire Universelle*, de Bossuet, et sa *Politique Sacrée*, avec l'*Esquisse* de Condorcet et le *Pape* de J. de Maistre.

4. Eug. Rodrigues, *Lettres sur la Religion et la Politique*, p. 111 : Temps modernes religieux, catholicisme; Temps modernes irreligieux, protestantisme. — Sainte-Foi, *Souvenirs*, p. 190 : « Ils étaient impitoyables pour toutes les doctrines intermédiaires qui se trouvaient entre la leur et celle du catholicisme, qu'ils regardaient comme le seul adversaire redoutable pour eux... » — Cf. Ferrari, *Essai sur le principe et les limites de la philosophie de l'histoire*, p. 209, Saint-Simon supprimant la distinction de l'Église et du monde; cf. p. 210-211.

d'autre sentiment qu'un « dédain affecté ¹ », sans reconnaître « en fait » parmi ses membres d'autres croyants qu'« anciens juifs et anciens catholiques ² » ; à ce qu'il déclarait, « c'est la longue agonie du catholicisme qui seule a fait vivre le protestantisme, créature éphémère destinée à être écrasée par la chute du colosse dont elle est venue annoncer la décrépitude ;... le catholicisme expire et la mission du protestantisme est d'en instruire le monde ³ ». Ingénieusement, un catholique fervent pourra voir dans cette « maladie » qu'est pour lui le Saint-Simonisme, « une altération et une exagération du principe chrétien », que le christianisme seul pourrait guérir « homéopathiquement ⁴ ». Il sera inexact vraiment d'assurer avec le *Correspondant*, que cet élément religieux par lequel le Saint-Simonisme s'écarte de son maître Condorcet, en faisant de la religion saint-simonienne « la nécessité actuelle », comme le paganisme, le mosaïsme, le catholicisme et la Réforme ont été des nécessités antérieures pour le perfectionnement humain, est emprunté « si l'on veut à Lessing, ou à Herder, ou à M. Cousin ⁵ ». Il est, beaucoup plutôt, la raison d'être, l'élément constitutif du Saint-Simonisme, qui voulut con-

1. *Le Protestant*, 1^{er} février 1832, p. 145. — Cf. Eug. Rodrigues, *Lettres sur la Religion et la Politique*, p. 97 : le protestantisme devenu essentiellement stationnaire, donc rétrograde... la lettre le tuera ; p. 95, ferveur qui, n'étant pas dirigée, n'est qu'un feu qui les consume (les protestants) sans profit. — 2. Eug. Rodrigues, *ibid.*, p. 111 : il nie que les Saint-Simoniens aient commencé par être des catholiques romains.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 123. — Saint-Simon. *Le Nouveau Christianisme*, p. 69 : « J'ai dû critiquer le protestantisme avec la plus grande sévérité, afin de faire sentir aux protestants combien la Réforme de Luther a été incomplète, et combien elle est inférieure au nouveau christianisme, mais... je n'en sens pas moins profondément combien, malgré ses nombreuses erreurs, il a rendu de grands services à la société, dans la partie critique de sa réforme ». — 4. Ch. Sainte-Foi, *Souvenirs*, p. 189. — Cf. *Le Correspondant*, t. III, p. 37 : les Saint-Simoniens « font profession d'estimer notre sainte croyance, mais ce n'est que pour le passé. »

5. *Le Correspondant*, t. III (1830), p. 37. — E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 41 ; le Saint-Simonisme « a une foule de points communs avec les philosophes du xviii^e siècle : optimisme, croyance au progrès, croyance à la philosophie de l'histoire, croyance à la perfectibilité indéfinie, etc... mais l'idée d'une religion nouvelle, et surtout d'un pouvoir spirituel organisé, aucun des penseurs du xviii^e siècle ne l'a eue » ; p. 39, il est « extrêmement conservateur, à travers toutes ses timidités et ses incartades ». Roux-Lavergne, *De la philosophie de l'histoire* (1850), p. 151, voyait en Saint-Simon le vrai continuateur de Turgot.

tinuer Condorcet sur les voies de la foi par lui proscrite ¹.

Comte lui-même rattache au christianisme, et au christianisme catholique, « la première ébauche générale de la notion, ou plutôt du sentiment du progrès de l'humanité » ; le protestantisme « ne l'a ensuite empruntée que d'une manière imparfaite et même radicalement vicieuse ». Comte encore fait à « notre grand Bossuet » l'honneur de la « première tentative importante de l'esprit humain pour contempler, d'un point de vue suffisamment élevé, l'ensemble du passé social ² » ; tentative qui, d'ailleurs, pour s'être aidée des « ressources faciles mais illusoire qui appartiennent à la philosophie théologique », ne peut plus avoir, à l'époque de la science positive, qu'une valeur purement historique. Après avoir voulu « coordonner la totalité du savoir humain de manière à en tenir à la fois tous les fils ³ », éliminer « complètement » la théologie « soit sous la forme révélée, soit sous la forme dite naturelle ⁴ », et la métaphysique aussi, qui va « de l'homme au monde » et « poursuit l'infini et l'absolu », alors que la philosophie positive va du monde à l'homme et *limite* le monde spéculatif ⁵, après avoir dé-

1. Louis Blanc, *Histoire de Dix Ans*, t. III, p. 129, note, indique qu'en 1846 plusieurs Saint-Simoniens notoires étaient rentrés dans le sein du catholicisme.

2. Aug. Comte, *Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 170 ; p. 204, 205 : « admirable composition... immortel discours... foule d'aperçus historiques d'une justesse et d'une précision remarquable ». Cf. Littré, *La Science au point de vue philosophique* (1873), p. 486 (critique du point de vue théologique) ; *Conservation, Révolution et Positivism* (1852), p. 16, 25. — E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 356 : Comte, comme Bossuet l'un de ses maîtres, « laisse de côté la moitié ou les deux tiers du monde » ; cf. *ibid.*, p. 359. De même on a remarqué (Ferrari, *Essai sur le principe et les limites de la philosophie de l'histoire*, p. 212, que Saint-Simon ignore l'Orient. Sur Aug. Comte, le catholicisme (Bossuet) et le protestantisme, voir Lévy-Bruhl, *La Philosophie d'A. C.*, 331-332, p. 321, 335. — 3. Littré, *Conservation, Révolution et Positivism*, 1852, p. 6.

4. Littré, *La Science au point de vue philosophique*, 1873, p. 483 (cf. *Aug. Comte*, p. 42). Cf. Aug. Comte, *Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 171 : « ... graves inconvénients de mysticisme et de vague obscurité, inhérents à tout emploi quelconque de la méthode théologique » ; cf. ses jugements sur Bossuet, cités précédemment. — Cf. encore Littré, *Conservation, Révolution et Positivism*, 1852, p. 40 et 60, et, à propos de Buckle, qui n'a pas su distinguer l'esprit positif de l'esprit métaphysique, *La Science au point de vue philosophique*, 1873, p. 488. Voir à ce sujet Ch. Adam, *Philosophie en France*, p. 442 (fin).

5. Aug. Comte, *Système de Politique positive*, p. 148 : « Le dogme théologique et métaphysique, en proclamant, d'une manière absolue, que tout

ploré l'accès de « sentimentalisme » et les inconséquences où se trouvaient conduits les Saint-Simoniens fondateurs d'une religion nouvelle, adorateurs « d'une sorte d'incarnation de la Divinité en Saint-Simon », cerveaux trop peu énergiques pour supporter sans « ravages » le régime des spéculations générales ¹, on sait comment le besoin de croire, inassouvi par la « nouvelle religion, la religion de l'humanité » que fondait Comte ², s'est vengé sur le maître, en qui ses vrais disciples ne se sont plus reconnus.

En même temps, d'instinct ou très consciemment, tous deux reprennent une tradition ancienne et française.

Le *Globe* relèvera l'« admirable expression » de Saint-Simon, obligé de renoncer à ses rêves d'établissement industriel, de s'en tenir à l'activité scientifique et à l'invention d'une nouvelle philosophie générale ³ : il veut, nous dit-il, « rendre l'initiative à l'école française », et même c'est

est aussi bien qu'il peut jamais être, tend à rendre l'espèce humaine stationnaire, en lui ôtant toute perspective d'amélioration réelle. L'idée positive, que, pour un temps durable, l'organisation sociale est toujours aussi parfaite que le comporte, à chaque époque, l'état de la civilisation, loin d'arrêter le désir des améliorations ne fait, au contraire, que lui imprimer une impulsion pratique plus efficace, en dirigeant vers leur but véritable, le perfectionnement de la civilisation, des efforts qui seraient restés sans effet, si on les eût dirigés immédiatement sur l'organisation sociale » ; p. 149 : « Il est utile d'observer, sur cette analogie, que ce n'est pas la première fois que la philosophie positive s'approprie, par une transformation convenable, une idée générale primitivement inventée par la philosophie théologique et métaphysique, etc... » — Sur l'« horreur, la défiance de la métaphysique » comme élément constitutif de la doctrine positive, sur la guerre à la métaphysique, à la fois but et méthode d'Auguste Comte, voir E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 315-316 ; cf. *Lettres à Valat*, p. 90 (24 septembre 1819).

1. Aug. Comte, Lettre à d'Eichthal, 9 décembre 1828, citée par Littré, *Aug. Comte*, p. 167 : « Enfin, il ne reste plus qu'à dire la nouvelle messe, et cela ne tardera pas, au train que prennent les choses. » — Cf. E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 282 ; la séparation de Comte d'avec Saint-Simon, causée en partie par la « couleur théologique » de la doctrine Saint-Simonienne, dont Comte s'était choqué, pour y arriver lui-même plus tard, et s'y « enfoncer » bien davantage.

2. Ch. Adam, *Philosophie en France*, p. 412. — Cf. plus loin, rappelant le mot de Lamennais sur Aug. Comte : c'est une belle âme, qui ne sait où se prendre : « Si fait, Comte le savait fort bien ; seulement, au lieu de Dieu il s'était épris d'humanité. » — Sur ce dogme nouveau de l'humanité, substitué à Dieu, voir Dupanloup, *Avertissement*, p. 41).

3. *Globe*, t. IX, 1830, p. 995 : Philosophie. Des travaux et de l'école de Saint-Simon (E. L[erminier]).

dans cet esprit qu'il fait ses voyages d'Angleterre et d'Allemagne. Un des positivistes les plus éminents, dont le *Cours d'Aug. Comte* fut « le guide et le flambeau ¹ », montrera comment l'histoire de la pensée positive procède directement d'une « série de pensées qui se produisirent depuis le xviii^e siècle....., sont de même nature qu'elle, la précèdent et l'annoncent ». Peu importe même de savoir si Comte les a ou non connues, si elles ont contribué ou non à former sa pensée : elles indiquent surtout « comment les esprits supérieurs pressentaient et préparaient l'avenir philosophique ² ».

Le Saint-Simonisme a beau être hostile à l'individualisme du xviii^e siècle, à ses instincts de liberté illimitée, et critiquer la conception voltairienne d'une histoire répétitive ³ : ses jeunes adeptes s'entraînent à la discussion philosophique en faisant à tour de rôle des rapports sur tel ou tel ouvrage de Condorcet, Volney, Cabanis ou Laromiguière. Enfantin comme Saint-Simon, quand ils étudient *l'homme*, s'en tiennent à « lier, combiner, organiser, compléter » les idées de Cabanis, Condorcet, Vicq d'Azyr et Bichat ⁴. Et leurs ennemis leur reprocheront, comme un trait

1. Littré, *La Science au point de vue philosophique*, p. 412-413 ; cf. Dupanloup, *Avertissement...*, p. 16 : « une philosophie qui lui a été inoculée par M. Aug. Comte ».

2. Littré, *Aug. Comte*, p. 37 ; Cf. *La Science au point de vue philosophique*, p. 412-413 (1^{re} leçon d'un cours d'histoire fait à l'École Polytechnique, Bordeaux, 1^{er} février 1871) : « l'histoire générale, les faits fondamentaux qui la caractérisent et les lois que l'induction en tire — cet ordre de notions, dont l'importance est si éminente, n'occupe pas depuis bien longtemps la pensée des hommes. Il n'y a guère qu'une cinquantaine d'années qu'il est entré dans la discussion scientifique, etc. » ; cf. p. 482, l'honneur en est reporté à Comte, instituant la philosophie de l'histoire. — 3. Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme*, p. 22, d'après le « Catéchisme ». — Le *Correspondant*, t. III, 1830, p. 110, revendiquera entre autres, contre Saint-Simon, les droits de l'« individualité humaine » ; cf. *ibid.*, p. 101.

4. Charléty, *même ouvrage*, p. 34. — Et, *ibid.* : « Le xviii^e siècle avait touché à tout, ébauché toute science. Il fallait reprendre ses indications, les préciser, les rectifier, puis les compléter par une meilleure information sur les choses, mettre plus de vérité tangible dans des généralisations trop risquées ». — Pour Cabanis (et Vicq d'Azyr), cf. *ibid.*, p. 22. — Voir encore Saint-Simon, *Catéchisme des Industriels*, 2^e cahier, p. 76 : « Lisez *l'Esprit des Lois*, et vous verrez que les hommes... » Enfantin, *Science de l'Homme, Physiologie religieuse*, p. 159 (note A à la p. 155) : « Je réunis dans cette note des Extraits du magnifique ouvrage de Cabanis : *Rapports du physique et du moral*. Chacune des idées empruntées à

commun aux « philosophes du dernier siècle » et à eux, la *prétention* qui consiste à « méconnaître la nature de l'homme, pour doter la société de tous les progrès de l'humanité, au préjudice du génie particulier des individus et des peuples¹ ». On accusera Saint-Simon d'avoir fondé sa philosophie de l'histoire sans se mettre « en frais d'invention », en prenant une page à « chacun des écrivains du dernier siècle² », envoyant ainsi « à côté du livre de Condorcet, faire leur chemin dans le monde » après les avoir adaptées et habillées à sa manière, les « combinaisons historiques, filles du dernier siècle³ ». Et même on dira que Voltaire historien, malgré le peu d'estime que les Saint-Simoniens semblaient faire de lui, aurait pu « aveuglément » souscrire « au fond de leurs doctrines sur le système de l'humanité, considérée sous un point de vue général » sans déroger à sa philosophie, car elle est de même nature... : « seulement, tandis que Condorcet et les matérialistes modernes plaçaient Voltaire au haut de l'échelle, les Saint-Simoniens y placent Saint-Simon : voilà toute la différence⁴ ».

« Du Condorcet tout pur », déclareront les adversaires du Saint-Simonisme⁵ : et de fait, chez Bazard et d'autres,

ce grand physiologiste aurait peut-être dû entrer dans le cours de mon œuvre, car toutes font naître ou confirment les idées que j'ai exposées. J'ai craint de leur faire perdre leur valeur d'ensemble, qui est considérable... Saint-Simon, *Mémoire sur la Science de l'Homme* (1813, même volume, p. 242-243) : « Les quatre ouvrages les plus marquants, relativement à cette science, m'ont paru être ceux de Vicq d'Azyr, de Cabanis, de Bichat et de Condorcet... Et j'ai conclu de cet examen que le pas le plus important à faire pour la science de l'homme... était de traiter cette science dans un seul et même ouvrage, en complétant les matériaux que ces quatre grands hommes nous avaient laissés » ; p. 252 : « ou plutôt je m'attacherai, dans ce mémoire, à lier, combiner, organiser, compléter les idées produites par Vicq d'Azyr, Bichat, Cabanis et Condorcet, de manière à en former un tout systématique... » Sur ce qu'Aug. Comte lui aussi doit à Lamarck, Cuvier, Gall, Cabanis, Bichat, Broussais et autres, voir Lévy-Bruhl, *Philosophie d'Aug. Comte*, p. 7 ; cf. les *Lettres à Valat*, p. 134 (Gall), et *Lettres à Stuart Mill*, p. 201.

1. *Le Correspondant*, t. III (1830), p. 141.

2. L. de Carné, *Souvenirs*, p. 145 ; *ibid.*, p. 149 : « un pareil amagalmé d'erreurs et de folies ne pouvait constituer une création sérieuse ».

3. *Le Correspondant*, t. III (1830), p. 109.

4. *Ibid.*, t. III, p. 101 : « C'est toujours la même progression, de l'homme sauvage à l'homme barbare, de l'homme barbare à l'homme civilisé, de l'homme civilisé à l'homme infiniment progressif. »

5. *Ibid.*, t. III, p. 100 ; cf. 37, 77. — L. de Carné, *Souvenirs*, p. 145.

l'idée de la perfectibilité¹, érigée par Condorcet en doctrine, est l'assise intellectuelle sur laquelle tout repose², développements philosophiques, constructions économiques, rêves sociaux.

De même Condorcet est le seul prédécesseur qu'ait avoué Aug. Comte ; le *Tableau* fut pour lui « l'échelle sur laquelle il avait mis le pied » ; il le lit avec Monge et Laplace, à l'époque où il se libère définitivement des doctrines de Rousseau, comme entachées « d'une idée radicalement fausse, celle de l'absolu³ ». Comte le disait en 1825 et le *Cours de Philosophie Positive* le déclarera encore, Condorcet est celui qui a fait avancer la conception fondamentale de la *sociologie* du « seul pas important » qu'elle ait fait jusqu'au positivisme⁴ ; bien que ç'ait été un faux pas, la notion *scientifique* de la progression sociale a été fondée ainsi, et le positivisme n'en veut être qu'une reprise méthodique et très élargie. « La « haute participation préalable » de Turgot n'avait pu aboutir qu'à une tentative d'une « irrécusable précocité », autrement dit à un « inévitable avortement⁵ ». Le « grand Montesquieu » avait fait « le premier effort direct pour traiter la politique comme une science de faits et non de dogmes » : entreprise « capitale », mais tentative « sans doute trop prématurée », elle affirme l'« irrécusable prééminence philosophique de Mon-

1. Sur Bazard disciple de Condorcet, voir G. Weill, *L'École Saint-Simonienne*, p. 290 (Conclusion).

2. *Le Protestant*, 10 février 1832, p. 155 (hostile au progrès à la façon du panthéisme Saint-Simonien). — *Le Correspondant*, t. III, 1830, p. 77 : le Saint-Simonisme cherche à concilier panthéisme et perfectibilité indéfinie en se défaisant du matérialisme d'Aug. Comte. — Ch. de Rémusat, *Essais de Philosophie*, Introduction, p. 33, « l'idée de perfectibilité domine à elle seule toutes les doctrines Saint-Simoniennes, historiques plutôt que philosophiques » ; p. 36 : « De l'humanité, en effet, que lui apprend l'histoire ? une seule chose : la perfectibilité. » Cf. G. Weill, *L'École Saint-Simonienne*, p. 158, et Charléty, *Histoire du Saint-Simonisme*, p. 362.

3. Littré, *Aug. Comte*, p. 38, 68. — Ch. Adam, *Philosophie en France*, p. 395. — Sur ce qu'Aug. Comte doit à Condorcet, voir Lévy-Bruhl, *La Philosophie d'Aug. Comte*, p. 7 (Condorcet, Fontenelle, d'Alembert, Diderot, et Montesquieu ; cf. p. 340) ; et déjà P. Janet, *Les Origines de la Philosophie d'Aug. Comte*, p. 609.

4. Aug. Comte, *Opuscules*, p. 139, 143, 208, *Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 185 ; Littré, *Aug. Comte*, p. 488 ; *La science au point de vue philosophique*, p. 420 ; *Conservation, Révolution et Positivisme*, p. 25.

5. Aug. Comte, *Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 185, 192 ; — Littré, *Aug. Comte*, p. 39, 47, 72 ; — Ch. Adam, *Philosophie en France*, p. 405.

tesquieu sur tous ses contemporains », sans avoir réussi, même de loin, à « élever la politique au rang des sciences positives ¹ ».

A dire vrai, son maître, comme le maître de Saint-Simon, fut moins tel ou tel grand esprit, que son temps lui-même. Comte a nettement reconnu, pour sa part, que sa propre philosophie et, d'une façon plus large, « le développement de spéculations à la fois assez positives et assez étendues à l'égard des phénomènes sociaux », étaient nés en somme du « salutaire ébranlement général imprimé à notre intelligence par la Révolution française ². »

1. Aug. Comte, *Opuscules*, p. 139, 140, 208. — *Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 184, 180, cf. 185, 192 ; cf. Ch. Adam, *ouvr. cité*, p. 410. — A propos de Montesquieu, Comte disait dans son *Système de Politique positive*, p. 125 : « C'est à M. que doit être rapporté le premier effort direct... etc... » ; p. 128 : « La seule partie importante des travaux théoriques de Montesquieu, qui soit véritablement dans une direction positive, est celle qui a pour objet de déterminer l'influence politique des circonstances physiques et locales, agissant d'une manière continue, et dont l'ensemble peut être désigné sous le nom de climat. Mais il est aisé de voir que, même sous ce rapport, les idées produites par M. ne peuvent être employées qu'après avoir été totalement refondues, par suite du vice général qui caractérise sa manière de procéder » ; M. a beaucoup exagéré « sous plusieurs rapports, l'influence des climats. Cela est évitable ». — Quant à Condorcet, Comte disait dès lors (*ibid.*, p. 136) : « Les diverses époques de la civilisation, au lieu d'être distribuées sans ordre, d'après des événements plus ou moins importants, comme l'a fait Condorcet, doivent être disposées d'après le principe philosophique, déjà reconnu par tous les savants comme devant présider aux classifications quelconques. » — *Le Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 172, puis Littré, *La Science au point de vue philosophique*, p. 419, ont nommé Pascal et le *Traité sur le Vide* comme la première manifestation de la notion d'un progrès continu de l'humanité. — Littré s'est inscrit en faux contre l'évolution « circulaire » de Vico, au nom du progrès scientifique, « nécessairement en une direction rectiligne » (*ibid.*, p. 420). — Il a noté (*Aug. Comte*, p. 38-39) qu'Aug. Comte n'a fait aucune mention de Turgot et semble avoir ignoré l'« illustre personnage » dont l'« importante conception » n'est pas une des moindres *garanties* de la bonne origine de la philosophie positive.

2. Aug. Comte, *Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 169, cf. 170 : « Toute idée de progrès social était nécessairement interdite aux philosophes de l'antiquité, faute d'observations politiques assez complètes et assez étendues ». Cf. 47^e leçon : Appréciation sommaire des principales tentatives philosophiques entreprises jusqu'ici pour constituer la science sociale. Cf. Lévy-Bruhl, *La Philosophie d'Aug. Comte*, p. 3-4. — Quant à l'influence de la Révolution sur Saint-Simon, voir Louis Blanc, *Histoire de Dix Ans*, t. III, p. 91 : « il avait bien vu qu'elle n'était que la révolution de Luther continuée et agrandie ».

CINQUIÈME PARTIE

LA FIN DES ANNÉES DE PRÉPARATION

« Des hommes doués des facultés les plus rares, les plus énergiques, meurent ignorés, faute d'une circonstance favorable pour les produire au jour... Leur nom arrive toujours trop tôt ou trop tard pour la renommée... Le talent, le génie même ne sont que des promesses. Il y faut joindre l'étoile: où elle manque, tout manque. »

(QUINET, Histoire de mes Idées,
Œuvres, tome XIV, p. 124-125).

POURQUOI aurions-nous essayé de ramener à l'unité, sous le seul aspect de Herder, des groupes d'esprits assez tranchés dont les tendances divergent, et de coordonner à tout prix des rencontres successives, individuelles pour la plupart, et un peu fortuites ?

Bonald a émigré, et Saint-Simon est fils d'émigrés : fallait-il pour autant les ranger avec Mounier, ou Villers ? Aug. Comte a été l'élève de J. de Maistre : quelle preuve meilleure, que l'éducation la plus forte parfois est celle qui se fait *contre* qui la donne ? Le même J. de Maistre voit M^{me} de Staël en Suisse, la revoit à Saint-Pétersbourg quand elle est déjà l'auteur de *l'Allemagne* ; ils se trouvent, à ces deux rencontres, « toujours à l'autre extrémité des choses ¹ ». M^{me} de Staël et Stendhal ont, chacun pour sa part, appris à la France des *philosophes* à écouter, à traduire les vibrations de l'âme obscure et neuve que les événements lui avaient forgée ; mais que le ton de ces maîtres diffère, et sur plus d'un point leur doctrine aussi ! Eckstein établit une sorte de parenté entre Guizot historien et Constant critique des religions ² : deux natures d'esprit parurent-elles jamais plus diverses ?

1. Alb. Sorel, *M^{me} de Staël*, p. 131, cf. p. 46.

2. *Le Catholique*, t. V, février 1827, p. 199, 202 (Politique) : « Ce que M. Guizot a voulu faire en histoire, M. B. Constant l'a tenté dans le domaine de la religion. Tous deux, et M. B. Constant avec beaucoup moins de science réelle et de netteté dans les vues, se sont proposé d'évaluer exactement les diverses phases, les époques diverses de l'histoire des institutions sociales et de celle de l'esprit humain. Leur arrière-pensée était trop fortement attachée aux doctrines de la civilisation moderne pour que, malgré de louables efforts, tous deux ne succombent pas dans leur entreprise. Il y a dans tout cela du Herder et du Lessing... Mais ce qui fut, chez les deux écrivains que je cite, une doctrine systématique et de conviction, ne semble qu'une hypothèse chez les deux écrivains plus modernes, qui ne paraissent pas entièrement pénétrés eux-mêmes de la réalité de leurs théories... »

Si Ballanche connaît de bonne heure des pages traduites de Herder, et si Guizot peut lire Herder dans la bibliothèque de Stapfer, Stendhal le juge d'après quelques lignes extraites d'une publication lavatérienne, les sympathies de M^{me} de Staël restent assez peu agissantes parce que le sort a voulu qu'elle vienne à Weimar pour la mort de Herder, Constant qui le lit à Weimar et se rappellera sa lecture a bien failli ne pas aller en Saxe et peut-être l'ignorer, et d'autres entendent parler de lui quand ils n'ont plus guère à apprendre de personne.

Ceux-ci, comme dira Quinet, se sont « formés dans l'isolement intellectuel de l'Empire », en plein « blocus continental intellectuel ». Ils croient « découvrir tout ce qu'ils rencontrent » ; ils le découvrent peut-être, en effet, et l'énergie de leur pensée mérite qu'on lui rende justice plus que ne fait Quinet ¹. Mais ils n'en sont que mieux à l'aise pour couvrir des rêves anciens d'organisation universelle, par delà l'expérience grandiose et incomplète de la Révolution, soit contre elle, soit selon l'esprit même qui l'a faite.

Quelques autres sont plus accueillants aux choses de l'étranger, de l'Allemagne. Mais, avant tout, ils restent des Français, fils de leur époque, qu'ils l'aiment ou la maudissent.

Tous, elle les domine, même ceux qui voudraient l'oublier dans l'histoire lointaine des mythes ou des croyances, même ceux qui font effort pour ne voir autour d'eux que des faits, historiques ou moraux. Est-ce faiblesse spéculative ? N'est-ce pas plutôt simple bonne foi intellectuelle ? Dans la France moderne, la leçon des choses, de quelque façon qu'on l'interprète, vaudra comme un efficace et néces-

1. Quinet, *La Révolution*, t. III, p. 401 : « Ils croient découvrir tout ce qu'ils rencontrent et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font souvent que répéter l'Europe. Le blocus continental intellectuel les a marqués d'un même sceau. Leur raison n'a pu résister à un si grand confinement de l'esprit ». Cf. *La Révolution religieuse au XIX^e siècle*, p. 515 : cette école « incapable d'orienter les esprits, tournait le dos à l'avenir ». — A Comte et Saint-Simon, Quinet adjoint Fourier, qui lut fort peu (E. Faguët, *Politiques et Moralistes*, t. II, p. 45-46, p. 81), fut occupé surtout d'imaginer, d'organiser méticuleusement dans sa « cervelle de bureaucrate » (*ibid.*, p. 60), le détail de ce qu'il imaginait — et chez qui l'on cherche en vain le moindre souvenir ou soupçon de Herder.

saire instrument de contrôle sur les constructions de l'esprit, comme un moyen d'assurer aux synthèses l'équilibre, aux hypothèses la sincérité.

Ainsi, même pour ceux qui ont connu vraiment Herder et paru sensibles à son attrait, ce qu'ils ont pu lui devoir semble peu de chose, comparé à ce qu'ils tiennent de leurs premières habitudes intellectuelles, ou de leur foi, ou de leur temps.

En fût-il allé autrement, en tout cas le nombre de ces *actions* et *réactions* eût-il été plus grand et l'épreuve plus éloquente, si aux premières années du siècle la pensée de Herder avait pu jouer son rôle dans la préparation initiale de l'« Allemagne » ?

Avant d'examiner l'*accueil* fait à la traduction qui devait présenter enfin Herder à la France, puis les *résultats* de cet appel formel et tardif à l'influence, il reste à voir comment s'est achevé, de « l'Allemagne » à Quinet, le long travail de *préparation* qui a précédé.

CHAPITRE PREMIER

Les derniers informateurs, de M^{me} de Staël à Quinet.

- I. La notoriété générale s'entretient, diffuse. — Quelques mentions, à propos de l'*Allemagne*, de Sismondi et des littératures méridionales, de littérature sacrée, d'histoire des religions (Creuzer-Guigniaut), de Kant (Kératry), de théologie protestante (Samuel Vincent), et de Weimar (Barante, Stapfer, revues). — Essais de biographie : *La Biographie Nouvelle des Contemporains*, le *Courrier Littéraire de Strasbourg*, et le *Lycée Français* de Spoerlin.
- II. En 1826, Loève-Weimars et son *Résumé d'Histoire de la Littérature Allemande* ; la *Bibliothèque Germanique*, puis *Bibl. Allemande* : un appel aux Romantiques en faveur de Herder.

PLUS d'un article consacré à l'*Allemagne* de M^{me} de Staël néglige de mentionner Herder : ainsi le *Mercur* et les *Débats*. Dans le *Magasin Encyclopédique*, Millin ne fait que le nommer à la suite d'une demi-douzaine d'autres « grands écrivains ¹. » Il n'y apparaît guère plus que dans tel article consacré à la langue hongroise où il se voit cité entre savants qui se sont occupés de « l'étymologie des langues modernes ² » — et même moins que dans la notice consacrée à Lavater, d'après Moreau son éditeur, où l'on met au nombre des plus fortes méprises du grand physionomiste celle qui lui fit prendre la silhouette de Herder

1. *Mercur de France*, 1814, t. LIX, p. 73 ss., 214, 428. — *Débats*, 18 mai, 18 et 21 juin, 2 et 18 juillet 1814 ; articles de Dussaulx ; le dernier nommé d'après elle les principaux littérateurs allemands. *Magasin Encyclopédique*, 1814, t. III, p. 439 (A.L.M.), sur la 2^e édition.

2. *Mercur Etranger*, 1813, t. I, p. 184 ; article signé à Charles de Bérony », c'est-à-dire Bacsónyi János (voir Kant, *Bibliographie de la Hongrie en France*, 1912, p. 56 ; cf. II. Tronchon, *La Découverte d'une Littérature : France et Hongrie*, p. 132).

pour celle d'un criminel, « homme aussi stupide que féroce ¹ ».

L'aide que Herder a prêtée à Sismondi critique des littératures méridionales, ne lui attire pas grand surcroît de réputation. Le *Journal général de la littérature de France* consacre aux « romances du Cid recueillies par Meige et traduites par Herder ² » une seule ligne, des quatorze articles qui analysent l'ouvrage de Sismondi. L'*Esprit des Journaux* lui donne une assez longue étude ³. Mais c'est au personnage du Cid, à sa « vie poétique », et à Sismondi, que va tout l'intérêt. Le « poète philosophe » Herder, son « guide », n'est mentionné que comme éditeur et adaptateur métrique des romances, et on lui reconnaît pour mérite essentiel d'avoir su ordonner en une sorte de biographie ces pièces que nul n'avait jamais tenté de classer selon un ordre chronologique. Quatre ans plus tard, en appendice à un article sur la collection Depping, l'éloge restera le même, accentué seulement dans le sens de la fidélité « qui caractérise l'exactitude scrupuleuse des littérateurs allemands ⁴ » : Creuzé de Lesser — d'après Sismondi — ne disait ni plus ni mieux : la vérité n'y trouvera pas plus son compte que la justice due à Herder. Et le seul bénéfice que lui vaudra l'utilisation de son *Cid* en France, sera d'avoir part aux invectives de Dussaulx contre les espèces de « pont neufs » de la littérature espagnole, et se voir mettre au pilori des classiques, de pair avec Sismondi et M^{me} de Staël ⁵. La *Revue Encyclopédique* le mentionnant avec Bertuch à propos du recueil de Dietz, ou Abel Hugo citant

1. *Mercur de France*, 1814, t. LX, p. 350.

2. *Journal Général de la Litt. de France*, 1814, p. 62 (en 1813, six articles, plus un, annoncé ; en 1814, huit articles).

3. *Esprit des Journaux*, août 1813, p. 3-35 ; signé G....t (Guizot?) ; il s'agit de littérature espagnole à partir de la p. 20. — On loue avec une prédilection convaincue les romances espagnoles, la « belle et charmante poésie » d'un peuple « encore presque barbare », les mœurs simples, l'inspiration naïve de l'« adolescence des peuples » ; on résume ou l'on cite quelques romances, duo nocturne, combat sous Zamora, mort du Cid et ses funérailles victorieuses.

4. *Esprit des Journaux*, janvier 1818 ; p. 164-174, *Sur les Romances Espagnoles* (notamment, p. 170) ; en Appendice, signé Mellinet, à un article sur Depping (p. 157-164).

5. *Ibid.*, juillet 1814, reproduisant les *Débats* du 25 juillet. Voir plus haut page 309.

à la volée « el sabio Herder » — d'après Jean de Muller sans doute — ne font que répéter un nom, qui ne dit grand chose à personne. Pour s'imaginer qu'Emile Deschamps ait traduit quelques-unes des romances du *Cid* allemand ¹, il faudra ne les avoir jamais lues.

Il en va ainsi, entre l'*Allemagne* et la publication de la traduction Quinet. Ici et là un rappel isolé de Herder, à l'occasion de tel ou tel ordre d'études où l'on ne peut manquer de le rencontrer. Sa notoriété générale s'entretient, diffuse ; sa notoriété littéraire ne progresse guère.

La *Ruche d'Aquitaine* s'avisera de citer deux fois *Herder* et son ouvrage sur la poésie hébraïque, à propos de l'harmonie considérée comme moyen curatif, et particulièrement dans l'état fébrile ². Les *Annales Politiques* le jugeront — de confiance ou d'après Michel Berr — supérieur à Lowth « en précision et en idées originales », mais sembleront faire le même état des *Feuilles de Palmier* ³. Et ceci n'est-il pas significatif ? Albertine de Staël, devenue M^{me} de Broglie, « traduit pour le lire » ce que Herder a écrit sur la Bible, qu'elle étudie « d'un bout à l'autre ». Elle est bien aise « de voir en même temps tout ce que dit Herder ». Mais outre que la langue allemande lui est peu familière, le style et la pensée de Herder lui semblent « bien vagues et souvent insaisissables ⁴ ».

A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Dacier, honorant d'une notice la vie et les ouvrages de Niebuhr le voyageur, rappellera que Herder lui avait fait hommage de sa *Persépolis* ⁵. Sur le tard, vers le temps où déjà la *Reli-*

1. *R. Encyclopédique*, t. XIII, 1822, p. 42. — Abel Hugo, *Romancero del rey Rodrigo...*, p. 6, *Aviso al lector* (pour lui, Herder a cru toutes les romances composées à l'époque même de Rodrigue) ; cf. du même, *Romances historiques*, p. 100 : « L'historien Jean de Muller les considère comme des documents authentiques... ». — W. Reymond, *Corneille, Shakespeare et Gœthe*, p. 154.

2. *Ruche d'Aquitaine*, 1817, t. 1, p. 414, 421 : *Emploi de la Musique dans la Médecine* ; signé M.

3. *Annales Politiques, Morales et Littéraires*, 11 juin 1819, p. 3.

4. *Correspondance des enfants de M^{me} de Staël avec A.-W. Schlegel*, extraits pp. F. Baldensperger, p. 133.

5. *Histoire et Mémoires de l'Institut Royal de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. VII, Paris, Impr. Royale, 1824 (Histoire), p. 173 ; Notice lue dans la séance publique du 17 juillet 1818.

gion de Benjamin Constant le citera parfois sans que paraisse par là toute la dette de l'auteur, Herder orientaliste ou érudit se verra nommé assez souvent au premier volume des *Religions de l'Antiquité*, de Creuzer-Guigniaut. Creuzer le cite à côté de « l'immortel Leibnitz » comme un grand écrivain de l'Allemagne, l'appelle l' « illustre Herder ». Guigniaut complète ces références empruntées pour la plupart aux *Feuilles détachées* et aux *Lettres sur Persépolis* ; à propos de la Némésis, de Zoroastre, du Zend-Avesta, du magisme et des bas-reliefs de Persépolis, tantôt il fait des réserves sur telle conjecture « ingénieuse » commune à Herder et Creuzer, et tantôt loue les vues de Herder, fécondes et pénétrantes ¹. Bien que son nom ne paraisse plus dans la lente suite des volumes, c'est là une heureuse confirmation de notoriété pour le public de spécialistes qui jadis avait paru s'intéresser à Herder.

Les philosophes persistent à l'ignorer, bien que les *Annales Politiques* aient rappelé parmi ses ouvrages métaphysiques celui qui porte « ce titre simple et sublime : Dieu ² ». Kératry, découvrant en 1823 les considérations de Kant *Sur le Sentiment du Beau et du Sublime*, déclare fort gravement l'ouvrage « digne d'être bien accueilli dans son ensemble malgré la critique d'un de ses savants compatriotes » ; et voici que la *Kalligone* de Herder se trouve être une « critique spirituelle » des *Considérations* de Kant. Mais Kératry n'en parle que par oui-dire et sans doute d'après Stapfer, ou d'après Portalis édité en 1820 ³.

Il ne semble pas que les théologiens l'aient connu beaucoup mieux. Pourtant dans un ouvrage allemand sur *le Catholicisme et le Protestantisme considérés sous le point de vue politique*, qui fut traduit et semble avoir eu quelque retentissement, on défiait l'église catholique allemande de citer des auteurs qui se pussent comparer à des théo-

1. Creuzer et Guigniaut, *Religions de l'Antiquité*, t. I (1825), p. 124, 321 note, 682, 711, cf. déjà 36, note. — *Ibid.*, t. I, p. 71 note, 669 note, 693, 695, 719 note, 722, 727, 739.

2. *Annales Politiques*, 1819, article cité.

3. Kératry, *Examen Philosophique*, p. 214 et note ; Stapfer est cité, p. 21, p. xxvi et vi. — D'ailleurs sa traduction, pour l'essentiel, est l'œuvre d'« un jeune littérateur allemand », et il déclare prudemment faire abstraction « des écrits de métaphysique transcendante du D^r Kant ».

logiens comme Mosheim, Ernesti, Semler, Reinhard et Herder¹. Surtout le pasteur Samuel Vincent, faisant pour le nouveau culte protestant de France une revue des principaux ouvrages théologiques parus à l'étranger depuis un demi-siècle, recommande vivement aux jeunes gens, pour les guider dans leur étude, les *Lettres théologiques* de Herder ; à la chaleur d'accent, l'éloge unit une précision heureuse :

On devait tout attendre d'un talent comme le sien. Plein de noblesse et de profondeur dans les idées, de force dans les conceptions, de douceur dans les sentimens, de courage et de fermeté dans le caractère, combien ne devait-il pas jeter d'intérêt dans un ouvrage qui embrassait une si grande variété d'idées et qui pouvait par là mettre en jeu toutes les facultés de l'âme... Herder a su prêter à son ouvrage un charme qui attire et qui captive. Entre ses mains la théologie n'est plus cette science aride et repoussante à laquelle il semblait qu'on ne pouvait se livrer que par état ; c'est une science pleine d'intérêt, qui développe et captive toutes les facultés de l'âme ; c'est en même temps un raisonnement et une poésie, c'est le plus noble et le plus utile exercice de la pensée².

Mais dans la suite des *Mélanges* ses collaborateurs ne nomment guère Herder qu'en passant, comme disciple de Hamann, ou pour renvoyer incidemment à la *Poésie Hébraïque* à propos du livre des *Juges* ou aux *Lettres Théologiques* à propos d'Eichhorn et du Nouveau Testament³. Et dans ses propres *Vues sur le protestantisme* (1829) Herder n'apparaît nulle part⁴.

Le public littéraire connaît son nom par les écrivains, par les journalistes aussi qui l'entretiennent de Schiller ou de Goethe, et de Weimar. Barante conte incidemment la

1. H. Th. Tzschirner, Leipsic 1822. Voir la Préface aux *Lettres* du même auteur *sur la Religion et la Politique*. Cf. *Bibliogr. Critique*.

2. [Samuel Vincent], *Mélanges*, t. I (1820), p. 51 (entre Semler et Bahrdt, Plank, Kleuker ou autres).

3. *Ibid.* (1822-1824), t. V, p. 76 ; t. IX, p. 239, 309 note.

4. Samuel Vincent, *Vues sur le Protestantisme en France*, 1829 ; les notices sont en grande partie extraites de Stäudlin : voir t. II, p. 354, et déjà *Mélanges*, t. I, p. 49.

première visite de Schiller à la cour, où il voit Herder et Wieland, en l'absence de Gœthe qui voyage en Italie¹. Stapfer, écrivant la biographie de Gœthe d'après les *Mémoires* traduits récemment, vient à parler de l'intimité qui l'unit au Herder de Strasbourg, de l'« irrésistible ascendant » qu'elle inaugura pour toute la vie de Gœthe, des perspectives fécondes que lui ouvrirent les premiers travaux de Herder sur l'histoire ou la poésie, ou leurs discussions philosophiques et littéraires, du bienfait que furent pour lui les ironies caustiques de son maître, et des vives lueurs qui, sans conduire son génie « par aucune route positive », lui firent du moins « tout entrevoir² ». De tous les poètes et de tous les philosophes de Weimar, dit le *Globe* à ses débuts, Gœthe est le seul qui survive aujourd'hui. Il a vu mourir l'un après l'autre Herder, et Wieland, et Schiller ; « il a chanté l'hymne funèbre sur leur tombe, ses frères à la voix harmonieuse ne sont plus³ ». Le *Drapeau Blanc*, un peu plus tard, venant à parler de l'« Athènes nouvelle », y fait scintiller cette constellation : Gœthe « l'auteur de Werther », Wieland « le Voltaire allemand », Schiller, tenant à la fois « le burin de Clio et le poignard de Melpomène », enfin, près de Kotzebue « qui devait faire verser tant de larmes au faubourg Saint-Germain » et du modeste Musaeus satisfait d'une place de second rang, Herder dont il fait « le plus fameux helléniste de son temps⁴ ».

En rappelant ses titres plus certains d'hébraïsant, les *Annales* avaient décrit à leurs lecteurs, d'après une gazette allemande sans nul doute, les honneurs rendus par le grand-duc de Saxe-Weimar au célèbre Herder « philosophe, philologue, poète, historien, littérateur », sa tombe fermée par une table de « fer fondu » à caractères dorés, avec le ser-

1. Barante, *Notice sur la Vie de Schiller*, 1821 (Préface de la trad. complète de ses Œuvres Dramatiques), recueillie dans ses *Etudes Littéraires et Historiques*, t. II, p. 111.

2. Ph.-A. Stapfer, *Notice sur Gœthe*, en tête du t. I des Œuvres Dramatiques (paru le 4^e en 1825), p. 6, p. 31. — La trad. Aubert de Vitry des *Mémoires* de Gœthe est de 1823.

3. *Le Globe*, 1824, t. I, p. 22 : Allemagne ; Gœthe dans sa vieillesse. Extrait de *A Tour in Germany*.

4. *Le Drapeau Blanc*, 11 juin 1826, *Variétés*, Contes de Musaeus, avec Notice par Paul de Kock (signé Y).

pent irradié et les trois mots : *Lumière, Amour, Vie*. Encore le mot *Licht* est-il maladroitement traduit en *Lumières*, au risque de déguiser Herder en partisan de cette *Aufklärung* qu'il a si longtemps combattue ¹.

La *Biographie nouvelle des Contemporains* fait une place à Herder, mais ne le suit à travers les dates principales de sa vie qu'au prix d'erreurs nombreuses. Elle donne aux premières années, au *Chant de Cyrus* — seule œuvre citée — au séjour à Riga, beaucoup plus d'importance qu'à la période de Weimar ; elle fait venir Herder en France avec le prince de Holstein-Eutin et le montre rivalisant de gloire, dès « Bückenbourg », avec les premiers écrivains de l'Allemagne, et n'abandonnant que sur l'offre d'une situation à Weimar — dès 1775 — la chaire à laquelle il venait d'être « nommé » à Göttingen. Elle parle du « bonheur de ses dernières années » sans oublier les titres honorifiques dont il fut pourvu, des établissements utiles auxquels il voua son activité reconnaissante... C'était ne faire connaître que l'homme, et assez mal. De l'écrivain, du penseur, pas une ligne, pas même un titre d'ouvrage ².

Dans la décade qui suit M^{me} de Staël, on ne le trouve guère nommé avec quelque persévérance que dans le *Courrier Littéraire de Strasbourg*, à l'occasion d'ouvrages divers, édition de Hamann, travaux de littérature persane, lettres de Köppen dont on fait état pour protester contre le reproche de négligence littéraire trop volontiers adressé aux philosophes allemands ; avec d'autres écrivains « classiques dans leur genre » Herder est loué pour sa « poésie entraînante » et son « éloquente plénitude ³ ».

Peu auparavant, dans le *Lycée Français*, Spœrlin lui avait consacré quelques pages de son enquête sur la littérature allemande. Bien que théologien et philosophe, à lui comme à Jean-Paul, Herder apparaissait avant tout *poète*, et poète allemand « du premier ordre, car toutes les sciences dont il s'occupait étaient pour lui plutôt un sujet de poésie qu'un sujet de recherches critiques... il semble-

1. *Annales Politiques*, 1819, article cité.

2. *Biographie Nouvelle des Contemporains*, 1823, tome IX.

3. *Courrier Littéraire*, 1823, p. 220, 221, 222 ; p. 398 (avec Lowth, William Jones et Schlegel) ; p. 155, 194.

accompagner tous ses travaux historiques et philosophiques avec une lyre ». Spoerlin le montre, puisant aux commentaires des anciens rabbins, aux Pères de l'Eglise, à la Vie des Saints, aux chroniques et aux mémoires du temps jadis, tel une « abeille infatigable », contes, légendes, fables et idylles, pour en faire mieux valoir la grâce et l'intérêt¹. Il traduit le conte du *Jeune homme sauvé*, imité d'une ancienne légende et que les jeunes *Annales Romantiques* accueilleront². « C'est bien, dit-il non sans quelque lourdeur, le seul homme qui ait trouvé la pierre philosophale ; tout se changeait en or entre ses mains. » Moins inventeur qu'habile « à façonner des matériaux étrangers », pratiquant presque toutes les langues anciennes et modernes, Herder a fait de ses œuvres « une véritable anthologie de la littérature et de la philosophie de tous les peuples ». C'est bien juste s'il donne les titres des « chefs-d'œuvre » de Herder : *Essais* sur la philosophie de l'histoire et *Caractère* de la poésie hébraïque, avant de clore, en quelques détails sur sa mort, ce résumé bien imparfait d'un puissant effort intellectuel.

II

A elle seule, l'année 1826 apporte une contribution plus importante et plus utile. A la veille de la traduction Quinet elle semblera, par une tentative un peu mieux coordonnée, préparer le public instruit et sérieux à connaître enfin celui que n'a pu vraiment servir aucun des rares Français qui l'ont lu.

Non seulement Christian Müller, *docent* de l'université d'Iéna, ouvre à Paris un « cours de littérature allemande comparée aux autres littératures européennes », en vingt

1. *Lycée Français*, t. V (1820), p. 283-291 : 3^e Lettre sur l'Etat actuel de la Littérature Allemande ; notamment, p. 286-289.

2. *Annales Romantiques*, 1825, p. 5-7 : *Le Jeune Homme Sauvé*, parabole traduite de Herder, M. Spoerlin. — L'original « Der gerettete Jüngling », est dans les *Legenden* de Herder, *Zerstreute Blätter* (1797), éd. Suphan, t. XXVIII.

leçons professées d'abord à Genève, et où l'on peut supposer qu'il a nommé Herder ¹.

Mais surtout une Bibliothèque *Germanique*, puis *Allemande*, réussit à se fonder ; et Loève-Weimars donne son *Résumé de l'histoire de la littérature allemande*. Ici et là, surtout là, Herder se voit représenter incomplètement encore, mais déjà en termes plus dignes de lui.

Après deux mentions rapides à propos de vieilles romances, chants de pirates ou autres, et de la légende chrétienne introduite avec bonheur par lui dans le domaine des lettres, Loève-Weimars lui consacre la part la plus importante de son court chapitre sur les sciences historiques et philosophiques en Allemagne depuis le milieu du XVIII^e siècle ².

Si épressés que soient ses éloges pour « un des génies les plus originaux qu'ait produits l'Allemagne », pour l'homme « extraordinaire » et universel qui sut, comme Jean de Muller, allier à un savoir immense des vues profondes, et s'illustrer à la fois « comme philosophe, comme historien, comme théologien, philologue, critique, anti-quaire, poète et traducteur ³ », il convient de ne pas s'exagérer l'enthousiasme de Loève-Weimars pour Herder, ni la connaissance qu'il a pu avoir de lui ⁴.

1. O. Wenderoth, *Der junge Quinet*, p. 74, d'après la *Bibliothèque Allemande*, t. II, p. 20 ss., et le *Globe* du 21 décembre 1826 : « der damals Aufsehen erregende Versuch, die Franzosen mit unserer Literatur und damit auch mit Herder bekannt zu machen », dit Wenderoth, non sans quelque témérité en ce qui touche Herder.

2. A. Loève-Weimars, *Résumé de l'Histoire de la Littérature Allemande*, p. 105 et note, p. 418, puis p. 458-464 (suite de la 5^e période). — O. Wenderoth, *ouvr. cité*, p. 73 note 2, constate que sur les 20 pages données aux historiens et philosophes, Jacobi, Kant, Humboldt et autres, Lichtenberg, Lavater, Archenholtz, Woltmann s'en partagent 6 ou 7, et que le reste va à Herder et Jean de Muller. Mais, si l'on compte bien, Herder en a juste 6. « Gerade Herder ist hier, wenig stimmend zur OEkonomie des Ganzen, sehr ausführlich behandelt », dit pourtant Wenderoth. — Herder est encore nommé p. 464 et 467, à propos de Jean de Muller. — La *Revue Germanique* (t. III, p. 178) déjà reprochait à l'auteur, outre le caractère trop général de la plupart de ses jugements, la brièveté avec laquelle il a traité des historiens et philosophes allemands, leur attribuant 20 pages en tout, dont 12 pour Herder et J. de Muller, « de sorte qu'il n'en reste que 6 ou 7 pour Jacobi, Kant, A. de Humboldt et les autres ; il est vrai que l'auteur s'excuse sur ce que sa tâche se borne aux lettres ; mais l'art d'écrire l'histoire ne fait-il pas partie des lettres » ?

3. A. Loève-Weimars, p. 458, 464.

4. Wenderoth, *ouvr. cité*, *ibid.*, assure que Loève-Weimars a lui-même

Son jugement des *Idées*, assez bref, n'est que partiellement exact ; c'est faire Herder bien métaphysicien, que le montrer sans cesse en quête de « ce point dans l'infini, qui est à la fois le centre et le lieu de départ des idées humaines ¹ ». Il se contente de nommer l'*Essai sur l'Origine des Langues* en le mettant, comme ouvrage de philosophie de l'histoire, sur le même plan que le recueil factice des *Postscénies* et les « *Lettres de Persépolis* ».

Pour ce qui est de Herder littérateur ou critique, il ne s'attarde guère au *Cid*, « tableau plein de charme et de naïveté ² », ni aux *Légendes* à propos desquelles il évoque — un peu au hasard ? — les saints de Raphaël et du Corrège, ni aux autres traductions ou adaptations, de l'Anthologie au Père Joseph Balde ; il reviendra à ce latiniste pour féliciter Herder d'en avoir donné aux Allemands « la connaissance plus intime », tout comme de Hans Sachs, d'Ulrich de Hutten, des maîtres-chanteurs et autres champions des « lettres nationales ³ ».

Il s'arrête plus longuement aux « *Poésies populaires* », énumère les nationalités dans le trésor desquelles Herder a puisé, loue le goût et la fidélité avec lesquels il a versifié ses imitations : « L'on ne peut se faire une idée du charme que l'on trouve à parcourir ce cercle immense de traditions naïves, qui expriment les sentiments intimes, les préjugés, les espérances, les affections et les haines de tant de peuples divers ⁴. »

Après une mention de Fauriel, à laquelle il sera bon de revenir, et une allusion élogieuse à la *Clara Gazul*, il parle sans clarté de l'« intention profonde » qu'a dû avoir en se faisant ainsi poète, « un philosophe aussi profond que l'était Herder ». Et sans le moindre souci de transition, il passe des poésies personnelles de Herder, « solennelles et pures comme les grandes pensées qui l'animaient », à sa

lu Herder « und ihn ins Herz geschlossen... Sein Suchen nach einer Philosophie der Geschichte wird durch ein Zitat aus dem Werke selbst festgestellt », et que c'est faute de pouvoir entrer dans le détail que L. V. « sucht in bewundernder Liebe nach den höchsten Ausdrücken für seinen Gegenstand ».

1. A. Loève-Weimars..., p. 459-460. — 2. Id., *ibid.*, p. 461. — 3. Id., *ibid.*, p. 464. — 4. Id., *ibid.*, p. 462-463.

dernière œuvre, l'*Adrastea*, dont il se borne à expliquer le titre et indiquer l'objet.

On est loin d'avoir là une histoire complète de Herder. La *Biographie nouvelle* ne dépassait pas les années de Riga : avec Loève-Weimars on ne sait rien de Herder après Königsberg. Il ne donne pas davantage une esquisse personnelle de l'œuvre intellectuelle. Les principaux ouvrages sont nommés, un peu au hasard, sans rien qui décèle une étude réelle de l'auteur. Il ne juge guère l'érudit ou le « voyant » — le poète — l'historien, que d'après Jean de Muller ou Jean-Paul, ou « un critique ingénieux », allemand sans doute, mais anonyme ¹. Heureusement, la *Bibliothèque Germanique* renaissante semble reprendre à pied d'œuvre, en ce qui regarde Herder, la tâche entamée par sa devancière de 1800, et qui avait failli déjà se continuer en 1805 ².

La *Bibliothèque Germanique* reproche à l'auteur d'un *Précis* paru à Strasbourg sous un titre allemand et français, d'avoir sacrifié à des auteurs secondaires et réduit à quelques pages des écrivains comme Herder, Lessing, Wieland ou Klopstock : Herder, « grand théologien qui fut à la fois littérateur de premier ordre, philosophe religieux et indépendant ³... » Elle nomme encore Herder, « écrivain également distingué comme philosophe, comme théologien et comme poète », parmi ceux que la langue allemande peut revendiquer pour faire reconnaître ses droits par l'Europe entière, — en mentionnant les *Idées* et annonçant la traduction qui va paraître, — à propos d'un Manuel de la langue et de la littérature allemandes depuis Lessing, ou de *Leçons de littérature allemande à l'usage des écoles de France*, à propos d'éditions allemandes récentes, Jacobi, Hamann, W. Schlegel ⁴.

La *Bibliothèque Germanique* encore, puis le *Globe*

1. Id., *ibid.*, p. 461, 463, 464. — 2. Voir p. 149 ss., p. 314.

3. *Bibl. Germanique*, t. I, p. 353, au sujet de Ehrenfried Stöber, *Précis de l'Histoire de la Belle Littérature des Allemands*, Paris, Strasbourg, 1826, 8°.

4. *Ibid.*, t. I, p. 119 (Kunisch, *Handbuch...*), p. 126 (Ermeles, *Deutsches Lesebuch für Frankreichs Schulen, Leçons de littérature allemande...* Paris, Baudus, 1826, in-12); *ibid.*, t. II, p. 65, 77, 206.

d'après elle, reparlent de Herder folkloriste, à propos des *Chants populaires serviens* de Talvj et de Wuk Stephanovitch¹, en même temps qu'une note des *Chants populaires de l'Ecosse* traduits de W. Scott rend hommage au « professeur Herder », regrettant seulement qu'il ait si peu donné aux chants populaires de l'Allemagne moderne².

La même *Bibliothèque Germanique* publie des *Pensées détachées extraites des œuvres de Herder* : jugements littéraires ou appliqués à la littérature, à la poésie des peuples, à ses différentes époques de floraison, à la seule manière d'en contempler le développement, qui est de « laisser chaque fleur à sa place, et la considérer attentivement depuis sa couronne jusqu'à sa racine³ ». Et ceci tendait à faire connaître un Herder critique jusque-là bien ignoré.

Surtout on y entreprend, d'après des publications allemandes récentes, une biographie complète de Herder⁴. Elle s'arrête brusquement avec le départ de Herder pour Bückeburg, après l'avoir suivi de près durant son enfance, sa jeunesse, sa vie à Königsberg, à Riga, son voyage en France et son séjour à Strasbourg. Deux traits sont à noter qui n'intéressent pas seulement la biographie. On regrette que Herder ait vu Paris trop vite, et n'ait pas eu le temps de profiter davantage de son séjour, d'acquérir « précisément la seule chose qui manque à son style, cette sobriété et cette clarté qui se fussent si bien alliées avec son talent d'approfondir les idées et de peindre les choses ». Venant à parler du mémoire sur l'*Origine du Langage*, on juge partiel et « secondaire » le point de vue philosophique et théologique auquel Herder s'était placé pour élever le débat ; d'ailleurs hostile à l'idée de l'origine divine, on ne

1. *Ibid.*, t. I, p. 375. *Le Globe*, t. IV, p. 128 (Bulletin Littéraire).

2. *Chants populaires des frontières méridionales de l'Ecosse*, trad. par Artaud, t. I, p. 214 ; cf. dans l'original anglais, *Minstrelsy of the Scottish Border* (1803-1804), 5^e éd. Edinburgh, 1812, t. I, p. 6 « the Volk Lieder of Professor Herder », etc.

3. *Bibl. Allemande*, t. II, p. 275-278, signé C. (d'après la liste des collaborateurs publiée en tête du t. III, ce serait Cuntz, docteur en médecine ?)

4. *Ibid.*, t. II (1826), p. 3-17 et 193-204 ; signé J. M. (J. Matter ?) : d'après les biographies allemandes de Döring (Carlsruhe, 1822), et Ring (Weimar, 1823), les *Mémoires (Erinnerungen)* publiées par la veuve de Herder et Georges Müller, et la *Taschenausgabe* alors en cours de publication chez Cotta. — Cf. Wenderoth, *Der junge Quinet*, p. 73.

voit de solution véritable au problème qu'une solution historique, inaccessible faute de monuments, mais hors laquelle les « preuves rigoureuses manqueront toujours ». Dans le traité de Herder, on n'aperçoit « rien de nouveau », que les « avantages d'un beau style ¹ ».

Nommant encore les œuvres qui l'occupaient à Strasbourg, « l'*Art chez les Allemands* » et la *Plastique*, on juge assez bien l'état fébrile du Herder d'alors, cette agitation « qui développe toutes les facultés d'un homme mais qui épuise trop rapidement nos forces vitales », de même ce qui sera la misère de Herder et sa grandeur, sa sensibilité extrême et son génie à « vastes tendances ». Sans aller jusqu'à faire de lui le véritable représentant de la nation allemande, on estime qu'à eux trois, Goethe, Schiller et lui en peuvent donner une idée assez exacte : Goethe et Schiller, noms « plus illustres » encore que le sien ; Herder supérieur à eux par la variété des connaissances, et la profondeur des vues sur des sciences diverses.

Et le biographe recommande les œuvres de Herder à l'attention de quiconque voudra connaître « la nature et les richesses de la véritable littérature romantique » mieux que par les brochures sur le romantisme et leurs « chimères » fort peu étudiées ².

Le ton manquait de grâce, mais le conseil avait bien sa valeur. S'il arrive jusqu'à eux, qu'en feront les jeunes, bien avancés déjà en *romantisme* ?

1. *Bibl. Allemande*, t. 11, p. 195, 199-200, 201.

2. *Ibid.*, p. 3, 5.

CHAPITRE II

Eckstein.

- I. « Un canal ouvert de l'Allemagne à la France ». — La conspiration du silence ; les savants, les catholiques. Les imperfections d'Eckstein.
- II. Il nomme souvent Herder, dès 1823 : le Herder d'avant Weimar. Pour l'autre, le Herder plus profane, l'éloge est toujours mitigé de réserves (critique, orientalisme, folklore, origine du langage ; philosophie de l'histoire). Eckstein contribue peut-être à sa notoriété, non pas à son influence.
- III. Cette influence, lui-même ne l'a guère subie. — Ses vrais maîtres : les Schlegel.
- IV. Quant à la philosophie de l'histoire (bien que nulle doctrine n'ait son entière approbation) peut-être, au milieu de réminiscences d'Alex. de Humboldt, Vico, Ballanche et autres, garde-t-il quelque souvenir de Herder : un souvenir assez peu distinct.

AUPARAVANT déjà, le baron d'Eckstein aurait pu être utile à Herder en France, préparer de près, puis assurer la renommée qui allait enfin lui être acquise par Quinet. L'œuvre de Herder paraît lui avoir été familière ; et les articles qu'il donna aux *Annales de la Littérature et des Arts*, au *Drapeau Blanc*, surtout les « gros in-8° » du *Catholique*¹, rédigés par Eckstein seul², n'étaient-ils pas « comme un canal ouvert de l'Allemagne à la France³ » ? Le *Globe* ajoutait, judicieux : « Il peut nous amener des

1. L. de Carné, *Souvenirs*, p. 162.

2. Eckstein, *Le Catholique*, t. XVI, p. 905 (A mes lecteurs) « ... seul à cette entreprise, réduit à mes propres forces, j'ai soulevé un poids énorme et l'ai roulé avec effort au haut de la montagne ».

3. *Le Globe*, 1827, t. V, p. 508. — Le Prospectus de la première Revue Germanique (1825) donnait « Exten » au nombre de ses collaborateurs (O. Wenderoth, *Der junge Quinet*, p. 49).

idées, des vues, des questions, des matériaux dont, avec l'esprit qui nous est propre, nous saurons tirer parti. L'Allemagne est une mine que nous ne connaissons point assez, où nous ne prenons pas assez ¹. »

Mais pour qu'il n'eût pas abandonné en vain la police ultra-royaliste et l'action politique, pour que Herder entre autres profitât du retour d'Eckstein aux « études profondes ² », pour que se réalisât ce rêve naïf, de « rendre accessibles aux hommes éclairés de toutes les opinions, les sommités imposantes de la science qui maintenant, disait-il, s'élèvent inabordables et se retirent voilées devant leurs regards ³ », il eût fallu que l'auteur ne se heurtât pas à une « conspiration du silence », organisée contre lui par les savants, qui lui reprochaient d'être catholique, et par les catholiques, qui lui en voulaient d'être savant. Il eût fallu que le clergé ne fît pas totalement défaut à son défenseur, et que la popularité d'Eckstein ne se vît pas limitée ainsi à quelques jeunes gens, « centre d'attraction » bien restreint, hors duquel il parlait « dans le désert ⁴ ». Il eût fallu surtout, peut-être, que les « petits défauts » du publiciste ne fissent pas tort aux très réelles qualités de son esprit ; autrement dit, que le germanisme « passionné » de sa critique ⁵, le germanisme de son style aussi, n'effa-

1. *Le Globe*, *ibid.*

2. Eckstein, *De ma Carrière*, p. 80 (chap. VIII, De mes études et de leur objet) : « Si l'entraînement de l'action politique m'avait détourné un moment des études profondes, le goût m'en était resté. J'y reviens avec une nouvelle ferveur. » — Cf. F. Baldensperger, *Le dossier du baron d'Eckstein aux Archives Nationales*.

3. Eckstein, *Le Catholique*, t. I, préface, p. 12. — Cf. *ibid.*, *supra* : « ... Mais peu de ces travaux [philologie, histoire, en France, en Allemagne, en Angleterre], entrepris dans un esprit véritablement grand et généreux, sont devenus jusqu'à présent littéraires » ; et p. 11 : « ... chose essentielle omise par la plupart des hommes de talent qui se rencontrent, aujourd'hui, dans les divers camps littéraires. La science leur a paru importune ; et cependant, depuis un demi-siècle, la science a marché à pas de géant dans les deux hémisphères ».

4. L. de Carné, *Souvenirs*, p. 162 (cf. *supra* : œuvre à peu près sans publicité, p. 165, 166. — Cf. Ch. Sainte-Foi, *Souvenirs*, p. 156, et Charles Rémusat dans le *Globe* de 1829 (t. VII, p. 268).

5. L. de Carné, *ouvr. cité*, p. 166 et 164. — Cf. Sainte-Foi, *ouvr. cité*, p. 157 : « Juif et Allemand, il a conservé la mobilité d'imagination du premier, et la patience d'esprit du second. » — Cf. B. Constant, *La Religion*, t. IV, p. 265 ; « ... l'auteur français ou allemand, comme on le voudra... ». Voir le portrait que trace de lui, non sans malice, Philarète

rouchât point le gros du public et ceux qu'il appelait plus tard la « vermine parasite », la « populace nuisible et haineuse » des gens de lettres ¹. Sans issue, le « canal » creusé par Eckstein devint comme une citerne aux eaux lourdes, où quelques familiers seulement s'avisèrent de puiser.

Bien des images, des conceptions, des créations ou des rêveries, pour la plupart d'origine lointaine, s'y étaient mirées en peu d'années. On demandait à écouter quelque temps, pour le mieux juger, cet écrivain *catholique*, c'est-à-dire *universel* : « il embrasse tant de choses et, dans son ardeur philosophique, il précipite avec tant d'abondance et quelquefois de confusion ses termes et ses idées.... ² ». Des partis les plus opposés, on l'accusait, comme Benjamin Constant, de tout dénaturer, tout confondre et tout ignorer, et comme Lamennais, d'avoir les clefs de tout sans rien ouvrir ³.

Les amis, eux, le louaient de vouloir « résoudre presque toutes les grandes questions de philosophie, de politique, de littérature qui occupent les esprits » en jetant là « une foule d'idées neuves et originales sur tous les sujets ⁴ ».

Quelle part revient à Herder dans tant d'idées remuées ?

Chasles, qui fut son collaborateur et son « blanchisseur » de style (*Mémoires*, t. I, p. 269). — Et encore le *Globe*, t. VII, p. 268 : « Par le tour des idées comme par l'érudition, il appartient à l'Allemagne, et c'est au point que pour se plaire dans ses ouvrages il faut, ou peu s'en faut, savoir l'allemand.. Ce style a gardé presque toutes ses allures étrangères » ; cf. Damiron, *Philosophie en France au XIX^e siècle*, p. 179 ; Gutzkow, *Briefe aus Paris*, t. II, p. 28, le revendiquera comme Allemand authentique.

1. Eckstein, *De ma Carrière*, p. 83 : « Quant au vulgaire des littérateurs, à cette tourbe menue de gens qui se disent écrivains, je n'ai jamais pu me familiariser avec elle. Vermine parasite, populace nuisible et haineuse, je l'ai toujours négligée en Allemagne et en France. »

2. *Le Globe*, 1829, t. VII, p. 268 ; 1827, t. V, p. 508. — Sainte-Beuve le loue (*Prem. Lundis*, t. II, p. 249) de jeter « quelque confusion utile à travers les descriptions plus simples et moins approfondies de nos purs admirateurs de Schiller et de Goëthe ».

3. B. Constant, *La Religion*, t. III, p. 182, note 1... « tant sa manière de savoir est à la fois tranchante et superficielle ». — Lamennais, cité par Sainte-Foi, *Souvenirs*, p. 156 ; cf. *ibid.*, p. 157, approbation : « mine riche et féconde, où les métaux les plus précieux gisent confondus avec les matières les plus communes... On voit que l'auteur a lu immensément, mais on voit en même temps qu'il n'a pas su digérer assez et coordonner ce qu'il a lu. Il semble qu'il donne à ses lecteurs ce qu'il sait, à mesure qu'il l'a appris ».

4. *Le Correspondant*, 12 mai 1829, p. 78-79. — Cf. L. de Carné, *Souve-*

II

Dès les *Annales* de 1823, qui déclaraient inaugurer un plan et un système nouveaux, Eckstein le nommait parmi les historiens, orientalistes et philologues d'Europe qui avaient su initier leurs contemporains « au génie des peuples les plus éloignés », offusquant sous « une aussi grande masse de lumières, la philosophie étroite et abjecte du XVIII^e siècle ¹ ». Peu après, traitant des sociétés secrètes, il note le rôle joué, dans l'évolution de la maçonnerie, par Herder à la suite de Lessing, « deux hommes d'un très grand talent ² ». Puis dans une longue étude sur les écoles littéraires de l'Allemagne, que le *Catholique* plus tard reprendra ³, il loue en lui l'élève et le plus passionné disciple de Hamann, « génie le plus original que l'Allemagne ait jamais produit » : tous deux inspirés par la nature des livres saints, par le génie de l'Orient, d'Homère et de Platon, tous deux respectueux du Moyen Age et de ses mœurs, tous deux philosophes religieux, hostiles à Voltaire et à l'Encyclopédie, et bons à mettre jadis en fureur l'école de Berlin ennemie de la *superstition* : « hommes d'une trempe peu commune » avec qui firent corps Klopstock, Claudius, Frédéric Stolberg, Lavater, Gœthe, Jacobi. L'élève fut loin d'avoir le génie philosophique de son maître ; mais le poète fut noble, généreux, enthousiaste, l'écrivain « tout de feu, et plein de force et d'originalité ».

On le devine : le Herder qu'admire Eckstein est le Her-

nirs, p. 162 : Eckstein ne justifiait pas moins son titre (« le Catholique ») par l'orthodoxie de ses doctrines, que par l'universalité des questions qui y étaient abordées.

1. *Annales de la Litt. et des Arts*, t. X, p. 39 ; Eckstein ; Modifications apportées au plan et au système suivis jusqu'à ce jour dans les *Annales*.

2. *Annales de la Litt. et des Arts*, t. X, p. 246 (6^e art. sur les Sociétés secrètes) : « Herder eût désiré transformer les francs-maçons en Jésuites protestants, uniquement occupés de la culture des lettres, mais sans arrière-pensée du philosophisme du siècle. Peine perdue !... »

3. *Ibid.*, t. XV-XVI (1824), 7 articles : 2^e art., t. XV, p. 180 ss. ; 3^e art., début, *ibid.*, p. 344, 348 ; 4^e art., *ibid.*, p. 467 ; cf. t. XVI, p. 380. — *Le Catholique*, t. XIV, mai 1829, p. 162 ss , 168, 172, 179-180, 208.

der d'avant Weimar et « l'influence du siècle », le Herder théologien et mystique de Bückeberg, à peine entrevu jadis en France : « Il faut juger Herder sur les écrits de la première moitié de sa vie ; bientôt il n'est plus lui-même..... Personne mieux que cet auteur n'a saisi, dans ses premiers écrits théologiques, le génie des livres saints, et surtout celui de l'Ancien Testament... » Il se plaît à louer Herder folkloriste dans cet opuscule de ses jeunes années, *De la Manière et de l'Art Allemands*, que par grand hasard on avait analysé en France, et où tout était « premier jet, premier aperçu, divination instinctive et non réfléchie, éclairs rapides qui versaient une vive lumière sur le domaine des arts et de la littérature moderne ¹ ». Et c'est comme par une survivance de ce Herder d'autrefois ² qu'il explique le « vieux Herder, évêque protestant, et passablement spinoziste », cependant admirateur et interprète attendri de la légende chrétienne, en vantant la « vérité intime » et le charme, pour prouver « que rien n'est impossible aux hommes qui marchent avec Dieu ³ ».

L'éloge n'est sans réserves que pour ce Herder proprement chrétien, mis par Eckstein au tout premier plan, non sans un peu d'arbitraire ⁴. Et encore, s'il n'a garde de l'oublier parmi ceux qui furent bienveillants sinon favorables au catholicisme ; s'il le loue bien haut d'avoir « entrevu », comme Goëthe, l'idéal de la beauté chrétienne et évangélique, méconnu par Lessing ⁵ : il ne néglige pas non plus de dénoncer chez le platonicien Herder une sorte de panthéisme, peu systématique il est vrai, tout comme chez le néo-platonicien Creuzer avec qui plus d'une fois il le cite ⁶,

1. *Le Catholique*, t. IX, p. 174. Sur l'analyse de cet opuscule en France, v. plus haut page 54.

2. Cf. *ibid* (*Catholique*, t. XIV, p. 164, *Annales*, t. XV) : « mais il ne put jamais faire une entière abnégation de ses premiers principes » (à propos de sa campagne contre Kant).

3. Même article, du *Catholique*, t. XIV (p. 164) et des *Annales*.

4. De même pour Hamann : *Le Catholique*, t. XIV, p. 162 : « né dans la basse classe du peuple, il s'est élevé au rang des plus grands philosophes, et il est mort catholique dans la ville de Munster, après y avoir fait abjuration de la foi protestante ».

5. *Le Catholique*, t. VI, p. 607 (De l'état actuel du Clergé en France) ; *ibid.*, t. III, p. 391.

6. *Ibid.*, t. I, p. 209, p. 220-221 ; t. V, p. 194 (en parlant de B. Constant).

comme chez tels autres « hommes distingués dont s'honore l'Allemagne », et qu' « on ne saurait entièrement absoudre sous ce rapport ¹ ». Il ne méconnaît point Herder profane, littérateur ou philosophe du langage et de l'histoire ; mais si fréquemment qu'il le vante, dès qu'il ne s'en tient pas à le citer comme un nom connu, des correctifs d'ordre divers nuancent et limitent l'éloge.

Il le nomme avec les maîtres écrivains, Klopstock, Voss, Wieland, Goëthe, soit qu'il s'agisse des origines « de la grande division moderne de l'école classique et de l'école romantique ² » ou des écrivains qui sont, comme Herder, un trait d'union entre les écoles de Klopstock et de Goëthe contre le rationalisme de l'*Aufklärung* ³, ou de jugements mémorables sur un Lenz ⁴, ou des admirateurs bénévoles de Cagliostro ⁵. Plus tard, parmi les langues teutoniques il oppose le gothique d'Ulphilas à « l'allemand de Goëthe et de Herder ⁶ ».

Il associe Herder à Lessing critique, libérateur de l'intelligence allemande asservie par Nicolai ⁷. Il l'associe à Winckelmann, dont « le feu » anime quelques pages éloquentes de Herder ; tous deux ont ravivé le sentiment du beau, l'un réveillant l'enthousiasme des arts et l'autre l'enthousiasme de la poésie, comme Fréd. Schlegel et ses successeurs celui de la philosophie originale des Grecs, Anquetil et William Jones celui des études orientales ⁸.

Mais le voilà sur un domaine où il croit pouvoir parler en son nom propre et non pas en simple historien des

1. *Ibid.*, t. I, p. 26, et déjà le *Drapeau Blanc*, 28 juin 1824, p. 4. — Cf. *Le Catholique*, t. VII, p. 150 (2^e art. sur Gassendi et son école) ; t. XII, p. 276 : « un semi-panthéisme, système où la révélation, Locke et Spinoza se donnent la main », t. VIII, p. 63 : « ces penseurs (Lessing et Herder) dont le panthéisme n'est plus un mystère ».

2. *Ibid.*, t. V, p. 546 (1827) ; cf. *Essai d'une Philosophie de l'Histoire* (1854), p. 57.

3. *Le Catholique*, t. XIV, p. 168 (cf. *Annales*, t. XV, p. 344) ; *ibid.*, t. III, p. 395, 410 ; t. IX, p. 193.

4. *Ibid.*, t. IX, p. 163.

5. *Ibid.*, t. XIV, p. 208 (*Annales*, t. XVI, p. 380).

6. Eckstein, *Notions élémentaires de Linguistique* (1834), p. 11.

7. *Le Catholique*, t. III, p. 399.

8. *Le Catholique*, t. XIV, p. 172 (cf. *Annales*, t. XV, p. 348) ; t. III, p. 401 ; t. I, p. 415.

œuvres de l'esprit. Dès 1818 n'entretenait-il pas de l'Orient « berceau du genre humain » le ministre de la police générale¹ ? et depuis, ne s'est-il pas enfermé trois ans dans la bibliothèque de l'orientaliste Langlès² ? Aussi les réserves apparaissent parmi les louanges qu'il donne à Herder. Présageant à la littérature orientale de brillantes destinées dans la critique moderne³, il cite Herder avec Goëthe, Forster, W. Jones et les Schlegel, parmi « les esprits les plus élevés, les hommes doués des sensations les plus délicates » que le charme de la poésie indienne a conquis. Il découvre même un « rapport de génie » entre Herder et le « célèbre W. Jones » : l'un et l'autre ont cherché l'origine des peuples et des croyances dans l'Orient, comme en un berceau nimbé d'« une auréole de poésie et de métaphysique... Les noms de Herder et du président de l'académie de Calcutta passeront sans contredit à une postérité reculée ; leurs écrits seront toujours lus ; le charme du style, la magie de la pensée et la hauteur des vues, leur prêtent un vif intérêt ». Mais il lui semblerait dangereux pour un mythologue moderne « véritablement instruit » d'aller demander à l'un ou à l'autre des notions scientifiques ou, comme il dit, « une instruction à toute épreuve⁴ ».

De même, dès le *Drapeau Blanc*, il exaltait en Herder comme en Goëthe, le vengeur et le sauveur de la poésie populaire injustement oubliée ; il le loue plus tard pour son juste mépris de la poésie académique, pour son admiration franche et passionnée du génie « sous quelque climat qu'il se trouve... Rien de borné, rien d'étroit dans sa manière de juger le génie des diverses nations...⁵ » ; il rappelle l'impression « extraordinaire » que produisirent en Allemagne ses chants populaires, d'âges et de pays si divers, et son adaptation du vieux *Romancero*. Mais s'il

1. F. Baldensperger, *Le dossier du baron d'Eckstein...*, p. 921.

2. Eckstein, *De ma Carrière*, p. 81.

3. *Le Catholique*, t. VII, p. 378 : « La littérature orientale va devenir pour les hommes supérieurs de notre époque ce que la littérature grecque fut pour les savants du xvi^e siècle, etc... »

4. *Ibid.*, t. VII, p. 65 ; t. I, p. 208.

5. *Le Drapeau Blanc*, 22 novembre 1824 : « Gloire et honneur à Herder et à Goëthe, etc... » : — *Annales de la Litt. et des Arts*, t. XV, p. 181 cf. *Le Catholique*, t. XIV, p. 164-165.

félicite Herder d'avoir su faire de son esprit « comme un champ de bataille » et de sa tête « une vaste encyclopédie », ce n'est pas sans critiquer le désordre de son imagination où « tous les temps, toutes les époques se trouvaient entassées » et donner ce défaut comme une cause d'incompatibilité intellectuelle entre son ancien maître Kant et lui ¹.

Il vantera comme une supériorité sur tous les contemporains le sentiment très vif qu'eut Herder de l'originalité de chaque idiome, la sympathie divinatrice qui lui fit entendre « l'accent le plus intime dans la voix des peuples, dans la voix de leur cœur et de leur âme ² ». Mais pour lui, les idées profondes que Herder « remue » sur la nature de l'origine du langage, « tâtant de toutes les routes » entre Locke et son premier maître Hamann, et résistant mal au « courant du siècle », ne furent que des idées, faute d'une science encore inconnue, la grammaire comparée, qui seule eût pu les faire valoir.

Comme philosophe de l'histoire, Eckstein lui marque sa place à côté de Lessing; tous deux, « grands écrivains », tiennent pour la révélation, chacun d'après son système, Herder « idéalisant » les opinions de Lessing sur la destination du genre humain ³, Herder plus poétique que Lessing — dont il s'inspire — mais moins sûr de sa pensée ⁴, l'un et l'autre d'ailleurs suspects de panthéisme. En 1827, Eckstein met encore Herder en parallèle avec Vico : le parallèle lui est suggéré peut-être par la traduction récente de Michelet ⁵, mais est favorable à Vico plutôt qu'à

1. *Annales de la Litt. et des Arts*, t. XV, p. 182 ; cf. *Le Catholique*, t. XIV, p. 164.

2. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire* (1854), p. 21, 20.

3. *Le Catholique*, t. VIII, p. 63 ; t. III, p. 391 ; cf. t. V, p. 202 ; cf. encore *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 18 : « Lessing remuait en Allemagne quelques grains d'avenir dans un court et substantiel écrit ;... Herder préparait ses *Idées*... »

4. *Le Catholique*, t. VII, p. 149, 150 ; *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 19.

5. *Le Catholique*, t. VII (juillet 1827), p. 41 : « les ouvrages de Vico et de Herder dont on a récemment tenté l'introduction en France ». Cf. ce qu'il dira de Vico en 1854 (*Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 7), « C'est le patriotisme des Italiens actuels qui a mis Vico pour un temps à la mode, etc... » ; (pour Eckstein, Vico doit à Ballanche l'influence qu'il a pu exercer récemment en France ; quant à Ballanche lui-même, nous

Herder. Plus poétique, plus initié au génie de l'Orient, plus vaste et plus brillant, Herder « ne médite pas aussi profondément » que Vico, « faible dans l'exécution » mais « puissant dans l'ordonnance ». Herder tente de concilier la révélation avec la perfectibilité ou la raison pure ; mais ses « vues générales », tout comme celles des Français Boulanger ou Dupuis, « manquent de cette critique nécessaire pour les faire valoir » ; l'esprit philosophique était chez lui très inférieur au génie poétique, et son érudition « immense mais sans méthode ¹ ».

Est-ce un écho du cours de Cousin ² ? ou le jugement que l'apôtre de Hegel en France vient de porter sur Herder, cet ancêtre, a-t-il simplement confirmé d'Eckstein dans les réserves de son instinct ou de sa croyance ? La plupart du temps, Herder est donné comme un précurseur qui, en philosophie de l'histoire ou ailleurs, eut le mérite de « rompre la glace ³ », un de ces devanciers dont les recherches furent immenses, et envers qui l'on aurait mauvaise grâce à être injuste, mais dont il ne convient pas d'exagérer les mérites. « Leur critique était en arrière de leurs connaissances, qui ont de l'étendue sans profondeur, et de la variété sans méthode ⁴. » Avec Herder encore, dirait-il plus tard, comme avec Bossuet, Leibnitz, Vico et Lessing, la philosophie de l'histoire en est à ses prémices.

avons vu qu'il doit à Vico moins qu'on n'a dit). — Eckstein semble alors connaître mieux Vico, et le juger, aussi, plus sévèrement (*ibid.*, p. 7-10) : Vico ne connaît, de toute l'antiquité, que l'ancienne Rome. Il étudie non pas la chaîne des êtres, la marche des peuples, mais l'individualité de chaque peuple pris à part dans son rayon propre. Son retour des cycles supprime de l'histoire toute action providentielle ; « sa théorie est un lit de Procuste d'où les peuples ne sortent qu'avec les membres mutilés ». Dans l'analogie d'une nation à la vie d'un individu — naissance, développement, sénilité, mort — « un grain de vérité », mais à portée simplement morale, et non proprement politique ou sociale.

1. *Le Catholique*, même article, t. VII, p. 42 ; cf. t. XII, p. 248 : « Herder, avec plus de poésie dans l'expression que de philosophie dans la pensée ».

2. Voir le *Catholique*, t. XII, p. 247, 251 (les trois grands cours, et Cousin d'abord).

3. *Ibid.*, t. VII, p. 149 (De Gassendi et de son école, 2^e article).

4. *Ibid.*, t. VII, p. 42-43 (même objet, 1^{er} article). Il ajoute : « la justesse remarquable de leurs aperçus prouve la solidité de leur esprit, « sans nuire aux grâces brillantes et souvent à l'élévation pompeuse de leur imagination ».

« Tout insuffisants qu'ils soient », Herder et Montesquieu se complètent — comme en leur genre Leibnitz et Bossuet — l'un, grand jurisconsulte et grand politique, l'autre ayant la « fibre populaire », avec une culture d'esprit « des plus élevées et des plus universelles » et « de larges échappées de vues du côté de l'Orient » comme aussi des peuples extérieurs au monde classique ou hébreu¹. Herder est en deçà de la « ligne moyenne qui va de l'Angleterre par la France à l'Allemagne », et que l'esprit humain a dû traverser pour poser les grands problèmes de la philosophie de l'histoire. Il n'est qu'un terme dans une série : la « série d'hommes distingués » qui ont essayé de créer la philosophie de l'histoire, après Bossuet et Leibnitz, ces « deux grands esprits² ». Son mérite éminent est d'avoir le premier, avant Hegel et mieux que lui, « honoré le passé du genre humain » et enseigné la « compréhension universelle de l'espèce humaine³ ».

Telle est l'opinion d'Eckstein sur Herder. Eparses au tra-

1. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire* (publiée dans le *Correspondant* de 1854, à propos du livre de Barchou de Penhoen), p. 22-23.

2. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 84 (Conclusion).

3. Id., *ibid.*, p. 32. Cf. plus loin : « Hegel a eu en tout ceci beaucoup plus de bonne volonté que de succès. » Eckstein n'a rien d'un Hegelien ; *R. Européenne*, 1834, t. VIII, p. 27 (2^e art. sur les tomes I et II de *l'Histoire de France* de Michelet) : Hegel est à ses yeux un « penseur très remarquable, mais dont le système ambitieux, ayant eu la prétention de formuler l'histoire comme on formule une science, s'est vu attaqué de toutes parts par les juges les plus compétents de son pays ». Cf. sa brochure *Sur les Rapports entre l'Inde et l'Europe* (1835), p. 21 : « Quant à moi, je ne saurais protester assez vivement contre cette manie de formuler l'existence des peuples et d'arranger les résultats de l'histoire... Ce qui manque à la foule des écrivains, c'est le respect de l'homme. L'histoire est comme un vaste océan, on y arme en course... » — Cf. encore dans le *Catholique*, t. XII, p. 175 : « La gigantesque folie d'Hegel, qui a poussé jusqu'à l'absurde cette histoire d'un droit tout imaginaire, est bien faite pour nous dégoûter de pareils essais »... Et cependant, après Kant et Schelling qui avaient « dédaigné l'histoire », après l'idéalisme de Fichte qui « s'y incorpore davantage, mais toujours d'une manière anti-historique », Hegel a « remis le droit et l'histoire dans leur véritable rang. Mais il les a si complètement formulés d'après les abstractions de l'entendement, que l'un et l'autre ne nous offrent rien, sinon ces abstractions, jeu de l'entendement ». Dans son *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 38, il parlera encore des systèmes « de cette lignée de grands esprits qui partent de Kant, et qui aboutissent à Hegel : ces systèmes sont tombés comme des châteaux de cartes, mais l'esprit de grande investigation historique et philologique leur a survécu ».

vers de brochures nombreuses, elle mitige de réserves expresses les louanges les plus distinguées. D'ensemble, elle offre un jugement assez complet sur le compte d'un esprit qui se dissémina lui-même à l'excès. Fondé ou non en tous ses considérants divers, ce jugement pouvait-il gagner tout de bon à Herder des esprits que l'enthousiasme de Quinet eût favorablement prévenus? N'était-il pas de nature, plutôt, à rendre hésitantes des sympathies à demi conquises?

Mais sans doute peu de lecteurs eurent la patience de grouper tant d'éléments d'information ainsi dispersés. Eckstein apportait au nom de Herder, par delà Quinet et dès avant lui, un appréciable complément de réputation. La curiosité de quelques-uns pouvait s'en trouver piquée. C'était quelque chose, ce fut tout.

III

Car on ne vit jamais le « grand travail » qu'annonçait l'éditeur malheureux du *Catholique*. « Par masses d'ouvrages détachés » il devait aborder tous les problèmes de la philosophie de l'histoire, la révélation primitive, les familles des peuples et leurs relations mutuelles¹. A peine révée, « cette œuvre gigantesque » bientôt le désespéra. Et d'ailleurs, si l'on y avait dû reconnaître l'influence d'un maître, Herder n'eût pas été celui-là. Benjamin Constant faisait d'Eckstein, en politique au moins, un élève de Joseph de Maistre. Mais Joseph de Maistre était, au gré d'Eckstein, trop passionné, trop « émigré² ». Il se disait lui-même de l'école allemande des Stein, des Savigny, des Niebuhr et des Eichhorn³. Il a conté qu'il étudia sous Creu-

1. *Le Catholique*, t. XVI, p. 905 (A mes Lecteurs) : annonce du 1^{er} volume : De la poésie épique chez les Anciens Germains, et des siècles héroïques dans leurs rapports avec l'histoire de l'Europe moderne. — Cf. *De ma Carrière*, p. 80-81, et Damiron, *Philosophie en France au XIX^e siècle*, p. 193.

2. B. Constant, *De la Religion*, t. IV, p. 233, note (la peine de mort). Eckstein, *Essai d'une philosophie de l'histoire*, p. 56.

3. Eckstein, *De ma Carrière*, p. 5-6, cf. p. 8.

zer et fut honoré de son amitié, qu'il vit à Rome et à Vienne, chez G. de Humboldt, « l'élite des savans, des littérateurs et des artistes ¹ ». Aux uns comme aux autres, à Grimm ou Goerres tout aussi bien, il reproche des vues parfois trop absolues ². A tous il rend hommage, et à bien d'autres encore, comme à Herder par occasion. Mais ses vrais maîtres, ceux à qui l'on sent que tout son esprit se rallie, ce sont les Schlegel. A Vienne, dit-il, Frédéric Schlegel l'« attira » ; et jusqu'à la fin de sa vie ses travaux inspirèrent à Schlegel « un vif intérêt ³ ». Eckstein s'est fait l'élève de deux élèves de Herder.

Ils lui ont révélé la poésie populaire et l'Orient ; et dès les *Annales* de 1824, le *Drapeau Blanc* de 1825, le maître est sacrifié aux disciples : « Herder, dit-il ici, les avait devancés dans la carrière, avec une âme également accessible à tout ce qui est noble et imposant, mais avec un esprit doué de moins de critique et moins affermi dans le savoir ⁴. » Et là : « Les frères Schlegel seuls ont pu le surpasser par un goût plus sûr et mieux affranchi des entraves de l'opinion et par l'universalité des vues ⁵. » A travers les livraisons du *Catholique* le même jugement transparait, humainement injuste mais exact, qu'il s'agisse d'histoire des religions ou de folklore, de philosophie du langage ou de l'histoire, aussi bien que de critique littéraire et de la question « romantique ». Dans les *Notions Élémentaires de Linguistique* (1834), dans les dernières brochures consacrées aux *Etudes Sanscrites* (1859), aux *Rapports de l'Inde et de l'Europe* (1835), à la *Cosmogonie de Sancho-*

1. *Le Catholique*, t. IV, p. 561 (Le Catholique à ses lecteurs). — *De ma Carrière*, p. 82 : — Très jeune encore, j'avais eu l'occasion de voir et de connaître, dans les universités d'Allemagne, des savans distingués : plusieurs d'entre eux m'honorèrent de leur bienveillance et de leur amitié... Creuzer, Wilken... Humboldt à Vienne... »

2. *Le Catholique*, t. XIII, p. 403 (à propos de légendes indiennes) ; cf. t. VIII, p. 82 : « Ma doctrine est absolument étrangère à celle de Creuzer, dont j'aime et respecte le talent et le savoir, mais dont je ne puis partager les opinions fondamentales. »

3. Eckstein, *De ma Carrière*, p. 82. — Cf. *Le Catholique*, t. VIII, p. 74 : « Son amitié m'a recherché dès ma jeunesse ».

4. *Drapeau Blanc*, 28 septembre 1825 (5^e art. sur Creuzer).

5. *Annales de la Litt. et des Arts*, t. XV, p. 183 (repris dans le *Catholique*, t. XIV, p. 165).

niathon (1860), aux *Légendes Brahmaniques* (1856), à la *Tribu Pastorale* (1855), le nom de Herder ne figure même pas, et les Schlegel y sont mentionnés encore à leur rang ¹. Dans le *Catholique* ou l'*Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, dès qu'il juge et ne se contente plus de nommer ses autorités, il n'est peut-être pas une mention élogieuse de Herder, même corrigée par des restrictions, qui n'aboutisse à un hommage aux Schlegel, ou n'aille s'y perdre ². Les premiers volumes du recueil sont si pleins de références aux deux Schlegel, qu'il croit devoir se défendre d'avoir « pillé » leurs ouvrages ³. Il se fait gloire de la « communauté de doctrines » qui l'unit à Frédéric Schlegel ⁴. Et quand l'autre Schlegel, répondant à un passage du *Catholique* où il était donné comme favorable au catholicisme, aura séparé sa cause de celle de son frère pour répudier l'Eglise et persévérer dans la foi protestante ⁵, Eckstein ne s'en attachera que davantage à Frédéric Schlegel, lui pour qui le protestantisme est « singulièrement enclin à fausser les idées et le jugement » et ne fait que se survivre à lui-même ⁶, lui qui dira qu'il est « devenu croyant par indignation », et catholique « par la politique ⁷. »

1. Notamment *Notions de Linguistique*, p. 5 ;... *Sanchoniathon*, p. 128 ;... *Inde et Europe*, passim.

2. Par exemple : *Catholique*, t. III, p. 394, 399... Lessing et Herder critiques frayent la voie aux Schlegel ; cf. *ibid.*, p. 401, 403, 410 « les frères Schlegel parurent, et le combat (romantique) fut décidé » ; t. VII, p. 65 (poésie indienne), cf. p. 379 ; t. VI, p. 607 (catholicisme) ; t. IX, p. 163 ss (sur Lenz, et Shakespeare à propos de Lenz) ; p. 170 « les deux frères Schlegel, véritables explorateurs de cette mine féconde et inépuisable » (ceci avant de faire l'éloge du *Von deutscher Art und Kunst* de Herder, dont il a été parlé plus haut) ; cf. *ibid.*, p. 193 : « l'œuvre commencée par Lenz, ... exécutée et accomplie par Goethe et Herder, par Schiller ensuite, enfin par les deux frères Schlegel, Tieck et Novalis ».

3. Il s'en justifie dans le *Catholique*, t. VIII, p. 74. Voir par exemple *ibid.*, t. I, p. 391, 392, 406, 474, 497 ; t. II, p. 28, 36, 40, 58, 106, 317 ; t. III, p. 138, 175, 314, 389, etc... ; t. IV, p. 244, 245, 257, 473, Etc...

4. *Ibid.*, t. VIII, p. 74.

5. *Ibid.*, t. IX, p. 394 ss. (Mars 1828).

6. *Ibid.*, t. I, p. 316 ; t. XI, p. 140-141 ; cf. t. XIII, p. 21.

7. Eckstein, *De l'Espagne* (Conclusion), p. 306, 309.

IV

Il a indiqué lui-même comment les Schlegel, malgré leur admiration respectueuse et « sans provoquer Herder », avaient vu diverger leurs voies et la sienne, l'« aigreur mal entendue » de son antikantianisme se changeant, après leur intervention dans la querelle, en un véritable « acharnement ¹ ». Qu'il ait lu Herder avant de rencontrer les Schlegel, puis, chapitré par eux, ait appris à l'estimer moins, — ou qu'il ne l'ait connu qu'après s'être instruit à leur école ; qu'il l'ait donc jugé *objectivement* d'abord, ou trop tard pour pouvoir se dégager d'influences médiocrement bienveillantes : il n'en reste pas moins que son œuvre d'informateur, à peu près exclusivement critique, doit fort peu de chose à Herder.

Et quant à la philosophie de l'histoire, à vrai dire nulle doctrine déjà existante n'a jamais trouvé grâce complète devant Eckstein. Même Frédéric Schlegel a « plus d'étendue que d'élévation ». Tous ses travaux « tournent plus ou moins dans la sphère d'une philosophie de l'histoire ». Mais avant sa conversion au catholicisme il se donna trop peut-être à la querelle injuste et un peu aventureuse qu'il faisait aux tendances du xviii^e siècle et à l'esprit du xvii^e siècle français. Ensuite l'influence mystique de Baader a fait parfois dévier sa raison, et sa philosophie de l'histoire a paru prêter à une sorte d'occultisme l'intérêt que doit seul avoir, selon Eckstein, l'homme même ².

De Kant à Hegel, l'Allemagne philosophique a produit une lignée de grands esprits, mais trop systématiques. Schiller, qui s'y rattache, « est loin de posséder la véritable

1. *Le Catholique*, t. XIV, p. 164 (mai 1829) « ... osèrent porter la main sur quelques-unes des idoles littéraires dont il avait eu la faiblesse d'élever les autels ».

2. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 57-62 ; cf. *ibid.*, p. 84 : une philosophie rationnelle de l'histoire (Ranke, Gervinus) ; elle naît chez Winckelmann et Lessing, se développe chez Goethe et Herder : « mais ce qui est encore trop enveloppé des nuages de l'enthousiasme dans les œuvres de Frédéric Schlegel, se trouve réduit, par les travaux de Gervinus, à la sévérité de l'appréciation historique. »

philosophie de l'histoire : ». De ceux auxquels peut se comparer la doctrine incomplète de Herder, Lessing son précurseur direct n'accorde à l'homme « qu'une liberté relative qui est celle de la responsabilité de toutes ses œuvres » ; Vico-Procuste, plus profond que Herder, est un fataliste pur, dont la vogue passera ; en France, où pourtant l'air fut de bonne heure comme « empreint des destinées du monde », Condorcet n'a légué à la postérité qu'« un testament de l'athéisme », Voltaire et les Encyclopédistes n'ont vu dans l'histoire universelle qu'une « graduelle exploitation de l'homme par l'homme » ; avant eux Montesquieu n'est qu'« un Bossuet sans religion et sans flamme » et l'on a négligé la partie sérieuse de *l'Esprit des Lois* pour se laisser séduire à ce que le système avait de futile ou d'exagéré. Enfin, de Bossuet et Leibnitz, ces deux précurseurs de la science philosophique de l'histoire, avec qui elle a commencé à « poindre », l'un a vu de haut, l'autre, piètre philologue, a vu grand, mais tous deux n'ont été que des initiateurs, venus trop tôt ⁴.

A qui d'entre eux Eckstein doit-il sa croyance en la nécessité d'une philosophie de l'histoire ⁵, ou sa foi au pro-

1. *Le Catholique*, t. IX, p. 384,

2. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 19.

3. Voir plus haut, page 552 et note 5.

4. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 17, 14, 12, 16, 5-6. — Pour Bossuet en particulier, cf. *Le Catholique*, t. IV, p. 188 : Bossuet doit servir de modèle pour l'enseignement religieux de l'histoire, qui est né des besoins de notre époque, « mais ce grand génie n'est pas assez scientifique pour notre siècle ».

5. *Drapeau Blanc*, 16 octobre 1824 : « Il faut à tout une philosophie, c'est-à-dire la doctrine qui est l'âme de toute composition » ; *ibid.*, 2 août 1824 (sur Barante) : « En dépit de toute prévention contraire, le souffle de vie manque aux conceptions de cette classe d'historiens ». — *Le Catholique*, t. VII, p. 40 : « Il nous faut la raison des choses, et non leur récit, suffisant pour les peuples encore naïfs, ou pour les hommes d'Etat purement pratiques. L'histoire, sans philosophie, n'a plus de sens » ; *ibid.*, t. XII, p. 251, sur « l'historien minutieux et chagrin qui ne voit dans les faits que des atomes » ; cf. t. I, p. 274, Aug. Thierry... « ne voit pas toujours les choses dans leur connexion intime et nécessaire » ; p. 175, il faut traiter l'histoire du genre humain « en grand, sous le rapport des masses qu'elle présente » (même expression dans le *Prospectus*, p. 21, à la fin de la 1^{re} année, en tête du tome I, « l'histoire vue dans les masses »). — *Ibid.*, t. I, p. 410 (sur les successeurs récents de Mably, de Robertson ou de Hume), tous donnant leurs compositions sans substance et sans force pour la philosophie de l'histoire.

grès ¹ ? A tous peut-être — sinon à lui-même — tout aussi bien qu'à Herder. Bossuet, Lessing, ou Schlegel, plutôt que Herder, ont pu l'aider à se persuader que le christianisme renferme en les purifiant, en les modifiant, en les neutralisant, tous les systèmes que les philosophes ont bâtis, par millions ², et que toute philosophie de l'histoire doit être chrétienne et ne pouvait naître qu'avec le christianisme ³, mais avec un christianisme avancé déjà dans le cours de son existence sociale. Les Schlegel, bien mieux encore que Herder, ont pu lui enseigner ce dont il se souvient même en politique, que pour être vraiment homme il faut savoir « connaître le génie de l'espèce sous toutes ses formes et dans toutes ses phases », n'être en rien exclusif, et porter en tout l'universalité ⁴, — ou que la philologie sérieuse, la philosophie du langage, est fort propre à fonder la philosophie de l'histoire ⁵. Sa déclaration un peu méprisante à Nodier, « homme de mérite » qui s'est improvisé philologue, ne rappelle-t-elle pas G. de Humboldt ⁶ beaucoup plutôt que le vieux mémoire de Herder, dont elle semblerait presque redire certaines conclusions ⁷ ? « Les langues

1. Eckstein, *Notions élémentaires de Linguistique* (1834), p. 11 : « Le genre humain marche, il ne recule pas » ; *De l'Espagne* (1836), p. 263 : « Nulle part le mouvement ne s'arrête » ; voir déjà le *Catholique*, t. III, p. 98, où il nie la perfectibilité indéfinie.

2. *Le Catholique*, t. XI, p. 140.

3. *Ibid.*, t. VII, p. 147 ; *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 5 et 41.

4. Eckstein, *De l'Etat actuel des affaires* (1828 — Extrait du *Catholique* de 1827), p. 114 ; cf. *Le Catholique*, t. VII, p. 146 : « Voulez-vous obtenir une véritable philosophie de l'histoire ? approfondissez les nationalités, les individualités, de faits, de mœurs, de raisonnements, d'opinions humaines, sous un point de vue de haute observation générale ; mais étudiez aussi profondément les Saintes Ecritures, etc... »

5. *Le Catholique*, t. VII, p. 43 ; cf. *ibid.*, t. I, p. 313, procédés absurdes des « celtomanes » français ; cf. *Notions élémentaires de Linguistique* (1834), p. 5 : « Semblable à la géologie, la philologie nous ouvre un monde nouveau, celui de la pensée dans ses commencements, etc... » ; cf. *Sanchoniathon* (1859), p. 22 : « Il s'agit avant tout de connaître l'homme... l'homme qui précède l'histoire... Il n'y a d'autre moyen que de recourir à la révélation que nous offre le langage. »

6. Voir Haym, *W. von Humboldt*, p. 494 ss.

7. Par exemple, Herder, éd. Suphan, t. V, p. 34 : « Erfindung der Sprache ist ihm also so natürlich, als er ein Mensch ist » ; cf. p. 37 : l'âme humaine étant ce qu'elle est, il semblerait impossible à Herder qu'elle ne se fût pas nécessairement créé un langage, même « ohne Mund und Gesellschaft » ; p. 47, le langage, organe naturel de l'esprit, sens de l'âme humaine.

sont les productions de l'esprit, comme les plantes sont les productions du sol. On ne les a pas *inventées* ; on les a engendrées ; elles sont venues naturellement d'un besoin de l'esprit ¹. » Est-ce Herder, ou le *Cosmos* d'Alexandre de Humboldt, fort loué par Eckstein ², qui inspire telles considérations fugitives sur l'homme conquérant de la nature ? « La première conquête de l'homme fut celle qu'il exerça sur la nature. Il lui fallut tracer des routes dans la forêt, faire écouler les eaux... Roi de la nature et serviteur de Dieu, il lutte non contre la Divinité, mais contre ses passions et ses intérêts pour conquérir l'éternelle félicité ³. » Si c'est à Herder qu'il songe ici ou là, comment ne l'a-t-il pas cité avec Ritter, Humboldt et Cuvier, parmi les créateurs de la science « essentielle » qu'il fait grief à Michelet d'avoir méconnue ⁴ ?

S'en prend-il à la métaphysique ? Si fort que Herder l'ait maltraitée, une réminiscence de Vico ou de Goethe, et non de Herder, fournit à d'Eckstein l'image qui illustrera sa pensée : « Lancé en de certaines voies, l'esprit humain suit inévitablement certaines courbes, se dresse inévitablement en certaines spirales ; car la métaphysique ne saurait rien trouver de nouveau sur la terre, si ce n'est la nouveauté de son antiquité même ⁵. »

Quelques souvenirs de Herder, semble-t-il, apparaissent de-ci de-là, quand Eckstein traite de la nature humaine. L'homme, « Janus à double tête... dirige d'un côté la figure vers les temps de l'antiquité, d'un autre côté il fixe les temps modernes ». Le français est douteux, la réminiscence le paraît presque autant, l'image étant peu rare ; pour Herder, le genre humain était « une tête de Janus à trois visages » embrassant du regard non seulement le passé et

1. Eckstein, *Notions élémentaires de Linguistique*, p. 13 ; cf. p. 20 : « Pâlissez donc sur le zend et le sanskrit, M. Burnouf ; luttez avec les grammairiens arabes, M. de Sacy : tout cela ne vous sauve pas des dédains d'un homme de mérite. »

2. Id., *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 22-23 : « dans le domaine de la science, qui trouve sa plus haute expression dans le *Kosmos*... »

3. Id., *Des Etudes Sanscrites*, p. 9. — *Le Catholique*, t. IX, p. 103 (à propos des *Prolégomènes* de Ballanche).

4. *R. Européenne*, t. VIII, 1834, p. 8 (2^e art. sur l'*Histoire de France* de Michelet). — 5. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 28.

le présent, mais aussi l'avenir ¹. Ailleurs, l'homme, « microcosme, est comme la quintessence, le résultat définitif de l'essence même de l'univers » dont il possède toutes les lois constitutives, mais en abrégé : ne peut-on penser au *Mittelgeschöpf* de Herder, pour qui l'homme est « une créature centrale entre les animaux, c'est-à-dire la forme la plus parfaite, qui réunit les traits de tous dans l'abrégé le plus complet ² » ?

Quand il juge : « Au milieu des circonstances où il naquit, Montesquieu fut tout ce qu'il pouvait être de mieux ³ », Eckstein pense-t-il à la loi « principale » que Herder observait dans les grands phénomènes de l'histoire : « Toutes choses sur notre terre ont été ce qu'elles pouvaient être selon la situation et les besoins du lieu, les circonstances et le caractère du temps, le génie natif ou accidentel des peuples ⁴ ? » Quand il déclarera : « Nier que l'homme soit un, en dépit des variétés de l'espèce, c'est en faire le frère de l'animal, c'est radicalement méconnaître les principes constitutifs de l'humanité ⁵ », se fera-t-il l'écho de récentes discussions scientifiques, ou songera-t-il encore au théorème de Herder : « Quelle que soit la variété des formes humaines, il n'y a sur toute la surface de la terre qu'une seule et même espèce d'hommes ⁶ ? »

Est-ce d'après Herder, ou d'après Ballanche peut-être, en ceci d'accord avec Herder, qu'en rendant compte des *Prolegomènes* il représente l'homme libre et lié, « libre sans

1. Id., *Sur les rapports entre l'Inde et l'Europe* (1835), p. 12. — Herder, *Zerstreute Blätter*, IV, 3, éd. Suphan, t. XVI, p. 45.

2. *Le Catholique*, t. IX, p. 102. — Herder, *Ideen*, II, 4, trad. Quinet, t. I, p. 92; cf. *Ideen*, V, 1, trad. Quinet, t. I, p. 250 (le sang, et les diverses substances composantes, sont « un abrégé du monde »). — Sur le *microcosme* de Lotze, disciple avoué de Herder, voir Flint, *Philosophie de l'Histoire en Allemagne*, p. 410 ss.

3. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 14.

4. Herder, *Ideen*, XII, 6, trad. Quinet, t. II, p. 413; cf. XIII, 4, trad. Quinet, t. II, p. 477, les Grecs « furent dans le bien et dans le mal tout ce qu'ils pouvaient être selon les circonstances des temps et du lieu »; cf. *ibid.*, p. 511.

5. Eckstein, *De la vie sociale et politique dans la tribu pastorale* (1855), p. 4. — 6. Herder, *Ideen*, VII, 1, trad. Quinet, t. II, p. 1 ss., et 9; cf. p. 5 : « nous pouvons essayer de revenir du sein même de la diversité et du changement à ce simple théorème : il n'y a sur la terre qu'une seule et même espèce d'hommes ».

nécessité ; sa nécessité est une perpétuelle lutte pour atteindre la liberté » ? Anneau intermédiaire entre Dieu et la nature, soumis à des lois qu'il ne s'est pas données, et ainsi à la nécessité, « l'homme est en même temps un être libre, qui se constitue une volonté indépendante » ; en lui deux hommes sont réunis, « qui se contrebalancent dans leur essence même ainsi que dans leurs actes extérieurs » ; si asservi qu'il soit aux conditions naturelles, il peut se dire « réellement libre et créateur de lui-même¹ ». Herder ne parlait pas autrement : « L'homme, disait-il, est de toutes les créatures la seule qui soit restée libre... C'est un roi, conservant encore l'apanage de sa liberté, même quand il en abuse de la manière la plus détestable². » Comme Ballanche et lui, Eckstein s'en tient à un « grand mystère », à un compromis entre la liberté morale et le « côté fataliste des choses », à ce pont volant jeté entre ce qu'il appellera plus tard l'avant-scène et l'arrière-scène de l'existence terrestre, celle-là pleine des explosions de la volonté humaine, celle-ci remplie de l'immense *réseau* qui est l'ordre naturel des choses, et traversée par la route de servitude que font à l'homme ses propres œuvres, ses actions, ses pensées, ses passions et la logique de ses idées. Si bien que l'homme est libre, mais sous l'œil de Dieu qui « voit s'il emploie cette liberté selon les fins d'un esprit fait à son image » ; si bien que « la responsabilité humaine accompagne la fatalité des œuvres³ » ; Eckstein pas plus que Herder ou Ballanche, ou Constant, ne se charge d'expliquer.

Ailleurs enfin, Eckstein propose une grande tâche au catholicisme, inaugurant une ère nouvelle « au moment même où toutes les sectes rationnelles croient l'avoir à jamais anéanti ». C'est à Herder sans doute — il vient de le nommer en le comparant à Vico et Lessing — qu'il emprunte sa vision de l'universel et *catholique* effort de l'érudition humaine : « tous les savants... concourent pour ainsi dire à leur insu, à une grande œuvre dont ils ignorent les résultats... ouvriers qui arrachent aux carrières de la

1. *Le Catholique*, t. IX, p. 98 ss.

2. Herder, *Ideen*, III, 4, trad. Quinet, t. I, p. 213-215.

3. Eckstein, *Essai d'une Philosophie de l'Histoire*, p. 4.

science d'énormes pierres de construction, dont se serviront les architectes futurs ' ».

Son édifice à lui sort à peine de terre. Des fondations hâtives, sans liaison établie, des matériaux prêts à mettre en œuvre, mais empruntés à des chantiers divers. Non sans peine, on peut discerner dans cet amas quelques blocs façonnés jadis par Herder.

1. *Le Catholique*, t. VII, p. 151. — Cf. Herder, *Ideen*, IX, 1, trad. Quinet, t. II, p. 155 : « l'activité humaine, qui toujours a continué sa longue carrière, sans avoir presque jamais prévu les conséquences que la Providence voulait tirer de son sein, comme l'esprit des formes matérielles » ; cf. p. 182-184, les génies créateurs, souvent inconscients de l'usage que la postérité fera de leurs découvertes » ; cf. XI, 3, trad. Quinet, t. II, p. 317 : « les voies de la Providence sur les nations sont lentes et cachées... »

CONCLUSION

TELLES sont donc, jusqu'à Edgar Quinet, même un peu en deçà déjà, les phases laborieuses par où passe la réputation française de Herder.

Nous l'avons suivie patiemment, comme à la trace. Au début toute indication était précieuse, et la moindre mention des périodiques a compté comme élément, comme embryon de notoriété.

Le nom de Herder est apparu, avec beaucoup d'autres et en assez bonne place, au fil de la vogue où furent les choses de l'Allemagne intellectuelle presque à ses débuts de littérature originale. D'abord la moyenne des curiosités, plus souvent amusées ou condescendantes que vraiment saisies, s'est arrêtée plus volontiers à ce qu'on présentait, un peu au hasard, d'œuvres mieux faites que la sienne pour piquer, ou plaire, ou refléter les goûts d'alors. Puis ce qui passait d'émotion nouvelle ou forte à travers le déguisement dont on affublait certaines créations d'un autre ordre, leur a valu du premier coup une popularité à laquelle les mieux venus de ses écrits ne pouvaient prétendre.

Mais un petit groupe d'esprits, en arrière et comme à l'écart d'un public littéraire frivole et attardé, puis malgré la violence des événements sociaux, poursuivant l'utile et discret labeur qui noue l'une à l'autre les générations en apparence les plus dissemblables, a deviné peu à peu quelques aspects de l'édifice très composite que Herder éleva.

Dès qu'apparaissent, de-ci, de-là, extraits d'œuvres ou analyses, ces données diverses ont pris plus de valeur. Même isolé, perdu un peu, comme il convient de se le représenter au milieu d'innombrables mentions ou indications analogues sur lesquelles se fonde, pour cette période, l'incomplète initiation de la France aux lettres allemandes, chacun

de ces jalons a été pour nous comme un des signes bien-venus qui de loin en loin, au plein de la forêt, montrent la voie à suivre au moment où elle redevenait peu certaine et, de l'un à l'autre, mènent des fourrés jusqu'à la clairière. De l'ensemble — sans même qu'il ait été besoin de se faire illusion sur la faculté qu'eurent les contemporains de le *réaliser* comme notre recherche l'a tenté — on a vu peu à peu naître, telle quelle, une idée de l'œuvre. Des relations personnelles se sont d'ailleurs établies, tant bien que mal, entre quelques Français et Herder. L'homme qu'il fut commence d'apparaître, et la séduction que cette personnalité curieuse exercera sur le jeune Quinet, sur d'autres après lui, est très sensible déjà sur certains.

A l'époque où l'intérêt pour les lettres allemandes n'est plus une simple *mode* d'un goût souvent discutable, où, de force ou de gré, des Français ont passé le Rhin, vu le pays, appris parfois la langue, et rapporté chez eux des impressions de qualité fort diverse, plus d'un à qui l'on serait allé comme à un Herderien probable ou possible, s'est trouvé gagné à un autre que Herder, ou rebelle à peu près à toute influence qui n'était pas celle du temps où sa vie s'est faite, des grands esprits qui l'ont illustré, de l'âge formidable que lui-même vient de traverser.

Mais par groupes isolés, comme par séries, en France ou tout près, des écrivains, médiocres ou renommés, commencent à juger Herder. Certains le connaissent, le louent fort, mais ne semblent pas avoir personnellement tiré beaucoup de lui. Chez d'autres le jugement, sommaire, n'est que la réaction primesautière d'un tempérament : elle a presque l'intérêt de considérants médités. D'autres ont pratiqué Herder, plus ou moins, au début de leur existence intellectuelle, et ne lui sont pas redevables autant qu'on l'eût pensé d'abord. Tels autres le rencontrent à un tournant de leur carrière dont cet incident ne change pas l'orientation ; celui-là, au contraire, à la veille de toute une crise d'âme, au moment où déjà la grande œuvre de sa vie est en voie de complète transformation.

Mais le sort semble être contre Herder, et cette étude de sa fortune intellectuelle en France est l'histoire d'une véritable infortune.

A l'heure où l'essentiel de son effort intellectuel retenait l'attention de quelques-uns parmi ceux qui voudraient expliquer vraiment l'Allemagne à la France, où des bonnes volontés perspicaces allaient faire pour lui peut-être ce que les hasards de l'Émigration n'ont pas su opérer, le silence s'est établi, par ordre, au sein d'un pays auquel se dérobaient une liberté mal étreinte, si cher qu'il l'eût payée.

Le sort est contre Herder encore. Lorsqu'une proscribite, par hostilité au maître, mais aussi par clairvoyance de Française adoptive, s'en va demander à des Allemands de marque le secret d'un renouveau intellectuel tout récent qu'avant de le bien connaître elle envie pour la France, la mort prend Herder, et ravit à sa mémoire le profit assuré d'entretiens où la disgrâce de ses dernières années de Weimar eût cherché volontiers l'espoir d'une revanche outre-frontières.

Quatre efforts caractéristiques sont tentés pour endoctriner la France intellectuelle au nom de l'Allemagne. Un livre heureux ¹ qui fait époque et sera la Bible, invoquée, citée, pillée, d'abord de ceux qui voudront de bonne foi connaître l'Allemagne et s'éprendront d'elle à travers lui, puis, jusqu'à nos jours, de quiconque parlera d'elle sans l'avoir étudiée. Vers le même temps, comme préludant à ce livre dont l'esprit lui doit beaucoup, la publication d'une dramaturgie allemande, peu bienveillante, assez pédante, ingénieuse souvent et nouvelle. Un peu plus tard, la glose bien intentionnée, insistante et peu écoutée, d'un étranger fort érudit. Bientôt, on va le voir, des leçons publiques, élégantes, éloquents, fort suivies, grosses, semblait-il, de tout un système qui ne se *concrétisa* point, et, à distance, personnelles seulement par l'indéniable talent du professeur.

Les circonstances obstinément défavorables à Herder font que la première de ces tentatives sert peu sa gloire parmi nous, que la seconde lui porte un préjudice durable, que la troisième est pour lui d'une utilité bien restreinte et que la dernière lui sera peu propice, soit à lui-même, soit

1. « Ce livre imprudent, charmant et fort » : Ch. Andler, *Les Etudes Germaniques*, p. 9.

à Quinet par qui son œuvre principale venait d'être traduite enfin.

Mais, simples rencontres ou effet inespéré de mentions et citations premières qu'on aurait presque jugées négligeables, dès avant Quinet quelques tendances essentielles de l'âge nouveau se sont pour ainsi dire mesurées avec Herder. Même quand elles semblaient à la fois continuer des traditions intellectuelles anciennes, ethniques, dont nulle crise ne fait table rase, et naître du siècle, de ses peines et de sa grandeur réfléchies en quelques tempéraments d'élite, elles se sont croisées avec certaines inclinations représentées par Herder, issues, pour une part, des mêmes origines, mais comme déviées alors par l'action du milieu différent où elles s'étaient trouvées reprises, et par l'orientation propre que Herder avait pensé leur donner.

Quand la traduction Quinet lui fait réparation de plusieurs essais infructueux, de plus d'une bonne intention jadis avortée, les mêmes tendances spontanées subsistent en France, affirmées, mêlées à d'autres, en une période nouvelle de crise confuse et féconde. Elles expliqueront peut-être, et l'accueil que reçoit l'œuvre offerte enfin à tous, et les résultats de cette rencontre de Herder avec la France de 1830.

TABLE DES MATIÈRES

(A chaque page de titre, on trouvera un résumé analytique des matières.)

PREMIÈRE PARTIE

Introduction 1

DEUXIÈME PARTIE

De « l'estime sur parole » à l' « estime sentie ».

CHAPITRE PREMIER

Premiers échos (1768-1780). 49

CHAPITRE II

Le public français et l'Allemagne littéraire, de 1780 à la fin
de l'Empire 75

CHAPITRE III

La notoriété de Herder en France, de 1780 à l' « Allemagne »
de M^{me} de Staël. 120

TROISIÈME PARTIE

Autour de « l'Allemagne » de M^{me} de Staël.

CHAPITRE PREMIER

Quelques émigrés 179

CHAPITRE II

M^{me} de Staël et son groupe :

- I. — M^{me} de Staël 243
- II. — Quelques amis 283
- III. — Benjamin Constant et Herder 310

QUATRIÈME PARTIE

L'œuvre des premiers informateurs. Actions ? Réactions ?

CHAPITRE PREMIER

Actions ?

I. — Barthez, médecin de l'Empereur	369
II. — Un avocat exégète : Michel Berr	372
III. — Un philosophe homme de bien : Degérando.	377
IV. — Ballanche : l'histoire par le mythe	395
V. — Guizot : l'histoire de la civilisation.	430

CHAPITRE II

Réactions ?

I. — Herder et deux théoriciens du Catholicisme : De Maistre et Bonald	467
II. — Un aspect du romantisme : Stendhal et Herder.	493

CHAPITRE III

III. — Herder et les Novateurs : Auguste Comte et Saint- Simon	511
---	-----

CINQUIÈME PARTIE

La fin des années de préparation.

CHAPITRE PREMIER

Les derniers informateurs, de M ^{me} de Staël à Quinet.	532
--	-----

CHAPITRE II

Eckstein	545
--------------------	-----

CONCLUSION.	565
---------------------	-----

Vu le 30 juillet 1919

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

F. BRUNOT

Vu et permis d'imprimer

Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,

L. POINCARÉ

571

MAYENNE IMPRIMERIE CHARLES COLIN

Herder, Johann Gottfried von 194210

Author Tronchon, Henri

Title La fortune intellectuelle de Herder en France.

LG
H541
.Yt

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 22 15 07 006 7